



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

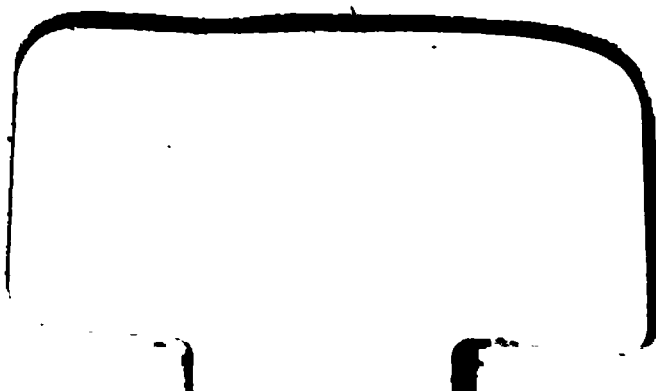
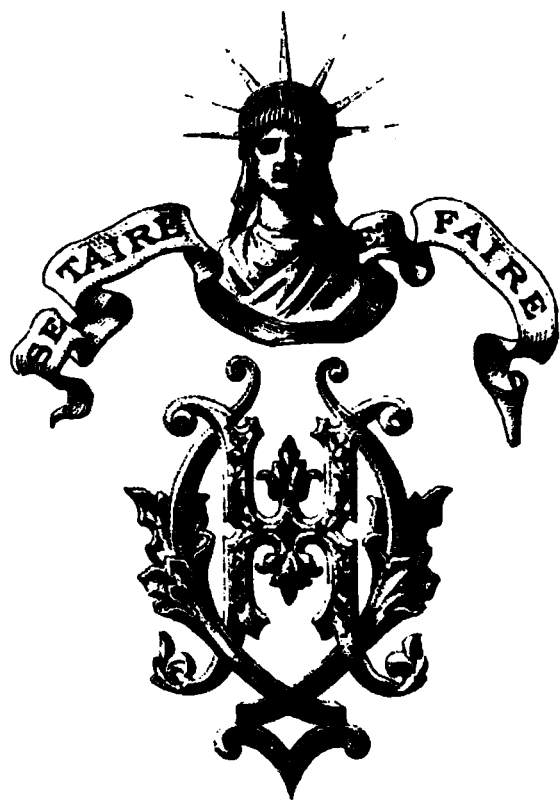
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DE
5
S 114

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE.

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME VINGT-QUATRIÈME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE,

ET LES ANTIQUITÉS.

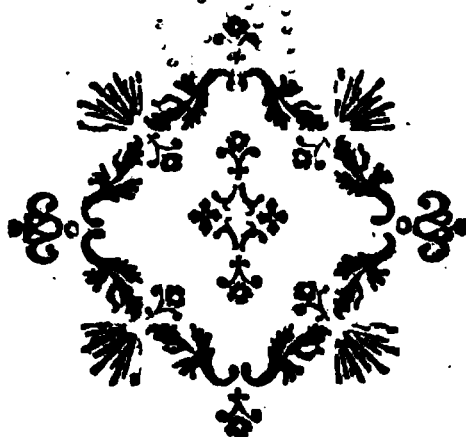
DÉDIÉ

A MONSIEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

*Par M. SABBATHIER, de l'Académie Étrusque de Cortone
Professeur Émérite au Collège de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire
perpétuel de l'Académie de cette dernière Ville.*

TOME VINGT-QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Française.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.^o Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes ; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

2.^o Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. Vol. in-12.

3.^o Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. Vol. in-12.

4.^o Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples.
3. Vol. in-12. & 1. Vol. in-4.^o

5.^o Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. Vol. in-12.
& 2. Vol. in-8.^o

6.^o Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.^e, 2.^e, 3.^e, 4.^e, 5.^e, 6.^e, 7.^e & 8.^e Livraison.

DICTIONNAIRE
 POUR L'INTELLIGENCE
 DES AUTEURS CLASSIQUES,
 GRECS ET LATINS,
 TANT SACRÉS QUE PROFANES,
 CONTENANT
 LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE
 ET LES ANTIQUITÉS.

J U

J U



JULE, *Julius*, Ἰούλιος. (a) centenier dans une cohorte de la légion appelée Auguste. Ce fut entre ses mains que Festus, gouverneur de Judée remit saint Paul, pour le conduire à Rome, où il avoit appelé. Jule eut toujours beaucoup de considération pour saint Paul. Étant arrivé à Alexandrie, il le remit sur un autre vaisseau qui alloit à Rome.

JULE AUSONE, *Julius Ausonius*, pere du Poëte de ce

nom. Il ne mérite guère moins d'être connu que son fils. Il étoit né à Bazas, ville d'Aquitaine, aujourd'hui la Guienne, vers l'an de Jesus-Christ 287.

Il alla depuis s'établir à Bourdeaux, où il s'acquit une grande réputation. Il ne s'attacha point à l'éloquence, qui étoit fort à la mode de son tems. Sa maxime étoit qu'il valoit mieux suivre les maximes des Sages, & leur ressembler par les mœurs, que de sçavoir leur langue & d'exercer leur art. Comme il

(a) Actu. Apost. c. 27. v. 1. & seq.

s'étoit livré à la médecine pour l'exercer, sa profession l'obligea d'étudier plus particulièrement le Grec; & son fils nous apprend qu'il possédoit bien cette langue, mais qu'il étoit peu versé dans celle des Latins. C'est ce qu'il dit dans sa seconde idylle :

*Sermone impromptus Latio, verùm
Atticâ linguâ*

Suffecit culti vocibus eloquii.

Nous avons cependant parmi les poésies de son fils un fragment de lettres en vers Latins, que son pere lui écrivit de Trèves, lorsqu'Aufone quitta cette ville, pendant les troubles, que causoit la révolte de Maxime; & la Latinité n'en est pas si mauvaise.

Sans s'arrêter à la médecine d'aucun médecin de l'Antiquité, Jule Aufone se fraya des routes nouvelles, qui eurent un heureux succès. Il fut l'inventeur de la médecine, qu'il exerça, & ne fit point apparemment de secte.

Ut nullum Aufonius quem sectaretur habebat ;

Sic nullum, qui se nunc imitetur habet.

C'est le fils, qui parle, & qui dit en vers ce qu'on avoit dit en prose avant lui. Il ajoute que son pere exerçoit gratuitement la médecine envers tout le monde; qu'aussi il n'amaissa point de richesses dans cette profession; & qu'il demeura toujours dans une honnête médiocrité.

Il étoit encore jeune, lorsqu'il

qu'il épousa *Æmilia Æonia*, fille de *Cæcilius Argicius Arborius*, d'Autun, qui s'étoit réfugié en Aquitaine, après un bannissement qui l'avoit privé des biens qu'il possédoit dans sa patrie. De ce mariage, où il vécut quarante-cinq ans dans une union parfaite, il eut deux fils & deux filles. Le poète Aufone étoit l'aîné des premiers. Avitien fut le second. Il embrassa la profession de son pere; mais, il mourut à la fleur de son âge. *Æmilia Mélania*, l'une des deux filles & l'aînée des quatre enfans, mourut dès le berceau. *Julia Dryadia*, qui resta, épousa *Pomponius Maximus*, Sénateur de Bourdeaux, qui la laissa veuve de bonne heure.

Suivant le portrait que le poète Aufone fait de son pere dans l'idylle, que l'on a citée, & où il le fait parler, Jule Aufone n'étoit pas seulement un habile médecin; c'étoit de plus un véritable Sage, un homme sans désir & sans ambition, qui sçut jouir toute sa vie d'une prospérité inaltérable, moins par les bienfaits de la fortune, que par sa modération. En un mot, il étoit ce que Montagne appelle un philosophe pratique. Il étoit de plus très-secourable, très-humain, désintéressé & ennemi des procès. Placé dans cet heureux état de médiocrité, si désiré du Sage, il en avoit les vertus. Ce furent ces grandes qualités, jointes à sa science dans la médecine, qui porte-

rent l'empereur Valentinien I à le faire son premier médecin ; & quelque tems après , il fut élevé à la dignité de préfet d'Illyrie. Il a été encore Sénateur honoraire dans deux différens Séats à Rome & à Bourdeaux. Il n'avoit point recherché ces honneurs ; mais , il n'avoit pas cru devoir les refuser , lorsqu'ils lui furent offerts. Enfin , sans s'être apperçu de sa vieillesse , il cessa de vivre , à l'âge de quatre-vingt-dix ans ; heureux d'avoir un fils , dont la tendresse & la reconnoissance l'ont immortalisé dans ses ouvrages ?

Nous avons perdu ses livres de médecine. Nous n'en avons d'autre connoissance , que ce que nous en apprend Marcel , surnommé l'Empyrique , qui écrivoit au commencement du cinquième siècle , & qui témoigne s'en être servi pour composer les siens. On peut lire touchant Jule Aufone , les deux éloges , que le Poète son fils nous en a laissés ; la vie de celui-ci écrite en Latin & publiée à la tête de la dernière édition de ses poësies , à Paris 1730 , in-4.^o

JULE [FLAV.] CONSTAN-CE , *Flavius Julius Constantius* , (a) troisième fils de Constance Chlore & de Maximiana Théodora , que ce Prince avoit épousée , après avoir répudié Hélène sa première femme. Il fut

créé Consul avec Rufius Albinus , l'an de Jesus-Christ 333. Dans la suite , Constantin le Grand son frere l'honora de la Préfecture de l'Orient , selon le témoignage de Libanius , dans son Oraison funebre de l'empereur Julien. Il établit pour lui la dignité de Patrice , qui étoit un simple titre d'honneur , mais qui donnoit rang au-dessus des Préfets du Prétoire , & immédiatement après les Consuls. Il établit aussi en sa faveur le titre de Nobilissime qui emportoit le droit d'user de la robe de pourpre brodée d'or.

On assure que Flav. Jule Constance étoit un prince doux & modéré qui vit sans jalousie le diadème sur la tête de son frere , & l'aima toujours sincèrement. Il épousa d'abord Galla , dont il eut une fille & deux fils. On ignore le nom du premier ; le second est le César Flav. Constance. Après la mort de Galla , Flav. Jule Constance se remaria à Basiline , fille du préfet Julien , que l'on croit être cet Anicius Julianus , qui fut Consul l'an de Jesus-Christ 322 , dont la maison étoit la plus illustre de Rome dans le 4.^e , 5.^e & 6.^e siècle , & dont la noblesse remontoit jusqu'au tems de la République. Julien fut le particulier de son siècle le plus illustre par sa naissance , par ses richesses & par son crédit , & peut-être le premier

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI pag. 218 , 341 , 342. Hist. du Bas-Emp par M. le Beau. Tom. I. p. 550 , 551.

Tom. II. pag. 8. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 549. & suiv.

Sénateur de Rome qui ait fait profession publique du Christianisme. Il avoit été engagé dans le parti du tyran Maxence; mais, Constantin, victorieux, respecta dans ce grand homme des talens supérieurs, & une vertu encore supérieure aux talens. Il le fit Consul, Préfet, & enfin son beau-frere. Du mariage de Basiline avec Flav. Jule Constance, naquit à Constantinople le 6 de Novembre de l'an de Jesus-Christ 331, Flavius Claudius Julianus, qui fut depuis Empereur; c'est Julien l'Apostat. Flav. Jule Constance fut dans la suite la victime de sa politique, ou du moins de la foiblesse de l'empereur Constance son neveu, qui avoit épousé sa fille.

Il y en a qui prétendent que ce Prince attira ce malheur sur lui & sur son frere Flav. Claude Constantin, en l'engageant dans la conspiration qu'il avoit formée. Car, Zonare & Cédrene rapportent que quelques Auteurs avoient écrit que ces deux Princes avoient fait empoisonner, dans un bain, l'empereur Constantin le Grand leur frere; & que ce Prince, s'en étant aperçu, avertit son fils Constance de se bien tenir sur ses gardes, & même de se défaire d'eux dès que l'occasion s'en présenteroit; ce qu'il ne manqua pas de mettre à exécution, presque aussi-tôt qu'il eut pris possession de l'Empire, enveloppant dans le même sort Delmatus César & Hanniballien,

Roi de Pont, fils de Delmatus le censeur, qui n'avoit en aucune manière trempé dans la conjuration de leurs oncles, & dont tout le crime n'étoit que d'avoir de trop grandes qualités, & d'être un des plus proches héritiers de l'Empire. C'est ainsi que l'empereur Constance se défit presque tout à la fois des deux oncles qui lui restoient, & de deux de ses cousins germains.

On est fort tenté de croire que cette prétendue conjuration de Flav. Claudius Constantinus & de Constance le Patrice contre l'empereur Constance le Grand leur frere, est une charité que leur ont prêtée quelques Historiens zélés pour la gloire de l'empereur Constance. Car, s'il avoit été bien vrai qu'ils eussent commis cet attentat sur les jours du Grand Constantin, il paroît que ce Prince, sans remettre à son fils le soin de sa vengeance, n'auroit pas été assez scrupuleux pour n'oser tremper ses mains dans leur sang, lui qui n'avoit pas fait la moindre difficulté de répandre celui de son fils Crispus, sur un simple soupçon; non plus que de faire étrangler l'empereur Maximien Herculus son pere adoptif, & assassiner l'empereur Licinius son beau-frere.

Quelques-uns donnent à Constance le prénom de Claude, au lieu de celui de Jule.

JULE [FLAV.] CONSTANCE, *Flavius Julius Constantius*,

(a) second fils de Constantin & de Maximiana Fausta sa seconde femme, naquit en Illyrie, l'an de Jesus-Christ 317, le treizième d'Août, comme il le dit lui-même dans une de ses loix. Témoignage plus authentique que celui de plusieurs calendriers qui mettent sa naissance au septième du même mois. Il épousa en premières noces l'an de Jesus-Christ 336, sa cousine germaine, fille de Jule Constance & de Galla.

Après la mort de Constantin, le testament de ce Prince fut remis, suivant ses ordres, entre les mains de Flav. Jule Constance. Il appelloit à la succession avec ses trois fils ses deux neveux, Delmatius & Hanniballien. Mais, les armées, les peuples & le Sénat de Rome ne vouloient reconnaître pour maître que ses enfans; Ils les proclamèrent seuls Augustes. C'étoit donner l'exclusion à ses neveux. Ce zèle bizarre, qui prétendoit honorer la mémoire de Constantin, en s'opposant à ses dernières volontés, se porta jusqu'à la fureur. Les soldats prirent les armes, & commencerent les massacres par celui du jeune Delmatius, le plus aimable de tous les Princes de cette famille. Son frere le suivit de près. Les meurtriers n'épargnerent pas deux freres de Constantin.

On égorgéa encore cinq neveux de ce Prince, dont on ignore les noms. On n'a jamais reproché ces meurtres à Constantin ni à Constantin le jeune. Plusieurs Historiens les attribuent à Flav. Jule Constance, d'autres l'accusent seulement de ne s'y être pas opposé. Saint Grégoire de Nazianze paroît en rejeter toute l'horreur sur les soldats. Flav. Jule Constance lui-même s'en est reconnu coupable, s'il en faut croire Julien, qui rapporte sur le témoignage des courtisans de ce Prince, qu'il s'en repentir, & qu'il pensoit que la stérilité de ses femmes & les pertes qu'il essuya dans la guerre contre les Perses, en étoient la punition. Les trois Princes, délivrés de tous ceux dont ils pouvoient craindre la concurrence, prirent le titre d'Augustes, le neuvième de Septembre, l'an de Jesus-Christ 337.

La mort du jeune Delmatius & celle de son frere Hanniballien, troubloient l'ordre établi par Constantin dans sa succession. La Thrace, la Macédoine, l'Achaïe, c'est-à-dire, la Grece, qu'il avoit donnée à Delmatius, l'Arménie mineure, le Pont & la Cappadoce, qui composoient le royaume d'Hanniballien, restoient à distribuer entre les trois Empereurs. L'année suivante, sous le Consulat

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 190. Tom. VI. p. 308. Hist. du Bas-Emp. par M. le Beau Tom. I. p. 300, 349. Tom. II. pag. 7, 8, 9. & suiv.

Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 196, 256, 257. T. II, 552. & suiv. T. IV. p. 220.

d'Urfus & de Polémius, ils se rendirent en Pannonie pour convenir d'un nouveau partage. M. de Tillemont suppose qu'il y eut deux entrevues entre ces Princes ; l'une à Constantinople, où la Thrace fut donnée à Constantin, qui, selon la chronique d'Alexandrie, regna un an à Constantinople ; l'autre en Pannonie, où ce partage fut changé. L'entrevue de Constantinople, fort embarrassante pour l'Histoire, n'est fondée que sur le témoignage des nouveaux Grecs.

Les trois Princes s'étant donc rassemblés vers le mois de Juillet en Pannonie, partagerent ainsi la nouvelle succession. Flav. Jule Constance eut pour sa part tout ce qui avoit été donné à Hanniballien, en sorte qu'il posséda sans exception l'Asie entière & l'Égypte. Des États de Delmatius il eut la Thrace & Constantinople, supposé que cette ville n'eût pas été auparavant détachée de la Thrace & donnée à Flav. Jule Constance par Constantin même, comme il y a lieu de le croire. Constantin qui possédoit déjà l'Italie, l'Illyrie & l'Afrique, y joignit la Macédoine & la Grece. Il paroît que Constantin fut celui qui gagna le moins dans ce partage. Il avoit déjà les Gaules, la grande-Bretagne, & l'Espagne, dont la Mauritanie Tingitane étoit alors considérée comme une dépendance ; il ne remporta que des prétentions sur l'Italie, & des droits con-

testés sur l'Afrique, dont Constantin lui cédoit une partie & lui disputoit l'autre. Ces différends entre les deux freres éclatèrent bientôt par une rupture funeste à l'un des deux.

Flav. Jule Constance, que la mort de son pere avoit rappelé de l'Orient, y retourna en diligence. Arrivé à Antioche, il se disposoit à marcher contre les Perses. Les circonstances ne lui promettoient pas de grands avantages. Il n'avoit que le tiers des forces de son pere ; ses freres ne lui prêtoient aucun secours ; les vieilles troupes regrettoient Constantin ; elles méprisoient son fils ; leur courage contre l'ennemi s'étoit tourné en mutinerie contre leur chef ; elles prétendoient lui commander, parce qu'il ne sçavoit pas s'en faire obéir. Ce fut un des plus grands défauts de Flav. Jule Constance, & la principale source des mauvais succès qui ont déshonoré son regne & affoibli l'Empire. En vain pour gagner le cœur & la confiance des soldats, le Prince faisoit avec eux les exercices militaires, dans lesquels il excelloit. La discipline sembloit avoir été ensevelie avec Constantin, & Flav. Jule Constance ne fut vaincu par les ennemis, qu'après s'être laissé vaincre par ses propres légions. Cette première campagne lui fut pourtant assez heureuse. Les Goths alliés l'aiderent d'un renfort considérable, & continuerent de lui rendre de bons services

dans toute la suite de cette guerre. Il forma un corps de cavalerie semblable à celle des Perses, & dont les hommes & les chevaux étoient couverts de fer; il mit à la tête le brave Hormidas, qui en combattant pour les Romains, cherchoit à venger sa propre querelle. Comme les fonds nécessaires manquoient pour la guerre, il augmenta les impositions, mais de peu, & pour peu de tems; & afin de rendre cette surcharge moins onéreuse en général, il ne voulut pas que ceux qui par leurs privilèges étoient exempts des impositions extraordinaires, fussent dispensés de celle-ci.

Étant parti d'Antioche au mois d'Octobre, il arriva le 28 à Emese, passa par Laodicée & par Héliopolis. En approchant de l'Euphrate, il engagea au service des Romains quelques tribus des Sarrazins. Les Perses s'étoient déjà retirés. Flav. Jule Constance avança sans coup férir jusque sur leurs frontières. La seule crainte de ses armes pacifia l'Arménie. Les rebelles rentrèrent dans le devoir, renoncèrent à l'alliance des Perses, & reçurent leur Roi qu'ils avoient chassé. On ne sçait si ce n'est pas à cette première expédition, qu'il faut rapporter ce que Libanius raconte d'une ville de Perse. Elle fut prise d'emblée. Flav. Jule Constance fit grace aux habitants; mais, il les obligea de quitter le païs, & les envoya

en Thrace dans un lieu sauvage & inhabité, où ils s'établirent. L'auteur ne marque le nom ni de la ville prise, ni de celle qui fut fondée en Thrace. L'Empereur ramena son armée à Antioche vers la fin de décembre, & prit le Consulat pour la seconde fois avec son frere Constance.

Le jeune Constantin étant mort deux ans après, Constant profita seul de la dépouille de son frere, il devint maître de tout l'Occident. Flav. Jule Constance, moins ambitieux ou plus timide, se contenta de ce qu'il avoit possédé jusqu'alors. Son empire se terminoit au pas de Sucques. C'étoit un passage étroit entre le mont Hæmus & le mont Rhodope, qui séparoit la Thrace de l'Illyrie.

Pendant le règne de Constantin, les trois Princes avoient tantôt séparément, tantôt de concert établi plusieurs loix utiles. Nous allons en rapporter les principales, en y joignant celles qui ont été données sur les mêmes objets, jusqu'à la fin du regne de Flav. Jule Constance. Constantin le Grand avoit réprimé l'ambition de ceux qui se procuroient par argent ou par brigue des titres honorables. Cet abus subsistoit; & ces titres avoient tellement multiplié les dispenses & les exemptions, que les fonctions municipales couroient risque d'être abandonnées. Les Princes s'efforcèrent de remédier à ce désordre; ils réglerent la forme &

l'ordre de la nomination aux offices municipaux ; ils n'en déclarerent exempts que ceux qui ne possédoient pas vingt-cinq arpens de terre , ceux qui feroient entrés dans la Cléricature avec le consentement de l'ordre municipal , & un petit nombre d'autres personnes distinguées par leurs emplois ; ils enjoignirent aux Décurions & aux Magistrats sous certaines peines l'exactitude la plus scrupuleuse à s'acquitter de leurs obligations personnelles ; ils prirent des mesures pour prévenir l'anéantissement du Sénat des villes , & pour remplir les places vacantes ; afin d'encourager ces utiles citoyens, ils renouvelèrent leurs privilèges. Les donations du Prince prédécesseur , souvent attaquées sous un nouveau regne , furent confirmées ; mais , on soumit à l'examen les exemptions accordées par les Gouverneurs. Le massacre de la famille Impériale , & la confiscation des biens de ceux qu'on avoit massacrés, faisoient naître mille accusations contre les personnes, mille chicannes sur les biens ; les Empereurs en arrêterent le cours , par de sages loix ; ce ne fut que dans les dix dernières années de la vie de Flav. Jule Constance , que ce Prince prêta l'oreille aux Délateurs. Constantin avoit pros crit les libelles anonymes ; ses fils n'en témoignèrent pas moins d'horreur ; ils défendirent aux Juges d'y avoir égard ; on doit , dit

une loi de Flav. Jule Constance , » regarder comme innocent celui qui ayant des ennemis , n'a point d'accusateurs. »

Pendant que Flav. Jule Constance , de concert avec les évêques Ariens, dont il avoit embrassé l'hérésie , employoit toute sa puissance pour la faire triompher , les Perses lui donnèrent les plus vives alarmes. Sapor leur Roi enrôle tout ce qu'il y a de sujets propres à porter les armes ; les plus jeunes , pour peu qu'ils paroissent vigoureux, n'en sont pas dispensés. Les villes restent presque désertes. Il n'épargne pas même les femmes , qu'il oblige de suivre l'armée , & de porter le bagage. Il épuisé de soldats les nations voisines , qu'il engage par prières , par argent , par force. Tout l'Orient s'ébranle & marche vers le Tigre. Flav. Jule Constance de son côté rassemble les forces Romaines, se met à leur tête & s'avance pour arrêter ce torrent. Il campe à six lieues du fleuve , & porte des corps de troupes jusque sur les rives. Bientôt la poussière qui s'élève au-delà annonce l'approche des Perses ; on entend le bruit des armes & le hennissement des chevaux. Flav. Jule Constance averti par ses coureurs , va lui-même reconnoître l'ennemi ; il ordonne aux postes avancés de se replier , & de laisser le passage libre : » N'empêchez pas même les Perses , leur dit-il , de

» prendre un terrain avanta-
 » geux & de s'y retrancher ;
 » tout ce que je souhaite ,
 » c'est de les attirer au com-
 » bar ; & tout ce que je crains
 » c'est qu'ils ne prennent la
 » fuite avant que d'en venir
 » aux mains. « Les Perses pro-
 fitent de cette confiance ; ils
 jettent trois ponts ; ils met-
 tent plusieurs jours & plusieurs
 nuits à passer le fleuve sans au-
 cune inquiétude , & se retran-
 chent près de Singare.

Les deux armées se range-
 rent en bataille. Celle des Per-
 ses paroïssoit innombrable. Elle
 étoit composée de soldats de
 toute espèce ; archers à pied &
 à cheval , frondeurs , fantaf-
 sins & cavaliers armés de toutes
 pièces. Les rives , la plaine, la
 pente des montagnes n'offroit
 aux yeux qu'une forêt de lan-
 ces & de javelots. Les gens de
 trait couvroient les côteaux &
 bordoient le retranchement. Au-
 devant étoit rangée la cavale-
 rie ; l'infanterie formoit l'avant-
 garde ; elle se mit en marche &
 fit halte hors de la portée du
 trait ; les deux armées restèrent
 long-tems en présence. On étoit
 déjà à l'heure du midi , dans les
 plus grandes chaleurs du mois
 d'Août ; & les Romains , sous
 les armes dès le point du jour ,
 n'étoient pas accoutumés com-
 me les Perses au soleil brûlant
 de ces climats. Enfin , Sapor
 s'étant fait élever sur un bou-
 clier pour considérer l'armée
 ennemie , fut frappé du bel or-
 dre de leur bataille ; elle lui

parut invincible. C'étoit un res-
 te de cette ancienne Tactique ,
 qui jointe à la sévérité de la
 discipline , avoit rendu les Ro-
 mains maîtres du monde. Sapor
 sçavoit assez la guerre pour
 admirer leur ordonnance , mais
 non pas pour la rompre de vi-
 ve force , ni pour la rendre
 inutile par la disposition de ses
 troupes. Soit crainte , soit stra-
 tagème , il fait sonner la re-
 traite , & fuyant lui-même à
 toute bride avec un gros de
 cavalerie , il repasse le Tigre
 & laisse la conduite de l'armée
 à son fils Narsès , & au plus ha-
 bile de ses Généraux. Les Per-
 ses prennent la fuite vers leur
 camp , pour attirer l'ennemi à
 la portée des traits , prêts à
 partir de dessus la muraille &
 les côteaux. Les Romains , au
 désespoir de les voir échapper ,
 demandèrent à grands cris le
 signal du combat. Envain Flav.
 Jule Constance veut les arrêter ;
 ils n'estimoient ni sa capacité ni
 sa valeur ; & malgré ses ordres ,
 ils courent de toutes leurs for-
 ces , & arrivent au camp sur le
 soir , lorsque les Perses y ren-
 troient en désordre. Flav. Jule
 Constance voyant les siens fati-
 gués d'une course de quatre
 lieues , épuisés par la chaleur
 & par la soif , fait de nouveaux
 efforts pour les retenir. La nuit
 approchoit ; les archers sur les
 éminences d'alentour , les cava-
 liers au pied de la muraille fai-
 soient bonne contenance. Rien
 n'arrête la fougue du soldat Ro-
 main ; il fond sur cette cavale-

rie , renverse hommes & chevaux, les assomme à coups de maille d'armes. En un moment le fossé est comblé , les palissades sont arrachées. Ils s'attachent ensuite à la muraille ; elle s'écroule jusqu'aux fondemens. Les uns pillent les tentes & massacrent tous ceux qui ne peuvent fuir , Narsès est fait prisonnier ; les autres courent vers les hauteurs ; mais à découvert de toutes parts , ils sont accablés d'une grêle de traits ; l'obscurité fait égaler leurs coups ; leurs épées déjà rompues dans le corps des ennemis refusent de les servir ; après avoir perdu leurs meilleurs soldats , ils se rejettent dans le camp ; là se croyant victorieux , ils allument des feux ; & accablés de fatigue , brûlant de soif , ils cherchent de l'eau & ne songent qu'à se désaltérer. Les vaincus , profitant du désordre & favorisés des ténèbres de la nuit , fondent sur eux ; ils les percent de traits à la lueur de leurs feux , & les chassent du camp. Dans cette affreuse confusion , quelques soldats surieux se jettent sur Narsès ; il est fouetté , percé d'aiguillons , & coupé en pièces. Flav. Jule Constance , fuyant avec quelques cavaliers , arriva à une méchante bourgade nommée Hibite ou Thébite , à six lieues de Nisibe , où mourant de faim il fut trop heureux de se rassasier d'un morceau de pain qu'il reçut d'une pauvre femme. Le lendemain , les Perses ne sentant

que leur perte , repassent le fleuve & rompent les ponts. Sapor saisi de douleur & de rage quitta les bords du Tigre , s'arrachant les cheveux , se frappant la tête , & pleurant amèrement son fils. Dans l'excès de son désespoir , il fit trancher la tête à plusieurs Seigneurs qui lui avoient conseillé la guerre. Telle fut la bataille de Singare , où les rives du Tigre furent tour à tour abreuvées du sang des Perses & des Romains , & où la mauvaise discipline fit perdre aux vainqueurs tout l'avantage que leur avoit procuré une bravoure téméraire.

Cependant , tandis que Constant , emporté par le plaisir de la chasse , passe son tems dans les forêts , Marcellin intendant des finances , & Chreste un des plus distingués entre les Commandans des troupes , se liguent avec Magnence , qui est proclamé Empereur. Malgré les précautions du nouvel Auguste , Constant fut instruit de la révolte. Il vouloit se sauver en Espagne ; mais , il fut atteint & massacré au pied des Pyrénées. L'usurpateur , afin d'affirmer sa puissance , prit le parti de se défaire des plus considérables de ceux qui avoient servi Constant. En même-tems qu'il envoie à la poursuite de ce Prince , il dépêche des courriers pour les mander au nom de l'Empereur , & les fait assassiner sur la route. A la nouvelle de la mort de Constant , Vétranion , Général de l'infan-

terie dans la Pannonie , fut proclamé Auguste le premier de Mars à Sirmium ou à Murse , par les soldats qui le chériffoient. Dans cette agitation de tout l'Occident , il s'éleva un troisième parti. Népotien, neveu de Constantin, prit aussi le diadème , qu'il ne porta que vingt-huit jours , ayant été tué par ceux que Magnence avoit envoyés contre lui. Pour Vétranion, Magnence le méprisa comme un vieillard imbécille. Mais , voulant jouir de sa conquête , il fit d'immenses préparatifs pour soutenir la guerre contre Flav. Jule Constance.

Ce Prince étoit à Edesse , quand il apprit la mort de son frère & les désordres de l'Occident. Il prit aussi tôt le parti de revenir à Antioche , & d'abandonner la Mésopotamie. Il laissa des garnisons dans les places frontières , & les pourvut de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siège. Il employa près de dix mois à construire & à équiper une flotte , qui , selon Julien , surpassoit celle de Xerxès. Il rappella au drapeau tous les soldats qui avoient obtenu leur congé , sans avoir fourni le tems de leur service , & sans cause de maladie. Quand il eut rassemblé ses troupes , étant près de se mettre en marche , il exhorta tous ceux qui composoient son armée à recevoir le baptême : » Le terme de » la vie , leur dit-il , toujours » incertain , l'est sur-tout dans

» la guerre. La mort vole sans » cesse autour de nous & sur » nos têtes ; elle nous menace » sous la forme de toutes sortes » d'armes. Que chacun de vous » ne diffère donc pas de se revêtir de la robe précieuse du » baptême , sans laquelle il n'a » point de droit au triomphe » céleste. Si quelqu'un refuse » de se faire baptiser , qu'il se » retire. Je ne veux point de » soldats qui ne soient enrôlés » sous les étendards de Jesus-Christ. « On peut remarquer , sans en être surpris , que Flav. Jule Constance fit alors pratiquer à ses soldats ce qu'il se dispensa lui-même de pratiquer. Il ne demanda le baptême que lorsqu'il fut près de mourir.

L'Empereur , avant son départ d'Antioche , reçut les députés de Magnence , chargés de lui proposer un accommodement. Cette ambassade ne produisit aucun effet ; & Flav. Jule Constance se mit en marche pour passer en Europe. Alors , soit que Vétranion se défiant de la complaisance de l'Empereur , eût cherché à s'appuyer du secours de Magnence , soit que celui-ci , pour dérober à Flav. Jule Constance les forces de l'Illyrie , eut prévenu Vétranion , les deux usurpateurs se liguerent , & envoyèrent de concert une nouvelle députation. L'Empereur traversa le Bosphore à Constantinople , qui trembloit déjà dans la crainte d'éprouver les mêmes désastres que Rome avoit deux fois es-

fuyés. Il rassura la ville par sa présence, & continua sa marche vers l'Illyrie. Il étoit à Héraclée, lorsqu'il reçut l'embassade des deux tyrans. Elle étoit composée de Rufin, Préfet du Prétoire, de Marcellin, Général des troupes de Magnence, du Sénateur Nuneque, & de Maxime. Ils apportoitent à Flav. Jule Constance des paroles de paix, à condition qu'il abandonneroit aux deux Empereurs les païs dont ils étoient en possession, & qu'il se contenteroit du premier rang entre les trois Augustes. Ils lui représenterent le danger auquel il alloit s'exposer, en combattant deux Capitaines pleins d'expérience, unis ensemble & suivis de deux armées invincibles; qu'un seul seroit déjà un ennemi trop redoutable; que la guerre civile alloit armer contre lui les mêmes bras auxquels son pere avoit été redevable de tous ses triomphes; que pour eux ils souhaitoient qu'il ne voulût pas éprouver sur lui-même ce que pouvoient contre l'Empereur des Généraux qui avoient si vaillamment servi l'Empire. Flav. Jule Constance venoit de perdre sa première femme; Magnence offroit de cimenter la paix par une double alliance, en donnant sa fille à Flav. Jule Constance, & en recevant de sa main sa sœur Constantine. Ces propositions mêlées de menaces embarrassoient l'Empereur, naturellement timide & irrésolu; il balançoit

entre la crainte du péril & l'intérêt de sa gloire. Rempli de ces inquiétudes il s'endormit, & crut voir en songe Constantin son pere, qui lui présentoit Constant, & lui disoit :
 » Mon fils, voilà votre frere.
 » Vengez-le, & punissez le tyran. Songez à l'honneur sans vous effrayer du péril. Quelle honte pour vous, de vous laisser arracher une partie de votre héritage ! « C'est le caractère des ames foibles de résister à la raison, & de céder sans effort à tout le reste; un songe fit ce qu'elle n'avoit pu faire. Flav. Jule Constance, à son réveil, commande qu'on arrête les députés comme des rebelles, & qu'on les charge de fers. Il ne renvoie que Rufin; mais bientôt après il relâche aussi les autres; & sans perdre de tems il arrive à Sardique.

Vétranion marchoit pour fermer le pas de Sucques. Prévenu par la diligence de l'Empereur, & ne se croyant pas en état de lui tenir tête, il prit le parti de conclure avec lui un traité. Il consentit même à réunir les deux armées, & à tenir un conseil de guerre en présence des Officiers & des soldats pour délibérer sur les mesures à prendre contre l'ennemi commun. Cependant, Flav. Jule Constance travaille sourdement à débaucher les soldats de Vétranion; & il vient à bout d'en gagner une grande partie. Les autres bientôt après s'étant

aussi déclarés pour lui, les deux armées comme de concert proclament Flav. Jule Constance seul Auguste, seul Empereur. Elles s'écrient qu'il faut se débarrasser de tous ces Souverains illégitimes, qui déshonorent le diadème. On menace Vétranion. Les soldats étoient prêts de fondre sur lui. Mais, ce fantôme d'Empereur se voyant trahi, se jette aux pieds de Flav. Jule Constance, qui arrête la fougue des soldats. Il descend du tribunal; il se dépouille lui-même de la pourpre & du diadème, qu'il remet entre les mains de Flav. Jule Constance.

Ce Prince, devenu maître de l'Illyrie & de la Pannonie, s'arrêta à Sirmium, capitale de cette dernière province. Il y étoit dès le commencement de l'année suivante, de Jésus-Christ 351, pour laquelle il ne créa point de Consuls. Il s'agissoit de reconquérir la moitié de l'Empire plutôt que de lui donner des Magistrats. Mais, Magnence, empressé de mettre en usage tous les droits de l'autorité souveraine, se nomma lui-même Consul avec Gaision, le meurtrier de Constant. La rigueur de la saison, qui rendoit les passages impraticables, fermoit à Flav. Jule Constance l'entrée de l'Italie. D'un autre côté, l'Orient restoit exposé aux incursions des Perses. Dans la crainte qu'ils ne profitassent de son éloignement, il crut ne pouvoir mieux faire que de donner le titre de César à Gallus, son

cousin-germain, alors âgé de 24 ans, & de lui confier la défense des provinces orientales.

Cependant, Magnence hâte sa marche, résolu d'aller chercher Flav. Jule Constance à Sirmium, & de lui présenter la bataille. On prend les armes; on marche vers la Save. Flav. Jule Constance s'étoit rendu près de Siscia, située sur le fleuve; c'étoit à la vue de cette ville, que Magnence entreprit de le passer. A la nouvelle de son approche, un détachement de l'armée Impériale borde la rive opposée; on accable de traits ceux qui traversant à la nage s'efforçoient de franchir les bords; on repousse avec vivacité les autres qui passaient sur un pont de bateaux fait à la hâte. La plupart resserrés entre leurs camarades & les ennemis, sont culbutés du pont dans le fleuve. On poursuit les fuyards l'épée dans les reins. Magnence, désespéré de la déroute de ses troupes, a recours à un stratagème. Ayant planté sa pique en terre, il fait signe de la main qu'il veut parler de paix; on s'arrête pour l'écouter; il déclare qu'il ne prétend passer la Save que du consentement de l'Empereur, & qu'il ne s'avance en Pannonie que dans le dessein d'y traiter d'un accord. Une ruse si grossière n'en pouvoit imposer à Flav. Jule Constance. Cependant, comme il étoit toujours persuadé que nul champ de ba-

taille ne lui étoit plus favorable que les vastes campagnes entre la Save & la Drave, il fit cesser la poursuite, & laissa à Magnence la liberté du passage. Pour lui, il alla se poster à son avantage près de Cibales, lieu déjà fameux par la victoire que son pere y avoit, trente-sept ans auparavant, remportée sur Licinius. Il établit son camp dans la plaine, entre la ville & la Save, s'étendant jusqu'au bord du fleuve, sur lequel il fit jeter un pont de bateaux, qu'il étoit aisé de détacher & de rassembler. Le reste fut environné d'un fossé profond & d'une forte palissade. Ce camp sembloit être une grande ville; au milieu s'élevoit la tente de l'Empereur, qui égaloit un palais en magnificence.

Flav. Jule Constance y donnoit un repas aux Officiers de son armée, lorsque Titien se présenta de la part de Magnence. Après une injurieuse invective contre Constantin & ses enfans, dont le mauvais gouvernement causoit, disoit-il, tous les malheurs de l'État, il signifia à Flav. Jule Constance qu'il eût à céder l'Empire à son rival, & qu'il devoit se tenir heureux qu'on voulût bien lui laisser la vie. L'Empereur ne montra jamais autant de fermeté d'ame que dans cette occasion; il répondit tranquillement que la justice divine vengeroit la mort de Constant, & qu'elle combattroit pour lui. Il ne voulut pas même retenir Ti-

tien par droit de représailles.

Magnence mit donc ses troupes en mouvement; & après bien des marches & des mouvemens divers, de part & d'autre, on en vint le vingt-huit de Septembre de l'an de Jesus-Christ 351, à la bataille qui devoit décider du sort de Magnence. Elle fut livrée près de Murse sur la Drave, où est aujourd'hui le pont d'Essek. Si l'on en croit Zonare, l'armée de Flav. Jule Constance étoit de quatre-vingt mille combattans, & Magnence n'en avoit que trente-six mille; ce qui ne s'accorde guère avec ce que les autres Auteurs disent des forces redoutables du tyran. Les deux chefs haranguerent leurs troupes, & les animèrent par les motifs les plus puissans de l'intérêt, de l'honneur, du désespoir. Flav. Jule Constance avoit le fleuve à droite; ses troupes étoient rangées sur deux lignes, la cavalerie sur les ailes, l'infanterie au centre. La première ligne étoit formée par les cavaliers armés de toutes pièces à la manière des Perses, & par l'infanterie chargée d'armes pesantes. A la seconde étoient placés la cavalerie légère, & tous ceux qui se servoient d'armes de jet, & qui ne portoient ni boucliers ni cuirasses. L'Histoire ne nous apprend point la disposition de l'autre armée.

On resta en présence la plus grande partie du jour, sans en venir aux mains. Zonare ra-

conte que pendant cette inaction Magnence séduit par une magicienne, immola une jeune fille ; & qu'en ayant mêlé le sang avec du vin, tandis que la Prêtresse prononçoit une formule exécrationnelle, & qu'elle invoquoit les démons, il en fit boire à ses soldats. Sur le déclin du jour, les armées s'ébranlèrent, & le choc fut terrible. Flav. Jule Constance, pour ne pas exposer sa personne, s'étoit retiré dans une église voisine avec l'Arien Valens, évêque de Murs. A peine entendit-il le bruit des armes, que frissonnant d'horreur, il essaya de séparer les combattans, en faisant proposer une amnistie pour ceux qui se détacheroient du parti du tyran, avec ordre à ses Généraux de faire quartier à tous ceux qui mettroient bas les armes. Cette proclamation fut inutile. On n'entendoit plus que les conseils de la fureur. Dès le commencement de l'action, l'aile gauche de Flav. Jule Constance avoit enfoncé l'aile droite des ennemis, & les cavaliers se livroient déjà à la poursuite. Ce premier succès ne décida point la victoire. La nuit survient, & loin de séparer les deux partis, elle semble favoriser leur rage. Les vaincus se rallient ; on se bat par pelotons. Acharnés les uns sur les autres, ceux-ci ne veulent pas céder l'avantage ; ceux-là ne veulent pas le perdre. Les cris des blessés & des mourans, le hennissement des

chevaux, le son des instrumens de guerre, le bruit des lances & des épées qui se brisent sur les caïques & sur les boucliers, toutes ces horreurs enveloppées dans celles de la nuit, rendent le combat affreux. Ils se saisissent corps à corps ; ils jettent leurs boucliers, & s'abandonnent l'épée à la main, contents de mourir pourvu qu'ils tuent. Les cavaliers couverts de blessures, ayant rompu leurs armes, sautent à terre & combattent avec le tronçon de leurs lances. Les Officiers des deux armées ne se lassent point d'animer l'opiniâtreté des combattans, & de payer eux-mêmes de leur personne. On entend sans cesse répéter de toutes parts : *Vous êtes Romains ; souvenez-vous de la gloire & de la valeur Romaines.* Enfin, la cavalerie de Flav. Jule Constance fait un dernier effort ; les archers enveloppent l'armée de Magnence & l'accablent de traits ; les cavaliers armés de toutes pièces s'élancent & percent plusieurs fois les bataillons ennemis. Les uns périssent foulés aux pieds des chevaux ; les autres se débandent & prennent la fuite. On les pousse jusqu'à leur camp, dont on s'empare aussi-tôt. Magnence sur le point d'être pris, change d'habit & de cheval avec un simple soldat, & laissant sur le champ de bataille les marques de la dignité Impériale, pour faire croire qu'il y avoit péri, il se sauve à toute bride. Ses soldats

poursuivis sans relâche se jettent sur la gauche & gagnent les bords de la Drave. Là se fit le plus grand carnage. En un moment, les rives furent couvertes d'un monceau d'hommes & de chevaux. Ceux qui accablés de fatigue & de blessures oferent se jeter à la nage, furent emportés par la rapidité du fleuve.

Selon Zonare, la victoire coûta plus aux vainqueurs qu'aux vaincus. Flav. Jule Constance perdit trente mille hommes; il en périt vingt-quatre mille de l'armée de Magnence. Tous les Auteurs conviennent que cette déplorable journée fit une plaie mortelle à l'Empire, & que les plaines de Murse furent le tombeau de cette ancienne milice, capable de triompher de tous les barbares.

Le lendemain matin, Flav. Jule Constance monta sur une éminence, d'où il découvroit tout le champ de bataille. Plus de cinquante mille morts jonchoient la terre & combloient le lit du fleuve. L'empereur moins sensible à la joie d'un succès si important, qu'affligé d'un si horrible spectacle, ne put retenir ses larmes. Il ordonna d'ensevelir sans distinction amis & ennemis, & de n'épargner aucun secours à ceux qui respiroient encore; il recommanda en particulier aux médecins le soin des soldats de Magnence. Il déclara qu'il pardonnoit à tous les partisans du tyran, excepté à ceux qui avoient eu part

à la mort de son frere. En conséquence un grand nombre de bannis retournerent dans leur patrie, & rentrerent en possession de leurs biens. Dans le même tems, la flotte de Flav. Jule Constance qui avoit couru les côtes d'Italie, ramena beaucoup de Sénateurs Romains & d'autres personnes, qui étoient venus s'y réfugier comme dans un azyle.

Magnence, fuyant à toute bride, regagna les Alpes; & comme les premiers froids de l'hiver qui commencent de bonne heure en ces contrées, & la perte que les vainqueurs avoient essuyée, empêchoient Flav. Jule Constance de le poursuivre, il eut le tems de fermer les passages des montagnes en y élevant des forts qu'il pourvut de garnisons. Malgré cela, dès que la saison permit d'ouvrir la campagne, l'Empereur marcha vers les Alpes; & il en força le passage, ayant surpris pendant la nuit un château défendu par une forte garnison. Magnence apprit cette nouvelle le jour même avant midi. Il prend aussitôt la fuite, & se retire dans la Gaule. Flav. Jule Constance y envoya ses Généraux pour terminer la guerre. Magnence fut défait auprès d'un lieu nommé Mont-Séleuque dans le Dauphiné. Cet usurpateur, se jugeant alors sans ressource, se perça le sein & expira sur les corps sanglans de ses parens & de ses amis, qu'il avoit égorgés auparavant. Cet événement se rapporte

rapporte à l'an de Jesus-Christ 353.

Flav. Jule Constance , qui avoit épousé depuis peu Eusébie , se rendit à Lyon après la mort de Magnence ; mais , il n'y resta que peu de jours. Il alla passer l'hiver dans la ville d'Arles , où il s'arrêta jusqu'au printems de l'année suivante. Il y donna le dix d'Octobre des jeux magnifiques sur le théâtre & dans le cirque. C'étoit la fin de la trentième année depuis qu'il avoit été créé César. Il se voyoit enfin paisible possesseur de tout l'Empire. La prospérité porta dans cette ame foible tout ce qu'elle a de poison. Il devint superbe , vindicatif , sanguinaire. Bien-tôt les Délateurs se mirent en mouvement. C'étoit être convaincu , que d'être accusé. Livré aux soupçons , Flav. Jule Constance ne voyoit qu'attentats contre sa personne. On chargeoit de fers , on traînoit dans les prisons des personnages distingués par les dignités civiles & militaires , ou par leur noblesse ; & sur des accusations sans preuves , ou mêmes sur des bruits incertains , sans accusateurs , on confisquoit leurs biens , on les reléguoit dans des isles désertes , on les condamnoit à la mort. Ces défiances étoient nourries par les flatteurs de Cour , qui se faisoient un mérite d'exagérer les moindres fautes , & d'envenimer les actions les plus indifférentes. Ils reprochoient sans cesse à l'Empereur son excessive

Tom. XXIV.

indulgence , ils feignoient de trembler pour sa vie , & leurs larmes perfides & meurtrières en amollissant le cœur du Prince en leur faveur , le rendoient dur & inflexible pour tous les autres. C'étoit la coutume de présenter à l'Empereur les sentences de condamnation , & les Princes les plus inexorables les avoient quelquefois révoquées. Jamais Flav. Jule Constance n'usa de cette modération à l'égard des partisans de Magnence vrais ou supposés ; Eusébie n'osa jamais demander grâce pour aucun d'eux ; & cette implacable sévérité , que l'âge adoucit ordinairement , croissoit en lui de jour en jour.

L'Empereur partit d'Arles au printems , & vint à Valence dans le dessein de marcher contre les deux freres Gundomade & Vadomaire , Rois des Allemands , qui désoloient la frontière. Il fut long-tems arrêté dans cette ville par la nécessité d'y attendre les convois qu'il faisoit venir d'Aquitaine , & dont le transport étoit retardé par l'abondance des pluies & le débordement des rivières. L'armée étoit déjà rassemblée à Chaalons-sur-Saone ; & le soldat impatient de partir & manquant de vivres , s'étoit mutiné. On vint à bout à force d'argent distribué à propos , d'appaier la sédition. Les convois se rendirent enfin à Chaalons , & l'armée se mit en campagne. Après une marche pénible , les chemins étant encore

B

couverts de neige , on arriva au bord du Rhin , près d'une ville considérable appelée Rauracum , on entreprit de jeter sur le fleuve un pont de bateaux. Mais , les Allemans , qui bordoient en grand nombre la rive opposée , faisant pleuvoir une grêle de traits , rendoient ce travail impossible ; & Flav. Jule Constance ne sçavoit quel parti prendre. Enfin , un payfan vint pendant la nuit enseigner un gué.

On étoit sur le point d'y passer , pendant qu'on amusoit ailleurs les ennemis ; & tout le pais d'au-delà alloit être à la discrétion des Romains , lors qu'on vit arriver des députés qui venoient faire satisfaction & demander la paix. Les propositions des Barbares paroissoient avantageuses ; le Conseil les approuvoit unanimement ; mais , il étoit question de les faire goûter aux soldats , dont la mutinerie récente donnoit lieu d'appréhender la mauvaise humeur. L'Empereur , esclave de ses troupes , dont il ne sçavoit pas être le maître , les assembla. Et se tenant debout sur son tribunal , environné des premiers Officiers , il parla en ces termes :

» Braves & fideles camarades , ne vous étonnez pas , si
 » après d'immenses préparatifs ,
 » après de longues & pénibles
 » marches, arrivé dans les lieux
 » mêmes où m'attend la victoire dont m'affure votre courage , je parois disposé à la re-

» fufer pour écouter des propositions de paix. Le soldat ,
 » vous le sçavez , n'a que son honneur & sa vie à conserver & à défendre. Mais , l'Empereur obligé de s'oublier lui-même pour ne s'occuper que du salut des autres , doit , la balance toujours à la main , peser toutes les circonstances ; il doit saisir toutes les occasions favorables au bien général. Ne vous attendez pas à un long discours , la vérité n'a besoin que d'être énoncée. Les Rois & les peuples Allemans , redoutant votre valeur , dont la renommée toujours croissante s'est répandue jusqu'aux extrémités du monde , demandent le pardon & la paix par la bouche de leurs Ambassadeurs , que vous voyez ici la tête baissée. C'est de vous qu'ils recevront leur réponse. Mais , chargé comme je suis de veiller à vos intérêts , je me crois en droit de vous donner conseil ; & je pense que , si vous y consentez , on doit leur accorder leur demande. Nous nous épargnerons des hazards , nous nous ferons de nos ennemis des troupes auxiliaires ; c'est une obligation à laquelle ils offrent de se soumettre. Ainsi , sans verser une goutte de sang , nous désarmérons cette férocité souvent funeste à nos frontières. Songez que vaincre un ennemi , ce n'est pas seulement le terrasser dans

» les batailles; la victoire est
 » bien plus assurée, lorsqu'en-
 » chaîné par sa volonté même,
 » il a senti qu'on ne manquoit
 » ni de force pour l'abattre,
 » ni de clémence pour lui par-
 » donner. Je vous le dis encore;
 » soyez les arbitres de la paix.
 » J'attends de vous la décision.
 » Je vous conseille seulement
 » d'acheter au prix de la mo-
 » dération tous les avantages
 » que vous procureroit une
 » victoire, peut-être sanglante.
 » Ne craignez pas que votre
 » retenue soit soupçonnée de
 » foiblesse; elle ne pourra que
 » faire honneur à votre pru-
 » dence & à votre humanité.

Toute l'armée applaudit à ce lâche discours, qui la rendoit arbitre de la paix & de la guerre; & supérieure à l'Empereur même, elle approuva le projet de paix. Une raison, qui avoit sans doute échappé à Flav. Jule Constance, & qu'il n'auroit eu garde de faire valoir, contribua encore plus que tout le reste à déterminer les esprits. On étoit persuadé & l'expérience du passé ne l'avoit que trop appris, que la fortune toujours fidelle à Flav. Jule Constance dans les guerres civiles, l'abandonnoit dans les expéditions étrangères. Le traité fut juré suivant les formes qui étoient en usage dans les deux nations; & l'Empereur se rendit à Milan.

Cependant, Gallus son cousin, qu'il avoit fait César, & à qui il avoit confié le départe-

ment de l'Orient, se livroit à toutes sortes de cruautés. Flav. Jule Constance en fut instruit; & persuadé que Gallus travailloit à se rendre indépendant, il ne crut pas avoir de tems à perdre pour le prévenir. Il le mande, & Gallus part pour se rendre auprès de l'Empereur. Mais, on ne lui donna pas le tems d'achever sa route; il fut arrêté en chemin, & eut la tête tranchée par ordre de Flav. Jule Constance.

Julien, frere de Gallus, n'avoit eu aucune part à sa mauvaise conduite; mais, ceux qui avoient contribué à la mort de son frere, n'osoient le laisser vivre. Ce jeune Prince, qui n'avoit de ressource qu'en lui-même, observé sans cesse par des regards malins, ne donna sur lui aucune prise. Il garda un profond silence, & n'eut ni la lâcheté de charger la mémoire de son frere pour flatter l'Empereur, ni l'imprudence d'aigrir l'Empereur en justifiant son frere. Cette sage conduite le sauva. Flav. Jule Constance lui donna la pourpre des Césars & le chargea en même-tems du gouvernement de la Gaule, de l'Espagne & de la grande Bretagne. Cependant, Gundomade & Vadomaire avoient rompu le traité fait deux ans auparavant. Ils s'étoient unis avec les Juthonges, autre peuplade d'Allemands qui habitoient vers la source du Danube, du côté de l'Italie. Flav. Jule Constance sortit de Milan & entra sur leurs

terres par la Rhétie. Julien , pour les resserrer du côté de la Gaule , remonta le Rhin jusqu'à Bâle. On fit le dégât dans leur pays. Ils s'étoient retirés au fond de leurs forêts , après avoir embarrassé les chemins par de grands abattis d'arbres. Mais , comme l'armée Romaine forçoit tous les passages , & que ces Barbares étoient en même-tems en guerre avec leurs voisins , ils eurent recours aux prières , & obtinrent encore la paix. Flav. Jule Constance retourna à Milan ; & Julien , après une campagne qui donna de l'expérience à ce Prince , du courage à ses troupes , & de grandes espérances aux Gaulois , alla passer l'hiver à sens.

Peu de tems après , Flav. Jule Constance voulut aller recevoir les hommages de l'ancienne capitale de l'Empire. Son dessein étoit d'y entrer en triomphe pour la victoire qu'il avoit remportée sur Magnence. Cette vanité n'avoit point d'exemple chez les anciens Romains , qui ne voyoient dans les guerres civiles qu'un sujet de larmes , & non pas une matière de triomphe. Après avoir ordonné tout l'appareil capable d'éblouir les yeux par la pompe la plus brillante , il prit la route d'Ocricoli , escorté de toutes les troupes de sa maison qui marchaient en ordre de bataille , repaissant de sa gloire les regards de ceux qui accouroient sur son passage , & se repaissant lui-même de leurs ap-

plaudissemens. A son approche de Rome , le Sénat étant allé à sa rencontre , le Prince enivré de pompeuses idées s'imaginait voir ces anciens Sénateurs supérieurs aux Rois , mais dont ceux-ci n'étoient plus que l'ombre ; & cette immense multitude qui sortoit à grands flots des portes de Rome , sembloit lui annoncer tout l'univers rassemblé pour l'admirer. Précédé d'une partie de sa maison & des enseignes de pourpre qui flottoient au gré des vents , il entra assis seul sur un char rayonnant d'or & de pierreries. A droite & à gauche marchaient plusieurs files de soldats , couverts d'armes éclatantes. Chaque bande étoit séparée par des escadrons de cavaliers tous revêtus de lames d'un acier poli & luisant. L'Empereur , au milieu des cris de joie qui se joignoient au son des trompettes , gardoit une contenance roide & immobile ; il ne tournoit la tête d'aucun côté ; on remarqua seulement qu'il la baissoit au passage des portes , quoiqu'elles fussent fort élevées , & qu'il fût de fort petite taille. D'ailleurs , il n'avoit d'autre mouvement que celui de son char. C'étoit une gravité de maintien qu'il affecta toute sa vie. Jaloux de sa dignité , il l'attachoit toute entière à la fierté de l'extérieur. Jamais il ne fit monter personne avec lui dans son char ; jamais il ne partagea l'honneur du Consulat avec aucun particulier. Il fut reçu dans le palais

des Empereurs au bruit des acclamations d'un peuple innombrable ; & sa vanité ne fut jamais plus agréablement flattée.

Pendant un mois qu'il resta dans cette ville fameuse , elle fut pour lui un spectacle toujours ravissant. Chaque objet ne lui laissoit rien attendre de plus beau , & son admiration ne s'épuisa jamais. Il vit cette place digne , par sa magnificence , d'avoir servi de lieu d'assemblée à un peuple juge souverain des Rois & des Empires ; le temple de Jupiter Capitolin , le plus superbe séjour de l'idolâtrie ; ces thermes qui sembloient autant de vastes palais ; l'amphithéâtre de Vespasien d'une élévation surprenante , & dont la solidité promettoit encore un grand nombre de siècles ; le Panthéon ; les colonnes qui portoient les statues colossales de ses prédécesseurs ; le théâtre de Pompée , l'odéum , le grand cirque , & les autres monumens de cette ville qu'on appelloit la ville éternelle. Mais , quand on l'eut conduit à la place de Trajan , & qu'il se vit environné de tout ce que l'architecture avoit pu imaginer de plus noble & de plus sublime , ce fut alors que confondu & comme anéanti au milieu de tant de grandeur , il avoua qu'il ne pouvoit se flatter de faire rien de pareil. » Mais , je pourrois » bien , ajouta-t-il , faire exé- » cuter une statue équestre sem- » blable à celle de Trajan , &

» j'ai dessein de le tenter. « Sur quoi Hormidas qui se trouvoit à ses côtés , lui dit : » Prince , pour loger un cheval » tel que celui-là , songez au- » paravant à lui bâtir une aussi » belle écurie. «

Flav. Jule Constance , frappé de tant de merveilles , accusoit la renommée d'injustice & de jalousie à l'égard de Rome , dont , disoit-il , elle diminueoit les beautés ; tandis qu'elle se plaît à exagérer tout le reste. Il voulut payer à cette ville le plaisir qu'elle lui avoit procuré , & y ajouter quelque nouvel ornement. Auguste y avoit fait transporter d'Héliopolis , ville de la basse Égypte , deux obélisques , dont l'un avoit été placé dans le grand Cirque , l'autre dans le champ de Mars. Il en étoit resté un troisième plus grand que les deux autres ; il avoit de hauteur cent vingt-deux pieds , & étoit chargé de caractères hiéroglyphiques qui contenoient des éloges de Ramsès. Les flatteurs , pour donner à Flav. Jule Constance quelque avantage sur Auguste , lui persuadoient que la difficulté du transport avoit empêché ce Prince de l'entreprendre. Mais , en effet , c'étoit par un sentiment de religion qu'Auguste avoit laissé cet obélisque dans le temple du Soleil , auquel il étoit consacré. Constantin , qui n'étoit pas retenu par le même scrupule , avoit donné ordre de l'enlever. Il le destinoit à l'embellissement de sa nouvelle ville.

On le transporta par le Nil à Alexandrie, où il resta couché sur terre en attendant qu'on eût construit un vaisseau propre à porter une masse si prodigieuse. Ce vaisseau devoit être monté de trois cens rameurs. Constantin étant mort avant que ce dessein fût exécuté, Flav. Jule Constance changea la destination de l'obélisque, & le fit venir à Rome par mer & par le Tibre. On ne put le faire remonter que jusqu'à trois mille de la ville. De là il fallut le conduire sur des traînaux jusqu'au milieu du grand Cirque, où l'on vint à bout de le dresser à forces de machines. On plaça sur la pointe une boule de bronze doré ; & lorsqu'elle eut été peu après abattue d'un coup de foudre, on mit à la place des flammes de même métal. C'est le même obélisque que Sixte V a fait rétablir & dresser dans la place de saint Jean de Latran.

La splendeur de Rome inspira à Flav. Jule Constance des égards pour les habitans. Avant son entrée, il avoit fait enlever de la salle du Sénat l'autel de la victoire, que Magnence avoit permis d'y replacer. Mais, il ne porta aucune atteinte aux privilèges des Vestales qui subsistèrent jusqu'à la fin du règne de Théodose le Grand, il conféra les Sacerdotes aux Payens les plus distingués par leur naissance. Il ne retrancha rien des fonds destinés aux frais des sacrifices. Précédé du Sénat

qui triomphoit de joie, il parcourut toutes les rues de Rome, visita tous les Temples, lut les inscriptions gravées en l'honneur des Dieux, se fit raconter l'origine de ces édifices, & donna des louanges aux fondateurs. Il en fit assez pour plaire aux Payens ; mais, il en fit trop au gré de la religion Chrétienne ; cette vaine complaisance s'écartoit du plan de Constantin.

Dans les courses de chevaux qu'il donna plusieurs fois, loin de s'offenser de la liberté du peuple, qui dans ces occasions s'émancipoit souvent jusqu'à plaisanter aux dépens de ses maîtres, il parut lui-même s'en divertir. Il ne gêna point le spectacle, comme c'étoit la coutume dans les autres villes en le faisant cesser à son gré ; il ne voulut influer en rien sur la décision de la victoire. Il finissoit la vingtième année de son règne, & approchoit de la trente-cinquième depuis qu'il avoit été créé César. Ce fut pour solemniser l'une ou l'autre de ces deux époques qu'il fit, selon l'usage, célébrer des jeux dans tout l'Empire. Plusieurs villes lui envoyèrent des couronnes d'or d'un grand poids. Constantinople lui rendit cet hommage par une députation de ses principaux Sénateurs, du nombre desquels devoit être Thémistius, dont l'éloquence étoit célèbre. L'Empereur, pour honorer ses talens, lui avoit donné une place dans le Sénat. Thémistius, n'ayant pu venir à

Rome à cause d'une indisposition, envoya à l'Empereur le discours qu'il avoit composé. Flav. Jule Constance l'en récompensa en lui faisant ériger à Constantinople une statue d'airain; & l'Orateur, pour ne pas demeurer en reste, prononça encore dans le Sénat dont il étoit membre, un autre discours, où il n'oublia pas de prodiguer les éloges qu'on n'épargne pas aux Princes les plus médiocres, lorsque la vanité de l'Orateur s'évertua à disputer contre la stérilité de sa matière.

L'Empereur auroit fort désiré de s'arrêter plus long-tems dans une ville, où la majesté Romaine respiroit encore, du moins dans les édifices. Mais, le bruit des incursions des Barbares l'obligeoit de se rapprocher des frontières. Les Sueves couroient la Rhétie; les Quades, la Valérie; les Sarmates exercés aux brigandages ravageoient la Moésie supérieure & la seconde Pannonie. En Orient, les Perses envoyoient sans cesse des partis, qui voltigeant çà & là, enlevoient les hommes & les troupeaux. Les garnisons Romaines étoient continuellement alertes, soit pour empêcher leurs pillages, soit pour leur enlever le butin. Musonien préfet du Prétoire, de concert avec Cassien Duc de la Mésopotamie, homme de service & d'expérience, entretenoit des espions, qui lui donnoient avis de tous les projets

des ennemis. Il apprit par leur moyen que Sapor étoit engagé dans une guerre difficile & sanglante contre les Chionites, les Eufenes & les Gélanes, peuples Barbares voisins de ses États. Il crut la conjoncture favorable pour déterminer ce Prince à traiter avec l'Empereur. Dans cette pensée, il envoya à Tamsapor général des Perses cantonnés sur la frontière, des Officiers déguisés, qui dans des entrevues secrètes lui persuaderent d'écrire à son maître, & de le porter à la paix. Tamsapor se chargea de la proposition. Mais, comme Sapor étoit occupé à l'autre extrémité de la Perse, sa réponse ne vint que l'année suivante. Ces diverses alarmes contraignirent Flav. Jule Constance de quitter Rome le vingt-neuf de Mai, de l'an de Jésus-Christ 357, trente-un jours après son arrivée.

Il retourna à Milan, d'où étant allé en Illyrie vers le milieu de Juillet, il resta trois ou quatre mois dans cette province, afin d'observer de plus près les mouvemens des Barbares. Cependant, Julien faisoit la guerre avec beaucoup de succès; ce qui ne fit qu'aigrir la jalousie de Flav. Jule Constance. C'étoit le ton de la Cour de blâmer Julien ou de le tourner en ridicule. On l'appelloit par dérision le Victorin; ce qui renfermoit une allusion maligne au Tyran de ce nom, qui du tems de Gallien après avoir dompté

les Germains & les Francs , avoit usurpé le titre d'Auguste. D'autres plus méchans encore affectoient de le louer avec excès en présence du Prince. l'Empereur de son côté s'approprioit tout l'honneur des succès du César. Telle étoit sa vanité. Si tandis qu'il séjournoit en Italie , un de ses Généraux remportoit quelque avantage sur les Perses , aussi-tôt voloient dans tout l'Empire de longues & ennuyeuses lettres du Prince, remplies de ses propres éloges, mais où le Général vainqueur n'étoit pas même nommé , & ces annonces de victoires ruinoient en passant les villes & les provinces par les présens qu'il falloit prodiguer aux porteurs de ces lettres.

Sapor , comme on l'a déjà dit, étoit encore aux extrémités de la Perse , où il venoit de terminer la guerre contre ses voisins , lorsqu'il reçut la lettre de son Général , qui pour flatter sa fierté , lui mandoit que le Prince Romain le prioit avec instance de lui accorder la paix. Le monarque Persan , prenant cette priere pour une marque de foiblesse , enfle ses prétentions , & veut vendre la paix à des conditions exorbitantes. Il écrit à Flav. Jule Constance une lettre pleine de faste & d'orgueil. Il s'y donnoit les titres de Roi des Rois , d'habitant des astres , de frere du soleil & de la lune. Il finissoit par menacer Flav. Jule Constance d'entrer au printems sur

les terres de l'Empire avec toutes ses forces , & de se faire à main armée la justice qu'on lui auroit refusée. L'Empereur répondit au Roi de Perse avec fermeté. Il ne refusoit pas cependant de traiter de la paix , pourvu que les conditions pussent s'accorder avec la majesté Romaine. Mais , il protestoit qu'étant maître de tout l'Empire , il se garderoit bien d'abandonner ce qu'il avoit sçu conserver , lorsqu'il ne possédoit que l'Orient. Il rabaissoit la fierté de Sapor , en l'avertissant que si les Romains se tenoient pour l'ordinaire sur la défensive , c'étoit uniquement par esprit de modération ; & il le renvoyoit aux témoignages de l'histoire pour y apprendre que la fortune avoit à la vérité trahi les Romains dans quelques combats , mais que jamais aucune guerre ne s'étoit terminée à leur désavantage.

Cette négociation , quoique sans succès , produisit cependant un effet avantageux. Ce fut de différer la guerre des Perses , qui auroit fait une diversion fâcheuse. Tout étoit en armes sur les bords du Danube. Les Juthonges ayant rompu le traité ravageoient la Rhétie ; ils attaquoient même les villes contre leur coutume. Barbatian marcha à leur rencontre avec de bonnes troupes ; il réussit pour cette fois par la valeur de ses soldats. Il n'échappa qu'un petit nombre de Barbares , qui regagnerent avec peine leurs

forêts & leurs montagnes. Les Sarmates & les Quades, que le voisinage & la conformité de mœurs unissoient ensemble, s'étoient partagés en plusieurs bandes, & pilloient les deux Pannonies & la haute Mœsie. Flav. Jule Constance, étant parti de Sirmium avec une belle armée à la fin de Mars, passa le Danube sur un pont de bateaux, quoiqu'il fût extrêmement grossi par la fonte des neiges, & fit le dégât dans le pays des Sarmates. Les Barbares surpris de cette diligence, & hors d'état de résister à des troupes régulières, n'eurent d'autre parti à prendre que de se disperser par la fuite. On en massacra beaucoup ; le reste se sauva dans les défilés des montagnes. L'armée Romaine, remontant vis-à-vis de la Valérie, mit tout à feu & à sang. Les Barbares désespérés sortent de leurs retraites ; & s'étant divisés en trois corps, ils s'avancent comme pour demander la paix. Leur dessein étoit de tromper les Romains, de les envelopper, & de les tailler en pièces. Quand ils se sont approchés à la portée du Javelot, ils s'élancent comme des lions. Les Romains quoique surpris les reçoivent avec courage, en tuent un grand nombre, mettent les autres en fuite ; & ne respirant que vengeance, ils marchent sans perdre de tems, mais en bon ordre, vers le pays des Quades. Ceux-ci, pour prévenir les mêmes désas-

tres dont ils venoient d'être témoins sur les terres de leurs voisins, vont se jeter aux pieds de Flav. Jule Constance. Ce Prince, qui pardonnoit volontiers aux ennemis plutôt par paresse & par timidité que par grandeur d'ame, convint avec eux d'un jour pour régler les conditions de la paix.

Les Sarmates voulurent profiter de cette disposition pacifique de l'Empereur. Ce Prince se contenta de leur demander la restitution de tous les prisonniers, & de prendre des otages pour sûreté de leur foi. Charmés de la générosité Romaine, ils protestèrent d'y répondre par l'obéissance la plus prompte & la plus fidèle. Ce trait de clémence attira plusieurs Rois barbares, entr'autres, Arahair & Usafre, l'un chef d'une partie des Quades Ultramontains, l'autre d'un canton de Sarmates. Pour terminer cette heureuse campagne, on marcha contre les Limigantes, qui furent aussi soumis.

Flav. Jule Constance partit peu de tems après pour Constantinople, afin de se rapprocher de l'Orient, que Sapor menaçoit d'envahir. Jusques-là les Duumvirs, qui dans les villes municipales tenoient le même rang que les Consuls à Rome, avoient été à la tête du Sénat de Constantinople. C'étoient les Chefs de la magistrature. Flav. Jule Constance afin d'y établir le même gouvernement qu'à Rome, créa cette année

pour la première fois un Préfet de la ville. Ce fut Honorat qui avoit été Préfet des Gaules. L'Empereur distingua ce nouveau Magistrat des Préteurs dont il régla la juridiction. Il déclara que les appels des trois provinces de la Thrace nommées Europe, Rhodope & Hémimont, & ceux de la Bithynie, de la Paphlagonie, de la Lydie, de l'Helléspont, des Îles de la mer Égée & de la Phrygie salubre, ressortiroient devant ce Préfet.

Cependant, Julien dont la conduite avoit été jusques-là irréprochable, ceignit le Diadème l'an de Jesus-Christ 360. Si Julien fut criminel, il sçut si bien s'envelopper, que l'œil critique & impartial de la postérité ne peut du moins avec évidence démêler l'artifice. Il paroît cependant que s'il ne fit rien pour se procurer le rang suprême, il ne fit pas tout ce qu'il auroit pu pour se défendre de l'accepter. Le nouvel Empereur n'étoit pas sans inquiétude. Il souhaitoit d'épargner à l'Empire les horreurs d'une guerre civile; mais, il n'espéroit aucun accommodement de la part d'un Prince jaloux, & accoutumé à le mépriser. Cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, il prit le parti de lui envoyer des députés chargés d'une lettre, dans laquelle il ne prenoit que le titre de César.

Les députés de Julien se rendirent auprès de Flav. Jule

Constance à Césarée de Capadoce. Ce Prince marchoit vers la Perse, & il étoit déjà arrivé dans cette ville. En recevant la nouvelle de la révolte, il avoit d'abord balancé sur le parti qu'il devoit prendre. Mais, de l'avis de son conseil, il s'étoit déterminé à se débarrasser premièrement de la guerre des Perses, pour venir ensuite tomber sur Julien avec toutes ses forces. La vue des députés & la lecture de leurs dépêches rallumerent tout son courroux, & lançant sur eux des regards terribles & qui sembloient leur annoncer la mort, il les chassa de sa présence, leur défendit de reparoitre devant lui, & ne tarda pas à les congédier, en les faisant cependant accompagner d'un Officier chargé de sa réponse, qui, comme on le pense bien, n'étoit rien moins que favorable. Il y eut encore de part & d'autre plusieurs lettres & plusieurs députations, qui furent également inutiles.

Cependant, Flav. Jule Constance fit venir à Césarée Arsace roi d'Arménie. Comme il étoit informé que les Perses s'efforçoient par toutes sortes d'artifices & même de menaces, de détacher ce Prince de l'alliance des Romains, il lui rendit de grands honneurs; & pour l'attacher par des nœuds plus étroits, il lui fit épouser Olympias fille d'Ablave, qui avoit autrefois été fiancée à Constance, & qui porta à Arsace en

mariage de grands Domaines qu'elle possédoit dans l'Empire. Ce mariage fut assez généralement désapprouvé. On pensoit que Flav. Jule Constance manquoit à la mémoire de son frere ; on le blâmoit d'avoir livré entre les bras d'un Prince barbare une épouse que Constant s'étoit destinée. Arface , après avoir plusieurs fois protesté avec serment qu'il perdrait la vie plutôt que de renoncer à l'alliance des Romains , retourna dans ses États , comblé de présens pour lui & pour toute sa suite. Flav. Jule Constance continua sa route par Mélitine , ville de la petite Arménie. Ayant passé l'Euphrate à Samosate , il vint à Édesse. Il y resta long-tems pour attendre les divers corps de troupes qui s'y rendroient , & les provisions de vivres dont il faisoit grand amas. Il n'en partit qu'après l'équinoxe d'automne , & il prit le chemin d'Armide. A la vue de cette ville malheureuse , qui n'étoit plus qu'un monceau de pierres & de cendres , il ne put retenir ses larmes. Le trésorier de l'épargne , nommé Ursule , qui se trouvoit à ses côtés , attendri d'un si triste spectacle , s'écria : *Voilà donc avec quel courage nos soldats défendent nos villes, tandis que l'Empire s'épuise pour payer leurs services.* Cette parole piqua vivement les soldats ; elle fut dans la suite , sinon la vraie cause , du moins le prétexte du massacre d'Ursule.

L'Empereur arrivé près de Bézabde , entourra son camp d'une palissade & d'un fossé profond. Il trouva les breches réparées & la place en état de défense. Il fit d'abord proposer à la garnison le choix d'être renvoyée en Perse , ou de prendre parti dans ses troupes. Comme elle étoit composée de noblesse qui se piquoit de valeur , ces conditions furent rejetées avec mépris. Les Romains , partagés en différens corps , investirent la place. Après bien des efforts inutiles , l'Empereur se détermina à tenir la place bloquée , espérant de la prendre par famine. C'étoit s'exposer à souffrir lui-même plus de maux qu'il n'en pouvoit faire aux assiégés. Son armée auroit été détruite avant qu'elle eût pu réduire la place. Bien-tôt de violens orages , la terre détremmée par des pluies continuelles , le froid de l'hiver qui se faisoit sentir de plus en plus , les partis ennemis qui lui enlevoient ses convois , les murmures des soldats rebutés de tant de fatigues , l'obligèrent à lever le siege. Couvert de honte , il revint passer l'hiver à Antioche. Il étoit le dix-septième de Décembre à Hiéraple en Syrie. Les Ariens attribuoient ces mauvais succès à l'exil de plusieurs de leurs Evêques ; les Catholiques , à la persécution suscitée contre les Orthodoxes ; les Payens , à la destruction de leurs Temples. Si l'on en croit Julien , Flav. Jule

Constance les regarda lui-même comme une punition du meurtre de ses proches , & sur-tout de Gallus , dont la fin tragique commençoit à lui donner des remords. Étrange condition de ce Prince , que tous les partis & sa propre conscience elle-même trouvaient dans sa propre conduite de quoi l'accuser d'avoir mérité ses malheurs !

L'Impératrice Eusébie étoit morte quelque tems auparavant. Sa mort est diversement racontée. Saint Jean Chrysostôme rapporte que cette Princesse fière & hautaine, désolée de se voir stérile, s'adressa à une femme, dont elle reçut des remèdes qui la conduisirent au tombeau. Flav. Jule Constance, quoique foible & mal-sain, se maria une troisième fois. Il épousa Faustine dont la famille est ignorée.

Ce Prince, se proposant de combattre l'année suivante Sapor & Julien, faisoit de très-grands préparatifs. Il levoit des milices dans toutes les provinces ; il obligeoit tous les ordres, toutes les conditions de contribuer pour la solde des troupes , & pour les fournitures d'habits, d'armes, de machines, de vivres & de chevaux. Il prodigua l'or & l'argent aux Rois & aux Satrapes d'au-delà du Tigre pour les gagner. Arface roi d'Arménie, & Méribane roi d'Ibérie, étoient les plus à craindre, s'ils se fussent déclarés pour les Perses. Flav.

Jule Constance leur envoya des Ambassadeurs chargés de riches présens.

Après une longue délibération, ce Prince s'en tint à son premier plan. C'étoit de terminer d'abord la guerre contre les Perses pour ne laisser derrière lui aucun sujet d'inquiétude. Il devoit ensuite revenir sur ses pas, traverser rapidement l'Illyrie & l'Italie, & fondre tout à coup sur Julien. Tels étoient les projets dont il se faisoit illusion & dont il amusoit ses Officiers. Cependant, pour s'assurer de l'Afrique, province importante dans une guerre civile, il y envoya Gaudence, qui lui avoit servi d'espion dans la Gaule. Gaudence, timide & intéressé ; avoit sujet de craindre le ressentiment de Julien ; & persuadé que Flav. Jule Constance resteroit victorieux, comme personne n'en doutoit alors, il ne pouvoit manquer de zèle pour le servir. Aussi s'acquitta-t-il parfaitement de sa commission. Dès qu'il fut arrivé, il instruisit des ordres de l'Empereur le Comte Crétion & les autres Commandans ; il leva de bons soldats ; il fit venir des coureurs de la Mauritanie ; il garnit de camps volans les côtés opposés à la Gaule & à l'Italie, & tant que Flav. Jule Constance vécut, il ferma aux ennemis l'entrée du pays, quoique la côte de Sicile, depuis le cap de Lilybée jusqu'à celui de Pachyn, fût bordée des troupes de Julien, qui ne

cherchoit que l'occasion de débarquer en Afrique.

Pendant que Flav. Jule Constance s'occupoit de ces dispositions, il apprit que l'armée des Perses s'approchoit des bords du Tigre. Aussi-tôt il se mit en campagne au commencement de Mai, & ayant passé l'Euphrate sur un pont de bateaux, il se rendit à Édesse où il avoit formé ses magasins. De là il envoya des coureurs pour observer la marche des ennemis. On ne sçavoit encore en quel endroit ils passeroient le Tigre ; & Flav. Jule Constance ne pouvoit se fixer dans aucune résolution. Tantôt il vouloit partager son armée en divers corps pour s'étendre dans le país, tantôt il songeoit à la conduire toute entière devant Bézabde pour attaquer de nouveau cette place. Mais, s'attacher ainsi à l'extrémité de la Mésopotamie, c'étoit ouvrir le país à Sapor & lui donner moyen de pénétrer sans résistance jusqu'à l'Euphrate. D'ailleurs, voulant conserver son armée pour l'employer contre Julien, il craignoit de la consumer dans un siège dont il avoit déjà éprouvé la difficulté. Cependant, pour avoir des nouvelles plus sûres, il fit partir à la tête d'un grand corps de troupes Arbétion & Agilon, avec ordre de s'étendre sur les bords du Tigre, & d'observer l'ennemi. Il leur recommanda de ne point hasarder de combat, mais de se retirer dès qu'ils verroient les Perses

entrer dans le fleuve, & de lui en donner avis aussi-tôt. Sapor, arrêté par des présages peu favorables, différoit toujours le passage, & tenoit les Romains en échec. Les espions & les transfuges qui se rendoient au camp, ne faisoient qu'accroître l'incertitude par la diversité de leurs rapports. Chez les Perses le secret du Roi ne couroit jamais risque d'être éventé. Il n'étoit connu que d'un petit nombre de Seigneurs d'une fidélité éprouvée & d'une profonde discrétion. Le silence étoit même chez eux une Divinité adorée. D'ailleurs, les Perses étoient rusés & trompeurs. Les deux Généraux inquiétés par de fréquentes alarmes, dépêchoient sans cesse à l'Empereur pour le prier de les venir joindre ; ils lui représentoient que malgré leur vigilance, ils risquoient à tout moment d'être surpris ; & que si toutes les troupes n'étoient pas réunies, ils seroient infailliblement accablés. Telle étoit la situation de Flav. Jule Constance, quand il apprit que Julien ayant rapidement traversé l'Italie & l'Illyrie, étoit déjà maître du pas de Sucques.

Il en fut d'abord alarmé ; mais, il ne perdit pas courage. Il se détermina de l'avis de son conseil, à détacher une partie de ses troupes & à les faire transporter en Thrace sur les voitures publiques pour arrêter les progrès du Rebelle. Elles étoient sur le point du départ, lorsqu'on vint l'avertir que le Roi

de Perse avoit pris le parti de retourner dans ses États. Flav. Jule Constance à cette nouvelle reprend le chemin d'Antioche. Étant arrivé à Hiéraple, il assemble ses soldats, & faisant un effort sur lui-même pour prendre un air d'assurance, il leur parla en ces termes :

» Depuis que je tiens le gouvernail de l'Empire, j'ai sacrifié tout jusqu'à mon autorité même à l'intérêt public, & je me suis fait une étude de me plier aux circonstances. Le succès n'a pas répondu à la droiture de mes intentions, & je me vois aujourd'hui obligé à vous faire l'aveu de mes fautes ; elles ne sont, à dire vrai, que les effets d'une bonté qui méritoit bien d'être plus heureuse. Dans le tems que l'occident étoit troublé par la révolte de Magnence, qui a succombé sous votre valeur, j'ai conféré la puissancè de César à mon cousin Gallus, & je l'ai chargé de la défense de l'Orient. Je ne rappelle point ici ses excès. Les loix qu'il avoit violées, ont été forcées de le punir. C'étoit pour nous un souvenir affligeant ; & plutôt au Ciel que la fortune jalouse de notre repos, se fût contentée de cette épreuve. Elle nous porte aujourd'hui une atteinte encore plus fâcheuse, mais dont la Providence divine & votre bravoure sçauront bien nous défendre. Julien, à qui

» j'ai confié le soin de la Gaule, tandis que vous étiez occupés avec moi à couvrir l'Illyrie, enorgueilli de quelques avantages remportés sur des Barbares sans discipline & presque sans armes, & soutenu d'une poignée de troupes étrangères, dont la brutalité & l'aveugle audace font toute la valeur, a juré la perte de l'État. Mais, la Majesté de l'Empire, & la justice qui en est le plus ferme appui, toujours prête à punir de si noirs forfaits, détruiront bien-tôt ces projets d'ambition criminelle. C'est la confiance que m'inspirent & & ma propre expérience & les exemples des siècles passés. Prêtons nos bras à la vengeance divine ; courons étouffer le monstre de la guerre civile, avant qu'il ait eu le tems de s'accroître. Ne doutez pas que l'Étre souverain, toujours ennemi des ingrats, ne combatte à votre tête & qu'il ne fasse retomber sur ces séditieux tous les maux dont ils osent menacer leurs bienfaiteurs. Déjà vaincus par leur propre conscience, ils ne pourront soutenir vos regards, ni le cri de bataille, qui leur reprochera leur perfidie. »

Ce discours, animé par la colère, la fit passer dans tous les cœurs. Tous s'écrient qu'ils sont prêts à sacrifier leur vie ; qu'on les conduise promptement

contre les rebelles. L'Empereur fit aussi-tôt partir Gumoaire avec une troupe d'auxiliaires, pour se joindre à Marcien, & fermer le passage de Sucques du côté de la Thrace. Il choisissoit cet Officier par préférence, parce qu'il étoit ennemi personnel de Julien, qui l'avoit traité avec mépris. Il continua sa marche vers Antioche avec le reste de son armée.

Quelque assurance que témoignât Flav. Jule Constance, il n'étoit pas sans alarmes. Un pressentiment secret sembloit l'avertir que sa fin étoit prochaine. Il confia, dit-on, à ses amis les plus intimes, qu'il ne voyoit plus auprès de lui, je ne sçais quel fantôme qui avoit coutume de l'accompagner. C'étoit, selon Ammien Marcellin, son génie tutélaire, qui avoit pris congé de lui, ou plutôt c'étoit la chimère d'un esprit naturellement foible, & troublé alors par de sombres inquiétudes. A peine étoit-il rentré dans Antioche, qu'ayant fait à la hâte les préparatifs de son expédition, il se pressa d'en sortir. L'automne étoit fort avancée; les Officiers n'obéissoient qu'en murmurant. Il donna ordre à Arbétion de prendre le devant avec les troupes légères. A trois milles d'Antioche, près d'un bourg nommé Hippocéphale, il trouva sur son chemin au point du jour le cadavre d'un homme qu'on avoit égorgé la nuit précédente. Ce présage l'effraya.

Etant arrivé à Tarse, il sentit les premiers accès d'une fièvre légère qu'il crut pouvoir dissiper par le mouvement du voyage; il gagna par des chemins montueux & difficiles une bourgarde nommée Mopsucrenes, au pied du mont Taurus, sur les confins de la Cilicie & de la Cappadoce. Le lendemain il se trouva trop foible pour continuer sa marche. La fièvre devint si ardente, que tout son corps en étoit embrasé. Destitué de secours & de remèdes, il s'abandonna aux larmes & au désespoir. Ammien Marcellin prétend qu'ayant encore toute sa raison, il désigna Julien pour son successeur. Quelques auteurs Chrétiens rapportent que dans ses derniers momens, tremblant à la vue du jugement de Dieu, il se repentit de trois choses; d'avoir versé le sang de ses proches, d'avoir donné à Julien la qualité de César, & de s'être livré à l'hérésie. Ces faits sont fort incertains; on sçait que la renommée se plaît à charger la mort des Princes de circonstances extraordinaires. Saint Athanase dit qu'il mourut dans l'impénitence, & que se voyant près de sa fin il se fit baptiser par Euzoius, fameux Arien, alors Evêque d'Antioche. Selon d'autres Auteurs, il reçut le baptême à Antioche avant son départ. Après avoir rendu par la bouche une grande quantité de bile noire, il tomba dans une lon-

gue & douloureuse agonie , dans laquelle il expira le troisième de Novembre de l'an de Jesus-Christ 361 , ayant vécu quarante quatre ans , deux mois vingt-deux jours , & regné depuis la mort de son pere , vingt-quatre ans , cinq mois & douze jours. Il laissoit enceinte sa femme Faustine. Elle accoucha d'une fille qui fut nommée Constantie , & mariée à l'empereur Gratien.

Julien eut soin de faire rendre les devoirs funebres à Flav. Jule Constance. Le corps de ce Prince , embaumé & enfermé dans un cercueil , étoit parti de Cilicie , suivi de toute l'armée. Jovien , capitaine des gardes , assis dans le char funebre représentoit l'Empereur. On lui adressoit les honneurs qu'on avoit coutume de rendre au Souverain , quand il traversoit les provinces. Les députés des villes se rendoient sur le passage. On lui offroit l'essai du blé déposé dans les magasins pour la subsistance des troupes ; on lui présentoit les animaux entretenus pour le service des postes & des voitures publiques. Le char étant arrivé au bord du Bosphore , fut placé sur un vaisseau pour être porté à Constantinople. Julien sans diadème , revêtu de la pourpre , mais dépouillé de tous les autres ornemens impériaux , l'attendoit sur le rivage , à la tête de ses soldats , sous les armes , & rangés en ordre de bataille , il le reçut avec respect ; il tou-

cha le cercueil , & le conduisit en versant des larmes à l'église des saints Apôtres , où Flav. Jule Constance fut déposé dans le tombeau de son pere à côté de sa femme Eusébie. Saint Grégoire , dans le détail de cette pompe funebre , parle de prières , de chants nocturnes & de cierges portés par les assistans , comme de choses dès-lors en usage dans les funérailles des Chrétiens. Mamertin , panégyriste de Julien & Payen comme lui , donne à Flav. Jule Constance le titre de Divus.

DIGRESSION

sur le portrait de Flav. Jule Constance.

Ce Prince n'est mémorable que par la qualité de fils de Constantin. S'il est vrai qu'il ait été l'auteur du massacre de ses proches , cette action horrible est le seul trait de vigueur qui se rencontre dans toute sa vie. Le reste n'est que foiblesse. On n'y voit que vanité , jalousie , & une légèreté , qui le rendoit l'esclave de ses femmes , de ses flatteurs , de ses eunuques & le jouet des Ariens ; indifférence pour le mérite , insensibilité à l'égard des provinces accablées , dont les plaintes ne le réveillèrent jamais ; une timidité & une défiance qui le portèrent souvent à la cruauté. Au travers de tant de défauts , on apperçoit quelques-unes de ces vertus qui peuvent s'allier avec la médiocrité du génie. Il étoit sobre ;
aussi

aussi fut-il rarement malade ; mais , toutes ses maladies furent dangereuses ; il dormoit peu ; sa chasteté fut irréprochable. Il maintenoit avec soin la subordination entre les Officiers, & la distinction entre les dignités civiles & militaires, dont il vouloit que les fonctions fussent exactement séparées. Il se faisoit une loi de ne donner les premières charges du Palais , qu'à ceux qui avoient passé par les grades inférieurs. Il récompensoit assez libéralement les services, & se ressentoit peu des injures personnelles. On dit que les habitants d'Édesse ayant dans une sédition abattu & traité avec outrage une de ses statues , en criant que celui dont la statue méritoit un tel affront, n'étoit pas digne de regner , il ne tira aucune vengeance de cette insolence criminelle. Naturellement porté à rendre justice , il commit des injustices sans nombre toujours trompé par ses courtisans , ou aveuglé par ses soupçons. Il avoit quelque teinture des Belles-Lettres , & on l'y auroit cru plus habile, s'il n'eût pas succombé à la tentation de faire de mauvais vers. Il établit à Constantinople une bibliothèque , dont il donna le soin à un intendant. Il acheva les murailles de cette grande ville , il rebâtit plusieurs édifices qui commençoient à tomber

en ruine. Il décoreit les Églises avec magnificence ; il y attachoit des revenus considérables , & traitoit les évêques Ariens avec beaucoup de respect. Mais, les prélats Catholiques n'éprouvoient de sa part que des rigueurs.

JULE [FLAV.] CONSTANT, *Flavius Julius Constans*, (a) troisième fils de Constantin & de Maximiana Fausta sa seconde femme , naquit l'an de Jesus-Christ 320. Il étoit dans sa quatorzième année, lorsqu'il fut décoré du titre de César. On rapporte que la nuit suivante le Ciel parut tout en feu. On devina après l'événement que ce phénomène avoit été un présage des malheurs que causeroit & qu'éprouveroit le nouveau César.

Quoique Constantin eût eu bien des occasions d'éprouver combien la multitude des Souverains étoit onéreuse à l'Empire, il ne put se résoudre à priver de la souveraineté aucun de ses fils. Il fit leur partage , l'an de Jesus-Christ 335 , & donna à Flav. Jule Constant l'Italie , l'Illyrie & l'Afrique. Après la mort de Constantin , on y joignit la Macédoine & la Grece. Flav. Jule Constant eut quelques démêlés avec Constantin le jeune son frère, au sujet des provinces qui leur étoient échues. Leur querelle

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 308. Hist. du Bas-Emp. par M. le Beau. T. I. p. 301, 340, 341, 348, 349. Tom. II. p. 14, 15. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 257. Tom. II. p. 252. & suiv.

s'aigrissant de jour en jour, Constantin prit le parti de se faire justice par la voie des armes; mais, ses troupes furent taillées en pièces, & Constantin lui-même tomba percé de coups, l'an de Jesus-Christ 340. Flav. Jule Constant profita seul de la dépouille de son frere, & devint maître de tout l'Occident. Il déclara nulles les exemptions dont Constantin avoit gratifié plusieurs personnes. La loi qu'il fit à ce sujet, porte le caractère d'une haine dénaturée, qui survivoit à son frere; il le qualifie son ennemi & celui de l'État.

Les Ariens tenterent inutilement de gagner ce Prince. Il chérissoit Athanase & respectoit sa vertu héroïque & son grand sçavoir. Quoique peu réglé dans ses mœurs, il aimoit la vérité; il la cherchoit dans les Livres saints, & il s'étoit adressé à l'Évêque d'Alexandrie pour les avoir dans une forme commode; parce que les Égyptiens s'entendoient mieux que les autres à copier & à relier les livres. Athanase lui écrivit; il lui fit une peinture touchante de la guerre cruelle des Ariens contre l'Église; il lui rappella le grand concile de Nicée, & le zèle de son pere qui avoit formé cette sainte assemblée. Cette lettre fit verser des larmes au jeune Prince, & ralluma dans son ame la même ardeur dont Constantin avoit été embrasé pour la Religion. Il écrivit à Flav. Jule Constan-

ce son frere, empereur d'Orient, qui favorisoit les Hérétiques; il l'exhortoit à imiter la piété de leur pere: » Con- » servons-là, lui disoit-il, » comme la plus précieuse portion de son héritage; c'est sur » ce fondement solide qu'il a » établi son Empire; c'est par » elle qu'il a terrassé les Tyrans » & dompté tant de peuples » barbares. « Il le prioit de lui envoyer quelques Évêques du parti d'Eusebe, pour l'instruire des causes de la déposition de Paul & d'Athanase. Flav. Jule Constance n'osa refuser à son frere ce qu'il demandoit. Il fit partir l'année suivante [343], Narcisse de Néroniade, Maris de Chalcédoine, Théodore d'Héraclée & Marc d'Aréthuse. Pour se faire mieux écouter du jeune Empereur, ils lui porterent une formule de foi, qui ne pouvoit être suspecte que par le soin qu'ils avoient eu d'y éviter le mot de consubstantiel. C'en fut assez à Flav. Jule Constant pour la rejeter; éclairé par les conseils de Maximin, évêque de Trèves, il les renvoya avec mépris, & continua de protéger la foi & les Évêques qui en étoient les défenseurs & les martyrs.

Vers ce tems-là, les Francs s'étoient jettés dans la Gaule; & leur nom seul ne répandoit pas moins d'alarmes, que les fléaux les plus terribles. Flav. Jule Constant essaya ses forces contre cette nation guerrière;

Il leur livra plusieurs combats , dont les succès furent balancés.

Il fut plus heureux l'année suivante , dans laquelle il fut Consul pour la seconde fois. Les Francs furent domptés , & obligés de repasser le Rhin , & de recevoir pour Rois des Princes attachés à l'Empereur , qui sçurent , tant qu'il vécut , contenir ces esprits inquiets. Une expression d'Idace donne cependant lieu de croire qu'on employa les négociations ou même l'argent plutôt que la force , & un panégyriste flatteur , & par conséquent digne de foi dans ce qui lui échappe de peu favorable , convient que les Francs ne furent pas réduits par les armes.

La paix rétablie dans la Gaule laissa à Flav. Jule Constant la liberté de passer dans la grande Bretagne , sous le consulat de Placidus & de Romulus. Les Calédoniens menaçoient la province. L'Empereur n'annonça son dessein que par un impôt extraordinaire , qu'il leva en ce tems-là pour armer une flotte. Voulant surprendre les ennemis , qui se croyoient en sûreté , du moins pendant l'hiver , il s'embarqua à Boulogne à la fin de Janvier , & prit les devans accompagné seulement de cent soldats. On ignore le détail de cette expédition. Si l'on s'en rapporte aux éloges donnés à Flav. Jule Constant sur ses médailles , il terrassa les Barbares. Mais , ces monumens sont sujets à donner de l'éclat

aux moindres succès , & le métal même sçait flatter.

Quoi qu'il en soit , Flav. Jule Constant , tranquille du côté de ses frontières , dont il avoit écarté les Francs , s'en rapportoit sur les questions de doctrine à Maximin , évêque de Trèves , dont il connoissoit la sainteté éminente & la science consommée. Guidé par les sages conseils de ce Prélat , il se déclaroit hautement le défenseur de l'Orthodoxie ; il réprimoit l'audace des Payens & des Hérétiques ; il relevoit l'éclat du culte divin par de riches offrandes ; il combloit les Ecclésiastiques d'honneurs & de privileges. Il reçut de bonne heure la grace du baptême. A l'exemple de son pere , il portoit de nouveaux coups à l'idolâtrie ; il défendit les sacrifices. Il fit fermer les temples , sans permettre cependant qu'on les détruisît , ni dans Rome , dont ils faisoient un des principaux ornemens , ni hors de Rome , parce qu'il ne vouloit pas priver le peuple des jeux & des divertissemens établis à l'occasion de ces temples.

La chute rapide de ce Prince , & la facilité qu'on eut à le détruire , montrent assez combien il étoit haï ou méprisé de ses sujets. Au premier signal de la révolte , il se vit abandonné sans ressource. Tandis qu'emporté par le plaisir de la chasse , il passe son tems dans les forêts , Marcellin , intendant des finances , & Chreste un des plus

distingués entre les commandans des troupes , se liguent avec Magnence , & le saluent Empereur. Dès que Flav. Jule Constant fut instruit de la révolte , il voulut se sauver en Espagne ; mais , Gaïson envoyé par le Tyran avec une troupe d'élite , l'atteignit à Elne au pied des Pyrénées. L'infortuné Prince , abandonné de tous excepté d'un Franc nommé Laniogaise , fut massacré la treizième année de son regne , & la trentième de son âge , l'an de Jesus - Christ 350. Quelques Auteurs rapportent que se voyant sans secours , il quitta les ornemens de sa dignité , & qu'il se réfugia dans une chapelle , d'où on l'arracha pour l'égorger.

L'usurpateur , afin d'affurer sa puissance , prit le parti de se défaire des plus considérables de ceux qui avoient servi Flav. Jule Constant. En même-tems qu'il envoie à la poursuite de ce Prince , il dépêche des courriers pour les mander au nom de l'Empereur , & les fait assassiner sur la route. Il n'épargna pas même ceux de sa faction , dont il avoit quelque défiance.

DIGRESSION

sur le caractère de Flav. Jule Constant.

Ce Prince , placé entre les Catholiques qu'il protégeoit , les Hérétiques qu'il rejettoit , & les Payens dont il tâchoit d'anéantir le culte , a été regar-

dé de son tems & montré à la postérité sous des aspects entièrement opposés ; & jamais Souverain n'a laissé une réputation plus équivoque. Les écrivains Catholiques les plus respectables , & même des Peres de l'Eglise , l'ont comblé de ces louanges générales , que l'enthousiasme de la reconnoissance produit souvent , mais n'accrédite pas toujours. Ils ont été jusqu'à lui donner le titre de bienheureux. Si l'on en croit , au contraire , les auteurs Payens , c'étoit un Tyran cruel , d'une avarice insatiable , fier , imprudent , impétueux , exécrationnable par ses propres vices & par ceux de ses ministres ; un ingrat , qui ne payoit que de mépris les services des gens de guerre. L'heureuse température de l'air , la fertilité des années , la tranquillité des Barbares auroient , pendant tout le cours de son regne , rendu ses sujets fortunés , s'il ne les eût affligés lui-même par des fléaux plus terribles que la peste , la famine & la guerre. C'étoient les Magistrats pervers , auxquels il vendoit à prix d'argent le gouvernement des Provinces. On lui reproche même ce vice honteux qui fait rougir la nature. Il étoit sans cesse environné de jeunes efféminés qu'il choisissoit entre les otages que lui envoyaient les Barbares , ou qu'il faisoit acheter dans les païs étrangers ; & pour les récompenser de leur criminelle complaisance , il leur abandonnoit les biens & le sang

de ses sujets. Passionné pour la chasse, souvent elle lui servoit de prétexte pour aller cacher au fond des forêts l'horreur de ses débauches. Sa santé en fut altérée ; il perdit l'usage des mains & des pieds ; & les douleurs de la goutte, dont il étoit tourmenté, le punissoient sans le corriger.

Sur des mémoires si contradictoires, il est difficile de porter de Flav. Jule Constant un jugement assuré. Il est certain que la protection qu'il a accordée à l'Église, & son zèle pour le progrès & pour la pureté de la Religion, méritent des éloges. Mais, si l'on considère ses qualités personnelles, on croiroit volontiers que son portrait a été chargé de part & d'autre, & que le mélange de bonnes & de mauvaises qualités dans son caractère, s'est également prêté aux louanges de ses panégyristes & aux satyres de ses ennemis. Les uns & les autres n'ont vu dans sa personne que ce qu'ils y vouloient trouver. Pour approcher le plus de la vérité, le meilleur moyen seroit sans doute de consulter les Auteurs contemporains, & les plus voisins de son tems ; de recueillir ses vices dans les Chrétiens qui lui sont favorables, & ses vertus dans les Payens qui lui sont si contraires. Mais, les premiers ne lui donnent point de vices, & les

autres point de vertus, si l'on en excepte un orateur mercenaire, qui faisant son éloge de son vivant, doit être compté pour rien. Le seul Eutrope adoucit un peu les traits odieux, dont les autres Payens le noircissent. Selon cet Auteur, il montra d'abord de l'activité & de la justice ; mais, le dérangement de sa santé le mit hors d'état de bien faire, & la corruption de ses courtisans l'entraîna à faire le mal. Cependant, ajoute Eutrope, il se signala par ses exploits militaires, & il se fit toujours craindre de ses troupes par une sévérité de discipline qui n'avoit cependant rien de cruel.

JULE, *Julus*, ^(a) nom d'une pièce de vers ancienne, que les Grecs, & ensuite les Romains à leur imitation, chantoient pendant la moisson à l'honneur de Cérès & de Proserpine pour se les rendre propices.

Ce mot vient du Grec *θύλας* ou *θύλαος*, qui signifie une gerbe.

On appelloit aussi cet hymne Démétrule ou Démétriole, c'est-à-dire, Iole de Cérès. On le nommoit encore Calliules, selon Didyme & Athénée.

JULES, *Julii*, ^(b) ceux de la famille Julia, ainsi nommés par Tite-Live. Voyez Julia.

JULIA, *Julia*, ^(c) nom d'un fleuve, selon Velleius Paterculus.

JULIA, *Julia*, *Ιουλία*. Jule

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII, p. 3.

(b) Tit. Liv. L. I. c. 30.

(c) Vell. Paterc. L. II. c. 105.

César ayant détruit la liberté Romaine , & usurpé l'autorité des Consuls & du Sénat , on vit un grand nombre de villes , joindre son nom à celui qu'elles avoient déjà , soit parce qu'il y envoya des colonies pour les repeupler , soit parce qu'elles avoient reçu d'autres marques de sa bienveillance. Plusieurs ne furent nommées ainsi que sous Auguste , qui , étant fils adoptif de Jule César , fut charmé de donner à plusieurs villes le nom d'un Prince qui lui avoit frayé le chemin à l'Empire.

JULIA AUGUSTA VINDELICORUM. *Voyez Augusta.*

JULIA AUGUSTA TAURINORUM. *Voyez Augusta.*

JULIA FELICITAS , *Julia Felicitas* , un des noms qu'a portés Lisbonne. *Voyez Lisbonne.*

JULIA FIDENTIA , *Julia Fidentia.* *Voyez Fidentia.*

JULIA GADITANA AUGUSTA , *Julia Gaditana Augusta.* *Voyez Gades.*

JULIA UNDA. (a) Virgile dit :

Julia qua ponto longè sonat unda refuso.

C'est la même chose que *Portus Julius.* *Voyez Portus Julius.*

JULIA , *Julia* , (b) famille Romaine , qui se vantoit de descendre de Jupiter par Énée , fils de Vénus & d'Anchise.

Pendant les premiers siècles

de la République , les Romains se mirent peu en peine de rechercher leur origine ; mais , dès que le goût des lettres se répandit chez eux , & qu'ils purent consulter les livres des Grecs , ils furent flattés d'y lire qu'ils descendoient d'un peuple aussi illustre , que l'étoient les Troyens. Ils trouverent que cette opinion avoit déjà fait une espèce de fortune ; un grand nombre de villes , des peuples entiers déposoient en faveur de cette tradition ; les oracles la confirmoient ; les prêtres mon- troient des statues , des coupes , des trépieds chargés d'inscriptions qui l'attestoient ; ils en faisoient même un point de religion , qu'il eût été dangereux de révoquer en doute. Ainsi , il ne faut point être surpris que cette opinion ait été si généralement reçue. On voit le peuple & le Sénat Romains accorder en différens tems de grands privilèges aux habitans de la nouvelle Ilium , en considération de leur parenté avec Rome.

Un grand nombre de particuliers étoient intéressés à la faire croire. On n'avoit pas manqué de donner des compagnons à Énée. Les familles considérables de Rome , qui avoient quelque conformité de nom avec les anciens Troyens , prétendirent en descendre. Iulus , fils d'Énée offroit une origine assez

(a) Virg. Georg. L. II. v. 163.

(b) Tacit. Annal. L. IV. c. 9. L. V. c. 1. L. XII. c. 58. Mém. de l'Acad.

des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 148. T. XVI. p. 412. & suiv.

brillante, pour que la famille Julia voulût s'en faire honneur. Personne ne lui contesta cette illustration, parce que chacun vouloit jouir en paix de celle qu'il avoit usurpée. On croit que ces prétentions ne remontoient guère au-dessus de deux siècles avant Auguste ; ce ne fut que vers ce tems-là, que les Romains commencerent à se dépouiller de leur ancienne barbarie. Leur premier historien, Fabius Pictor, florissoit vers l'an de Rome 540. Denys d'Halicarnasse & Tite-Live nous avertissent qu'ils ont parlé d'après cet Historien, en racontant l'arrivée d'Énée en Italie, les guerres que ce Prince y eut à soutenir, son mariage avec Lavinie, la fondation d'Albe, & toute la suite des Rois descendans d'Énée, jusqu'à Rémus & Romulus. Il y a toute apparence que ces premiers Historiens avoient déjà dit que la famille Julia descendoit d'Iulus fils d'Énée, puisque Denys d'Halicarnasse & Tite-Live qui les copient, parlent de cette descendance, comme d'une chose avouée de tout le monde, & crue depuis long-tems.

La famille Julia se trouve nommée la première de celles que Tullus Hostilius transporta à Rome, & qu'il agrégea au corps du Sénat, lorsqu'il détruisit Albe. On lit néanmoins que ce fut à un Sénateur qui étoit de cette maison, appelé Julius Proculus, que Romu-

lus apparut après sa mort, & ordonna de dire de sa part au peuple, qu'il cessât de s'inquiéter à son sujet, & qu'il étoit au nombre des Dieux ; ce qui prouve qu'il y avoit des Jules à Rome avant Tullus Hostilius, & qu'ils y jouoient un rôle considérable.

Il y a bien de la flatterie, dans la manière dont Denys d'Halicarnasse parle de la famille Julia. Le Sacerdoce accordé à Iulus, fils d'Ascanius, & que les Jules possédoient encore de son tems, est une pure chimère. Les Jules n'avoient d'autre Sacerdoce héréditaire que celui de Vénus, & par conséquent il ne pouvoit pas être fort ancien ; mais, ces sortes de prétentions excessives, quelque fausses qu'elles soient, sont toujours des marques de la grandeur & de l'ancienneté d'une maison. Si la famille Julia n'avoit été une des plus illustres de Rome, elle n'auroit jamais osé s'attribuer une si noble & si ancienne origine.

Elle en faisoit parade dans toutes les occasions ; on la trouve marquée sur presque toutes les médailles de cette famille. Jule César la rappella, au rapport de Suétone, dans l'oraison funebre qu'il fit de sa tante Julia. Appien dit que, la veille de la bataille de Pharsalles, le même César après avoir fait à minuit les sacrifices, invoquoit Vénus sa mere & le dieu Mars ; car, ajoute cet Historien, on croyoit que la

• famille des Jules venoit d'Énée par Iulus, à cause du nom. Au rapport de Dion Cassius, Jule César portoit toujours une image de Vénus armée, & la donnoit pour mot, dans les grandes occasions. C'est à la protection de cette Déesse, qu'il vouloit qu'on attribuât ses victoires; & c'est pour cette raison qu'il lui fit bâtir un temple. Ses ennemis même ne lui contestoient point cette descendance. Cicéron, dans une lettre où l'on voit assez qu'il ne l'aimoit pas, le désignoit par ces mots : *Florem ætatis à Venere orti in Bithynia Contaminatum*. On pourroit soupçonner que Cicéron s'exprimoit ainsi par ironie. Mais, que dira-t-on de Cn. Pompée, qui fut alarmé d'un songe qu'il eut la veille de la bataille de Pharsales, dans lequel il lui sembla qu'il paroit le temple de Vénus? Il craignit, dit Plutarque, que ce songe ne signifîât qu'il alloit, par sa défaite, augmenter la gloire & le lustre de la famille de César, qui appartenoit à Vénus. Que dira-t-on aussi de ce que raconte Suétone, qu'on trouva dans le tombeau de Capys Troyen, fondateur de Capoue, une table d'airain, sur laquelle on lisoit qu'un homme de la race d'Iulus seroit tué par ses proches, lorsqu'on découvriroit les os de Capys?

On remarque que depuis la

conquête des Gaules, la famille des Jules, avoit de grands établissemens à Langres ou aux environs, & des maisons composées de toutes sortes d'Officiers, du nombre desquels étoient des œconomes & des contrôleurs.

JULIA, *Julia*, Ἰουλία, (a) dame Romaine, que quelques-uns croient avoir été la femme de Philologue, dont Saint Paul parle dans son épître aux Romains, immédiatement avant que de parler de Julia.

JULIA [la Loi], *Lex Julia*, (b) loi qui fut portée par Jule César, & dont l'objet étoit que l'on partageât le territoire de Campanie entre vingt mille citoyens, sans le tirer au sort, & que l'on envoyât une colonie à Capoue.

JULIA, *Julia*, fameuse loi Romaine, faite par Auguste & non par Jule César, comme quelques-uns se le sont imaginés, trompés par le mot *Julia*; puisqu'il est constant qu'Octavien, qui fut surnommé Auguste, ayant été adopté par le testament de son grand-oncle, fut depuis appelé Jule César, suivant la coutume dans les adoptions, de prendre le nom des peres adoptifs. Cette loi ordonnoit des peines très-rigoureuses contre les adultères, les condamnant à l'amende & au bannissement dans quelque île

(a) Ad Roman. Epist. c. 16. v. 15.

(b) Cæf. de Bell. Civil. L. I. p. 451.
Juvén. Satyr. 2. v. 37. Satyr. 6. v. 38.

déserte , au fouer , & à être faits eunuques.

JULIA [la Loi] , *Lex Julia* , (a) loi qui avoit pour objet les concussions.

JULIA [la Loi] , *Lex Julia* , (b) loi , par laquelle le droit de Bourgeoisie Romaine fut accordé aux alliés & aux Latins qui ne faisoient point partie du peuple de Fundi.

Il y a eu plusieurs autres loix de ce nom. Juvénal en cite quelques-unes. On trouve les autres dans différens Auteurs. Rosinus en a recueilli la plus part dans son traité des antiquités Romaines.

JULIA , *Julia* , (c) nom d'une tribu Romaine. Voyez Tribu.

JULIA , *Julia* , surnom de Junon. Il y avoit à Rome une chapelle dédiée à Junon Julia.

JULIADE , *Julias* , *Ἰουλίαν* , (d) ville de Palestine , située à l'embouchure du Jourdain dans le lac de Tibériade. Cette ville est la même que Bethzaïde , & on ne la nomme pas autrement dans l'Évangile. D. Calmer croit qu'elle étoit au-delà du Jourdain , dans la Gaulanite. Mais , le texte de Joseph , au second livre de la guerre des Juifs , la met dans la Pérée. Cet Auteur dit ailleurs , parlant de Philippe , fils

d'Hérode le Grand : » Il augmenta aussi de telle sorte le » bourg de Bethzaïde situé sur » le bord du lac de Génézareth , qu'on l'auroit pris pour » une ville , le peupla d'habitans , l'enrichit , & le nomma » Juliade en l'honneur de Julie , » fille d'Auguste. «

JULIADE , *Julias* , *Ἰουλίαν* , (e) autre ville de la Palestine , située à l'embouchure du Jourdain dans la mer morte. Elle fut bâtie au même lieu où étoit auparavant Bétharan , ou Bétharamphtha. Elle fut augmentée & nommée Juliade par Hérode , frère de Philippe dont il est parlé dans l'article précédent. Ce Prince lui donna ce nom en l'honneur de l'Impératrice Livie , femme d'Auguste , que Joseph , selon la remarque de D. Calmer , nomme ordinairement Julie.

JULIAI , terme , qui , sur les monumens , est mis pour Juliae.

JULIANUS [**CLAUDIUS**] , *Claudius Julianus* , (f) officier dans les troupes de Vitellius. La flotte de Misene s'étant révoltée , l'an de Jesus Christ 69 , ce Prince pour adoucir l'esprit des soldats , leur envoya Claudius Julianus , qui avoit commandé quelque tems cette même flotte avec beaucoup de dou-

(a) Cicer. Orat. in L. Pison. c. 39.

(b) Cicer. Orat. pro L. Corn. Balb. c. 15.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom V. p. 81.

(d) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 618. de Bell. Judaïc. pag. 789 , 834.

Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 276.

(e) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 618.

(f) Tacit. Hist. L. III. c. 57 , 76 , 77. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 220 , 237 , 238.

ceur, & lui donna pour l'aider dans ce dessein, une cohorte de la ville qu'il joignit aux Gladiateurs dont il avoit déjà la direction. Dès qu'il se fut approché du camp des rebelles, il passa lui-même dans le parti de Vespasien ; & tous ensemble allèrent s'emparer de Terracine, où ils furent bien-tôt assiégés par L. Vitellius, frère de l'Empereur.

Claudius Apollinaire, qui commandoit les soldats de la flotte, & Claudius Julianus, étoient tous deux plus semblables par leur dérèglement & leur négligence, à des chefs de Gladiateurs, qu'à des Généraux d'armée. Sans se mettre en peine de faire garde dans la ville, ni d'en fortifier les endroits foibles, ils passaient le jour & la nuit dans le plaisir & la mollesse, faisant retentir les rivages agréables du voisinage, de leurs chants & du son des instrumens, & envoyant les soldats de divers côtés pour aller chercher tout ce que leur luxe & la cupidité leur faisoient désirer ; ils ne parloient de guerre qu'à table, & ne la faisoient qu'à coups de verre.

Dans cette situation, un esclave vint trouver L. Vitellius, & lui promit que s'il vouloit lui donner un corps de troupes, il se faisoit fort de lui livrer la citadelle, où il n'y avoit point de soldats pour la défendre. L.

Vitellius lui donna quelques cohortes légèrement armées, qu'il conduisit à la faveur de la nuit par le haut des montagnes, jusques sur la tête des ennemis. Delà elles fondirent sur la place, moins pour y combattre que pour égorger ceux qui auroient dû la défendre. Les Vitelliens les trouvant à peine sortis des bras du sommeil, sans armes, ou ne songeant encore qu'à les prendre, ils les tuent à leur aise, effrayés qu'ils étoient, au milieu des ténèbres de la nuit, du son des trompettes, & des cris des ennemis qui les avoient surpris. Il n'y eut qu'un petit nombre de gladiateurs qui se mirent en défense, & qui furent tués, après avoir vendu cherement leur vie. Tout le reste des soldats s'enfuit en désordre, vers les vaisseaux, pêle-mêle, avec les bourgeois de la ville, que les Vitelliens tuoient, sans en faire aucune distinction. Six Liburniques échappèrent à la faveur du premier tumulte, & avec elles Claudius Apollinaire leur commandant. Toutes les autres furent ou prises près du rivage, ou submergées par le poids de ceux qui s'y jetterent en trop grand nombre pour se sauver. Claudius Julianus, ayant été conduit à L. Vitellius, fut préalablement battu de verges, puis égorgé à ses yeux.

JULIANUS [TERTIUS], (4)
Tertius Julianus, ancien Préteur,

(4) Tacit. Hist. L. II. c. 85. L. IV. c. 39, 40. Grév. Hist. des Emp. T. III. pag. 171, 285.

étoit commandant d'une légion dans la Mœsie , l'an de J. C. 69. Aponius Saturninus , qui le haïssoit , envoya un jour un Centurion pour le tuer , comme suspect d'attachement à Vitellius. Tertius Julianus fut averti du péril , & il passa le mont Hæmus , qui sépare la Mœsie de la Thrace. Delà il se mit en route , comme pour aller trouver Vespasien ; mais , attentif à ne se point compromettre , il observoit les événemens ; & , selon les nouvelles qu'il en recevoit , il hâtoit ou ralentissoit sa marche , de manière qu'il ne prit aucune part à la guerre civile.

Cependant , l'année suivante , on priva de la préture Tertius Julianus , lui imputant d'avoir abandonné sa légion , lorsqu'elle passoit dans le parti de Vespasien. La Préture vacante fut conférée à Plotius Griphus , créature de Mucien. Peu de jours après , on sçut que Tertius Julianus s'étoit rendu auprès de l'Empereur , & on le rétablit dans sa charge , sans destituer Plotius Griphus , qui se trouva par cet arrangement Préteur surnuméraire.

JULIANUS , *Julianus* , (a) *Γουλιανός* , fut créé Préfet du Prétoire par l'empereur Commode ; mais , ce Prince le fit mourir quelque tems après. Il lui avoit pourtant donné de grandes marques de considéra-

tion. Il le baisoit à la bouche , au lieu de recevoir simplement ses respects , & il l'appelloit son pere. Mais , après l'avoir déshonoré , en le forçant de danser devant ses concubines comme un saltinbanque , en le faisant jeter par manière de jeu dans un vivier , il lui ôta la vie par le fer. En général aucun de ses Préfets du Prétoire ne jouit long-tems d'un poste aussi dangereux qu'élevé , aucun ne demeura en place plus de trois ans , & presque tous perdirent la vie avec leur charge.

JULIANUS , *Julianus* , (b) *Γουλιανός* , Sénateur , qui vivoit sous l'empire de Sévere , fut du nombre de ceux qu'on accusoit d'avoir favorisé Décimus Claudius Albinus. On lui promit la vie , à condition qu'il se rendroit dénonciateur des autres Sénateurs , qui étoient dans la même cause que lui. Il s'en chargea , & il ne fut point en effet mis à mort ; mais , on lui fit souffrir , sans aucun égard pour sa dignité tous les supplices de la question.

JULIANUS NESTOR , (c) *Julianus Nestor* , fut nommé par Macrin , Préfet du Prétoire , quoique ce fût un homme sans mérite , sans aucune expérience dans la guerre , & même décrié pour ses mauvaises manœuvres sous le gouvernement précédent. Il est vrai qu'il avoit rendu service à Macrin , en lui don-

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. | p. 89 , 90.
p. 496 , 497.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. | p. 191 , 212.
(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. V.

nant des avis utiles pour sa sûreté. Mais, les places ne sont pas des récompenses de faveur, ni même de reconnaissance; c'est une justice due aux talens; & le Prince y doit considérer le service de l'État, & non pas ses liaisons personnelles.

Héliogabale, aussi-tôt son avènement à l'Empire, ayant fait éprouver sa vengeance aux principaux amis de Macrin, Julianus Nestor ne fut point épargné. Mais, il fut mis à mort avec les autres, l'an de J. C. 218.

JULIANUS ÆGYPTIUS, *Julianus Ægyptius*, (a) poète Grec, dont Vossius, n'a fait aucune mention.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (b) fut mariée à C. Marius. Plutarque dit que cette Dame étoit de la maison des Césars, & qu'elle devint tante de Jule César. Son mariage avec C. Marius se rapporte à l'année 108 avant la naissance de Jésus-Christ.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (c) dame d'un très-grand mérite, étoit aussi de la maison des Césars, mais d'une autre branche que le Dictateur. Elle épousa d'abord M. Antoine, surnommé Créticus, de qui elle eut Marc-Antoine le Triumvir.

Cette Dame avoit d'autant plus d'attention à l'économie, qu'elle voyoit son mari plus prodigue. Elle avoit même pris

de l'ascendant sur lui, & il la craignoit. Un jour, un de ses amis vint lui demander de l'argent, & il n'en avoit point. Il s'avisa de feindre de vouloir se raser; & s'étant fait apporter, par son esclave, son plat à barbe, qui étoit d'argent, il se lava le visage; puis, ayant renvoyé l'esclave sous quelque prétexte, il donna le plat à son ami, & lui dit de l'emporter. Cette pièce d'argenterie ne se trouvant plus dans la maison, Julie fit grand bruit, & vouloit interroger tous les esclaves. M. Antoine fut obligé de lui avouer le fait, & Julie de prendre patience.

Peu heureuse en maris, Julie épousa en secondes noces P. Cornélius Lentulus Sura, que Cicéron fit mourir comme complice de la conjuration de Catilina. S'il faut s'en rapporter aux plaintes de Marc-Antoine le Triumvir, on ne voulut jamais rendre le corps de son beau-père pour le faire inhumer, que Julie ne fût allée se jeter aux pieds de la femme de Cicéron, pour la prier d'obtenir cette grace de son mari. Mais, c'est une calomnie très-manifeste, car de tous ceux qui furent exécutés par l'ordre de Cicéron, il n'y en eut pas un seul à qui l'on refusât la sépulture.

L. Julius César, frère de Julie,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 265.

(b) Plut. T. I. p. 408. Crév. Hist. Rom. Tom. V. p. 352.

(c) Dio. Cass. p. 365, 366. Plut. T. I. p. 216. Crév. Hist. Rom. T. VI. pag. 174. Tom. VII. p. 110, 111. T. VIII. p. 206, 298, 313, 319.

ayant été pros crit par les Triumvirs , cette Dame le reçut dans sa maison , & il y jouit pendant un tems de quelque tranquillité , parce que les Centurions respectoient la mere de Marc-Antoine leur général. Il s'en trouva pourtant un assez audacieux , pour venir avec des soldats , & se mettre en devoir de forcer l'entrée. Julie se présenta à la porte , & étendant les bras pour empêcher les assassins de passer : » Vous ne tuerez point , leur » dit-elle , L. César , que vous » n'ayiez auparavant tué celle » qui a donné la vie à votre » Général. « Quelque accoutumés que fussent les soldats à l'insolence & à toutes sortes de cruautés , ils furent arrêtés tout court par ces paroles si généreuses ; ils n'osèrent passer outre. Alors , Julie , pour délivrer une bonne fois son frere de tout péril , alla dans la place , où Marc-Antoine étoit assis sur son tribunal avec ses deux Collegues ; & lui adressant la parole : » Je viens me dénoncer , dit-elle , comme recevant L. César. Ordonnez que » l'on me tue , puisque la peine » de mort est aussi prononcée » contre ceux qui sauvent les » pros crits. « Marc-Antoine lui répondit qu'elle étoit meilleure sœur qu'elle ne s'étoit montrée bonne mere , puisque n'ayant point empêché L. César de déclarer son fils ennemi public ,

elle vouloit maintenant le soustraire à une juste vengeance. Il ne put néanmoins refuser sa mere , & L. César jouit par elle d'une entière sûreté.

Cette Dame , plus respectable encore par sa vertu , que par son rang & par sa naissance , ne crut pas devoir demeurer en Italie , lorsque le parti de son fils y eut été détruit ; & quoiqu'elle n'eût assurément rien à craindre de la part d'Octavien , elle aima mieux se fier à Sext. Pompée , & passa en Sicile. Sext. Pompée la reçut très-honorablement , & lui donna une escorte de plusieurs vaisseaux pour la conduire en Grece.

JULIE , *Julia* , Ἰουλίᾱ , (a) sœur de Jule César , fut mere d'Attia , qu'elle eut de M. Actius Balbus son mari.

JULIE , *Julia* , Ἰουλίᾱ , (b) fille de Jule César , fut d'abord fiancée à Servilius Cépion ; mais , comme les noces étoient sur le point d'être célébrées , son pere changeant de sentiment , la fit épouser à Cn. Pompée.

On reprochoit à ce grand Capitaine , qu'abandonnant ses gouvernemens & ses armées à ses lieutenans qu'il affectionnoit le plus , il alloit se promener par toute l'Italie , dans les plus belles maisons de plaisance , & se divertir avec sa femme , soit qu'il fût amoureux d'elle , ou que , charmé de l'a-

(a) Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 547.

(b) Dio. Cass. pag. 120. Vell. Paterc.

L. II. c. 47. Plut. T. I. p. 644, 647, 714,

719. Grév. Hist. Rom. T. VII. p. 104, 221, 222.

mour qu'elle avoit pour lui, il ne pût se résoudre à la quitter. Il est certain qu'on ne parloit par tout que de la grande passion que Julie avoit pour son mari, quoique Cn. Pompée ne fût plus en âge d'être fort aimé; mais, la cause du violent amour de cette jeune femme, c'étoit la grande sagesse de son mari qui n'avoit point de maîtresse & qui n'aimoit qu'elle, & les charmes de son entretien qui, malgré sa gravité naturelle, n'avoit rien que d'agréable & d'insinuant.

Cette grande passion de Julie pour Cn. Pompée parut sur-tout avec éclat un jour que le peuple étoit assemblé pour l'élection des Édiles; car, la dispute s'étant échauffée, on en vint aux mains; il y eut beaucoup de gens tués au tour de Cn. Pompée, & il fut tout couvert de sang, de sorte qu'il fut obligé de changer d'habit. Voilà donc une grande émeute & un grand concours de monde dans sa maison, quand ses domestiques y portèrent ses habits pour en prendre d'autres; Julie qui étoit grosse, ayant vu malheureusement la robe de son mari toute ensanglantée, tomba en défaillance, & elle ne revint qu'avec beaucoup de peine; mais, le trouble & la frayeur où cette vue l'avoit jetée, lui causèrent une si grande émotion qu'elle se blessa. Cela fit que

ceux même qui étoient les plus acharnés à condamner l'amitié que Cn. Pompée avoit pour Jule César, ne pouvoient blâmer l'amour qu'il avoit pour sa femme. Elle devint grosse une seconde fois & accoucha d'une fille; mais, elle mourut en travail, & l'enfant ne survécut pas long-tems à la mere. Ainsi, il ne resta plus aucun vestige, ni aucun gage d'une affinité, qui n'empêchoit pas l'ambition de vivre au fond du cœur de Jule César & de Cn. Pompée, mais qui, en suspendoit les effets.

Julie, au lieu d'être portée dans un tombeau domestique, fut enterrée dans le champ de Mars, le peuple ayant voulu rendre un honneur extraordinaire à la fille de Jule César. Cn. Pompée avoit fait les préparatifs de sa sépulture dans le voisinage de sa maison d'Albe, & les Tribuns s'opposèrent au désir de la multitude. Mais, il fallut que tout cédât à un peuple accoutumé à donner la loi, & qui s'empressoit à témoigner son zèle, & pour le pere, & pour la fille. Ceci arriva sous le consulat de L. Domitius Ahénobardus & d'Appius Claudius Pulcher, l'an de Rome 698, & 54 avant J. C.

JULIE, *Julia*, Ἰουλίᾱ, (a) fille de l'empereur Auguste & de Scribonia sa femme, fut d'abord mariée à Marcellus;

(a) Vell. Patere. L. II. c. 93. Dio. Cass. pag. 515, 525, 546, 555. Tacit. Annal. L. I. c. 53. L. VI. c. 51. Crév.

Hist. Rom. T. VIII. pag. 348. Hist. des Emp. T. I. p. 46, 69, 111, 179, 184. & Juiv. T. II. p. 20.

ensuite à Agrippa , & en troisième lieu à Tibere.

Cette Princesse , par ses honneux dérèglemens , couvrit d'opprobre toute sa famille. Auguste ne s'attendoit à rien moins , se fiant apparemment sur la bonne éducation qu'il lui avoit donnée ; car , il avoit pris un très-grand soin de la bien élever , préposant à sa conduite des surveillantes fidelles & vertueuses , qui ne la quittoient point , & , ce qui paroîtra incroyable dans nos mœurs , qui tenoient jour par jour un registre exact de tout ce que disoit & faisoit leur jeune élève. Il l'avoit accoutumée à travailler en laine ; usage ancien chez les dames Romaines , & qu'il conserva si soigneusement dans sa maison , que la plupart des habits qu'il portoit , avoient été filés par sa fille , sa femme , & sa sœur. Il apporta une extrême attention pour éloigner Julie de toute compagnie des gens du dehors ; jusques-là qu'ayant sçu qu'un jeune homme bienfait lui avoit rendu une visite à Baies , il en écrivit une lettre de reproches à ce jeune homme , le taxant d'indiscrétion & de peu de réserve.

Le caractère de Julie , porté au vice & à la dissolution , fut plus fort que tous les soins paternels. Affranchie de la contrainte par l'âge & par le changement d'état , dès le tems de son mariage avec Agrippa , elle se livra à toutes sortes de désordres ; & elle continua d'autant plus librement le même

genre de vie , lorsqu'elle fut devenue épouse de Tibere , qu'elle le méprisoit comme étant au-dessous d'elle.

Ce qui paroît bien remarquable , c'est que cette Princesse , qui donna dans la débauche la plus outrée , avoit d'ailleurs des qualités estimables , des graces , de la douceur , de la politesse , l'esprit orné par l'étude & la connoissance des beaux arts. Avantages destinés par leur nature à servir & à embellir la vertu , mais sujets trop souvent à devenir les attrait du vice.

Auguste , si bien instruit de ce qui se passoit aux extrémités de l'Empire , ignora pendant très-long-tems la mauvaise conduite de sa fille. Cependant , la compagnie qu'il voyoit quelquefois autour d'elle , devoit lui faire naître des soupçons ; & l'on rapporte qu'un jour qu'il étoit au théâtre , Livie y étant entrée avec tout ce que Rome avoit de personnages plus graves & plus recommandables par leur vertu , & Julie avec un tas de petits maîtres , l'Empereur écrivit sur le champ un mot d'avis qu'il fit passer à sa fille , sur la différence de ces deux corteges , & sur l'indécence de celui dont elle étoit environnée. Ses manières enjouées & trop libres , l'affectation de sa parure , ses profusions , tout cela déplaisoit à Auguste. Mais , un pere se flatte aisément. Il ne pouvoit soupçonner du crime où il n'en voyoit point , & ex-

cusant une gaieté qu'il croyoit innocente, il disoit à ses amis, qu'il avoit deux filles délicates, auxquelles il étoit obligé de passer quelque chose, la République & Julie.

La coupable prit soin elle-même de lui ouvrir les yeux. Julie, qui ne trouvoit plus le vice assez piquant, à moins qu'elle n'y joignît l'éclat & le scandale, ayant poussé la licence jusqu'à choisir pour théâtre de ses parties de plaisir pendant la nuit la place publique & la tribune aux harangues, fit si bien par cette impudence effrénée, qu'enfin son pere en fut averti.

Auguste fut pénétré de honte & de colère, & n'ayant plus alors ni Agrippa ni Mécène, qui l'auroient calmé par leurs salutaires remontrances, il s'abandonna à toute la force des sentimens qui le transportoient. Il se tint caché dans son palais pendant plusieurs jours, sans voir personne. Il délibéra s'il ne feroit point mourir une fille si criminelle; & s'étant déterminé pour l'exil, il dénonça lui-même au Sénat les dérèglemens de Julie, non pas cependant de vive voix, ce qu'il n'auroit pu faire sans rougir, mais par un mémoire que son Questeur lut en son nom & de sa part.

Le résultat fut qu'après lui avoir fait signifier un acte de divorce au nom de Tibère, qui ne le désavoua point, il la relégua dans la petite île de Pandataire sur les côtes de Cam-

panie; & là il lui interdit toute délicatesse, soit dans ses habillemens, soit pour sa nourriture, & même l'usage du vin. Il défendit que qui que ce fût, libre ou esclave, lui rendît visite sans sa permission expresse; & il se faisoit donner le signalement de ceux qui la demandoient. Il ne lui envia pourtant pas la consolation d'avoir avec elle Scribonia sa mere, qui l'accompagna dans son exil. Du reste, la sévérité d'Auguste à l'égard de Julie fut inexorable. Toute la grace qu'il lui fit après cinq ans, ce fut de lui permettre de se transporter en terre ferme dans la ville de Rhege. Mais, il ne voulut jamais entendre parler de la rappeler. Tibère l'en pria par lettres. C'étoient des prières de bien-séance, dont il n'étoit pas difficile de se défendre. Mais, le peuple le pressa sur cet article à diverses reprises & avec beaucoup d'instance sans pouvoir rien obtenir; & pour toute réponse Auguste leur souhaita des filles & des femmes telles que Julie. Ayant appris qu'une des affranchies de sa fille, ministre & complice des débauches de sa maîtresse, s'étoit pendue elle-même pour éviter le supplice, il dit qu'il eût mieux aimé être le pere de Phébé, c'étoit le nom de cette affranchie.

Cette rigueur étoit apparemment ce qui a donné lieu à un bruit atroce, par lequel on a voulu faire passer la punition exercée par Auguste sur sa fille, pour

pour l'effet d'une abominable & incestueuse jalousie ; soupçon qui fait horreur , & qu'on ne rapporte ici que pour montrer jusqu'où se porte, contre les Princes , la licence des écrits & des discours injurieux.

On conçoit bien qu'usant d'une telle sévérité à l'égard de sa fille, il n'étoit pas disposé à en traiter les corrupteurs avec indulgence. Le nombre en étoit très-grand, & renfermoit des gens de tous les ordres, mais particulièrement les noms les plus illustres de Rome, Jule Antoine, fils du triumvir Marc-Antoine & de Fulvie, T. Quintus Crispinus, qui avoit été consul quelques années auparavant, hypocrite parfait, cachant sous une morgue austère des mœurs dépravées, Appius Claudius, C. Sempronius Gracchus, & Scipion, qui vraisemblablement étoit frère utérin de Julie. Car, Scribonia avoit été mariée à un Scipion, personnage consulaire, avant que d'épouser Auguste.

Ce fut l'an de Jésus-Christ 14, que la malheureuse Julie termina son exil qui avoit duré seize ans, par une mort que causa, ou du moins accéléra la misère. Quelque justement irrité que son père fût contre elle, en lui laissant la vie, il avoit cru avec raison devoir lui fournir des alimens; & l'ayant transférée de l'île de Pandataria à Rhege,

il lui avoit donné cette ville pour prison. Tibère, qui autrefois avoit intercédé pour elle, ne fut pas plutôt seul maître, qu'il lui retrancha sa pension alimentaire, prétextant, par une indigne chicane, qu'il n'en étoit point fait mention dans le testament d'Auguste ; & de plus il la fit garder étroitement dans sa maison, sans lui permettre d'en sortir. Ainsi, Julie, fille & femme d'Empereur, manquant du nécessaire, mourut presque de faim ; & un si triste sort, quoiqu'elle l'eût bien mérité par ses horribles désordres, ne laissa pas d'exciter l'indignation contre celui qui violoit à son égard tous les droits de l'humanité.

Cette Princesse avoit eu d'Agrippa trois fils & deux filles, C. César, L. César, Agrippa Posthume, Julie & Agrippine mère de Néron. Elle avoit eu aussi de Tibère un fils qui ne vécut point.

JULIE, *Julia*, Ἰουλίᾱ, (a) fille d'Agrippa & de Julie, étoit petite fille d'Auguste. Elle fut mariée à L. Paulus ; & en imitant les dérèglements de sa mère, elle força son ayeul de la traiter avec la même rigueur. Il la relégua dans l'île de Trémiti, non loin des côtes de l'Apulie, & il défendit que l'on élevât le fils dont elle étoit accouchée depuis sa condamnation, & qu'il regardoit sans

(a) Tacit. Annal. L. IV. c. 71. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 111, 199, 200, 234, 235, 436, 515.

doute comme illégitime.

Elle passa vingt ans dans cet exil, foulagée par les libéralités de Livie, qui, dit Tacite, après avoir ruiné par des machinations secrètes toute la famille de son mari, affectoit publiquement de la sensibilité pour des malheurs dont elle étoit la cause. Mais, Julie elle-même ne fut-elle pas, par sa mauvaise conduite, la véritable cause de son infortune? Et s'il y avoit de la vanité & de l'ostentation dans les secours que lui fournissoit Livie, cette vanité même ne vaut-elle pas mieux qu'une dureté qui l'auroit laissé languir dans la misère? C'est apprendre aux hommes, & en particulier aux Princes, à faire mal, que de ne leur sçavoir pas gré de leurs bonnes actions, & d'aller chercher dans leurs intentions secrètes de quoi les décrier.

L'exil de Julie avoit commencé l'an de Jesus-Christ 9. On croit qu'Ovide doit être compté au nombre des complices de ses débauches; il fut du moins exilé dans le même tems que cette Princesse.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (a) fille de Germanicus & d'Agrippine, naquit à Lesbos, dans le voyage que son pere alloit faire avec sa femme en Orient. Ce fut la dernière des enfans de Germanicus. Elle fut mariée par Tibere à M. Vinicius, l'an de Jesus-Christ. 33.

Caligula son frere, lorsqu'il fut parvenu à l'Empire, la combla de toutes sortes d'honneurs; & c'étoit sans doute parce qu'il l'aimoit autrement qu'il ne convenoit à un frere. Il ne s'en cachoit point. En plein repas, il lui faisoit prendre à côté de lui la place que les débauchés assignoient à leurs maîtresses. Mais, sa passion ne fut pas constante. On assure même qu'il traita sa sœur avec ignominie, jusqu'à la prostituer à ses compagnons de débauche; & que s'en étant enfin dégoûté tout-à-fait, il la bannit.

En effet, Julie fut soupçonnée, l'an de Jesus-Christ 39, d'avoir eu part à la conspiration de M. Lépidus, & la chose est très-probable. Ce qui est certain, c'est que Caligula la jugea coupable, & la traita comme telle. Il écrivit même contr'elle au Sénat dans les termes les plus outrageux; il divulgua tous ses désordres, & il la relégua dans l'île de Ponce, il la menaça même de la mort, disant qu'il n'avoit pas seulement des îles en son pouvoir, mais des épées.

Il paroît que cette Princesse fut rappelée dans la suite. Mais, au commencement de l'empire de Claude son oncle, Julie peut-être fiere de sa naissance, ne fléchissoit point sous Messaline, & dédaignoit de lui faire la cour; d'ailleurs, elle étoit

(a) Dio. Cass. pag. 667, 670. Tacit. Annal. L. VI. c. 15. L. XIV. c. 63. | Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 401, 581. T. II. p. 7, 20, 21, 53, 108.

fort belle , & sa qualité de nièce lui donnant les entrées chez Claude , elle le voyoit très-souvent & à toutes les heures. Messaline, offensée & jalouse , jura sa perte , & elle y réussit aidée des affranchis. Elle lui imputa des désordres & des adulteres , accusation bien placée dans la bouche de Messaline ; & sans que les crimes fussent prouvés , sans qu'une accusée de ce rang fût entendue dans ses défenses , elle fut d'abord exilée , & peu après mise à mort. Sénèque se trouva impliqué dans cette affaire , & comme coupable d'adultere avec Julie , il fut relégué dans l'isle de Corse.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (a) fille de Drusus, fils de Tibère, & de Liville sa femme , fut mariée en premières noces à Néron fils de Germanicus. Elle entra dans un noir complot formé par sa mere & par Séjan contre les jours de son mari. Pendant le jour, ce malheureux Prince étoit observé de près par ceux qu'on avoit chargés de cette commission ; & la nuit , c'étoit Julie qui remarquoit s'il avoit dormi, si l'inquiétude l'avoit tenu éveillé, s'il avoit poussé des soupirs. Elle rendoit compte de tout à sa mere, & celle-ci à Séjan. Après que Néron fut mort de misere & de faim dans l'isle de Ponce , où l'on l'avoit relégué , Julie con-

tracta par l'ordre de Tibère une seconde alliance avec Rubellius Blandus ; personnage consulaire , mais dont plusieurs se souvenoient d'avoir vu l'ayeul chevalier Romain établi à Tibur.

Cette Princesse fut punie , l'an de Jesus-Christ 43 , du crime dont elle s'étoit rendu coupable , en contribuant , autant qu'il avoit été en elle , à la mort de son premier mari. Dieu se servit pour cela de la méchanceté de Messaline & de la stupidité de Claude son oncle. Elle fut mise à mort , sans que nous puissions expliquer le détail de sa triste aventure. Tout ce que nous sçavons , c'est qu'elle périt par le fer , ou par la faim.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (b) surnommée Drusilla , fille de Caligula & de Milonia Césonia. Aussi-tôt après sa naissance , Caligula la porta dans tous les temples des déesses. Il la mit sur les genoux de Minerve , à qui il la recommanda pour la nourrir & pour l'élever. Selon Joseph , il la mit pareillement sur les genoux de Jupiter , prétendant que ce Dieu , aussi-bien que lui , en étoit le pere. Et il laissoit à juger duquel des deux elle tiroit une plus noble origine. Ce n'étoit pas pourtant qu'il eût aucun soupçon sur la naissance de sa fille. Il trouvoit la preuve de la légitimité de

(a) Dio. Cass. p. 634. Tacit. Annal. L. III. c. 29. L. VI. c. 27. L. XIII. c. 32, 43. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 438, 541, 561. T. II. p. 136.

(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 653. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 23, 90.

cet enfant dans sa féroce, qui étoit si grande, que dès-lors elle cherchoit à porter ses doigts & ses ongles sur le visage & dans les yeux des enfans qui jouoient avec elle.

Après que Caligula eut été mis à mort l'an de Jesus-Christ 41, Julie & sa mere furent aussi tuées, parce que l'on ne vouloit pas qu'il restât rien de la famille de ce Tyran; & qu'on auroit regardé l'œuvre qui en avoit délivré l'Empire, comme imparfaite, tant que sa femme & sa fille auroient été en vie.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (a) surnommée Procilla, fut mariée à Julius Grécinus, qui étoit un Sénateur illustre. Elle eut de lui Cn. Julius Agricola. Tacite nous représente Julie comme une femme d'une conduite respectable, qui prit un grand soin de l'éducation de son fils, & qui le fit instruire dans tous les beaux arts. Elle le conduisit tout enfant à Marseille, qui étoit l'Athènes des Gaules, & dont le séjour, plus favorable à l'innocence des mœurs que celui de Rome, offroit un heureux mélange de la politesse Grecque & de la modestie de la province. L'esprit de simplicité antique, qui regnoit dans cette ville, vint heureusement à l'appui du bon naturel du jeune Cn. Julius Agricola, & le préserva des séductions & des pièges qui corrompent trop

souvent cet âge facile, & avide de plaisir.

Il se livra à la Philosophie avec toute l'ardeur qu'une si belle étude peut inspirer à un esprit capable du grand, & à une ame élevée. Sa mere trouva qu'il prenoit un goût trop vif pour une science, qu'elle jugeoit plus convenable au loisir des Grecs, qu'à la vie active d'un Romain, destiné à être Sénateur. L'abus qu'en faisoient plusieurs qui la professoient & qui en outroient les maximes, alarmoit sans doute cette mere judicieuse. Elle retint son fils par ses remontrances. La raison & la réflexion tempérèrent le grand feu de Cn. Julius Agricola; & de l'étude de la sagesse, il lui resta ce qui est le point le plus essentiel, & en même-tems le plus difficile, une modération ennemie de tout excès.

L'an de Jesus-Christ 69, la flotte d'Othon, courant les côtes de Ligurie, saccagea les environs d'Intémélium, où Julie vivoit dans ses terres. Attirés par les richesses qu'elle possédoit, ces brigands la massacrèrent & pillèrent une partie de son bien. Cn. Julius Agricola se mit aussi-tôt en route pour aller rendre les derniers devoirs à sa mere.

JULIE AGRIPPINE, *Julia Agrippina*. Voyez Agrippine.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, la

(a) Tacit. in Juli. Agric. c. 4, 7. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 93. T. IV. p. 39, 40.

même que Livie. Cette Princesse, ayant été adoptée dans la famille des Jules, en prit occasion de changer son nom de Livie en celui de Julie. Voyez Livie.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (a) fille de Tite & de Marcia furnilla. On voulut d'abord la marier à Domitius son oncle ; mais, ce Prince prévenu d'un violent amour pour Domitia, refusa opiniâtrément d'y consentir. Cependant, depuis que Julie eut épousé Flavius Sabinus son cousin, il la corrompit pendant que Tite vivoit encore. Enfin, lorsqu'elle fut restée sans pere & sans époux, il ne cacha plus sa passion incestueuse pour sa nièce ; ce qui ne l'empêcha pas de lui causer la mort, en la forçant de se procurer l'avortement.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία, (b) surnommée Domna, fille de Bassianus, prêtre du Soleil en Phénicie, naquit dans la ville d'Émèse. Elle fut seconde femme de l'empereur Septime Sévère. Ce Prince n'épousa Julie que sur la foi d'un horoscope, qui promettoit à cette femme qu'elle deviendrait femme d'un Souverain. Elle fit grand tort à sa réputation, par la vie déréglée qu'elle mena, & elle s'attira à ce sujet une repartie bien vive de part d'une dame Bretonne,

qu'elle railloit sur le peu de pudeur des femmes de son pays.
 » Vous autres Romaines, lui
 » dit cette Dame, vous n'avez
 » rien à nous reprocher sur
 » cet article. Nous recevons
 » sans honte la compagnie
 » d'hommes estimables par leur
 » courage, afin d'avoir des
 » enfans qui leur ressemblent.
 » Mais vous, c'est furtivement,
 » que vous vous laissez cor-
 » rompre par les plus lâches &
 » les plus méprisables des hom-
 » mes. «

Quoique déréglée dans ses mœurs, Julie étoit une femme de beaucoup d'esprit & d'un courage élevé. Elle souffroit impatiemment l'orgueil de Plautien. Ce ministre audacieux, loin de se ménager avec elle, lui déclara une guerre ouverte. Il travailloit sans cesse à la décrier auprès de l'Empereur. Il fit des informations contr'elle. Plusieurs Dames illustres, qui avoient part à son amitié, furent appliquées à la question. Elle n'eut d'autre parti à prendre, pour pouvoir jouir de quelque repos, que de se livrer à l'étude de la philosophie, passant son tems dans la compagnie des gens de Lettres, sans se mêler d'aucune affaire. Ce fut à sa prière que Philostrate écrivit la vie d'Apollonius de Tyanes. Si nous jugeons par

(a) Dio. Cass. pag. 760. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 529. Tom. IV. p. 27, 100.

(b) Herodian. p. 159. & seq. Dio. Cass. pag. 840, 885, 886. Crév. Hist.

des Emp. Tom. IV. pag. 150. Tom. V. p. 42, 105, 119, 129. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscriptions & Bell. Lett. T. II. p. 441. Tom. XVIII. p. 229.

cet ouvrage du goût qui regnoit dans les doctes conversations de l'Impératrice, nous penserons qu'on y étoit bien plus occupé de l'élégance du style, & des recherches prétendues curieuses, que de la solidité des choses & de l'amour du vrai.

Julie fut mere de Caracalla & de Géta. Associée à la grandeur de son époux & de ses enfans, elle partagea leur infortune. Nous venons de voir que sous le regne de Sévere elle fut persécutée & rendue suspecte. Le premier fruit qu'elle recueillit de l'élévation de ses fils au trône, fut le meurtre cruel de celui des deux qu'elle aimoit le plus, du sang duquel elle fut teinte, & dont elle n'osa pas même pleurer la perte. Sous son fils parricide, elle jouit de quelque considération. Et c'étoit un soulagement pour une femme ambitieuse. Chargée d'une partie importante du ministère, elle voyoit les Grands lui faire leur cour. Caracalla mettoit le nom de sa mere avec le sien à la tête des lettres qu'il écrivoit au Sénat & au peuple. Elle avoit néanmoins le chagrin de n'être point écoutée de ce fils dans les représentations salutaires qu'elle lui faisoit de tems en tems pour l'empêcher de courir à sa ruine; & sa mort funeste la plongea dans la douleur la plus amere. Elle l'avoit hai vivant, elle le pleura mort, parce que destituée de ce soutien, elle craignit de retomber dans la condition pri-

vée. Elle se livra aux plus violens transports, elle se meurtrit le sein à coups redoublés, elle éclata en invectives contre Macrin. Mais, lorsqu'elle vit que ce nouvel Empereur la laissoit jouir des prérogatives & du rang d'Impératrice, qu'il ne lui ôtoit ni sa maison, ni ses gardes, qu'il lui écrivoit même en termes respectueux, elle se consola, elle reprit courage, elle sentit renaitre son ambition; & ne se croyant pas inférieure à Semiramis & à Nitocris, qui dans un pais éloigné de celui où elle étoit née, avoit autrefois regné avec gloire, elle conçut des espérances pareilles, & pour les réaliser, elle trama des intrigues avec les troupes. Macrin en fut averti, & il lui ordonna de sortir d'Antioche où elle étoit alors, & même, selon quelques-uns, de se donner la mort. Ce qui est certain, c'est que sa mort, suivit de près, & ne fut point naturelle; & que Julie, femme & mere d'Empereur, soit pour obéir aux ordres de Macrin, soit fatiguée par les douleurs d'un cancer qu'elle portoit au sein depuis long-tems, & qu'avoient irrité les coups dont elle s'étoit frappée, se laissa mourir de faim. Elle rendit ainsi complet le désastre de la maison de Sévere, & de tout ce qui lui avoit appartenu.

Spartien & Aurélius Victor prétendent que Julie n'étoit point mere de Caracalla, mais de Géta seulement; cependant, leur

témoignage ne doit point prévaloir contre celui de Dion Cassius, d'Appien, & sur-tout de Philostrate, qui étoit engagé trop avant dans la cour de cette Princesse, pour ignorer quels étoient ses enfans. Une inscription qui étoit à Rome dans l'amphithéâtre, & qui doit s'entendre de cette Julie, appuie l'opinion de ces derniers Auteurs.

On trouve une autre médaille de Julie, ayant au revers la légende *Boni Eventus*, & la figure de cette Divinité. Patin, qui la rapporte dans son trésor, croit que c'est une erreur des monétaires, qui ont attribué à cette Princesse, un des revers des monnoies de Septime Sévère. Mais, pourquoi ne pas croire que ce fut avec dessein, & pour flatter Julie que l'on avoit représenté sur sa médaille la divinité de *Bonus Eventus*? On lui avoit prédit dans son horoscope qu'elle seroit femme d'un Souverain. L'accomplissement de cette prédiction ne put-il pas paroître un motif assez plausible, pour en consacrer la mémoire par un monument public en faveur de Julie, que l'on avoit flattée d'ailleurs sur d'autres monnoies des titres de mere des Dieux, du Sénat, de la patrie & des armées.

On connoît une troisième médaille de Julie, qui est de petit

bronze. La tête de cette Princesse est voilée, tournée de droite à gauche, avec la légende *ΙΟΥΛΙΑ ΔΟΤΤΑ*. Le revers représente Mercure nu, debout, la tête tournée à droite, tenant d'une main une bourse, de l'autre un caducée; pour légende on lit *ΑΦΡΟΔΙΤΕΩΝ*, les habitans d'Aphrodisias, ville de l'Asie mineure dans la Carie.

JULIE, *Julia*, Ἰουλία. Voyez Junie.

JULIENNE [ANNÉE]. Voyez Année.

JULIENS, *Julii*, (a) Prêtres Romains, qui formoient un des trois colleges des Luperces.

JULIES [les Alpes], *Alpes Julia*. Voyez Alpes.

JULIOBONA, *Juliobona*, Ἰουλιόβωνα, (b) aujourd'hui Lillebone, ville de la Gaule Belgique, qui étoit la capitale du peuple Calète. Ptolémée est le plus ancien Auteur, qui ait nommé cette ville. Selon lui elle étoit située à 20 degrés 15 minutes de longitude, & à 51 degrés 20 minutes de latitude. D'une autre part, l'embouchure de la Seine est à 20 degrés de longitude, & à 51 degrés 30 minutes de latitude.

Nous n'examinerons point si la graduation donnée par Ptolémée est exacte & conforme aux observations astronomiques. Nous considérerons seulement ici le rapport qu'elle établit entre

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 37.

(b) Ptolem. L. II. c. 8. Notic. de la

Gaul. par M. d'Anvill. pag. 393, 394. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 623. & suiv.

l'embouchure de la Seine & la ville de Juliobona ; or , suivant ce rapport , la ville de Juliobona étoit située à environ quatre lieues à l'Orient de l'embouchure de la Seine , & à peu près à la même latitude. A l'inspection de la carte , il est sensible que Lillebonne se trouve , à l'égard de l'embouchure de la Seine , dans les circonstances que décrit Ptolémée. Mais , comme ce Géographe n'est pas toujours exact dans le détail qu'il donne de la Gaule , il faut examiner les itinéraires Romains qui sont d'une plus grande précision.

L'itinéraire d'Antonin décrit une route ou voie Romaine qui conduisoit de Caracorum , situé vers l'embouchure de la Seine , à Augustobona , Troies. Cette route passoit par Juliobona , par Rotomagus , Rouen , par Lutetia , Paris , Agendicum , Sens , & suivoit à peu près le cours de la Seine. On trouve des indications de cette voie entre Rouen & Lillebonne. La Paroisse de saint Thomas de la Chaussée , qui est située sur le grand chemin , a pris sans doute sa dénomination de la Chaussée , de l'*Agger publicus* du chemin Romain ; il passoit ensuite près de Fontenelle [ou de l'abbaye de saint Vandrille]. Il en est fait mention dans la vie de S. Ansbert évêque de Rouen , écrite par le moine Aigrade , vers l'an 700. En suivant la même direction , on trouve que la voie passoit par Lillebonne , &

ensuite à Harfleur. On en voit des vestiges bien conservés dans l'espace de plus d'une lieue du côté de saint Romain de Colleville. Richard I , roi d'Angleterre & duc de Normandie , dans une charte datée de la première année de son règne , en faveur de l'abbaye de Valence , assigne cette chaussée pour limites des terres qu'il donna à cette Abbaye.

La ville de Juliobona étoit placée suivant l'Itinéraire sur la voie Romaine , entre Rouen & l'embouchure de la Seine ; nous venons de voir que Lillebonne est située de même sur cette voie. On en peut conclure que l'ancienne ville n'est pas différente de la moderne ; mais , il faut encore fortifier cette preuve.

Juliobona étoit éloignée de Rouen de vingt lieues Gauloises. Nous disons lieues Gauloises , dont chacune étoit de mille cinq cents pas , & égaloit un mille & demi des Romains ; les *millia passuum* de l'Itinéraire expriment ici des lieues Gauloises & non pas des milles Romains. Le mille Romain est évalué environ sept cents soixante toises de Paris , la lieue Gauloise par conséquent est d'environ onze cents quarante toises ; les vingt lieues Gauloises , que l'Itinéraire donne entre Juliobona & Rotomagus , valent vingt-deux mille huit cents toises. Or , on mesure depuis Lillebonne jusqu'au centre de la ville de Rouen , suivant le

grand chemin , environ vingt-deux mille six cents toises. [Ces mesures sont prises sur une belle carte manuscrite du cours de la Seine , levée géométriquement par les freres Magin , depuis le Havre jusqu'au pont de l'Arche] ; la différence de deux cents toises est peu considérable ; elle peut être compensée par les sinuosités de la route & par l'inégalité du terrain , qui ne sont jamais exactement présentées sur un plan. La ville de Juliobona est donc fixée à Lillebonne par les distances Itinéraires , comparées avec les espaces réels qui se trouvent entre Lillebonne & Rouen.

Cette détermination est encore mieux établie par la partie de la voie qui s'étendoit du côté de l'embouchure de la Seine. Juliobona , suivant l'Itinéraire , étoit éloignée de Caracotinum de dix lieues Gauloises , qui font environ onze mille quatre cents toises ; ce dernier lieu est porté par les distances à Harfleur ou aux environs. En effet , on voit à une demi-lieue de Harfleur , & près de Graville , l'ancien château de Crétin qui est en ruine. On sent le rapport qui subsiste entre le Caracotinum de l'Itinéraire & le nom de Crétin. La carte des Magin donne douze mille toises entre Harfleur & Lillebonne , distance égale aux dix lieues Gauloises & une fraction ; par cette combinaison le point de Juliobona est déterminé à Lillebonne d'une ma-

nière incontestable , puisqu'il est lié par les distances , d'un côté avec la ville de Rouen , & de l'autre avec le port de Harfleur.

L'itinéraire d'Antonin donne la distance de Juliobona à Médiolanum , qui étoit la capitale des peuples Eburovices , la ville d'Évreux ; & cette distance est de trente-quatre lieues Gauloises. Elle se trouve précisément la même entre Lillebonne & Évreux , comme on peut le vérifier sur la carte de Normandie par M. de Lisle.

On connoît une autre voie Romaine , qui suivoit à peu près la côte de la mer depuis Boulogne jusqu'à Pontaudemer , & tomboit perpendiculairement sur la grande voie de Caracotinum à Troies , & la coupoit à Juliobona ; elle est décrite dans la table Théodosienne.

Cette route depuis Boulogne jusqu'à Étrée-Cauchie près de Créci en Ponthieu , étoit la même que la voie ou chaussée d'Amiens ; d'Étrée-Cauchie elle conduisoit au passage de la somme à Abbeville ; d'Abbeville elle passoit à la ville d'Eu. Entre ces deux villes le nom de l'ancienne chaussée subsiste encore à saint Marc en Cauchie. De la ville d'Eu on la retrouve jusqu'auprès de Dieppe , ensuite à Grainville , & de Grainville jusqu'à Lillebonne , comme M. de Lisle l'a tracée sur la carte de Normandie.

Le Bréviodurum de la table Théodosienne étant ainsi fixé

incontestablement à Pontaudemer, il est facile, à l'inspection des cartes, indépendamment des anciennes chaussées dont les traces subsistent, de remarquer que la voie Romaine, qui passoit de Boulogne à la ville d'Eu, à Dieppe, & delà à Pontaudemer, devoit aussi passer par Lillebonne, & par conséquent que Juliobona de la table Théodosienne est la même ville que Lillebonne.

Réunissons sous un seul point de vue les preuves qui résultent de cette discussion.

1.^o Lillebonne, comme Juliobona, est située sur la grande voie de Caracotinum à Augustobona, Troies. 2.^o Ce lieu est à vingt lieues Gauloises de Rotomagus, Rouen, & à dix lieues de Harfleur, le port de Caracotinum. 3.^o Il est à trente-quatre lieues Gauloises de Médiolanum, Évreux. 4.^o Enfin, Juliobona étoit placée au point d'intersection de la voie Romaine de Caracotinum à Augustobona, & de la voie de Bononia à Bréviodurum. Lillebonne de même occupe un emplacement dans lequel l'ancienne chaussée, qui conduit du port de Crétin à Troies, est coupée par la chaussée qui passe de Boulogne à Pontaudemer. Cette dernière circonstance démontre & constate l'identité du lieu ancien & du moderne.

Les Actes & les Écrivains du moyen âge fournissent aussi quelques moyens.

L'auteur de la chronique de

Fontenelle, qui écrivoit sous Louis le Débonnaire, parle de Lillebonne comme d'un lieu voisin de l'abbaye de saint Vandrille, & qui avoit été autrefois une place très-forte, & d'un ordre distingué. Il lui donne même la qualification de cité, qui conservoit encore son nom primitif de Juliobona, sans aucune altération.

La ville de Lillebonne est aussi nommée Juliobona dans un Acte, par lequel Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre & duc de Normandie, confirme un concordat passé entre l'abbé de saint Vandrille & le comte d'Évreux. Ordéric Vital moine de saint Évroul, qui écrivoit en Normandie au commencement du douzième siècle, donne aussi à Lillebonne le nom de Juliobona, & cela en plusieurs endroits.

La ville de Lillebonne étoit donc encore nommée Juliobona au douzième siècle. Ordéric Vital observe que son nom étoit déjà corrompu. L'altération est encore plus marquée dans des chartres, où ce lieu est nommé *Insulabona*, & même *Villabona*. Il est sensible que le nom de Lillebonne s'est formé de celui d'Insulabona, auquel on a ajouté l'article François.

Il résulte de toutes les preuves qu'on vient de développer, que la position de Juliobona à Lillebonne doit être regardée comme un point des plus constans de la Géographie. Elle est appuyée, sur le témoignage

de Ptolémée, déterminée par le concours des voies Romaines, dont les vestiges subsistent encore aujourd'hui, & par sa distance à l'égard des lieux voisins, confirmée enfin par les Actes & par la tradition du moyen âge.

Malgré cela MM. de Valois & de Longuerue ont embrassé des opinions différentes. » Plusieurs veulent, dit M. l'abbé de Longuerue, que Julionbona soit la même que Lillebonne, se fondant uniquement sur le rapport des noms, & sur l'autorité d'Ordéric Vital, qui est peu considérable, puisque ce moine, qui vivoit dans le douzième siècle, étoit très-ignorant dans l'ancienne Géographie. D'ailleurs, Adrien Valois, dans sa Notice des Gaules, a prouvé, par les distances marquées dans l'itinéraire d'Antonin, que cette ville Julionbona ne peut être la même que Lillebonne; mais, il s'est trompé en voulant que Julionbona soit la même que Dieppe, célèbre port de mer; car, Dieppe n'est pas une ancienne ville, & n'étoit autrefois qu'un village. «

Mais 1.^o le rapport des noms est en lui-même, il est vrai, peu considérable pour fixer la position d'un lieu ancien, si ce rapport est dépourvu de toute autre preuve; mais, ici la ressemblance des noms Julionbona & Lillebonne, qu'il plaît à M. de Valois d'appeller *qualiscumque*

similitudo, est appuyée sur la graduation fournie par Ptolémée sur le local actuel qui donne à Lillebonne une intersection des voies Romaines, la même que les Itinéraires établissent à Julionbona. Nous avons vu que l'Auteur de la chronique de Fontenelle, qui vivoit au commencement du neuvième siècle, nomme Lillebonne Julionbona; que la même détermination est constatée par des Actes publics. Le moine Ordéric Vital ne l'a donc pas imaginée au douzième siècle; il a suivi une tradition établie dans le pays où il écrivoit. Mérite-t-il en ce point quelque censure?

2.^o L'opinion de M. de Valois paroît uniquement fondée sur la supposition que le lieu Caracotinum des Itinéraires est le même que le Crotoi en Picardie sur la rivière de Somme; mais, il est constant que la direction de la voie Romaine de Troies à Paris, à Rouen, en suivant le cours de la Seine, conduisoit vers l'embouchure de cette rivière, & non en Picardie. Nous avons remarqué qu'on trouve près de Harfleur l'ancien château de Crétin, auquel le nom & la distance des lieux conviennent parfaitement; & ce qui renverse l'hypothèse de M. de Valois, c'est que les distances du Crotoi à Pontaudemer, Breviodurum, à Évreux, Mediolanum, sont totalement différentes des distances que les Itinéraires nous donnent de Caracotinum à ces deux villes.

3.^o M. de Valois n'est pas plus autorisé à fixer l'ancienne Juliobona à Dieppe. M. l'abbé de Longuerue dit nettement qu'il s'est trompé en ce point, & que Dieppe n'est pas une ville ancienne. L'Auteur de la description de la haute Normandie, prouve que la ville de Dieppe n'existoit pas au commencement du dixième siècle, & qu'elle n'est devenue considérable que dans le quatorzième.

Finissons cet article par quelques observations sur l'antiquité & sur les diverses révolutions de Juliobona.

La plupart des peuples de la Gaule, lorsque Jule César en fit la conquête, avoient leur ville capitale, ou comme Strabon la nomme quelquefois, une métropole de chaque territoire. Les *Caleti* devoient aussi avoir une ville, chef-lieu de toute la cité. Nous voyons dans les commentaires de César, que les peuples *Eburovices*, d'Évreux, & *Lexovii*, de Lisieux leurs voisins, avoient alors des villes où se tenoient les assemblées du Sénat ou des chefs de la cité. Juliobona aura été sans doute l'ancienne capitale des *Caleti*. La terminaison du nom est purement Gauloise, comme celle d'Augustobona.

Suivant une tradition établie il y a plus de neuf cents ans, Calétus, l'ancienne ville des peuples *Caleti*, fut ruinée par Jule César, qui l'ayant fait rebâtir & fortifier, lui donna le

nom de Juliobona; mais, aucun ancien Écrivain ne l'a désignée sous le nom de Calétus. D'ailleurs, il est difficile de la considérer comme l'ouvrage de Jule César. On sçait que les guerres civiles, qui suivirent de près la conquête de la Gaule, ne permirent pas à ce Général d'y faire aucun établissement considérable. Il est plus probable que les peuples *Caleti* auront donné à leur ville capitale le nom de Juliobona en l'honneur de l'empereur Auguste, [*Julius Caesar Augustus*] qui établit dans la Gaule la forme du gouvernement Romain, & qui fut si chéri des Gaulois qu'ils lui éleverent un temple & un autel dans une de leurs métropoles.

La ville de Juliobona étoit encore célèbre & capitale de peuple au second siècle, au tems auquel écrivoit Ptolémée. Nous avons vu qu'il en est fait mention dans l'itinéraire d'Antonin, & dans la Table que l'on présume avoir été dressée sous Théodose. Mais, au tems d'Honorius, elle étoit déchue de son ancienne dignité; du moins elle ne se trouve point au rang des cités de la Gaule dans la Notice qui a été rédigée sous l'empire de ce Prince. Cette ville aura été ruinée par quelque événement, dont nous ignorons le tems & les circonstances, mais certainement avant l'an 738. Il est certain qu'au commencement du huitième siècle on tiroit du milieu de ses ruines

des pierres toutes taillées , & qu'on les employoit à la construction des plus beaux édifices du voisinage.

On voit dans les actes du concile de Chalon-sur-Saône , tenu sous Clovis II vers le milieu du septième siècle , la souscription d'un évêque de Julibona , nommé Betton. M. de Valois pense que ce Prélat étoit évêque ou d'Augustobona , Troies , ou de Juliomagus , Angers , parce qu'il n'assista à ce Concile aucun autre Évêque de ces deux sièges. En effet , il ne paroît pas que Julibona , du pais de Caux , ait eu d'Évêque particulier , lorsque le Christianisme fut établi dans cette partie de la Gaule. Nous avons vu que cette ville fut ruinée au plus tard vers l'an 400 , & peut-être un siècle auparavant ; qu'elle perdit alors la dignité de cité ou de capitale. Julibona & les peuples *Caleti* furent soumis à la juridiction civile de Rouen ; il est certain qu'au tems du concile de Chalon-sur-Saône , saint Ouen exerçoit toutes les fonctions épiscopales dans le pais de Caux.

La ville de Julibona reprit quelque éclat sous les ducs de Normandie , rois d'Angleterre. Nous voyons que ces Princes y faisoient souvent leur résidence , & que les Écrivains la qualifient *Sedes Regia*. Elle est dans une situation agréable , près de la Seine , & dans un pais commode pour la chasse , n'étant

éloignée que de trois lieues de la forêt de Brotonne , connue dès le tems de nos premiers Rois sous le nom d'*Arelaunus Sylva*.

Lillebonne fut dans la suite décorée du titre de Comté qui a passé de la maison d'Harcourt en celle de Lorraine ; cette ville n'est plus qu'un bourg , composé de deux paroisses & d'environ deux cens quarante feux.

Tel est l'état actuel de l'ancienne capitale des peuples *Caleti*. Elle a dû anciennement être d'une grande enceinte ; on découvre encore tous les jours aux environs de Lillebonne des souterrains , des caves , des chaînes de murs , des tombeaux.... & parmi les ruines , d'anciennes monnoies Romaines. Il n'y a pas long-tems qu'on en déterra quelques-unes , dont les plus récentes étoient de l'empereur Philippe. On y a découvert une inscription que l'on présume être du haut Empire , & par conséquent avant l'empire de Gallien.

MEMORIA M.

MAGNINI. SENICIONIS.

Le nom *Memoria* est pris ici pour *Monumentum*, *Sepulcrum* ; Suétone l'emploie dans le même sens en parlant de l'empereur Othon. M. Galland a donné une longue explication de ce monument ; & il observe que Sénèque le rhéteur parle d'un Sénécio , surnommé Grandio , qui

vivoit du tems de Néron ; mais , on ne peut point assurer que le Sénécio de l'inscription ait été de la même famille.

JULIOBONA , *Juliobona* , *Ἰουλιόβονα* , (a) ville de la haute Pannonie , sur le Danube , selon Ptolémée. On croit que c'est présentement la ville de Vienne.

JULIUS PROCULUS , (b) *Julius Proculus* , *Ἰούλιος Πρόκλος* , qui étoit venu d'Albe à Rome avec Romulus , eut le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce Prince. Il étoit un des plus nobles Patriciens , & connu pour un des plus hommes de bien de toute la ville.

Après la mort de Romulus , comme tout le peuple étoit dans un grand trouble , s'étant avancé au milieu de l'assemblée :
 » Messieurs , leur dit-il , Ro-
 » mulus , le fondateur & le
 » pere de cette ville , descendu
 » subitement du Ciel , s'est pré-
 » senté aujourd'hui à moi. Com-
 » me pénétré d'une sainte hor-
 » reur & d'une profonde vé-
 » nération , je lui demandois
 » qu'il me fût permis de l'en-
 » visager librement : Va , m'a-
 » t-il dit , annoncer aux Ro-
 » mains , que la volonté des
 » Dieux est que ma ville de
 » Rome devienne la capitale
 » de l'univers ; qu'ainsi ils aient
 » soin de s'appliquer , de tout
 » leur pouvoir , à l'art mili-
 » taire , & qu'ils sçachent , &
 » le fassent sçavoir à leurs des-

» cendans , que nulle puissance
 » humaine ne pourra résister
 » aux armes des Romains. Après
 » m'avoir parlé ainsi , dit Julius
 » Proculus , il a disparu. »

C'est une chose étonnante , combien ce discours , qui faisoit foi de l'immortalité de Romulus , rassura & consola tout le peuple & toute l'armée. Il est à présumer que Julius Proculus fut bien payé de son témoignage , comme long-tems après Livie récompensa avantageusement un Sénateur , qui assura avec serment qu'il avoit vu monter dans le Ciel l'ame d'Auguste.

JULIUS [C.] , *C. Julius* , *Γ- Ἰούλιος* , (c) fut créé Consul avec Q. Fabius , l'an de Rome 272. Pendant leur magistrature les Eques & les Veiens vinrent ravager les terres de la République.

C. Julius fut un de ceux qu'on choisit pour Décemvirs , l'an de Rome 302. Quoique ces Magistrats eussent été créés avec une souveraine autorité , cependant un homme du peuple ayant été tué & enterré dans la maison d'un Patricien nommé P. Sestius , & son cadavre ayant été tiré de la fosse , & produit dans l'assemblée , C. Julius appella P. Sestius devant le tribunal du peuple , & l'y accusa de ce meurtre , se retranchant volontairement une partie de ses droits , pour en

(a) Ptolem. L. II. c. 15.

(b) Plut. Tom. I. pag. 35. Tit. Liv. L. I. c. 16. Roll. Hist. Rom. Tom. I.

pag. 52, 53, 61.

(c) Tit. Liv. L. II. c. 43. L. III. c. 33, 50.

faire honneur à la liberté de la multitude.

En général, les Décemvirs de cette année se comportèrent avec toute la modération possible ; mais, ceux qui leur succéderent ne marchèrent pas sur leurs traces. Ils se continuèrent dans leur magistrature, l'année suivante, & souleverent tout le monde contr'eux. Les soldats s'étant retirés alors sur le mont Aventin, on leur envoya trois députés consulaires, du nombre desquels fut C. Julius ; mais, ces députés ne firent rien. Ceux qu'on envoya après eux réussirent mieux.

JULIUS [C.], *C. Julius*, Γ. Γούλιος, (a) fut élevé au consulat avec M. Géganius Macérinus, l'an de Rome 308. Ces deux Magistrats, s'étant aperçus de quelques secrètes menées des Tribuns contre la jeunesse Patricienne, qui pouvoient allumer bien-tôt le feu de la sédition, si on n'y apportait remède, trouverent le moyen de contenir le peuple dans le devoir en menaçant de faire des levées de troupes pour porter la guerre chez les Volques & chez les Eques, mais tenant toujours la chose en suspens sans l'exécuter. Ainsi, sans s'élever contre la puissance des Tribuns, sans commettre la majesté du Sénat, ils firent jouir l'État d'une paix tranquille au dedans & au-dehors, du moins

pendant la plus grande partie de l'année.

Douze ans après, C. Julius fut élevé de nouveau au Consulat, & eut pour collègue L. Virginus. On leur continua la même dignité l'année suivante, suivant Macer Licinius cité par Tite-Live.

JULIUS [L.], *L. Julius*, Λ. Γούλιος, (b) fut créé tribun militaire l'an de Rome 317. Sept ans après, le dictateur A. Postumius Tubertus le choisit pour maître de la cavalerie. L. Julius fut élevé au Consulat avec L. Papirius Crassus, l'an de Rome 325. Cette année, les Tribuns se préparoient à établir une loi pour fixer le prix des amendes. Mais, nos deux Consuls, informés de ce dessein, par un des Tribuns qui révéla le secret de ses Collègues, les prévinrent, & s'en firent un mérite auprès du peuple à qui cette loi étoit très-agréable.

JULIUS [C.] MENTO, *C. Julius Mento*, (c) parvint au consulat avec T. Quintius Pennus Cincinnatus, l'an de Rome 324.

Les grands préparatifs de guerre, que faisoient alors les Eques & les Volques, firent que le Sénat songea à nommer un Dictateur. Les Consuls, qui dans tout le reste étoient opposés l'un à l'autre, & toujours d'avis différent, ce qui alar-

(a) Tit. Liv. L. III. c. 65. L. IV. c. 21, 23.

(b) Tit. Liv. L. IV. c. 16, 26, 30.

(c) Tit. Liv. L. IV. c. 26. & seq. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 499. & suiv.

moit fort le Sénat, se réunirent en cette occasion pour traverser une nomination qu'ils regardoient comme la ruine de leur autorité, sans que rien pût les séparer ni leur faire changer de sentiment. Alors, comme les nouvelles du puissant armement des ennemis jettoient une grande alarme dans les esprits, Q. Servilius Priscus, qui avoit passé par toutes les charges avec honneur, voyant les Consuls déterminés à ne point céder à l'autorité du Sénat, eut recours à un remède plus dangereux par ses suites que le mal même auquel on vouloit remédier. Il exhorta les Tribuns à faire intervenir l'autorité du peuple dont ils étoient dépositaires, pour obliger les Consuls à nommer un Dictateur. Les Tribuns saisirent avec joie cette occasion de faire valoir leur puissance; & ayant délibéré ensemble sur la demande de Q. Servilius Priscus, ils prononcèrent d'un commun accord, que les Consuls eussent à obéir au Sénat, & que s'ils résistoient davantage au sentiment unanime d'une si auguste compagnie, ils les feroient mener en prison. Les Consuls aimèrent mieux céder aux Tribuns qu'au Sénat. Ils se plaignirent fortement que les Sénateurs trahissoient leur propre intérêt & l'honneur du Consulat, en soumettant cette su-

prême Magistrature au joug de la puissance tribunitienne. Ils avoient raison en cela. Car, quoi de plus injurieux & de plus outrageant pour le Sénat, que cette menace insolente des Tribuns, de jeter en prison les Consuls? & ce qui n'étoit alors qu'une menace, fut réellement exécuté dans la suite.

C. Julius Mento eut ordre du nouveau Dictateur de rester à Rome pour garder la ville. Pendant ce tems-là, il fit vœu de bâtir un temple à l'honneur d'Apollon, sans communiquer ce dessein à son collègue absent. Celui-ci en fut indigné, & s'en plaignit, mais inutilement, quand il fut de retour à Rome.

JULIUS [SEXTUS] IULUS.
Sextus Julius Iulus, (a) parvint au tribunat militaire l'an de Rome 331.

JULIUS [C.] IULUS, (b)
C. Julius Iulus, étoit tribun militaire l'an de Rome 347, avec P. Cornélius Cossus & C. Servilius Ahala. Il le fut encore six ans après, mais avec d'autres collègues & en plus grand nombre que ceux de la première fois. Il parvint dans la suite à la censure, & mourut même dans l'exercice de cette charge, l'an de Rome 363.

JULIUS [L.] IULUS, (c)
L. Julius Iulus, un des huit tribuns militaires que les Romains créèrent l'an de Rome 352. Tite-Live remarque qu'on

(a) Tit. Liv. L. IV. c. 35.

(b) Tit. Liv. L. IV. c. 56, 61. L. V.

c. 31.

(c) Tit. Liv. L. V. c. 1.

n'en avoit pas encore créé un aussi grand nombre.

JULIUS [L.] IULUS , (a)
L. Julius Iulus , fut créé tribun militaire , l'an de Rome 354 , & il le fut de nouveau quatre ans après. Les Tarquiniens étant venus faire des incursions sur les terres de la République , *L. Julius Iulus* & *A. Postumius Régillensis* son collègue marcherent contr'eux , non avec une armée dans les formes , [car les Tribuns du peuple ne leur avoient pas permis de faire des levées] mais avec une troupe de volontaires qu'ils avoient piqués d'honneur ; & ayant traversé obliquement le païs des Cérites , ils surprirent & opprimerent ces pillards , qui s'en alloient chargés de butin. Ils en tuerent un grand nombre , dépouillerent tout le reste , & s'en retournerent à Rome , après avoir recouvré leurs biens , & enlevé celui des autres :

JULIUS [L.] IULUS , (b)
L. Julius Iulus , étoit tribun militaire , l'an de Rome 367.

JULIUS [L.] , L. Julius ,
A. Γούλιος , (c) fut nommé tribun militaire , l'an de Rome 376. Deux de ses collègues l'emportèrent sur lui par leur crédit , & sur les autres par leur naissance , & obtinrent le commandement de l'armée qu'on envoyoit contre les Volsques , sans tirer au sort ; mais , on

(a) Tit. Liv. L. V. c. 10 , 16.

(b) Tite. Liv. L. VI. c. 4.

(c) Tit. Liv. L. VI. c. 30.

eut lieu de se repentir de cette préférence.

JULIUS [C.] , C. Julius ,
(d) Γ. Γούλιος , fut nommé dictateur , l'an de Rome 403 , & choisit pour maître de la cavalerie *L. Emilius*. Ce Magistrat , ayant tenté inutilement de faire nommer deux Consuls Patriciens , sortit de charge , & laissa ce projet commencé à *C. Sulpicius* & à *M. Fabius* , créés successivement inter-Rois. Le dernier , trouvant le peuple plus traitable après le bienfait qu'il venoit de recevoir , fit créer Consul ce même *C. Sulpicius* , qui avoit été inter-Roi avant lui , & *T. Quintius Pennus*.

JULIUS [L.] SEQUESTRIS ,
L. Julius Sequestris , (e) en allant dans le païs des Sabins , fut tué lui & son cheval d'un coup de tonnerre ; ce qui fut pris par les Romains pour un prodige qu'ils jugerent digne d'être expié.

JULIUS [L.] , L. Julius ,
A. Γούλιος , (f) étoit Préteur l'an de Rome 569 , & eut pour département la Gaule Citérieure par rapport aux Romains. Il lui fut enjoint de partir incessamment , parce que les Gaulois d'au-delà les Alpes étant passés en Italie , par des défilés inconnus jusqu'alors , bâtissoient dans le lieu qu'on appella depuis le territoire d'Aquilée. Le Préteur eut ordre d'empêcher

(d) Tit. Liv. L. VII. c. 21.

(e) Tit. Liv. L. XXXIII c. 26.

(f) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 45.

cette entreprise, autant qu'il le pourroit, sans employer la force des armes. Que s'il étoit contraint de leur déclarer la guerre, il en informât les Consuls, l'intention du Sénat étant que l'un des deux menât les légions contre ces Barbares.

JULIUS [SEXTUS] CÉSAR, *Sext. Julius Cæsar*, (a) étoit tribun des soldats, l'an de Rome 571, & commandoit avec L. Aurélius Cotta la troisième légion. Onze ans après, Sext. Julius César fut envoyé en qualité de Commissaire chez les Abdérites, pour faire rendre à ce peuple ses biens & sa liberté, dont il avoit été dépouillé par le consul Hostilius & le préteur Hortensius.

JULIUS, *Julius*, Ἰούλιος, (b) fut député par les Romains dans l'Achaïe avec quelques autres Commissaires, pour y appaiser des troubles qui s'y étoient excités l'an de Rome 605.

JULIUS [L.] CÉSAR, (c) *L. Julius Cæsar*, géra le Consulat avec P. Rutilius Lupus, l'an de Rome 662, & 90 avant Jésus-Christ.

Les Romains avoient alors sur les bras la guerre de alliés, & leurs affaires alloient même fort mal. L. Julius César eut le premier la gloire d'un succès important, qui commença à relever leurs espérances. Il étoit chargé de la guerre contre les Samnites, qui lui donnoient

tant d'occupation, qu'il ne lui fut pas possible de trouver le tems d'aller à Rome pour se donner un collègue en la place de P. Rutilius Lupus qui avoit été tué dans un combat; en sorte que depuis le 12 Juin, jour de la défaite & de la mort de cet infortuné Consul, L. Julius César demeura seul jusqu'à la fin de l'année à la tête de la République.

Il avoit reçu d'abord un échec, qui contribua vraisemblablement à le rendre plus précautionné. Il vint donc se camper près de Papius, général des Samnites, qui assiégeoit la ville d'Acerres en Campanie; mais, content de lui donner de la jalousie, & de l'incommoder dans les opérations du siège, il évitoit d'en venir à une bataille. Il se vit même obligé d'affoiblir son armée par la ruse de l'ennemi. Les Romains avoient avec eux des Numides auxiliaires. Papius fit amener dans son camp Oxyntas fils de Jugurtha, qui avoit été mis en garde à Venouse; & lui ayant fait prendre tous les ornemens de la royauté, il le montrait souvent aux Numides. Ceux-ci désertèrent en foule pour aller se rendre auprès de leur Roi; & L. Julius César n'eut d'autre parti à prendre que de renvoyer en Afrique tout ce qu'il avoit de Numides dans son armée.

(a) Tit. Liv. L. XL. c. 27. L. XLIII. c. 4.

(b) Roll. Hist. Rom. T. V. p. 128.

(c) Crév. Hist. Rom. T. V. p. 505. & suiv.

Papius, fier de ces avantages, résolut d'engager le combat avec le consul Romain ; & voyant qu'il ne sortoit point de son camp, il le méprisa assez pour entreprendre de forcer ses retranchemens. Les Romains se défendirent avec courage ; & pendant qu'ils arrêtoient les ennemis à l'endroit de l'attaque, le Consul fit sortir par une autre porte la cavalerie, qui prenant les Samnites en queue, les mit entièrement en désordre, enforte qu'il en resta six mille sur la place. Cette victoire rendit la joie & l'espérance aux Romains. Le Consul fut proclamé *Imperator* par ses soldats ; & à Rome on quitta l'habit de guerre pour reprendre la toge.

Le bonheur n'accompagna pas L. Julius César jusqu'à la fin de la campagne. Il souffrit encore une perte considérable, mais à laquelle contribua peut-être une maladie qui le mettoit hors d'état d'agir, & qui l'obligeoit de se faire porter en litière au milieu de son armée.

Avant que de sortir de charge, de l'avis & par l'autorité du Sénat, il porta une loi pour donner le droit de bourgeoisie à ceux des alliés qui étoient jusques-là demeurés fideles. Par cette loi le Latium & partie de la Toscane & de l'Ombrie, acquirent le droit qui les éga- loit aux Romains. Ils s'attache-

rent d'autant plus fortement à la République ; & les autres peuples d'Italie concurent aussi l'espérance de partager avec eux ce privilege, au moins en posant les armes, & ce fut réellement par cette voie que la guerre fut terminée. Mais, pour amener les choses à ce point, il fallut encore qu'il y eût bien du sang répandu.

JULIUS, *Julius*, Ἰούλις, (a) dont parle Cicéron dans son oraison pour le poète Archias.

JULIUS [C.], *C. Julius*, Γ. Ἰούλιος, (b) dont Cicéron fait mention dans une de ses oraisons contre Verrès.

JULIUS [C.], *C. Julius*, Γ. Ἰούλιος, (c) qui, demandant le Consulat contre toutes les loix, fut arrêté par P. Sulpicius.

JULIUS [C.], *C. Julius*, Γ. Ἰούλιος, (d) fut Consul avec C. Figulus ; Cicéron parle de ces deux Magistrats dans son oraison pour P. Sylla. Ce C. Julius est peut-être le même dont il est fait mention dans l'article précédent.

JULIUS CELSUS, *Julius Celsus*, certain Auteur, à qui quelques-uns ont attribué les Commentaires de Jule César, parce qu'on lit dans quelques anciens livres, à la fin de ces Commentaires : *Julius Celsus Constantinus Commentarios Caesaris*. Il y en a qui prétendent que tout ce que l'on peut con-

(a) Cicer. Orat. pro Arch. Poët. c. 8.

(b) Cicer. in Verr. L. I. c. 34.

(c) Cicer. de Arusp. Resp. c. 40.

(d) Cicer. Orat. pro P. Syll. c. 42.

clure delà, c'est que quelque Auteur du nom de Julius Celsus aura retouché les Commentaires de César, & y aura peut-être fait quelques additions, mais qu'il n'aura pas cependant changé cet ouvrage, comme Justin a fait celui de Trogue Pompée. •

JULIUS [L.] PATIÉCUS, *L. Julius Patiecus*, (a) officier Espagnol, qui s'attacha au parti de César.

La ville d'Ulla étant assiégée par le jeune Pompée, les habitants députerent vers César pour le prier de les secourir au plutôt. César, qui sçavoit que cette ville avoit toujours été très-affectonnée au peuple Romain, fit partir en diligence six cohortes, & pareil nombre de cavalerie sous le commandement de *L. Julius Patiecus*, qui étoit un capitaine expérimenté, & qui connoissoit fort bien le païs. *L. Julius Patiecus*, étant arrivé au camp de Pompée, par un orage si grand, qu'on ne se reconnoissoit pas l'un l'autre, fit marcher deux à deux sa cavalerie; & comme on eut demandé assez haut, *qui va là?* Un cavalier répondit, *qu'on se tût*, & qu'ils vouloient surprendre la ville; en sorte qu'on les laissa passer librement.

Lorsqu'ils furent aux portes d'Ulla, étant entrés au premier signal, ils firent aussi-tôt

une sortie, après avoir laissé une partie de leurs gens pour favoriser leur retraite, & mirent en si grand désordre le camp de Pompée, où l'on ne sçavoit rien de leur arrivée, qu'on crut que tout étoit perdu.

JULIUS [C.], *C. Julius*, Γ. Γούλιος, (b) l'un des complices de la conjuration de Catilina. Il fut envoyé dans l'Apulie pour y travailler à grossir le parti.

JULIUS [L.], *L. Julius*, Λ. Γούλιος, (c) ami de P. Cuspius. Cicéron recommandant les amis de ce P. Cuspius à Q. Valérius dans une de ses lettres, nomme spécialement *L. Julius*.

JULIUS [L.] MOCILLA, *L. Julius Mocilla*, (d) ancien Préteur, qui, après la bataille de Philippes, fut puissamment protégé, ainsi que son fils, par T. Pomponius Atticus.

JULIUS [L.] CALIDIUS, *L. Julius Calidius*, (e) contemporain de T. Pomponius Atticus, étoit sans contredit le meilleur & le plus agréable poëte qu'il y eût eu depuis Lucrece & Catulle, homme d'ailleurs encore plus estimable pour sa haute probité, recommandable par ses rares talens, & d'un esprit orné de la plus riche érudition. T. Pomponius Atticus vint à bout de le soustraire à l'avidité de P. Volumnius, in-

(a) Hirt. Panf. de Bell. Hisp. p. 829, 830.

(b) Sallust. in Catilin. c. 16.

(c) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 6.

(d) Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c. 11.

(e) Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c. 12.

tendant de l'artillerie de M. Antoine, qui avoit profité de son absence pour l'envelopper dans la proscription qui suivit celle des Chevaliers; car, les grands biens, que L. Julius Calidius avoit en Afrique, étoient d'une délicateuse amorce pour le délateur, & rendoit son absolution bien difficile.

JULIUS, *Julius*, Ἰούλιος, (a) commandant d'une légion Romaine, qui campoit hors de la ville de Jérusalem. Le bruit s'étant répandu qu'Hérode le Grand, qui étoit allé trouver Marc-Antoine, pour se justifier de la mort d'Aristobule, avoit été tué par ordre de ce Romain, Alexandra & Mariamne sa fille, qui étoit femme d'Hérode, résolurent de s'aller mettre sous la protection de Julius, afin d'y être en sûreté, s'il arrivoit quelque tumulte; mais, quand elles eurent appris que bien loin qu'Hérode eût été tué par ordre de M. Antoine, il en avoit été parfaitement bien reçu, elles changèrent de sentiment.

JULIUS [Q.] POSTUMUS, *Q. Julius Postumus*, (b) personnage consulaire, ayant été fait gouverneur de la Dalmatie, mérita les ornemens du triomphe.

JULIUS FLORUS, *Julius Florus*, (c) né dans le pays de

Treves, se joignit, l'an de Jesus-Christ 21, à Julius Sacrovir qui étoit du pays des Éduens, & ils souleverent ensemble les villes de la Gaule, profitant pour cela de l'occasion des dettes excessives dont elles étoient accablées. *Voyez Sacrovir.*

JULIUS SACROVIR, *Julius Sacrovir*, Gaulois, natif du pays des Éduens. *Voyez Sacrovir.*

JULIUS INDUS, *Julius Indus*, autre Gaulois, natif du pays de Treves. *Voyez Sacrovir.*

JULIUS AFRICANUS, (d) *Julius Africanus*, du pays des Santones, peuple des Gaules, fut accusé comme un des amis de Séjan, vers l'an de Jesus-Christ 32.

JULIUS POSTUMUS, (e) *Julius Postumus*, devint un des plus intimes confidens de Livie, par le moyen du commerce aduldere qu'il entretenoit avec Mutilia Prisca.

JULIUS CELSUS, *Julius Celsus*, (f) chevalier Romain, fut condamné à mort vers l'an de Jesus-Christ 35, sous prétexte de conjuration. Étant lié en prison d'une chaîne assez longue, il la mit au tour de son cou, & à force de tirer, en s'éloignant du poteau où

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 516.

(b) Vell. Paterc. L. II. c. 116.

(c) Vell. Paterc. L. II. c. 129. Tacit. Annal. L. III. c. 40. & seq. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 446. & suiv.

(d) Tacit. Annal. L. VI. c. 7.

(e) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 529.

(f) Tacit. Annal. L. VI. c. 14.

elle étoit attachée, il s'étrangla lui-même.

JULIUS MARINUS, *Julius Marinus*, (a) fut livré à la mort par Tibère, quoiqu'il fût un des plus anciens amis de ce Prince, qu'il l'eût suivi dans sa retraite de Rhodes, & ne l'eût jamais quitté dans celle de Caprée. Julius Marinus avoit prêté son ministère à Séjan pour opprimer Curtius Atticus. Ainsi, l'on se réjouit d'autant plus de sa perte, qu'il avoit donné lui-même l'exemple dont on se servit contre lui.

JULIUS CANUS, *Julius Canus*. Voyez Canus.

JULIUS LUPUS, *Julius Lupus*, (b) accusa, sous l'empire de Claude, L. Vitellius du crime de lèse-majesté. Claude prêtoit l'oreille à cette accusation, si Agrippine n'eût pris avec lui non le ton suppliant, mais celui des menaces, & ne l'eût ainsi forcé d'exiler Julius Lupus, l'an de Jésus-Christ. 51.

JULIUS AQUILA, *Julius Aquila*, (c) chevalier Romain, fut laissé à la tête de quelques cohortes avec Cotys, jeune prince sans expérience, qu'on avoit établi roi du Bosphore, vers l'an de Jésus-Christ 54. Julius Aquila obtint quelque tems après les ornemens de la Préture.

JULIUS AGRIPPA, *Julius Agrippa*, (d) fut exilé dans une

isle de la mer Égée, sous l'empire de Néron.

JULIUS ALTINUS, *Julius Altinus*, (e) fut aussi exilé dans une isle de la mer Égée, dans le même tems que Julius Agrippa.

JULIUS PÉLIGNUS, *Julius Pelignus*, (f) gouverneur de la Cappadoce, vers l'an de Jésus-Christ 56. C'étoit un homme également méprisable par la bassesse de son esprit & la difformité de son corps, mais qui avoit gagné les bonnes grâces de Claude, en lui servant de bouffon, lorsque n'étant encore que simple particulier, il passoit son tems dans la compagnie de ces sortes de gens auxquels on l'abandonnoit. Julius Pélignus, ayant ramassé les troupes auxiliaires de sa province, se mit en devoir de recouvrer l'Arménie. Mais, ayant été bien-tôt abandonné des alliés à qui il faisoit plus de mal par son avarice, qu'aux ennemis par ses armes, pour se mettre à couvert des incursions des Barbares à qui il n'avoit aucune défense à opposer, il vint trouver Rhadamiste; & gagné par ses présens, il fut le premier à lui conseiller de prendre les ornemens de la royauté, & lui-même assista à son couronnement, où il fit tout à la fois le personnage de protecteur & de satellite. Dès que

(a) Tacit. Annal. L. VI. c. 10.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 199.

(c) Tacit. Annal. L. XII. c. 15, 21.

(d) Tacit. Annal. L. XV. c. 71.

(e) Tacit. Annal. L. XV. c. 71.

(f) Tacit. Annal. L. XII. c. 49. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 212.

Claude eut appris la conduite infâme de ce Commandant, pour ne pas paroître approuver un procédé capable de déshonorer le nom Romain, il envoya sur les lieux le lieutenant Helvidius Priscus à la tête d'une légion, qui apaisa la plupart des troubles par sa prudence, plutôt que par la force des armes.

JULIUS PAULUS, *Julius Paulus*, (a) frere de Claudius Civilis, étoit des plus distingués d'entre les Bataves, étant de race royale. Ayant été fausement accusé de trahison, il fut mis à mort par ordre de Fonteius Capiton, commandant de la basse Germanie.

JULIUS DENSUS, *Julius Densus*, (b) chevalier Romain, à qui l'on voulut faire un crime de son attachement pour Britannicus. Mais, l'empereur Néron ne voulut point recevoir l'accusation qu'on formoit contre lui à cette occasion.

JULIUS POLLION, *Julius Pollio*, (c) tribun d'une cohorte Prétorienne. Néron, voulant se défaire de Britannicus, par la voie du poison, le lui fit préparer par le ministère de Julius Pollion, qui avoit en sa garde une empoisonneuse nommée Locusta, condamnée pour plusieurs tours de son métier qui l'avoient rendu fameuse.

(a) Tacit. Hist. L. IV. c. 13. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 252.

(b) Tacit. Annal. L. XIII. c. 10. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 255.

(c) Tacit. Annal. L. XIII. c. 15.

JULIUS CLASSICIANUS, *Julius Classicianus*, (d) ayant été nommé intendant de la grande Bretagne, sous l'empire de Néron, vers l'an de Jesus-Christ 61, s'opposa au bien général de l'Empire, pour satisfaire la haine particulière qu'il portoit à Suétonius Paulinus commandant de la Province. Il ne cessoit de publier qu'il falloit attendre pour agir, qu'on lui eût envoyé un successeur, qui, sans irriter les Barbares par sa cruauté & son orgueil, les feroit peut-être rentrer dans le devoir par la douceur. En même-tems, il écrivoit à Rome qu'on ne verroit point la fin de la guerre, tant que Suétonius Paullinus commanderoit dans la province; car, il avoit soin d'attribuer ses prospérités au bonheur de la République, & ses défaites à sa mauvaise conduite.

JULIUS MONTANUS, (e) *Julius Montanus*, Sénateur Romain, qui périt avant que d'avoir passé par les charges, sous l'empire de Néron. Ce Prince, vers l'an de Jesus-Christ 61, s'étant avisé de faire dans la ville des courses nocturnes, attaqua une nuit Julius Montanus, qui se défendit avec tant de vigueur, qu'il obligea l'Empereur de prendre la fuite. Mais, s'étant avisé de lui en

Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 260, 261.

(d) Tacit. Annal. L. XIV. c. 38.

Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 344.

(e) Tacit. Annal. L. XIII. c. 25.

demander pardon, après l'avoir reconnu, il eut ordre de quitter la vie, une telle soumission étant regardée comme un reproche qu'il faisoit à Néron de son infamie.

JULIUS TUGURINUS, (a)

Julius Tugurinus, de l'ordre des chevaliers Romains, entra dans la conjuration qui se forma contre Néron, l'an de J. C. 65. On sçait que cette conjuration ayant été découverte, il en coûta la vie aux conjurés.

JULIUS VINDEX, *Julius Vindex. Voyez Vindex.*

JULIUS ATTICUS, *Julius Atticus*, (b) l'un des soldats du guet, qui étant venu à la rencontre de Galba, lui dit en lui montrant son épée toute sanglante, qu'il venoit de tuer Othon. A quoi ce Prince répondit : *Qui te l'a ordonné, camarade ?*

JULIUS BURDON, *Julius Burdo*, (c) commandant de la flotte de Germanie, vers l'an de Jesus-Christ 69. Vitellius, voulant le sauver de la fureur des soldats qui demandoient qu'on le mît à mort, usa d'adresse pour cet effet. L'armée étoit irritée contre lui de ce qu'il avoit d'abord accusé, & ensuite fait périr par ses artifices Fonteius Capiton, dont le souvenir étoit cher aux soldats. Ayant affaire à des furieux,

Vitellius pouvoit faire périr hautement, mais ne pouvoit sauver que par artifice ceux dont ils demandoient la mort. Julius Burdon fut donc gardé en prison ; & ce ne fut qu'après un certain tems qu'il fut mis en liberté, la colere des soldats étant entièrement assouvie.

JULIUS ALPINUS, *Julius Alpinus*, (d) l'un des chefs de la nation Helvétienne, eut la tête tranchée par ordre de Cécina, l'an de Jesus-Christ 69. Ce général Romain ne le condamna ainsi au dernier supplice, que parce qu'il le regardoit comme l'auteur d'une révolte qui s'étoit excitée parmi les Helvétiens.

JULIUS FRONTON, *Julius Fronto*, tribun dans l'armée d'Othon. *Voyez l'article suivant.*

JULIUS GRATUS, *Julius Gratus*, (e) préfet de Camp dans l'armée de Vitellius, l'an de Jesus-Christ 69, fut lié par ses propres soldats, qui l'accusoient de trahir les intérêts de leur Prince, pour faire plaisir à son frere Julius Fronton qui servoit dans les troupes d'Othon en qualité de tribun des soldats, & qui pour une raison semblable avoit aussi été lié par les Othoniens.

JULIUS FRONTON, (f) *Julius Fronto*, officier du guet,

(a) Tacit. Annal. L. XV. c. 50.

(b) Tacit. Hist. L. I. c. 35. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 42.

(c) Tacit. Hist. L. I. c. 58. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 78.

(d) Tacit. Hist. L. I. c. 68. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 84.

(e) Tacit. Hist. L. II. c. 26. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 100.

(f) Tacit. Hist. L. I. c. 30.

fut cassé par Galba , l'an de J. C. 69.

JULIUS MANSUÉTUS, (a) *Julius Mansuetus*, né en Espagne , en s'enrôlant dans la légion nommée la Ravissante , laissa dans sa maison un fils encore enfant. Étant devenu grand, Galba l'engagea dans la septième , & ce fut lui qui ayant renversé son pere d'un coup d'épée , à la bataille de Bédriac , le reconnut en le fouillant , & fut reconnu de lui. Alors , désespéré d'avoir ôté la vie à celui de qui il tenoit la sienne , il l'embrassoit les larmes aux yeux , conjurant d'une voix entrecoupée de sanglots , ses Manes de lui pardonner cette action involontaire , & de ne le pas avoir en exécration comme un patricide. En même-tems , il leva son corps de terre , & après lui avoir creusé une fosse , le mit dedans & lui rendit tous les devoirs qu'il pouvoit attendre de lui dans cette conjoncture. L'action fut remarquée de ceux qui étoient présens , & qui en répandirent aussi-tôt la nouvelle dans toute l'armée ; les soldats effrayés déplorèrent le sort de ces deux infortunés , & prirent de là occasion de détester la fureur des guerres civiles , dans lesquelles il se commettoit tant de crimes de cette nature ; ce qui ne les empêcha pas de dépouiller leurs alliés , leurs parens , leurs freres morts ,

avec cette même inhumanité qu'ils venoient de condamner.

JULIUS PRISCUS , *Julius Priscus* , (b) fut nommé préfet du Prétoire par Vitellius , l'an de Jésus-Christ 69 , & envoyé dans la suite pour fermer les passages de l'Appennin à Primus Antonius. Julius Priscus étoit accompagné d'Alphénus Varus , qui étoit aussi préfet du Prétoire. Ils avoient à leurs ordres quatorze cohortes Prétoiriennes & toute la cavalerie ; ils menerent en outre avec eux la légion de la marine. Mais , malgré toutes ces forces , ils ne purent résister à l'ennemi , & ils furent battus. Pendant que les tribuns & les centurions passoient à l'envi du côté des vainqueurs , les simples soldats s'opiniâtroient à défendre Vitellius , jusqu'à ce qu'enfin Julius Priscus & Alphénus Varus ayant abandonné le camp pour retourner auprès de ce Prince , laisserent à chacun la liberté de se rendre sans honte.

Après la mort de Vitellius , Julius Priscus se tua lui-même , sans qu'on l'y forçât , & seulement pour éviter la honte de ses crimes. Mais , Alphénus Varus survécut à sa lâcheté & à son infamie.

JULIUS CALÉNUS , *Julius Calenus* , (c) Éduen , fut d'abord dans le parti de Vitellius , & combattit pour ce Prince à la bataille de Crémone , où les

(a) Tacit. Hist. L. III. c. 25.

(b) Tacit. Hist. L. III. c. 55 , 61. L. IV. c. 11. Crév. Hist. des Emp. T. III.

p. 147 , 217. & suiv.

(c) Tacit. Hist. L. III. c. 35. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 206.

Vitelliens furent taillés en pièces. Il fut ensuite choisi par le vainqueur pour aller avec Alpinus Montanus porter la nouvelle de cette victoire en Gaule & en Germanie. Ces deux Officiers étoient bien propres à servir de preuves du mauvais état des affaires de Vitellius ; car , Alpinus Montanus, ainsi que nous l'avons dit de Julius Calénus , avoient suivi auparavant le parti de cet Empereur.

JULIUS AGRESTIS, *Julius Agrestis*, (a) centurion sous Vitellius. Après la défaite de Crémone, arrivée l'an de Jésus-Christ 69, Vitellius voulut en étouffer la nouvelle , & fit même tuer plusieurs personnes pour différer plus sûrement la connoissance de son désastre. Mais , Julius Agrestis , après avoir , avec une résolution & une constance admirables, tenté dans plusieurs entretiens , de réveiller la vigueur éteinte de Vitellius , ne pouvant rien gagner sur ce courage abattu , lui persuada au moins de l'envoyer sur les lieux , pour examiner les forces de l'ennemi , & sçavoir au juste ce qui s'étoit passé à Crémone. Quand il fut arrivé dans le camp d'Antonius Primus, il ne chercha point à découvrir ses secrets avec artifice ; mais , lui ayant déclaré franchement les ordres de son Prince & le sujet de son voyage, il lui demanda la permission

de tout examiner. Antonius Primus , bien loin de s'y opposer , envoya avec lui des gens à qui il ordonna de lui montrer le champ de bataille, les ruines de Crémone & les légions vaincues & prisonnières. Julius Agrestis alla retrouver Vitellius , & lui fit de tout un rapport fidele ; & voyant que ce Prince refusoit d'y ajouter foi , & lui reprochoit de s'être laissé corrompre : » Puisqu'il » vous faut , lui dit-il , des » preuves plus convaincantes , » & que ma vie & ma mort vous » sont également inutiles , je » vais vous donner un témoin » irréprochable de ma sincé- » rité. « Et aussi-tôt s'étant retiré de devant les yeux de l'Empereur, il se donna la mort. Quelques-uns assurent qu'il fut tué par ordre de Vitellius sans rien diminuer des éloges que sa constance & sa fidélité méritoient.

JULIUS CORDUS, *Julius Cordus*, (b) ne nous est connu que pour avoir mis l'Aquitaine dans les intérêts d'Othon. Encore cette province ne tarda-t-elle pas à abandonner le parti de ce Prince pour suivre celui de Vitellius ; car , ce n'étoient ni l'affection ni la fidélité, mais la nécessité & la crainte qui engageoient les peuples dans l'un ou dans l'autre parti.

JULIUS CLASSICUS, (c) *Julius Classicus*, né dans le païs

(a) Tacit. Hist. L. III. c. 54. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 217.

(b) Tacit. Hist. L. I. c. 76.

(c) Tacit. Hist. L. II. c. 14. L. IV. c. 55. & 107. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 305. & suiv.

de Treves , & Colonel d'un régiment de cavalerie de la nation au service des Romains. L'an de Jesus-Christ 70 , la Gaule Narbonnoise qui avoit prêté serment à Vitellius , étant menacée par la flotte d'Othon , on y envoya deux cohortes de Tongres , quatre compagnies de cavaliers de la même nation , & le régiment entier de la cavalerie de Treves , le tout sous le commandement de Julius Clasticus , qui eut ordre d'en mettre une partie dans la colonie de Fréjus , pour ne pas laisser la mer libre à la flotte ennemie , en lui opposant toutes ces troupes du côté de la terre. Ainsi , Julius Clasticus alla au-devant de l'ennemi avec douze compagnies de cavalerie , l'élite de deux cohortes , à quoi il ajouta celle des Liguriens qui de tout tems étoit employée à garder le païs , & cinq cens Pannoniens qu'on n'avoit pas encore rangés par compagnies.

Aussi-tôt les deux partis se préparèrent au combat. Les chefs d'Othon rangerent une partie des soldats de la marine avec les gens du païs , sur les collines voisines de la mer , & les Prétoriens dans la plaine qui étoit entre les collines & le rivage , la flotte se tenant près du bord , la proue tournée du côté de la bataille , & menaçant delà les ennemis. Les Vitelliens , qui avoient moins d'infanterie , placèrent les montagnards sur les hauteurs voisines , & leurs cohortes bien

ferrées derrière leur cavalerie qui faisoit leur principale force. La cavalerie de Treves , s'étant témérairement présentée à l'ennemi , fut reçue de front par les vétérans des cohortes Prétoriennes , & dans le même tems attaquée en flanc par les paysans qui l'accabloient de pierres , & qui se mêlant avec les soldats , combattoient avec autant d'ardeur & de courage qu'eux dans la victoire. Les Vitelliens étoient déjà fort ébranlés , lorsque ce qui étoit resté de soldats sur la flotte , les prit en queue & acheva leur défaite. Par-là ils se trouvoient enfermés de tous côtés , & auroient tous été taillés en pièces , si la nuit qui vint à propos pour eux , n'eût arrêté la fougue du vainqueur , & favorisé leur fuite.

Les Vitelliens , quoique vaincus , ne perdirent pas courage ; mais , aidés d'un nouveau renfort , ils vinrent fondre sur l'ennemi , qui fier de l'avantage qu'il venoit de remporter , ne se tenoit aucunement sur ses gardes. Ils tuèrent donc les sentinelles des vainqueurs , entrèrent dans leur camp , & portèrent l'effroi jusques dans leurs vaisseaux ; mais , lorsque les Othoniens furent revenus de leur première frayeur , ils se retranchèrent sur la hauteur , & après s'y être bravement défendus , ils tombèrent à leur tour sur les Vitelliens & les firent reculer. Ce fut alors qu'ils en firent un grand carnage , & que

les chefs des cohortes Tongres furent percés de coups , après avoir long-tems soutenu le combat. Les Othoniens acheterent assez cher cette victoire , ceux des leurs , qui s'étoient attachés avec trop d'ardeur à poursuivre les fuyards , ayant été accablés par la cavalerie ennemie qui étoit revenue contr'eux. Depuis ce tems-là , comme si les deux partis eussent fait une trêve , la flotte d'Othon se tint en repos , & la cavalerie de Vitellius ne fit aucun mouvement. Les vaincus se retirèrent à Antibes , ville municipale de la Gaule Narbonnoise , & les Othoniens à Albingaune dans le fond de la Ligurie.

Julius Classicus quitta depuis le parti des Romains , pour se lier contr'eux avec Claudius Civilis. Il étoit distingué entre tous les autres compatriotes par son crédit & par sa naissance , qu'il tiroit des anciens Rois de la contrée. Il comptoit une longue suite d'ancêtres qui s'étoient rendu illustres dans la paix & dans la guerre ; mais , il se faisoit sur-tout honneur d'être , par son origine , plutôt ennemi des Romains que leur allié. Voyez Civilis [Claudius].

JULIUS SABINUS , *Julius Sabinus*. Voyez Sabinus.

JULIUS TUTOR , *Julius Tutor*. Voyez Tutor.

JULIUS CIVILIS , *Julius Civilis* , (a) officier que Vitellius

eut bien de la peine à sauver de la fureur des soldats , qui demandoient sa mort , l'an de J. C. 70. Il ne dut sa grâce qu'à l'autorité qu'il avoit parmi les Bataves , & à la crainte qu'on eut d'aliéner , par son supplice , une nation fiere & puissante ; car , elle avoit huit cohortes , qui ayant été réunies à la huitième légion sur le pied de troupes auxiliaires , s'en étoient détachées à l'occasion des discordes qui regnoient en ce tems-là , pour se retirer dans le territoire de Langres , & devoient donner un grand avantage au parti pour lequel elles se déclareroient.

JULIUS BRIGANTICUS , *Julius Briganticus* , (b) Batave , fils d'une sœur de Civilis , haïsoit son oncle , & en étoit haï , avec cette animosité qui souvent , dit Tacite , est plus vive entre les proches qu'entre les étrangers. Julius Briganticus , ayant quitté le parti de ceux de son pais pour s'attacher aux Romains , fut constamment un de leurs plus fideles alliés , & périt dans un combat vers l'an de J. C. 70.

JULIUS CARUS , (c) *Julius Carus* , soldat légionnaire , fut tomber à ses pieds T. Vinius , lui ayant percé de son épée les deux flancs , vers l'an de Jesus-Christ 70.

JULIUS MARTIALIS , (d) *Julius Martialis* , tribun des

(a) Tacit. Hist. L. I. c. 59.

(b) Tacit. Hist. L. II. c. 12. L. IV. c. 70. L. V. c. 21. Crév. Hist. des Emp.

Tom. III. pag. 321.

(c) Tacit. Hist. L. I. c. 42.

(d) Tacit. Hist. L. I. c. 28. & 82.

cohortes Prétoriennes, étoit actuellement en faction dans le camp, lorsqu'on y conduisit Othon pour le proclamer Empereur en la place de Galba, vers l'an de Jesus-Christ 70. Julius Martialis ne fit aucune résistance, soit que la grandeur du crime l'eût frappé d'étonnement, soit qu'il crût que la conspiration étant plus générale, les efforts qu'il feroit pour s'y opposer ne pouvoient tourner qu'à sa perte. Quoi qu'il en soit, son inaction fit que la plupart le soupçonnerent de s'être laissé corrompre. A son exemple, les autres tribuns & centurions préférant le parti le plus sûr au plus honnête, se laisserent entraîner à une révolution si subite. Telle étoit la disposition des esprits; une poignée de séditieux osa entreprendre ce changement, un plus grand nombre le souhaitoient sans le dire, & tous en souffrirent l'exécution sans s'y opposer.

JULIUS MAXIMUS, *Julius Maximus*, (a) fut envoyé par Claudius Civilis, avec Claudius Victor son neveu, contre Vocola & son armée, vers l'an de Jesus-Christ 70. Ils avoient sous leur conduite les vieilles cohortes de l'élite des troupes Germaniques. Ils pillèrent en passant la ville d'Asciburgium gardée par un régiment de cavalerie qui y étoit en quartier d'hiver, d'où ils tombèrent sur

le camp de Vocola avec tant de promptitude, que ce Général n'eut le temps ni d'exhorter ses soldats, ni de les ranger en bataille. Tout ce qu'il put faire étant surpris, ce fut d'ordonner aux enseignes des légions, de se placer dans le centre, & aux troupes auxiliaires de se répandre sur les aîles. Sa cavalerie alla à la charge; mais, les ennemis rangés en bon ordre l'ayant arrêtée tout court, elle tourna le dos, & se rabattit sur les Romains, qu'elle mit en désordre. Depuis ce moment, ce fut une tuerie, plutôt qu'un combat. D'ailleurs, les cohortes des Nerviens ayant plié ou par crainte ou par trahison, découvrirent les flancs de l'armée Romaine, ce qui donna aux ennemis la facilité de pénétrer jusqu'aux légions; & après leur avoir enlevé leurs drapeaux, ils les tailloient en pièces jusques dans leurs retranchemens, lorsque tout d'un coup il survint un incident qui changea la face du combat. Quelques cohortes de Gascons, que Galba avoit levées, & qui venoient alors au secours des Romains, ayant entendu les cris des combattans, doublerent le pas; & venant fondre par derrière sur les ennemis, occupés à combattre, en firent un carnage plus grand que leur nombre ne devoit le faire attendre. Car, s'étant imaginés que c'étoient

(a) Tacit. Hist. L. IV. c. 33.

les légions de Nuys & celles de Mayence , qui étoient accourues pour les opprimer , ils perdirent courage , tandis que la même erreur le rendit aux Romains , & qu'à la vue de ces forces étrangères , ils reprirent les leurs qui commençoient à leur manquer. Les plus braves de l'infanterie Batave furent tués ; mais , leur cavalerie se sauva avec les drapeaux & les prisonniers qu'elle avoit faits dans le commencement de l'action. La perte de Vocula fut plus considérable par le nombre , que par le mérite de ceux qui perdirent la vie. Julius Maximus & Claudius Victor perdirent moins de soldats, mais c'étoit l'élite de leurs troupes.

JULIUS PLACIDUS, *Julius Placidus*, (a) tribun d'une cohorte Prétorienne, l'an de J. C. 70. Vitellius , poursuivi par ses ennemis s'étant caché dans un lieu mal-propre , en fut tiré par Julius Placidus , qui après lui avoir lié les mains derrière le dos & déchiré ses habits , traînoit aux yeux du public cet objet déplorable , à qui la plupart faisoient des reproches , sans que personne lui donnât des larmes , la difformité de sa vie ayant éteint dans tous les cœurs les sentimens de la compassion. Un des soldats de l'armée de Germanie , qui se rencontra sur sa route , leva le bras , & d'un coup d'épée dont

on ne sçait pas bien s'il vouloit tuer ou le tribun ou Vitellius lui-même , soit par colere , soit par pitié , pour le délivrer plutôt des outrages du peuple , coupa l'oreille du premier , & fut aussitôt percé de coups lui-même.

JULIUS GRÉCINUS, *Julius Gracinus*. Voyez Grécinus.

JULIUS [CN.] AGRICOLA, *Cn. Julius Agricola*, (b) fils de Julius Grécinus & de Julia Procilla, naquit à Fréjus, ancienne & célèbre colonie, l'an de Jesus-Christ 39. Sa mere , femme d'une conduite respectable , eut soin de son éducation. Il acquit sous ses yeux toutes les connoissances qui forment l'esprit & le cœur. Né vertueux , il fut préservé de la séduction du mauvais exemple par son propre caractère , & par l'avantage qu'il eut dès son enfance d'étudier dans la ville de Marseille , école des sciences & de mœurs , où regnoit la politesse des Grecs avec cet esprit d'économie qui ne se trouvoit plus que dans les provinces.

Dans sa première jeunesse , il se passionna pour l'étude de la Philosophie , & il se seroit abandonné sans réserve à la vivacité de son goût , si sa mere ne l'avoit retenu. Elle eut besoin de régler l'effort de ce génie élevé , qui fortement épris de la véritable grandeur , se jettoit avec plus d'impétuosité que de pru-

(a) Tacit. Hist. L. III. c. 85. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 345 , 346.

(b) Tacit. in Cn. Jul. Agric. c. 4. & seq. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 344 , 348. T. IV. p. 38. & suiv.

dence dans la première route où la gloire se montroit à lui. Bien-tôt l'âge & la réflexion modérèrent son ardeur, & lui donnerent cette sobriété de sagesse si difficile & si rare, qui sçait éviter l'excès même dans le bien.

Ce fut dans la grande Bretagne, sous la conduite de Suétonius Paullinus, homme vigilant & de sang froid, qu'il commença à servir. Il fit honneur au choix de ce Général, qui l'avoit pris pour aide de camp afin d'être à portée de juger de lui. Les jeunes Romains regardoient le service comme un état de dissipation & de licence. Cn. Julius Agricola, bien loin de leur ressembler, n'abusa point du titre de Tribun pour obtenir des congés, pour se livrer aux plaisirs. Son peu d'expérience ne lui servit jamais de prétexte pour demeurer en repos. Il s'appliquoit à connoître la province, à se faire connoître de l'armée, à profiter des lumières des uns & de l'exemple des autres. Brave sans ostentation, il ne briguoit point les commissions hasardeuses, les acceptoit avec défiance, & s'en acquittoit avec honneur.

Jamais la Bretagne ne donna plus d'exercice aux Romains, ni ne fut si près de leur échapper. On combattit long-tems pour sa propre sûreté avant que de combattre pour la victoire. Un jeune volontaire ne devoit pas s'attendre à partager l'honneur du succès avec

son Général. Mais, si Suétonius Paullinus eut la gloire d'avoir reconquis la province, Cn. Julius Agricola sous un tel maître acquit de l'habileté, de l'expérience, de l'émulation. Il conçut un désir ardent de se signaler dans la profession des armes; carrière glissante sous un regne où l'on prêtoit au mérite des vues criminelles, où l'estime du public exposoit aux mêmes dangers que la mauvaise réputation.

Il revint à Rome pour entrer dans les charges, & fit une alliance illustre en épousant Domitia Décidiana. La considération & le crédit que lui procura ce mariage facilitèrent son avancement. Ils s'aimèrent avec tendresse, & vécurent dans une union admirable, dont ils s'attribuerent l'honneur l'un à l'autre.

Cn. Julius Agricola fut nommé Questeur. Le sort lui donna l'Asie pour département, & Salvius Titianus pour Proconsul. La province étoit opulente, & sembloit s'offrir à l'avidité des magistrats Romains. Le Proconsul, homme à prendre de toutes mains, se seroit prêté volontiers aux malversations des autres, pourvu qu'ils n'éclairassent pas les siennes. C'étoit double tentation; mais, rien ne put entamer la vertu de Cn. Julius Agricola. Durant son séjour en Asie, il eut une fille, destinée à lui faire oublier la perte d'un fils qu'il avoit alors, & qui mourut bien-tôt après.

Au sortir de la Questure , en attendant qu'on le nommât tribun du peuple , il demeura dans l'inaction , & coula pareillement l'année de son tribunat ; convaincu que l'oisiveté tenoit lieu de sagesse sous un Prince tel que Néron. Il suivit pendant sa préture ce système de politique ; & le sort parut le seconder en ne lui donnant aucune juridiction. Dans les jeux & dans les vaines cérémonies inséparables de cette place , il fut honorable sans être prodigue , & prit un sage milieu qui tenoit moins de l'économie que de la magnificence. Galba le commit au recouvrement des effets précieux dont les temples avoient été dépouillés sous Néron. Cn. Julius Agricola fit si bien , par ses exactes recherches , que tous les sacrilèges furent réparés excepté ceux du Tyran.

L'année suivante fut une époque cruelle pour lui & fatale à ses affaires domestiques. La flotte d'Othon , courant les côtes de Ligurie , saccagea les environs d'Intémélium , où la mere de Cn. Julius Agricola vivoit dans ses terres. Attirés par les richesses qu'elle possédoit , ces brigands la massacrèrent & pillèrent une partie de son bien. Cn. Julius Agricola se mit aussitôt en route pour aller rendre les derniers devoirs à sa mere. Il apprit dans ce voyage que Vespasien prétendoit à l'Empire ; & sans balancer il se déclara pour lui.

Au commencement du nou-

veau regne , Mucien dispoisoit de tout & commandoit dans Rome , où Domitien , très-jeune encore , ne se prévaloit de la fortune de son pere que pour être vicieux impunément. Mucien fit partir C. Julius Agricola pour lever des troupes , & fut si satisfait de son désintéressement & du succès de son zele , qu'il l'envoya dans la Bretagne commander la vingtième légion. Ce corps avoit été des derniers à reconnoître Vespasien ; on disoit tout haut que le Commandant l'entretenoit dans l'esprit de sédition & de révolte. Ce que l'on peut assurer , c'est que la légion devenue presque indépendante faisoit peur même aux Généraux , & que cet officier , par la faute des soldats ou par la sienne , ne la pouvoit contenir. Cn. Julius Agricola , choisi pour prendre sa place & pour réduire les mutins , se conduisit avec une modération singulière. Au lieu de se faire un mérite de leur soumission , il laissa croire qu'il les avoit trouvés soumis.

La Bretagne étoit alors gouvernée par Vectius Bolanus , homme trop doux & trop pacifique pour des peuples si féroces. Cn. Julius Agricola , de peur d'effaroucher son Général , ne se montra pas tout entier , & comme il avoit pour principe d'allier toujours l'honnête à l'utile , il ne signala son zele qu'en prouvant qu'il sçavoit obéir. Ses talens se déployerent dans toute leur étendue sous

Pétilius

Pétilius Céréalis successeur de Vectius Bolanus. Souvent ce nouveau Général lui donnoit pour l'essayer , la conduite d'une partie de l'armée ; quelquefois décidé par le succès , il le chargeoit de commandemens plus considérables. En un mot, Pétilius Céréalis l'associa d'abord aux fatigues, aux dangers, & bien-tôt après aux opérations décisives. Cependant, on n'entendit jamais Cn. Julius Agricola faire trophée de ses exploits ni se les approprier. Il disoit au contraire qu'ils étoient l'ouvrage du Général , comme s'il n'eût fait lui-même que prêter son bras. Ainsi, joignant la subordination à la capacité, la modestie aux services, il échappoit à l'envie, & ne laissoit pas d'avoir part à la gloire.

A son retour, Vespasien le mit au nombre des Patriciens, & lui donna le gouvernement de l'Aquitaine, place très-brillante qui l'approchoit du Consulat que ce Prince lui destinoit.

Après avoir gouverné l'Aquitaine un peu moins de trois ans, il fut tout à coup rappelé pour le Consulat. Le bruit couroit aussi qu'il alloit être gouverneur de la Bretagne ; non qu'il parût souhaiter cet emploi , mais parce qu'on l'en jugeoit capable. La voix publique ne se trompe pas toujours ; elle décide même quelquefois. Il étoit Consul , lorsqu'il choisit Tacite pour gendre , quoiqu'il fût encore fort jeune, & que sa

filie pût alors prétendre aux meilleurs partis. Le mariage ne se fit qu'après son Consulat. Dans le même-tems, il fut nommé gouverneur de Bretagne , & décoré d'une place dans le college des Pontifes.

Il se rendit dans son gouvernement au milieu de l'été. Les troupes Romaines, ne comptant plus entrer en campagne , songeoient à se tranquilliser, & les ennemis à profiter de l'occasion.

Les Ordovices venoient de massacrer un corps presque entier de cavalerie, qui avoit ses quartiers chez eux. Ce coup pouvoit avoir de grandes suites ; il avoit réveillé la province, qui ne demandoit pas mieux que de secouer le joug des Romains. Les uns disoient que c'étoit un exemple à suivre ; les autres, avant que de se déclarer, vouloient sçavoir quel étoit le caractère du nouveau Général.

Cn. Julius Agricola sentoît l'importance de prévenir le danger en châtiât cet attentat. Mais, diverses circonstances reculoient & traversoient l'ouverture de la campagne ; l'été près de finir ; les troupes encore dispersées dans la province ; leurs arrangemens déjà pris pour demeurer en repos cette année ; enfin, l'avis de la plupart des officiers, qui vouloient que l'on se contentât de s'assurer des places suspectes & de garder les passages. Ces obstacles n'arrêterent point le Gé-

néral. Il forma des détachemens de chaque légion, joints à quelques auxiliaires, un petit corps d'armée avec lequel il marcha. Comme les Ordovices n'osoient descendre dans la plaine, il gagna les hauteurs toujours en ordre de bataille, lui-même à la tête, partageant le péril avec tous pour inspirer à tous son courage. Il battit les Ordovices, & ce peuple fut presque détruit.

Cn. Julius Agricola, persuadé qu'après une action d'éclat il faut aller en avant, & que ce premier succès décidait de tout le reste, entreprit de soumettre l'île de Mone. Mais, c'étoit un dessein formé brusquement. Cn. Julius Agricola manquoit de vaisseaux. Par son génie & par sa résolution il y suppléa. Entre les auxiliaires, il choisit ceux qui connoissoient les endroits guéables, & qui suivant l'usage de leur pays s'étoient exercés à traverser les rivières, nageant d'une main, & de l'autre conduisant leur cheval chargé de leurs armes. Il commande à cette troupe choisie de quitter son bagage & de passer. Les Barbares avoient cru ne pouvoir être attaqués dans leur île qu'à la faveur d'une haute marée, qu'avec une flotte, qu'avec des barques du moins. Saisis d'étonnement, ils regardent comme invincibles des guerriers, qui pour aller à l'ennemi passoient les mers à la nage. Ils demandent la paix & reçoivent garnison.

Cn. Julius Agricola fut couvert de gloire, on conçut la plus haute estime pour un Gouverneur, qui faisoit ainsi son entrée, & qui dans un tems où les autres s'amusaient à se donner en spectacle, & se repaissent de vains hommages, avoit préféré les fatigues & les dangers. Cependant, loin de tirer vanité de ses succès, il prétendoit que ses foibles efforts, pour contenir des peuples déjà subjugués, ne méritoient point le titre d'expédition ni de victoire. Il n'envoya pas même à Rome des dépêches ornées de laurier suivant la coutume. Mais, en paroissant ignorer sa réputation, il ne fit que l'augmenter. Quels prodiges ne se promet-il pas, disoit-on, puisqu'il garde le silence sur de tels exploits!

Au reste, comme il avoit étudié le caractère de la nation, & qu'il s'étoit en même-tems convaincu par l'expérience de ses prédécesseurs, que les victoires ne servoient presque de rien, si l'on maltraitoit les peuples après les avoir soumis, Cn. Julius Agricola résolut d'aller à la racine du mal & de détruire les causes des soulèvemens. Ainsi, commençant par lui-même & par-tout ce qui l'environnoit, il régla sa propre maison; ouvrage aussi difficile à la plupart des Gouverneurs que le détail d'une province. Ses esclaves, ses affranchis furent absolument exclus de l'administration. Dans l'armée, les moindres

dres grades ne se donnerent plus à la faveur, aux prières, aux recommandations des Officiers, mais aux mœurs. Selon lui, c'étoit toujours l'homme de bien sur qui l'on devoit le plus compter. Tout sçavoir & ne pas tout relever, pardonner les petites fautes, punir sévèrement les grandes, n'être pas toujours inflexible, & se laisser quelquefois désarmer par le repentir, aimer mieux prévenir que châtier les malversations, & pour cela donner les places & les emplois à des gens incapables d'en commettre, c'étoient les principes de Cn. Julius Agricola.

Quoique l'on eût augmenté les tributs, qui se payoient soit en bled, soit autrement, il les rendit supportables par une juste repartition, & par sa vigilance à supprimer les inventions de l'avarice, qui sont plus à charge que les tributs mêmes. Auparavant on pouffoit la moquerie & l'insulte jusqu'à forcer les laboureurs d'attendre à la porte des greniers, que l'on voulût bien leur vendre leurs propres grains, qu'il leur falloit ensuite revendre à perte. Chaque Cité, qui naturellement auroit dû fournir à la subsistance des troupes établies dans son voisinage, avoit ordre d'approvisionner celles dont les quartiers se trouvoient le moins à sa portée, soit par la longueur, soit par la difficulté des chemins. Le résultat de cette vexation étoit de rendre lucratif pour

quelques particuliers ce que les peuples auroient pu faire commodément & presque sans frais.

En réformant de tels abus dès sa première année, Cn. Julius Agricola remit la paix en honneur. L'inattention des Gouverneurs précédens ou leur connivence l'avoient tellement décrite, qu'on ne la redoutoit pas moins que la guerre. Au commencement de l'été, le Général se mit à la tête de son armée. Dans les marches, il se trouvoit par-tout, donnoit des louanges à ceux qui gardoient leurs rangs, prenoit le ton sévère contre ceux qu'il voyoit s'en écarter, alloit en personne choisir le lieu propre pour l'affiette du camp, reconnoître les bois, fonder les marais.

En même-tems, il tenoit de toutes parts les ennemis en échec, tombant à l'improviste tantôt sur un canton tantôt sur un autre. Après avoir semé l'épouvante, il paroissoit se radoucir, & ménageoit le païs, montrant aux Barbares un échantillon de la paix, pour leur en faire venir le goût. Cette conduite gagna plusieurs cités, ennemies jurées du nom Romain & jusqu'alors indépendantes. Elles donnerent des ôtages. Cn. Julius Agricola pour les tenir en bride construisit des forts, établit des garnisons avec tant de soin & d'intelligence, qu'aucun endroit de la Bretagne connu jusqu'alors ne fut à l'abri des hostilités des Romains.

Il s'occupa tout l'hiver d'un

projet très-avantageux. C'étoit d'accoutûmer les Bretons à la vie tranquille & sociable, d'appriivoiser par l'amorce des plaisirs cette nation dispersée, encore à demi-sauvage & par conséquent toujours prête à courir aux armes. Cn. Julius Agricola ne cessoit de les exhorter à bâtir des Temples, des places, des maisons, & les faisoit aider par l'État. Des éloges, des reproches distribués à propos, redoubloient l'activité des uns, & mettoient les autres en mouvement. Le point d'honneur tenoit lieu d'ordres absolus. Un de ses soins fut d'engager les principaux de la nation à faire étudier leurs enfans. Il disoit que le génie des Bretons l'emportoit déjà sur les talens acquis des Gaulois. On fut si flatté de la préférence, qu'on se piqua d'être éloquent dans la langue Latine qu'auparavant on dédaignoit de parler. Bien-tôt ils se firent un honneur de porter l'habit Romain. La Toge devint à la mode. Insensiblement ils adoptèrent le luxe des Romains, leurs bains, leurs portiques, la délicatesse de leurs festins & tout ce qui n'adoucit les mœurs qu'en les corrompant.

La troisième campagne ouvrit aux Romains une carrière nouvelle; ils ravagerent tout le pays jusqu'à l'embouchure du Taüs. Les Barbares confternés n'osèrent harceler l'armée, quoiqu'elle eût beaucoup souffert du mauvais tems,

& lui donnerent même le loisir d'élever des forts. Pendant la quatrième campagne, les contrées où l'on n'avoit fait que des courses l'été précédent, furent entièrement assujetties. La cinquième année, le Général, animé du même courage, passa les forts les plus avancés, pénétra dans le pays, combattit en diverses rencontres & toujours avec succès des peuples que l'on ne connoissoit point encore, & qu'il subjuguâ. Il établit des troupes du côté qui regardoit l'Hibernie; arrangement où l'espérance avoit plus de part que la crainte.

L'été suivant, où commençoit la sixième année du gouvernement de Cn. Julius Agricola, sur la nouvelle d'un mouvement général des peuples situés au-delà du golfe de Bodotrie, & pour n'être pas surpris dans sa marche, il fit reconnoître ces vastes régions par un détachement de sa flotte, qu'il n'avoit point employée jusqu'alors. Cependant, il partagea lui-même son armée & marcha sur trois colonnes. Les Bretons, dès qu'ils le sçavent, changent de plan, se réunissent tous & fondent sur la neuvième légion; c'étoit la plus foible de toutes. A la faveur de la nuit, du sommeil, du désordre que cause une surprise, ils égorgent les sentinelles & pénètrent dans le camp. Déjà l'intérieur des retranchemens devenoit un champ de bataille, lorsque Cn. Julius

Agricola, qui sur l'avis de ses Coureurs s'étoit mis aux trousses des Barbares, commande aux plus alertes de la cavalerie & de l'infanterie de les charger en queue, & bien-tôt après à toute l'armée de pousser un cri.

Le jour commençoit à poindre, & fit briller les drapeaux du Général. Les Bretons qui se trouvent entre deux ennemis, sont épouvantés. La légion attaquée reprend courage, ne combat plus que pour la gloire, ne s'en tient pas à la défensive, & charge vigoureusement. Il y eut au passage des portes une action très-sanglante. Les deux corps Romains piqués d'honneur s'efforçoient de montrer, l'un que son secours étoit nécessaire, l'autre qu'on n'en avoit pas eu besoin. L'ennemi fut mis en fuite; & la guerre étoit achevée, si les bois & les marais n'eussent sauvé les fuyards.

L'année suivante, Cn. Julius Agricola, près d'entrer en campagne, perdit un fils âgé d'un an. Ce malheur domestique le toucha vivement; il n'affecta point la fastueuse insensibilité de la plupart des Héros; mais, il ne se livra pas non plus à cet excès de foiblesse que l'on reproche aux femmes. Les soins de la guerre faisoient diversion à sa douleur. L'armée navale partit la première avec ordre de multiplier les descentes, afin que l'orage fondant tantôt ici, tantôt là, entretint par-tout la

même incertitude & le même effroi. Le Général suivit bientôt avec son armée de terre, dont aucun bagage ne retardoit la marche, & qu'il avoit fortifiée des plus vaillans d'entre ces Bretons, qui par une longue & paisible obéissance avoient fait preuve de fidélité. Il s'avança jusqu'au mont Grampius, où les ennemis s'étoient postés pour l'attendre. Déjà les troupes se formoient. On voyoit briller les armes des plus audacieux qui s'avançoient hors des rangs. Les Romains de leur côté ne montroient pas moins d'impatience. Cn. Julius Agricola, quoiqu'il eût peine à les retenir, ne laissa pas de leur adresser ce discours :

» Compagnons, voici la huitième année que sous les auspices de Rome & par l'impulsion de son invincible génie, vous travaillez avec autant de fidélité que de vigueur à lui soumettre les Bretons. Tant de campagnes, tant de batailles demandoient plus que de la valeur. C'étoit peu de vaincre les hommes. Il falloit en quelque sorte triompher de la nature par des prodiges de patience & de travaux. En toute rencontre, vous m'avez trouvé digne de vous; je vous ai trouvé dignes de moi. Aussi ni vos devanciers ni les miens n'ont-ils jamais pénétré si loin. Ce ne sont plus de faux bruits ni de nouvelles prématurées, qui nous

» mettent en possession des ex-
 » trêmités de la Bretagne.
 » Nous y sommes les armes à
 » la main ; nous y avons assis
 » notre camp. Un nouveau
 » monde est enfin découvert &
 » conquis.

» Dans ces marches terri-
 » bles où vous passiez avec
 » des peines infinies les mon-
 » tagnes, les rivières, les ma-
 » rais, souvent j'entendois di-
 » re aux plus braves : Quand
 » donnera-t-on bataille ? Quand
 » paroîtront les ennemis ? Les
 » voilà. Vous les avez forcés
 » de sortir de leurs tanières.
 » Le champ est ouvert à votre
 » valeur. Encore une victoire,
 » & tout s'applanira devant
 » vous. Mais, songez que tout
 » devient obstacle à des vain-
 » cus. Tandis que nous allons
 » en avant, la longueur & la
 » difficulté de notre marche en
 » augmentent sans doute la
 » gloire. Il est beau de s'être
 » tiré de ces forêts dangereuses
 » & de ces terres inondées par
 » l'Océan. Toutefois, dans une
 » déroute, ce qui fait notre
 » avantage aujourd'hui, feroit
 » infailliblement notre perte.
 » Ils connoissent mieux le país,
 » ils ont plus de provisions que
 » nous. Mais, nous avons nos
 » bras & nos armes, qui nous
 » tiennent lieu de tout. Quant
 » à moi, j'ai toujours eu pour
 » maxime, qu'une armée, qu'un
 » Général qui tourne le dos,
 » s'exposent aux plus grands
 » dangers. Je ne vous dirai
 » donc point que l'honneur est

» préférable à la vie. Ici la vie
 » est inséparable de l'honneur ;
 » & s'il falloit la perdre en
 » combattant, toujours feroit-
 » il honorable de périr où fi-
 » nit l'univers.

» Si vous aviez affaire à des
 » nations qui vous fussent in-
 » connues, à des ennemis que
 » vous n'eussiez pas éprouvés,
 » je vous proposerois l'exemple
 » des autres armées. Mais, je
 » n'ai besoin que de vous pré-
 » senter le vôtre. Ce que vous
 » voyez ici, ce sont les débris
 » de cette armée, qui la cam-
 » pagne dernière ayant tenté
 » de surprendre la nuit une de
 » nos légions, fut défaite par
 » vos seuls cris. C'est ce que
 » la Bretagne avoit de plus lâ-
 » che. Ils survivent à leurs
 » compatriotes, parce qu'une
 » fuite plus prompte les a dé-
 » robés à la mort.

» Quand on pénètre dans un
 » bois, les animaux courageux
 » se font tuer en se défendant ;
 » les autres, foibles, ou crain-
 » tifs, prennent l'épouvante au
 » seul bruit des chasseurs. Ainsi,
 » l'élite des Brerons est depuis
 » long-tems tombée sous vos
 » coups. Il n'est échappé que
 » cette populace vile & trem-
 » blante. Si vous êtes parve-
 » nus à les joindre, ne pen-
 » sez pas qu'ils se soient ar-
 » rêtés pour vous attendre.
 » C'est que vous les avez dé-
 » terrés ; c'est que dans l'éton-
 » nement de se voir le reste de
 » leur nation & sans aucune
 » espérance, ils sont glacés

» d'effroi, & demeurent où ils
 » se trouvent, comme pour vous
 » livrer une victoire, qui fixe-
 » ra sur vous les regards du
 » monde entier. Finissez une
 » fois cette guerre. Couronnez
 » par une journée mémorable
 » les travaux de cinquante ans.
 » Montrez à la République,
 » que si la conquête de la Bre-
 » tagne fut si lente, si les vain-
 » cus se révolterent tant de
 » fois, ce n'étoit pas l'armée
 » que l'on en devoit accuser.»

Pendant que Cn. Julius Agricola parloit encore, l'ardeur des soldats brilloit dans leurs yeux; & dès qu'il eut fini, pleins de confiance, ils courent aux armes. La disposition que le Général donna à son armée est remarquable, en ce qu'il forma sa première ligne uniquement de troupes Auxiliaires, huit mille hommes de pied au centre, trois mille chevaux sur les aîles. Les légions demeurèrent en corps de réserve à la tête du retranchement. Cn. Julius Agricola envisageoit dans cet arrangement un double avantage. Ce devoit être une grande gloire de vaincre sans qu'il en coûtât une seule goutte de sang Romain; & si la première ligne plioit, elle trouvoit dans la seconde une puissante ressource.

L'armée des Bretons, occupant un terrain élevé en pente, se rangea en amphithéâtre, de façon que la première ligne placée en bas étoit soutenue & surmontée par les autres rangs

qui croissoient en hauteur avec la colline. La cavalerie & les chariots armés en guerre battoient le milieu de la plaine, faisant grand bruit & grand fracas. Comme les Barbares avoient la supériorité du nombre, Cn. Julius Agricola craignit qu'ils ne s'étendissent & ne parvinssent à envelopper son armée. Pour prévenir cet inconvénient, plusieurs Officiers lui conseilloient de faire avancer les légions. Mais, il ne s'alarmoit pas aisément; & plus disposé à bien espérer, il s'en tint à son plan, & se contenta de donner un plus grand front à sa première ligne en élargissant les rangs.

Dabord, on se battit de loin; & les Bretons se défendoient sans peine. Joignant l'adresse au courage, ils paroient les traits des Romains, & en lançoient sur eux une grêle. Mais, les choses changerent de face, lorsque deux cohortes de Tongres & trois de Bataves, suivant l'ordre de Cn. Julius Agricola, se furent approchées des ennemis, & les eurent obligés d'en venir aux épées. Les Bretons avoient un grand désavantage dans ce genre de combat, parce que leurs boucliers étoient petits, & leurs épées énormément longues & sans pointe. Ainsi, lorsqu'ils étoient ferrés de près par un ennemi qui les pointoit, ils ne pouvoient ni parer les coups, ni en rendre. Les Bataves au contraire étoient très-expérimentés & très-habi-

les dans cette façon d'attaquer, & ils eurent bon marché des Bretons. Les frappant à coups redoublés, les heurtant avec leurs larges boucliers, leur portant au visage la pointe de leurs épées, ils les mirent bientôt en désordre. Les autres cohortes, animées par leur exemple, secondent leurs efforts, & chacune à son poste taille en pièces ceux qui lui étoient opposés.

La cavalerie Bretonne & les chariots armés en guerre, suivirent le sort de l'infanterie. Après quelque résistance, ils furent rompus; & déjà les Romains avoient nettoyé toute la plaine.

En ce moment, ceux des Bretons qui postés sur la hauteur avoient été jusques-là simples spectateurs du combat, commencèrent à descendre, & à envelopper les vainqueurs. Cn. Julius Agricola avoit réservé quatre régimens de cavalerie pour les besoins imprévus, & il leur donna ordre de partir, d'aller au-devant de cette nouvelle attaque, & d'en empêcher l'effet. Ce fut-là ce qui décida de la victoire. Les Bretons soutinrent d'autant moins le choc de la cavalerie Romaine, qu'ils venoient eux-mêmes avec plus de vivacité & d'ardeur. Ils ne purent garder leurs rangs, ils furent tout d'un coup dissipés; & la cavalerie victorieuse, tournant contre les Barbares leur propre stratagème, s'étendit pour prendre en queue

ceux qui combattoient encore. Ainsi fut achevée la défaite entière de l'armée des Bretons. Personne ne songea plus à faire aucune résistance; & tous se débattant cherchèrent leur salut dans la fuite.

Les vainqueurs en firent un grand carnage, les poursuivant l'épée dans les reins. Néanmoins en certaines rencontres, l'indignation ranimoit le courage des vaincus. Sur-tout lorsqu'ils se virent près des bois, plusieurs pelotons se rallierent, & s'embusquant dans l'obscurité des forêts, ils surprirent & tuèrent ceux qui couroient après eux avec trop d'avidité & peu de précaution. Cn. Julius Agricola, à la vigilance duquel rien n'échappoit, sentit le danger, & prit de sages mesures pour empêcher qu'une trop grande confiance ne devînt funeste à son armée victorieuse. Il forma autour de la forêt une enceinte de bonnes troupes d'infanterie; il envoya de la cavalerie dans les routes, & jeta dans le fort du bois quelques cavaliers, qui mirent pied à terre pour y pouvoir pénétrer. Moyennant ces secours, la poursuite s'acheva sans risque; & les Bretons, qui n'espéroient plus rien de la surprise, se dispersèrent de nouveau, s'évitant les uns les autres, & croyant qu'il y avoit plus de sûreté pour eux à fuir seuls qu'à se faire remarquer en marchant en bande. Les Romains, ayant poursuivi les vaincus jus-

qu'à la nuit, las de faire des prisonniers & de tuer, reprirent le chemin de leur camp. La perte des Bretons fut estimée à dix mille hommes; les Romains n'en perdirent que trois cens quarante, & un seul Officier de distinction.

Il est aisé de concevoir que la nuit qui suivit, fut une nuit de joie & de tranquillité pour les vainqueurs. Les Bretons l'employèrent à se lamenter sur leur désastre, à se chercher mutuellement. On entendoit les pleurs des femmes, les cris furieux des hommes; ils traînoient les blessés qui avoient peine à suivre, ils appelloient ceux dont aucune blessure n'avoit diminué les forces; ils abandonnoient leurs maisons, & dans leur désespoir ils y mettoient eux-mêmes le feu; ils choisissoient des retraites qui leur paroissent sûres, & le moment d'après ils les quittoient; ils se réunissoient pour prendre en commun quelque résolution, & ensuite ils se séparoient pour suivre chacun leurs vues particulières. Tantôt l'aspect des personnes les plus chères les attandroissoit, tantôt il les mettoit en fureur; & il demeura pour constant que quelques-uns tuèrent leurs femmes & leurs enfans, prétendant leur donner une dernière marque de tendresse & de commisération.

Le lendemain, les Romains jouirent pleinement du spectacle de leur victoire. Un silen-

ce de solitude, les collines désertes, les maisons fumantes, tout leur annonçoit qu'il ne leur restoit plus d'ennemis. On envoya des partis à la découverte, ils ne rencontrèrent personne. Gn. Julius Agricola se tint donc pour bien assuré, que l'armée des Bretons étoit entièrement dissipée; que les vaincus avoient dirigé leur fuite vers différens côtés, & qu'ils ne songeoient point à se rassembler; & comme la saison étoit déjà fort avancée, & ne permettoit pas de s'enfoncer dans le país, & de suivre les fuyards dans toutes leurs retraites pour achever de les subjuguier, il ramena ses troupes vers le midi dans le país des Horestes. Ayant reçu des ôtages de ce peuple, il continua sa route, marchant lentement, pour donner le tems aux nations qu'il traversoit de mieux remarquer la force de son armée, & pour laisser dans leurs esprits une plus profonde impression de terreur. Il regagna ainsi ses quartiers d'hiver.

Il rendit compte à Domitien de cette suite d'évenemens par des lettres simples & modestes, que l'Empereur reçut comme il faisoit les heureuses nouvelles, la joie sur le visage & l'inquiétude dans l'ame. Ce Prince lui fit cependant décerner par le Sénat dans les termes les plus honorables les ornemens triomphaux, la statue couronnée de laurier, avec les autres distinctions qui tenoient lieu de triomphe. Il fit aussi

courir le bruit , qu'il ne le rappelloit que pour lui donner le gouvernement de Syrie. Cette place , affectée aux plus illustres Consulaires , vaquoit alors par la mort d'Atilius Rufus. On crut assez généralement, qu'un affranchi de confiance avoit été dépêché pour lui en remettre les provisions , au cas qu'il n'eût point encore quitté la Bretagne ; mais que cet affranchi l'ayant rencontré dans le détroit , revint sans s'être présenté devant lui.

Quoi qu'il en soit de ce détail , imaginé peut-être d'après le caractère de Domitien , Cn. Julius Agricola venoit de prendre le chemin de Rome , & de laisser entre les mains de son successeur la province paisible au-dedans & au-dehors. De peur que son arrivée ne se fît trop remarquer , & n'eût un air de solennité , s'il ne prévenoit le concours , s'il ne rompoit les mesures de ses amis qui vouloient sortir de Rome pour le recevoir , il entra de nuit dans la ville. Il alla de nuit au Palais ; C'étoit le tems qu'on lui avoit fixé. Pour tout accueil , Domitien l'embrassa froidement sans lui dire un seul mot. Après quoi le vainqueur de la Bretagne se perdit dans la foule des autres esclaves.

La réputation d'un homme de guerre humilie & blesse les gens oisifs. Cn. Julius Agricola , pour tempérer l'éclat de sa sienne par des vertus obscures , prit le parti de se concentrer

entièrement dans une vie tranquille & retirée. Vêtu simplement , uni dans ses discours , s'il paroissoit en public , il n'avoit pour cortège qu'un ou deux amis. En voyant , en contemplant Cn. Julius Agricola , le grand nombre , qui ne juge du mérite que par les dehors imposans , cherchoit en lui l'homme célèbre. Peu de gens le devinoient.

Dans les premiers tems qui suivirent son rappel , il fut plus d'une fois accusé devant l'Empereur sans le sçavoir , & sans le sçavoir jugé innocent. Aussi n'étoient-ce ni les accusations ni les plaintes , qui pouvoient le mettre en péril ; mais , il avoit contre lui l'antipathie du Prince pour la vertu , sa propre gloire & les panégyristes , espèce d'ennemis alors la plus dangereuse. Il survint même des conjonctures qui forcèrent de parler de Cn. Julius Agricola. Comment l'oublier , lorsque par l'imprudence des Généraux Romains , ou par leur lâcheté la République perdoit tant d'armées dans la Moësie , dans la Dace , dans la Germanie , dans la Pannonie , lorsqu'on enlevoit aux Romains tant de forts & tant de garnisons ?

Au milieu de tant de malheurs , la voix du peuple demandoit que l'on employât Cn. Julius Agricola. Tout le monde mettoit en parallèle sa vigueur , sa fermeté , son expérience avec la foiblesse & la ti-

midité des sujets qu'on lui préféroit. L'Empereur eut le chagrin d'entendre souvent de pareils discours, que lui répétoient & les plus fidèles de ses affranchis par affection, par zèle pour son service, & les plus pervers, par malignité, par noirceur, à dessein de piquer un Prince qui n'avoit déjà que trop de penchant à faire le mal. C'est ainsi que les vertus de ce grand homme, & les vices des autres, concouroient à le pousser au comble de la gloire & sur le bord du précipice.

Il touchoit au tems où le Proconsulat soit d'Asie, soit d'Afrique, lui devoit échoir par le sort. Mais, Civica venoit d'être tué dans son propre Gouvernement; & ce coup d'essai de Domitien étoit un avis pour Cn. Julius Agricola. D'ailleurs, certaines gens au fait des intentions de la cour vinrent lui demander comme d'eux-mêmes, s'il accepteroit un Gouvernement. Ils commencèrent, sans se découvrir, par appuyer sur la douceur du repos, sur le bonheur de la vie privée. Insensiblement ils lui offrirent leurs bons offices pour obtenir qu'on le laissât sans emploi. Enfin, levant le masque, ces émissaires joignirent les menaces aux conseils, & firent si bien qu'ils le traînerent au Palais.

Domitien, qui avoit étudié son rôle & composé son visage, écouta d'un air fier les prières

de Cn. Julius Agricola, daigna les exaucer, souffrit ses remerciemens, & ne rougit point de faire valoir une faveur si odieuse. En pareil cas, Domitien lui-même avoit quelquefois donné les appointemens de Proconsul; mais, Cn. Julius Agricola fut privé de cette gratification.

Rien n'est si naturel que de haïr ceux qu'on a blessés. Domitien très-susceptible de haine revenoit d'autant moins qu'il sçavoit dissimuler. Cependant, ce cœur implacable n'étoit pas tout à fait à l'épreuve de la conduite prudente & modérée de Cn. Julius Agricola, qu'on ne voyoit point chercher, par des airs de révolte & par un vain étalage de liberté, la renommée & la mort. Que les admirateurs de ce héroïsme qui brave les puissances, dit Tacite, apprennent ici, qu'il est possible d'être grand homme sous un mauvais Prince, & qu'avec des ménagemens & de la soumission, si l'on a de l'ame & des talens, on parvient au même degré de gloire où sont arrivés par des coups d'éclat, & par une mort brillante mais inutile à la patrie, tant de victimes illustres de la vanité.

La fin de ses jours, désolente pour sa famille, douloureuse pour ses amis, intéressa même les étrangers & les inconnus. Il n'y eut pas jusqu'à la populace, jusqu'à cette partie du public indifférente & distraite, qui ne vînt fréquemment demander des nouvelles de Cn.

Julius Agricola, qui dans les places, dans les maisons, ne s'occupât de la perte qu'on alloit faire. Personne ne se réjouit de sa mort, ni ne l'oublia sur le champ. Ce qui redoublait la compassion, c'étoit le bruit universellement répandu qu'il mouroit empoisonné. L'on n'a cependant aucune certitude là-dessus. Ce qu'on peut affirmer, c'est que pendant toute la maladie, Domitien trop souvent pour un Prince l'envoya visiter par des affranchis en faveur, par des Médecins de confiance. Étoit-ce intérêt ? Étoit-ce curiosité ?

Le jour qu'il mourut, on vit partir couriers sur couriers pour aller rendre compte à l'Empereur du progrès de l'agonie ; & personne ne croyoit que Domitien eût cet empressement pour des nouvelles capables de l'affliger. Cependant, il joua la douleur à s'y méprendre peut-être lui-même. L'objet de sa haine ne l'inquiétoit plus ; & Domitien cachoit mieux sa joie que sa crainte. A la lecture du Testament de Cn. Julius Agricola, qui malgré son affection pour la plus digne des femmes & pour la plus tendre des filles, nommoit l'Empereur son héritier conjointement avec elles, il se crut honoré de cette prétendue marque d'estime & s'en applaudit. La flatterie lui avoit tellement aveuglé l'esprit & gâté le cœur, qu'il ignoroit qu'un bon pere de famille n'appelle à sa suc-

cession qu'un mauvais Prince.

Cn. Julius Agricola étoit né le treizième de Juin sous le troisième consulat de l'Empereur Caius. Il mourut dans sa cinquante-sixième année le vingt-trois d'août sous le consulat de Colléga & de Priscus vers l'an de Jesus-Christ 95. Il ne laissa d'autre postérité qu'une fille qui, comme nous l'avons déjà dit, avoit été mariée à Tacite.

Celui-ci étoit absent de Rome depuis quatre ans, lorsque Cn. Julius Agricola mourut. Sans doute quelque emploi le retenoit si long-tems dans la province. Il exprime ses regrets à ce sujet avec tant d'éloquence, & de tendresse, que nous croirions faire tort au Lecteur, si nous les supprimions ici. Il adresse la parole à son beau-pere mourant.

» Vous êtes heureux, Agri-
 » cola, non-seulement d'avoir
 » paru dans le monde avec tant
 » de gloire, mais encore d'en
 » être sorti si à propos. Selon
 » le témoignage de ceux qui
 » furent présens à vos derniers
 » entretiens, vous reçûtes l'ar-
 » rêt de la destinée avec cons-
 » tance, avec une sorte de
 » plaisir. Il ne tenoit pas à
 » vous que le Prince ne passât
 » pour innocent. Mais, dans
 » l'affliction où nous sommes,
 » votre fille & moi, d'avoir
 » perdu le meilleur des peres,
 » c'est pour nous un surcroît
 » de douleur de n'avoir pu
 » vous assister dans votre mala-

» die, ranimer par nos soins
 » les restes de vos forces dé-
 » faillantes, rassasier notre ten-
 » dresse en vous voyant, en
 » vous embrassant. Nous euf-
 » sions au moins recueilli vos
 » ordres & vos paroles, pour
 » les graver au fond de notre
 » ame. C'est-là notre malheur
 » personnel, & ce qui acheve
 » de nous percer le cœur. Dé-
 » jà séparés de vous par une
 » longue absence, nous vous
 » avons perdu quatre ans plu-
 » tôt. Sans doute une épouse
 » à qui vous étiez si cher, &
 » qui ne vous quittoit point,
 » a rempli dignement & ses de-
 » voirs & les nôtres. Vos cen-
 » dres ont reçu les honneurs
 » dont elles étoient dignes.
 » Elles ont été cependant ar-
 » rosées de moins de larmes ;
 » & vos yeux, près de se fer-
 » mer pour toujours, cher-
 » chent des objets qu'ils n'eus-
 » sent pas la consolation de
 » trouver.

» S'il est un lieu destiné pour
 » les Mânes des gens de bien ;
 » si, comme le croit la saine
 » philosophie, les grandes ames
 » ne périssent pas avec le corps,
 » jouissez de votre félicité.
 » Daignez jeter un regard sur
 » votre famille ; & pour modé-
 » rer nos regrets, pour tarir
 » ces pleurs dont notre foi-
 » ble est la source, rappel-
 » lez-nous à la contemplation
 » de vos vertus. Il n'est permis
 » ni de les pleurer ni de les
 » plaindre. Les admirer, les
 » immortaliser par nos éloges,

» & si nous en avons la force,
 » nous les approprier en les
 » imitant, voilà le tribut que
 » nous leur devons. Ce sont-
 » là les vrais & les seuls hom-
 » mages, par lesquels la piété
 » des vivans s'acquitte envers
 » les morts les plus chers. Que
 » pour honorer la mémoire
 » d'un pere, d'un époux, vo-
 » tre fille, votre femme, s'oc-
 » cupent sans cesse de votre
 » renommée, de vos actions,
 » de vos paroles, & s'attachent
 » à l'image de votre ame plu-
 » tôt qu'à celle de votre
 » corps.

» Je ne désapprouve pas ;
 » ajoute Tacite, que l'on em-
 » ploie le bronze & le marbre
 » à conserver la figure des
 » grands hommes. Mais, ces
 » sortes de monumens sont des
 » copies fragiles & périssables
 » ainsi que l'original. L'ame
 » est éternelle, & ne peut
 » être représentée par une
 » main & par une substance
 » étrangères. Pour en saisir les
 » traits, il faut soi-même par
 » ses mœurs en devenir le ta-
 » bleau : »

D I G R E S S I O N
sur le portrait de Cn. Julius
Agricola.

Le portrait, que Tacite nous a tracé de son beau-pere, surpasse tout ce que le pinceau des plus grands Peintres, ou le ciseau des plus excellens Sculpteurs eussent pu faire pour perpétuer la mémoire de Cn. Julius Agricola. Il n'a pas même vou-

lu que nous ignorassions ce qui regarde l'extérieur de sa personne. Il nous apprend que sa taille étoit bien proportionnée sans être haute ; que l'air de son visage n'avoit rien de rude ni d'effrayant , & plus de grace que l'on n'en exige d'un homme & d'un guerrier ; que sa physionomie étoit heureuse , & annonçoit la probité & la candeur ; en sorte qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer , sans être charmé de trouver en lui le grand homme réuni à l'homme de bien.

Cn. Julius Agricola fut enlevé dans un âge où il pouvoit se promettre encore plusieurs années de vie. Mais , que lui restoit-il à désirer , dit Tacite ? Il avoit acquis en un haut degré les vrais biens , qui consistent dans les vertus. Consulaire , & décoré des ornemens du triomphe , la fortune n'avoit plus aucun nouveau titre d'honneur à lui ajouter. Il ne souhait point d'immenses richesses ; il en avoit de suffisantes pour soutenir son rang. Il laissoit sa famille dans une situation tranquille & florissante. En de telles circonstances , sa mort fut d'autant plus heureuse , qu'elle lui épargna la vue des plus grands malheurs que Domitien ait fait souffrir à la patrie.

On refuse ordinairement aux guerriers une certaine finesse d'esprit dans les affaires , parce que leur justice accoutumée aux voies de fait tranche hardiment sans y regarder de trop

près , & ne donne point d'exercice aux subtilités du barreau. Avec une pénétration naturelle & de la droiture , Cn. Julius Agricola même parmi des gens attachés aux formes judiciaires , ne parut aucunement déplacé. Il avoit des heures réglées pour le travail & pour le délassement. Dans les assemblées de la province , & sur son tribunal , il montrait de la dignité , de l'application , quelquefois de la sévérité , plus souvent de l'indulgence. Avoit-il rempli ses fonctions ? Il dépositoit de bonne foi le personnage d'homme public. Jamais on n'aperçut en lui ni d'humeur ni de fierté ni d'avarice ; & ce qui est infiniment rare , la bonté ne lui faisoit rien perdre du respect des peuples , & la sévérité rien de leur affection.

Dire qu'il étoit intègre , qu'il eut toujours les mains pures , ce seroit un éloge injurieux au mérite d'un si grand homme. Il n'eut pas même le foible des honnêtes gens , cet amour excessif de la réputation , qui fait que l'on affiche les vertus , & que l'on se sert du manège & de l'intrigue pour leur donner du relief. Il n'avoit ni jalousie contre ses Collegues ni démêlés avec les Intendans. Selon lui , dans ces sortes de combats , le triomphe étoit sans gloire.

Il ne déroboit point aux Officiers la gloire de leurs exploits. Quiconque s'étoit distingué , trouvoit un témoin in-

corruptible dans la personne du Général. Quelques-uns lui reprochoient de mettre de l'aigreur dans ses réprimandes, de ne pas ménager les termes. En effet, toujours gracieux pour les gens de bien, il faisoit sentir désagréablement aux autres qu'il n'estimoit que la vertu. Mais, sa colère étoit sans fiel, & s'exhaloit toute entière. On n'avoit pas à craindre qu'il pensât plus qu'il ne disoit. Il croyoit plus honnête d'offenser que de haïr.

JULIUS SECUNDUS, (a)

Julius Secundus, un des plus célèbres Orateurs de son tems.

JULIUS BASSUS, (b) *Julius Bassus*, Proconsul des Bithyniens, fut accusé comme concussionnaire par ces peuples, sous l'empire de Trajan.

JULIUS ALEXANDER, (c)

Julius Alexander, fut employé par Trajan dans la guerre contre les Parthes. Il contribua sur-tout à ramener Séleucie à l'obéissance.

JULIUS CELSUS, (d)

Celsus, un des plus habiles Jurisconsultes, du tems d'Adrien. Il étoit du nombre des assesseurs que ce Prince avoit soin de se donner, quand il rendoit la justice.

Les Sçavans pensent qu'il y a erreur dans le nom de ce Jurisconsulte, & qu'il faut lire

Juventius Celsus, qui étoit en ce tems-là un très-célebre Jurisconsulte.

JULIUS SÉVÉRUS, (e) *Julius Severus*, étoit un grand Capitaine qu'Adrien tira de la grande-Bretagne, pour le charger du commandement général de la guerre contre les Juifs.

Les forces de ces derniers étoient si redoutables, & leur courage si furieux, que Julius Sévère ne jugea pas qu'il fût prudent de leur livrer bataille. Il aima mieux aller moins vite, & marcher plus sûrement. Il répandit ses troupes, qui étoient nombreuses dans tout le païs; & ayant ainsi obligé les ennemis de se partager eux-mêmes en plusieurs corps, il les attaquoit par pelotons, leur enlevoit des partis, leur coupoit les vivres, les enfermoit dans leurs châteaux, qu'il assiégeoit ensuite, & emportoit de vive force, ne faisant quartier à personne, & exterminant tout, hommes, femmes & enfans. Il prit ainsi sur eux & détruisit cinquante places fortifiées, & neuf cens quatre-vingt-cinq villes ou bourgades considérables. C'est un problème entre les Sçavans, si Jérusalem fut du nombre des villes prises alors, & si elle a subi une nouvelle & dernière catastrophe sous Adrien.

(a) Tacit. Dialog. de Orator. c. 2.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 214.

(c) Dio. Cass. p. 785. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 249.

(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 256.

(e) Dio. Cass. pag. 793, 794. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 315. & suiv.

L'exploit le plus renommé de toute cette guerre , fut le siege de Bitther , qu'Eusebe date de la dix-huitième année du règne d'Adrien. La prise de cette place mit fin à la guerre , ou du moins priva les Juifs de leur dernière ressource , & donna moyen aux Romains d'achever sans peine & sans efforts leur victoire par la désolation entière du païs.

Julius Sévère n'étoit pas moins grand Magistrat que grand capitaine. Après avoir pacifié la Judée , il fut envoyé gouverner la Bithynie , & il y administra les affaires publiques & particulieres avec une équité & une sagesse , dont cette province plus de quatre-vingts ans après conservoit encore précieusement le souvenir. C'est le témoignage que lui rend Dion Cassius , qui étoit Bithynien de naissance.

JULIUS PAULUS , *Julius Paulus* , (a) Poète sous l'empire de Tite-Antonin. C'est ce Poète dont Aulu-Gelle fait mention en divers endroits , & qu'il loue beaucoup pour son sçavoir ; genre de mérite qui n'est pas le premier dans un Poète.

JULIUS POLLUX , *Julius Pollux*. Voyez Pollux.

JULIUS ALEXANDER , *Julius Alexander*. Voyez Alexandre [Jule.]

JULIUS FLAVIUS GÉNIA-

LIS , *Julius Flavius Genialis* , (b) obtint de Didius Julianus une charge de Préfet du Prétoire , & il ne dut cette charge qu'aux suffrages du peuple.

JULIUS SOLON , *Julius Solon* , *Γούλιος Σόλων* , (c) acheta chèrement de Cléandre la dignité de Sénateur , sous l'empire de Commode. C'étoit un homme inconnu , de qui l'on disoit que par la confiscation de ses biens il étoit parvenu à se faire reléguer dans le Sénat.

Sévère étant parvenu à l'Empire , Julius Solon lui persuada de faire rendre un arrêt , par lequel il fût dit qu'il n'étoit point permis à l'Empereur de mettre à mort un Sénateur sans le consentement de la Compagnie ; & l'arrêt ajoûtoit qu'en cas de contravention , & l'Empereur , & ceux qui lui auroient prêté leur ministère , seroient traités , eux & leurs enfans , en ennemis publics. Malgré cet arrêt , nul Empereur n'a fait mourir un plus grand nombre de Sénateurs que Sévère. Julius Solon , en particulier , fut tué par les ordres de ce Prince.

JULIUS CRISPUS , *Julius Crispus* , (d) Tribun des cohortes Prétoriennes , servit en Asie sous l'empire de Sévère. Un jour , cet Officier dans l'ennui & l'impatience que lui causoit une guerre laborieuse sous un

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 368.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 23.

(c) Dio. Cass. pag. 822 , 840. Crév.

Hist. des Emp. Tom. IV. p. 491. T. V. pag. 52.

(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 98 , 99.

ciel étranger & brûlant, fit l'application de deux vers de Virgile aux circonstances où l'on se trouvoit actuellement.

» Oui sans doute, il est bien
» juste, dit-il, que pour éle-
» ver & agrandir Turnus, nous,
» vil peuple, troupe indigne
» d'être regrettée, nous cou-
» vrions les campagnes de nos
» corps étendus sans sépulture.

Cette plainte fut regardée comme séditieuse par Sévère. Il en coûta la vie au Tribun, & sa place fut donnée à son délateur, simple soldat.

JULIUS, (a) ou **JULIANUS ASPER**, *Julius, Julianus Asper*, étoit un homme très-célebre & très-puissant sous l'empire de Sévère; il fut Proconsul d'Afrique, & ne servit qu'à regret de ministre à la persécution, que ce Prince y fit exercer contre les Chrétiens. Dion Cassius, qui loue sa science & son courage, dit que Caracalla le renvoya honteusement en son pays, sans se souvenir qu'il l'avoit comblé d'honneurs, lui & ses enfans.

JULIUS [C.] ASPER, & . . . **JULIUS ASPER**, (b) *C. Julius Asper*, & . . . *Julius Asper*, tous deux fils du précédent, furent Consuls ensemble, la première année de l'empire de Caracalla, & la 212.^e après

Jésus-Christ. Caius avoit été Questeur en Afrique, & Julius est apparemment celui qui fut nommé Proconsul d'Asie par Caracalla, & qui fut révoqué par Macrin sur une fausse accusation. Il semble même qu'il ait été banni; car, on lit qu'Héliogabale le rétablit.

JULIUS, *Julius*, (c) Sénateur, un de ceux qui avoient poussé à l'excès l'impudence & la fureur des délations, sous l'empire de Caracalla, fut livré par Macrin au Sénat, qui rendit contre lui un arrêt qui le condamna à être enfermé dans une île.

JUMEAUX, ou **GEMEAUX**.
Voyez Gemeaux.

JUNCTUS [EMILIUS] (d) *Æmilius Junctus*, fut accusé comme complice d'une conspiration contre Commode, & en conséquence envoyé en exil. Il étoit alors Consul subrogé.

JUNIA, *Junia*, (e) nom d'une famille Romaine. T. Pomponius Atticus avoit dressé la généalogie de cette famille, & avoit marqué de chaque particulier tout ce qu'on peut désirer d'en sçavoir; sa naissance, son caractère, ses dignités, ses charges, observant toujours une exacte Chronologie.

Il y a apparence que T. Pomponius Atticus faisoit descendre

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 148.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 132.

(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 192.

(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 483, 484.

(e) Corn. Nep. in Tit. Pomp. Attic. c. 18. Plut. T. I. pag. 984. Dio. Cass. p. 245, 246. Tit. Liv. L. II. c. 5. Tacit. Annal. L. III. c. 24, 69.

la famille Junia du fameux L. Junius Brutus, qui délivra le peuple Romain de la domination des Rois, en chassant Tarquin. Cicéron & Plutarque lui ont attribué cette origine; mais, de quelque poids que soit leur sentiment, celui de Denys d'Halicarnasse & de Dion Cassius, paroît appuyé sur de meilleures preuves, & a des raisons convaincantes; il seroit trop long de les déduire ici; une des plus fortes, c'est que les Junius & les Brutus qui ont paru depuis L. Junius Brutus, étoient de famille Plébeienne, comme il paroît par les Tribunats du peuple qu'ils ont exercés. Or, il est certain que les Junius du tems de Tarquin étoient de maison Patricienne, d'une famille dès plus nobles de celles qui se vantoient d'être issues d'Énée & des Troyens, de celle qui, s'étant venue établir à Rome avec Romulus, se signala dans tous les emplois de la guerre & de la paix sous la royauté. Dion Cassius déclare nettement que le premier Brutus fit mourir les deux seuls enfans qu'il avoit, & qui étoient encore en bas-âge, & que la maison Junia finit avec lui. Denys d'Halicarnasse l'assure aussi expressément dans son cinquième livre. Ces témoignages prévalent sans doute sur l'autorité de Plutarque. Cicéron, ayant parlé en Orateur & non pas en Historien

dans ses Philippiques, ne peut guère les affoiblir. Mais, en tout cas; il est propre à faire voir que les Brutus de son tems se disoient issus de celui qui délivra Rome de la tyrannie de Tarquin; & Dion Cassius ne nie point qu'on n'abusât à Rome de la conformité des noms, pour animer Brutus à conspirer contre César, comme l'ancien Brutus, dont on vouloit bien croire qu'il tiroit son origine, avoit conspiré contre Tarquin le Superbe.

Les médailles de la famille Junia ne sont pas rares. Elles ont quelquefois pour inscription *Pietas*, quelquefois *Libertas*.

JUNIA, *Junia*, (a) Dame Romaine, très-illustre & très-vertueuse. Elle avoit épousé C. Marcellus, Collegue de Cicéron dans le Proconsulat. Elle fut mere d'un fils, qui porta comme son pere, le nom de C. Marcellus, & qui parvint dans la suite au Consulat.

JUNIA, *Junia*, (b) fut mariée à M. Émilius Lépidus, duquel elle eut un fils qui conspira contre Octavien. Le complot ayant été découvert, Junia fut impliquée dans le procès criminel fait à son fils, & Mécène vouloit l'envoyer à Octavien, pour être jugée par lui, ou du moins il exigeoit qu'elle donnât caution comme elle se représenteroit toutes les fois

(a) Cicer. ad Amic. L. XV. Epist. 8.

(b) Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag.

522, 523.

qu'elle en seroit requise. Le Consul devant qui cet incident fut porté, & qui devoit en ordonner souverainement, étoit un pros crit, qu'Appien nomme Balbinus. Le vieux Lép idus, autrefois l'un des trois Auteurs de la proscription, se vit forcé d'implorer la protection de ce Consul, étant tombé dans un tel décri, dans un tel oubli, qu'il ne trouvoit personne qui voulût se rendre caution pour sa femme. Balbinus se laissa toucher, & exempta Junia de la nécessité de donner caution.

JUNIA, *Junia*, (a) fille de D. Junius Silanus & de Servilia, sœur de Caton, avoit épousé C. Cassius. Cette dame, sœur de M. Brutus, ne mourut que sous l'empire de Tibere, l'an de Jesus-Christ 22. Ainsi, elle avoit survécu soixante-quatre ans à la bataille de Philip pes.

Le testament de Junia fit grand bruit dans le public, parce que cette Dame, qui étoit très-riche, & qui tenoit à toutes les premières familles de Rome, y faisoit une mention honorable de presque tous les Grands, sans dire un mot de l'Empereur. Il ne s'offensa point de ce dernier témoignage d'inimitié contre sa maison; & il permit qu'on prononçât l'éloge funebre de Junia dans la

tribune aux harangues, & que l'on célébrât ses funérailles avec la pompe convenable. On y porta les images de vingt maisons illustres, les Manlius, les Quinrius, & d'autres noms aussi fameux; mais, M. Brutus & C. Cassius effaçoient tous les autres, & occupoient seuls tous les esprits, précisément pour la raison que leur représentation n'y paroissoit point.

JUNIA, *Junia*, (b) femme de Furius Camillus Scribonianus, éprouva la clémence de l'Empereur Claude, après que son mari se fût révolté contre ce Prince. Mais, il paroît que Junia la mérita, en se déclarant dénonciatrice de ceux qui avoient eu part à la révolte de son mari. Elle fut simplement reléguée. Son fils Furius Camillus Scribonianus fut déclaré exempt de toute peine. L'an de Jesus-Christ 52, Junia fut accusée d'avoir consulté les astrologues sur la mort de l'Empereur, & on prétendoit que l'impatience de voir finir la peine qu'elle souffroit depuis plusieurs années, l'avoit portée à ce crime. Tacite ne nous dit point quel traitement on lui fit. Il est probable qu'elle fut laissée dans son exil.

JUNIA CALVINA, *Junia Calvina*, (c) fille d'App. Silanus, fut injustement soupçonnée d'inceste avec L. Silanus son

(a) Plut. Tom. I. pag. 987. Tacit. Annal. L. III. c. 76. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 474.

(b) Tacit. Annal. L. XII. c. 52. Crév.

Hist. des Emp. T. II. p. 126, 230.

(c) Tacit. Annal. L. XIV. c. 12. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 190.

193, 318.

frere. Après que ce dernier se fut ôté lui-même la vie, l'an de Jesus-Christ 49, Junia Calvina fut exilée, & elle resta dans son exil jusqu'à la mort d'Agrippine, que Néron son fils fit assassiner, l'an de Jesus-Christ 59. Ce Prince ayant alors rappelé ceux qu'Agrippine avoit fait exiler, Junia Calvina fut de ce nombre.

JUNIA SILANA, *Junia Silana*, (a) fut mariée à C. Silius, le plus beau de toute la jeunesse Romaine. L'Impératrice Messaline, étant devenue éperdument amoureuse de ce Romain, & voulant le posséder sans rivale, l'obligea de répudier Junia Silana, quoiqu'elle fût également recommandable par sa naissance, sa beauté & son enjouement.

Cette dame fut long-tems liée intimement avec Agrippine, mere de Néron. Mais, cette union se tourna en une inimitié secrete, depuis qu'Agrippine avoit dissuadé Sextius Africanus, jeune homme d'une naissance illustre, d'épouser Junia Silana, en lui disant qu'elle étoit d'une mauvaise conduite, & déjà sur le déclin de l'âge. Agrippine en avoit usé ainsi par pure méchanceté; car, son intention n'étoit pas de garder pour elle Sextius Africanus, mais de l'empêcher de faire un mariage riche, & d'autant plus avantageux, que celle qu'il vouloit

épouser n'avoit point d'enfants. Junia Silana s'étoit senti très-piquée, & ces sortes d'offenses entre femmes ne se pardonnent point; elle résolut de profiter de la disgrâce d'Agrippine, arrivée l'an de Jesus-Christ 55, pour se venger en achevant de la perdre. Elle entreprit donc, non pas de renouveler contre elle de vieilles accusations, qui avoient fait leur effet, ni de lui reprocher ses regrets sur la mort de Britannicus, ses plaintes indiscrettes sur les outrages qu'Octavie éprouvoit de la part d'un ingrat époux; elle lui imputa le dessein d'élever à l'empire Rubellius Plautus, qui par Julie sa mere, fille de Drusus, fils de Tibère, comptoit aussi-bien que Néron, Auguste pour trisayeul, & de remonter elle-même sur le trône en l'épousant. Mais, Agrippine se justifia, & fit exiler son accusatrice.

Junia Silana mourut à Tarente, où on lui avoit permis de revenir d'un exil plus éloigné, lorsque la puissance d'Agrippine avoit commencé à baisser, ou que la haine qui l'avoit portée à la bannir, s'étoit adoucie avec le tems.

JUNIA FADILLA, *Junia Fadilla*, (b) arrière-petite-fille de Tite-Antonin, avoit été destinée en mariage au jeune Maximin.

JUNIA [la Loi], *Lex Ju-*

(a) Tacit. Annal. L. XI. c. 12. L. XIII. c. 19. & seq. L. XIV. c. 12. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 163, 165. & suiv.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 305.

nia, (a) Loi, dont Cicéron fait mention en plusieurs endroits, comme dans son Oraison pour P. Sestius & dans sa cinquième Philippique.

Il y a eu plusieurs autres loix de ce nom. On les trouvera recueillies dans le Traité des Antiquités Romaines de Rosinus. Cet Auteur fait mention des Loix Junia Licinia, Junia Narbona, Junia Pétronia, Junia Velleia, &c.

JUNIANI LATINI. Voyez Affranchissement.

JUNIE, *Junia*, l'*ovra*, (b) ou, comme lisent quelques exemplaires, **JULIE**, est jointe à Andronic, dans l'Épître aux Romains. Ils étoient parens de Saint Paul. *Salutate*, dit cet Apôtre, *Andronicum & Juniam, cognatos & concaptivos meos, qui sunt nobiles in Apostolis.* Ces dernières paroles, qui sont distingués, considérables entre les Apôtres, font croire à plusieurs Modernes que Junias est un homme, aussi-bien qu'Andronic. Mais, Saint Chrysostôme, Théophylacte & plusieurs autres, prennent Andronic pour un homme, & Junie pour une femme, & peut-être pour l'épouse d'Andronic. Les Grecs & les Latins font leur fête le dix-septième de Mai, & les distinguent comme le mari & la femme.

JUNIOR [**FLAV. CLAUDE CONSTANTIN**], (c) *Flav. Claudius Constantinus Junior*, fut

(a) Gicer. Orat. pro P. Sest. c. 118. Philipp. 5. c. 169.

(b) Ad Roman. Epist. c. 16. v. 7.

l'aîné des trois fils que Constance Chlore eut de Maximiana Théodora sa seconde femme. Il dut obtenir la dignité de César, ou de Constance Chlore son pere, ou de Constantin le Grand son frere. En effet, ces Princes auroient-ils pu ne le pas revêtir d'une dignité à laquelle il étoit appelé par sa naissance, pendant qu'ils accorderoient le même honneur à des familles étrangères, comme à Bassien. N'auroit-ce pas été faire le plus sensible des affronts au sang de ceux qui les avoient élevés sur le trône? Certainement une pareille démarche auroit révolté toute la terre contre eux, & ils avoient trop de prudence pour la faire. C'étoit bien la moindre chose, que l'aîné des trois fils du second lit de Constance Chlore fût honoré du titre de César, pendant que les deux autres n'avoient presque rien qui les distinguât du reste des Grands de l'Empire, que l'honneur d'être les plus proches parens de la maison regnante.

Comme l'Histoire ne nous apprend aucune circonstance de la vie de ce Prince, il est à présumer qu'il périt par la politique damnable de l'Empereur Constance son neveu, qui ne se faisoit pas un grand scrupule de répandre inhumainement le sang de ses proches; péché originel dans sa famille, & qui obscur-

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 551. & suiv.

cit terriblement les belles actions du grand Constantin, quoi qu'en disent ses panégyristes. Ce qui sert à confirmer dans l'opinion, que Flav. Claude Constantin Junior fut tué par l'ordre de l'Empereur Constance, c'est ce que Julien l'Apostat assure dans son Épître adressée aux peuples d'Athènes, que l'Empereur Constance, fils du grand Constantin, fit mourir ses deux oncles; fait qui est encore attesté par Saint Athanase, dans la lettre qu'il écrit à ceux qui embrassoient la vie solitaire. Or, il est certain que ces deux oncles, tués par l'ordre de l'Empereur Constance leur neveu, ne peuvent être que Flav. Claude Constantin Junior & le Patrice Constance.

JUNIOR [FLAV. CLAUDE CONSTANTIN] *Flav. Claudius Constantinus Junior*, (a) l'aîné des trois fils du second lit de l'Empereur Constantin, naquit le sept Août de l'an de Jesus-Christ 316. Sa mere se nommoit Maximiana Fausta.

Dès l'âge de trois ans & demi, Flav. Claude Constantin Junior, ou le Jeune, étoit décoré du titre de César, quoiqu'il ne le fût pas encore de celui de Consul. Son pere prit ce dernier pour la sixième fois en l'année 320, afin de le partager avec lui. Depuis que tout le pouvoir étoit concentré dans la personne des Empereurs, le Consulat

n'étoit plus qu'un nom qui servoit de date aux actes publics. Celui du jeune Prince fut du moins fécond en belles espérances. La conformité de nom avec son pere, foible motif sans doute, suffisoit cependant au peuple pour tirer les pronostics les plus heureux; & le pere y ajoutoit un fondement plus raisonnable par l'éducation qu'il donnoit à son fils. Cet enfant sçavoit déjà écrire, & l'Empereur exerçoit sa main à signer des graces; il se plaisoit à faire passer par sa bouche toutes les faveurs qu'il accordoit. Noble apprentissage de la puissance souveraine, née pour faire du bien aux hommes.

Flav. Claude Constantin Junior fut marié environ l'an de Jesus-Christ 335; mais, on ignore le nom de sa femme. Son pere ayant voulu vers ce tems-là diviser l'Empire entre ses enfans, il eut pour sa part tout ce qui étoit du côté de l'Occident au de-là des Alpes, sçavoir, la Gaule, l'Espagne & la grande-Bretagne. Après la mort de l'Empereur, il se fit un nouveau partage; & il paroît que Flav. Claude Constantin Junior fut celui qui gagna le moins dans ce nouveau partage. Il ne remporta que des prétentions sur l'Italie, & des droits contestés sur l'Afrique, dont Flav. Jule Constant lui cédoit une partie, & lui disputoit l'autre. Ces dif-

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 295, 307, 308. Hist. du Bas-Emp. par M. le Beau. Tom. I. p. 294, 300,

301, 549, 550. Tom. II. p. 15. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 552. & suiv.

férends entre les deux freres éclaterent bien-tôt par une rupture funeste à Flav. Claude Constantin Junior.

Ce Prince se perdit par son imprudence. La querelle entre son frere & lui s'aigrissoit de jour en jour. Un tribun, nommé Amphilocheus, de Paphlagonie, ne cessoit d'animer Flav. Jule Constantin, & le détournoit de tout accommodement. Enfin, Flav. Claude Constantin Junior prit le parti de se faire justice par les armées, & passa les Alpes. Flav. Jule Constantin étoit en Dace; il envoya ses Généraux à la tête d'une armée, & se dispose à les suivre avec de plus grandes forces. Ses capitaines, arrivés à la vue de l'ennemi près d'Aquilée à la fin de Mars ou au commencement d'Avril, dressent une embuscade, & ayant engagé le combat feignent de prendre la fuite. Les soldats de Flav. Claude Constantin Junior s'abandonnent à la poursuite; & bien-tôt enfermés entre les troupes qui sortent de l'embuscade & les fuyards qui tournent visage, ils sont taillés en pièces. Flav. Claude Constantin Junior lui-même, renversé de son cheval, meurt percé de coups. On lui coupe la tête; on jette son corps dans le fleuve d'Alsa, qui passe près d'Aquilée. Il en fut apparemment retiré, puisqu'on montrait long-tems après son tombeau de porphyre à Constantinople dans l'église des Saints Apôtres. Il avoit vécu

près de 25 ans, & regné un peu plus de deux ans & demi depuis la mort de son pere. Ayant perdu sa femme, il venoit de contracter par députés un second mariage avec une Espagnole de noble origine, dont on ne dit ni le nom ni la famille. Flav. Jule Constantin profita seul de la dépouille de son frere; il devint maître de tout l'Occident.

Flav. Claude Constantin Junior, à ce qu'il paroît, ne laissa point de postérité. Il est toujours représenté la tête nue sur les médailles. Quelques-uns lui donnent le prénom de Julius, au lieu de celui de Claudius.

N'étant encore que César, il avoit vaincu les Sarmates & les Goths, & dans les Gaules il avoit remporté de grandes victoires sur les Francs, qui n'osèrent plus se présenter tant qu'il vécut.

Ce Prince étoit venu à bout de rendre aux églises les Evêques que la calomnie en avoit chassés. Il avoit adressé au peuple Catholique d'Alexandrie une lettre datée du 17 Juin, dans laquelle il supposoit que son pere n'avoit relégué Athanasie en Gaule, que pour le soustraire à la fureur de ses ennemis; il déclaroit qu'il s'étoit efforcé d'adoucir l'exil de cet homme Apostolique, en lui rendant les mêmes honneurs que le Prélat auroit pu recevoir à Alexandrie; il admiroit sa vertu, soutenue de la grace divine, & supérieure à toutes les adversi-

és. Puisque mon pere, ajoutoit-il, avoit formé le pieux dessein de vous rendre votre Evêque, & qu'il ne lui a manqué que le tems de l'exécuter, j'ai cru qu'il étoit du devoir de son successeur de remplir ses intentions. Comme Alexandrie étoit dans le partage de Constance, Flav. Claude Constantin Junior, pour ne pas donner d'ombrage à son frere, ne prenoit dans cette lettre que le titre de César. Il mena avec lui Athanase en Pannonie. Flav. Jule Constant, animé du même zèle, le seconda par ses instances. Ils parlerent avec fermeté, & forcerent leur frere à consentir, malgré les favoris, au retour des exilés.

JUNIUS [M.], *M. Junius*, (a)

M. *Iunios*, qui descendoit d'un des compagnons d'Énée, & qui, par sa vertu & son mérite singulier, passoit pour un des plus illustres de Rome. Il avoit épousé Tarquinia, seconde fille de Tarquin l'ancien, de laquelle il eut plusieurs enfans. Tarquin le Superbe, après avoir fait mourir Tullius avec quelques autres citoyens qui lui étoient suspects, résolut aussi de se défaire secrètement de M. Junius, non pour aucun crime qu'il eût commis, mais parce qu'étant héritier d'une famille anciennement riche, il possédoit de grands biens, dont le tyran vouloit s'emparer. Le fils aîné de

(a) Dionys. Halicarn. L. IV. c. 15.

(b) Tit. Liv. L. IV. c. 16.

(c) Cicer. de Natur. Deor. L. II. c. 8.

M. Junius subit le même sort; son grand cœur donnoit de l'ombrage à Tarquin, & il paroïsoit trop bien né pour laisser impunie la mort de son pere. Son cadet encore fort jeune, ne pouvant plus espérer aucun secours, depuis que la cruauté du tyran lui avoit enlevé toute sa famille, prit alors un parti qui fut l'effet de la plus saine prudence. Il contrefit le fou & continua toujours dans cette stupidité simulée, jusqu'à ce qu'il trouvât quelque occasion favorable pour revenir à son naturel, sans courir risque de sa vie. Voilà pourquoi on le surnomma Brutus. Ce fut par cette ruse qu'il se mit à couvert de la cruauté du Tyran, qui s'étendit sur un grand nombre de gens de bien & de mérite. Voyez Brutus.

JUNIUS [Q.], *Q. Junius*, (b) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 316, & avant Jesus-Christ 436.

JUNIUS [L.] PULLUS. *L. Junius Pullus*, (c) fut créé Consul avec P. Clodius Pulcher, l'an de Rome 503, & avant Jesus-Christ 249.

On chargea L. Junius Pullus de conduire à Lilybée des vivres & d'autres munitions pour l'armée qui assiégeoit cette ville, & on lui donna soixante-vaisseaux pour les escorter. Junius Pullus, étant arrivé à Messine, & y ayant grossi sa flotte de tous

Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 182. Hist. Rom. Tom. II. p. 548. & suiv.

les bâtimens qui lui étoient venus de Lilybée & du reste de la Sicile , partit en diligence pour Syracuse , où il arriva sans courir aucun danger. Sa flotte étoit de cent vingt vaisseaux longs , & d'environ huit cens de charge. Il donna la moitié de ceux-ci avec quelques-uns des autres aux Questeurs , avec ordre de porter incessamment des provisions au camp ; & pour lui , il resta à Syracuse dans le dessein d'y attendre les bâtimens qui n'avoient pu le suivre depuis Messine , & pour y recevoir les grains que les alliés du milieu des terres devoient lui fournir.

Cependant , Carthalon , Général des Carthaginois , s'éloigna un peu de Lilybée , & alla se poster sur la route d'Héraclée pour observer la nouvelle flotte des Romains , & l'empêcher d'arriver au camp. Informé ensuite par ceux qu'il avoit envoyés à la découverte , qu'une assez grande flotte approchoit , composée de vaisseaux de toute sorte , [c'étoit celle que le Consul avoit envoyée devant lui sous la conduite des Questeurs] il avance au-devant des Romains pour leur présenter la bataille , comptant qu'il n'auroit qu'à paroître pour vaincre. L'escadre qui venoit de Syracuse , apprit que les ennemis n'étoient pas loin. Les Questeurs , ne se croyant pas en état de hazarder une bataille , aborderent à une petite ville alliée , où il n'y avoit pas à la vérité de port ,

mais où des rochers s'élevant de terre formoient une espece de rade & un abri assez commodes. Ils y débarquerent , & y ayant disposé tout ce que la ville put leur fournir de catapultes & de balistes , ils attendirent les Carthaginois. Ceux-ci ne furent pas plutôt arrivés , qu'ils pensèrent à les attaquer. Ils s'imaginoient que dans la frayeur où étoient les Romains , ils ne manqueroient pas de se retirer dans cette bicoque , & de leur abandonner leurs vaisseaux. Mais , l'affaire ne tournant pas comme ils avoient espéré , & les Romains se défendant avec vigueur , ils se retirèrent de ce lieu , où d'ailleurs ils étoient fort mal à leur aise ; & emmenant avec eux quelques vaisseaux de charge qu'ils avoient pris , ils allèrent gagner le fleuve Halycus , où ils demeurèrent pour observer quelle route prendroient les Romains.

L. Junius Pullus , ayant fini à Syracuse tout ce qu'il avoit à y faire , doubla le promontoire de Pachynum , & cingla vers Lilybée , ne sachant rien de ce qui étoit arrivé à ceux qu'il avoit envoyés devant. Cette nouvelle étant venue à Carthalon , il mit en diligence à la voile , dans le dessein de donner bataille au Consul pendant qu'il étoit éloigné des autres vaisseaux. L. Junius Pullus aperçut de loin la flotte nombreuse des Carthaginois. Mais , trop foible pour soutenir un combat , & trop proche de l'ennemi pour

prendre la fuite , il prit le parti d'aller jeter l'ancre près de Camarine dans des lieux escarpés, & absolument inabordables, aimant mieux s'exposer à périr au milieu des écueils que de tomber avec sa flotte au pouvoir des ennemis. Carthalon se garda bien de donner bataille aux Romains dans des lieux si difficiles. Il se saisit d'un promontoire, y mouilla l'ancre; & ainsi placé entre les deux flottes des Romains, il examinoit ce qui se passoit dans l'une & dans l'autre.

Une tempête affreuse commençant à menacer, les pilotes Carthaginois, fort experts sur ces sortes de cas, prévirent ce qui alloit arriver. Ils en avertirent Carthalon, & lui conseillèrent de doubler au plutôt le promontoire de Pachynum & de s'y mettre à l'abri de l'orage. Le commandant se rendit prudemment à cet avis. La tempête éclate bien-tôt après. Les deux flottes Romaines, se trouvant dans des endroits exposés & découverts, en furent si cruellement maltraitées, qu'il n'en resta pas même une planche dont on pût faire usage, excepté deux vaisseaux, dont le Consul se servit pour ramasser ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper au naufrage, soit en se jettant sur les bords, ou y étant poussés par la tempête même, & ils étoient en assez grand nombre.

L. Junius Pullus, cherchant ensuite à couvrir ses fautes & son malheur par quelque exploit considérable, ménagea des intelligences secrètes dans Eryx, & se fit livrer la ville. Sur le sommet de la montagne qui portoit le même nom, étoit le temple de Vénus Erycine, le plus beau sans contredit & le plus riche de tous les temples de la Sicile. La ville étoit située un peu au-dessous de ce sommet; & l'on n'y pouvoit monter que par un chemin très-long & très-escarpé. L. Junius Pullus plaça une partie de ses troupes sur le sommet, & le reste au pied de la montagne, près d'un petit bourg, qu'il fortifia, & où il laissa huit cens hommes en garnison. Après avoir pris ces précautions, il crut n'avoir rien à craindre; mais, Carthalon, y ayant débarqué ses troupes pendant la nuit, s'empara du petit bourg, une partie de la garnison fut tuée, l'autre se réfugia dans la ville d'Eryx.

L'Histoire ne nous apprend rien de certain depuis ce tems-là, au sujet de L. Junius Pullus. Quelques Auteurs croient qu'il fut pris par Carthalon dans l'expédition, dont nous venons de parler; d'autres, que prévoyant bien ce qu'il lui arriveroit à Rome s'il y retournoit, il prévint sa condamnation par une mort volontaire.

JUNIUS [M.] PÉRA ,
M. Junius Pera, (a) fut élevé

(a) Tit. Liv. L. XXII. c. 57. L. XXIII. c. 14, 32. Roll. Hist. Rom. T. III. pag. 17, 247, 248, 287, 288.

au Consulat avec M. Emilius Barbula, l'an de Rome 522, & avant Jesus-Christ 230. Quatorze ans après ayant été créé Dictateur, il nomma pour maître de la cavalerie T. Sempromius; & parmi les nouvelles troupes qu'il mit sur pied, il enrôla tous les jeunes gens qui avoient l'âge de dix-sept ans, & quelques-uns même qui avoient encore la robe prétexte. On en composa quatre légions, & un corps de mille cavaliers. Il envoya en même-tems demander aux alliés du nom Latin, le contingent qu'ils devoient fournir en vertu du traité. Il ordonna aussi de préparer des armes, tant offensives que défensives, sans compter celles qu'on avoit autrefois prises sur les ennemis, & qu'on tira des temples & des portiques pour armer les nouveaux soldats. On fit outre cela des levées d'une nouvelle forme; car, la République ne pouvant pas fournir assez de gens libres, on enrôla huit mille esclaves des plus robustes, en leur demandant auparavant s'ils étoient d'humeur à porter les armes; & on en paya la valeur à leurs maîtres, de l'argent qui fut tiré du trésor public. On préféra les soldats de cette espèce à ceux qui étoient prisonniers d'Annibal, & que ce Général offroit de rendre pour une rançon moins considérable que le prix qu'il en coûta.

M. Junius Péra, après avoir satisfait aux devoirs de la reli-

(a) Tit. Liv. L. XXII. c. 59. & seq.

gion, demanda au peuple qu'il lui fût permis de monter à cheval; & aussi-tôt il fit prendre les armes aux deux légions que les Consuls avoient levées dès le commencement de l'année, aux huit mille esclaves dont on a parlé ci-dessus, & aux cohortes qu'on avoit tirées du Picénum & de la Gaule. Comme ces forces ne lui paroissent pas suffisantes, il eut recours à un remède qu'on n'employoit que dans les conjonctures les plus extrêmes & les plus désespérées, & lorsque l'honneur étoit obligé de céder à l'intérêt. Il publia un édit, par lequel il mettoit en liberté tous ceux qui étoient retenus dans les prisons, ou pour les crimes capitaux qu'ils avoient commis, ou pour les dettes qu'ils avoient contractées. Il acquittoit les uns & les autres de ce qu'ils devoient, ou à la justice, ou à leurs créanciers, à condition qu'ils serviroient dans les troupes en qualité de soldats. Cette dernière espèce lui fournit six mille hommes, qu'il arma des dépouilles que C. Flaminius avoit prises sur les Gaulois, & qu'il avoit fait porter à Rome, pour honorer son triomphe. Après ces dispositions, il partit de la ville avec vingt-cinq mille hommes en état de combattre. Mais, il ne dut pas faire de grands exploits, puisque l'Histoire ne nous en dit rien.

JUNIUS [M.], *M. Junius*, M. Iônius, (a) l'un des princi-

paux Romains , qui furent faits prisonniers à la bataille de Cannes, l'an de Rome 536., & 216 avant J. C. Ces prisonniers ayant obtenu des Carthaginois la permission d'envoyer à Rome pour demander qu'on les rachetât , M. Junius fut choisi pour être le chef de la députation. On donna audience aux députés dans le Sénat , où M. Junius parla ainsi au nom de tous : » Il » n'y a personne parmi nous , » dit-il , qui ne sçache que la » république Romaine est de » tous les États , celui qui fait » le moins de cas des prison- » niers. Mais, sans avoir trop » bonne opinion de notre cau- » se , nous pouvons assurer , » qu'il n'en tomba jamais entre » les mains des ennemis, qui » méritassent moins que nous » votre indifférence, ou votre » mépris. Car , ce n'est pas sur » le champ de bataille que la » crainte nous a obligés de ren- » dre nos armes à l'ennemi ; » mais, après avoir combattu » jusqu'à la nuit, en marchant » sur des monceaux de corps » morts , nous nous sommes en- » fin retirés dans notre camp. » Pendant le reste du jour, & » la nuit suivante toute entière, » malgré la fatigue que nous » avons effuyée , malgré les » blessures dont nous étions » couverts, nous avons défendu » nos retranchemens. Le len- » demain nous voyant investis » par une armée victorieuse , » sans avoir la liberté d'aller » puiser de l'eau , ni aucune

» espérance de nous ouvrir un » passage à travers une multi- » tude innombrable d'ennemis ; » persuadés que ce n'étoit pas » un crime de conserver la vie » à quelques restes d'une ar- » mée, qui avoit laissé cinquante mille hommes sur le champ » de bataille , nous sommes en- » fin convenus de notre rançon, » & avons rendu à l'ennemi des » armes qui ne pouvoient plus » nous être d'aucun secours. » Nous sçavions que nos ancê- » tres avoient donné de l'or aux » Gaulois pour se racheter, & » que nos peres , ces Romains » si sévères sur les conditions » de paix , avoient cependant » envoyé des Ambassadeurs à » Tarente , pour traiter de la » rançon des prisonniers ; & » cependant la bataille que » nous perdîmes à Allia contre » les Gaulois , & celle que Pyr- » rhus gagna contre nous au- » près d'Héraclée, furent moins » pernicieuses à la République » par le carnage de nos sol- » dats, que par leur épouvante » & leur fuite, au lieu que les » champs de Cannes sont jon- » chés de corps morts des Ro- » mains. Et si nous sommes » échappés à la fureur des en- » nemis, c'est que leurs armes » étoient émouffées , & leurs » forces épuisées , à force de » tuer. Il y en a même quel- » ques-uns de nous à qui on ne » peut pas reprocher d'avoir » abandonné le champ de ba- » taille , mais qui sont tombés » entre les mains des ennemis ,

» quand on leur a livré le camp
 » dont on leur avoit confié la
 » garde. Je n'envie point le
 » sort ou la condition d'aucun
 » de mes concitoyens & de mes
 » compagnons de guerre ; & je
 » ne cherche point à me justi-
 » fier aux dépens d'aucun d'eux.
 » Mais , à moins qu'on ne croye
 » qu'il y a du mérite à mieux
 » courir & à fuir plus promp-
 » tement que les autres , je ne
 » pense pas qu'on nous doive
 » préférer ceux qui ont aban-
 » donné le champ de bataille ,
 » la plupart sans armes , & ne
 » se sont point arrêtés qu'ils
 » n'aient gagné Venouse ou
 » Canouse , ni qu'eux-mêmes
 » se vantent de pouvoir être
 » plus utiles à la République
 » que nous. Après tout , je con-
 » sens que vous les regardiez
 » comme de bons & de coura-
 » geux soldats , pourvu que
 » vous comptiez encore davan-
 » tage sur notre valeur & sur
 » notre zèle , qui feront d'au-
 » tant plus ardens à vous ser-
 » vir , que nous n'oublierons
 » jamais que c'est par votre
 » bonté , que nous aurons été
 » rachetés & rétablis dans no-
 » tre patrie. Vous lèvez des
 » soldats de tout âge & de tou-
 » te condition. J'apprends que
 » vous armez huit mille esclaves.
 » Nous sommes à peu près
 » un pareil nombre de citoyens ;
 » & notre rançon n'excédera
 » pas le prix qu'il vous en coûte
 » pour les acheter. Car , je
 » ferois injure au nom Romain ,
 » si je les comparois avec nous

» d'une autre façon. Je ne crois
 » pas que nous ayons mérité
 » votre colere & votre indi-
 » gnation. Mais , si vous avez
 » de la peine à prendre à no-
 » tre-égard le parti de la dou-
 » ceur & de l'humanité , songez
 » à quel ennemi vous nous allez
 » abandonner. Autrefois Pyr-
 » rhus traita nos prisonniers
 » comme ses amis & ses hôtes ;
 » mais , nous avons le malheur
 » d'être tombés entre les mains
 » d'un Barbare , d'un Carthagi-
 » nois , dont on auroit peine à
 » dire quel est le plus grand
 » vice , de son avarice , ou de
 » sa cruauté. Si vous voyiez
 » les chaînes dont vos citoyens
 » sont chargés , si vous étiez
 » témoins de la misère dans
 » laquelle on les fait languir ,
 » vous ne seriez assurément pas
 » moins touchés d'un tel objet ,
 » que si d'un autre côté vous
 » jettiez les yeux sur les cam-
 » pagnes de Cannes , couvertes
 » de monceaux de vos soldars.
 » Vous entendez les gémisse-
 » mens , & vous pouvez voir
 » les larmes de nos parens , qui
 » attendent votre réponse dans
 » le vestibule du Sénat. S'ils
 » ont tant d'inquiétude pour
 » notre vie & celle de nos
 » compagnons absens , quelles
 » croyez-vous que soient les
 » alarmes de ceux qui sont
 » eux-mêmes en danger de per-
 » dre la vie & la liberté ! Mais ,
 » quand Annibal , contre son
 » naturel , voudroit nous trai-
 » ter avec douceur & avec
 » bonté , nous nous mettrions

» peu en peine de conserver la
 » vie, si vous nous jugiez in-
 » dignes d'être rachetés. Pyr-
 » rhus renvoya autrefois sans
 » rançon les prisonniers qu'il
 » avoit faits sur les Romains.
 » Mais, il les renvoya accom-
 » pagnés des premiers de Rome
 » qu'on avoit envoyés vers lui
 » pour traiter de leur rançon.
 » Moi, je reviendrois dans ma
 » patrie, si on ne daignoit pas
 » dépenser cinquante écus pour
 » me tirer des mains de l'en-
 » nemi ! Chacun a ses maximes
 » & sa façon de penser. Pour
 » moi, je sçais que je suis ex-
 » posé à perdre la vie ; mais,
 » je crains beaucoup moins de
 » mourir, que de vivre sans
 » honneur ; ce qui arriveroit,
 » s'il paroïssoit que vous nous
 » avez condamnés comme des
 » misérables qui ne méritent
 » pas votre compassion. Car,
 » on ne s'imaginera jamais, que
 » vous ayiez voulu ménager
 » votre argent. »

Dès qu'il eut cessé de parler,
 la foule de leurs parens, qui se
 tenoient assez près de l'assem-
 blée, commença à pousser des
 cris douloureux. Ils tendoient
 les mains vers les Sénateurs, &
 les supplioient de leur rendre
 leurs enfans, leurs freres, leurs
 peres, ou leurs maris ; car, la
 nécessité avoit aussi engagé les
 femmes à se confondre, pour le
 même dessein, avec les hom-
 mes. Après qu'on eut un peu
 écarté le peuple, on commença
 à recueillir les voix. Les sen-
 timens furent fort partagés.

Les plus compatissans vouloient
 qu'on les rachetât des deniers
 du trésor public. D'autres sou-
 tenoient, que la République
 n'étoit pas en état de fournir à
 cette dépense ; qu'il suffisoit de
 leur permettre de se racheter
 de leur argent. Ils ajoûtoient
 que l'État pouvoit aider ceux
 qui n'avoient pas d'argent comp-
 tant, à condition qu'ils enga-
 geroient leurs terres ou leurs
 maisons pour la sûreté de la
 somme qu'on leur auroit prê-
 tée. Alors, T. Manlius Torqua-
 tus, citoyen, d'une austérité
 digne des premiers tems de la
 République, voyant qu'on vou-
 loit avoir son avis sur cette ma-
 tière, fit un assez long discours
 pour prouver qu'on ne devoit
 point accorder aux prisonniers
 leur demande.

Quand T. Manlius Torqua-
 tus eut cessé de parler, tous
 les Sénateurs eurent beaucoup
 moins d'égard aux intérêts du
 sang qui les lioit à la plûpart
 des prisonniers, qu'aux consé-
 quences fâcheuses que pourroit
 avoir une indulgence si peu
 conforme à la sévérité, dont
 leurs ancêtres avoient toujours
 usé envers les prisonniers. Ils
 ne croyoient pas non plus qu'il
 fût à propos de faire une dé-
 pense, qui en même-tems épuî-
 seroit le trésor de la Républi-
 que, dont on avoit déjà tiré
 beaucoup d'argent pour acheter
 huit mille esclaves, & fourni-
 roit à Annibal une ressource,
 dont on étoit sûr qu'il avoit un
 extrême besoin. Quand on eut

porté à ceux qui attendoient hors du Sénat, la triste réponse qu'on ne rachèteroit point les prisonniers, & que la perte de tant de citoyens ajoutés à ceux qui avoient été tués dans la bataille, eut excité dans leurs cœurs une nouvelle affliction, ils suivirent les députés jusqu'aux portes de la ville les larmes aux yeux, & en poussant des cris très-douloureux.

JUNIUS [M.] SILANUS, *M. Junius Silanus*. Voyez Silanus.

JUNIUS [D.], *D. Junius*, (a) officier Romain, qui servoit durant la seconde guerre Punique, l'an de Rome 540, & 212 avant J. C.

JUNIUS [M.] PENNUS, *M. Junius Pennus*, (b) fut créé Édile Plébeien avec T. Claudius Asellus, l'an de Rome 548, & 204 avant Jesus-Christ. Trois ans après, ayant été nommé Préteur, il fut chargé de rendre la justice à Rome.

JUNIUS [M.] SILANUS, *M. Junius Silanus*, (c) Préfet des alliés, fut tué dans un combat contre les Boiens, l'an de Rome 556, & 196 avant Jesus-Christ.

JUNIUS [P.] BRUTUS, *P. Junius Brutus*, (d) étant tribun du peuple, l'an de Rome 557, & 195 avant Jesus-Christ, défendit la loi Oppia, & déclara qu'il ne souffriroit pas

(a) Tit. Liv. L. XXV. c. 22.

(b) Tit. Liv. L. XXIX. c. 11. L. XXX. c. 40.

(c) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 36.

qu'elle fût abrogée. Trois ans après, il fut Édile Curule avec M. Tuccius. Ces deux Magistrats appellerent en jugement plusieurs usuriers, & les firent condamner à de grosses amendes qu'on exigea à la rigueur, & dont on fit faire des chars dorés à quatre chevaux, qui furent mis dans la chapelle de Jupiter au Capitole, au-dessus de la chaise ou sacristie, & douze boucliers dorés. Ces mêmes Édiles firent bâtir un portique au-delà des trois portes, dans le lieu appelé *les Bûcherons*.

P. Junius Brutus fut nommé Préteur, l'an de Rome 562, & eut l'Étrurie pour département. Il continua de gouverner cette province l'année suivante, en qualité de Préteur. Mais, il ne la gouverna cependant qu'une partie de l'année, parce que le Sénat rendit un Arrêt, par lequel il lui ordonnoit de laisser sa province & son armée à celui de ses Lieutenans qu'il voudroit choisir, & d'aller prendre le gouvernement de l'Espagne ultérieure. Dès que P. Junius Brutus eut reçu cet Arrêt avec les lettres du Préteur Sp. Postumius, il partit pour aller en Espagne.

JUNIUS [M.] BRUTUS, *M. Junius Brutus*, (e) étoit Tribun du peuple l'an de Rome 557, & 195 avant Jesus-Christ.

(d) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 1. L. XXXV. c. 41. L. XXXVI. c. 45. L. XXXVII. c. 1, 50, 57.

(e) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 1. L.

Il s'opposa à ce que l'on abrogeât la loi Oppia, qui modéroit le luxe des dames. Quatre ans après, il fut nommé Préteur, & en cette qualité, chargé de rendre la justice à Rome aux deux Tribunaux. A l'un il jugeoit les procès que les Romains avoient entr'eux; & à l'autre, ceux qu'ils avoient avec les étrangers. On lui ordonna en outre de faire radouber & armer les vieux vaisseaux qui étoient dans les arsenaux, & de lever parmi les affranchis les soldats qui les devoient monter. M. Junius Brutus consacra aussi cette même année le temple de la mere Idéenne, & fit célébrer à cette occasion les grands jeux, auxquels on ajouta pour la première fois des jeux de théâtre, suivant le témoignage de Valérius Antias. C'étoient les censeurs, M. Livius & C. Claudius, qui avoient fait bâtir ce temple en vertu d'un arrêt du Sénat, sous le consulat de M. Cornélius & de Pub. Sempornius, treize ans avant que M. Junius Brutus fit la dédicace dont nous parlons.

M. Junius Brutus fut un des Commissaires que l'on fit partir pour l'Asie, l'an de Rome 563, & à qui l'on laissa la liberté de décider par eux-mêmes les contestations, qui ne pourroient être remises à un autre tems. Onze ans après, il fut créé

Consul avec A. Manlius Vulson, & eut la Ligurie pour département; la Gaule échut à son Collegue. Mais, quelque tems après, il eut ordre de passer dans cette dernière province, & tira fans différer des colonies & des autres villes du pais, tous les soldats & les autres secours qu'il put, & se rendit à Aquilée. Là ayant appris que l'armée d'A. Manlius Vulson, qui avoit couru le plus grand risque, étoit en sûreté, il écrivit cette bonne nouvelle à Rome, pour y faire cesser les craintes & les alarmes; & ayant renvoyé aux Gaulois les troupes qu'il avoit exigées d'eux, il alla trouver son Collegue. Les Istriens, qui s'étoient campés avec des troupes nombreuses assez près du Consul, n'eurent pas plutôt appris l'arrivée de son Collegue & de son armée, qu'ils se retirèrent chacun dans leur pais. Alors, les Consuls remenerent leurs légions à Aquilée pour y passer l'hiver. L'année suivante, étant entrés sur les terres des Istriens, ils y mirent tout à feu & à sang, & contraignirent ces barbares de leur demander la paix.

M. Junius Brutus, dans la suite, fut choisi de nouveau pour être un des Commissaires qu'on envoya dans les isles de l'Asie. L'objet de cette commission c'étoit d'exhorter les

alliés à faire la guerre à Persée de concert avec les Romains. M. Junius Brutus brigua la censure l'an de Rome 584, & 168 avant Jesus-Christ. Mais, il n'obtint point cette charge.

JUNIUS [D.] BRUTUS, *D. Junius Brutus*, (a) l'un des Triumvirs, qui conduisirent une colonie à Sipontum, dans un territoire des Arpinien, l'an de Rome 558, & 194 avant Jesus-Christ.

JUNIUS [M.] PENNUS, *M. Junius Pennus*, (b) fut créé Préteur, l'an de Rome 580, & 172 avant Jesus-Christ, & eut pour département l'Espagne Citérieure. Cinq ans après, il parvint au Consulat avec Q. Élius Pétus. Le sort lui adjugea la province de Pises, & à son Collègue celle de la Gaule. Avant que de partir pour sa province, M. Junius Pennus eut ordre d'introduire dans le Sénat les Ambassadeurs, qui venoient alors de toutes parts à Rome pour féliciter les Romains de leurs victoires.

JUNIUS [L.], *L. Junius*, *Λ. Ιούλιος*, (c) l'un des dix Commissaires qui furent envoyés en Macédoine, pour régler les affaires de cette province, l'an de Rome 585, & 167 avant Jesus-Christ.

JUNIUS, *Junius*, *Ιούλιος*, (d) étoit Préteur en Asie du tems de Jule César. Ce dernier,

ayant fait quelques Pirates prisonniers, & les ayant mis dans les prisons de Pergame, alla trouver Junius, à qui il appartenoit comme Préteur, d'ordonner la punition de ces prisonniers. Ce Préteur, qui avoit les yeux ouverts sur leur argent, qui étoit très-considérable, répondit qu'il aviseroit à loisir à ce qu'il faudroit faire de ces malfaiteurs. Mais, Jule César qui connut son but, le laissa-là, s'en retourna promptement à Pergame; & avant que Junius pût donner aucun ordre, il fit mettre en croix tous ces prisonniers.

JUNIUS [Q.], *Q. Junius*, *Κ. Ιούλιος*, (e) Officier Espagnol, qui suivit le parti de Jule César, pendant la guerre des Gaules; il fut député plusieurs fois vers Ambiorix roi des Eburons. Cet Officier pourroit bien être le même qui suit.

JUNIUS, *Junius*, *Ιούλιος*, (f) dont parle Hirtius dans son livre de la guerre d'Espagne. Pendant que Jule César faisoit le siège de Cordube qui étoit défendue par une garnison de Cn. Pompée, Junius qui faisoit travailler à une mine, voyant que les soldats de cette garnison massacroit les habitans, s'écria qu'on faisoit une très-méchante & très-détestable action, & que ces pauvres gens n'avoient point mérité d'être

(a) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 45.

(b) Tit. Liv. L. XLII. c. 9, 10, L. XLV. Suppl. 1. c. 1.

(c) Tit. Liv. L. XLV. c. 17.

Tom. XXIV.

(d) Plut. T. I. p. 708.

(e) Cæf. de Bell. Gall. L. V. pag. 182, 183.

(f) Hirt. Panf. de Bell. Hist. p. 839.

traités de la sorte, après les avoir reçus chez eux, de façon qu'il fit cesser le meurtre.

JUNIUS [C.], *C. Junius*, Γ. Ἰούνιος, (a) Juge, dont Cicéron fait mention dans son oraison pour A. Cluentius.

JUNIUS [M.], *M. Junius*, Μ. Ἰούνιος, (b) dont Cicéron fait mention dans une de ses oraisons contre Verrès.

JUNIUS [P.], *P. Junius*, Π. Ἰούνιος, (c) étoit chargé de la garde du temple de Castor, sous le consulat de L. Sylla & de Q. Métellus. Il laissa, en mourant, un fils en bas-âge.

JUNIUS [Q.], *Q. Junius*, Κ. Ἰούνιος, (d) dont il est parlé dans une des oraisons de Cicéron contre Verrès.

JUNIUS [M.], *M. Junius*, Μ. Ἰούνιος, (e) étoit un homme fort versé dans les affaires du barreau, selon Cicéron.

JUNIUS, *Junius*, Ἰούνιος, (f) ayant été sollicité par Libon Drusus, vers l'an de Jesus-Christ 16, d'évoquer les ombres infernales, en donna avis à Fulcinus Trio. Celui-ci étoit un accusateur de profession, & avide, dit Tacite, de mauvaise renommée. Aussi-tôt il intente son action; il va se présenter aux Consuls, & demande que le Sénat prenne connoissance de l'affaire. Les Consuls

publient une ordonnance pour convoquer extraordinairement le Sénat, marquant qu'il s'agissoit d'un fait très-important & très-grave. Mais, Libon Drusus prévint son jugement par une mort volontaire.

JUNIUS, *Junius*, Ἰούνιος (g) Sénateur, qui vivoit comme le précédent, sous l'empire de Tibère, & qui avoit une maison située sur le mont Cœlius. Un incendie ayant consumé tous les édifices qui étoient sur cette montagne, la statue de Tibère placée dans la maison de Junius, fut la seule chose qui échappa à la fureur des flammes.

JUNIUS OTHON, *Junius Otho*, (h) étoit Préteur l'an de Jesus-Christ 22, & accusa cette année C. Silanus, Proconsul d'Asie. Tacite dit que Junius Othon avoit fait autrefois le métier de maître d'école; qu'ensuite étant devenu Sénateur par le crédit de Séjan, il formoit tous les jours des entreprises plus hardies & plus impudentes, pour couvrir la bassesse de son origine. Il fut créé depuis Tribun du peuple, & en cette qualité il s'opposa à la récompense qu'on décernoit à l'Élius Balbus, parce qu'il avoit accusé de lèse-Majesté Acutia, autrefois femme de P. Vitell-

(a) Cicér. Orat. pro A. Cluent. c. 59.

(b) Cicér. in Verr. L. III. c. 95.

(c) Cicér. in Verr. L. III. c. 92. &

seq.

(d) Cicér. in Verr. L. III. c. 12.

(e) Cicér. Orat. pro P. Quint. c. 2.

(f) Tacit. Annal. L. II. c. 28. &

seq. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 367. & suiv.

(g) Tacit. Annal. L. IV. c. 64.

(h) Tacit. Annal. L. III. c. 66.

lius. Cette opposition excita entre l'un & l'autre une haine, qui se termina par l'exil de Junius Othon.

JUNIUS RUSTICUS, *Junius Rusticus*, (a) Sénateur qui avoit été choisi par l'empereur Tibère pour tenir les registres de la compagnie, & qui pour cette raison passoit pour avoir part à la confiance de ce Prince.

L'an de Jesus-Christ 29, Tibère écrivit au Sénat dans les termes les plus durs contre Agrippine & contre Néron son fils. Le Sénat fut effrayé à la lecture de la lettre, & garda long-tems un morne silence. Enfin, un petit nombre de ces hommes tels qu'il s'en trouve toujours, qui n'ont aucune ressource par les voies d'honneur, & à qui les maux publics servent d'occasion de pousser leur fortune particulière, prirent la parole, & demanderent que la matière fût mise en délibération. Mais, les Chefs du Sénat, & sur-tout les Magistrats demeu- roient incertains & flottans, parce que Tibère s'étoit contenté d'investiver avec aigreur, sans autrement expliquer ses intentions. Junius Rusticus n'avoit jamais donné aucune preuve de fermeté. Néanmoins, dans la circonstance dont il s'agit, soit entraîné par le torrent, soit guidé par une prévoyance mal entendue, qui lui faisoit craindre un avenir incertain,

pendant qu'il oublioit le danger présent, il se mêlé parmi ceux qui balançoient; il détourne les Consuls de proposer l'affaire; il représente que les plus grands changemens dépendent souvent des causes les plus légères, & qu'à l'âge où étoit l'Empereur, il falloit lui donner le tems de revenir sur ses pas & de se repentir. En même-tems, le peuple s'attroupoit autour du Sénat; & les citoyens, portant entre leurs bras les images d'Agrippine & de Néron, invoquant le nom de Tibère avec des acclamations pleines de respect & de vœux pour sa prospérité, croient que la lettre étoit fausse, & que le Prince ne vouloit pas la ruine de sa famille. Ainsi, ce jour-là, il ne fut pris aucune résolution fâcheuse. Cependant, ce délai ne fit point changer l'Empereur, puisque nous sçavons qu'Agrippine & Néron furent condamnés.

JUNIUS PRISCUS, *Junius Priscus*, *Ἰούνιος Πρίσκος*, (b) fut un des illustres personnages, que Caligula fit condamner à mort par le Sénat, pour s'enrichir de leurs biens. Il étoit actuellement Préteur. Ce Sénateur après avoir été mis à mort, ne s'étant pas trouvé fort riche, donna lieu à ce mot insultant de Caligula : *Celui-ci m'a trompé; il ne paye point sa mort, il pouvoit vivre.*

(a) Tacit. Annal. L. V. c. 3. & seq. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 548. & suiv.

(b) Dio. Cass. p. 654. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 35.

JUNIUS LUPUS, *Junius Lupus*, (a) accusa, l'an de Jesus-Christ 51, L. Vitellius d'avoir conspiré contre l'empereur Claude, dans le dessein de s'élever lui-même à l'Empire. Claude prêtoit l'oreille à ces calomnies, si Agrippine n'eût détourné le coup par ses menaces encore plus que par ses prières; de façon que tout le mal retomba sur l'accusateur, que L. Vitellius se contenta de faire bannir de Rome, pouvant obtenir qu'il fût puni de mort.

JUNIUS [D.] SILANUS, *D. Junius Silanus*, (b) fut Consul avec Q. Hatérius, sous l'empire de Claude, l'an de J. C. 53.

JUNIUS MARULLUS, *Junius Marullus*, (c) fut Consul désigné pour quelque partie de l'année de Jesus-Christ 62. Antistius Sosianus, actuellement Préteur, ayant été accusé d'avoir composé des vers satyriques contre l'empereur Néron, Junius Marullus opina le premier, en sa qualité de Consul désigné, & condamna l'accusé à être dégradé de la Préture, & étranglé dans la prison. Tous ceux qui parlerent après lui, furent du même avis, à l'exception d'un seul; & la généreuse liberté de ce dernier sauva de la mort l'accusé, qui en fut

quitte pour être confiné dans une île.

JUNIUS MAURICUS, *Junicus Mauricus*, (d) Sénateur extrêmement estimé pour sa sagesse & sa vertu. Galba, au commencement de son regne, voulant s'attacher le peuple, en lui accordant une pleine licence, souffrit que la multitude traînât par les rues les statues de Néron, & qu'elle les fît passer sur le corps d'un gladiateur qui avoit été agréable à ce malheureux Prince. On étendit par terre Aponius, délateur de profession, sous une charrette chargée de pierres, qui l'écrasa; plusieurs autres furent mis en pièces, & même des innocens. Junius Mauricus, à la vue de cette licence effrénée, dit en plein Sénat: *Je crains que nous ne soyons bien-tôt obligés de regretter Néron.*

Deux ans après, une espèce de signal ayant été donné contre les accusateurs, Junius Mauricus en prit occasion de prier Domitien de communiquer au Sénat les registres qui contenoient les actes des Empereurs, afin qu'on pût reconnoître les noms des accusateurs & des accusés; ce jeune Prince répondit qu'il consulteroit son pere sur cette requête.

Junius Mauricus fut dans la suite enveloppé dans la disgrâce.

(a) Tacit. Annal. L. XII. c. 42. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 199.

(b) Tacit. Annal. L. XII. c. 58.

(c) Tacit. Annal. L. XIV. c. 48. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 352.

(d) Tacit. Hist. L. IV. c. 40. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 7, 288. Tom. IV. pag. 83, 155, 159, 168.

ce de son frere Arulénus Rusticus, & envoyé en exil. Mais, il en fut rappelé par Nerva, à qui il ne laissa pas de reprocher un jour sa facilité excessive, non pas durement, mais avec liberté. Ce grave Sénateur étoit à table avec l'Empereur, & il voyoit parmi les Convives Veiento, l'un des instrumens de la tyrannie de Domitien. On vint à parler de l'aveugle Catulus Messalinus, qui ne vivoit plus alors, & dont la mémoire étoit en exécration à cause de ses délations odieuses, & des avis sanguinaires qu'il avoit toujours été le premier à ouvrir dans le Sénat. Comme chacun en disoit beaucoup de mal, Nerva lui-même proposa cette question : *Que pensez-vous qu'il lui fût arrivé, s'il eût vécu jusqu'aujourd'hui ? Il souperoit avec nous*, répondit Junius Mauricus. Rien n'étoit mieux dit, ni plus vrai. Nerva eût été charmé que la vertu fût triomphante ; mais, il ne sçavoit arrêter ni le vice, ni l'abus du bien.

Sous l'empire de Trajan, le premier Magistrat de Vienne en Gaule supprima par une ordonnance, des combats Gymniques, qu'un Citoyen de la ville avoit fondés par son testament. L'affaire excita une contestation, & fut portée au tribunal de Trajan, qui la jugea assisté d'un Conseil choisi.

Pline en étoit. Après que le Magistrat Gaulois eut plaidé lui-même sa cause, on alla aux voix, & Junius Mauricus opina pour confirmer la suppression ordonnée, & il ajouta : *Plût aux Dieux, que l'on pût aussi abolir les mêmes spectacles dans Rome !* Son avis passa, & les combats Gymniques de Vienne demeurèrent supprimés.

JUNIUS [M.], *M. Junius*, *M. Ιουνιος*, (a) étoit Gouverneur de la Cappadoce, sous l'empire de Trajan. Passthamafris ayant demandé à ce Prince une conférence avec M. Junius, il ne voulut point y consentir. Il lui envoya seulement le fils de M. Junius.

JUNIUS RUSTICUS, (b) *Junius Rusticus*, joignoit à une illustre naissance un goût singulier pour la philosophie Stoïcienne. Il fut choisi pour être un des maîtres de Marc-Aurele, & il devint ainsi l'ami & le confident du Prince son élève qui le consultoit sur les affaires publiques & particulières, qui le saluoit par le baiser avant même les premiers Officiers de sa cour, qui le fit deux fois Consul, & engagea le Sénat après sa mort à lui ériger des statues. On a peine à comprendre comment un Prince si sage, qui étoit plein d'estime & d'amitié pour Junius Rusticus, déclare s'être mis plusieurs fois en colère contre-lui, & se féli-

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 238.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 331, 332, 478.

cite de ne s'être permis à son égard aucun excès, dont il ait eu lieu de se repentir. Peut-être Junius Rusticus méloit-il à ses bonnes qualités une rudesse, qui mettoit à l'épreuve la patience de l'Empereur.

JUNIUS PALMATUS, *Junius Palmatus*, (a) Général, qui remporta quelques avantages en Arménie, sous l'empire d'Alexandre Sévère.

JUNIUS SILANUS, *Junius Silanus*, (b) présida en qualité de Consul, à l'assemblée du Sénat où les Gordiens furent reconnus Empereurs. Avant que de convoquer le Sénat, il avoit commencé par tenir chez lui un petit conseil avec les Préteurs, les Édiles & les Tribuns du peuple.

JUNIUS BALBUS, *Junius Balbus*, (c) avoit épousé la fille de Gordien I, ou l'ancien, de laquelle il eut un fils, qui est connu sous le nom de Gordien III.

JUNIUS, *Junius*, l'*οἶνος*, (d) dont parle Juvénal dans une de ses satyres. Ce Poète dit que

Junius avoit été Consul depuis peu.

JUNIUS [F.] SÉVÉRIANUS, *F. Junius Severianus*, (e) enfant qui mourut à l'âge de deux ans, suivant un monument qui nous reste de lui.

JUNIUS, *Junius*, l'un des Auriges du Cirque. Voyez Auriges du Cirque.

JUNON, *Juno*, *Ἥρα*, (f) sœur & femme de Jupiter, devint par son mariage avec son frère, la première des Déeses du Paganisme.

Elle étoit fille de Saturne & de Rhéa, & sœur non-seulement de Jupiter, mais de Neptune, de Pluton, de Vesta & de Cérès. Les Grecs la nommoient Héra, la Dame ou la Maîtresse, ou Mégalé, la grande; au lieu que chez les Romains le nom de Junon venoit du mot *Juvans*, secourable, & avoit par conséquent la même étymologie que celui de Jupiter, *Juvans Pater*; on la nommoit aussi la Reine.

Plusieurs païs se disputoient l'honneur de lui avoir donné le

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 268.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 321.

(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 33.

(d) Juvén. Satyr. 15. v. 27.

(e) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. pag. 102.

(f) Diod. Sicul. pag. 9, 62, 234, 275. Lucian. Tom. I. pag. 352. & seq. Paus. p. 2, 108, 114. & seq. Tit. Liv. L. XXIII. c. 33. L. XXIV. c. 3. L. XXVII. c. 37. L. XXVIII. c. 46. L. XXX. c. 20. Virg. Georg. L. III. v. 153. Æneid.

L. I. v. 19. & seq. L. II. v. 612. & seq. L. III. v. 380. L. VI. v. 90. L. XII. v. 838. & seq. Ovid. Metam. L. I. c. 16. L. IV. c. 4, 5. L. XI. c. 15, 16. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 54. & suiv. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 180, 198. & suiv. Tom. II. p. 288. T. III. p. 388. & suiv. Tom. VII. pag. 230. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. I. p. 66, 203, 312. T. II. p. 146. & suiv. Tom. III. p. 10, 34, 94, 117. Tom. IV. pag. 110, 402, 526. Tom. V. pag. 27. & suiv. Tom. VI. p. 194. T. XVI. pag. 55. Tom. XVIII. p. 4, 9.

jour, sur-tout Samos & Argos, où véritablement elle étoit honorée d'un culte particulier. Si nous nous en rapportons à Homère, elle fut nourrie par l'Océan & par Téthys sa femme; mais, comme il y a toujours une variété infinie sur ces anciennes traditions, il y en avoit une qui portoit qu'elle avoit été élevée par Eubæa, Porcymna & Acræa, filles du fleuve Astérion. D'autres encore soutiennent que ce furent les Heures qui prirent soin de son éducation.

Du tems des Princes Titans, c'étoit une coutume ordinaire d'épouser ses propres sœurs; & Jupiter en se mariant avec Junon, ne fit qu'imiter la conduite de son pere & de son ayeul. Son mariage même fut un effet de l'inclination la plus tendre; il avoit aimé cette jeune Princesse dès son enfance & avoit fait agir son confident, qui fit si bien son devoir, qu'il la rendit sensible, & c'est peut-être ce qui a donné lieu à la fable qui dit que Jupiter ayant rendu l'air extrêmement froid, se changea en coucou, & que Junon le reçut dans son sein; figure poétique qui nous laisse aisément entrevoir le succès d'une intrigue. Le mont Thor-nax où cette aventure se passa, fut depuis ce tems-là appelé le mont du Coucou. Cette fable qui se lit dans l'ancien Scholiaste de Théocrite, étoit dans un livre d'Aristote, qui traitoit du temple d'Hermione, &

qui n'existe plus. Ensuite, Jupiter l'épousa solennellement, & les noces furent célébrées, au rapport de Diodore de Sicile, dans le territoire des Gnossiens, près du fleuve Thérène, où l'on voyoit encore de son tems un temple entretenu par des Prêtres du país. On y solennise, ajoute cet Auteur, tous les ans le souvenir de ces noces par une représentation fidelle de ce qui s'y passa, selon les traditions qui en restent; témoignage bien authentique, puisque rien ne prouve mieux la vérité d'un fait, que ces sortes de fêtes & de mémoires.

Servius raconte une fable à l'occasion de ces noces. Pour les rendre plus solennelles, dit-il, Jupiter ordonna à Mercure d'y inviter tous les Dieux, tous les hommes & tous les animaux. Tout s'y rendit, excepté une nymphe nommée Chéloné, qui fut assez dédaigneuse pour se moquer de ce mariage, & chercher des prétextes pour n'y pas assister. Mais, en punition de son refus, elle fut changée en un animal, que nous nommons Tortue & les Grecs Chéloné.

Jupiter, qui étoit un Prince fort adonné aux femmes, comme le nom même de *Zan*, qu'il portoit, le signifie, eut selon la coutume de ce tems-là plusieurs maîtresses, & Junon se brouilla souvent avec lui à ce sujet. Voilà l'origine de ce mauvais ménage dont les Poë-

tes parlent si fréquemment. C'étoient en effet des guerres & des querelles perpétuelles. Jupiter battoit Junon & la maltraitoit en toutes manières, jusqu'à la pendre une fois en l'air, une enclume à chaque pied. Junon, cherchant à se venger, conspira avec Neptune & Minerve pour charger Jupiter de liens. Mais, une Néréide amena au secours de ce Dieu le formidable Briarée, géant à cent mains, dont la seule présence arrêta les pernicieux desseins de Junon & de ses adhérens. En général, les femmes de mauvaise vie étoient fort odieuses à la Déesse. Ce fut pour cela que Numa Pompilius leur défendit à toutes sans exception d'entrer dans le temple de Junon. La Mythologie dit aussi qu'il y avoit auprès d'Argos une fontaine nommée Canathos, où Junon se lavoit tous les ans, & y redevenoit vierge.

Quoique l'on ne puisse pas regarder comme de véritables histoires tout ce que les Poëtes débitent au sujet de ses hrouilleries avec son mari, nous ne sçaurions cependant nous dispenser d'en rapporter quelques traits. On sçait le manège qu'Homère & Virgile lui font jouer pendant le siège de Troie. Apollodore dit que cette Déesse avoit envoyé deux dragons pour dévorer Hercule, au berceau; qu'elle l'avoit rendu furieux; qu'en un mot elle l'avoit persécuté toute sa

vie; qu'elle avoit pris la figure d'une Amazone pour le persécuter; qu'elle avoit envoyé un taon aux bœufs de Géryon que ce Héros emmenoit, pour augmenter la peine qu'il avoit de les conduire; enfin qu'elle avoit fait devenir Bacchus furieux. Nous ne parlerons pas ici des persécutions qu'elle fit souffrir à Io, à Callisto, & à ses autres Rivaux.

Junon, dit Pausanias, se fâcha un jour contre Jupiter, on ne sçait pas pourquoi; mais, on assure que de dépit elle se retira en Eubée. Jupiter, n'ayant pu venir à bout de la fléchir, vint trouver Cithéron, qui regnoit alors à Platées. Cithéron étoit l'homme le plus sage de son tems. Il conseilla à Jupiter de faire faire une statue de bois, de l'habiller en femme, de la mettre sur un chariot, attelé d'une paire de bœufs, que l'on traîneroit par la ville, & de répandre dans le public que c'étoit Platée, la fille d'Asopus, qu'il alloit épouser. Son conseil fut suivi. Aussi tôt la nouvelle en vint à Junon, qui part dans le moment, se rend à Platées, s'approche du chariot, & dans sa colère voulant déchirer les habits de la mariée, trouve que c'est une statue. Charmée de l'aventure, elle pardonna à Jupiter sa tromperie, & se réconcilia de bonne foi avec lui. En mémoire de cet événement, on célébra une certaine fête, qui fut nommée les Dédalles,

parce qu'anciennement toutes les statues de bois étoient appelées des Dédales.

Mais, ce ne fut pas la seule fois que ces divins époux furent brouillés. La mauvaise humeur de Junon contre Jupiter engagea Porphyre à ne la placer que parmi les mauvais génies ; ces génies malfaisans, que cet Auteur peint avec des couleurs si vives, que les Apologistes de la religion Chrétienne n'en auroient pas fait des portraits plus hideux.

Les Anciens ne sont pas d'accord au sujet des enfans de Junon. Hésiode, après avoir dit qu'elle étoit la dernière des femmes que Jupiter avoit épousées, car effectivement il s'étoit marié auparavant avec Métis, avec Thémis, &c., cet Auteur lui donne quatre enfans, Hébé, Vénus, Lucine & Vulcain ; ces quatre enfans même, selon les Mythologues postérieurs, n'ont pas tous Jupiter pour pere. Apollodore ne donne à cette Déesse que trois enfans, Hébé, Illithyie & Argé ; d'autres y joignent Mars & Typhon, sur l'autorité de l'hymne attribué à Homère. Encore paroît-il que ces Mythologues ont allégorisé ces générations, puisqu'ils disent que cette Déesse étoit devenue mere d'Hébé, en mangeant des laitues, de Mars en touchant une fleur, & de Typhon en faisant sortir de terre des vapeurs qu'elle reçut dans son sein ;

mystère de Physique, qu'il seroit impossible & très-inutile d'approfondir. Les Mythologues débitent même que les emportemens de Jupiter contre elle n'étoient pas sans fondement, puisque sans parler de sa mauvaise humeur, on l'accusoit de quelque intrigue avec le géant Eurymédon & avec quelques autres.

Comme on donnoit à chaque Dieu quelque attribut particulier, Junon avoit en partage les Royaumes, les Empires & les Richesses ; c'est aussi ce qu'elle offrit à Pâris, s'il vouloit lui adjuger le prix de la beauté. On croyoit aussi qu'elle prenoit un soin particulier des parures & des ornemens des femmes ; & c'est pour cela que dans ses statues ses chevaux paroissoient élégamment ajustés. on disoit, comme une espèce de proverbe, que les coëffes présentoient le miroir à Junon.

De toutes les Divinités du Paganisme, il n'y en avoit point dont le culte fût plus solennel, & plus généralement répandu que celui de Junon. L'histoire des prodiges qu'elle avoit opérés, & des vengeances qu'elle avoit tirées des personnes qui l'avoient méprisée, ou qui s'étoient comparées à elle, avoit tellement frappé, & inspiré tant de crainte & tant de respect, qu'on n'oublioit rien pour l'appaiser & la fléchir, quand on croyoit l'avoir offensée ; en sorte qu'on ne manque

nées de pièces fort anciennes. C'est sans doute parmi ces pièces, qu'on avoit exposé le fameux tableau qui peignoit les premières amours de Jupiter & de Junon, d'une manière si naturelle qu'Origène ne put se dispenser de le reprocher aux Gentils.

Il y avoit outre cela dans le temple de Junon à Samos, une cour destinée pour les statues, parmi lesquelles on en voyoit trois Colossales de la main de Myron, portées sur la même base. Marc-Antoine les avoit fait enlever; mais, Auguste rendit aux Samiens celles de Minerve & d'Hercule, & se contenta d'envoyer celle de Jupiter au Capitole, pour être placée dans une Basilique qu'il fit bâtir.

De tant de belles choses du temple de Junon Samienne, M. de Tournefort ne trouva sur la fin du dernier siècle, que deux morceaux de colonnes, & quelques bases d'un marbre exquis. Peu d'années auparavant, les Turcs s'imaginant que la plus haute étoit pleine d'or & d'argent, tenterent de l'abattre à coups de canon qu'ils tiroient de leurs galères. Les boulets firent éclater quelques tambours, dérangerent les autres, & en mirent une moitié hors de leur situation.

On ne peut plus reconnoître le plan de cet édifice qui, selon Hérodote, étoit la seconde merveille de Samos, le temple le plus spacieux qu'il eût

vu; nous ignorerions sans lui; le nom de l'architecte; c'étoit un Samien appelé Rhœcus.

Il ne faut pas s'en tenir au dessein de ce temple, qui se trouve sur les médailles antiques, parce qu'on y représentoit souvent différens temples sous la même forme, comme par exemple, le temple dont nous parlons, & celui d'Ephèse, qui vraisemblablement n'étoit pas du même dessein.

Carthage, fameuse capitale d'un vaste Empire, passoit pour être la ville favorite de Junon. Virgile ne s'est point servi des privilèges de son art, quand il a dit, en parlant de cette ancienne ville d'Afrique; la rivale de Samos dans cette occasion :

*Quam Juno fertur, terris magis
omnibus unam,*

Posthabita coluisse Samo.

Son témoignage, fondé sur la tradition, est appuyé par Hérodote, Ovide, Apulée & Silius Italicus. Ce dernier, peignant l'attachement de Junon pour la ville de Carthage, déclare en trois beaux vers, qu'elle la préféroit à Argos & à Mycènes.

*Hic Juno ante Argos, [sic credidit
alta vetustas]*

*Ante Agamemnoniam, gratissima
testa, Mycenem,*

*Optavit profugis æternam condere
sedem.*

Si nous passons en Italie,

nous trouverons qu'avant l'existence de Rome, Junon jouissoit déjà d'un temple à Falères en Toscane. Il ressembloit à celui d'Argos, & selon Denys d'Halicarnasse, on y suivoit le rit des Argiens.

Cependant, les Conquérans de l'Univers sortoient à peine d'une retraite de voleurs. A peine leur ville naissante étoit élevée au-dessus de ses fondemens, que Tatius, Collègue de Romulus, y établit le culte de la Reine du Ciel. Numa Pompilius, voulant à son tour gagner les bonnes grâces de cette Divinité suprême, lui fit ériger un nouveau temple, & défendit, par une loi expresse, à toute femme débauchée d'y entrer, ni même de le toucher.

Sous le regne de Tullus Hostilius, les Pontifes consultés sur l'expiation des meurtres involontaires, dressèrent deux autels, & y pratiquèrent les cérémonies qu'ils jugèrent propres à purifier le jeune Horace, qui venoit de tuer sa sœur. L'un de ces autels fut consacré à Junon, & l'autre à Janus.

Tarquin le superbe lui voua le temple du Capitole en commun avec Jupiter & Minerve; & d'abord, après la prise de Veies, Camille lui en bâtit un particulier sur le mont Aventin. En un mot, la fille de Saturne & de Rhéa, voyoit tant de temples érigés uniquement en sa faveur, dans tous les quartiers de Rome, qu'elle ne put plus douter de la vénération

extraordinaire que lui portoient les Romains.

Aussi Virgile introduit ingénieusement Jupiter, annonçant à son épouse qu'il arriveroit que les descendans d'Énée la serviroient plus dévotement que tous les autres peuples du monde, pourvu qu'elle voulût se désister de ses persécutions; à quoi la Déesse ambitieuse consentit avec plaisir.

Les honneurs, que Junon recevoit dans d'autres villes d'Italie, n'étoient pas moins capables de la contenter. Elle étoit servie sous le titre de Sospita, conservatrice, avec une dévotion singulière à Lanuvium, sur le chemin d'Appius. Il falloit même que les Consuls de Rome, à l'entrée de leur Consulat, allassent rendre leurs hommages à Junon Lanuvienne. Il y avoit un grand trésor dans son temple, dont Auguste tira de grosses sommes, en promettant d'en payer l'intérêt, & s'assurant bien qu'il ne tiendrait jamais sa parole. On croit que ce temple avoit été fondé par les Pélasges, originaires du Péloponnèse; & l'on appuie ce sentiment, sur ce que la Junon de Lanuvium est nommée par Élien, Juno Argolica.

Quoi qu'il en soit, nous devons à Cicéron, dans ses écrits de la nature des Dieux, le plaisir de connoître l'équipage de cette Déesse. Cotta dit à Velleius: » Votre Junon tutélaire de Lanuvium ne se pré

» sente jamais à vous , pas même en songe , qu'avec sa peau de chevre , sa javeline , son petit bouclier , & ses escarpins recourbés en pointe sur le devant. «

Mais , le temple de Junon Lacinia , qu'on voyoit à six milles de Crotone , est encore plus fameux dans l'histoire. Ne nous étonnons pas de la variété de sentimens qui regne touchant son fondateur & l'occasion de sa fondation. De tout tems , les hommes ont inventé mille fables en ce genre ; on conviert , & c'est assez , qu'il surpassoit une fois , par son étendue , le plus grand temple de Rome. Il étoit couvert de tuiles de marbre , dont une partie fut transférée dans la capitale , l'an de sa fondation 579 , pour couvrir le temple de la Fortune équestre , que Q. Fulvius Flaccus faisoit bâtir.

Comme ce Censeur périt misérablement , le Sénat , par une action de piété & de justice , fit reporter les tuiles au même lieu d'où on les avoit ôtées. Annibal n'exécuta pas le dessein qu'il avoit d'enlever une colonne d'or de ce beau temple. Servius , Plin & Tite-Live racontent plusieurs choses miraculeuses , qu'on disoit arriver dans cet endroit ; mais , Tite-Live n'en croyoit rien , car il ajouté : » On attribue toujours quelques miracles à ces sortes de lieux , sur-tout lorsqu'ils sont célèbres par leurs richesses & leur sainteté. « Cette re-

marque est d'un Historien qui pense.

Au reste , on ne sçauroit réfléchir sur le culte qu'on rendoit à Junon en tant de païs & avec tant d'appareil , sans en attribuer quelque chose à l'avantage de son sexe. Toute femme , qui gouverne un État avec distinction , est généralement plus honorée & plus respectée que ne l'est un homme de pareille autorité. Les peuples ont transporté dans le Ciel cet usage de la terre. Jupiter étoit considéré comme un Roi , & Junon comme une Reine ambitieuse , fiere , jalouse , vindicative , implacable dans sa colere , d'ailleurs partageant le gouvernement du monde avec son époux , & assistant à tous ses conseils.

Un homme de génie du siècle passé , pensoit que c'étoit de la même source que provenoient les excès d'adorations où des Chrétiens sont tombés envers les Saints & la Sainte Vierge Marie , tant en Angleterre qu'ailleurs. Érasme lui-même prétendoit que la coutume de saluer la Sainte Vierge en chaire après l'exorde du sermon , étoit contre l'exemple des anciens ; & qu'il vaudroit mieux les imiter.

Ce seroit une chose curieuse de sçavoir la manière dont on représentoit l'auguste déesse du Ciel dans tous les divers rôles qu'on lui faisoit jouer. En effet , en la considérant seulement sous les titres de *Pronuba* , d'*Opige-*

na, de *Februa*, de *Fluonia*, ou comme préfidant tantôt aux mariages, tantôt aux accouchemens, tantôt aux accidens naturels du beau sexe, il semble qu'elle devoit être vêtue différemment dans chacune de ces diverses cérémonies.

Une matrone majestueuse, tenant la pique ou le sceptre à la main, avec une couronne radiale sur la tête, & son oiseau favori couché à ses pieds, désignoit bien la sœur & la femme de Jupiter; mais, par exemple, le croissant qu'on lui mettoit sur la tête, marquoit vraisemblablement la déesse *Ména*, c'est à-dire, l'empire que *Junon* avoit tous les mois sur le sexe.

C'est peut-être pour la même raison qu'on la représentoit sur les médailles de *Samos* avec des especes de brasselets, qui pendoient des bras jusqu'aux pieds, & qui soutenoient un croissant; peut-être aussi que ces brasselets ne sont point un des attributs de *Junon*, mais un ornement de mode imaginé sous son nom, parce que cette déesse avoit inventé la manière de s'habiller & de se coëffer.

Tristan, dans ses observations sur *Callimaque*, a donné le type d'une médaille des *Samiens*, représentant *Junon* ayant la gorge passablement découverte. Elle est vêtue d'une robe qui descend sur ses pieds, avec une ceinture assez serrée; & le replis que la robe fait sur elle-même, forme une especie

de tablier. Le voile pend du haut de la tête, & tombe jusqu'au bas de la robe, comme faisoient les écharpes que nos Dames portoient au commencement de ce siècle.

Le revers d'une médaille qui est dans le cabinet du Roi de France, & que *M. Spanheim* a gravée, représente ce voile tout déployé, qui fait deux angles sur les mains, un angle sur la tête, & un autre angle sur les talons.

Sur une des médailles du même cabinet, cette Déesse est coëffée d'un bonnet assez pointu, terminé par un croissant. On voit sur d'autres médailles de *M. Spanheim*, une especie de panier qui sert de coëffure à *Junon*, vêtue du reste à peu près comme nos religieux *Bénédictins*. La coëffure des femmes *Turques* approche fort de celle de *Junon*, & les fait paroître de belle taille. Cette Déesse avoit sans doute inventé ces ornemens de tête avantageux, & que les fontanges ont depuis mal-imités.

Junon nuptiale, *Gamélienne*, ou président aux noces, portoit une couronne de foucher, & de ces fleurs que nous appelons immortelles. On en couvroit une petite corbeille fort légère, que l'on arrêtoit sur le haut de sa tête; c'est peut-être de-là que sont venues les couronnes, que l'on met encore dans le Levant sur la tête des nouvelles épouses; & la mode n'en est pas entièrement passée

parmi nous , quand on marie les jeunes filles.

Il y a des médailles de Maximin , au revers desquelles est le temple de Samos , avec une Junon en habit de noces , assez semblable à ceux dont on vient de parler , & ayant à ses pieds deux Paons , oiseaux qui , comme l'on sçait , lui étoient consacrés , & qu'on élevoit autour du temple de cette Déesse.

Parmi les oiseaux , l'épervier , les oisons , & le Paon surtout , lui étoient consacrés. Ce dernier oiseau l'accompagne souvent sur ses statues , & ce fut par prédilection pour lui , qu'elle plaça dans sa queue les yeux d'Argus , après que Mercure lui eut ôté la vie. Si nous en croyons Élien , les Égyptiens lui avoient consacré le vautour. Le dictame & le pavot étoient les plantes que les Grecs lui offroient , lorsqu'ils la regardoient comme Junon Lucine. Enfin , parmi les animaux , il n'y en avoit point qui lui fût plus spécialement consacré que l'agneau femelle , qui étoit la victime la plus ordinaire qu'on lui offroit dans les sacrifices ; cependant , au premier jour de chaque mois , on lui immoloit aussi une truie. C'étoit ordinairement la femme du souverain Prêtre de cette Déesse , qui lui offroit ces sacrifices. Pausanias observe que les Éléens , lorsqu'ils sacrifioient à la Déesse qu'ils nommoient la Maîtresse , c'est-à-dire , à Junon , n'usoient point de vin dans les libations.

Stace , parlant de la Junon d'Argos , dit qu'elle lançoit le tonnerre ; mais , il est le seul des Anciens , qui ait donné la foudre à cette Déesse , puisque Servius assure sur l'autorité des livres Étrusques , où tout le cérémonial des Dieux étoit réglé , qu'il n'y avoit que Jupiter , Vulcain & Minerve qui pussent la lancer.

M. Bayle , dans son Dictionnaire , traite un sujet particulier touchant Junon ; c'est la considération de l'état des malheurs du cœur , qui tyrannisoient sans cesse cette Divinité , selon le système populaire de la théologie Payenne. Les Poètes , les théâtres , les statues , les tableaux , les monumens des temples offroient mille preuves des amertumes de son ame , en peignant aux yeux de tout le monde son humeur altière , impérieuse , jalouse , toujours occupée de vengeance , & ne goûtant jamais une pleine satisfaction de ses succès. Le titre pompeux de Reine du Ciel , le droit de s'asseoir sur le trône de l'univers , le sceptre à la main , le diadème sur la tête , tout cela ne pouvoit adoucir ses peines & ses tourmens. L'immortalité même y mettoit le sceau ; car , l'espérance de voir finir un jour ses chagrins par la mort , est une consolation que nous avons ici bas.

Pour venir maintenant aux divers noms qu'on donnoit à Junon , outre ceux dont nous avons parlé , on l'appelloit Natalis ,

talís , parce qu'elle présidoit au jour de la naissance, Juga, Jugalis, Jugatine, quand on la prenoit pour la Déesse qui préside au mariage. On l'appelloit aussi Pronuba pour la même raison. Elle étoit nommée Domiduca, parce qu'elle avoit soin de conduire les époux dans leur maison; Calendaris, parce que les Calendes de chaque mois lui étoient consacrées, & qu'on lui offroit alors des sacrifices; Novella ou Februata, parce que les Pontifes l'honoroient d'un culte particulier au premier jour de Février; Quirita, Denys d'Halicarnasse nous apprend qu'on lui préparoit sous ce nom un repas public dans chaque Curie. Pline dit qu'elle avoit un temple orné de peintures sous le nom de Junon Ardia, & un autel sous celui de Lucinia, où les cendres qui restoient du sacrifice, demeuroient immobiles, quelque vent qu'il fût.

On l'appelloit Populania, à cause des prières que lui offroit le peuple. Celui de Matura, sous lequel elle avoit un temple à Rome, est connu des Antiquaires; celui de Junon conservatrice est désigné par un cerf, dans une médaille de Salonine, parce que de cinq biches aux cornes d'or, que Diane poursuivit un jour dans les plaines de la Thessalie, elle n'en prit que quatre; & la cinquième, qui fut sauvée par Junon, devint le symbole de cette Déesse sous le nom de Conservatrice.

Tom. XXIV.

Celui de Tropæa; que lui donne Lycophron, vient de ce qu'elle présidoit aux Triomphes. Les Sabins l'honoroient sous celui de Curis, & la représentoient une lance à la main. Nous avons dans Boissard un beau monument dédié par Claudia Sabbatis à Junon la Gracieuse ou la Bienfaisante, *Junoni Placidæ*, où cette Déesse paroît assise au milieu de Vesta qui tient une torche allumée à la main, & de Mercure qui porte une branche de laurier.

On donnoit à cette Déesse encore plusieurs autres noms & surnoms, dont les uns étoient pris des lieux où elle étoit honorée, & les autres de quelques attributs qui lui étoient propres. Nous rangeons dans la classe des premiers, ceux de Samia, parce que la ville de Samos se distinguoit dans le culte qu'elle lui rendoit, comme on l'a vu ci-dessus, d'Imbrasia, à cause du fleuve Imbrasus, qui étoit dans la même île. On peut ranger dans la même classe ceux de Candréna, d'une ville de Paphlagonie; de Cithéronia, du mont Cithéron; de Rescintus, d'une montagne de Thrace de ce nom; d'Albana, parce qu'elle étoit honorée à Albe; de Candaréna, de Candara, ville de Paphlogonie; de Cypra, elle avoit ce nom sur la côte d'Italie; de Dirphya, de la montagne Dirphy; de Gabia, de Gabium ville d'Italie; de Pélasgia, des Pélasges; de Pharygéa, de Pharygis; de

I

Prosymma, d'une ville Argolique; de Telchinia, de Telchine; de Tethla, de la ville de Platées.

Les noms de la seconde espèce sont ceux d'Aérienne, parce qu'on la prenoit pour l'air; de Boöpis, à cause de ses grands yeux; de Caprotina, à cause de la peau & des cornes de chevre qu'elle portoit sur la tête; d'Equestre dans l'Élide; d'Opigéna, parce qu'elle étoit fille d'Ops ou Rhéa; de Parthenos, ou Vierge. On croyoit, comme nous l'avons déjà observé, que cette Déesse, en se baignant tous les ans dans la fontaine appelée Canathos, qui étoit à Nauplia, recouvroit sa virginité; fable fondée, selon Pausanias, sur les mystères secrets qu'on y célébroit en l'honneur de cette Déesse. L'épithète de Télée désignoit le tems où elle étoit devenue nubile.

Nous trouvons dans Pausanias quelques autres noms de Junon, que nous allons placer ici, en suivant l'ordre alphabétique.

JUNON ACRÉE, *Juno acraea*, *H^{pa} Ἀκραία*. Voyez Acrée.

JUNON ADULTE, *Juno Adulia*, *H^{pa} Τεταία*, (a) étoit honorée chez les Platéens. » Ils » ont, dit Pausanias, un tem- » ple de Junon qui est à voir, » tant pour sa grandeur que

» pour les statues dont il est » orné. En entrant, on voit une » Rhéa qui présente à Saturne » une pierre enveloppée de » langes, comme si c'étoit un » enfant qu'elle eût mis au » monde. La Divinité du Tem- » ple, c'est une Junon Adulte; » elle est représentée toute » droite; c'est une statue d'une » grandeur extraordinaire. L'u- » ne & l'autre sont de marbre » du mont Pentelique, & de la » façon de Praxitele. Il y a » dans le même temple une au- » tre Junon qui est couchée; » celle-ci est un ouvrage de » Callimachus. Ils la nomment » Junon l'épousée. » Pausanias ajoute qu'ils nommerent ainsi cette dernière, à cause de l'aventure qui donna lieu à l'établissement de la fête des Dédales.

JUNON AMMONIA, ou **AMMONIENNE**, *Juno Ammonia*, *H^{pa} Ἀμμωνία*, (b) dont nous avons parlé sous le nom d'Ammonienne. Nous ajouterons ici que, selon Pausanias, les Éléens faisoient des libations à Junon Ammonia.

JUNON ANTHÉE, *Juno Anthea*, *H^{pa} Ἀνθεία*, (c) c'est-à-dire, Junon la fleurie. Cette Junon avoit un temple à Argos. Devant la porte de ce temple, on voyoit le tombeau de ces femmes qui vinrent avec Bacchus des îles de la mer Égée, & qui périrent en combattant contre les Argiens, qui étoient

(a) Paus. pag. 546.

(b) Paul. pag. 317.

(c) Paus. pag. 124.

alors commandés par Persée ; aussi n'appelloient-ils point autrement ce tombeau que *la sépulture des Marins*.

JUNON ARGIVA, *Juno Argiva*, Ἡρα Ἀργεῖα, (a) avoit un temple à Lacédémone. C'étoit Eurydice, fille de Lacédémon & femme d'Acrisius, qui avoit consacré ce temple.

JUNON BUNÉA, (b) *Juno Bunæa*, Ἡρα Βουναία, étoit honorée à Corinthe, où elle avoit un temple. Bunus, fils de Mercure, l'avoit fait bâtir, & la Déesse avoit pris de là son surnom.

JUNON ÉGOPHAGE, (c) *Juno Ægophaga*, Ἡρα Αἰγοφάγος, c'est-à-dire, Junon qui mange de la chair de chevre. Les Lacédémoniens étoient les seuls Grecs qui révérassent Junon sous le nom de la déesse Égophage, & qui lui immolaient une chevre ; ils prétendoient qu'Hercule lui bâtit un temple, parce que dans son combat contre Hippocoön & contre ses enfans, elle ne l'avoit point traversé, comme il s'attendoit qu'elle le feroit, & comme elle avoit fait dans toutes ses autres entreprises ; & faute d'une autre victime, il lui sacrifia une chevre, coutume qui se perpétua depuis ce tems-là.

JUNON ENFANT, *Juno Puella*, Ἡρα Παῖς, (d) étoit

honorée par les habitans de Stymphe. » Ces peuples, lit-
» on dans Pausanias, préten-
» dent que Téménus, fils de
» Pélasgus, habitoit l'ancienne
» Stymphe ; qu'il y éleva Ju-
» non, & qu'il lui bâtit ensuite
» trois temples sous divers
» noms, suivant les trois états
» où il l'avoit vue, l'un à Ju-
» non Enfant, l'autre à Junon
» Femme de Jupiter, & le troi-
» sième à Junon Veuve, après
» qu'elle eut fait divorce avec
» Jupiter, & qu'elle se fut re-
» tirée à Stymphe. »

JUNON L'ÉPOUSÉE, (e) *Juno Desponsata*, Ἡρα Νυμφευμένη. Voyez Junon adulte.

JUNON ÉQUESTRE, (f) *Juno Equestris*, Ἡρα Ἰππία, avoit à Olympie un autel tout découvert, vers le milieu de cet espace que l'on nommoit les Barrières. La Déesse étoit représentée à cheval, d'où lui venoit le surnom d'Équestre.

JUNON, Femme de Jupiter, est la même que Junon Adulte & Junon Télée. Cette Junon étoit honorée en plus d'un endroit. Voyez Junon Adulte & Junon Enfant.

JUNON HENIOCHA, (g) *Juno Heniocha*, Ἡρα Ἠνίοχη ; étoit honorée dans la Béotie. Ceux, qui vouloient consulter l'oracle de Trophonius, étoient obligés de sacrifier au paravant à Junon] Héniocha

(a) Paus. pag. 185.

(b) Paus. pag. 93.

(c) Paus. pag. 190.

(d) Paus. pag. 487.

(e) Paus. pag. 546.

(f) Paus. pag. 316.

(g) Paus. pag. 602.

& à quelques autres Divinités.

JUNON HYPERCHIRIA ,

Juno Hyperchiria, Ἡὴρ Ὑπερχείρια (a) avoit un temple à Lacédémone. Ce temple fût bâti par le conseil de l'Oracle, dans le tems que le fleuve Eurotas inondoit touté la campagne. On voyoit dans ce temple une statue de bois d'un goût fort ancien, & qui représentoit Vénus Junon; toutes les femmes, qui avoient des filles à marier, faisoient des sacrifices à cette Déesse.

JUNON LACÉDÉMONIENNE, *Juno Lacedaemonia*,

Ἡὴρ Λακεδαιμονία, (b) étoit honorée à Crotone. Elle y avoit un temple où l'on avoit placé la statue de l'athlète Astylus. Les Crotoniates, offensés de ce que cet athlète, pour faire sa cour à Hiéron, s'étoit dit de Syracuse, abattirent ce monument.

JUNON OLYMPIENNE ,

Juno Olympia, Ἡὴρ Ὀλυμπία, (c) ainsi nommée à cause du culte qu'on lui rendoit à Olympie. Le temple que la Déesse avoit dans cette ville, étoit remarquable à plusieurs égards.

Les Éléens disoient que c'étoient les Scilluntiens, peuple de Triphylie, qui avoient bâti ce temple la huitième année du regne d'Oxylus. L'architecture en étoit dorique, une colonne regnoit tout alentour, & des deux colonnes qui soute-

noient la partie de derrière; il y en avoit une qui étoit de bois de chêne. Ce temple avoit soixante-trois pieds de longueur; on ne sçait point qui en a été l'architecte. Seize Matrones étoient commises pour broder un voile que l'on consacroit à Junon tous les cinq ans; & c'étoient elles aussi qui faisoient célébrer des jeux en l'honneur de la Déesse. Ces jeux consistoient à voir les filles disputer le prix de la course entr'elles. Pour cela on les distribuoit toutes en trois classes; la première étoit composée des plus jeunes, la seconde de celles d'un âge au-dessus, la troisième des plus âgées; & il y avoit un prix pour chaque classe. Quand-elles couroient, elles avoient les cheveux flottans, la tunique abaissée jusqu'au-dessous du genoux, l'épaule droite toute nue & débarrassée jusqu'au sein. Elles faisoient aussi preuve de leur légèreté dans le stade d'Olympie; seulement on abrégéoit la carrière de la sixième partie pour l'amour d'elles. Les victorieuses remportoient une couronne d'olivier, & recevoient une portion de la génisse qui avoit été immolée à Junon; même il étoit permis d'appendre leurs portraits pour éterniser leur nom & leur gloire. Les seize Matrones présidoient à ces jeux avec un pareil nombre d'associées,

(a) Paus. pag. 185.

(b) Paus. pag. 366.

(c) Paus. pag. 314. & seq.

qui jugeoient avec elles. Les Eléens prétendoient que cette institution étoit fort ancienne ; ils l'attribuoient à Hippodamie, qui voulant remercier Junon du bonheur qu'elle avoit eu d'épouser Pélops, choisit seize de ses compagnes, & de concert avec elles institua ces jeux en l'honneur de la Déesse.

Quant aux seize Matrones qui jugeoient du prix de la course, on en racontoit encore une autre origine. On disoit que Démophon, Tyran de Pise, fit des maux infinis aux Eléens, & qu'après sa mort, comme les Piséens n'avoient point été complices de sa méchanceté, les Eléens voulurent bien s'en rapporter à eux du dédommagement qu'ils demandoient. Il y avoit alors seize villes dans toute l'Élide. Les deux peuples pour terminer leur différend à l'amiable, convinrent de choisir dans chaque ville une femme respectable par son âge, par sa naissance & par sa vertu. On nomma donc seize graves Matrones qui par leur prudence réglèrent les prétentions des Eléens, & rétablirent la bonne intelligence entre les deux peuples. Dans la suite, on leur confia la direction des jeux qui se célébroient en l'honneur de Junon, & le soin de faire le voile de la Déesse. Elles furent aussi chargées de l'entretien de deux chœurs de musique, dont l'un étoit nommé le chœur de Physcoa, l'autre le chœur d'Hippodamie. Elles n'entroient point

en fonctions, qu'elles ne se fussent purifiées par le sacrifice d'un porc & avec de l'eau de la fontaine Piéra.

Dans le temple de Junon Olympienne, la Déesse étoit assise sur un trône. Jupiter étoit auprès ; il étoit représenté de bout la tête dans un casque, avec de la barbe au menton. Le trône & les statues étoient d'un goût fort ancien, pour ne pas dire grossier ; les Heures étoient aussi assises sur des trônes, leur mere Thémis auprès. C'étoit Émilus d'Égine qui avoit fait les Heures. Pour la statue de Thémis, c'étoit un ouvrage de Doryclidas Lacédémonien, disciple de Dipœne & de Scyllis. Les cinq Hespérides que l'on voyoit ensuite, étoient de Théoclès aussi Lacédémonien, fils d'Hégylus, & élève des mêmes maîtres. La Minerve qui suivoit, armée d'un casque, d'une pique & d'un bouclier, passoit pour être de Médôn autre Lacédémonien, qui étoit, dit-on, frere de Doryclidas, & sorti de la même école. Cérès & Proserpine étoient couchées vis-à-vis l'une de l'autre. Apollon & Diane étoient aussi l'un d'un côté, l'autre de l'autre, mais de bout. On voyoit ensuite une Latone, une Fortune, un Bacchus, & une Victoire avec des ailes. On ne sçait point de qui étoient ces statues ; elles paroissoient fort anciennes. Toutes celles dont nous avons parlé jusqu'ici, étoient d'or & d'ivoire. Mais, il y en

avoit plusieurs d'un goût plus moderne, entr'autres un Mercure de marbre, qui portoit le petit Bacchus entre ses bras; une Fortune de Praxitele, une Vénus de bronze faite par Cléon, Sicyonien, disciple d'Antiphane, qui avoit eu pour maître Périclète, élève de Praxitele d'Argos. Aux pieds de la Vénus étoit assis un enfant nu; c'étoit une petite statue de bronze doré, que l'on attribuoit à Boëthus de Carthage. Pour les statues d'Olympias & d'Eurydice que l'on voyoit ensuite, & qui étoient d'or & d'ivoire, elles avoient été transférées de la rotonde de Philippe dans le temple de Junon.

Mais, une des rarités les plus considérables du temple, c'étoit un grand coffre de bois de cedre, dont le dessus étoit orné de figures d'animaux, les unes d'or, les autres d'ivoire, & les autres gravées sur le cedre même. On dit que la mere de Cypselus ayant accouché de lui, & sachant que les Bacchiades cherchoient cet enfant pour le faire périr, s'avisa de le cacher dans ce coffre. C'est le même Cypselus qui depuis fut le Tyran de Corinthe. Les Cypselides ses descendans consacrerent ce coffre à Junon Olympienne en action de grâces de ce que l'auteur de leur nom avoit été si heureusement sauvé.

Le temple de Junon Olympienne contenoit bien d'autres offrandes faites à la Déesse, &

dignes de curiosité. On voyoit entr'autres un petit lit garni d'ivoire, le palet d'Iphitus, & une table sur laquelle on mettoit les couronnes réservées aux vainqueurs. On voyoit aussi plusieurs statues de Divinités, un Jupiter, une Junon, une mere des Dieux, un Apollon, & une Diane. Dans la partie la plus reculée du temple, il y avoit une description des jeux Olympiques. A l'un des côtés on trouvoit un Esculape & une Hygeia, une statue de Mars avec la représentation d'un combat; de l'autre côté on voyoit Pluton, Proserpine, Bacchus & deux Nymphes, dont l'une tenoit une boule, l'autre une clef; car, la clef, dit Pausanias, est le symbole du Dieu des enfers, & lui-même ferme si bien la porte de ces lieux souterrains que nul de ceux qui y sont une fois entrés, n'en peut sortir. On ne doit pas omettre ici un fait assez singulier que cet Auteur raconte, comme étant arrivé à peu près de son tems. Lorsque les Éléens firent réparer le temple de Junon, dont la voûte menaçoit ruine, on trouva entre la voûte & la couverture le cadavre d'un homme armé en guerre & mort de ses blessures; c'étoit apparemment un de ces Éléens qui soutinrent le siège contre les Lacédémoniens dans l'Altis, car ils se retirèrent dans les temples pour combattre l'ennemi de plus haut & avec avantage. Cet homme, percé de coups,

s'étoit traîné là , & y avoit rendu l'ame. Quoi qu'il en soit, depuis tant d'années son corps s'étoit conservé entier, par la raison, comme on croit, que dans cette cache n'étant exposé ni au chaud , ni au froid, il avoit peu souffert de l'impression de l'air.

JUNON PRODOMIE, *Juno Prodomia*, *Ἥρα Προδομία*, (a) avoit un temple dans le territoire de Sicyone. On en attribuoit la fondation à Phalcès fils de Téménus, qui le consacra pour avoir la Déesse favorable dans son entreprise contre la ville de Sicyone. Il n'en restoit plus du tems de Pausanias que quelques colonnes ; les murs & le toit en avoient été détruits par le tems.

JUNON DE SAMOS, ou **SAMIENNE**, *Juno Samia*. (b) Il a été parlé ci-dessus de cette Junon & de son temple, dans l'article de Junon. Voyez Junon.

JUNON TÉLÉA, *Juno Telea*, *Ἥρα Τηλεία*, est la même que Junon Adulte. Voyez Junon Adulte.

JUNON VEUVE, *Juno vidua*, *Ἥρα Χήρα*. Voyez Junon Enfant.

JUNONALES ou **JUNONIES**, *Junonalia*, (c) fête Romaine en l'honneur de Junon, dont Ovide ne parle point dans ses Fastes, & qui est cependant décrite fort particulièrement par Tite-Live.

(a) Paus. pag. 104.

(b) Paus. pag. 403.

Cette fête fut instituée à l'occasion de certains prodiges qui parurent en Italie ; ce qui fit que les Pontifes ordonnerent que vingt-sept jeunes filles, divisées en trois bandes, iroient par la ville en chantant un Cantique composé par le Poète Livius ; mais, il arriva que comme elles l'apprenoient par cœur, dans le temple de Jupiter Stator, la foudre tomba sur celui de Junon Reine, au mont Aventin.

A la nouvelle de cet événement, les devins ayant été consultés, répondirent que ce dernier prodige regardoit les Dames Romaines, qui devoient appaiser la sœur de Jupiter par des offrandes & par des sacrifices. Elles achetèrent donc un bassin d'or, qu'elles allèrent offrir à Junon sur le mont Aventin ; ensuite, les Décemvirs assignèrent un jour pour un service solennel, qui fut ainsi ordonné : » On conduisit deux » vaches blanches du temple » d'Apollon dans la ville, par » la porte Carmentale ; on porta » deux images de Junon Reine, » faites de bois de Cypres ; ensuite marchaient vingt jeunes » filles, vêtues de robes traînantes, & chantant une hymne en l'honneur de la Déesse. » Les Décemvirs suivoient couronnés de laurier, & ayant la robe bordée de pourpre. » Cette pompe ayant fait une

(c) Tit. Liv. L. XXVII. c. 37. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 533.

» pause dans la grande place de
 » Rome, où les vingt-sept jeunes
 » filles exécuterent la danse de
 » leur hymne, la procession
 » continua sa route, & se ren-
 » dit sans s'arrêter au temple
 » de Junon Reine; les victimes
 » furent immolées par les Dé-
 » cemvirs, & les images de
 » Cyprès furent placées dans
 » le temple de la Divinité. »

JUNONIUS, *Junonius*, (a)
 un des surnoms de Janus

JUNONS, *Junones*. (b) On
 appelloit ainsi les génies par-
 ticuliers des femmes, par res-
 pect pour la déesse Junon. Cha-
 que femme avoit sa Junon, com-
 me chaque homme avoit son
 génie.

Nous trouvons plusieurs exem-
 ples de ces Junons, génies des
 femmes, dans les inscriptions
 anciennes qu'on a recueillies ;
 & pour n'en citer qu'un exem-
 ple dans un monument consa-
 cré à la Vestale Junia Torquata,
 dont la vertu digne des anciens

tems; dit Tacite, fût honorée
 après sa mort d'un monument
 public, l'inscription porte : *A
 la Junon de Junia Torquata, cé-
 leste patrone*. Enfin, les femmes
 juroient par leurs Junons, com-
 me les hommes par leurs gé-
 nies.

JUNUS, *Junus*, étoit un
 surnom du Dieu Pan.

JUPITER, *Jupiter*, *Ζεύς*,
 (c) le plus puissant des Dieux
 que l'antiquité Payenne a re-
 connus. C'est, disent les Poètes,
 le Pere, le Roi des Dieux &
 des hommes, qui de son ton-
 nerre, ou même d'un signe de
 sa tête, ébranle l'Univers, quand
 il lui plaît.

L'on est justement effrayé,
 lorsqu'on approfondit l'idée
 que les Payens s'étoient for-
 mée de ce Dieu.

Les Philosophes, comme on
 le voit en plusieurs endroits
 des entretiens de Cicéron sur la
 nature des Dieux, ne le pren-
 nent que pour l'air le plus pur,

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de
 Montf. Tom. I. pag. 27.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de
 Montf. Tom. I. pag. 317. T. II. p. 250.
 Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p.
 359. Tom. II. p. 255. T. III. p. 408.

(c) Hesiod. deor. Generat. v. 25.
 & seq. Paus. p. 115, 129, 153, 154,
 278. & seq. Lucian. Tom. I. pag. 57.
 & seq. Tom. II. p. 57, 173. & seq.
 Ovid. Metam. L. I. c. 5. L. II. c. 19.
 Tit. Liv. L. I. c. 2. & seq. L. IV. c. 2,
 20. L. V. c. 50. L. VI. c. 4, 29. L. VIII.
 c. 24. L. X. c. 29, 36, 42. Just. L. XI.
 c. 11. L. XII. c. 2. L. XVI. c. 5. L.
 XVII. c. 3. L. XXXII. c. 2. L. XLIII.
 c. 1. Strab. pag. 221, 319, 387, 440,
 648. & seq. Diod. Sicul. p. 8, 9, 16,
 62, 136, 145, 155, 183, 231. & seq.
 Xenoph. pag. 425, 492. Herod. L. I. c.

44, 89, 171, 181, 182. L. II. c. 7,
 29, 42, 54, 56. L. III. c. 25, 142,
 158. L. IV. c. 59, 181, 203. L. V. c.
 46, 66, 119. L. VI. c. 56. L. VII. c. 40,
 197. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I.
 pag. 28, 77, 163, 180. & suiv. T. II.
 pag. 8, 9, 10. & suiv. Tom. III. pag.
 265. & suiv. Antiq. expl. par D. Bern.
 de Montf. Tom. I. pag. 31, 32, 33.
 & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript.
 & Bell. Lett. Tom. I. pag. 54. & suiv.
 Tom. II. pag. 11. & suiv. pag. 297.
 & suiv. Tom. III. pag. 9, 10. & suiv.
 Tom. IV. p. 7, 190. Tom. V. p. 24,
 283. T. VI. p. 319, 529, 530. T. VII.
 p. 16. & suiv. Tom. X. p. 496. & suiv.
 Tom. XII. pag. 26. Tom. XVI. pag.
 28, 102 & suiv. Tom. XVIII. pag. 5,
 & suiv.

ou l'Æther ; & Junon son épouse , pour l'air grossier qui nous environne. Ceux , qui le regardoient comme un Dieu animé , ou comme un de ces hommes à qui des actions brillantes & des inventions utiles avoient mérité les honneurs divins , après l'avoir considéré comme le maître absolu des hommes & des Dieux , comme un Dieu tout puissant , qui du seul mouvement d'un de ses sourcils faisoit trembler l'Olympe , le dégradent ensuite en lui attribuant les actions les plus indignes & les crimes les plus énormes ; c'est , selon eux , un adultère , un incestueux , un fils ingrat , un mari infidèle ; il est colère , emporté , vindicatif. Quelle idée avoient donc de la Divinité les Grecs & les Romains , si vantés pour la délicatesse de leur esprit ? Ce n'étoit dira-t-on , que les Poëtes qui ont donné cette idée de leur Jupiter ; mais , où l'avoient-ils prise , eux , si ce n'est dans la Théologie de leur tems ? Ce qui répand encore une grande obscurité sur l'histoire de ce Dieu , c'est qu'il y en a eu plusieurs du même nom , & qu'on a chargé l'histoire du plus connu , c'est-à-dire , de celui qui avoit été Roi de Crete , des aventures des autres.

Les Anciens même ne conviennent pas du nombre de ceux qui avoient porté le nom de Jupiter. Diodore de Sicile n'en reconnoît que deux. L'un , & en même tems le plus an-

cien , étoit Prince des Atlantes. L'autre , qui étoit son neveu , & qui devint beaucoup plus célèbre que son oncle , étoit Roi de Crete & étendit les limites de son Empire jusqu'aux extrémités de l'Europe & de l'Afrique.

Cicéron en admet trois. »
 » Ceux qu'on appelle Théologiens , dit-il , comptent trois
 » Jupiters. Il y en a deux d'Arcadie , l'un fils de l'Æther ,
 » & pere de Proserpine & de Bacchus ; l'autre fils du Ciel ,
 » & pere de Minerve , laquelle , dit-on , a inventé la guerre , & y préside ; un troisième né de Saturne , dans l'isle
 » de Crete , où l'on fait voir son tombeau. »

Sur quoi nous devons remarquer en passant , que parmi les deux Jupiter d'Arcadie , il y en avoit un qui étoit très-ancien. né de parens obscurs , il s'éleva , se fit connoître par ses talens , & par le soin qu'il prit de polir l'esprit des Arcadiens qui menaient une vie sauvage , vivant dans leurs forêts , uniquement occupés de la chasse. Ce Jupiter leur donna des loix , régla l'état des mariages , leur apprit à honorer les Dieux , & établit des Prêtres pour avoir soin de leur culte. Les Arcadiens , pleins de reconnoissance pour les bienfaits qu'ils venoient de recevoir , le mirent lui-même au nombre des Dieux ; & pour cacher autant qu'ils pourroient son origine , ils publièrent qu'il étoit fils de l'Æ-

ther, c'est-à-dire, du Ciel.

Mais, ce n'étoient pas-là les plus anciens de ceux qui avoient porté le nom de Jupiter; le premier de tous est sans doute le Jupiter Ammon des Libyens, puisque vraisemblablement c'étoit Cham que son fils Misraïm ou Mesraïm mit au rang des Dieux. On sçait que ce Patriarche & sa famille allèrent s'établir en Égypte, que l'Écriture Sainte nomme la terre de Mesraïm, ou d'Ammon, *No-Ammon*. Le Jupiter Sérapis, adoré dans le même pais, est aussi très-ancien, comme l'a prouvé M. l'Abbé Banier contre ceux qui prétendoient qu'il n'y avoit été connu que du tems des Ptolémées.

On peut mettre dans le même rang Jupiter Bélus, qui, selon Hérodote, étoit le Jupiter des Assyriens. Le Ciel, suivant le même Auteur, étoit le Jupiter des anciens Perses; en quoi ils ne s'accordoient pas avec les Grecs, qui reconnoissoient le Ciel ou Uranus, pour le grand-pere de leur Jupiter.

Le Jupiter de Thebes en Égypte, peut encore être mis au nombre des plus anciens, puisqu'au rapport du même Historien, ce fut une Prêtresse de ce Dieu qui établit le premier oracle de la Grece. Mais, quel étoit ce Jupiter? Étoit-ce Ammon dont l'une des Prêtresses établit aussi l'oracle dans la Libye, ou Osiris? c'est ce que l'histoire ne dit pas.

Les Scythes avoient aussi leur

Jupiter, qu'ils appelloient *Papée*, & dont la Terre étoit la femme; & dès-là il paroît qu'ils en avoient pris l'idée des Perses, & qu'il étoit le même que le Ciel.

Les Éthiopiens nommoient ce Dieu *Affabinus*, & les Gaulois, sans parler des autres peuples, *Taranus*. Nous avons un passage de Nonnus qui nous apprend la plupart de ces différens noms de Jupiter. » Ce Dieu, » dit-il, est appelé Bélus sur » l'Euphrate, Ammon dans les » sables de la Libye; on le sur- » nomme Apis au bas du Nil, » Chronos chez les Arabes, & » Zeus chez les Assyriens. »

Nous ne prétendons pas donner une liste complete de tous ceux qui ont porté ce nom, puisque, selon Varron, & Eusebe après lui, on pourroit en compter jusqu'à trois cens; ce qui n'est pas difficile à croire, les Anciens nous apprenant que dans les premiers tems la plupart des Rois prenoient cet auguste nom; en sorte qu'on ne connoît point de siècle avant la prise de Troie, tems auquel cet usage cessa, où l'on ne trouve un ou plusieurs Jupiters. De-là vient que tant de peuples, différens se vantoient que c'étoit parmi eux que Jupiter étoit né, & qu'on monroit plusieurs monumens qui l'attestoient.

Mais, ce qui prouve encore la pluralité des personnes qui ont porté le nom de Jupiter, c'est que les galanteries qu'on met sur le compte de celui de

Crete ne sçauroient convenir à la même perionne. Les Poëtes les font durer quatre cens ans ; car , il n'y a pas moins d'intervalle entre la première & la dernière des aventures amoureuses qu'ils en racontent , après quoi ils les font disparoître absolument ; sur-quoi Sénèque raille agréablement. Diodore de Sicile fait durer ces galanteries seize générations , qui font plus de cinq cens ans. Il est vrai que nous ne sçavons pas assez l'histoire de ces vieilles aventures pour pouvoir exactement les rapporter à chacun de ces Jupiters ; mais , ce que nous en sçavons suffit pour prouver qu'elles ne regardent pas la même personne. En effet , l'aventure de Niobé fille de Phoronée , doit regarder Jupiter Apis roi d'Argos , petit-fils d'Inachus , qui vivoit près de 1800 ans avant Jesus-Christ. Celui qui enleva Europe , est Jupiter Astérius roi de Crete , qui regnoit vers le tems de Cadmus , environ 1400 ans avant la même Ere ; il fut pere de Minos premier du nom. Celui qui , selon Diodore de Sicile , eut d'Electre fille d'Atlas , Dardanus , Jasion & Harmonie , devoit vivre environ 150 ans avant la guerre de Troie. Celui qui entra dans la tour de Danaé , qui devint mère de Persée , c'est le Jupiter Proetus , oncle de cette Princesse , qui vivoit 50 ou 60 ans après Astérius. Celui qui enleva Ganymède , est Ju-

piter Tantale , qui regnoit l'an 1320 avant Jesus-Christ. Celui qui fut pere d'Hercule , quel qu'il soit vivoit 60 ou 80 ans avant la prise de Troie. Enfin , celui qui eut de Lédæ , femme de Tyndare roi de Sparte , les deux Dioscures , Castor & Pollux , n'étoit pas fort éloigné de cette époque. Souvent même c'étoient les Prêtres de ce Dieu , qui séduisoient les femmes dont ils étoient amoureux ; ainsi , quoique le vrai Jupiter eût eu un grand nombre d'enfans , ayant eu plusieurs femmes & plusieurs maîtresses , comme on le dira dans la suite , on ne doit pas mettre sur son compte tous les enfans dont on dit qu'il étoit le pere.

Cela supposé , nous partagerons en quatre ou cinq articles , tout ce qui regarde l'histoire de Jupiter.

I.

Histoire de Jupiter , suivant l'opinion la plus ordinaire.

Presque toute l'Antiquité convient que Jupiter étoit fils de Saturne & de Rhéa. Un oracle que le Ciel & la terre avoient rendu , selon Apollodore , ayant prédit à son pere qu'un de ses enfans lui raviroit la vie & la couronne ; ou , selon d'autres Auteurs , en conséquence d'une convention faite avec Titan son frere aîné , qui lui avoit cédé l'Empire , mais à condition qu'il feroit périr tous ses enfans mâles , afin

que la succession pût revenir un jour à la branche aînée ; il les dévorait , c'est - à - dire , qu'il leur ôtoit la vie à mesure qu'ils venoient au monde. Déjà Vesta sa fille aînée , Cérès , Junon , Pluton & Neptune , avoient été dévorés , lorsque Rhéa se sentant grosse , & voulant sauver son enfant , alla faire un voyage dans l'isle de Crete , où s'étant cachée dans un antre qu'on appelloit Dicté , elle accoucha de Jupiter qu'elle fit nourrir par deux Nymphes du païs , nommées Adraïté & Ida , qu'on appelloit les Méléisses

Apollodore ajoute que Rhéa recommanda l'enfance de Jupiter aux Curetes , lesquels dansant autour de l'antre Dicté , faisoient en frappant leurs boucliers avec leurs lances un assez grand bruit , pour qu'on ne pût point entendre les cris de l'enfant. Cependant, cette Déesse pour tromper son mari qui avoit appris qu'elle étoit accouchée , lui fit avaler une pierre qu'elle avoit emmaillottée comme si c'eût été son enfant. Quand il fut devenu grand , il s'affocia , dit Apollodore , avec Métis , dont le nom veut dire la providence , ce qui signifie qu'il marqua beaucoup de prudence dans le reste des actions de sa vie. Ce fut d'abord par le conseil de cette Métis , qu'il fit prendre à son pere Saturne un breuvage qui lui fit vomir , premièrement la pierre qu'il avoit avalée , &

ensuite tous les enfans qu'il avoit dévorés.

Comme parmi les enfans étoient Pluton & Neptune , Jupiter se joignit à eux , déclara la guerre à son pere & aux Titans ses parens. Après que cette guerre eut duré dix ans , la terre prédit à Jupiter qu'il remporteroit une victoire complète sur ses ennemis , s'il pouvoit délivrer ceux des Titans que son pere tenoit enfermés dans le Tartare , & les engager à combattre pour lui. Il l'entreprit , & ayant tué celui qui les gardoit , les délivra de leur prison. Cependant , les Cyclopes donnerent à Jupiter la foudre , qui a été depuis ce tems - là son symbole le plus ordinaire , à Pluton un casque , & à Neptune le Trident. Avec ces armes , ils vainquirent Saturne , & après que Jupiter l'eut traité précisément de la même manière qu'il avoit traité lui-même son pere Uranus , il le précipita avec les Titans dans le fond du Tartare , sous la garde des Hécatonchires , c'est-à-dire , des Géans qui avoient cent mains. Ce fut après cette victoire que les trois freres , se voyant maîtres du monde , le partagerent entre eux. Jupiter eut pour sa part le Ciel , Neptune la Mer , & Pluton les Enfers.

Cependant , les Géans , qu'il faut bien distinguer des Titans , résolus de détrôner Jupiter , entreprirent de l'assiéger jusques dans le Ciel , ou l'Olympe ,

& entassèrent pour cela le mont Ossa sur le Pélion. Jupiter, effrayé à la vue de ces ennemis, appella tous les Dieux & toutes les Déeses à son secours; & comme la déesse Stryx, fille de l'Océan & de Téthys, fut la première qui y arriva avec ses enfans, la Victoire, la Puissance, l'Émulation & la Force, Jupiter lui en fit bon gré, qu'il ordonna dès-lors que le serment qu'on feroit en son nom, seroit de tous les sermens le plus inviolable.

Ce qui effrayoit le plus Jupiter, c'est qu'il y avoit une tradition qui portoit que les Géans étoient invincibles, & qu'aucun des Dieux ne pouvoit leur ôter la vie, à moins qu'ils n'appellassent quelque mortel à leur secours. Jupiter ayant défendu à l'Aurore, à la Lune, & au Soleil de découvrir ses desseins, devança la terre qui cherchoit à secourir ses enfans; & par l'avis de Pallās, il fit venir Hercule pour combattre avec lui. Ce Héros à coups de fleche terrassa plusieurs fois le redoutable Alcyonée; mais, comme un autre Antée, dès qu'il touchoit la terre, il prenoit de nouvelles forces, & se relevoit. Pallas, le saisissant au milieu du corps, le porta au-dessus du cercle de la Lune, où il expira.

Cependant, Porphyryon attaquoit en même tems Hercule & Junon, lorsque pour le vaincre avec plus de facilité, Jupiter usa d'un stratagème, dont

peu de maris s'aviferoient. Il lui inspira de tendres sentimens pour la Déesse, & il en devint dans l'instant si éperdument amoureux, qu'il alloit lui faire violence, lorsqu'Hercule à coups de fleche, & Jupiter avec sa foudre, lui ôtèrent la vie.

Ephialte & Otus son frere, fils de Neptune & d'Iphimédie femme du géant Aloëus, & qui pour cela sont nommés les Aloïdes, étoient deux Géans redoutables. Ils en vouloient surtout au Dieu de la guerre; mais, le premier eut l'œil gauche crevé par les traits d'Apollon, & l'œil droit, par les fleches d'Hercule, & fut ainsi mis hors de combat. Euryte qui attaqua ce Héros, fut tué avec une branche de chêne, pendant qu'Hécate, ou plutôt Vulcain terrassa Clytius avec une masse de fer rouge. Encélade, voyant les Dieux victorieux, prenoit la fuite; mais, Minerve l'arrêta en lui opposant l'isle de Sicile. Polybote, poursuivi par Neptune, fuyant à travers les flots de la mer, arriva à l'isle de Cos; mais, ce Dieu ayant arraché une partie de cette isle, en couvrit le corps de ce Géant, d'où fut formée l'isle de Nisyros. Minerve de son côté ayant vaincu le géant Pallas, l'écorcha, & s'arma de sa peau. Mercure, qui avoit pris le casque de Pluton, tua le géant Hippolyte, & Diane celui qui s'appelloit Gration. Les Parques ôtèrent

la vie à Agrius & à Thaon. La Terre, irritée de cette victoire, fit un dernier effort, & fit sortir de son sein le redoutable Typhon, qui seul donna plus de peine aux Dieux que tous les autres Géans ensemble.

Après la défaite des Titans & des Géans, Jupiter ne songea plus qu'à rendre ses sujets heureux. Suivant Hérodote, il fut marié sept fois, & il épousa successivement Métis, Thémis, Eurynomé, Cérès, Mnémosyne, Latone, & Junon qui paroît avoir été la dernière de ses femmes. Ce n'est pas que les Mythologues soient d'accord sur cet article, puisqu'il y en a qui soutiennent qu'il n'épousa Métis que parce que Junon étoit stérile. Quoi qu'il en soit, il eut de ses femmes & de ses maîtresses un grand nombre d'enfans. Nous nous dispenserions volontiers de les nommer, puisque, comme nous l'avons déjà dit, ils n'appartenoient pas tous au même Jupiter; mais, comme ils ont été tous, ou presque tous, mis au rang des Dieux ou des demi Dieux, il est à propos de faire connoître d'un coup d'œil leur origine. On sçait que pour réussir dans ses galanteries, il fit jouer plusieurs intrigues, & c'est ce qui a donné lieu à tant de Métamorphoses dont parlent les Poètes.

Métamorphosé en Cygne, il eut Castor & Pollux de Léda femme de Tyndare Roi de Sparte. Changé en Taureau, il eut Minos & Rhadamanthe

d'Europe fille d'Agénor; de Callisto, Arcas; de Niobé, Pélasgus; de Lardane, Sarpédon & Argus; d'Alcmène femme d'Amphitryon, Hercule; d'Anriope, Amphion & Zétès; de Danaé, Persée; d'Iodame, Deucalion; de Carné fille d'Eubulus, Britomarte; de la Nymphe Schyrinide, Mégare; de Protogénie, Æthilie, pere d'Endymion, & Memphis qui dans la suite épousa Lydie; de Torédie, Arcésilaüs; d'Ora, Colax; de Cyrno, Cyrné; d'Electre, Dardanus; de Thalie, les dieux Palices; de Gatamantis, Hiarbas, Philée & Pilumnus; de Cérès, Proserpine; de Mnémosyne, pour laquelle il s'étoit métamorphosé en Berger, les neuf Muses; de Junon, Mars; de Maia fille d'Atlas, Mercure; de Latone, Apollon & Diane; de Dione, Vénus; de Métis, Minerve; de Sémelé fille de Cadmus, Bacchus.

Telle étoit la tradition que la plupart des auteurs Grecs avoient suivie au sujet de Jupiter & de sa famille; mais, il y en avoit une autre, non moins ancienne peut-être, & du moins aussi autorisée, qu'il est nécessaire de rapporter. Cette tradition, qui présentait les Princes de la famille de Jupiter, c'est-à-dire, les Titans, comme les Maîtres d'un grand Empire, nous a été conservée par Diodore de Sicile, qui l'avoit prise lui-même dans Evhémère; & se trouvant conforme à Sanchoniaton, elle a été mise dans

un beau jour par le pere D. Pezron qui a sçu rapprocher pour la soutenir, des passages épars dans les Anciens.

I I.

Histoire de Jupiter & des Princes Titans, suivant une autre tradition.

Uranus, autrement le Ciel, fils & successeur d'Acmon, épousa Titée ou la Terre sa sœur; il en eut plusieurs enfans, qui prirent de leur mere le nom de Titans. Uranus surpassa tellement tout ce que son pere avoit fait de remarquable, qu'il semble avoir presque effacé dans le souvenir de la postérité les noms de ceux dont il descendoit. Ce Prince passa le Bosphore, porta ses armes dans la Thrace, & conquît plusieurs isles, entr'autres celle de Crete, dont il donna le gouvernement à un de ses freres, qui eut des enfans mâles qu'on nomma Curetes. Peu content de tant de conquêtes, Uranus se jeta rapidement sur les autres provinces de l'Europe, pénétra jusqu'en Espagne, & passant le détroit qui la sépare de l'Afrique, il parcourut la côte de cette partie du monde; d'où revenant sur ses pas, il alla du côté du nord de l'Europe, dont il soumit tout le país à sa puissance.

Ce Prince eut plusieurs enfans, qui devenus grands cabalerent contre leur pere, & défererent l'Empire à Saturne leur frere. Saturne, parvenu à un si haut degré de puissance,

épousa Rhéa sa sœur, & prit avec le nom de Roi la couronne & le diadème. Dans une de ces imprécations que la colère dicte aux peres & aux meres contre un fils ingrat, Uranus & Titée annoncerent à Saturne que ses enfans le traiteroient comme il les avoit traités lui-même; & ce Prince, qui regarda cette menace comme une prédiction, les fit tous enfermer sans aucune distinction de sexe. Rhéa, indignée de cette cruauté, eut l'adresse de sauver Jupiter, & de l'envoyer secrètement de l'Arcadie où elle étoit alors, dans l'isle de Crete, où les Curetes ses oncles l'éleverent dans les antres du mont Ida. Les Poëtes, qui ont parlé de cet événement, l'ont enveloppé sous une fiction, & ont dit que Saturne dévorait ses enfans à mesure qu'ils naissent, & que Rhéa étant accouchée de Jupiter, avoit présenté à sa place une pierre à son époux qui l'avoit avalée.

Cependant, les Titans qui ne voyoient qu'avec chagrin la grandeur de Saturne, se révolterent contre lui, & s'étant saisis de sa personne, le renfermerent dans une étroite prison. Jupiter jeune alors & plein de courage, ayant appris cette nouvelle, sortit de l'isle de Crete, défit les Titans, délivra son pere, & l'ayant rétabli sur le trône, s'en retourna victorieux dans le lieu de sa retraite. Saturne regna ensuite pendant plusieurs années, sans que

rien troublât sa tranquillité ; mais, l'âge l'ayant rendu soupçonneux & défiant, il consulta un Oracle qui lui annonça qu'il avoit tout à craindre du plus jeune de ses enfans. Il n'en fallut pas davantage à ce Prince pour l'engager à chercher tous les moyens de se défaire de Jupiter. Il lui fit dresser des embûches qu'il évita heureusement ; mais, se voyant chaque jour exposé à de nouveaux dangers, il se prépara à une vigoureuse défense, supposé qu'il fût attaqué ouvertement. Saturne vint en effet dans l'isle de Crete, mais il fut trahi par ceux qui la gouvernoient de sa part, & obligé de se retirer avec précipitation dans cette partie de la Grece, qui depuis porta le nom de Péloponnèse.

Jupiter l'y suivit, & après l'avoir battu une seconde fois, il l'obligea d'aller chercher un asyle en Italie, où il fut reçu par Janus. Les Titans, répandus alors dans diverses contrées de la Grece, Jaloux de la puissance du nouveau Conquérant, comme ils l'avoient été de celle de son pere, ou sollicités par Saturne même, assemblèrent des troupes, & lui présentèrent le combat ; mais, ayant été défaits, ils allèrent se cacher jusqu'au fond de l'Espagne, où Saturne les suivit. Jupiter, après avoir délivré de prison ses freres & ses sœurs, alla chercher les Titans dans le lieu de leur retraite, & les battit enfin pour la dernière fois aux environs

de Tartesse, & ce fut par cette bataille qu'il termina cette guerre, qui avoit duré dix ans. Saturne, ne se voyant plus en sûreté dans un pays où son fils étoit le maître, passa en Sicile, où il mourut de chagrin, ou de la suite d'une opération cruelle, qu'il avoit lui-même fait souffrir à son pere Uranus.

C'est à cette dernière victoire, & à la mort de Saturne que commença le regne de Jupiter. Son véritable nom étoit Jou, c'est-à-dire, jeune, pour marquer non-seulement qu'il étoit le dernier des enfans de Saturne, mais aussi qu'il s'étoit extrêmement distingué par ses exploits dans sa jeunesse. On ajouta dans la suite la qualité de Pere, *Pater*, ce qui le fit appeller Joupater, & avec un petit adoucissement, Jupiter. On donne plusieurs autres étymologies du nom de Jupiter ; mais, on ne finiroit pas si on vouloit s'arrêter à toutes ces minuties. On dira seulement que Varron dérive ce nom de *Juvan*, ou *Juvans Pater*. Les Grecs nomment ce dieu Zeus, & souvent on l'appelle *Jovis*, qui est le génitif de Jou. Par la qualité de pere, qu'on lui donnoit, on vouloit marquer sa supériorité sur les autres Dieux, de même que par les épithetes d'*Optimus Maximus*, qui étoient devenues une formule ajoutée à son nom.

Devenu le Maître d'un vaste Empire, Jupiter épousa sa sœur, que

que les Latins nomment Junon, & les Grecs Héra, ou la Maîtresse, & il ne fit que suivre en cela l'exemple de son grand-pere & de son pere.

Comme il étoit difficile de gouverner seul des États qui avoient une si vaste étendue, Jupiter les distribua en différens gouvernemens. Aussi apprenons-nous de Diodore de Sicile, qu'Atlas gouvernoit les frontières de l'Afrique. Nous trouvons dans les Anciens, que Pluton fut établi Gouverneur des parties Occidentales de l'empire des Titans, des Gaules & de l'Espagne. Après la mort de Pluton, son Gouvernement fut donné à Mercure, qui s'y rendit très-célebre, & devint la grande Divinité des Celtes. On ignore l'histoire des autres Gouverneurs d'un si vaste Empire; on sçait seulement que Jupiter s'étoit réservé tout l'Orient, c'est-à-dire, la Grece, les Isles, & cette partie de l'Asie d'où venoient ses ancêtres.

Ceux des Anciens qui avoient écrit l'histoire de l'isle de Crete, louoient beaucoup Jupiter pour son courage, sa prudence, sa justice, & pour ses autres vertus civiles & militaires; & c'étoit de ces Historiens, dont les ouvrages ne subsistent plus, que les auteurs Grecs avoient tiré ce qu'ils nous apprennent de ce Prince. Peu content de passer pour conquérant, nous dit-on, il voulut encore être législateur; il fit en effet des loix

Tom. XXIV.

justes & équitables, qu'il eut soin de faire observer pendant sa vie, en punissant ceux qui ne les suivoient pas. Il extermina les brigands qui s'étoient cantonnés dans la Thessalie & dans d'autres provinces de la Grece; & outre la tranquillité qu'il procura par leur défaite à ses sujets, il travailla à sa propre sûreté, puisqu'il avoit établi sa principale demeure sur le mont Olympe, qui est dans la Thessalie. C'étoit là principalement qu'il tenoit sa Cour, lorsque les affaires ne l'obligeoient pas à s'éloigner. Il alloit aussi très-souvent dans l'isle de Crete où il avoit été élevé; heureux s'il n'avoit pas terni ses belles actions par le trop grand penchant qu'il avoit pour le plaisir. De là tant d'intrigues amoureuses, dont on nous a transmis l'histoire sous l'image de ses métamorphoses. Nous avons déjà expliqué ce qu'on doit penser de ces changemens imaginaires; mais, toujours est-il vrai qu'il n'oublia rien pour réussir dans ses amours.

Comme il y a eu plusieurs Princes qui ont porté le nom de Jupiter, ainsi que nous l'avons dit, il est sûr que l'on a chargé son histoire de toutes les aventures arrivées à ceux qui l'avoient usurpé; mais, il n'est pas moins vrai qu'il se livra entièrement au plaisir, & que la pudeur des femmes les plus vertueuses ne fut pas à l'abri de ses poursuites. Ces ga-

K

lanteries trop fréquentes indisposèrent si fort Junon , qu'elle entra volontiers dans une conjuration qu'on forma contre lui. Il la dissipa dès qu'il en fut informé ; & ce fut-là le dernier de ses exploits. Accablé de vieillesse , il mourut dans l'isle de Crete , où son tombeau s'est vu long-tems près de Gnosse , l'une des principales villes de cette isle , avec cette Epitaphe. *Ci gît Zan , que l'on nommoit Jupiter.* Il vécut cent vingt-ans , & en regna soixante-deux depuis la défaite des Titans & la mort de Saturne. Les Curetes , qu'Ennius dans son histoire sacrée , appelle ses fils , quoiqu'ils fussent ses oncles , prirent soin de ses funérailles.

L'empire de Jupiter eut le sort des grandes Monarchies , & ne put se soutenir dans l'éclat que lui avoient donné les Princes Titans. Après sa mort , ses États furent divisés en un grand nombre de petits royaumes , où regnerent quelques-uns de ses successeurs , mais qui la plupart nous sont inconnus. Ce que nous sçavons de la suite de cette histoire est peu considérable , & ne mérite pas d'être rapporté. L'isle de Crete fut la portion de l'Empire des Titans , qui subsista le plus long-tems. Crès fils de Jupiter y regna après la mort de son pere , & les Curetes s'y distinguèrent sur-tout par le soin qu'ils prirent des affaires de la religion.

Telle est l'histoire des Prin-

ces Titans , & de Jupiter le plus grand des Dieux des Grecs & des Romains ; histoire fondée sur d'anciennes traditions , autorisée par Hésiode , qui décrit au long les générations de cette famille , par Callimaque , par Diodore de Sicile , par Evhémère , dont Ennius traduisit l'ouvrage en Latin , par Sanchoniaton , par Eusebe , par Lactance. On peut ajouter encore que l'Écriture-Sainte donne une grande idée des Titans , puisque Judith remerciant le Seigneur de la mort d'Holoferne , dit : » Ce n'est point un » de ces hommes puissans qui » lui a ôté la vie ; ce ne sont » point les fils des Titans , ni » les Géans , mais une femme , » &c. »

Cette seconde tradition est , comme on voit , beaucoup plus vraisemblable , & mieux soutenue que la première. Le pere D. Pezron , qui l'a tant fait valoir , n'a fait en cela que suivre & lier ensemble les différentes autorités des Anciens qui parlent de la puissance des Titans ; & s'il est tombé dans quelque méprise , ce n'est pas pour avoir si fort exalté la puissance de ces Princes , mais pour s'être persuadé que les anciens Celtes en descendoient en droite ligne , & qu'on parle encore aujourd'hui la même langue qu'eux dans la basse-Bretagne , & dans quelques provinces d'Angleterre.

Nous n'avons pas prétendu au reste renfermer dans ces

deux récits toutes les traditions qui s'étoient répandues dans la Grece au sujet de Jupiter & des Princes de sa famille; mais, nous avons rapporté celles qui nous ont paru avoir le plus de vogue. Car, il paroît qu'il y en avoit plusieurs autres, & Pausanias remarque judicieusement qu'on ne finiroit point, si on vouloit nommer tous les lieux qui se vantoient d'avoir vu naître ce Dieu. Les Messéniens sur-tout disputoient cet honneur à tous les autres peuples; ils nommoient même les nourrices qui l'avoient élevé, & dont l'une avoit donné son nom au fleuve Nédis, & l'autre au mont Ithome. Si on les en croit, dit l'Auteur que nous venons de citer, les Curetes, ayant dérobé le jeune Jupiter à la cruauté de Saturne, le confièrent à ces deux Nymphes qui prirent soin de son enfance. Elles avoient coutume de le laver dans une fontaine, dont le nom rappelle le souvenir de la précaution qu'on avoit eue de le cacher. C'est en mémoire de cet événement, dit le même Pausanias, que l'on porte encore tous les jours de l'eau de cette fontaine dans le temple de Jupiter Ithome.

I I I.

*Explication de quelques fables
mêlées à l'histoire de Jupiter.*

On a dit qu'il avoit été nourri par une chevre, nommée Amalthée. Laërtance prétend que ce qui donna lieu à cette fable,

c'est que la Princesse Amalthée, fille de Mélissus, Roi de Crete, eut soin de faire nourrir Jupiter, & lui fit donner du lait de chevre. Surquoi on peut consulter l'article d'Amalthée.

Cette fable n'est pas la seule qu'on ait débitée sur les nourrices de Jupiter, puisqu'on a dit que des colombes avoient pris le soin de pourvoir à sa nourriture, comme on le voit dans Homère. Le sçavant Bouchart dit que ce qui a donné lieu à cette fable, c'est la ressemblance de deux mots Phéniciens ou Arabes, *Himam* & *Hemam*, dont le premier veut dire un Prêtre, & l'autre une colombe. Ainsi, parce que quelques Prêtres, Curetes ou Dactyles, qui présidoient aux choses sacrées, prenoient soin de la nourriture de Jupiter, on imagina que des colombes le nourrissoient. C'est delà, suivant le même Auteur, que tiroit son origine la fable de Sémiramis, nourrie par des colombes.

On a ajouté à la fable des colombes, celle de l'aigle qui avoit soin de lui fournir de l'ambroisie, comme le dit Athénée, parce que cet oiseau étoit consacré à Jupiter depuis le jour qu'ayant consulté les augures dans l'isle de Naxos, avant que d'entreprendre la guerre contre les Titans, un aigle lui apparut, qui lui fut d'un heureux présage; il le porta toujours dans ses enseignes; & c'est celui-là même, si nous en croyons Hygin, après

quelques Anciens , qui fut placé parmi les astres ; quoique d'autres prétendent que ce fut celui dont il se servit pour enlever Ganymede , ce qui revient au même , puisqu'on ne publia que ce Dieu s'étoit changé en aigle pour ravir ce jeune Prince , que parce qu'il portoit cet oiseau dans ses drapeaux.

On a prétendu que Jupiter fut aussi nourri par des abeilles , comme le rapporte Virgile , & nous pensons que cette fable est fondée sur ce qu'on trouva des ruches d'abeilles dans l'autre où Jupiter avoit été élevé. Antonius Liberalis raconte à ce sujet une aventure tragique. Quatre hommes étant entrés dans cette caverne , & ayant apperçu les ruches de ces abeilles , ce Dieu fit entendre le bruit du tonnerre ; & ayant lancé ses foudres , il les fit périr misérablement. Autre fiction , qui nous apprend qu'on punit la témérité de quelques scélérats qui avoient violé la sainteté de ce lieu , que les Payens avoient en grande vénération.

De toutes les autres fables qu'on a vues dans l'histoire de Jupiter , nous nous bornerons à expliquer ici celle du partage du monde entre les trois freres. L'empire des Titans , comme nous l'avons dit , étoit extrêmement étendu ; ces Princes possédoient la Phrygie , la Thrace , une partie de la Grece , l'isle de Crete , & plusieurs autres provinces. Sanchoniaton semble même y joindre la

Syrie ; Diodore de Sicile y ajoute une partie de l'Afrique & les Mauritanies. Jupiter l'augmenta de beaucoup ; & après avoir défait le parti des Titans , il songea à partager ses États avec ses freres. Il garda pour lui les pais Orientaux , ainsi que la Thessalie & l'Olympe. Pluton eut les provinces de l'Occident , jusqu'au fond de l'Espagne , qui est un pais fort bas par rapport à la Grece , & Neptune fut établi Amiral des vaisseaux de Jupiter , & commanda sur toute la Méditerranée. Voilà sans doute ce qui a donné lieu à la fable de ce partage du monde , & ce qui fait regarder ces trois freres comme trois Divinités souveraines dans leurs départemens. Dès-lors , on prit l'Olympe , où demouroit Jupiter , pour le Ciel ; & l'on ne parla plus de l'Espagne , où Pluton faisoit travailler aux mines , que comme d'un royaume sombre , & couvert des plus épaisses ténèbres , & on en fit le séjour ordinaire des morts.

Plusieurs Scavans sont persuadés que c'est le partage entre les trois fils de Noé , qui a donné lieu à la fable d'un semblable partage entre Jupiter , Neptune & Pluton ; mais , quand on leur accorderoit que les Payens avoient appris cette tradition , qui véritablement devoit être fort répandue , puisqu'elle étoit connue même dans le Pérou , si nous en croyons Garcilasso de la Véga , il n'en seroit pas moins vrai que ces

Princes Titans partagerent leurs conquêtes de la manière que nous venons de le dire.

Le sçavant pere Tournemine dit que les Payens, sur la tradition du partage des enfans de Noé, imaginerent celui du monde entier entre trois divinités, dont l'une gouvernoit le ciel & la terre, à qui ils donnerent le nom de *Zeus*, qui est un abrégé du nom ineffable de Jévo ou Jéova; la seconde, l'Enfer, & c'est pour cela qu'ils lui donnerent le nom d'*Adès*, qui veut dire perte, ou *Orcus*, ténébreux, ou *Pluton*, dieu des richesses, à cause des mines qui sont dans la terre; & la troisième regnoit sur la mer, & ils l'appellerent pour cela, ou *Poseidon*, qui veut dire brise vaisseau, ou *Napha*, couler.

Cependant, nous croyons dans le fond & dans la bonne mythologie, que c'étoit Jupiter qui représentoit le Dieu souverain, qui gouvernoit en même-tems le ciel, la terre & l'enfer, sous trois différens noms; c'est ce que pensoit Pausanias, à l'occasion d'une statue de Jupiter, qui étoit à Argos dans un temple de Minerve. » Cette statue, » dit-il, avoit deux yeux, » comme la nature les a placés » aux hommes, & un troisième » au milieu du front. On assure » que c'est le Jupiter Patroüs, » qui étoit dans le palais de » Priam en un lieu découvert, » & que ce fut à son autel que » cet infortuné Roi se réfugia » après la prise d'Ilium.....

» On peut raisonnablement » conjecturer, que Jupiter a » été ainsi représenté avec trois » yeux, pour signifier qu'il re- » gna premièrement dans le » ciel, comme tout le monde » en convient; secondement » dans les enfers, car le Dieu » qui, suivant la fable, tient » son Empire dans ces lieux » souterrains, est aussi appelé » Jupiter par Homère, suivant » ce vers:

» *Jupiter infernal & sa terrible épouse.*

» Troisièmement enfin sur les » mers, comme le témoigne » Eschyle, fils d'Euphorion. » Qui que ce soit donc qui ait » fait cette statue, nous croyons » qu'il lui a donné trois yeux, » pour faire entendre qu'un » seul & même Dieu gouverne » les trois parties du monde, » que les autres disent être » tombées en partage à trois » divinités différentes. «

I V.

De quelle manière on représentoit Jupiter & quel culte on lui rendoit.

1.^o On trouve dans les Anciens, & l'on voit sur les monumens que le tems a respecté, & sur les médailles en particulier, plusieurs représentations de Jupiter; mais, la manière la plus ordinaire dont on le peignoit, étoit sous la figure d'un homme majestueux, & avec de la barbe, assis sur un trône, tenant de la main droite la foudre, &

de l'autre une victoire, ayant à ses pieds un aigle, les ailes éployées qui enleve Ganymède; ce Dieu ayant la partie supérieure du corps nue, & la partie inférieure couverte.

Les Mythologues rendent de cette attitude des raisons que nous ne devons pas omettre. Le trône, disent-ils, par sa stabilité, marque la sûreté de son Empire. La nudité de la partie supérieure de son corps, montrait qu'il étoit visible aux intelligences & aux parties célestes de l'univers, comme la partie inférieure couverte faisoit voir qu'il étoit caché à ce bas monde. Le sceptre, ou la foudre qu'il tenoit de la main droite, annonçoit sa puissance sur les Dieux & sur les hommes. La Victoire, qu'il tenoit à la main gauche, annonçoit qu'il étoit toujours victorieux; & l'aigle, qu'il étoit le maître du Ciel, comme cet oiseau l'est de tous les autres. C'est ainsi qu'expliquent ces symboles Porphyre, Phurnutus, Eusebe & Suidas.

Mais, cette manière de représenter ce Dieu n'étoit pas uniforme, quoique la plus ordinaire. Pausanias, parlant de la statue de Jupiter Olympien, dit, » que ce Dieu est représenté assis sur un trône; il est » d'or & d'ivoire, & il a sur » la tête une couronne qui » imite la feuille d'olivier. De » la main droite il tient une » Victoire, qui est elle-même » d'or & d'ivoire, ornée de

» bandelettes & couronnée; de » la gauche un sceptre d'une » extrême délicatesse, & où » reluisent toutes sortes de » métaux. L'oiseau qui repose » sur le bout de son sceptre est » un aigle. La chaussure & le » manteau du Dieu, sont aussi » d'or; sur le manteau sont » gravés toutes sortes d'animaux, toutes sortes de fleurs, » & particulièrement des Lys. » Le trône du Dieu est tout » brillant d'or & de pierres » précieuses; l'ivoire & l'ébène y font par leur mélange une agréable variété; la peinture y a mêlé aussi divers animaux & d'autres ornemens. »

La foudre, symbole le plus ordinaire de Jupiter, est figurée de deux manières sur les médailles & sur les anciens monumens; l'une est une espèce de tison flamboyant par les deux bouts, qui en certaines images ne montre qu'un bout enflammé; l'autre, une machine pointue des deux côtés, armée de deux flèches. La légion, qu'on nomme fulminatrice, avoit cette dernière marque sur les boucliers des soldats. Lucien, qui dit que la foudre de Jupiter avoit dix coudées de long, semble aussi lui donner cette forme, lorsqu'il introduit fort plaisamment Jupiter, se plaignant de ce qu'ayant depuis peu lancé la foudre contre Anaxagore, qui nioit l'existence des Dieux, il l'avoit manqué, parce que Périclès avoit dé-

retourné le coup, qui avoit porté sur le temple de Castor & Pollux, & l'avoit réduit en cendres; que la foudre avoit été presque brisée contre la pierre, & que les deux principales pointes en étoient si émoussées, qu'il ne pouvoit plus s'en servir sans la racommoder.

Pour l'aigle, autre symbole ordinaire de Jupiter, Lactantius Firmicus assure que la raison en est que Jupiter partant de l'isle de Naxos pour aller combattre les Titans, & offrant un sacrifice sur le rivage, un aigle avoit volé jusqu'à lui, ce qui lui avoit été d'un augure favorable. Selon d'autres, cet aigle s'étoit arrêté sur sa tête. Servius ajoute que dans le combat contre ces Tirans, l'aigle lui avoit mis la foudre en main.

Les habitans de l'isle de Crete représentoient Jupiter sans oreilles, pour marquer que le maître du monde ne devoit écouter personne en particulier, mais être également propice à tous. Les Lacédémoniens au contraire lui en donnoient quatre, afin qu'il fût plus en état d'entendre les prières, de quelque part qu'elles vinssent. Les habitans d'Héliopolis, si nous en croyons Macrobe, représentoient Jupiter tenant la main droite élevée, avec un fouet à la main, comme cocher, & de la gauche la foudre & des épis. Arrien rapporte après le Sophiste Anaxarque, que la figure de la Justice accompagnoit toujours celle de

Jupiter, & la raison en est assez sensible. On joignoit quelquefois à la Justice, les Graces & les Heures, pour marquer que ce Dieu devoit toujours écouter les vœux des hommes gracieusement. Martianus représente ainsi Jupiter dans l'assemblée des Dieux. Il a, dit-il, sur la tête une couronne enflammée, & sur les épaules un manteau, ouvrage de Minerve, & par-dessus une robe blanche parsemée d'étoiles, tenant de la main droite deux globes, l'un d'or, & l'autre d'ambre, pendant qu'il s'appuyoit de la gauche sur une torree. Il avoit à ses pieds des souliers verts, dont il pressoit un rossignol; on voit que cet équipage annonce le maître de toute la nature, sans qu'il soit besoin d'expliquer plus particulièrement ces symboles; souvent sa couronne étoit de chêne ou d'olivier. Lorsqu'au lieu d'une couronne il avoit un boisseau sur la tête, c'étoit alors Jupiter Sérapis, ce Dieu si respecté en Égypte; & quand il paroissoit avec des cornes, il représentoit ce Jupiter Ammon, si célèbre par l'oracle qu'il avoit dans la Libye.

Ne dissimulons pas que la plupart de ces symboles venoient, ou du caprice des ouvriers, ou de la fantaisie de ceux qui en faisoient faire des statues, comme on va le voir dans le détail des monumens qui nous restent. N'oublions pas à ce sujet un beau passage de

Cicéron. Cotta un de ses interlocuteurs, parlant de l'idée qu'on s'étoit formée des Dieux :
 » Mais s'il n'est pas vrai, dit-il,
 » qu'un Dieu se présente tous
 » jours à nous sous une forme
 » humaine, vous obstinerez-
 » vous encore, Velleius, à
 » défendre ces sortes d'absur-
 » dités ? Pour nous, nous pou-
 » vons avoir quelquefois cette
 » idée, parce que nous con-
 » noissons Jupiter, Junon,
 » Minerve, Neptune, Vulcain,
 » Apollon, & les autres Dieux,
 » aux traits que leur a donnés
 » le caprice des peintres & des
 » sculpteurs, & non-seulement
 » aux traits, mais encore à l'âge,
 » à l'habillement, & à d'autres
 » marques. «

On trouve dans les cabinets des Curieux, un Jupiter avec la foudre aux deux mains ; dans Tristan, un Jupiter enfant monté sur une chevre, avec la légende, *Jovi Crescenti*. Dans Bonanni, ce Dieu porte une couronne flamboyante, une patere à la main, & un rouleau à l'autre. Le revers d'une médaille de Béger présente un aigle qui tient au bec une couronne, & qui foule la foudre des deux pieds. Une figure de ce Dieu, dans Boissard, a cela de singulier, que Jupiter y est assis, ayant au-dessus de lui le pétase & le caducée de Mercure, pour marquer que la prudence doit toujours accompagner la force & la puissance ; & dans une autre du même Auteur, il a deux sphinx au bas de son trône, par

où l'on voit que l'on a voulu joindre à la force & à la prudence la sagacité & la pénétration. Dans une médaille donnée par du Choul, Jupiter est assis sur un bélier. Il tient un sceptre de la main droite, c'est Jupiter Sérapis, comme le marque le boisseau qu'il a sur la tête. Sur une autre du même Antiquaire, Jupiter paroît assis sur un trône avec l'aigle & la pique ; par-dessus sa tête le soleil, marqué d'une grande étoile, est dans un char à quatre chevaux ; & la lune signifiée par le croissant, dans un char à deux taureaux. Du moins, cela devroit être ainsi ; cependant, le revers de la médaille donnée par du Choul, met l'étoile du côté du char à deux taureaux, & le croissant du côté du char à quatre chevaux ; nous ne sçavons si c'est une erreur du monétaire. Aux pieds de Jupiter sont deux hommes étendus tenant des faisceaux, à la manière dont on marque les fleuves dans plusieurs médailles ; ce pourroit être pour signifier les deux élémens inférieurs, la terre & l'eau ; en sorte que les quatre élémens seroient aussi représentés, l'air & le feu par les deux chars, l'eau & la terre par les deux hommes d'en bas ; c'est ainsi que l'a expliqué du Choul ; nous ne sçavons si sa conjecture plaira à bien des gens. Tout le contour de la médaille représente les douze signes du zodiaque. Le tout signifie apparemment que Jupiter est le maître du ciel,

des astres de la terre, & des élémens.

Jupiter foudroyant est gravé sur plusieurs médailles de Béger, foudroyant les géans, dont l'un qui est terrassé, a des jambes de serpent. Un autre Jupiter sur une médaille des Bruttiens, peuple d'Italie, a derrière lui le croissant de la lune; & dans une autre des Athéniens, sept étoiles désignent apparemment les sept planetes. Sur un médaillon d'Antonin le Pieux, on voit Atlas un genoux en terre, qui soutient le monde sur ses épaules; ce qui signifie que Jupiter étoit le maître du monde.

Jupiter tonnant se voit dans un monument consacré par Poplius, & rapporté par Boissart, avec cette inscription, *Bono Deo Brontonti*, pour *Brontonti*, au bon Dieu tonnant. Les figures nous représentent un jeune homme assis sur une roche, à demi-nu, un bonnet sur la tête, tenant entre ses bras une lyre posée sur ses genoux; deux nymphes lui présentent, l'une un vase, l'autre une patere, & au-dessous du jeune homme est une louve.

Nous avons dit que Jupiter étoit représenté sous la figure d'un homme majestueux, & dans l'âge de la force; cependant, on le voit souvent sur les monumens représenté sans barbe. Tel est *Vejovis*, ou *Vejupiter*, qui se voit sur les médailles des familles Fonteia & Lucinia; & le Jupiter Axur, ou Anxur, sur les médailles Consulaires, & sur

plusieurs autres, & sur quelques-unes mêmes avec l'inscription *Jovi Juveni*, au jeune Jupiter.

Jupiter paroît sur une médaille de M. de la Chaussée, avec des cornes de béliet à la tête, & dans une de Maffei, avec une couronne rayonnante & le boisseau, marques de Jupiter Ammon & de Jupiter Sérapis. Mais, l'image la plus singulière de Jupiter, est celle qui se voit dans Béger. Sur une base est une tête de béliet, qui porte une colombe; ce qui marque sans doute l'oracle de Jupiter Ammon.

Les Antiquaires croient que le Jupiter Capitolin est distingué des autres par le bandeau royal, ou le diadème qu'il porte; cependant, sur les médailles Consulaires, où il est nommé Capitulinus, il n'a point ce bandeau royal, tant il y a sur cela de variétés. Le Jupiter Axur est toujours représenté jeune & sans barbe; c'est même, selon Servius, ce qui lui a fait donner ce nom. Quelquefois par l'aigle seul, tenant la foudre sous les pieds, on a voulu nous représenter Jupiter, comme il paroît dans un monument rapporté par Boissart.

2.^o On ne doit pas douter que de tous les Dieux du paganisme, Jupiter n'ait été celui dont le culte a été le plus solennel. Il devoit même y avoir une variété infinie dans les cérémonies de ce culte, puisque chaque peuple recevant ce Dieu

comme le maître des autres, ajoutoit ou retranchoit à son gré aux cérémonies de son culte, ou l'ajustoit à celui de ses Dieux, dont il prenoit la place. On peut ajouter encore qu'à chacune des occasions qui lui firent donner tant de noms différens, on joignoit quelques cérémonies aux anciennes, sur lesquelles l'Histoire ne nous apprend rien. Mais, pour s'arrêter à quelque chose de plus sûr & de plus précis, nous pouvons dire d'abord qu'on ne lui sacrifioit point de victimes humaines, comme à Saturne son pere. L'exemple seul de Lycaon, qui, selon Pausanias, lui immola un enfant, ou selon Ovide un prisonnier de guerre, ne fut point suivi. Ce Prince même s'attira l'indignation de toute la terre. Enfin, il eut des imitateurs; Mais, Cécrops étant arrivé à Athènes, abolit cette cruelle superstition.

Les victimes les plus ordinaires qu'on immoloit à ce Dieu, étoient la chevre, la brebis, & le taureau blanc, dont on avoit soin de dorer les cornes. Souvent sans aucune victime on lui offroit de la farine, du sel & de l'encens, sur-tout à Rome; car à Athènes, c'étoit toujours par le sacrifice d'un bœuf, qu'on se le rendoit propice; & quand il représentoit *Vejois*, ou le Jupiter vengeur, on l'appaisoit par le sacrifice d'une chevre. Ce Dieu avoit un temple à Rome sous ce nom près du Capitole, où il étoit représenté avec des

fléchés à la main, pour marquer qu'il étoit prêt à venger les crimes. Parmi les arbres, le chêne & l'olivier lui étoient consacrés. Personne, au reste, si nous en croyons Cicéron, ne l'honoroit plus particulièrement que les dames Romaines.

Nous ne dirons rien ici de ses trois oracles, celui de Dodone, celui de Trophonius & celui qu'il avoit dans la Libye. On pourra consulter l'article particulier de chacun de ces oracles.

V.

Des différens noms de Jupiter.

Comme Jupiter étoit la grande divinité du Paganisme, & qu'il étoit généralement adoré depuis l'Égypte jusqu'au fond de l'Espagne, on ne sera pas surpris du grand nombre de noms & de surnoms que lui avoient donnés les peuples différens qui avoient reçu son culte, la plupart de ces noms étant tirés des lieux où il étoit honoré, ou de ce qui avoit donné lieu aux temples, aux chapelles & aux autels qui lui étoient consacrés. Nous nous serions volontiers dispensés de les rapporter tous; mais, comme ils se trouvent sur d'anciens monumens, dans les inscriptions, & dans la plupart des Auteurs, sur-tout dans les Poètes, nous avons cru qu'il falloit les faire connoître le plus succinctement qu'il étoit possible.

L'épithete la plus ordinaire qui servoit à désigner Jupiter,

étoit celle d'*Optimus Maximus* ; on lui donnoit aussi parmi les Grecs & les Romains , celle de *Pater* ou de Pere , parce qu'il étoit regardé comme le pere des Dieux & des hommes. Celle de Roi lui est donnée par Homère , & par Virgile ; & les sacrifices , qu'on faisoit à Lebadie , lui étoient offerts comme à Jupiter Roi. Cette même qualité lui est donnée deux fois par Xénophon dans sa *Cyropédie*.

On l'appelloit aussi Tout Puissant , comme on le voit dans Virgile & dans les autres Auteurs. L'épithete de *Victor* , ou de Victorieux , lui étoit donnée , ou parce qu'il avoit vaincu les Titans & les Géans , ou parce qu'on croyoit que rien ne pouvoit lui résister. Nous lisons dans Tite-Live , que Papyrius près de combattre , lui voua un temple sous ce nom. Les Romains lui avoient institué sous ce même nom une fête qui se célébroit au mois d'Avril , comme nous l'apprenons d'Ovide. Saint Augustin dit que les Romains célébroient en son honneur aux Ides de Juin , une fête sous le titre de Jupiter Invincible.

Toutes les fois qu'on croyoit avoir reçu quelque bienfait de ce Dieu , on lui destinoit quelque cérémonie , & on lui donnoit un nouveau nom ; ainsi , on l'appella *Stator* , parce qu'il avoit arrêté l'armée des Romains dans sa fuite ; *Férétrius* ou *Férétrien* , *quasi à ferendo* , parce qu'il avoit secouru les Romains,

vel à feriendo , à cause qu'il avoit défait leurs ennemis , ce qui revient au même ; *Pistor* , parce qu'on publia que pendant que les Gaulois assiégeoient le Capitole , il avoit averti la garnison de faire du pain de tout le bled qui leur restoit , & de le jeter dans le camp ennemi , pour faire croire qu'ils ne seroient de long-tems réduits à manquer de vivres ; ce qui réussit si bien que les ennemis leverent le siege ; *Lapis* , à cause de la pierre que Saturne avoit dévorée à la place de Jupiter lui-même , & alors il étoit confondu avec le dieu Terme. Le serment , que l'on faisoit par ce nom mystérieux , étoit très-respectable , comme nous l'apprend Apulée. C'est ce que Cicéron appelle *Jovem lapidem Jurare*. On le nommoit *Lucerius* , ou *Dieuspiter* , à cause qu'il étoit le Dieu de la lumière , comme Ausonius nous l'apprend , & c'est pour cette raison que l'on prioit souvent ce Dieu pour l'air ; *Pluvius* , parce que dans les grandes sécheresses on lui demandoit la pluie ; *Prædator* , parce qu'on lui consacroit une partie des dépouilles ; *Tropeuchus* , parce qu'il présidoit aux triomphes ; *Lycaeus* , parce qu'on croyoit qu'il avoit changé Lycaon en loup.

On lui donnoit les noms de Pere des Dieux , de très-Bon , de très-Grand , de Modérateur , de Recteur , & plusieurs autres , qui marquoient sa souveraineté sur les autres Dieux. Le nom

de Maître des tempêtes & des vents, *ventorum Potens*, qui se trouve sur quelques inscriptions, aussi-bien que *Jupiter Serenus*, convient à ce Dieu en tant qu'il étoit physiquement l'æther. *Jupiter Dolichenus* se trouve sur un beau marbre, rapporté par Spon.

Nous avons parlé des noms de Jupiter Ammon, de Jupiter Sérapis, & de Jupiter Bélus. Celui de Jupiter Stygius lui étoit donné, lorsqu'il représentoit Pluton, & on le trouve sur des Inscriptions. Un des noms des plus respectables étoit celui de Sébasius.

Il y en avoit un grand nombre d'autres qui étoient tirés des lieux où il étoit honoré; ainsi, il étoit nommé Capitolinus, à cause du temple qu'il avoit sur le Capitole; Olympien, Arabyrius; Dictæus, Idæus, parce que deux montagnes qui portoient ces noms, lui étoient consacrées; Dodonæus, à cause de l'oracle de Dodone; Trophonius, pour une semblable raison; Molossus, parce que le peuple qui portoit ce nom, l'honoroit d'une manière particulière; Cenæus, parce qu'Hercule après avoir ravagé l'Échalie, lui éleva un temple sur le promontoire de Cenée dans l'Éubée; Cithæronius, du mont Cithéron dans la Béotie, qui lui étoit consacré; Casius, à cause des montagnes de ce nom, où il étoit honoré.

Une Inscription, trouvée près d'Alep en Syrie il y a environ

quatre-vingts ans, nous a appris deux des surnoms que les Syriens donnoient à Jupiter, après que les Grecs leur en eurent communiqué le culte. Cette inscription qui est Grecque, contient un vœu que Cratéus, fils d'Andronicus, accomplit pour son pere en l'honneur de Jupiter Madbachus & Sélamènes.

Le titre de Tonnant & de Foudroyant étoit celui qui convenoit le mieux à Jupiter, puisqu'il étoit regardé comme le maître de la foudre, depuis que les Cyclopes la lui avoient donnée, comme nous l'avons dit. Il seroit inutile de citer des autorités pour prouver que ce titre lui étoit donné, puisqu'on le trouve fréquemment dans les Auteurs, dans les Poètes, & dans les Inscriptions. Nos anciens Gaulois l'honoroient sous le même nom, & c'étoit leur Jupiter Taranus, comme l'a très-bien prouvé M. Prideaux. A ce surnom nous joindrons celui de *Καταβάτης* ou *Descensor*, comme qui diroit celui qui descend. Ce nom lui étoit moins donné pour marquer qu'on croyoit qu'il descendoit sur la terre, afin d'y voir ses maîtresses, que pour marquer qu'il y faisoit sentir sa présence ou par le bruit du tonnerre, & par la foudre & ses éclairs, ou par de véritables apparitions. De-là le surnom d'Épiphanie, c'est-à-dire, qui est présent, qui apparoit, surnom qui étoit commun à la vérité aux autres Dieux, mais qui

appartenoit plus spécialement à Jupiter.

Chez les Romains , Jupiter étoit honoré sous le nom d'Invincible , de même que sous celui de Custos , ou de Gardien , parce que , comme dit Sénèque , on le regardoit comme le gardien de l'univers , nous avons des médailles de Néron , avec cette légende , Jupiter Custos ; sous celui de Latialis , ce qui fait dire à Lucain : *Et residens celsa Latialis Juppiter Alba* ; sous celui d'Inventor , auquel Hercule éleva un autel , selon Denys d'Halicarnasse , lorsqu'il eut trouvé ses bœufs que Cacus lui avoit dérobés ; sous celui de Jupiter Fidius , ou Sponsor , Sp. Postumius lui avoit dédié un temple sous ce nom.

Il étoit aussi honoré sous le nom de Pixius , comme nous l'apprenons de Denys d'Halicarnasse , & ce nom répondoit à celui de Sanctus , ou de Sanguis , qui lui étoit donné par les Sabins ; sous celui d'Alitéus , parce que dans une famine , il avoit pris un soin particulier des meûniers , pour que la farine ne manquât pas ; sous celui de Lucétius qui lui étoit donné , comme à celui qui procuroit la lumière ; sous celui de Viminalis , d'où une montagne avoit pris son nom. On l'honorait à Tusculum sous le nom de Majus , pour marquer sa supériorité sur tous les autres Dieux , dont il étoit regardé comme le plus grand & le plus puissant.

Arbitrator étoit un nom sous

lequel il étoit encore honoré à Rome , & en l'honneur duquel P. Victor dit qu'il y avoit un portique de cinq colonnes qui lui étoit consacré. Affabinus étoit le nom qu'il portoit parmi les Arabes ; Ammon , celui que lui donnoient les Libyens. Les Romains l'honoroient aussi sous le nom de Dapalis , parce qu'il présidoit aux mets qu'on servoit dans les repas ; d'Ultror , parce qu'il vengeoit les crimes dans les personnes des coupables ; d'Ægiuchus , parce qu'il avoit été nourri par une chèvre , de Sténus , comme qui diroit puissant & robuste.

Les Grecs lui donnoient aussi le nom d'Ægyptius & de Nilus , & alors on le confondoit avec Osiris , dont le Nil avoit porté le nom ; celui de Tarsus de la ville de Tarse en Cilicie , où il étoit spécialement honoré ; celui de Plusios , c'est-à-dire , riche ; celui de Physicus , & alors il étoit pris physiquement pour l'air ou l'æther , suivant le témoignage des Anciens ; celui de Panomphæus , parce que ses louanges étoient dans la bouche de tout le monde ; celui de Caræus , comme qui diroit élevé ; ainsi que l'explique Hésychius ; celui d'Hecatombæus , d'où le premier mois Attique a pris son nom , quoique quelques Mythologues disent que ce nom appartenait plus particulièrement à Apollon ; celui de Mæmactes , comme qui diroit furieux ; celui de Labradæus , & alors on le représentoit sous la figure d'une

hache, au lieu de la foudre ou du sceptre.

On lui donnoit le nom d'Expiator, parce qu'il étoit censé expier les hommes des crimes qu'ils avoient commis; celui de Martius, parce que les guerriers l'invoquoient au commencement des combats; celui de Palæstes, parce que, comme nous l'apprend Lycophron, Hercule s'étant présenté au combat de la lutte, & personne n'ayant osé se mesurer avec lui, ce Dieu avoit accepté le combat, & lutté contre son fils; celui de Melissæus, du nom d'une de ses nourrices; celui de Xénius, c'est-à-dire, Hospitalier, Virgile l'invoque sous ce nom; celui d'Hersæus, parce que ses autels, sur-tout dans les maisons des Princes, étoient à découvert dans un lieu enfermé de murailles; celui de Mæragetes, parce qu'on croyoit que les Parques étoient sous sa conduite, quoiqu'à dire vrai, cette qualité convenoit mieux au destin, dont elles exécutoient irrémissiblement les ordres.

Il y a encore bien d'autres noms qu'on a donnés à Jupiter, mais en voilà assez sur cette matière. Nous ajouterons seulement ici par ordre alphabétique, les noms de Jupiter, que Pausanias nous a conservés.

JUPITER ADULTE, *Jupiter Adultus*, Ζεύς Τελείος, (a) re-

cevoit les honneurs divins à Tégée. Il y avoit dans cette ville un autel dédié à Jupiter Adulte, avec une statue du Dieu, de figure quarrée.

JUPITER AGORÉUS, (b) *Jupiter Agoræus*, Ζεύς Ἀγοραῖος, étoit honoré à Sparte & à Olympie. Les Spartiates lui avoient consacré un temple, & les Éléens un autel. Le mot *Agoræus* désigne un lieu public. C'est pour cela que quelques-uns disent Jupiter Forensis, au lieu de Jupiter Agoréus.

JUPITER AMBULIUS, (c) *Jupiter Ambulius*, Ζεύς Ἀμβουλίου, recevoit les honneurs divins à Sparte, où l'on lui avoit dédié un autel.

Il y en a qui croient que le mot *Ambulius* ne peut guere venir que du mot Grec ἀμβολιῶν, qui signifie *mora*, *procrastinatio*. Jupiter Ambulius, comme qui diroit Jupiter qui prolonge la vie des hommes.

JUPITER AMMON, (d) *Jupiter Ammon*, Ζεύς Ἀμμων; on honoroit ce Dieu en plusieurs endroits de la Grece, & particulièrement à Lacédémone, dont les habitans lui avoient consacré un temple. Il paroît qu'anciennement ces peuples étoient de tous les Grecs ceux qui recouroient le plus volontiers à l'oracle de la Libye. On dit même que Lyfandre, assiégeant la ville d'Aphytis près de Palene, eut durant la nuit une

(a) Paus. pag. 532.

(b) Paus. pag. 181, 315.

(c) Paus. pag. 185.

(d) Paus. pag. 261, 565.

apparition du dieu Ammon , qui lui conseilla , comme une chose également avantageuse à lui & à Lacédémone , de laisser les assiégés en paix ; conseil auquel il déféra si bien , qu'il leva le siege , & qu'il porta ensuite les Lacédémoniens à honorer Ammon encore plus qu'ils ne faisoient ; ce qui est certain , c'est que les Aphytéens révéroient ce Dieu comme les Libyens mêmes.

JUPITER ANCHESMIEN , *Jupiter Anchsmius* , Ζεύς Ἀγχέσμιος. Voyez Anchisme.

JUPITER APÉMIUS , autrement **JUPITER BIENFAISANT**. Voyez Jupiter Bienfaisant.

JUPITER APÉSANTIUS , *Jupiter Apesantius* , Ζεύς Ἀπεσάντιος. Voyez Apéfas.

JUPITER APHÉSIUS , (a) *Jupiter Aphesius* , Ζεύς Ἀφείσιος. On avoit bâti un temple à Jupiter Aphésius sur le sommet d'une montagne qui commandoit le chemin de Sciron. La raison , que l'on donne de ce surnom , est que durant une sécheresse extraordinaire Éacus , après avoir sacrifié à Jupiter Pallénien dans Égine , fit porter une partie de la victime au haut de cette montagne , & la jeta dans la mer pour apaiser la colere du Dieu. Le mot ἀφείσιος vient de celui d'ἀφέναι , *injacere* , jeter.

JUPITER APOMYUS , (b) *Jupiter Apomyus* , Ζεύς Ἀπο-

(a) Paus. pag. 84.

(b) Paus. pag. 313.

(c) Paus. pag. 314.

μύιος , c'est-à-dire , Jupiter qui chasse les mouches , du mot Grec μύι , *musca* , mouche. Le mot *Beelzebub* , qui étoit le nom d'une idole chez les Juifs , signifie le maître , le seigneur des mouches.

Pour lire conformément au texte Grec , il faudroit dire *Apomyus*. C'est sans doute pour éviter la rencontre de deux voyelles qui ont le même son , que l'on prononce communément *Apomyus* plutôt qu'*Apomyus*. Cette observation pourroit avoir lieu à l'égard d'autres noms Grecs. Voyez *Apomyus*.

JUPITER ARÉUS , *Jupiter Areus* , Ζεύς Ἀρείος. (c) comme qui diroit Jupiter Martial. Il y avoit à Olympie un Autel , que quelques Éléens disoient être celui de Jupiter Aréus ; & ils prétendoient qu'Enomaüs avoit coutume de sacrifier sur cet autel à Jupiter Aréus , toutes les fois qu'il entreprenoit un combat contre ceux qui recherchoient sa fille Hippodamie en mariage.

JUPITER BIENFAISANT , *Jupiter Innoxius* , Ζεύς Ἀπῆμιος. (d) étoit honoré sur le mont Parnès ou Parnethe , où il avoit un autel. Le nom Grec Ἀπῆμιος signifie proprement incapable de nuire.

JUPITER BON , (e) *Jupiter Bonus* , Ζεύς Ἀγαθός. » On va , » dit Pausanias , de Mégalo- » polis à Ménale par un défilé

(d) Paus. pag. 60.

(e) Paus. pag. 513.

» qui se nomme les portes
 » d'Hélos, & que l'on trouve
 » au de-là de l'Hélisson. Sur
 » le chemin à la gauche est le
 » temple du Bon Dieu. Ainsi
 » l'appelle-t-on. Si nous tenons
 » des Dieux tout le bien qui
 » nous arrive, Jupiter étant au-
 » dessus de tous, il y a lieu de
 » croire que c'est lui que l'on
 » a voulu surnommer ainsi. α

JUPITER BULÉUS, *Jupiter Bulæus*, Ζεύς Βουλᾶιος, (α) c'est-à-dire, Jupiter le conseiller. Ce Dieu avoit à Athènes une statue de la façon de Pisias, dans le lieu où s'assembloit le Sénat des cinq cens.

JUPITER CAPPAUTAS, *Jupiter Cappautas*, (b) Ζεύς Καππαύτας. Il y avoit à trois stades de Gythéum une grosse pierre toute brute, sur laquelle Oreste s'étant, dit-on, assis, recouvra son bon sens, & à cause de cela on nomma cette roche en langue Dorienne Jupiter Cappautas.

Ce surnom a donné la torture à tous les interpretes, même à Méziriac. Sylburge, au lieu de Ζεύς Καππώτας, lisoit λᾶς παυτωῶς, la pierre d'allègement & de repos. Mais, cette correction qui paroît d'abord si heureuse, est inutile. Il faut seulement lire Καππαύτας, du verbe καππαύω pour καταπαύω, *cessare facio*, je fais cesser. Cette pierre étoit appelée Jupiter

(α) Paus. pag. 6.

(b) Paus. pag. 205.

(c) Paus. pag. 314.

(d) Paus. pag. 314.

Cappautas, parce qu'Oreste s'y étant assis, Jupiter le délivra de sa phrénésie.

JUPITER CATÉBATÈS, *Jupiter Catabates*, Ζεύς Καταβάτης, (c) étoit honoré à Olympie, où il avoit un autel, environné d'un mur. Jupiter Catébatès signifie Jupiter qui descend du ciel au milieu des éclairs & du tonnerre.

JUPITER CATHARSIUS, *Jupiter Catharsius*, Ζεύς Καθαρίσιος, (d) comme qui diroit Jupiter l'Expiateur, du verbe καθαίρω, *expio*, j'expie. Jupiter Catharsius avoit un autel à Olympie.

JUPITER CÉRAUNIUS, *Jupiter Ceraunius*, Ζεύς Κεραυνίος, (e) avoit aussi un autel à Olympie. Cet autel fut érigé après la mort d'Ænomaüs, lorsque sa maison eut été frappée de la foudre. Ce surnom est pris de κεραυνός, *fulmen*, foudre.

JUPITER CHARMON, *Jupiter Charmon*, (f) Ζεύς Χάρμων. Voyez Charmon.

JUPITER CHTHONIUS, *Jupiter Chthonius*, Ζεύς Χθόνιος, (g) avoit un autel à Olympie, & une statue à Corinthe. Voyez Chthonius.

JUPITER CITHÉRONIUS, *Jupiter Citheronius*, Ζεύς Κιθαιρωνίος. Voyez Cithéronius.

JUPITER CLARIUS, (h) *Jupiter Clarius*, Ζεύς Κλάριος. Il

(e) Paus. pag. 314.

(f) Paus. p. 475.

(g) Paus. pag. 89, 314.

(h) Paus. p. 541.

Il y avoit près de Tégée une éminence, où l'on voyoit plusieurs autels, & qu'on nommoit le mont de Jupiter Clarius, sans doute; dit Pausanias, parce que les fils d'Arcas tirèrent là au sort leurs héritages. Ainsi, Jupiter Clarius doit avoir été mis pour Jupiter Clérius, du mot Grec κληρος *sort*, partage.

Les Tégéates célébroient une fête en ce lieu tous les ans, & ils racontaient qu'un jour pendant la solennité de cette fête, les Lacédémoniens entrèrent dans leur pays avec une armée; mais qu'il tomba une si grande quantité de neige que les ennemis transis de froid ne purent rien entreprendre; ils disoient que pour eux ils allumerent des feux, & qu'après s'être réchauffés, ils allèrent surprendre les Lacédémoniens, & les taillèrent en pièces.

JUPITER CONIUS, *Jupiter Conius*, Ζεύς Κοῖος, (a) c'est-à-dire, Jupiter le poudreux, étoit honoré à Mégare. Le temple de ce Dieu étoit sans couverture, du tems de Pausanias. Il étoit dit le poudreux, apparemment parce que son temple n'ayant plus de toit, la statue du Dieu devoit être fort poudreuse. C'est la conjecture de M. l'abbé Gédoyen.

JUPITER LE CONSEILLER, Voyez Jupiter Buléus.

JUPITER CORYPHÉE, (b)

(a) Paus. pag. 75.

(b) Paus. p. 92.

(c) Paus. p. 193.

(d) Paus. pag. 203.

Jupiter Coryphæus, Ζεύς Κρυφός, avoit à Corinthe un temple au-dessus du théâtre. Les Grecs, dit Pausanias, le nommoient Jupiter Coryphée; mais, les Romains l'auroient dit Capitolin.

JUPITER COSMETE, (c)

Jupiter Cosmetes, Ζεύς Κοσμητής, c'est-à-dire, Jupiter le grand ordonnateur. Il avoit une chapelle à Lacédémone.

JUPITER CROCEATES,

Jupiter Croceates, Ζεύς Κροκέτης, (d) avoit une statue de pierre à l'entrée d'un village nommé Crocées; & c'est de-là que le Dieu prenoit son surnom.

JUPITER CTÉSIUS, (e)

Jupiter Ctesius, Ζεύς Κτήσιος, étoit honoré chez les Myrrhiniens. Le mot *Ctesius* veut dire *fortunator*, qui favorise l'industrie des hommes. C'étoit aussi un surnom de Mercure.

JUPITER ELEUTHÉRIUS,

Jupiter Eleutherius, Ζεύς Ελευθέριος. Voyez Eleuthere.

JUPITER ENFANT, (f)

Jupiter Puer, Ζεύς Παις, recevoit les honneurs divins à Égium, où l'on voyoit la statue du Dieu, qui étoit de bronze.

JUPITER ÉPIDOTE, (g)

Jupiter Epidotus, Ζεύς Επιδότης, à qui les Mantinéens avoient consacré un temple. Jupiter Épidote, c'est comme qui di-

(e) Paus. p. 59.

(f) Paus. p. 445.

(g) Paus. p. 469.

roît une divinité dont les hommes tiennent tous leurs biens.

JUPITER ÉVANÉMUS, (a)

Jupiter Evanemus, Ζεύς Εὐάνεμος, c'est-à-dire, Jupiter qui donne un vent favorable. Ce Dieu avoit un temple à Sparte.

JUPITER FORENSIS. Voyez *Jupiter Agoréus*.

JUPITER HERCÉUS, (b)

Jupiter Herceus, Ζεύς Εῤρηός, avoit un autel à Troie. Priam tenoit cet autel embrassé, lorsqu'il fut tué par Néoptoleme, fils d'Achille.

JUPITER HOMAGYRIUS,

Jupiter Homagyrius, (c) Ζεύς Ομαγύριος, étoit honoré à Egium, où il avoit un temple situé sur le bord de la mer. Il y avoit dans ce temple une statue de Vénus & une de Minerve.

Le surnom d'Homagyrius vient de ce qu'Agammemnon assembla dans ce lieu-là les troupes dont il avoit besoin pour son expédition de Troie; & qu'il prit si bien ses mesures, que l'armée qu'il mit alors sur pied, lui suffit pour prendre Troie & toutes les villes voisines, sans qu'il fût obligé de faire de nouvelles levées en Grece. Après le temple de Jupiter Homagyrius étoit celui de Cérès Panachéenne.

Le mot *Homagyrius* est composé des mots Grecs ὁμῶς, *pariter*, ensemble, & ἀγείρω, *congrego*, j'assemble, ou plutôt, ἀγύρις, *cætus*, assemblée.

(a) Paus. pag. 185.

(b) Paus. p. 248.

(c) Paus. p. 444, 445.

JUPITER HORCIUS, (d)

Jupiter Horcius, Ζεύς Οῤρκιος; c'est Jupiter qui préside aux sermens, ἀπὸ τοῦ ὀρκου, à *jurejurando*. Les Éléens honoroient Jupiter Horcius. Pausanias, dans sa description des curiosités d'Olympie, dit, » que dans » le Sénat il y a un Jupiter » Horcius qui a un air terrible; » & tout propre à donner de la » crainte aux perfides & aux » méchans; qu'il tient la foudre de l'une & de l'autre » main. C'étoit en sa présence » que tous les Athletes, leurs » peres, leurs freres & leurs » maîtres d'exercices juroient » solennellement qu'ils n'a- » voient commis aucune fraude » dans la poursuite du prix des » jeux Olympiques. On immo- » loit un porc, on le mettoit » en pièces, & c'étoit sur les » membres de la victime que » l'on faisoit prêter ce serment. «

JUPITER HOSPITALIER,

Jupiter Hospitalis, Ζεύς Εἰστικός, (e) avoit une statue à Lacédémone. Elle étoit près de Minerve Hospitalière.

JUPITER HYÉTIUS, (f)

Jupiter Hyetius, Ζεύς Υἱέτις, c'est-à-dire, Jupiter le Pluvieux; il étoit honoré en plusieurs endroits. On sacrifioit à Jupiter Hyétius sur le mont Parnès. Il y avoit une statue de ce Dieu, exposée aux injures du tems, dans le bois sacré de Tropho-

(d) Paus. p. 336.

(e) Paus. p. 181.

(f) Paus. p. 60, 119, 602.

nus. Les Argiens avoient consacré au même Dieu un autel, devant lequel ces braves chefs qui vouloient remettre Polynice sur le trône des Thébains, firent serment de ~~pour~~ tous, ou de prendre la ville de Thèbes.

JUPITER HYMETTIEN,

Jupiter Hymettius, Ζεύς Ὑμεττικός, (a) avoit une statue sur le mont Hymette. C'étoit de-là qu'il prenoit son surnom.

JUPITER HYPATUS, (b)

Jupiter Hypatus, Ζεύς Ὑπάτος, autrement Jupiter le Souverain.

Jupiter Hypatus avoit un temple & une statue sur une montagne de Béotie. Il avoit aussi un autel à Athènes; & cet autel avoit cela de particulier que l'on n'y sacrifioit rien d'animé. On se contentoit d'y faire des offrandes, & l'on ne se servoit pas même de vin dans les libations.

JUPITER HYP SISTUS, ou JUPITER TRÈS-HAUT. Voyez Jupiter très-haut.

JUPITER INFERNAL, (c)

Jupiter Infernus, Ζεύς Καταχθόνιος. Pausanias, parlant d'un temple de Minerve, qui étoit à Argos, assure qu'il étoit bien digne de curiosité. « Vous y
» verrez, dit-il, plusieurs statues, & entre autres un Jupiter en bois qui a deux yeux
» comme la nature les a placés
» aux hommes, & un troisième
» au milieu du front; on dit

» que c'est le Jupiter Patroüs,
» qui étoit dans le palais de
» Priam, fils de Laomédon, en
» un lieu découvert, & que ce
» fut à son autel que cet infortuné Roi se réfugia après la
» prise d'Ilium; ils assurent que
» dans le partage du butin
» cette statue échut à Sthélénus
» fils de Capanée, qui ensuite
» la déposa dans ce temple. On
» peut raisonnablement conjecturer que Jupiter a été représenté avec trois yeux, pour
» signifier qu'il regne premièrement dans le ciel comme
» tout le monde en convient;
» secondement dans les enfers,
» car le Dieu, qui suivant la
» fable tient son empire dans
» ces lieux souterrains, est aussi
» appelé Jupiter par Homère,
» suivant ce vers:

» *Jupiter Infernal & sa terrible Épouse.*

» troisièmement enfin sur les
» mers, comme le témoigne
» Eschyle, fils d'Euphorion.
» Quiconque a donc fait cette
» statue lui a donné trois yeux
» pour faire entendre qu'un
» seul & même Dieu gouverne
» les trois parties du monde,
» que les autres disent être
» tombées en partage à trois
» Dieux différens. « Nous
» avons déjà eu occasion de citer
» ce beau passage.

JUPITER ITHOMATE, (d)

Jupiter Ithomatus, Ζεύς Ἰθωμάτης,

(a) Paus. pag. 60.

(b) Paus. p. 47, 479, 570.

(c) Paus. p. 129.

(d) Paus. p. 214, 221, 278.

étoit honoré par les Messéniens, & avoit pris son surnom d'un temple qu'ils lui avoient bâti au mont Ithome. Ces peuples, qui se vantoient que le Maître des Dieux avoit été élevé sur cette montagne de leur pays, lui consacrerent un culte particulier, & une fête annuelle, qu'on appelloit Ithomées.

La statue du Dieu étoit un ouvrage d'Agéladès; elle fut faite dans le tems que les Messéniens occupoient Naupacte. Un Prêtre, dont le sacerdoce ne duroit qu'un an, la gardoit chez lui.

On attribue à Glaucus, fils d'Épytus, la fondation du temple que Jupiter avoit sur le mont Ithome, & ce Prince établit depuis le culte de Jupiter Ithomate parmi les Doriens.

Du tems de Pausanias, le feu ayant pris à une forêt qui étoit dans une plaine de Leuctres, il y eut beaucoup d'arbres de brûlés; à l'endroit du bois qui avoit été le plus dépourvu on trouva une statue de Jupiter Ithomate en pied; d'où les Messéniens concluoient que Leuctres leur avoit autrefois appartenu; mais, il se peut fort bien faire que dans le tems que Leuctres étoit aux Lacédémoniens, Jupiter Ithomate fût aussi en honneur chez eux.

JUPITER ITONIUS, (a)

Jupiter Itonius, Ζεύς Ἰτωνίος, avoit une statue dans le temple

(a) Paus. pag. 593.

(b) Paus. p. 334.

(c) Paus. p. 394.

de Minerve Itonia, ainsi appelée du nom d'Itonus, fils d'Amphiclyon. Cette statue étoit de bronze & de la façon d'Agoracrite.

JUPITER LAËTAS, (b)

Jupiter Laetas, Ζεύς Λαίτας, c'est la même chose que Jupiter Plébeien, ou l'ami du peuple. Il y avoit à Olympie un autel consacré à Jupiter Laetas; Neptune du même surnom en partageoit les honneurs. Près de cet autel étoit un Jupiter de bronze sur un piédestal de même matière. C'étoit une offrande du peuple de Corinthe & un ouvrage de Mufus.

JUPITER LAPHYSTIUS,

Jupiter Laphystius, Ζεύς Λαφύστιος, (c) avoit pris ce nom du mont Laphystius, où il y avoit une enceinte qui lui étoit consacrée. Le Dieu y étoit en marbre.

JUPITER LARISSÉUS, (d)

Jupiter Larissæus, Ζεύς Λαρίσσεος. Au bout de la citadelle d'Argos, on trouvoit un temple dédié à Jupiter Larisséus. Ce temple, du tems de Pausanias, n'avoit plus de toit. La statue du Dieu étoit de bois, & ne tenoit plus sur son piédestal.

JUPITER LÉCHÉATE. Voyez Jupiter Lochéate.

JUPITER LEUCÉUS, (e)

Jupiter Leucæus, Ζεύς Λευκαίος, avoit eu anciennement un temple chez les Lépréates.

JUPITER LOCHÉATE, (f)

(d) Paus. pag. 128.

(e) Paus. p. 295.

(f) Paus. p. 497.

Jupiter Locheatas, Ζεύς Λοχέατας, ainsi doit-on lire, & non pas Léchéate comme il y a dans le texte de Pausanias ; car, ce mot vient de λοχεία, *partus*, enfantement. On ne peut s'empêcher d'adopter cette correction, quand on considère que les habitans d'Aliphere, qui avoient érigé un autel à Jupiter Lochéate, ne l'avoient fait que parce qu'ils regardoient ce Dieu comme le pere de Minerve, qu'ils croyoient être née chez eux, & y avoir été nourrie.

JUPITER LYCÉUS, (a)

Jupiter Lycæus, Ζεύς Λυκαῖος, étoit honoré sur le mont Lycée d'où lui venoit le surnom de Lycéus. On attribue à Lycaon, fils de Pélasgus, l'établissement du culte de ce Dieu.

Il n'étoit pas, dit-on, permis aux hommes d'entrer dans l'enceinte consacrée à Jupiter Lycéus. Si quelqu'un, au mépris de la loi, étoit assez hardi pour y mettre le pied, il mourroit infailliblement dans l'année. On dit aussi que tout ce qui entroit dans cette enceinte, hommes & animaux, n'y faisoit point d'ombre.

Sur la croupe la plus haute de la montagne, on avoit fait à Jupiter Lycéus un autel de terres rapportées, d'où l'on découvroit presque tout le Péloponnèse. Devant cet autel on avoit posé deux colonnes au soleil levant, sur lesquelles il

y avoit deux aigles dorés d'un goût fort ancien. C'étoit sur cet autel qu'on sacrifioit à Jupiter Lycéus avec un grand mystère. » Il ne m'est pas permis, dit » Pausanias, de divulguer les » cérémonies de ce sacrifice, » ainsi laissons les choses comme elles sont, & comme elles » ont toujours été. »

Les habitans de Mégalopolis avoient adopté le culte de Jupiter Lycéus, & lui avoient consacré un temple, qui n'étoit précédé d'aucun vestibule. Tout ce qu'il contenoit étoit exposé aux yeux des regardans. On y remarquoit deux autels, deux tables, deux aigles de même matière que les tables, & une statue du dieu Pan, surnommé le Sinois, du nom de la nymphe Sinoé qui, soit en particulier, soit de concert avec ses compagnes, prit soin de l'éducation de ce Dieu. Devant le frontispice du temple il y avoit un Apollon en bronze qui étoit une très-belle statue. Elle étoit haute de douze pieds ; c'étoient les Phigaliens qui l'avoient fait faire à leurs dépens, & elle avoit été transportée là pour servir d'ornement à la ville de Mégalopolis.

JUPITER MARINUS, *Jupiter Marinus*, c'est Jupiter qui regne sur les mers. Voyez Jupiter infernal.

JUPITER MARTIAL, *Jupiter Martius*. Voyez Jupiter Arcus.

a) Paus. p. 259, 456, 504, 517. 518.

JUPITER MÉCHANÉUS ;

Jupiter Mechaneus, (a) Ζεύς Μηχανεύς. Il y avoit à Argos un cippe de bronze, qui soutenoit plusieurs statues, & entr'autres une de Jupiter ; & suivant le poëte Leucéas, le Jupiter qu'on avoit voulu représenter là, étoit Jupiter Méchanéus. Ce fut, selon le même, devant sa statue que les Argiens, avant que d'aller au siège de Troie, s'engagerent par serment à périr plutôt que d'abandonner leur entreprise.

Le mot *Mechaneus* vient du verbe μηχανέομαι, *molior, struo*, je médite, je machine, comme qui diroit, le Jupiter qui bénit les entreprises des hommes.

JUPITER MESSAPÉE, (b)

Ζεύς Μεσσηπείος ainsi dit, à ce que l'on prétend, du nom de ses Prêtres, avoit un temple dans la plaine qui étoit au bas du mont Taigete.

JUPITER MILICHIOUS, (c)

Jupiter Milichius, Ζεύς Μηλίχιος, c'est-à-dire, le bon, le débonnaire, du verbe μισώω, *gratificor*, je gratifie.

Il y avoit un autel de Jupiter Milichius sur le bord du Céphise. Ce fut à cet autel que Thésée se fit purifier par les descendans de Phytalus, après qu'il eut souillé ses mains dans le sang de quantité de brigands, & entr'autres de Sinis son propre parent, qui descendoit comme lui de Pithée.

Les Argiens avoient chez eux une statue de Jupiter Milichius, qui étoit de marbre blanc & de la façon de Polyclète. Voici à quelle occasion cette statue fut consacrée. Les Lacédémoniens, ayant déclaré la guerre aux Argiens, les poursuivirent à outrance & sans relâche, jusqu'à ce que Philippe, fils d'Amyntas, se mêlant de la querelle, eût enfin obligé les premiers à se renfermer dans leurs anciennes limites ; car, il y avoit long-tems que les Lacédémoniens, sans se soucier de ce qui se passoit au dehors du Péloponnèse, ne songeoient qu'à s'agrandir aux dépens des Argiens, qui de leur côté, quand il survenoit à ceux-ci quelque guerre étrangère, ne manquoient pas de profiter de l'occasion & d'entrer dans leur pais. Ces peuples devenant tous les jours plus irréconciliables, les Argiens résolurent d'entretenir pour leur défense mille hommes bien choisis, dont ils donnerent le commandement à Bryas leur compatriote ; mais, Bryas abusant de son autorité, maltraita le peuple, commit toute sorte d'insolences ; & un jour qu'une jeune personne que l'on venoit de marier étoit conduite par ses parens chez son mari, il eut la hardiesse de l'arracher de leurs mains, & de la violer. Elle, résolue de se venger ou de mourir, trouva le moyen

(a) Paus. pag. 124.

(b) Paus. p. 201.

(c) Paus. p. 69, 102, 119, 120.

d'entrer la nuit suivante chez Bryas, & lui creva les yeux pendant qu'il dormoit. On la prit aussi-tôt ; mais, le jour venant à paroître, elle eut le bonheur de se sauver, & alla implorer la miséricorde du peuple, qui en effet la prit sous sa protection, & ne la voulut point abandonner, quelque instance que fissent les Mille pour la ravoïr. Les esprits s'aigrissant de plus en plus, on en vint aux mains de part & d'autre, & le peuple demeura victorieux, & poursuivit les Mille avec tant d'acharnement, qu'ils furent tous massacrés, sans qu'il s'en pût sauver un seul. Quelque tems après, on songea à expier les crimes de cette guerre Civile, & entr'autres choses, on s'avisa de consacrer à Jupiter Milichius la statue dont il s'agit.

JUPITER MÆRAGETE ,

Jupiter Mæragetes, Ζεύς Μοιραγέτης, (a) comme qui diroit Jupiter le conducteur des Parques, de ἀγω *duco*, je conduis, & Μοῖρα, *Parca*, *Fatum*, la Parque, le Destin. On donnoit ce surnom à Jupiter, parce que lui seul commandoit aux Parques, & sçavoit ce que le destin réservoir aux hommes. Jupiter Mæragete étoit honoré en plusieurs païs. Il l'étoit en Arcadie, en Élide, &c.

JUPITER NÉMÉEN , (b)

Jupiter Nemeus, Ζεύς Νεμεύς, ainsi nommé du culte qu'on lui

rendoit à Némée, où il avoit un temple d'une grande beauté, quoique du tems de Pausanias la voûte en fût tombée, & qu'il n'y fût pas resté une seule statue. Il étoit entouré d'un bois de cyprès, où l'on disoit que la nourrice d'Ophelte l'ayant laissé quelque tems sur l'herbe, le trouva mort de la piquure d'un serpent. Les Argiens faisoient des sacrifices à Jupiter Néméen, dans la ville même de Némée; & c'étoit à eux qu'appartenoit le droit d'élire un Prêtre. Ils y avoient aussi institué des jeux, où l'on disputoit le prix de la course tout armé; & ces jeux se célébroient vers le solstice d'hiver.

JUPITER OLYMPIEN, (c)

Jupiter Olympius, Ζεύς Ολύμπιος, étoit honoré en plusieurs endroits, & sur-tout à Olympie, d'où il avoit pris son surnom, suivant la plus commune opinion.

Le bois sacré du Dieu étoit appelé Altis. Le temple & la statue étoient le fruit des dépouilles, que les Éléens ramportèrent sur les Pisans & leurs alliés; car, ils vainquirent ces peuples & saccagerent Pise. La statue du Dieu étoit un ouvrage de Phidias, comme en faisoit foi l'inscription que l'on voyoit aux pieds de Jupiter & qui étoit telle : *Phidias fils de Charmidas Athénien m'a fait*. Le temple étoit d'une architecture dorique; il étoit tout environné

(a) Paus. p. 315, 514, 656.

(b) Paus. p. 111, 120, 128.

(c) Paus. p. 31, 32, 75, 134, 163, 186, 303. & seq.

de colonnes par dehors, en sorte que la place où il étoit bâti, formoit un beau péristyle. On avoit employé à cet édifice des pierres du païs, mais qui étoient d'une nature & d'une beauté singulières. La hauteur du temple depuis le rez-de-chaussée usqu'à la couverture étoit de soixante-huit pieds ; sa largeur étoit de quatre-vingt-quinze, & sa longueur de deux cens trente. Libon, originaire & natif du païs, en avoit été l'architecte. Ce temple étoit couvert, non de tuiles, mais d'un beau marbre tiré des carrières du mont Pentélique, & taillé en forme de tuiles.

Deux chaudières dorées étoient suspendues à la voûte, l'une à un bout, l'autre à l'autre. Du milieu de la voûte pendoit une Victoire de bronze doré, & au-dessous de la Victoire un bouclier d'or, sur lequel étoit une tête de la Gorgone Méduse. L'inscription du bouclier portoit que c'étoit les Tanagréens alliés de Sparte qui avoient fait ces riches présens à Jupiter, en lui consacrant la dixme des dépouilles qu'ils avoient remportées sur les Athéniens, les Argiens, & les Ioniens auprès de Tanagre.

Par dehors au-dessus des colonnes, il regnoit un cordon tout autour du temple. A ce cordon étoit attaché vingt-un boucliers dorés qui furent autrefois consacrés à Jupiter par Mummius, général des Romains, après qu'il eut défait

l'armée des Achéens, pris Corinthe, & chassé tous les habitans qui avoient embrassé le parti des Doriens. Sur le fronton de devant, on avoit représenté le combat de Pélops & d'Enomaüs. Il sembloit que ces deux Héros étoient tout prêts à entrer dans la lice pour se disputer l'honneur de cette fameuse course de chevaux. Jupiter occupoit le milieu du fronton ; à la droite du Dieu étoit Enomaüs, qui avoit la tête dans un casque ; auprès de lui étoit sa femme Stérope, une des filles d'Atlas. Au-devant du char & à la tête des chevaux qui étoient au nombre de quatre on voyoit Myrtille, l'écuyer d'Enomaüs ; derrière lui étoient deux autres hommes, dont on ne sçait point le nom, mais qui paroissoient être là pour avoir soin des chevaux. Dans le coin on voyoit le fleuve Cladée, qui après l'Alphée étoit celui que les Éléens honoroient le plus. A la gauche de Jupiter, Pélops & Hippodamie tenoient le premier rang. L'écuyer de Pélops étoit auprès de ses chevaux, accompagné de deux palefreniers. En cet endroit le fronton se retrécissoit, & c'étoit là que l'on avoit placé le fleuve Alphée. Toutes ces figures étoient l'ouvrage d'un Péonien, originaire de Mende ville de Thrace. Le fronton de derrière avoit été sculpté par Alcamène, contemporain de Phidias, & le meilleur statuaire qu'il y eût après lui. Ce fronton représen-

toit le combat des Centaures & des Lapithes à l'occasion des noces de Pirithoüs. Ce Prince occupoit tout l'espace du milieu. Près de lui étoit Eurytion, qui enlevait la nouvelle épouse, malgré Cénéus qui faisoit ses efforts pour l'en empêcher. De l'autre côté, étoit Thésée qui faisoit un horrible carnage des Centaures avec sa hache. Parmi les Centaures, qui avoient échappé à ses coups, l'un vouloit ravir une jeune vierge, l'autre un beau garçon qu'il trouvoit à son gré.

Au-dedans du temple on avoit représenté une bonne partie des travaux d'Hercule. Sur les portes, on voyoit la chasse du sanglier d'Érymanthe, & les exploits d'Hercule, soit contre Diomede, roi de Thrace, soit contre Géryon dans l'île Érythée. Dans un autre endroit, ce Héros s'apprêtoit à soulager Atlas de son fardeau; dans un autre, il nettoyoit les étables d'Augée & les champs des Éléens. Sur les portes de derrière, Hercule combattoit une Amazone & lui arrachoit son bouclier. Tout ce que l'on racontoit de la biche & du taureau de Gnosse, de l'hydre de Lerna, des oiseaux du fleuve Stymphe, & du lion de la forêt de Némée, étoit là gravé sur l'airain, car les portes du temple étoient d'airain. En entrant on voyoit à droite une colonne, contre laquelle Iphitus étoit adossé avec sa femme Écéchiria, qui lui mettoit une

couronne sur la tête; les noms de l'un & de l'autre étoient marqués dans une inscription en vers Élégiques. Dans le temple, il y avoit deux rangs de colonnes qui soutenoient des galeries fort exhaucées, sous lesquelles on passoit pour aller au trône de Jupiter. On avoit aussi pratiqué un escalier en coquille, par où l'on pouvoit monter jusqu'au toit.

Le Dieu étoit représenté assis sur un trône; il étoit d'or & d'ivoire; il avoit sur la tête une couronne qui imitoit la feuille d'olivier. De la main droite, il tenoit une Victoire, qui étoit elle-même d'or & d'ivoire, ornée de bandelettes & couronnée, de la gauche un sceptre d'une extrême délicatesse, & où reluisoient toutes sortes de métaux. L'oiseau, qui reposoit sur le bout de son sceptre, étoit un aigle. La chaussure & le manteau du Dieu étoient aussi d'or; sur le manteau étoient gravés toutes sortes d'animaux, toutes sortes de fleurs, & particulièrement des lys. Le trône du Dieu étoit tout brillant d'or & de pierres précieuses; l'ivoire & l'ébène y faisoient par leur mélange une agréable variété; la peinture y avoit mêlé aussi divers animaux & d'autres ornemens. Aux quatre coins, il y avoit quatre Victoires qui sembloient se donner la main pour danser, & deux autres aux pieds de Jupiter. Les pieds du trône par-devant étoient ornés de Sphinx, qui arrachotent de

tendres enfans du sein des Thébaines; & au-dessous des Sphinx c'étoient Apollôn & Diane qui tuoient à coups de flèche les enfans de Niobé. Entre les pieds du trône, il y avoit quatre traverses qui alloient d'un bout à l'autre. La première & celle que l'on voyoit en entrant, étoit chargée de sept figures; il y en avoit une huitième, mais on ne sçait, dit Pausanias, ce qu'elle est devenue. Ces figures étoient un monument des anciens jeux Olympiques, avant que les jeunes gens y fussent admis; mais, du tems de Phidias, on les y admettoit. C'est pourquoi, on voyoit aussi la figure d'un jeune homme, qui avoit la tête ceinte d'un ruban, & qui à sa beauté paroïssoit être Pantarcès, jeune Éléen que Phidias aimoit. Ce Pantarcès en la 86.^e Olympiade remporta le prix de la lutte dans la classe des jeunes gens. Sur les autres traverses, on voyoit Hercule avec sa troupe, prêt à combattre contre les Amazones. Le nombre des combattans de part & d'autre étoit de vingt-neuf, & Thésée se faisoit remarquer parmi les compagnons d'Hercule. Ce n'étoient pas seulement les pieds du trône qui le soutenoient, on y avoit ajouté de distance en distance des colonnes de pareille hauteur, & le trône portoit aussi dessus.

Ce trône étoit entouré de balustrades en manière de petits murs qui en défendoient l'entrée. Le balustre de devant,

vis-à-vis la porte, étoit seulement peint en couleur de bleu céleste; pour les autres, ils étoient enrichis d'excellentes peintures faites par Panénus. On voyoit sur le premier, Atlas qui soutenoit le ciel & la terre, & auprès de lui Hercule qui alloit, ce sembloit, porter le même fardeau; ensuite c'étoit Thésée avec Pirithoüs. Dans un autre endroit, le peintre avoit représenté la Grece, & en particulier la ville de Salamine, qui d'une main tenoit un de ces ornemens que l'on mettoit à la poupe des vaisseaux. Le second balustre représentoit le combat d'Hercule contre le lion de Némée, l'attentat d'Ajax sur Cassandre, ensuite Hippodamie avec sa mere, en dernier lieu Prométhée enchaîné, & Hercule qui le regardoit, car on dit que la délivrance de Prométhée attaché au mont Caucase, & sans cesse dévoré par un aigle, étoit aussi l'un des travaux d'Hercule. Dans le premier tableau du dernier balustre, c'étoient Penthésilée mourante, & Achille qui la soutenoit. Dans le second, c'étoient deux Hespérides qui apportent les pommes d'or confiées à leurs soins. Panénus, qui avoit fait ces belles peintures, étoit frere de Phidias.

A l'endroit le plus élevé du trône, au-dessus de la tête du Dieu, Phidias avoit placé d'un côté les Grâces, & de l'autre les Heures, les unes & les autres au nombre de trois. Sur la

base qui étoit au-dessous des pieds de Jupiter , on voyoit des lions dorés , & le combat de Thésée contre les Amazones , cette expédition célèbre où les Athéniens signalèrent , pour la première fois leur courage contre des troupes étrangères. Le piédestal ou scabelon qui soutenoit toute cette masse , étoit enrichi de divers ornemens , qui donnoient encore de l'éclat à la statue. Phidias y avoit gravé sur l'or d'un côté le Soleil conduisant son char , de l'autre Jupiter & Junon ; à côté de Jupiter étoit une des Graces ; après elle c'étoit Mercure , & Vesta ensuite. Vénus paroissoit sortir du sein de la mer ; elle étoit reçue par l'Amour , & couronnée par la déesse Pitho. Apollon & Diane n'avoient pas été oubliés sur ce bas-relief , non plus que Minerve & Hercule. Au bas du piédestal dans un coin on voyoit Amphitrite & Neptune ; dans un autre la Lune paroissoit galoper à cheval ; les Éléens disoient , sur un mulet , à cause de je ne sçais quelle fable d'un mulet , qui avoit cours parmi le peuple.

» Je sçais , dit Pausanias ,
 » que plusieurs ont donné les
 » dimensions de la statue de
 » Jupiter ; mais , il ne faut pas
 » s'en rapporter à eux , car
 » on trouve la hauteur & la
 » largeur bien au-dessus de leur
 » estimation , quand on en juge
 » par ses propres yeux. Pour
 » moi , je dirai seulement que
 » l'habileté de l'ouvrier eut Ju-

» piter même pour approba-
 » teur ; car , Phidias , après
 » avoir mis la dernière main à
 » sa statue , pria le Dieu de
 » marquer par quelque signe si
 » cet ouvrage lui étoit agréa-
 » ble ; & l'on dit qu'au même
 » le pavé du temple fut frappé
 » de la foudre , à l'endroit où
 » l'on voit encore une urne de
 » bronze avec son couvercle. »

Devant la statue , le temple étoit pavé de marbre noir avec un rebord de marbre de Pâros , qui faisoit un cercle tout alentour. Ce rebord servoit à contenir l'huile , dont on arrosoit continuellement le pavé du temple auprès de la statue , pour défendre l'ivoire contre l'humidité de la terre ; car , & l'Altis & le temple de Jupiter à Olympie étoient dans un lieu fort marécageux.

Le voile de laine que l'on voyoit dans le temple de Jupiter à Olympie , étoit teint en pourpre de Phénicie , & magnifiquement brodé à la mode des Assyriens ; c'étoit un présent du roi Antiochus , qui avoit aussi donné l'Égide d'or qui se voyoit au-dessus du théâtre à Athènes , & où il y avoit une tête de Gorgone. Mais , les Éléens , au lieu de relever le voile jusqu'à la voûte comme dans le temple de Diane d'Éphèse , le tenoient toujours abaissé jusqu'à terre. A l'égard des autres présens que l'on conservoit dans le vestibule , ou dans le temple , on voyoit en premier lieu le trône d'Arim-

nus , roi des Étrusques , qui le premier entre les étrangers s'étoit distingué par cette offrande à Jupiter Olympien ; ensuite des chevaux de bronze consacrés par Cynisca , comme un monument de la victoire qu'elle remporta aux jeux Olympiques. Ces chevaux plus petits que nature étoient placés à l'entrée du temple à main droite. Là étoit aussi un trépied de bronze, sur lequel on mettoit les couronnes destinées aux vainqueurs , avant que l'on eût fait faire exprès une table pour cela. On voyoit encore plusieurs statues de marbre de Pâros , dont les unes avoient été érigées à l'empereur Adrien par ces villes qui composoient l'État d'Achaïe , & les autres à Trajan par toute la nation Grecque.

On montroit encore dans le temple de Jupiter plusieurs couronnes qui avoient été données par Néron ; il y avoit sur-tout la troisième & la quatrième qui imitoient parfaitement , l'une la feuille d'olivier , l'autre la feuille de chêne. Au même endroit , on voyoit vingt-cinq boucliers d'airain pour ceux qui couroient tout armés dans la carrière. Nous ne parlerons point d'un grand nombre de colonnes qui étoient dans ce temple ; mais , il y en avoit sur tout une où étoit gravé le serment , par lequel les Éléens confirmèrent le traité d'alliance qu'ils avoient fait avec les Athéniens , les Argiens & ceux de Mantinée pour cent ans.

L'autel de Jupiter à Olympie étoit placé à une égale distance du temple de Pélops & de celui de Junon , en face de l'un & de l'autre. Les uns disent qu'il avoit été élevé par Hercule Idéen , les autres par des Héros du païs , environ deux générations après Hercule. Quoi qu'il en soit , cet autel étoit fait de la cendre des victimes offertes à Jupiter. L'Encinte , où l'on présentoit les victimes , étoit fermée par une balustrade qui avoit au moins cent vingt-cinq pied de circuit. Depuis cette balustrade jusqu'à l'autel , il y avoit trente-deux marches ; l'autel avoit vingt-deux pieds de hauteur. On amenoit les victimes jusqu'à la balustrade ; là on les égorgeoit. On en prenoit les cuisses , & on les portoit en haut pour les faire rôtir sur l'autel. On arrivoit à cette balustrade par des marches de pierres qui étoient aux deux côtés. Delà jusqu'au haut de l'autel , c'étoient des marches faites avec la cendre des victimes. Les femmes & les filles pouvoient approcher jusqu'à la balustrade , aux jours qu'il leur étoit permis d'être à Olympie. Mais , il n'y avoit que les hommes qui pussent monter jusqu'à l'autel.

Les étrangers étoient reçus tous les jours à faire des sacrifices , sans qu'il fût besoin d'attendre des jours plus solennels , comme les tems de foire. Pour les Éléens , il ne se passoit point de jour qu'ils ne sacrifiaient à

Jupiter Olympien. Chaque année le dix-neuf de Mars, les devins apportent de la cendre du Prytanée ; ils la délayent dans de l'eau du fleuve Alphée, & en faisoient une espèce de mortier, dont ils enduisoient l'autel ; ce mortier ne se pouvoit faire avec d'autre eau. C'est pourquoi, l'Alphée passoit pour être de tous les fleuves le plus agréable à Jupiter.

Une autre merveille que l'on raconte de l'autel de Jupiter à Olympie, c'est que les Milans, qui de tous les oiseaux de proie sont les plus carnaciers, respectoient le tems du sacrifice. Si par hazard un Milan se jettoit sur les entrailles ou sur la chair des victimes, on en tiroit un mauvais augure.

JUPITER PANELLÉNIEN, *Jupiter Panellenius*, (a) *Zeus Παρεμνίος*, c'est-à-dire, Jupiter le protecteur de tous les hommes de la Grece, de *παν*, tout, & *εμνι*, Grec. Il y avoit à Athènes un temple de Jupiter Panellénien ; c'étoit l'empereur Adrien qui l'avoit fait bâtir.

JUPITER PARNÉTHIEN, *Jupiter Parnethius*, *Zeus Παρνήθιος*, (b) avoit une statue de bronze au mont Parnès ; & c'étoit delà que le Dieu tiroit son surnom.

JUPITER PATROUS, *Jupiter Patrous*, *Zeus Πατρώος*. Voyez Jupiter Infernal.

JUPITER PHILIUS, *Jupiter Philius*, *Zeus Φίλιος*, (c) comme

qui diroit le Dieu qui préside à l'amitié. Il y avoit à Mégapolis un temple de Jupiter Philius. La statue du Dieu étoit un ouvrage de Polyclète d'Argos ; & on l'eût prise pour une statue de Bacchus. Car, le Dieu étoit représenté avec des cothurnes pour chaussure ; il tenoit un thyrsé d'une main, & un gobelet de l'autre. Mais, un aigle étoit perché sur son thyrsé, & ce dernier symbole ne convient point à Bacchus. Derrière le temple étoit un bois sacré de médiocre étendue, fermé par un petit mur, & où les hommes n'entroient point.

JUPITER PHYXIUS, (d) *Jupiter Phyxius*, *Zeus Φύξις*, étoit honoré à Argos, où l'on lui avoit dédié un autel. Jupiter Phyxius est la même chose que Jupiter Libérateur.

JUPITER PLÉBEIEN. Voyez Jupiter Lacetas.

JUPITER PLUVIEUX. Voyez Jupiter Hyétius.

JUPITER POLIÉUS, *Jupiter Polieus*, *Zeus Πολιεύς*, de *πόλις*, *urbs*, (e) ville ; ainsi, Jupiter Poliéus veut dire Jupiter le protecteur de la ville. Ce Dieu avoit à Athènes un autel, & une statue qui étoit de la façon de Léocharès. » Je vais raconter » dit Pausanias, comment les » Athéniens sacrifient à Jupiter Poliéus, mais sans rendre » raison de leur culte. Ils mettent sur son autel de l'orge

(a) Paus. pag. 32, 84.

(b) Paus. p. 60.

(c) Paus. p. 506.

(d) Paus. p. 122, 194.

(e) Paus. p. 43, 53.

» mêlée avec du froment, &
 » ne laissent personne auprès;
 » le Bœuf, qui doit servir de
 » victime, mange un peu de
 » ce grain en s'approchant de
 » l'autel; le prêtre destiné à
 » l'immoler, l'assomme d'un coup
 » de hache, puis s'enfuit, &
 » les assistans, comme s'ils n'a-
 » voient pas vu cette action,
 » appellent la hache en juge-
 » ment; voilà comment se passe
 » la cérémonie. »

JUPITER LE POUDREUX,
Jupiter Pulvereus. Voyez Jupiter
Conius.

JUPITER LE RICHE, (a)
Jupiter Dives, Ζεύς Πλούσιος,
 avoit un temple dans la Laco-
 nie, à quelque distance des
 bords de l'Eurotas, sur le che-
 min qui alloit d'Amycles à Thé-
 rapné.

JUPITER ROI, Jupiter Rex,
Ζεύς Βασιλεύς, (b) avoit un tem-
 ple dans le bois sacré de Tro-
 phonius; mais, ce temple étoit
 demeuré imparfait, soit à cause
 de son excessive grandeur, soit
 à cause des guerres qui étoient
 survenues, & qui n'avoient pas
 permis de l'achever.

Jupiter Roi étoit du nombre
 des Divinités, auxquelles il
 falloit sacrifier, avant que de
 pouvoir consulter l'oracle de
 Trophonius.

JUPITER SAOTER, le mê-
 me que Jupiter Sauveur. *Voyez*
Jupiter Sauveur.

JUPITER SAUVEUR, (c)

Jupiter Servator, Ζεύς Σωτήρ,
Σωτήρ, recevoit les honneurs
 divins en bien des endroits.

On voyoit à Thespie une
 statue de bronze de Jupiter
 Sauveur. La tradition des ha-
 bitans étoit que leur ville étant
 désolée par un horrible dragon,
 Jupiter leur ordonna de faire
 tirer au sort chaque année tous
 les jeunes gens de la ville, &
 d'exposer au monstre celui sur
 qui le sort tomberoit: Il en pé-
 rit ainsi plusieurs, dont les noms
 sont ignorés. Enfin, le sort
 étant tombé sur Cléostratè, Mé-
 nestratè qui l'aimoit passionné-
 ment songea à le sauver; il lui
 fit faire une cuirasse d'airain
 garnie de crocs en dehors. Le
 jeune homme, ayant endossé la
 cuirasse, se livra de bonne gra-
 ce au danger, & véritablement
 il y périt comme les autres,
 mais le monstre périt aussi.
 Voilà ce qui avoit donné lieu
 au surnom de Jupiter Sauveur.

Ce Dieu avoit un temple à
 Argos, un autre à Troezène. bâti,
 dit-on, par Aëtius, lorsqu'il
 prit possession du Royaume après
 la mort de son pere Antha; un
 autre à Épidaure; une statue à
 Ithome; un autre temple à
 Mantinée; un autre enfin à Mé-
 galopolis. Une belle colomna-
 de, qui regnoit tout à l'entour
 de ce dernier, en faisoit l'or-
 nement & le soutien. On y
 voyoit Jupiter assis sur un trône,
 la ville de Mégapolis à sa

(a) Pauf. pag. 199.

(b) Pauf. pag. 602.

(c) Pauf. pag. 121, 145, 208, 275,
 469, 505, 506, 580.

droite, & Diane Conservatrice à sa gauche; ces deux statues étoient de marbre du mont Pentélique, & de la façon de Céphissidore & de Xénophon, tous deux Athéniens.

JUPITER SCOTITAS, (a)

Jupiter Scotitas, Ζεύς Σκοτίτας, étoit honoré dans un petit canton de la Laconie, où l'on lui avoit bâti un temple. On avoit donné à Jupiter le surnom de Scotitas ou le ténébreux, apparemment pour signifier que l'homme ne sçauroit pénétrer dans les profondeurs de l'Être suprême.

JUPITER SÉMALÉEN, (b)

Jupiter Semaleus, Ζεύς Σημαλεός, avoit un autel sur le mont Parnès.

JUPITER TÉLÉUS, le même que Jupiter Adulte. *Voyez* Jupiter Adulte.

JUPITER LE TÉNÉBREUX.

Voyez Jupiter Scotitas.

JUPITER STHÉNIUS, (c)

Jupiter Sthenius, Ζεύς Σθένιος.
 » Le chemin, qui conduit de
 » Trœzène à Hermione, dit
 » Pausanias, passe auprès de
 » cette roche qui s'appelloit
 » autrefois l'autel de Jupiter
 » Sthénus, & que l'on nomme
 » la roche de Thésée, depuis
 » que ce Héros y trouva les
 » marques, auxquelles il se fit
 » reconnoître pour le fils d'É-
 » gée. «

(a) Paus. pag. 178.

(b) Paus. p. 60.

(c) Paus. p. 147, 150.

(d) Paus. p. 316, 555.

(e) Paus. p. 183.

JUPITER SOTER, autrement Jupiter Sauveur. *Voyez* Jupiter Sauveur.

JUPITER TRÈS - HAUT,

Jupiter Altissimus, Ζεύς Ὑψίστος, (d) avoit deux autels à Olympie. Il étoit aussi honoré à Thebes, où on lui avoit bâti un temple. La porte, auprès de laquelle ce temple étoit situé, en avoit pris le nom de porte du Très-haut.

JUPITER TRIOCULUS,

ou Jupiter aux trois yeux. *Voyez* Jupiter Infernal.

JUPITER TROPÉUS, Ju-

piter Tropæus, Ζεύς Τροπαῖος, (e) du verbe τρέπω, *verto*, je change, comme qui diroit, de Jupiter qui change, qui renverse les États comme il lui plaît.

Il y avoit à Sparte un temple de Jupiter Tropéus, qui fut bâti par les Doriens, après qu'ils eurent subjugué les Achéens, qui étoient alors en possession de la Laconie, & nommément les Amycléens.

JUPITER, *Jupiter*, Ζεύς, (f)

interlocuteur de plusieurs dialogues de Lucien.

JURA [Le mont], *Mons*

Jura, (g) montagne, qui, selon César, faisoit la séparation des Helvétiens d'avec les Séquanois. Cet Auteur reconnoît très-bien que la chaîne de cette montagne s'étendoit jusqu'au bord, du Rhône. Le

(f) Lucian. T. II. p. 173. & seq.

(g) Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 5. & seq. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

nom est Jurassus dans Strabon & dans Ptolémée. Mais, Ptolémée, qui place les Helvétiens au-delà de cette montagne, est mal informé de sa situation, en la faisant contigue aux Lingones; car, ce qui pourroit se dire du Vogésus, que ce Géographe n'a point connu, ne convient point au Jurassus. Le nom de Jura est proprement attaché à ce qui s'élève depuis le Rhône jusqu'à la source du Doux & au-delà; mais, ce qui se prolonge ensuite jusqu'au Rhin près de l'embouchure de l'Aar, & sur les limites des Rauraces, prend des noms différens.

Quelques-uns donnent aujourd'hui à cette montagne le nom de montagne saint Claude. Elle traverse la Suisse entre Basle & Soleure; d'où passant par une partie des États du prince Porentruy, elle sépare les comtés de Neuchâtel & de Vallengin, le pais de Vaud, le territoire de Genève & le bailliage de Gex, de la Franche-Comté; elle parcourt ensuite le Valromey, & va enfin se rendre dans le Bugey, vis-à-vis saint Genis d'Hoste, qu'il laisse au midi, à ce grand coude que fait le Rhône dans l'évêché de Belley. Quelques Géographes ne terminent le mont Jura, qu'à quelques lieues de Lyon.

JUS NIGRUM Voyez Brouet.

(a) Roll. Hist. Rom. T. V. p. 142.

(b) Coût. des Rom. par M. Nieup. P. 67.

JUS POSTLIMINII. (a)

Ceux qui, ayant été pris par les ennemis, revenoient ensuite dans leur patrie, rentroient dans tous les droits que la captivité leur avoit fait perdre; & c'est ce que l'on appelloit Jus Postliminii.

JUS HONORARIUM; (b) c'est ainsi qu'on appelloit la justice que rendoit à Rome le Préteur de la ville, *Prætor urbanus*, parce que sa charge étoit réputée plus honorable que celle du Préteur nommé *peregrinus*, étranger.

JUS TRIUM LIBERORUM.

(c) Les Romains assignoient à une mere qui avoit trois enfans, une pension qu'on appelloit *Jus Trium Liberorum*; les vierges Vestales jouissoient du même droit.

JUS JURANDUM IN ACTA, serment particulier au Sénat de Rome, par lequel il promettoit d'observer les ordonnances de l'Empereur régnant & de ses prédécesseurs, excepté de ceux que lui Sénat avoit déclarés tyrans, tels que Néron, Domitien, Maximin; ou de ceux encore dont la mémoire, sans avoir été flétrie par une condamnation juridique, n'en étoit pas moins odieuse, telle que celle de Tibère & Caligula. Il faut bien distinguer ce serment, du serment de fidélité que faisoient à l'Empereur les militaires, & même

(c) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 214.

ceux qui ne portoient pas les armes. Ce dernier serment se nommoit *Jusjurandum in verba*, & quelquefois *in nomen*. La plupart des Sçavans, entr'autres Juste-Lipse, Gronovius, & M. de Tillemont, confondent le serment d'observer les statuts, nommé *Jusjurandum in acta*, avec le serment de fidélité, appelé *Jusjurandum in verba*.

JUSTE, *Justus*, ἵκτερος, surnom de Joseph ou Barsabas. Voyez *Barsabas*.

C'étoit aussi le surnom d'un des compagnons de saint Paul appelé Jesus. Voyez *Jesus*.

JUSTE [TITE], *Titus Justus*, (a) logea saint Paul à Corinthe vers l'an de Jesus-Christ 53. Il étoit Gentil, mais craignant Dieu. Saint Chrysostôme & Grotius ont cru que ce Tite Juste étoit le même Tite à qui saint Paul a écrit une lettre; mais, l'opinion contraire est plus suivie.

JUSTICE, *Justitia*, (b) Δίκη, Δικαιοσύνη, Déesse allégorique du Paganisme. Les Grecs ont divinisé la Justice sous le nom de Dicé & d'Astrée; les Romains en ont fait une divinité distinguée de Thémis, & l'empereur Auguste lui bâtit un temple dans Rome.

On la peignoit, ainsi qu'Astrée, en vierge, d'un regard sévère, joint à un certain air de fierté & de dignité, qui ins-

piroit le respect & la crainte.

Les Grecs du moyen-âge la représenterent en jeune fille, assise sur une pierre quarrée, tenant une balance à la main, & de l'autre une épée nue, ou un faisceau de haches entourées de verges, pour marquer que la Justice pèse les actions des hommes, & qu'elle punit de même qu'elle récompense.

Elle étoit aussi représentée le bandeau sur les yeux, pour montrer qu'elle ne voit & n'envisage ni le rang, ni la qualité des personnes. Les Égyptiens faisoient ses statues sans tête, voulant signifier par ce symbole, que les Juges devoient se dépouiller de leur propre sentiment, pour suivre la décision des loix.

Hésiode assure que la Justice, fille de Jupiter, est attachée à son trône dans le Ciel, & lui demande vengeance, toutes les fois qu'on blesse les loix & l'équité.

Aratus, dans ses Phénomènes, peint d'un style mâle la Justice déesse, se trouvant pendant l'âge d'or dans la compagnie des mortels de tout sexe & de toute condition. Déjà pendant l'âge d'argent, elle ne parut que la nuit & comme en secret, reprochant aux hommes leur honteuse dégénération; mais, l'âge d'airain la contraignit par la multitude des crimes à se retirer dans le Ciel;

(a) Actu. Apost. c. 18. v. 7.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 349. Tom. V. p. 237, 238. Antiq.

expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 353.

par un échec qui les avoit à peine entamés, mais parce qu'ils étoient persuadés que la paix & l'alliance entr'eux & les Romains leur seroient utiles aux uns & aux autres. Ils vanterent leurs forces, dont les Romains disoient-ils, avoient fait l'épreuve sous Gallien; & ils prétendirent que si on les forçoit à combattre de nouveau, le même succès accompagneroit leurs armes. Ils avertirent Aurélien de ne se pas fier à la fortune, & de ne pas trop compter sur un léger avantage, dû aux circonstances, & qui pouvoit être suivi de revers. Enfin, ils déclarèrent qu'en offrant leur alliance aux Romains, qui en tireroient de grandes utilités, ils demandoient qu'on rétablît leurs pensions; sans quoi ils deviendroient aussi irréconciliables qu'invincibles ennemis.

Aurélien étoit très-déterminé à ne rien accorder aux Juthonges, & il pouvoit leur notifier sa résolution en peu de mots. L'Historien lui prête une réponse très-longue, contenant sur-tout de grands éloges de la prudence qui dirige toutes les opérations des Romains, à la différence des Barbares, toujours impétueux dans leurs attaques, toujours s'affoiblissant à la première disgrâce. Il reproche aux Juthonges d'avoir violé les traités, & il en conclut qu'ils ont bien mauvaise grâce à venir demander comme tribut ce qui n'étoit qu'une gratification volontaire, ou une

récompense de leurs services précédens. Il leur déclare qu'il est résolu de tirer vengeance de leurs insultes, en portant dans leur pays le fer & le feu; & pour leur annoncer l'événement qu'ils doivent se promettre, il leur cite l'exemple des trois cens mille Goths vaincus & exterminés depuis peu par les Romains.

L'Ambassade des Juthonges ayant été infructueuse, il fallut reprendre la guerre & les armes. Aurélien, fier de l'avantage, qui avoit engagé les Juthonges à demander le renouvellement des anciens traités, forma le projet, non de racheter les Barbares dans leur pays, mais de les détruire, comme avoit fait Claude, & pour cela de leur couper la retraite. Il se posta donc derrière eux, les mettant entre lui & l'Italie. Son plan étoit sagement arrangé, si les barrières de l'Italie eussent été bien gardées. Mais, elles ne l'étoient point suffisamment; les Barbares les forcerent, & pénétrèrent du côté de Milan. Aussi-tôt l'alarme fut extrême dans Rome, & on crut voir renaître les maux que l'Italie avoit soufferts sous Gallien. Les craintes produisirent même quelques séditions, qu'Aurélien vengea dans la suite suivant la rigueur de son caractère.

Il s'étoit mis à la poursuite des Barbares, & il les atteignit près de Plaisance. Mais, toujours plus attentif à attaquer qu'à se défendre, il se laissa

surprendre par les ennemis, qui s'étant cachés dans d'épaisses forêts, vinrent vers le soir tomber sur son armée. Il fut défait entièrement, & la perte fut si grande de la part des Romains, que l'on appréhenda qu'elle n'entraînât la chute de l'Empire.

Vopiscus attribue à de misérables & criminelles superstitions le retour de la bonne fortune d'Aurélien. Ce qui est vrai, c'est que ce Prince, guerrier habile, & averti par ses défaites de procéder avec plus de circonspection, reprit la supériorité sur les Barbares. Ils s'étoient avancés jusqu'à Fano près du fleuve Métaure. Il les battit en cet endroit, & les força de retourner en arrière vers le pays d'où ils venoient. Il remporta sur eux une seconde victoire près de Plaisance, & une troisième dans les plaines de Ticinum, aujourd'hui Pavie. Il réussit ainsi à les chasser hors des limites de l'Italie. Il les poursuivit même au-delà des Alpes.

JUTURNE, *Juturna*, (a) déesse des Payens, étoit particulièrement révérée des filles & des femmes Romaines, parce que les unes & les autres croyoient en être beaucoup aidées, suivant l'étymologie de son nom *Juturne*, du mot *jutare*, aider. Les filles croyoient obtenir d'elle un prompt & heureux mariage,

(a) Ovid. *Fast.* L. II. v. 585. & seq. *Myth.* par. M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 333. *Mém. de l'Acad. des Inscript.*

& les femmes en attendoient un accouchement favorable.

On croyoit à Rome que *Juturne* avoit été une fille d'une rare beauté; que Jupiter l'avoit aimée, & s'en étoit fait aimer, & que pour récompense, il lui avoit donné l'immortalité, & l'avoit métamorphosée en fontaine. Cette fontaine de *Juturne* étoit dans le *Latium*, pays auprès de Rome; & son eau étoit celle dont on se servoit dans tous les sacrifices, sur-tout dans ceux de la déesse *Vesta*, pour lesquels il étoit défendu d'employer d'autre eau que celle de cette fontaine, qu'on nommoit communément eau virginale. Cette fontaine étoit un reste du petit fleuve *Numicius* qui couloit dans le *Latium*, & qui étoit desséché. La fontaine se dessécha aussi dans la suite des tems.

Virgile dans son *Énéide* parle de *Juturne*, & à la manière de Poètes, il en fait une histoire particulière, que nous rapportons dans l'article suivant.

JUTURNE, *Juturna*, (b) fille de *Daunus* & sœur de *Turonus* Roi des *Rutules*. Le sublime Roi des cieux lui avoit accordé l'empire sur les étangs & sur les rivières, pour prix des faveurs qu'il en avoit obtenues.

Junon, ayant appris que *Turonus* avoit consenti à un combat singulier contre *Énée*, voulut tâcher de rompre ce projet,

& Bell. Lett. Tom. XII. p. 41.

(b) Virg. *Æneid.* L. XII. v. 138. & seq.

ainsi que le traité en vertu duquel le vainqueur devoit être gendre & successeur du Roi Latinus. Dans ce dessein, elle s'adressa à Juturne. » Nymphé, » la gloire des fleuves, lui dit » Junon, vous sçavez que je » vous ai toujours distinguée » des filles de ce pais, qui sont » entrées dans le lit de mon » ingrat époux. Quoique ma » rivale, je vous aime tendrement, & j'ai consenti que » vous fussiez mise au rang des » Déeses. Apprenez le malheur » qui vous menace, & ne me » l'imputez point. Jusqu'ici j'ai » protégé Turnus votre frere, » par-tout où la fortune a paru » le souffrir, & autant que les » Parques m'ont permis de » soutenir les intérêts du Latium. Mais, je vois aujourd'hui que ce Prince s'apprête » à combattre sous de malheureux auspices ; que son jour » fatal approche ; & qu'il est » près de succomber sous une » force ennemie. Je ne puis » voir sans frémir le traité » qu'on va conclure, & le » combat dont il sera suivi. Si » vous pouvez servir votre » frere, osez l'entreprendre ; » c'est votre devoir ; peut être » que la tentative sera heureuse, & que nos malheurs cesseront. »

Juturne ne répondit qu'en versant un torrent de larmes, & en frappant son beau sein. » Il ne s'agit pas de répandre » des pleurs, continua Junon, » mais de sauver un frere, s'il

» est possible ; il n'y a point de » tems à perdre. Rompez ce » funeste traité, & faites en » sorte que la guerre continue. » C'est Junon qui vous donne » ce conseil. » En achevant ces mots, elle quitte la Nymphé, & la laisse plongée dans l'incertitude, dans le trouble & la douleur.

Cependant, les Rutules sont agités de divers mouvemens au sujet du combat. Plus ils observent les deux rivaux, moins ils jugent leurs forces égales ; sur-tout, lorsqu'on voit le fier Turnus s'approcher de l'autel, d'un air pieux, humble triste, les yeux baissés, le visage pâle. Juturne, voyant que cette idée se fortifie, & que le peuple chancelant n'a plus la même confiance, se mêle parmi les soldats, sous la figure de Camerte, guerrier illustre par sa haute naissance, par les grands exploits de son pere & par sa propre valeur. Après avoir semé dans l'armée des bruits divers : » Rutules, dit » le faux Camerte, ne rougissez-vous pas de voir ainsi » un seul homme, exposer sa » vie pour tous tant que vous » êtes ? Notre armée est-elle » donc plus foible que celle » des ennemis ? Vous voyez » toutes leurs forces. Les » Troyens, les Arcadiens, & » cette malheureuse poignée » d'Etrusques armés contre » Turnus, sont ici rassemblés ; » à peine sont-ils un contre » deux. L'héroïque générosité

» de ce Prince , qui se dévoue
 » ainsi pour son peuple , le
 » comblera de gloire , & ren-
 » dra son nom immortel. Mais ,
 » nous , spectateurs oisifs du
 » combat , nous serons , après
 » la ruine de notre patrie ,
 » asservis à de superbes maî-
 » tres. »

Ce discours fit une vive impression sur les troupes. Le trouble augmente , & le murmure se glisse de rang en rang. Le peuple de Laurente , & tous les Latins , qui quelques momens auparavant se faisoient une agréable idée de voir bientôt la guerre heureusement finie , & leur patrie enfin délivrée de tous ses maux , veulent maintenant combattre , & touchés de l'injuste sort de Turnus , demandent la rupture du traité. Juturne fait alors jouer un nouveau ressort. On voit tout à coup paroître dans les airs un prodige , qui acheve de troubler & de séduire les esprits. On court à la vengeance , on prend les armes , on renverse les autels , & on commence un combat général.

Énée paroît sur le champ de bataille , où il appelle Turnus , & le défie au combat. Turnus se mettoit en devoir de répondre au défi ; mais , la généreuse Juturne alarmée du péril de son frere , court à son char , renverse sous le timon & au milieu des harnois Métisque son conducteur , prend sa figure , sa voix , ses armes , & saisit les rênes flottantes des coursiers. Semblable

à l'hirondelle qui cherchant un peu de nourriture pour ses petits qui l'appellent dans leur nid , vole tantôt le long des falles d'un superbe palais , ou sous ses vastes portiques , tantôt sur les bords d'un érang ; telle Juturne conduit son frere au milieu des bataillons ennemis , & le fait voler de tous côtés , le montrant aux deux armées comme dans une espèce de char de triomphe. Elle ne lui permet point de combattre , & l'éloigne sans cesse de la rencontre d'Énée , de sorte que ce Prince ne peut l'atteindre.

Cependant , Jupiter résolu de rappeler Juturne , & de l'empêcher de secourir davantage son frere. Il ordonna donc à l'une des Furies de descendre du Ciel , & d'effrayer Juturne par un triste présage , elle vole , & un rapide tourbillon la porte en un instant sur la terre. Lorsqu'elle fut arrivée dans les champs de Laurente , & qu'elle eut considéré les troupes Troyennes & celles de Turnus , elle changea de forme & prit la figure de cet oiseau , qui se perche sur les tombeaux ou sur les toits des maisons abandonnées , d'où il fait entendre ses cris importuns & lugubres. La Furie , sous cette forme , passe plusieurs fois devant les yeux de Turnus , & même de ses ailes touche son bouclier. Le Guerrier est effrayé de ce présage , ses cheveux se dressent , sa voix l'abandonne , & tout son corps frémit.

Juturne apperçut de loin le vol , & entendit le cri du funeste oiseau. A cette vue elle s'arrache les cheveux , se déchire le visage , & se meurtrit le sein. » Ah ! mon frere , s'écrie-t-elle , que peut maintenant votre sœur pour vous ? » Par quel moyen retardera-t-elle votre mort ? Comment m'opposer à ce monstre qui vous environne ? C'en est fait , j'abandonne ce champ de bataille. Cesse , oiseau sinistre , celle de vouloir m'effrayer. Je connois le mouvement de tes ailes & tes funebres cris. Me voilà instruite des ordres tyranniques du Maître de l'univers ; voilà comme il paye les faveurs qu'on lui accorde ? Pourquoi m'a-t-il rendue immortelle ? Hélas ! si je pouvois mourir , mes malheurs cesseroient , & je suivrais mon frere dans l'empire des Ombres. O mon frere , rien peut-il consoler de ta perte ton immortelle sœur ? Que la terre m'engloutisse dans ses abîmes ! Puissé-je , toute Déesse que je suis , descendre dans l'empire des Morts ! « A ces mots elle se couvre la tête d'un voile bleu , & se plonge en gémissant dans le sein d'un fleuve profond.

Le combat entre Énée & Turnus s'engagea bien-tôt après. On sçait que Turnus y perdit

la vie , & qu'Énée , par sa victoire , devint paisible possesseur de Lavinie , & héritier du trône de Latinus.

JUVÉNAL [DÉCIUS JUNIUS] , *Decius Junius Juvenalis* , (a) célèbre poète Latin , étoit natif d'Aquin , ville d'Italie , quoique quelques Auteurs , comme Pierre Pithou , aient cru qu'il étoit Gaulois. On a prétendu que sa vie , qui est au commencement de ses Satyres , est un ouvrage de Suétone ; mais , cela est aussi incertain que ce qu'on dit , qu'il étoit fils d'un affranchi , ou du moins qu'il fut affranchi , car ses trois noms Décius Junius Juvénal font voir que sa naissance étoit assez illustre. Juvénal vint à Rome étant encore fort jeune , & y étudia sous le grammairien Fronton & sous Quintilien.

Il s'est rendu très-célèbre par ses Satyres. Nous en avons seize de lui. Il avoit passé une grande partie de sa vie dans les exercices scholastiques , où il avoit acquis la réputation de déclamateur véhément.

Juvénal , élevé dans les cris de l'école ,

Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Jule Scaliger , qui est toujours singulier dans ses sentimens , préfère la force de Juvénal à la simplicité d'Horace. Mais , tous les gens de bon goût

(a) Quintil. L. X. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 200 , 201. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 224. Mém. de

l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 140. & suiv.

jugent que le génie déclamateur & mordant de Juvénal est beaucoup au dessous de cette naïveté fine , délicate , & naturelle d'Horace.

Il avoit osé attaquer dans sa septième Satyre le comédien Pâris , dont le pouvoir étoit énorme à la Cour , & qui donnoit généralement toutes les charges de la robe & de l'épée. Le fier Comédien ne souffrit pas patiemment une entreprise si criminelle. Il fit bannir Juvénal en Égypte , en l'envoyant commander un régiment campé à l'extrémité de ce pais. Il revint à Rome après la mort de Domitien , & y demeura , comme on le juge par quelques-unes de ses Satyres , jusqu'au regne d'Adrien.

On croit que Quintilien , qui s'étoit fait une regle de ne nommer aucun des Auteurs vivans , marque Juvénal lorsqu'il dit qu'il y avoit des son tems des Poètes satyriques dignes d'estime , & qui seroient un jour fort célèbres.

Il seroit à souhaiter qu'en reprenant les mœurs des autres avec tant de sévérité , il ne nous eût pas fait voir qu'il étoit lui-même sans pudeur , & qu'il n'eût pas combattu les crimes d'une manière qui enseigne plus à les commettre , qu'elle n'en inspire de l'horreur.

JUVÉNAL, *Juvenalis* , (a) préfet du Prétoire sous Sévere ,

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 90.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.

excita ce Prince à la cruauté , parce qu'il souhaitoit de s'enrichir de la condamnation des pros crits.

JUVÉNALIS, *Juvenalis* , l'un des principaux des Tongres. Voyez Campanus.

JUVENAUX [Jeux] , (b) *Juvenales Ludi* , Jeux mêlés d'exercices & de danses , institués par Néron , lorsqu'il se fit faire la barbe pour la première fois. On les célébra d'abord dans des maisons particulières , & il paroît que les femmes y avoient part ; car , Xiphilin rapporte qu'une dame de la première qualité , nommée *Æolia Catula* , y dansa à l'âge de 80 ans ; mais , Néron rendit bien-tôt après les jeux Juvéniaux publics & solennels , & on les nomma Néroniens.

JUVÉNIS, *Juvenis* , nom d'un des Chevaux du Cirque. Voyez Chevaux du Cirque.

JUVENCUS [*AQUILINUS CAIUS VETTIUS*] , *Aquilinus Caius Vettius Juvenicus* , (c) d'une famille illustre d'Espagne , fleurit dans le quatrième siècle , sous l'empire de Constantin. Juvenicus est un des premiers poètes Chrétiens. Il avoit écrit en vers hexamètres quelques ouvrages sur les Mystères ; & on croit qu'il avoit aussi écrit des hymnes. Nous n'avons de lui que son poème de la vie de Jesus-Christ , plus recommandable par la fidélité avec la-

VIII. p. 100.

(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 365.

quelle il a rendu en vers, presque mot pour mot, le texte des Évangélistes, que par la beauté des vers & de la latinité. Il est en quatre livres, & on croit qu'il fut composé vers l'an de Jésus-Christ 329.

Il y a un très-grand nombre d'éditions de ce poëme, qui se trouve aussi dans la bibliothèque des Peres. Saint Jérôme, dans ses Commentaires sur saint Matthieu, en cite ce vers, au sujet des trois Rois qui vinrent adorer le fils de Dieu à Bethléem :

Aurum, thus, myrrham, Regique, Hominique, Deoque, Dona ferunt.

Dans un ancien manuscrit du monastère de Monstier-Ramei en Champagne, on voit ce titre : *Gai vetti Aquilini Juveni presbyteri, Evangeliorum l. IV.*

JUVENTAS, *Juventas*, (a) déesse de la jeunesse chez les Romains. Elle présidoit à la Jeunesse, depuis que les enfans avoient pris la robe prétexte. Cette Divinité fut honorée longtemps dans le Capitole, où Servius Tullius fit mettre sa statue. Auprès de la chapelle de Minerve, étoit l'autel de Juventas, & sur cet autel étoit un tableau de Proserpine. Lorsque Tarquin l'ancien voua le temple de Jupiter Capitolin, pour lequel il

fallut démolir ceux des autres Divinités, le dieu Terme & la déesse Juventas, au rapport de Tite-Live, déclarèrent, par plusieurs signes, qu'ils ne vouloient pas quitter le lieu où ils étoient honorés.

M. Livius Salinator étant censeur voua un temple à Juventas, & le lui fit élever après une victoire qu'il remporta sur Asdrubal. A la dédicace de ce temple on institua les jeux de la Jeunesse, qui sont différens des jeux Juvéniaux, & qui ne furent pas répétés dans la suite, autant du moins qu'on en peut juger par le silence de l'Histoire.

Les Grecs appelloient Hébé la déesse de la Jeunesse; mais, la Juventas des Romains n'étoit pas positivement l'Hébé des Grecs, à ce que pense Vossius.

JUVENTIUS [T.], (b) *T. Juventius*, tribun des soldats, fut tué dans un combat donné dans la Gaule Cisalpine par rapport aux Romains, vers l'an 197 avant J. C.

JUVENTIUS [T.] THALNA, *T. Juventius Thalna*, (c) fut créé Préteur l'an 194 avant l'ère Chrétienne, & en cette qualité chargé de rendre la justice aux étrangers.

JUVENTIUS [T.], *T. Juventius*, (d) un des Commissaires qui furent envoyés dans l'A-

(a) Tit. Liv. L. V. c. 54. L. XXI. c. 62. L. XXXVI. c. 36. Horat. L. I. Ode 25. v. 7. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 343, 345. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I.

pag. 54, 55.

(b) Tit. Liv. L. XXXIII. c. c. 22.

(c) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 42, 43.

(d) Tit. Liv. L. XLII. c. 27.

pulie & dans la Calabre , l'an 172 avant Jesus-Christ , pour y acheter les bleds , dont on avoit besoin pour la nourriture des troupes de terre & de mer.

JUVENTIUS [M.] THALNA , *M. Juventius Thalna* , (a) étoit Tribun du peuple , l'an 170 avant Jesus-Christ. Ce Magistrat se rangea au nombre des accusateurs de C. Lucrétius Gallus. Non content de le déchirer en plein Sénat , il le traîna devant le peuple ; & après l'avoir accablé de reproches , il lui donna jour pour comparoître devant son tribunal , & répondre à ses accusations.

Trois ans après , *M. Juventius Thalna* fut créé Préteur , & en cette qualité chargé de juger les contestations entre les citoyens & les étrangers. Comme les Rhodiens avoient envoyé en ce tems-là des députés à Rome , il ne travailloit qu'à animer la multitude contr'eux. Il avoit proposé une loi , en vertu de laquelle le peuple leur déclareroit la guerre , & choisiroit entre les Magistrats de cette année , celui à qui il en confieroit le soin. Il espéroit sans doute que ce seroit lui qu'on chargeroit de cet emploi. Les Tribuns du peuple , *M. Antonius* & *M. Pomponius* , s'opposoient fortement à cette loi. Mais , en cette occasion , le Préteur & les Tribuns firent une entreprise nouvelle , dont les

conséquences étoient dangereuses pour l'avenir ; le premier en proposant de son chef au peuple d'ordonner la guerre contre les Rhodiens , avant que d'avoir consulté le Sénat , & d'en avoir averti les Consuls , comme il s'étoit toujours pratiqué ; & les Tribuns en se déclarant contre cette loi , avant que les particuliers eussent eu la liberté de la contredire ou de la défendre , suivant une coutume à laquelle on n'avoit jamais manqué ; d'où il étoit souvent arrivé que ceux qui n'avoient pas paru d'abord disposés à s'opposer à la loi , le faisoient après avoir reconnu ses abus & ses vices , par le discours de ceux qui la combattoient ; & qu'au contraire ceux qui avoient déclaré qu'ils s'y opposeroient , changeoient de sentiment , quand ils avoient jugé meilleures les raisons de ceux qui l'appuyoient. Mais alors , il sembloit que le Préteur & les Tribuns disputoient à l'envi à qui agiroit le plus à contre-tems. Les Tribuns condamnoient l'empressement du Préteur , & l'imitoient eux-mêmes , en formant avant le tems une opposition dont ils ne donnoient d'autre raison , sinon qu'il falloit différer l'affaire des Rhodiens jusqu'au retour des Généraux & des Commissaires , qu'on avoit envoyés sur les lieux. Mais , comme le Préteur pouffoit sa pointe avec

(a) Tit. Liv. L. XLIII. c. 8. L. XLV. c. 14 , 21.

la même chaleur , la dispute alla si loin que le tribun M. Antonius amena les députés des Rhodiens devant le peuple , & leur fit donner audience , après avoir arraché de la tribune aux harangues M. Juventius Thalna , dans le tems qu'il prenoit la parole pour parler contr'eux.

JUVENTIUS [M.] THALNA, *M. Juventius Thalna*, (a) fut Consul avec T. Sempronius Gracchus , l'an de Rome 589 , & 163 avant Jesus-Christ. Ce fut sous leur Consulat que l'on joua pour la troisième fois l'*Heautontimorumenos* de Térence.

JUVENTIUS [P.] THALNA, *P. Julentius Thalna*, (b) Préteur l'an 149 avant Jesus-Christ, ayant reçu ordre de marcher au secours de la Macédoine contre Andrisus , se rendit dans cette Province sans perdre de tems. Mais , ne regardant Andrisus que comme un roi de théâtre , il ne crut pas devoir prendre de grandes précautions contre lui , & il s'engagea témérairement dans un combat , où il perdit la vie avec une partie de son armée ; le reste ne se sauva qu'à la faveur de la nuit.

JUVENTIUS [M.] LATÉRENSIS, *M. Juventius Latérensis*. (c) homme distingué par sa naissance , & encore plus par son mérite , aima mieux renon-

cer à ses prétentions sur la charge de Tribun du peuple , que de prêter le serment que César avoit ajouté à sa loi Agraire ; & on remarque qu'il fut le seul qui montra dans cette circonstance un courage si généreux.

Quelques années après , M. Juventius Latérensis brigua la charge d'Édile Curule , & eut pour compétiteur dans la poursuite de cette charge , Cn. Plancius , qui l'emporta sur lui , quoique fils d'un simple Chevalier Romain. M. Juventius Latérensis , qui des deux côtés , paternel & maternel , comptoit des Consuls parmi ses ancêtres , & qui de plus se sentoit personnellement supérieur par toutes sortes d'endroits à son rival , fut très-piqué de cette préférence , & il accusa Cn. Plancius comme l'ayant supplanté par cabales & par largesses. On sçait que Cicéron prit chaudement la défense de l'accusé ; & il y a même lieu de croire qu'il fut absous.

M. Juventius Latérensis étoit plein de zèle pour la cause de la liberté. Aussi fit-il tous ses efforts pour ménager une réconciliation entre M. Lépidus & L. Plancus qui étoient brouillés ; afin que ces deux Généraux agissent de concert contre M. Antoine. Mais , lorsque ce zélé citoyen vit que malgré la droiture & la pureté de ses intentions , il avoit été la dupe de

(a) Crév. Hist. Rom. T. V. p. 33.

(b) Roll. Hist. Anc. T. V. p. 125.

(c) Vell. Paterc. L. II. c. 63. Crév.

Hist. Rom. Tom. VI. pag. 573. T. VII. p. 222. & suiv. T. VIII. p. 159. & suiv.

M. Lépide, honneur & désespérant d'ailleurs de la République, il se tua lui-même, l'an 43 avant J. C.

JUVENTIUS [M.] PÉDON, M. *Juventius Pado*, (a) étoit un homme fort versé dans l'ancienne Jurisprudence.

JUVENTIUS, *Juventius*, (b) fut le premier plébeien qui parvint à la charge d'Édile Curule.

(a) Cicér. Orat. pro A. Cluent. c. 86.

JUVENTIUS, *Juventius*, Poëte comique, cité par Varron. Mais, on ne sçait pas bien en quel tems il a vécu.

JUVENTIUS CELSUS, *Juventius Celsus*. Voyez Celsus.

JUVENTUS, *Juventus*, l'un des agitateurs du Cirque. Voyez Aurigarii.

JUVERNE, *Juvena*. Voyez Hibernie.

(b) Cicér. Orat. pro Ch. Planc. c. 58.



K



CETTE LETTRE, si l'on confond à l'ordinaire l'*i* voyelle avec l'*j* consonne, est la dixième lettre de notre alphabet; mais, si l'on distingue la voyelle *i* & la consonne *j*, le *K* ne doit être compté que pour la onzième lettre & la huitième consonne de notre alphabet.

Cette lettre est dans son origine le *Kappa* des Grecs, & c'étoit chez eux la seule consonne représentative de l'articulation forte, dont la foible étoit *γ*, telle que nous la faisons étendre dans le mot *gaut*.

Les Latins représentoient la même articulation forte par la lettre *C*; cependant, un je ne sçais quel *Salvius*, si l'on en croit *Salluste*, introduisit le *K* dans l'orthographe Latine, où il étoit inconnu anciennement, & où il fut vu dans la suite de mauvais œil. Voici comme en parle *Priscien*. *K & Q, quamvis figura & nomine videantur aliquam habere differentiam cum C, tamen eandem tam in sono quàm in metro continent potestatem; & K quidem penitus supervacua est.*

Scaurus nous apprend un des usages que les Anciens faisoient de cette lettre. C'étoit de l'employer sans voyelle, lorsque la voyelle suivante devoit être un

A, en sorte qu'ils écrivoient *Krus* pour *Carus*. *J. Scaliger*, qui argumente contre le fait par des raisons, allègue entr'autres contre le témoignage de *Scaurus*, que si on en avoit usé ainsi à l'égard du *K*, il auroit fallu de même employer le *C* sans voyelle, quand il auroit dû être suivi d'un *E*, puisque le nom de cette consonne renferme la voyelle *E*; mais, en vérité, c'étoit parler pour faire le Censeur. *Scaurus*, loin d'ignorer cette conséquence, l'avoit également mise en fait. *Quoties id verbum scribendum erat, in quo retinere hæ litteræ nomen suum possent, singulæ pro syllaba scribebantur, tanquam satis eam ipso nomine explerent; & il y joint des exemples, Dcimus pour Dicimus, Cra pour Cera, Bnè pour Benè.* *Quintilien* lui-même assure que quelques-uns autrefois avoient été dans cet usage, quoiqu'il le trouve erroné.

Cette lettre inutile en Latin, ne sert pas davantage en François. » La lettre *K*, dit l'abbé » *Regnier*, n'est pas propre- » ment un caractère de l'alphabet François, n'y ayant au- » cun mot François où elle » soit employée que celui de » *Kirielle*, qui sert dans le style » familier à signifier une lon-

Quelques-uns disent que Kuon-in-pu-sa fut la fille d'un Roi des Indes ; d'autres, que c'étoit une fille Chinoise, qui vécut dans les montagnes près de Macao. Un Chinois Chrétien, nommé le docteur Paul, a prétendu que c'étoit la sainte Vierge ; que les Syriens qui portèrent le Christianisme à la Chine au VII^e siècle, y introduisirent le culte de la sainte Vierge ; qu'ils y laissèrent une de ses images ; mais que dans la suite tous ces Missionnaires Syriens étant morts, & le Christianisme s'étant éteint, les Chi-

nois prirent cette image pour une Idole, & firent de la sainte Vierge une Déesse. Mais, ce n'est pas le sentiment d'autres habiles Missionnaires, qui disent que cela peut-être, mais qui en doutent. Cette Idole est une des plus célèbres de la Chine. On la représente avec plusieurs mains. Les mains signifient le grand nombre de bienfaits qu'elle répand, & sont un symbole de sa libéralité. Les Chinois ont beaucoup de vénération pour cette Idole monstrueuse,

écédémone, parce que la manière de vivre de ce Prince répugnoit à l'austérité des loix de Lycurgue, qui y étoient encore observées. Ce qui est confirmé par Philostrate, qui dit qu'Apollonius de Tyanes, qui vivoit sous l'empire de Domitien, passa à Lacédémone, & y trouva les loix de Lycurgue dans leur première force. La réputation de l'ancienne valeur des Spartiates, continua jusques dans le bas-Empire. Hérodien écrit que l'Empereur Caracalla entretenoit parmi ses légions, une phalange Laconique, & outre cela une compagnie levée dans Lacédémone, & composée de l'élite de la jeunesse. Les successeurs de Constantin le Grand entretenoient aussi auprès de leur personne une garde Lacédémonienne.

Il n'y a point de suite Chronologique de Princes, dans l'Histoire ancienne, plus difficile à débrouiller que celle des Rois de Lacédémone. Pausanias nous a donné par ordre, en la manière que nous venons de le rapporter, les noms des Rois de l'une & l'autre famille, mais sans marquer le commencement, la durée & la fin de leur regne; il est vrai qu'il rapporte les événements les plus considérables auxquels ils ont eut part. On peut s'en servir comme d'époques pour juger que ces Rois ont vécu vers telle & telle année; mais, on n'en peut tirer rien de plus étendu. Eusebe même, dans sa Chronologie, se contente de

marquer les premiers Agides, & ne fait aucune mention des Eurypontides; bien plus, il finit par Alcamène, neuvième Roi, ainsi point de secours de ce côté-là. Les autres Anciens qu'on pourroit consulter, comme Plutarque, ne nous fournissent que quelques lambeaux, qui peuvent tout au plus donner lieu à des conjectures, & n'apprennent rien de plus positif que Pausanias. A l'égard des Modernes, qui se sont exercés sur cet endroit de l'Histoire, nous n'en voyons point qui l'aient traité avec plus d'exactitude que Meursius & Sigonius.

Nous allons placer ici un catalogue Chronologique des Rois de Lacédémone, dans lequel nous suivrons sur tout le plan de Sigonius, mais sans néanmoins adopter ses fautes. Par exemple, il confond, d'après Plutarque, le Roi Acrotate, fils d'Aréus, avec le prince Acrotate, son ayeul, & le fait mourir à la bataille de Mégalo polis. Nous nous sommes écartés de lui en cet endroit, & nous nous sommes attachés à marquer les années auxquelles ont commencé les regnes connus, ce qu'il n'a point fait. Quant aux regnes obscurs, & dont on ignore la durée, nous avons cru au moins les devoir fixer à quelque point de leur étendue par quelque événement distingué; c'est ce que nous avons pratiqué depuis Alcamène jusqu'à Plistarque, fils de Léonidas, & depuis Cléomène, fils

y avoit entre les habitans une si horrible inégalité, qu'elle étoit même dangereuse pour la ville, la plupart étant si pauvres, qu'ils n'avoient pas un seul ponce de terre, & tout le bien se trouvant entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour chasser donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe & les deux plus grandes & les deux plus anciennes pestes des villes & des États, la pauvreté, & l'avarice, il persuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu seule, & ne mettant, entr'eux, d'autre différence que celle qui vient du blâme dû aux mauvaises actions, & de la louange que méritent les actions honnêtes & vertueuses.

Cela fut aussi-tôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua à ceux de la Campagne; il fit neuf mille parts du territoire de Sparte, qu'il distribua à autant de citoyens. D'autres disent qu'il n'en fit que six mille, & que les autres trois mille furent ajoutées par le roi Polydore. Il y en a même qui écrivent que de ces neuf mille, Lycurgue n'en fit que la moitié, & que Polydore ajouta l'autre. Chaque part pouvoit fournir de revenu annuel soixante-dix boisseaux d'orge

par homme, & douze par femme, du vin & autres fruits liquides à proportion; car, cette quantité parut suffisante pour entretenir les hommes sains & dispos, sans qu'ils eussent besoin de rien davantage. On rapporte de lui que, quelques années après, revenant d'un long voyage, comme il traversoit les terres de la Laconie qui venoient d'être moissonnées, il vit les tas de gerbes si égaux, que l'un ne paroïsoit en rien plus grand que l'autre; & se tournant vers ceux qui l'accompagnoient, il leur dit en riant: *Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs freres qui viennent de faire leur partage.*

4.^o

De la monnoie de fer. Suites de cet établissement.

Après les immeubles, il entreprit de leur faire partager aussi également les autres biens, pour achever de bannir d'entre eux toute sorte d'inégalité; mais, voyant qu'ils le supporteroient avec plus de peine, s'il s'y prenoit ouvertement, il y procéda par une autre voie, en s'appant l'avarice par les fondemens. Car, premièrement il décria toutes les monnoies d'or & d'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoie de fer, qu'il fit d'un si grand poids & d'un si petit prix, qu'il falloit une charette à deux bœufs pour porter une somme de dix mines, & une

qui avoient mal fait leur devoir , & où elles donnoient au contraire de grands éloges à ceux qui avoient fait des actions dignes de mémoire. Par ce moyen , elles embrasoient le cœur des jeunes gens de l'amour de la gloire & de la vertu , & excitoient entr'eux une noble jalousie. Car , celui dont on avoit tant vanté les belles actions , & qui voyoit son nom célèbre parmi ces jeunes filles , s'en retournoit tout fier des louanges qu'il avoit reçues ; & les brocards & les railleries , dont les autres se sentoient atteints , leur étoient plus sensibles , que n'auroient été les plus sévères remontrances & les plus rudes corrections , d'autant plus que tout cela se passoit en présence de tous les citoyens , des Sénateurs & des Rois mêmes.

Quant à ces filles qui se monstroient ainsi nues , il n'y avoit là rien de honteux , dit l'Historien , Sparte étant le trône de la pudeur , & l'intempérance n'y étant pas même connue ? Cela , continue-t-il , les accoutumoit seulement à des mœurs simples , leur donnoit une merveilleuse émulation à qui auroit le corps plus robuste & plus dispos , & leur élevoit en même-tems le courage , en leur faisant connoître qu'elles devoient participer à la gloire des hommes , & aspirer à la même générosité & à la même vertu. C'est de cette mâle éducation que venoient la grandeur d'ame , qui éclatoit

dans leurs pensées & dans leurs paroles , comme elle éclata dans cette réponse de Gorgo , femme de Léonidas. Une dame étrangère lui ayant dit un jour : *Vous autres , Lacédémoniennes , vous êtes les seules qui commandiez aux hommes ;* elle lui répondit : *Aussi sommes-nous les seules qui mettions au monde des hommes.*

Lycurgue établit une note d'infamie contre ceux qui refuseroient de se marier ; car , il leur étoit défendu de se trouver à ces exercices publics , où les filles combattoient nues ; & les Magistrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nus au plus fort de l'hiver , en chantant une chanson faite contre eux , où ils disoient en propres termes , qu'ils souffroient justement cette peine , pour avoir désobéi aux loix. Quand ils devenoient vieux , ils étoient privés des honneurs , des soins & des respects , que les jeunes gens rendoient à la vieillesse. C'est pourquoi , personne ne blâmoit le mot qui fut dit à Dercyllidas , quoique ce fût un très-bon & très-vaillant capitaine. Car , étant entré un jour dans une assemblée , il y eut un jeune homme qui ne daigna pas se lever devant lui pour lui faire place , & qui lui dit : *Tu n'as point d'enfans qui puissent me rendre un jour la pareille , & se lever devant moi.*

Ceux qui se marioient , étoient obligés d'enlever leurs femmes , & il ne falloit pas les choisir

mes ne lavoient jamais dans l'eau les enfans , comme partout ailleurs , mais elles les lavoient dans du vin , pour éprouver s'ils étoient de bonne constitution & de bonne trempe ; car , on dit que ceux qui sont épileptiques & maladifs , ne pouvant résister à la force du vin qui les pénètre , meurent de langueur , & que ceux qui sont bien sains , en deviennent , d'une complexion plus dure & plus forte.

D'un autre côté , les nourrices employoient le soin & l'art pour bien faire leur nourriture. Bien loin de lier & de garotter leurs enfans avec des langes , elles leur laissoient tout le corps libre , afin de leur donner un air noble & dégagé. Elles les accoutumoient aussi à être faciles , & nullement délicats & friands pour leur manger ; à n'avoir point de peur dans les ténèbres ; à ne pas s'épouvanter quand on les laissoit seuls ; & à ne connoître ni la mauvaise humeur , ni les criailleries & les pleurs qui sont autant de marques de lâcheté & de bassesse. Cela faisoit que les étrangers achetoient des nourrices de Lacédémone ; & l'on dit qu'Amycla , celle qui nourrit Alcibiade , en étoit. Il est vrai , comme dit Platon , que Périclès corrompit cette bonne nourriture , en donnant pour précepteur à Alcibiade , un esclave nommé Zopyre , qui n'avoit rien au-dessus des autres esclaves ; au lieu que Lycurgue s'étoit bien

gardé de confier l'éducation des enfans à des mercénaires & à des esclaves achetés à prix d'argent. Il n'en laissa pas même la disposition aux peres ; mais , si-tôt qu'ils avoient sept ans , il les prenoit & les distribuoit par classes ; & les faisant élever ensemble dans les mêmes loix & dans la même discipline , il les accoutumoit à avoir les mêmes divertissemens & les mêmes jeux.

Pour chaque classe , il choissoit parmi les jeunes gens le mieux fait celui qui étoit le plus estimé , qui avoit le plus de prudence & de sagesse , & qui avoit témoigné le plus de courage & de fermeté dans les combats , & il l'établissoit sur toute la troupe. Ces enfans avoient toujours l'œil sur lui , obéissoient à tous ses ordres , & se soumettoient sans murmure à toutes les peines qu'il lui plaisoit de leur imposer , desorte que toute leur éducation n'étoit , à proprement parler , qu'un apprentissage d'obéissance. D'ailleurs , les vieillards assistoient ordinairement à leurs jeux , & faisoient naître souvent entre eux des sujets de dispute & de querelle , pour avoir occasion de découvrir à fond le naturel de chacun , & de connoître s'il auroit de la hardiesse , & s'il seroit capable de tourner le dos à l'ennemi.

Pour ce qui est des lettres , ils n'en apprenoient que pour le besoin , toute leur étude ne tendoit qu'à sçavoir obéir , sup-

porter les travaux, & vaincre. C'est pourquoi, à mesure qu'ils avançoient en âge, on augmentoit la sévérité de leur discipline & de leur règle, on leur coupoit leurs cheveux, on les accoutumoit à aller sans bas & sans fouliers, & la plûpart du tems on les faisoit jouer ensemble tout nus. Quand ils étoient parvenus à l'âge de douze ans, on leur ôtoit la tunique, & on ne leur donnoit par an qu'un simple manteau; ce qui faisoit qu'ils étoient toujours sales & crasseux, ne se baignant & ne se parfumant jamais que certains jours de l'année, qu'on leur permettoit d'user de cette propreté & de cette délicatesse. Chaque troupe couchoit ensemble dans la même salle, sur des paillasses, faites de bouts de cannes, qui croissoient sur les bords de la rivière d'Eurotas, & qu'ils étoient obligés d'aller cueillir & de rompre eux-mêmes avec leurs mains, sans couteau, & sans aucun autre instrument. En hiver, on leur permettoit d'y mêler de la barbe de chardon, cette matiere paroissant avoir quelque sorte de chaleur.

A cet âge, ils commençoient à avoir des amans, c'est-à-dire, des personnes, qui s'attachant à ceux qui étoient les mieux faits, & qui excelloient sur tous les autres, les suivoient en tous lieux; & afin que tout se passât dans l'honnêteté & dans la bienséance, les vieillards y avoient l'œil, se ren-

dant encore plus assidus à leurs exercices & à leurs jeux, non par manière d'acquit, ou comme pour se divertir eux-mêmes, mais avec autant de soin & d'affection que s'ils eussent été véritablement les maîtres, les gouverneurs & les peres de tout ce qu'il y avoit-là d'enfans. Ainsi, en quelque lieu que fussent ces jeunes gens, ils n'étoient jamais un seul moment sans avoir quelqu'un pour les reprendre & pour les châtier, s'ils faisoient quelque faute. Outre cela, ils avoient pour Gouverneur un des plus honnêtes hommes de la ville & des plus qualifiés, qui établissoit sur chaque troupe le plus sage & le plus courageux des Irenes. Ils appelloient Irenes, les garçons, qui depuis deux ans étoient hors de l'enfance, & Mellirenes, les plus âgés des enfans.

Cet Irene donc âgé de vingt ans, étoit dans les guerres, le capitaine de sa bande; & en pleine paix, il s'en servoit dans sa maison, & leur commandoit comme à ses esclaves. Les plus grands & les plus forts portoient le bois pour faire le souper, & les plus petits & les plus foibles portoient les herbes, qu'ils alloient dérober dans les jardins & dans les salles à manger, où ils se glissoient le plus finement & le plus subtilement qu'ils pouvoient; & s'ils étoient découverts, ils avoient le fouët pour avoir manqué ou de vigilance ou d'adresse. Ils déroboient aussi toutes les viandes
sur

ve conçue en peu de mots. Celui, qui répondoit nonchalemment sans y penser, étoit mordu au ponce par l'Irene même, & ce châtement-là se faisoit le plus souvent en présence des vieillards & des Magistrats, pour leur faire voir si la punition étoit faite à propos & avec justice. On ne disoit rien au maître, pendant que les enfans étoient présens; mais, après qu'ils s'étoient retirés, il étoit lui-même puni, s'il les avoit châtiés avec trop de sévérité ou d'indulgence. Les amans participoient à la bonne ou à la mauvaise réputation de ceux qu'ils aimoient. On dit même qu'un de ces enfans qui se battoit contre un autre, ayant laissé échapper un cri qui marquoit sa lâcheté & son peu de courage, les Magistrats s'en prirent à celui qui étoit son amant & le condamnerent à une amende.

Ils enseignoient aux enfans à parler de manière que leur discours fût toujours assaisonné d'une pointe mêlée de grace, & comprît en peu de paroles beaucoup de sens; car, Lycurgue vouloit, comme on l'a déjà dit, que la monnoie fût fort pesante & de peu de valeur, & au contraire que les paroles fussent simples & légères, & pourtant d'un fort grand prix. On accoutumoit les enfans, par un long silence, à avoir la répartie vive & aigue; voilà pourquoi leurs réponses étoient si énergiques & si subtiles, com-

me celle que le roi Agis fit un jour à un Athénien, qui se moquoit des courtes épées des Lacédémoniens, & qui disoit que les bareleurs les avaloient facilement sur les théâtres devant tout le monde. *Cependant, lui dit-il, avec ces épées si courtes, nous ne laissons pas que de percer nos ennemis.*

Pour moi, dit Plutarque, je trouve que le langage Laconique est véritablement fort court; qu'il va bien au but & frappe tous ceux qui l'écoutent. Tel étoit Lycurgue dans sa manière de parler, s'il en faut juger par quelques-unes de ses réponses, que l'on a conservées, comme celle-ci sur le gouvernement. Quelqu'un lui remontrant un jour qu'il devoit établir dans Sparte le gouvernement populaire, afin que le plus petit y eût autant d'autorité que le plus grand: *Mais, toi-même, lui repartit-il, va l'établir premièrement chez toi. & donne nous l'exemple.* Et cette autre sur les sacrifices. Comme on lui demandoit pourquoi il avoit ordonné qu'on offrît des victimes si pauvres & de si petite valeur: *Afin, dit-il, que nous ayons toujours de quoi honorer les Dieux.* Et celle-ci encore sur les combats. *Je n'ai défendu à mes citoyens que les combats où l'on tend la main.* On rapporte aussi de lui d'autres réponses, qu'on a tirées des lettres qu'il écrivoit aux Spartiates, comme celle-ci: *Vous me demandez comment vous éviterez les inva-*

qu'ils n'apprirent à aimer la vertu ; c'étoit plutôt de peur qu'ils n'enseignassent à ses citoyens à aimer le vice. Car, à mesure que les étrangers entrent dans les villes, il y entre nécessairement des propos nouveaux ; ces propos engendrent de nouveaux sentimens, & ces nouveaux sentimens font immanquablement éclore un malheureux essain de passions & d'inclinations nouvelles, qui sont entièrement opposées au Gouvernement, & ruinent toute son harmonie, comme dans la Musique l'harmonie est ruinée par les dissonances & les faux tons. C'est pourquoi, il croyoit qu'il étoit plus important & plus nécessaire de fermer les portes de la ville aux mœurs corrompues, qu'aux malades & aux pestiférés.

Il y avoit une loi assez singulière, nommée l'Embuscade. Plusieurs l'attribuent à Lycurgue. Plutarque est d'un avis contraire. Quoi qu'il en soit, voici ce que c'étoit que cette loi. Les Gouverneurs des jeunes gens choisissoient de tems en tems ceux qui leur paroissent les plus prudens & les plus hardis ; ils leur donnoient des poignards & les vivres nécessaires, & les envoyoit battre la campagne, chacun de leur côté. Ces coureurs ainsi dispersés, se cachent le jour dans des lieux couverts & dans les cavernes, pour se reposer, & la nuit ils se jetoient dans les grands chemins, & égorgeoient

tous les Hilotes qu'ils rencontroient. Quelquefois même, ils marchent en plein jour, & tuent les plus forts & les plus robustes de ces Hilotes, comme Thucydide le rapporte dans son histoire, où il dit que ceux que les Lacédémoniens avoient choisis, à cause de leur grand courage, qu'ils avoient affranchis, couronnés & menés dans tous les temples remercier les Dieux de leur liberté, disparurent bien-tôt après au nombre de plus de deux mille, sans que jamais on ait pu sçavoir ce qu'ils étoient devenus, ni comment ils étoient morts. Aristote même écrit que les Ephores n'étoient pas plutôt en charge, qu'ils déclaroient la guerre aux Hilotes, afin qu'on pût les tuer sans crime.

Il est certain qu'ils leur faisoient toutes sortes de mauvais traitemens ; par exemple, ils les faisoient boire à outrance & les menotent en cet état dans les salles, pour faire voir à leurs enfans, quelle honte c'étoit que de s'enivrer ; & ils les obligeoient à chanter des chansons obscènes, accompagnées de danses malhonnêtes & ridicules, leur défendant de chanter en dansant, rien d'honnête & qui convînt à des hommes libres. Aussi, dit-on que dans l'expédition que les Thébains firent long-tems après dans la Laconie, quand ils commandoient aux Hilotes, qu'ils prenoient prisonniers, de chanter des chansons de Terpandre, d'Alcméon, ou de Spondon.

Il s'en excusoient, disant que cela leur étoit défendu par leurs maîtres. C'est pourquoi, ceux qui ont dit qu'à Lacédémone ceux qui sont libres y sont entièrement libres, & ceux qui sont esclaves, extrêmement esclaves, n'ont pas mal connu la différence qu'il y a entre les Lacédémoniens & les autres peuples. Mais, pour moi, dit Plutarque, je crois qu'ils ne commencerent à exercer toutes ces cruautés qu'après la mort de Lycurgue, & précisément après le tremblement de terre qui affligea Sparte, & qui fut cause que les Hilotes conspirèrent contre elle avec les Messéniens, commirent de très-grands maux dans la Laconie, & mirent la ville dans le plus grand danger où elle eût jamais été. Car, continue Plutarque, je ne sçaurois jamais imputer à Lycurgue un établissement aussi abominable que celui de l'Embuscade, jugeant en cette occasion de la bonté de son naturel, par la douceur & par la justice qui éclatent dans toutes les autres actions de sa vie, & qui lui ont attiré un témoignage si honorable de la part des Dieux.

12.°

Poësies des Lacédémoniens. Leur manière de faire la guerre.

Les poësies des Lacédémoniens avoient je ne sçais quel aiguillon qui excitoit les courages & un certain feu, qui échauffant l'ame portoit à faire de grandes actions. Le style en étoit sim-

ple & mâle, & le sujet grave & moral. Car, c'étoient ordinairement ou les louanges de ceux qui étoient morts pour la défense de Sparte, & dont on vantoit la félicité, ou le blâme de ceux qui avoient fui dans les combats, & dont on peignoit la vie déplorable & malheureuse. Quelquefois aussi c'étoit, selon la différence des âges, ou une promesse d'être vertueux un jour, ou une protestation magnifique & glorieuse de l'être alors. Il ne fera pas hors de propos d'en rapporter un exemple, pour faire entendre ce que je dis. A toutes les fêtes de Sparte, il y avoit trois chœurs, par rapport aux trois âges de l'homme. Le premier étoit celui des vieillards qui commençoient en chantant :

Nous avons été jadis

Jeunes, vaillans & hardis.

Le second, celui des jeunes gens qui répondoient :

*Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.*

Et le troisième, celui des enfans qui poursuivoient :

*Et nous un jour le serons,
Qui tous vous surpasserons.*

Le Roi, avant que de commencer le combat, faisoit toujours un sacrifice aux Muses, sans doute pour faire souvenir les soldats de l'éducation qu'ils avoient reçue, & des jugemens qu'on feroit d'eux ; & afin que ces Déeses, toujours présentes à leur esprit, les portassent

à mépriser les plus grands dangers , & à faire des actions dignes de mémoire. Quelquefois même dans ces occasions, on relâchoit de la sévérité de la discipline ordinaire en faveur des jeunes gens; car, on leur permettoit d'ajuster leurs cheveux, d'orner & d'embellir leurs habits & leurs armes, & l'on étoit bien-aise de les voir gais & fringans, comme de jeunes chevaux, qui, au premier signal du combat, hennissent & sont pleins d'ardeur & de feu. Ainsi, quoique dès leur enfance, ils eussent grand soin de leurs cheveux, ils en avoient encore un plus grand soin le jour d'une bataille. Car, alors ils les parfumoient & les partageoient également, se souvenant de ce mot de Lycurgue, *que les longs cheveux rendent les beaux encore plus beaux, & les laids encore plus hideux & plus effroyables*. Leur exercice étoit beaucoup plus doux à l'armée qu'à la ville, & leur vie ordinaire moins dure & moins sujette; de sorte qu'il n'y avoit qu'eux au monde, à qui la guerre fût un tems de repos, & une occasion de relâchement & de paresse.

Quand ils étoient en bataille en présence de l'ennemi, le Roi sacrifioit une chevre, donnoit ordre à tous ses soldats de se couronner de chapeaux de fleurs, commandoit aux joueurs de flûte de jouer l'air de Castor; & entonnant lui-même le cantique, qui étoit le signal de la

charge, il marchoit le premier à la tête des troupes; en sorte que c'étoit un spectacle très-beau, & en même-tems très-horrible de les voir marcher ainsi en cadence au son des flûtes, sans jamais rompre leurs rangs, ni donner aucune marque de crainte, & aller posément & gaïement affronter les plus grands périls. Car, il est bien vraisemblable que des hommes, qui marchent avec tant de mesure & d'ordre, ne sont ni saisis de frayeur, ni transportés de colère; mais au contraire qu'ils ont un courage ferme, accompagné de hardiesse & d'espérance, comme étant assurés de la protection des Dieux.

Le Roi dans ces occasions menoit toujours avec lui quelqu'un de ceux qui avoient été victorieux à l'un des quatre grands jeux de la Grece. L'on dit, à ce propos, qu'il y eut un jour un Athlete Lacédémonien, à qui l'on offrit une grande somme pour l'empêcher d'entrer en lice aux jeux Olympiques, mais il la refusa; & après qu'il eut terrassé son ennemi avec de grands efforts, quelqu'un lui demanda : *Eh bien, quel avantage te revient-il de ta victoire?* Il répondit en riant : *J'aurai l'honneur de marcher devant le Roi dans les combats.*

Après avoir rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivoient qu'autant qu'il falloit pour s'assurer de la victoire. Après quoi ils se retiroient, estimant qu'il n'étoit ni

glorieux ni digne de la Grece, de tailler en pièces des gens qui cedent & qui s'enfuient, & cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable ; car, leurs ennemis, sçachant que tout ce qui leur résistoit, étoit passé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards, préféroient ordinairement la fuite à la résistance.

Hippias le Sophiste assure que Lycurgue étoit un grand homme de guerre, & qu'il se trouva en personne à plusieurs expéditions ; & Philostéphanus lui attribue l'ordonnance de la cavalerie par compagnies qu'on appelloit Ulames, dont chacune étoit de cinquante hommes qui se rangeoient en quarré. Mais, Démétrius de Phalère écrit qu'il ne fit jamais la guerre & qu'il établit son gouvernement en pleine paix. En effet, l'institution qu'on lui attribue de la surseance d'armes pendant les jeux Olympiques, marque bien un homme de bon naturel, & qui n'aime que la paix & le repos. Aussi quelques Auteurs, & entr'autres Hermippus, écrivent qu'il n'aida pas d'abord Iphitus à régler les cérémonies de ces jeux ; mais que s'y étant trouvé un jour en passant, & ayant eu la curiosité de les voir, il entendit derriere lui, comme la voix d'un homme qui s'étonnoit, & qui le reprenoit de ce qu'il n'obligeoit pas ses citoyens à se trouver à une si belle assemblée ; & que s'étant tourné pour voir qui c'é-

toit, & n'ayant vu personne, il prit cette voix pour un avertissement des Dieux, alla sur l'heure même trouver Iphitus, & régla avec lui tout ce qui concernoit cette fête, qui depuis ce tems-là fut plus célèbre, mieux fondée & mieux établie.

13.^o

Moyens employés par Lycurgue pour rendre ses loix éternelles & immuables.

Quand ses premiers établissemens furent reçus & confirmés par l'usage, & la forme de gouvernement assez vigoureuse & assez forte pour se maintenir d'elle même & se conserver, comme dit Platon de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il se réjouit lorsqu'il le vit tourner & faire ses premiers mouvemens avec tant de justesse & d'harmonie ; ainsi Lycurgue, charmé de la grandeur & de la beauté de ses loix, sentit un redoublement de plaisir, quand il les vit marcher seules pour ainsi dire, & faire si parfaitement leurs fonctions. Cherchant donc autant que cela dépendoit de la prudence humaine, le moyen de les rendre immortelles & immuables, il fit assembler tout le peuple ; il lui représenta que la police qu'il avoit établie, lui paroïssoit suffisante dans tous ses chefs, pour rendre la ville heureuse, & les citoyens vertueux, & lui déclara qu'il y avoit pourtant encore un point,

qui étoit le plus essentiel & le plus important, mais qu'il ne pouvoit le leur communiquer, avant que d'avoir consulté l'oracle d'Apollon; qu'ils devoient donc observer ses loix inviolablement sans y rien changer ni altérer, jusqu'à ce qu'il fût de retour de Delphes, & qu'alors il exécuteroit tout ce que le Dieu lui auroit ordonné. Ils promirent tous de lui obéir, & le prièrent de hâter son voyage. Avant que de partir, Lycurgue fit jurer les deux Rois, les Sénateurs & ensuite tous les citoyens, que jusqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie.

Quand il fut arrivé à Delphes, il fit un sacrifice à Apollon, & après le sacrifice, il lui demanda si ses loix étoient bonnes & suffisantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui répondit qu'il ne manquoit rien à ses loix, & que pendant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse cité du monde, & jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue fit écrire cette Prophétie, l'envoya à Sparte; & après avoir fait un second sacrifice, il embrassa son fils & tous ses amis, & pour ne dégager jamais les Lacédémoniens du serment qu'ils lui avoient fait, il résolut de mourir volontairement à Delphes. En conséquence, Sparte devint la ville de Grece la plus célèbre & la mieux policée, l'espace de

cinq cens ans qu'elle observa les loix de Lycurgue; personne n'y ayant fait le moindre changement jusqu'au roi Agis, fils d'Archidame, c'est-à-dire, pendant le regne de quatorze Rois. Car, l'institution des Ephores, bien loin de relâcher ces loix, ne servit qu'à les rendre plus fortes, en ce qu'étant faite en apparence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'Aristocratie, c'est-à-dire, le parti des Rois & des Sénateurs.

I.

Réflexions de M. Rollin, sur le gouvernement de Sparte, & sur les loix de Lycurgue.

Choses louables dans les loix de Lycurgue.

» Il faut bien, à n'en juger
 » même que par l'événement,
 » qu'il y eût dans les loix de
 » Lycurgue, un grand fond de
 » sagesse & de prudence; puis-
 » que tant qu'elles furent ob-
 » servées à Sparte, & elles le
 » furent pendant plus de cinq
 » cens ans, cette ville fut si
 » puissante & si florissante. C'é-
 » toient moins, dit Plutarque en
 » parlant des loix de Sparte,
 » le gouvernement & la police
 » d'une ville ordinaire, que la
 » conduite & le règlement d'un
 » homme sage, qui passe toute
 » sa vie dans les exercices de
 » la vertu ou plutôt, continue
 » ce même Auteur, comme les
 » les Poètes feignent qu'Her-
 » cule, avec sa peau de lion
 » & sa massue seulement, par-

» couroit le monde, & le pur-
 » geoit de voleurs & de ty-
 » rans; Sparte, de même, avec
 » une méchante bande de par-
 » chemin & une méchante cape,
 » donnoit la loi à toute la Gre-
 » ce, volontairement soumise
 » à son Empire, étouffoit les
 » tyrannies & les injustes domi-
 » nations dans les cités, ter-
 » minoit à son gré les guerres,
 » & calmoit les séditions, le
 » plus souvent sans remuer un
 » seul bouclier, & en envoyant
 » un seul Ambassadeur, qui ne
 » paroïssoit pas plutôt, que
 » tous les peuples soumis se
 » rangeoient autour de lui,
 » comme les abeilles autour
 » de leur Roi, tant la justice
 » de cette ville & son bon gou-
 » vernement imprimoient de
 » respect à tous les hommes.

1.^o

Nature du gouvernement de Sparte.

» On trouve à la fin de la
 » vie de Lycurgue, une ré-
 » flexion de Plutarque, qui seu-
 » le feroit un grand éloge de
 » ce Législateur. Il dit que Pla-
 » ton, Diogène, Zénon, & tous
 » ceux qui ont entrepris de par-
 » ler de l'établissement d'un
 » État politique, ont pris pour
 » modèle la République de Ly-
 » curgue; avec cette différen-
 » ce qu'ils se sont bornés à des
 » paroles & à des discours,
 » mais que Lycurgue sans s'ar-
 » rêter à des idées & à des
 » projets, a mis en œuvre &
 » produit au jour une police
 » inimitable, & a formé une

» ville entière de Philosophes.
 » Pour y réussir, & pour éta-
 » blir une forme de Républi-
 » que la plus parfaite qu'il fût
 » possible, il avoit comme fon-
 » du & mêlé ensemble ce que
 » chaque espèce de gouverne-
 » nement paroïssoit avoir de
 » plus utile pour le bien public,
 » en tempérant l'une par l'au-
 » tre, & balançant les incon-
 » vénients de chacune en parti-
 » culier, par les avantages que
 » procuroit la réunion de tou-
 » tes ensemble. Sparte tenoit
 » quelque chose de l'État mo-
 » narchique, par l'autorité de
 » ses Rois. Le Conseil des Tren-
 » te, autrement dit le Sénat,
 » étoit une véritable Aristocra-
 » tie, & le pouvoir qu'avoit le
 » peuple de nommer les Séna-
 » teurs, de donner force aux
 » loix, ressembloit au gouver-
 » nement Démocratique. L'éta-
 » blissement des Ephores cor-
 » rigea dans la suite ce qu'il
 » pouvoit y avoir de défectueux
 » dans ces premiers réglemens,
 » & suppléa à ce qui pouvoit
 » y manquer. Platon, en plus
 » d'un endroit, admire la sa-
 » gesse de Lycurgue dans l'éta-
 » blissement du Sénat, qui fut
 » également salutaire aux Rois
 » & au peuple; parce que, par
 » ce moyen, la loi devint l'u-
 » nique maîtresse des Rois,
 » & que les Rois ne devinrent
 » pas les tyrans de la loi.

2.^o

*Partage égal des terres. Or & ar-
 gent bannis de Sparte.*

» Le dessein que forma Ly-

» curgne de faire un partage
 » égal des terres parmi les ci-
 » toyens , & de bannir entière-
 » ment de Sparte, le luxe, l'a-
 » varice, les dissensions, en
 » même-tems qu'il en bannissoit
 » l'usage de l'or & de l'argent,
 » nous paroîtroit un plan de
 » République sagement imagi-
 » né, mais impraticable dans
 » l'exécution, si l'histoire ne
 » nous apprenoit que Sparte a
 » subsisté dans cet état pendant
 » plusieurs siècles.

» En mettant au rang des
 » choses louables dans les loix
 » de Lycurgue, l'établissement
 » dont je parle ici, je ne pré-
 » tends pas le donner comme
 » absolument irrépréhensible.
 » Car, j'ai peine à le conci-
 » lier avec cette loi naturelle,
 » qui défend d'ôter à l'un ce
 » qui lui appartient, pour le
 » donner à un autre, & c'est
 » pourtant ce qui arriva pour
 » lors. Je ne considère donc,
 » dans ce partage des terres,
 » que ce qu'il y a de beau en
 » lui-même & de digne d'admi-
 » ration.

» Concevons-nous, en effet,
 » qu'on ait pu persuader à des
 » citoyens, qui étoient les plus
 » riches & les plus opulens de
 » leur ville, de renoncer à tous
 » leurs biens & à tous leurs
 » revenus, de se confondre en
 » tout avec les plus pauvres,
 » de s'assujettir à un régime
 » de vivre très-dur & très-
 » gênant, de s'interdire en un
 » mot l'usage de tout ce qui
 » est regardé ailleurs comme

» faisant la douceur & la féli-
 » cité de la vie? Voilà pour-
 » tant de quoi Lycurgue est ve-
 » nu à bout.

» Un tel établissement seroit
 » moins merveilleux, s'il n'a-
 » voit subsisté que pendant la
 » vie du Législateur; mais, on
 » sçait qu'il lui survécut de plu-
 » sieurs siècles. Xénophon,
 » dans l'éloge qu'il nous a lais-
 » sé d'Agésilas, & Cicéron
 » dans une de ses harangues,
 » remarquent que Lacédémone
 » étoit la seule ville du monde,
 » qui eût conservé immuable-
 » ment sa discipline & ses loix,
 » pendant un si grand nombre
 » d'années. *Soli*, dit le dernier
 » en parlant des Lacédémoniens,
 » *toto orbe terrarum septingentos*
 » *jam annos amplius unis mori-*
 » *bus & nunquam mutatis legi-*
 » *bus vivunt.* Je crois bien que
 » du tems de Cicéron la disci-
 » pline de Sparte, aussi bien que
 » sa puissance, étoit fort affoi-
 » blie & diminuée. Mais, tous
 » les Historiens conviennent
 » qu'elle se maintint dans tou-
 » te sa vigueur jusqu'au regne
 » d'Agis, sous lequel Lyfan-
 » dre incapable lui-même de
 » se laisser éblouir & corrompre
 » par l'or, remplit sa patrie
 » de luxe & d'amour pour les
 » richesses, en y apportant des
 » sommes immenses d'or & d'ar-
 » gent, qui étoient le fruit de
 » ses victoires, & en renversant
 » par-là les loix de Lycurgue.
 » Mais, l'introduction de la
 » monnoie d'or & d'argent ne
 » fut pas la première plaie,

» que les Lacédémoniens firent
 » aux loix de leur Législateur.
 » Elle fut la suite du violement
 » d'une autre encore plus fon-
 » damentale. L'ambition fraya
 » le chemin à l'avarice. Le désir
 » des conquêtes entraîna celui
 » des richesses, sans lesquelles
 » on ne pouvoit songer à éten-
 » dre sa domination. Le princi-
 » pal but de Lycurgue dans
 » l'établissement de ses loix,
 » & sur-tout de celle qui in-
 » terdisoit l'usage de l'or & de
 » l'argent, étoit, comme l'ont
 » judicieusement observé Po-
 » lybe & Plutarque, de répri-
 » mer & de réfréner l'ambition
 » de ses citoyens, de les met-
 » tre hors d'état de faire des
 » conquêtes, & de les forcer
 » en quelque sorte de se renfer-
 » mer dans l'enceinte étroite
 » de leur pais, sans porter plus
 » loin leurs vues, ni leurs pré-
 » tentions. En effet, le gouver-
 » nement qu'il avoit établi,
 » suffisoit pour défendre les
 » frontières de Sparte, mais il
 » ne suffisoit pas pour la rendre
 » maîtresse des autres villes.

» Le dessein de Lycurgue
 » n'avoit donc pas été de for-
 » mer des conquérans, pour en
 » ôter jusqu'à la pensée à ses
 » citoyens; il leur défendit ex-
 » pressément, quoiqu'ils habi-
 » tassent un pais environné de
 » la mer, de s'exercer à la
 » marine, d'avoir des flottes,
 » de combattre sur mer. Ils furent
 » religieux observateurs de cet-
 » te défense, pendant plusieurs
 » siècles, & jusqu'à la défaite

» de Xerxès. A cette occasion,
 » ils songerent à s'emparer de
 » l'Empire de la mer, pour
 » éloigner un ennemi si redou-
 » table. Mais, s'étant bien-tôt
 » apperçus que ces commode-
 » mens éloignés & maritimes
 » corrompoient les mœurs de
 » leurs généraux, ils y renon-
 » cerent sans peine, comme
 » nous le remarquerons à l'oc-
 » casion du roi Pausanias.

» Quand Lycurgue avoit ar-
 » mé ses citoyens de boucliers
 » & de lances, ce n'avoit point
 » été pour les mettre en état de
 » commettre plus impunément
 » des injustices, mais pour s'en
 » défendre. Il en avoit fait un
 » peuple de soldats & de guer-
 » riers, afin qu'à l'ombre des
 » armes ils véussent dans la
 » liberté, dans la modération,
 » dans la justice, dans l'union,
 » dans la paix, en se conten-
 » tant de leur terrain sans usur-
 » per celui des autres, & en se
 » persuadant qu'une ville, non
 » plus qu'un particulier, ne
 » peut espérer un bonheur so-
 » lide & durable que par la
 » vertu. Des hommes corrom-
 » pus, dit encore Plutarque,
 » qui ne voyent rien de plus
 » beau que les richesses, &
 » qu'une domination puissante
 » & étendue, peuvent donner
 » la préférence à ces vastes Em-
 »pires, qui ont assujetti l'Uni-
 » vers par la violence; mais,
 » Lycurgue étoit convaincu
 » qu'une ville n'avoit besoin de
 » rien de tout cela pour être heu-
 » reuse. Sa politique, qui a fait

» avec justice l'admiration de
 » tous les siècles, avoit pour
 » principal but l'équité, la
 » modération, la liberté, la
 » paix; & elle étoit ennemie, de
 » l'injustice, de la violence, de
 » l'ambition, de la passion, de
 » dominer & d'étendre les bor-
 » nes de la République de
 » Sparte.

» Ces sortes de réflexions,
 » que Plutarque feroit de tems
 » en tems dans ses vies, & qui en
 » font la plus grande & la plus
 » solide beauté, peuvent con-
 » tribuer infiniment à donner
 » une véritable notion de ce
 » qui fait la solide gloire d'un
 » État réellement heureux,
 » & à détromper de bonne
 » heure de l'idée qu'on se for-
 » me de la vaine grandeur de
 » ces Empires, qui ont englou-
 » ti les royaumes, & de ces
 » fameux conquérans, qui ne
 » doivent ce qu'ils font qu'à la
 » violence & à l'usurpation.

3.^e*Excellente éducation de la jeu-
nesse.*

» La longue durée des loix
 » établies par Lycurgue, est
 » certainement une chose bien
 » merveilleuse; mais, le moyen
 » qu'il employa pour y réussir
 » n'est pas moins digne d'admi-
 » ration. Ce moyen fut le soin
 » extraordinaire qu'il prit de
 » faire élever les enfans des La-
 » cédémoniens dans une exacte
 » & sévère discipline; car,
 » comme le fait remarquer Plu-
 » tarque, le religion du serment

» auroit été un foible lien, si
 » par l'éducation & la nourri-
 » ture, il n'eût imprimé les
 » loix dans leurs mœurs, & ne
 » leur eût fait sucer presque
 » avec le lait, l'amour de la po-
 » lice. Aussi voit-on que ses
 » principales ordonnances se
 » conserverent plus de cinq
 » cens ans, comme une bonne
 » & forte teinture qui a péné-
 » tré jusqu'au fond; & Cicéron
 » fait la même remarque, en
 » attribuant le courage & la
 » vertu des Spartiates, non pas
 » tant à leur bon naturel, qu'à
 » l'excellente éducation qu'on
 » recevoit à Sparte. *Cujus ci-
 » vitatis spectata ac nobilitata
 » virtus, non solum naturâ cor-
 » roborata, verum etiam disci-
 » plinâ putatur.* Ce qui fait
 » voir de quelle importance il
 » est pour un État, de veiller à
 » ce que les jeunes gens soient
 » élevés d'une manière pro-
 » pre à leur inspirer l'amour
 » des loix de la patrie.

» Le grand principe de Ly-
 » curgue, & Aristote le répète
 » en termes formels, étoit que,
 » comme les enfans sont à l'É-
 » tat, il faut qu'ils soient éle-
 » vés par l'État, & selon les
 » vues de l'État. C'est pour ce-
 » la qu'il vouloit qu'ils fussent
 » élevés en public & en com-
 » mun, & non abandonnés aux
 » caprices des parens, qui pour
 » l'ordinaire par une indulgen-
 » ce molle & aveugle, & par
 » une tendresse mal entendue,
 » énervent en même-tems le
 » corps & l'esprit de leurs en-
 », fans.

» fans. A Sparte, dès l'âge le
 » plus tendre, on les endur-
 » cissoit au travail & à la fa-
 » tigue, par les exercices de
 » la chasse & de la course;
 » on les accoutûmoit à suppor-
 » ter la faim & la soif, le chaud
 » & le froid. Et ce que les
 » meres auroient bien de la
 » peine à se persuader, c'est
 » que tous ces exercices durs
 » & pénibles tendoient à leur
 » procurer une forte & robuste
 » santé, capable de soutenir les
 » fatigues de la guerre, à la-
 » quelle ils étoient tous destinés,
 » & la leur procuroient en effet.

4.^o*Obéissance.*

» Mais, ce qu'il y avoit de
 » plus excellent dans l'éduca-
 » tion de Sparte, c'est qu'elle
 » enseignoit parfaitement à
 » obéir. Delà vient que le
 » poëte Simonide donne à cet-
 » te ville une épithete bien
 » magnifique, qui marque qu'el-
 » le seule sçavoit dompter les
 » esprits, & rendre les hom-
 » mes souples & soumis aux
 » loix, comme les chevaux que
 » l'on forme, & que l'on dresse
 » dès leurs plus tendres années.
 » C'est pour cela qu'Agésilaüs
 » conseilla à Xénophon de faire
 » venir ses enfans à Sparte,
 » afin qu'ils apprissent la plus
 » belle & la plus grande de
 » toutes les sciences, qui est
 » celle d'obéir & de comman-
 » der.

5.^o*Respect pour les vieillards.*

» Une des leçons qu'on incul-

Tom. XXIV.

» quoit le plus souvent & le
 » plus fortement aux jeunes La-
 » cédémoniens, étoit d'avoir
 » un grand respect pour les
 » vieillards, & de leur en
 » donner des marques en toute
 » occasion, en les saluant en
 » leur cédant le pas dans les
 » rues, en se levant par hon-
 » neur devant eux dans les com-
 » pagnies & dans les assemblées
 » publiques, mais sur-tout en
 » recevant avec docilité & sou-
 » mission, leurs avis & même
 » leurs réprimandes. On recon-
 » noissoit à ce caractère un La-
 » cédémonien. En user autre-
 » ment c'eût été se dégrader
 » soi-même, & faire injure à
 » sa patrie. Un vieillard d'A-
 » thènes, entrant dans le théa-
 » tre pour assister aux specta-
 » cles, aucun de ses compa-
 » triotes ne lui offrit de place.
 » Dès qu'il approcha de l'en-
 » droit où étoient assis les Am-
 » bassadeurs de Lacédémone
 » avec leur suite, tous se leve-
 » rent devant le vieillard, &
 » le placerent au milieu d'eux.
 » Lyfandre avoit donc raison de
 » dire que la vieillesse n'avoit
 » nulle part de domicile plus
 » honorable que dans la ville
 » de Sparte, & qu'il étoit beau
 » d'y vieillir.

I I.

*Choses blâmables dans les loix de
 Lycurgue.*

» Pour mieux faire sentir le
 » foible des loix de Lycurgue,
 » je n'aurois qu'à les comparer
 » à celles de Moyse, qu'on re-

V

» connoît avoir été dictées par
 » une sagesse plus qu'humaine.
 « Mais, mon dessein n'est pas
 » d'entrer ici dans un détail
 » exact de tout ce qui pour-
 » roit être blâmé dans les or-
 » donnances de Lycurgue. Je
 » me contenterai de quelques
 » légères réflexions, que le
 » Lecteur sans doute, juste-
 » ment blessé & révolté par le
 » simple récit de quelques-unes
 » de ces ordonnances, aura
 » déjà faites avant moi.

1.^o

*Sur le choix des enfans, qui de-
 voient être élevés ou exposés.*

» En effet, pour commencer
 » par le choix des enfans, qui
 » devoient être élevés ou expo-
 » sés, qui ne seroit choqué de
 » l'injuste & barbare coutume
 » de prononcer un arrêt de
 » mort contre ceux des enfans,
 » qui avoient le malheur de
 » naître avec une complexion
 » trop foible & trop délicate,
 » pour pouvoir soutenir les fa-
 » tiques & les exercices aux-
 » quels la République destinoit
 » tous ses sujets? Est-il donc
 » impossible, & cela est-il sans
 » exemple, que des enfans,
 » foibles & délicats, se for-
 » tifient dans la suite de l'âge,
 » & deviennent même très-ro-
 » bustes? Quand cela seroit,
 » n'est-on en état de servir sa
 » patrie, que par les forces du
 » corps? Et compte-t-on pour
 » rien la sagesse, la prudence,
 » le conseil, la générosité, le
 » courage, la grandeur d'ame,

» en un mot toutes les qualités
 » qui dépendent de l'esprit?
 » *Omnino illud honestum, quod*
 » *ex animo excelso magnificoque*
 » *querimus, animi efficitur non*
 » *corporis viribus.* Lycurgue lui-
 » même a-t-il rendu moins de
 » service, & fait moins d'hon-
 » neur à Sparte par l'établif-
 » sement de ses loix, que les
 » plus grands Capitaines par
 » leurs victoires? Agésilaüs
 » étoit d'une taille si petite, &
 » d'une mine si peu avantageu-
 » se, qu'à la première vue les
 » Égyptiens ne purent s'empê-
 » cher de rire; & cependant,
 » il avoit fait trembler le grand
 » Roi de Perse, jusques dans
 » le fond de son Palais.

» Mais, ce qui est bien plus
 » fort que tout ce que je viens
 » de rapporter, un autre a-t-
 » il quelque droit sur la vie
 » des hommes, que celui de
 » qui ils l'ont reçue, c'est-à-
 » dire, que Dieu même? Et un
 » Législateur n'usurpe-t-il pas
 » visiblement son autorité,
 » quand indépendamment de lui,
 » il s'arroge un tel pouvoir?
 » Cette ordonnance du Déca-
 » logue, qui n'étoit autre chose
 » que le renouvellement de la
 » loi naturelle, *tu ne tueras*
 » *point*, condamne générale-
 » ment tous ceux des Anciens,
 » qui croyoient avoir droit de
 » vie & de mort sur leurs escla-
 » ves, & même sur leurs enfans.

2.^o

Soin unique des corps.

» Le grand défaut des loix

» de Lycurgue, comme Platon
 » & Aristote l'ont remarqué,
 » c'est qu'elles ne tendoient
 » qu'à former un peuple de
 » soldats. Ce Législateur paroît
 » en tout occupé du soin de
 » fortifier les corps, nulle-
 » ment de celui de cultiver les
 » esprits. Pourquoi bannir de
 » sa République tous les arts
 » & toutes les sciences, dont
 » un des fruits le plus avan-
 » tageux, est d'adoucir les
 » mœurs, de polir l'esprit, de
 » perfectionner le cœur, &
 » d'inspirer des manières dou-
 » ces, civiles, honnêtes, pro-
 » pres en un mot à entre-
 » tenir la société, & à rendre
 » le commerce de la vie agréa-
 » ble? Delà vient que le ca-
 » ractère des Lacédémoniens
 » avoit quelque chose de dur,
 » d'austère, & souvent même de
 » féroce; défaut qui venoit en
 » partie de leur éducation, &
 » qui aliéna d'eux l'esprit de
 » tous les alliés.

3.^o*Cruauté barbare à l'égard des enfans.*

» C'étoit une excellente pra-
 » tique à Sparte, d'accoutumer
 » de bonne heure les jeunes
 » gens à souffrir le chaud, le
 » froid, la faim, la soif, & d'af-
 » sujettir par différens exer-
 » cices durs & pénibles, le
 » corps à la raison, à laquelle
 » il doit servir de ministre,
 » pour exécuter ses ordres, ce
 » qu'il ne peut faire, s'il n'est
 » en état de supporter toute

» forte de fatigues. Mais, fal-
 » loit-il porter cette épreuve
 » jusqu'au traitement inhumain,
 » dont nous avons parlé? Et
 » n'étoient-ce pas une brutalité
 » & une barbarie, dans des pe-
 » res & des meres, de voir de
 » sang-froid couler le sang des
 » plaies de leurs enfans, & de
 » les voir même souvent expi-
 » rer sous les coups de verges.

4.^o*Fermeté peu humaine dans les meres.*

» On admire le courage des
 » meres Spartaines, à qui la
 » nouvelle de la mort de
 » leurs enfans, tués dans un
 » combat, non-seulement n'ar-
 » rachoit aucunes larmes, mais
 » causoit une sorte de joie.
 » J'aimerois mieux que dans
 » une telle occasion, la natu-
 » re se fît entrevoir davanta-
 » ge, & que l'amour de la pa-
 » trie n'étouffât pas tout à fait
 » les sentimens de la tendresse
 » maternelle. Un de nos Géné-
 » raux, à qui, dans l'ardeur
 » du combat, on apprit que
 » son fils venoit d'être tué,
 » parla bien plus sagement.
 » *Songeons maintenant*, dit-il,
 » *à vaincre l'ennemi, demain je*
 » *pleurerai mon fils.*

5.^o*Excessif loisir.*

» Je ne vois pas comment
 » on peut excuser la loi, qu'im-
 » posa Lycurgue aux Lacédé-
 » moniens, de passer dans l'oisi-
 » veté tout le tems de leur vie,

» excepté celui où ils faisoient
 » la guerre. Il laissa tous les
 » arts & tous les métiers aux
 » esclaves & aux étrangers qui
 » habitoient parmi eux, & ne
 » mit entre les mains de ses
 » citoyens que le bouclier &
 » la lance. Sans parler du dan-
 » ger qu'il y avoit de souffrir,
 » que le nombre des esclaves
 » nécessaires pour cultiver les
 » terres, s'accrût à un tel
 » point, qu'il passât de beau-
 » coup celui des maîtres, ce
 » qui fut souvent parmi eux
 » une source de séditions, dans
 » combien de désordres un tel
 » loisir devoit-il plonger des
 » hommes toujours désœuvrés,
 » sans occupation journalière,
 » & sans travail réglé? C'est
 » un inconvénient qui n'est en-
 » core aujourd'hui que trop
 » ordinaire parmi la Noblesse,
 » & qui est une suite naturelle
 » de la mauvaise éducation
 » qu'on lui donne. Excepté le
 » tems de la guerre, la plupart
 » de nos gentilshommes pas-
 » sent leur vie dans une en-
 » tière inutilité. Ils regardent
 » également l'agriculture, les
 » arts, le commerce au-dessous
 » d'eux, & ils s'en croiroient
 » déshonorés. Ils ne savent
 » souvent manier que les armes.
 » Ils ne prennent des sciences
 » qu'une légère teinture, &
 » seulement pour le besoin; en-
 » core plusieurs d'entr'eux n'en
 » ont aucune connoissance, &
 » se trouvent sans aucun goût
 » pour la lecture. Ainsi, il
 » n'est pas étonnant que la ta-

» ble, le jeu, les parties de
 » chasse, les visites récipro-
 » ques, des conversations,
 » pour l'ordinaire, assez frivo-
 » les, fassent toute leur occu-
 » pation. Quelle vie pour des
 » hommes qui ont quelque es-
 » prit !

6.^o*Dureté à l'égard des Hilotes.*

» Lycurgue seroit absolument
 » inexcusable, s'il avoit donné
 » lieu, comme on l'en accuse,
 » à la dureté & à la cruauté
 » qu'on exerçoit dans la Répu-
 » blique contre les Hilotes. C'é-
 » toient des esclaves, dont les
 » Lacédémoniens se servoient
 » pour labourer leurs terres.
 » Non-seulement, ils les eni-
 » vroient, pour les faire pa-
 » roître en cet état devant leurs
 » enfans, & pour inspirer à
 » ceux-ci, une grande horreur
 » d'un vice si bas & si honteux,
 » mais ils les traitoient avec
 » la dernière barbarie, & se
 » croyoient permis de s'en dé-
 » faire par les voies les plus
 » violentes, sous prétexte
 » qu'ils étoient toujours prêts
 » à se révolter. Dans une oc-
 » casion, que Thucydide rap-
 » porte, deux mille de ces
 » Hilotes disparurent tout d'un
 » coup, sans qu'on sçût ce qu'ils
 » étoient devenus. Plutarque
 » prétend que cette coutume
 » barbare ne fut mise en usa-
 » ge que depuis Lycurgue, &
 » qu'il n'y eut aucuné part.

Pudeur & modestie absolument négligées.

» Mais, ce qui rend Lycur-
 » gue plus condamnable, & ce
 » qui fait mieux connoître dans
 » quelles ténèbres & dans quels
 » désordres le Paganisme étoit
 » plongé, c'est de voir le peu
 » d'égard qu'il a eu à la pu-
 » deur & à la modestie, dans
 » ce qui regarde l'éducation
 » des filles & les mariages ;
 » ce qui fut sans doute la source
 » des désordres qui regnoient
 » à Sparte, comme Aristote l'a
 » sagement observé. Quand on
 » compare à cette liberté effré-
 » née, les réglemens du plus
 » sage Législateur qu'ait eu l'An-
 » tiquité profane, la sainteté
 » & la pureté des loix de l'É-
 » vangile, on comprend quel-
 » le est la dignité & l'excel-
 » lence du Christianisme.

» On le comprend encore
 » d'une manière qui n'est pas
 » moins avantageuse, par la
 » comparaison même de ce que
 » les loix de Lycurgue sem-
 » blent avoir de plus louable,
 » avec celles de l'Évangile.
 » C'est une chose bien admi-
 » rable, il faut l'avouer, qu'un
 » peuple entier ait consenti à
 » un partage de terres, qui
 » égaloit les pauvres aux ri-
 » ches, & que par le change-
 » ment de monnoie, il se soit
 » réduit à une espèce de pau-
 » vreté. Mais, le Législateur
 » de Sparte, en établissant ces
 » loix, avoit les armes à la

» main. Celui des Chrétiens ne
 » dit qu'un mot. *Bienheureux*
 » *les pauvres d'esprit ; & des*
 » *milliers de Fideles, dans la*
 » *suite de tous les siècles, re-*
 » *noncent à tous leurs biens,*
 » *vendent leurs terres, quit-*
 » *tent tout, pour suivre Je-*
 » *sus-Christ pauvre.* »

14.^o

Des troupes chez les Lacédémoniens.

Les armées, à Sparte, étoient composées de quatre sortes de troupes, citoyens, alliés, mercénaires, esclaves. On imprimoit quelquefois aux soldats une marque sur la main, pour les distinguer, à la différence des esclaves à qui ce caractère étoit imprimé sur le front. Les interpretes croient que c'est par allusion à cette double coutume qu'il est marqué dans l'Apocalypse, *que tous étoient obligés de recevoir le caractère de la bête, en leur main droite, ou sur leur front ; & que saint Paul dit lui-même : Je porte imprimées sur mon corps, les marques du Seigneur Jesus.*

Les citoyens de Lacédémone étoient de deux sortes, ou ceux qui habitoient dans Sparte même, & qu'on appelloit Spartiates, ou ceux qui demeuroient à la campagne. Du tems de Lycurgue, les Spartiates montoient à neuf mille, & les autres à trente mille. Il paroît que ce nombre étoit un peu diminué du tems de Xerxès, puisque Démarate, en parlant des troupes La-

cédémoniennes , ne compte que huit mille Spartiates. Ces derniers étoient l'élite de la nation, & l'on peut juger du cas qu'on en faisoit , par l'inquiétude où fut la République , pour les trois ou quatre cens qui furent assiégés par les Athéniens dans la petite île de Sphactérie , & qui y furent faits prisonniers. En général , les Lacédémoniens ménageoient fort les troupes du pais , & n'en envoyoient que peu dans les armées ; mais , ce peu en faisoit la plus grande force. Comme on demandoit un jour à un Général Lacédémonien , combien il y avoit de Spartiates dans l'armée : *Au-tant qu'il en faut* , dit-il , *pour repousser l'ennemi*. Ils servoient l'État à leurs dépens , & ce ne fut que dans la suite des tems qu'ils reçurent du public la solde.

Les alliés faisoient le grand nombre des troupes dans cette République , & ils étoient stipendiés par les villes qui les envoyoient.

On appelloit mercénaires les troupes étrangères , qui étoient soudoyées par la République , au secours de laquelle elles étoient appelées.

Les Spartiates ne marchaient jamais sans quelques Hilotes , & nous voyons que dans la bataille de Platées , chaque citoyen en avoit sept. Je ne crois pas que ce nombre fût fixe , & je ne comprends pas bien même , à quel usage ils étoient destinés. C'auroit été une bien mauvaise

politique , de mettre les armes entre les mains d'un grand nombre d'esclaves , fort mécontents , pour l'ordinaire , de leurs maîtres , qui les traitoient durement , & qui en auroient eu tout à craindre dans un combat. Cependant , Hérodote les représente comme des troupes armées à la légère.

L'infanterie étoit composée de deux sortes de soldats , les uns étoient armés pesamment , & portoient de grands boucliers , des lances , des demi-piques , des sabres ; ils faisoient la principale force de l'armée. Les autres étoient armés à la légère , c'est-à-dire , d'arcs & de frondes. On les plaçoit ordinairement au front de la bataille ou sur les aîles , comme en première ligne , pour tirer des fleches & lancer des javelots & des pierres contre l'ennemi ; & leurs décharges faites , ils se retiroient par les intervalles derrière leurs bataillons , comme en seconde ligne , pour y continuer à jeter leurs traits.

Thucydide , en décrivant la bataille de Mantinée , divise ainsi les troupes Lacédémoniennes. Il y avoit sept régimens de quatre compagnies chacun , sans compter les Squirites , qui étoient au nombre de six cens , c'étoient des gens de cheval. La compagnie étoit , selon l'interprete Grec , de cent vingt hommes , & se divisoit en quatre escouades , chacune de trente-deux hommes. Ainsi le régiment montoit en tout à cinq

cens douze hommes, & les sept ensemble à trois mille cinq cens quatre - vingt - quatre. Chaque escouade avoit quatre hommes de front, sur huit de hauteur; car, c'est la hauteur ordinaire des files, mais que les Officiers pouvoient changer, selon le besoin.

Les Lacédémoniens ne commencerent proprement à faire usage de la cavalerie que depuis la guerre contre ceux de Messene, où ils en sentirent le besoin. Ils tiroient leurs cavaliers principalement d'une petite ville assez voisine de Lacédémone, appelée Scircs, d'où ces cavaliers furent nommés Scirites ou Squirites. Ils étoient toujours à la pointe de l'aîle gauche, & cette place leur apportenoit de droit.

15.^o

Caractère des Lacédémoniens.

M. Bossuet nous a tracé le caractère des Lacédémoniens, en en faisant un parallele avec celui des Athéniens. M. Rollin a copié cet endroit de M. Bossuet, dans son histoire ancienne. On nous permettra de le copier aussi parce qu'il fait connoître à fond le génie des deux peuples.

» Parmi toutes les Républi-
 » ques dont la Grece étoit com-
 » posée, Athènes & Lacédé-
 » mone étoient sans comparai-
 » son les principales. On ne
 » peut avoir plus d'esprit qu'on
 » en avoit à Athènes, ni plus
 » de force qu'on en avoit à

» Lacédémone. Athènes vouloit
 » le plaisir; la vie de Lacé-
 » démone étoit dure & labo-
 » rieuse, l'une & l'autre ai-
 » moit la gloire & la liberté.
 » Mais, à Athènes, la liberté
 » tendoit naturellement à la
 » licence; & contrainte par des
 » loix sévères à Lacédémone,
 » plus elle étoit réprimée au-
 » dedans, plus elle cherchoit
 » à s'étendre en dominant au-
 » dehors. Athènes vouloit aussi
 » dominer, mais par un autre
 » principe. L'intérêt se mêloit
 » à la gloire. Ses citoyens ex-
 » celloient dans l'art de navi-
 » guer, & la mer, où elle
 » regnoit, l'avoit enrichie.
 » Pour demeurer seule maîtresse
 » de tout le commerce, il
 » n'y avoit rien qu'elle ne
 » voulût assujettir, & ses ri-
 » chesses, qui lui inspiroient
 » ce désir, lui fournissoient le
 » moyen de le satisfaire. Au
 » contraire, à la Lacédémone,
 » l'argent étoit méprisé. Com-
 » me toutes les loix tendoient
 » à faire une République guer-
 » rière, la gloire des armes
 » étoit le seul charme, dont
 » les esprits de ses citoyens
 » fussent possédés. Dès-là na-
 » turellement elle vouloit do-
 » miner; & plus elle étoit au-
 » dessus de l'intérêt, plus elle
 » s'abandonnoit à l'ambition.
 » Lacédémone, par sa vie
 » réglée, étoit ferme dans ses
 » maximes & dans ses desseins.
 » Athènes étoit plus vive, &
 » le peuple y étoit trop maî-
 » tre. La philosophie & les

» loix faisoient, à la vérité,
 » de beaux effets dans des na-
 » turels si exquis; mais, la rai-
 » son toute seule n'étoit pas
 » capable de les retenir. Un
 » sage Athénien, & qui con-
 » noissoit admirablement le na-
 » turel de son pays, nous ap-
 » prend que la crainte étoit
 » nécessaire à ces esprits trop
 » vifs & trop libres; & qu'il
 » n'y eut plus moyen de les
 » gouverner, quand la victoi-
 » re de Salamine les eût rassu-
 » rés contre les Perses.

» Alors, deux choses les per-
 » dirent, la gloire de leurs
 » belles actions, & la sûreté
 » où ils croyoient être. Les
 » Magistrats n'étoient plus
 » écoutés, & comme la Perse
 » étoit affligée par une excessi-
 » ve sujettion, Athènes, dit
 » Platon, ressentit les maux
 » d'une excessive liberté.

» Ces deux grandes Répu-
 » bliques, si contraires dans
 » leurs mœurs & dans leur
 » conduite, s'embarassoient
 » l'une l'autre dans le dessein
 » qu'elles avoient d'affujettir
 » toute la Grece, de sorte qu'el-
 » les étoient toujours enne-
 » mies, plus encore par la
 » contrariété de leurs intérêts,
 » que par l'incompatibilité de
 » leurs humeurs.

» Les villes Grecques ne
 » vouloient la domination ni de
 » l'une ni de l'autre; car,
 » outre que chacune souhaitoit
 » pouvoir conserver sa liberté,
 » elles trouvoient l'empire de
 » ces deux Républiques trop

» fâcheux. Celui de Lacédé-
 » mone étoit dur. On remar-
 » quoit dans son peuple, je ne
 » sçais quoi de farouche. Un
 » Gouvernement trop rigide
 » & une vie trop laborieuse
 » y rendoient les esprits trop
 » fiers, trop austères & trop
 » impérieux; joint qu'il falloit
 » se résoudre à n'être ja-
 » mais en paix sous l'Empire
 » d'une ville, qui étant formée
 » pour la guerre, ne pouvoit
 » se conserver qu'en la conti-
 » nuant sans relâche. Ainsi,
 » les Lacédémoniens vouloient
 » commander, & tout le mon-
 » de craignoit qu'ils ne com-
 » mandassent.

» Les Athéniens étoient natu-
 » rellement plus doux & plus
 » agréables. Il n'y avoit rien
 » de plus délicieux à voir que
 » leur ville, où les festins &
 » les jeux étoient perpétuels,
 » où l'esprit, où la liberté &
 » les passions donnoient tous
 » les jours de nouveaux spec-
 » tacles. Mais, leur conduite
 » inégale déplaisoit à leurs
 » alliés, & étoit encore plus
 » insupportable à leurs sujets.
 » Il falloit essuyer les bizar-
 » reries d'un peuple flatté,
 » c'est-à-dire, selon Platon,
 » quelque chose de plus dan-
 » gereux que celle d'un Prince
 » gâté par la flatterie.

» Ces deux villes ne permet-
 » toient point à la Grece de de-
 » meurer en repos. On a vu la
 » guerre du Péloponnèse, &
 » les autres toujours causées,
 » ou entretenues par les jalou-

» fies de Lacédémone & d'A-
 » thènes. Mais, ces mêmes ja-
 » lousies, qui troubloient la
 » Grece, la soutenoient en
 » quelque façon, & l'empê-
 » choient de tomber dans la
 » dépendance de l'un ou de
 » l'autre de ces Républiques.

» Les Perses apperçurent
 » bien-tôt cet état de la Grece.
 » Ainsi, tout le secret de la po-
 » litique étoit d'entretenir ces
 » jalousies & de fomentér ces
 » divisions. Lacédémone, qui
 » étoit la plus ambitieuse, fut
 » la première à les faire entrer
 » dans les querelles des Grecs.
 » Ils y entrèrent dans le dessein
 » de se rendre maîtres de toute
 » la nation; & soigneux d'affoi-
 » blir les Grecs les uns par les
 » autres, ils n'attendoient que le
 » moment de les accabler tous
 » ensemble. Déjà les villes de
 » la Grece ne regardoient dans
 » leurs guerres que le Roi de
 » Perse, qu'elles appelloient le
 » grand Roi, ou le Roi par excel-
 » lence, comme si elles se fussent
 » déjà comptées pour sujettes.
 » Mais, il n'étoit pas possible
 » que l'ancien esprit de la Gre-
 » ce ne se réveillât à la veil-
 » le de tomber dans la servi-
 » tude & entre les mains des
 » Barbares.

» De petits rois Grecs en-
 » treprirent de s'opposer à ce
 » grand Roi, & de ruiner son
 » Empire. Avec une petite ar-
 » mée, mais nourrie dans la
 » discipline que nous avons
 » vue, Agésilaüs, roi de La-
 » cédémone, fit trembler les

» Perses dans l'Asie mineure,
 » & montra qu'on les pouvoit
 » abattre. Les seules divisions
 » de la Grece arrêterent ses
 » conquêtes. La fameuse re-
 » traite des dix mille Grecs,
 » qui, après la mort du jeune
 » Cyrus, malgré les troupes
 » victorieuses d'Artaxerxe, tra-
 » verserent quelque tems au-
 » paravant en corps d'armée
 » tout l'empire des Perses, &
 » retournerent dans leur païs;
 » cette action, dis-je, montra
 » à la Grece plus que jamais,
 » qu'elle nourrissoit une milice
 » invincible, à laquelle tout
 » devoit céder, & que ses
 » seules divisions la pouvoient
 » soumettre à un ennemi, trop
 » foible pour lui résister, quand
 » elle seroit unie.»

I I I.

*Description Topographique de la
 ville de Lacédémone
 ou Sparte.*

Il y avoit dans cette ville
 beaucoup de choses dignes de
 curiosité; en premier lieu la
 place publique, où se tenoit le
 Sénat des vieillards, le Sénat
 de ceux qui étoient les conser-
 vateurs des loix, le Sénat des
 Ephores, & celui de ces Ma-
 gistrats qu'on appelloit Bi-
 diéens.

Le plus bel édifice qu'il y eût
 dans la place, c'étoit le porti-
 que des Perses, ainsi nommé,
 parce qu'il avoit été bâti des
 dépouilles remportées sur les
 Perses; dans la suite, on l'avoit

beaucoup agrandi & orné, pour le faire de la magnificence dont il étoit du tems de Pausanias. Tous les Chefs de l'armée des Barbares, & entr'autres Mar-donius fils de Gobryas, avoient là chacun leur statue de marbre blanc, & ces statues étoient sur autant de colonnes. On y voyoit aussi la statue d'Artémise, fille de Lygdamis & reine d'Halicarnasse. Après le portique des Perses, ce qu'il y avoit de plus beau à voir dans cette place, c'étoient deux temples, dont l'un étoit consacré à Jule César, qui le premier voulut regner sur les Romains, & changea la forme de leur gouvernement, l'autre à Auguste qui affermit la Monarchie, & acquit encore plus de gloire & d'autorité que Jule César.

Dans la même place, il y avoit trois statues, l'une d'Apollon Pythæus, l'autre de Diane, & la troisième de Latone. L'endroit où étoient ces statues, étoit une enceinte qu'ils appelloient du nom de chœur, parce que dans ces jeux publics auxquels les jeunes gens s'exerçoient & qui se célébroient avec beaucoup de solennité, toute la jeunesse de Sparte alloit-là former des chœurs de musique en l'honneur d'Apollon. Près delà étoient plusieurs temples, l'un consacré à la Terre, l'autre à Jupiter Agoræus, un autre à Minerve Agoræa, & un quatrième à Neptune surnommé Asphalius. Apollon & Junon avoient aussi chacun le leur.

On voyoit encore une grande statue qui représentoit le peuple de Sparte, & un peu plus bas le temple des Parques. Tout joignant ce temple étoit le tombeau d'Oreste, car ses os, en conséquence d'un oracle, furent rapportés de Tégée à Sparte, & déposés en ce lieu-là. Au près de sa sépulture, on faisoit remarquer le portrait du roi Polydore fils d'Alcamène. Au même lieu, il y avoit un Mercure qui portoit un petit Bacchus, & ce Mercure étoit surnommé Agoræus. Là étoient aussi rangées d'anciennes statues que représentoient les Ephores de ces tems-là. Parmi ces statues se voyoient le tombeau d'Épiménide & celui d'Apharéus fils de Périérès. Du côté où étoient les Parques, on voyoit les salles où les Lacédémoniens prenoient ces repas publics, qu'ils appelloient *Phiditia*, & là étoient aussi Jupiter hospitalier & Minerve hospitalière.

Au-dessus du Sénat des Bidiens, il y avoit un temple de Minerve, où l'on dit qu'Ulysse consacra une statue à la Déesse sous le nom de Minerve Céleuthéa, comme un monument de la victoire qu'il avoit remportée sur les amans de Pénélope, & il avoit fait bâtir sous le même nom, trois temples en trois endroits différens. Au bout de la rue des Barrières, on trouvoit une sépulture de Héros, entr'autres celle d'Iops, qu'on croyoit avoir

vécu environ le tems de Lélex & de Mylès, celle encore d'Amphiaräus fils d'Oïclès; on disoit que c'étoient les enfans de Tyndare, qui lui avoient élevé ce tombeau comme à leur cousin-germain; celle enfin de Lélex même. Assez près delà étoit le temple de Neptune surnommé Ténarius, aussi n'appelloient-ils pas ce temple autrement que le Ténare. Près delà, on voyoit une statue de Minerve qui fut consacrée, disoient-ils, par les Lacédémoniens qui allèrent se transplanter en Italie & sur-tout à Tarente. Du même côté, il y avoit la place Hellénienne, ainsi nommée parce que dans le tems que Xerxès passa en Europe, toutes les villes Grecques qui prirent les armes contre lui, envoyèrent leurs députés à Sparte, & que ces députés s'abouchèrent là, pour aviser aux moyens de résister à une puissance si formidable. D'autres disent que cette dénomination étoit encore plus ancienne, & qu'elle venoit de ce que tous les Princes de la Grece, ayant pour l'amour de Ménélaüs entrepris le siege de Troie, ils s'assemblerent en ce lieu pour délibérer sur cette expédition, & sur les moyens de tirer vengeance de Pâris qui avoit enlevé Hélène. Près de cette place on montroit le tombeau de Talhybius; mais, ceux d'Égium en Achaïe avoient aussi dans le marché de leur ville, un tombeau qu'ils assuroient être celui de Talhybius.

Au sortir de la place, par la rue des Barrières, on trouvoit une maison appelée le Boonete. Dans le même quartier, on voyoit un autel dédié à Apollon Acritas, un temple de la Terre, qu'on nommoit Gasepton, & un peu au-dessus un autre temple d'Apollon, surnommé Maléatès. Après avoir passé la rue des Barrières, près des murs de la ville, on trouvoit une chapelle dédiée à Dictynne, & ensuite les tombeaux de ces Rois qu'on appelloit Eurypontides. Auprès de la place Hellénienne, il y avoit le temple d'Arfinoé, fille de Leucippe, & belle-sœur de Castor & Polux. Du côté des remparts, on voyoit un temple de Diane, & un peu plus loin la sépulture de ces devins, qui vinrent d'Élis, & qu'on appelloit Jamides. Maron & Alphée avoient aussi là leurs temples; c'étoient deux grands Capitaines qui, après Léonidas, signalèrent le plus leur courage au combat des Thermopyles. A quelques pas de-là, on voyoit le temple de Jupiter Tropéüs, qui fut bâti par les Doriens, après qu'ils eurent subjugué les Achéens, qui étoient alors en possession de la Laconie, & nommément les Amycléens. Mais, de tous les temples qui étoient à Sparte, le plus révééré étoit celui de la mere des Dieux. Derrière ce temple, on voyoit encore le monument Héroïque d'Hippolyte, fils de Thésée, & celui d'Aulon Arcadien, fils de Télémène.

La grande place de Sparte avoit encore une autre issue ; & de ce côté-là , on trouvoit un édifice où les habitans venoient prendre le frais. Près de-là étoit une rotonde où il y avoit deux statues , l'une de Jupiter Olympien , l'autre de Vénus Olympienne. On trouvoit ensuite le tombeau de Cynortas , fils d'Amyclas , & un peu plus loin celui de Castor , avec son temple , qui étoit tout auprès. Car , les Spartiates prétendoient que Castor & Pollux , tous deux fils de Tyndare , ne furent mis au rang des Dieux , que quarante ans après les combats , où ils se signalèrent contre Lyncée & Ida ; on montrait aussi le tombeau de ces deux fils d'Apharéus , auprès de l'édifice dont nous avons parlé. Cependant , il y a plus d'apparence que leur sépulture étoit chez les Messéniens. Auprès de la chapelle de Vénus Olympienne , on voyoit un temple de Proserpine Conservatrice , bâti à ce que l'on disoit , par Orphée de Thrace , & selon d'autres , par cet Abaris , qui étoit venu des pays Hyperboréens.

Apollon Carnéus , surnommé le Domestique , étoit honoré à Sparte , avant même le retour des Héraclides dans le Péloponnèse , & il eut d'abord un oratoire dans la maison du devin Crius. On lui bâtit ensuite un temple , auprès duquel on voyoit la statue d'Aphétéus. Du même côté , mais un peu au-dessus , on trouvoit des portiques

de figure quarrée , où l'on venoit anciennement toutes sortes de mercerie. A quelques pas de-là étoient trois autels dédiés à Jupiter Aubulius , à Minerve Ambulia , & aux Dioscures qui avoient aussi le surnom d'*Ambulii*. Vis-à-vis étoit une éminence appelée Colona , où il y avoit un temple de Bacchus Colonnate ; ce temple tenoit presque à un bois , consacré à ce héros qui avoit eu l'honneur de conduire Bacchus à Sparte. Du temple de Bacchus à celui de Jupiter Évanémus , il n'y avoit pas loin ; & de ce dernier on voyoit le monument héroïque de Pleuron , dont les enfans de Tyndare descendoient par leur mere ; car , selon le poète Asius , Thestius , pere de Léda , étoit fils d'Agénor & petit-fils de Pleuron. Près de-là étoit une colline , où Junon Argiva avoit un temple qui avoit été consacré , dit-on , par Eurydice , fille de Lacédémon & femme d'Acristus , qui étoit fils d'Abas ; car , pour le temple de Junon Hyperchiria , il fut bâti par le conseil de l'oracle , dans le tems que le fleuve Eurotas inondoit toute la campagne. Sur le chemin qui menoit à la colline , on trouvoit à droite une statue d'un certain Hésymoclès , fils d'Hippothène ; ce Lacédémonien fut couronné onze fois pour avoir remporté le prix de la lutte aux jeux Olympiques , & son pere l'emporta encore sur lui ayant été couronné douze fois.

Si , en sortant de la place , on

alloit au couchant, on voyoit le cénotaphe de Brasidas, fils de Tellis, & ensuite le Théâtre; il étoit bâti de marbre blanc & c'étoit un très-bel édifice. Vis-à-vis le théâtre étoit le tombeau du Roi Pausanias, qui commandoit les Lacédémoniens au combat de Platées; la sépulture de Léonidas étoit tout auprès. Tous les ans, on faisoit les oraisons funebres de ces grands Capitaines sur leurs tombeaux, & ces oraisons étoient suivies de jeux funéraires, où il n'y avoit que les Lacédémoniens qui fussent reçus à disputer le prix. Léonidas étoit véritablement inhumé en ce lieu là, car ses os furent rapportés des Thermopyles par Pausanias, quarante ans après sa mort. Là se voyoit aussi une colonne sur laquelle étoient gravés les noms de ces braves hommes, qui soutinrent l'effort des Perses aux Thermopyles, & non-seulement leurs noms, mais ceux de leurs peres.

Il y avoit un quartier de la ville, qu'on nommoit le Théoménide, où étoient les tombeaux des rois Agides. Le Leshé étoit tout auprès, c'étoit le lieu où les Crotanes s'assembloient, & les Crotanes n'étoient autre chose que la cohorte des Pitantes. On trouvoit ensuite le temple d'Esculape, qu'on nommoit ordinairement l'Énapadon, & un peu plus loin le tombeau de Ténarus, d'où un promontoire fort connu qui avançoit dans la mer,

avoit pris sa dénomination. Dans le même quartier on voyoit le temple de Neptune Hippocurius, & celui de Diane Égénéa; en retournant vers le Leshé on trouvoit sur son chemin le temple de Diane Ifforia, autrement dite Limnéa; ce n'est pas même de Diane à proprement parler, mais de la Britomartis des Crétois. Près de ces tombeaux des Agides on voyoit une colonne, sur laquelle on avoit gravé les victoires qu'un Lacédémonien, nommé Anchionis, avoit remportées au nombre de sept, tant à Olympie qu'ailleurs, sçavoir, quatre à la simple course, & trois autres à la course doublée; car, ce n'étoit pas encore la coutume de finir les jeux en courant avec le bouclier. Il y avoit encore dans le même quartier un temple de Thétis. Pour le culte de Cérès Chthonia, les Lacédémoniens prétendoient l'avoir reçu d'Orphée; mais, on croit qu'ils l'avoient pris plutôt des habitants d'Hermione, chez qui cette Déesse étoit honorée sous le même nom. On voyoit aussi à Sparte un temple de Sérapis, & un temple de Jupiter Olympien; le premier étoit des plus récents.

Il ne faut point oublier un endroit de la ville appelé Dromos, où les jeunes gens s'exerçoient à la course. En y entrant du côté qui regardoit la sépulture des Agides, on voyoit à main gauche le tombeau d'Eumédès, qui étoit un des fils

d'Hippocoon & à quelques pas de la une vieille statue d'Hercule. C'étoit à ce Dieu & en ce lieu là que sacrifioient les jeunes gens qui sortoient de l'adolescence, pour entrer dans la classe des hommes. Le Dromos avoit deux Gymnases ou lieux d'exercices, dont l'un avoit été consacré à cet usage par Euryclide de Sparte. Au dehors & près de la statue d'Hercule on monroit une maison qui appartenoit à un particulier, & qui étoit autrefois la maison de Ménélaüs. Plus loin, on trouvoit les temples des Dioscures, des Graces, de Lucine; d'Apollon Carnéüs & de Diane Hégémaque. A droite du Dromos étoit le temple d'Agnitas, c'étoit un furnom qui avoit été donné à Esculape à cause du bois dont sa statue étoit faite. Après avoir passé le temple d'Esculape, on voyoit un trophée que Pollux, à ce que l'on dit, érigea lui-même après la victoire qu'il remporta sur Lyncée; & c'est ce qui semble confirmer l'opinion de ceux qui croyoient que les enfans d'Apharéüs n'avoient point leur sépulture à Sparte. Les Dioscures avoient leurs statues à l'entrée du Dromos, comme des divinités qui présidoient à la barrière. En avançant plus loin; on voyoit le monument héroïque d'Alcon; cet Alcon passoit pour être un fils d'Hippocoon. A quelques pas de - là étoit le temple de Neptune, furnommé Domatitès.

Plus loin c'étoit un endroit qu'on nommoit le Plataniste, à cause de la quantité des grands Platanes dont il étoit rempli. Les jeunes Spartiates faisoient leurs combats dans cette plaine, qui étoit toute entourée de l'Euripe, comme une île au milieu de la mer; on y passoit sur deux ponts; à l'entrée de l'un il y avoit une statue d'Hercule, & à l'entrée de l'autre un portrait de Lycurgue. Car, Lycurgue avoit fait des loix non-seulement pour la République en général, mais aussi pour les exercices & les combats des jeunes gens; ainsi, la jeunesse Lacédémonienne avoit ses usages particuliers. En effet, dans le college où les jeunes gens étoient élevés, ils sacrifioient avant que d'aller au combat. Ce college étoit hors de la ville, & près du quartier qu'on appelloit Thérapné. Les deux corps de combattans immoloient le petit d'une chienne au dieu Mars, ne croyant pas pouvoir offrir au plus courageux des Dieux une victime plus agréable, que l'animal le plus courageux qu'il y ait entre les animaux domestiques. Les jeunes gens après leur sacrifice prenoient deux sangliers apprivoisés, & les menaient avec eux pour les faire battre l'un contre l'autre; chaque troupe s'intéressoit pour le sien, il arrivoit même d'ordinaire que la troupe dont le sanglier avoit été victorieux dans le Plataniste, étoit celle-là même qui rem-

portoit la victoire. Voilà ce qu'ils pratiquoient entr'eux dans leur college. Le lendemain sur le midi, ils passoient dans la plaine dont nous avons parlé, après avoir tiré au sort la nuit de devant, pour sçavoir par quel côté chaque troupe prendroit le chemin du rendez-vous; car, comme nous avons dit, il y avoit deux ponts, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Le signal donné, ils se battoient à coups de poing, à coups de pied, ils se mordoient de toutes leurs forces & s'entr'arrachotent les yeux; on les voyoit se battre à outrance, tantôt un contre un, tantôt par pelotons, & tantôt tous ensemble, chaque troupe faisant tous ses efforts pour faire reculer l'autre, & pour la pousser dans l'eau, qui étoit derrière.

Vers ce bois de Platanes, on voyoit aussi le monument héroïque de Cynisca, fille du roi Archidame, la première personne de son sexe qui eût pris plaisir à nourrir des chevaux, & la première qui sur un char attelé de quatre chevaux, ait remporté le prix de la course aux jeux Olympiques. Derrière un portique qui étoit là, on trouvoit encore d'autres monumens héroïques, comme ceux d'Alcime & d'Enaréphore, un peu plus loin celui de Dorcée, & au-dessus celui de Sébrus; c'étoient, à ce qu'on disoit, deux fils d'Hippocoon. Dorcée avoit donné son nom à une fontaine qui étoit dans le voisinage,

& Sébrus le sien à une rue de ce quartier-là. A droite du monument de Sébrus, on remarquoit le tombeau d'Alcman qui avoit fait de si beaux cantiques, quoiqu'écrits dans la langue du país, c'est-à-dire, en une langue dont les mots n'avoient aucune douceur. Là se trouvoient aussi le temple d'Hélène & celui d'Hercule, le premier plus près de la sépulture d'Alcman, le second tout près des murs de la ville; dans ce dernier il y avoit une statue d'Hercule armé; on disoit qu'Hercule étoit représenté ainsi à cause de son combat avec Hippocoon & avec ses enfans. Et la raison que l'on donnoit de la haine d'Hercule contre cette famille, c'est que ce héros étant venu à Sparte pour se faire purifier du meurtre d'Iphitus, Hippocoon & ses enfans s'y opposerent, ne le trouvant pas digne de cette grace.

Lorsqu'au sortir du Dromos, on alloit du côté de l'Orient, on trouvoit un temple dédié à Minerve Axiopœnas ou vengeresse; on prétend que ce fut Hercule qui le fit bâtir après la terrible vengeance qu'il tira d'Hippocoon & de ses fils; & ce surnom venoit de ce qu'autrefois les châtimens des hommes étoient appelés du nom de *pæne*. Minerve avoit encore dans cette rue un temple, que l'on trouvoit à gauche au sortir du Dromos. On affuroit que ce temple avoit été consacré par Théras, fils d'Autésion, petit-fils de Tisamène & arrière-petit-fils de

Therfandre , lorsqu'il mena une colonie dans l'isle de Calliste , qui depuis prit le nom de Théra. Ensuite, on voyoit le temple d'Hippothene , homme célèbre pour avoir été plusieurs fois vainqueur à la lutte. On lui rendoit des honneurs divins suivant un certain oracle , & en l'honorant on croyoit honorer Neptune même. Vis-à-vis de ce temple , il y avoit une statue qui représentoit Mars enchaîné, sur le même fondement que l'on voyoit à Athènes une victoire sans ailes ; car , les Lacédémoniens s'étoient imaginés que Mars étant enchaîné demeureroit toujours avec eux , comme les Athéniens ont cru que la Victoire n'ayant point d'ailes, elle ne pourroit s'envoler ailleurs ni les quitter ; c'est la raison qui avoit porté ces deux peuples à représenter ainsi ces Divinités.

Il y avoit encore à Sparte un autre Lescché qu'on nommoit le Pœcile , & tout auprès on voyoit les monumens héroïques de Cadmus, fils d'Agénor, d'Eolycus, fils de Theras , & d'Egée, fils d'Eolycus. On disoit que c'étoient Mésis , Léas & Europas, fils d'Hyrée , & petit-fils d'Egée , qui avoient fait élever ces monumens. Ils y avoient même ajouté celui d'Amphiloque , parce que Tisamène leur ancêtre étoit né de Démonasse , sœur d'Amphiloque.

Les Lacédémoniens étoient les seuls Grecs qui révérassent Ju-

non sous le nom de la déesse Egophage , & qui lui immolaient une chevre. Ils prétendoient que le temple que cette Déesse avoit chez eux , avoit été bâti par Hercule.

Si on reprenoit ensuite le chemin du théâtre , on voyoit un temple de Neptune Génethlius & deux monumens héroïques , l'un de Cléodée , fils d'Hyllus, l'autre d'Æbalus. Esculape avoit plusieurs temples dans Sparte , mais le plus célèbre de tous , c'étoit celui qui étoit auprès du Boonete , & à la gauche duquel on voyoit le monument héroïque de Télécus. Plus avant, on découvroit une petite colline , au haut de laquelle il y avoit un vieux temple de Vénus , & dans ce temple une statue qui représentoit la Déesse armée ; c'étoit un temple singulier & le seul qu'on eût vu bâti de cette manière ; car , à proprement parler , c'étoient deux temples l'un sur l'autre ; celui de dessus étoit dédié à Morpho , mais Morpho n'étoit qu'un surnom de Vénus ; la Déesse y étoit voilée , & elle avoit des chaînes aux pieds ; les Lacédémoniens disoient que c'étoit Tyndare qui lui avoit mis ces chaînes pour donner à entendre combien la fidélité des femmes envers leurs maris doit être inviolable ; d'autres disoient pour se venger de Vénus , à qui il imputoit l'incontinence & les adultères de ses propres filles. Le temple le plus proche qui se présentait ensuite, c'étoit

c'étoit celui d'Hilaïre & de Phœbé. Des femmes de Sparte filoient tous les ans une tunique pour la statue d'Apollon qui étoit à Amycles, & le lieu où elles filoient, s'appelloit par excellence la tunique. Auprès étoit une maison qu'habitoient autrefois les fils de Tyndare, & qu'acheta depuis un particulier de Sparte, nommé Phormion.

En allant vers la porte de la ville, on trouvoit sur son chemin le monument héroïque de Chilon, qui fut autrefois en grande réputation de sagesse, & celui d'un héros Athénien qui étoit l'un des principaux de cette colonie que Doriëus, fils d'Anaxandride, débarqua en Sicile. Les Lacédémoniens avoient bâti aussi un temple à Lycurgue leur Législateur, comme à un Dieu; derrière son temple on voyoit le tombeau de son fils Eucosmus, auprès d'un autel qui étoit dédié à Lathria & à Anaxandra; c'étoient deux sœurs jumelles qu'épousèrent les deux fils d'Aristodème qui étoient aussi jumeaux. Vis-à-vis du temple de Lycurgue, étoit la sépulture de Théopompe, fils de Nicandre, & celle de cet Eurybiade qui commandoit la flotte des Lacédémoniens au combat d'Artémisium, & à celui de Salamine contre les Perses. Ensuite, on trouvoit le monument héroïque d'Astrabacus. Delà on passoit dans une rue nommée Limnée, où il y avoit un temple dédié à Diane Orthia, on pré-

tendoit que la statue de la déesse étoit celle-là même qu'Oreste & Iphigénie enleverent de la Taurique.

Du temple de Diane il n'y avoit pas loin à celui de Lucine; les Lacédémoniens disoient que c'étoit l'oracle de Delphes qui leur avoit conseillé de bâtir celui-ci, & d'honorer Lucine comme une Déesse. Ils n'avoient point de citadelle bâtie sur une hauteur, comme la Cadmée à Thèbes, ou Larissa à Argos; mais, ils avoient plusieurs collines dans l'enceinte de leur ville, & la plus haute de ces collines leur tenoit lieu de citadelle. Minerve y avoit son temple sous les noms de Minerve Poliuchos & Chalciecos. Tyndare commença cet édifice; après lui ses enfans, entreprirent de l'achever, & d'y employer le prix des dépouilles qu'ils avoient remportées sur les Aphidnéens; mais, l'entreprise étant encore restée imparfaite, les Lacédémoniens, long-tems après, construisirent un nouveau temple qui étoit tout d'airain, comme la statue de la Déesse. L'ouvrier, dont ils se servirent, fut Gitiadas, originaire & natif du pays; il avoit fait aussi plusieurs cantiques, & entr'autres un hymne pour Minerve sur des airs Doriens. Au-dedans du temple, la plupart des travaux d'Hercule étoient gravés sur l'airain, tant les aventures que l'on connoissoit sous ce nom, que plusieurs autres dangers que ce Hé-

ros avoit courus volontairement, & dont il étoit glorieusement sorti. Là étoient aussi gravés les exploits des Tyndarides, & sur-tout l'enlèvement des filles de Leucippe. Ensuite, on voyoit d'un côté Vulcain qui dégageoit sa mere de ses chaînes ; d'un autre côté, Persée prêt à partir pour aller combattre Méduse en Libye ; des nymphes lui mettoient un casque sur la tête & des talonnières aux pieds, afin qu'il pût voler en cas de besoin. On n'avoit pas oublié tout ce qui avoit rapport à la naissance de Minerve ; mais, ce qui effaçoit tout le reste, c'étoient un Neptune & une Amphitrite qui étoient d'une beauté merveilleuse. On trouvoit ensuite une chapelle de Minerve Ergané. Aux environs du temple, il y avoit deux portiques, l'un au midi, l'autre au couchant. Vers le premier, étoit une chapelle de Jupiter surnommé Cosmétès, & devant cette chapelle le tombeau de Tyndare. Sur le second portique, on voyoit deux aigles éployés, qui portoient chacun une victoire ; c'étoit un présent de Lyfandre, & en même-tems un monument des deux victoires qu'il avoit remportées, l'une près d'Éphèse sur Antiochus, lieutenant d'Alcibiade, qui commandoit les galères d'Athènes, l'autre encore sur la flotte Athénienne qu'il défit entièrement à Egospotamos. A l'aîle gauche du temple d'airain, il y avoit une chapelle consacrée aux Muses, parce que les

Lacédémoniens marchoient à l'ennemi, non au son de la trompette, mais au son des flûtes & de la lyre.

Derrière le temple étoit la chapelle de Vénus Aréa, où l'on voyoit des statues de bois aussi anciennes qu'il y en eût dans toute la Grece. A l'aîle droite, on voyoit un Jupiter en bronze, qui étoit de toutes les statues de bronze la plus ancienne. Ce n'étoit point un ouvrage d'une seule & même fabrique ; il avoit été fait successivement & par pieces, ensuite ces pieces avoient été si bien enchassées, si bien jointes ensemble avec des cloux, qu'elles faisoient un tout fort solide. A l'égard de cette statue de Jupiter, on disoit que c'étoit Léarque de Rhégium qui l'avoit faite ; selon quelques-uns, c'étoit un élève de Dipœne & de Scyllis, & selon d'autres, de Dédale même. De ce côté-là étoit un endroit appelé Scénoma où l'on trouvoit le portrait d'une femme. Les Lacédémoniens disoient que c'étoit Euryléonis, qui se rendit célèbre pour avoir conduit un char à deux chevaux dans la carrière ; & remporté le prix aux jeux Olympiques. A l'autel même du temple de Minerve, il y avoit deux statues de ce Pausanias qui commandoit l'armée de Lacédémone au combat de Platées.

Après ces statues, on en voyoit une de Vénus surnommée Ambologéra, celle-ci avoit été érigée par l'avis de l'oracle, en-

fuire celle du Sommeil & de la Mort , qui sont freres au rapport d'Homère dans l'Iliade. Si de-là on passoit dans la rue Alpia , on trouvoit le temple de Minerve Ophthalmitis ; on disoit que c'étoit Lycurgue même qui avoit consacré ce temple sous ce titre à Minerve , en mémoire de ce que dans une émeute , ayant eu un œil crevé par Alcandre à qui ses loix ne plaisoient pas , il fut sauvé en ce lieu-là par le peuple , sans le secours duquel il auroit peut-être perdu l'autre œil & la vie même. Plus loin , on trouvoit le temple d'Ammon ; car , il paroît qu'anciennement les Lacédémoniens étoient de tous les Grecs ceux qui recouroient le plus volontiers à l'oracle de la Libye. Ils avoient aussi chez eux un temple de Diane Cnagia. Voilà ce qu'il y avoit à Sparte de plus digne de remarque.

I V.

• *Observations sur la relation des Spartiates avec les Juifs.*

Une ancienne tradition donnoit aux Spartiates & aux Juifs une origine commune. Cependant , il y a bien de l'apparence que ce sentiment ne commença que depuis les Maccabées. Dom Calmer dit : Les Hébreux ne commencerent à connoître les Lacédémoniens , & à avoir commerce avec eux que depuis les Maccabées. Aréus , roi de Lacédémone , écrivit au grand-Prêtre Onias , l'an 183 avant l'ère vulgaire , qu'ayant appris

que les Juifs & les Lacédémoniens étoient freres & de la race d'Abraham , il les prioit de leur mander l'état de leurs affaires. Onias reçut très-bien les envoyés d'Aréus , & écrivit aux Lacédémoniens , reconnoissant avec plaisir la parenté des deux nations. C'est ce qu'on lit au premier livre des Maccabées.

Plusieurs années après , Jonathan Maccabée , ayant envoyé des députés à Rome , pour renouveler l'alliance des Juifs avec les Romains , donna ordre à ses gens de repasser par Lacédémone , & de présenter aux Lacédémoniens une lettre , dans laquelle il rapporte toute entière celle d'Aréus , dont on vient de parler , & dit que quoique les Juifs n'aient pas besoin du témoignage d'Aréus , pour se persuader de leur parenté réciproque , puisqu'ils ont des livres saints qui la leur apprennent , & quoique dans la situation présente de leur République , ils ne soient pas dans la nécessité de recourir à leur secours , ils ne laissent pas de leur envoyer des Ambassadeurs , pour renouveler leur amitié & leur union , & pour leur rendre compte de l'état où étoient alors les affaires de leur nation ; disant qu'ils ont été exposés à beaucoup de persécutions , mais que le Seigneur les en a délivrés d'une manière toute miraculeuse. On n'a pas la réponse des Lacédémoniens.

Long-tems auparavant, Jason,

faux grand-Prêtre des Juifs , & frere d'Onias III, ayant été obligé de se sauver de sa patrie , à cause de ses crimes, se retira auprès des Lacédémoniens , espérant y trouver un asyle ; mais, les Lacédémoniens , ayant appris le sujet de sa fuite , l'abandonnerent , & il mourut sans qu'ils daignassent lui donner les honneurs de la sépulture.

Quant au fond de la question sur la parenté des Juifs & des Lacédémoniens , on peut voir la dissertation particulière que D. Calmet en a faite à la tête de son Commentaire sur les Maccabées.

V.

État présent de Lacédémone.

Cette ville que l'on nomme aujourd'hui Misitra , est divisée en quatre parties différentes, détachées l'une de l'autre ; sçavoir , le château , la ville , & deux gros faubourgs , l'un appelé Mésochorion ou bourg du milieu , & l'autre Exochorion , ou bourg du dehors. Les Turcs nomment aussi ce dernier Marathe. Le château , la ville & le Mésochorion , sont séparés de l'Exochorion , par la rivière appelée autrefois Babyce , & aujourd'hui Basilipotamos , sur laquelle il y a un beau pont de pierres. Ce château , nommé en Grec Kastron , est situé sur une montagne faite en pain de sucre , fort haute & fort escarpée. L'église , dont les Turcs avoient fait une mosquée , est au milieu du château. Ce château n'est pas

celui de l'ancienne Lacédémone , duquel on voit encore les masures sur une colline opposée , & qui ne commandoit pas assez la ville. C'est pourquoi , les Despotes firent bâtir celui-ci sur le déclin de l'Empire. Sa situation est si avantageuse , que tous les Historiens conviennent que cette forteresse n'a jamais été emportée de vive force , mais seulement par capitulation.

La ville est au pied du château , qui la couvre du côté du nord. Elle a deux grandes rues & beaucoup de petites qui y répondent. L'ancienne place publique que l'on nommoit Agora , & que les Turcs appellent le grand Bazar , c'est-à-dire , le grand marché , est ornée d'une très-belle fontaine , qui jette de l'eau par trois gros tuyaux de bronze ; il y a tout proche une église bâtie sur les ruines du temple de Minerve Agoréa. Aux environs de ce grand marché , on voit quelques restes de quatre édifices de marbre , qui sont aujourd'hui les plus remarquables antiquités de Misitra ; sçavoir , du portique des Persans , du temple d'Hélène , du temple d'Hercule , & du temple de Vénus armée. Le portique des Persans , que le vulgaire nomme les maisons du roi Ménélaüs , étoit soutenu par des statues d'hommes , au lieu de colonnes. Vitruve en rapporte la raison , & nous apprend que les Lacédémoniens ayant défait une grande armée de Perses à la bataille de

Platées, sous la conduite de Pausanias, menerent leurs captifs en triomphe, & de leurs dépouilles, bâtirent une galerie qu'ils appellerent Persique; la voûte étoit soutenue par des statues en forme de Perses captifs, avec leurs vêtements ordinaires, afin de laisser à la postérité, un monument de la victoire des Lacédémoniens, & de l'opprobre des Perses.

L'église métropolitaine des Chrétiens s'appelle Panagia, parce qu'elle est dédiée à la Vierge toute Sainte. Elle a sept dômes, & les colonnes y sont toutes de très-beau marbre. Le pavé est un ouvrage à la Mosaïque, ou de pieces rapportées de différentes couleurs, qui font un effet admirable à la vue. L'archevêque de Misitra a son palais près de l'église, où il y a un appartement pour dix ou douze caloyers, qui possèdent les dignités de la Panagia.

Non loin delà est le célèbre monastère Pandanessi, qui appartient à des caloyeres ou religieuses de l'ordre de Saint Basile. L'église en est beaucoup plus magnifique que la métropolitaine, quoiqu'elle soit très-petite. Le marbre de ses murailles & de ses colonnes est plus riche & mieux travaillé. La mosaïque de son pavé est de couleurs plus vives, & la disposition de ses dômes est mieux entendue. Il n'y a que cinq dômes, mais leur symétrie est très-belle.

Dans le Mésochorion, on

voit encore une église dédiée à la Panagia, ou Vierge toute Sainte, dont la magnificence surpasse celle de la cathédrale & du Pandanessi. On l'appelle Périleptos. Le dedans est enrichi de peintures très-vives; la beauté du marbre des colonnes, égale la délicatesse du travail, & la structure du portail & des dômes est admirable.

Toutes ces églises ont chacune leur Ginekite, c'est-à-dire, une enceinte particulière, où les femmes Grecques entendent le service divin, séparées des hommes, pour bannir des lieux sacrés les conversations profanes & dangereuses.

La plus superbe mosquée des Turcs est dans le Mésochorion. Sa construction a épuisé les riches débris des Antiquités de Lacédémone, d'où l'on a tiré le marbre & les autres matériaux qui ont servi à la bâtir. Le portique des Perses est le seul monument où l'on n'a point touché. Cette mosquée a deux dômes qui sont encore plus beaux que ceux des églises; & les minarets ou tours sont prodigieusement hauts & bien travaillés. Tout proche étoit leur imaret ou hôpital, dans lequel on traitoit toutes sortes de malades, Turcs, Maures, Juifs ou Chrétiens, même les chiens & les oiseaux.

On fait une remarque très-sérieuse touchant les chiens de Misitra. Comme les Turcs ne gardent point de chiens dans leurs maisons, si ce n'est de ces

chiens de Malte & de Pologne, que les Dames nourrissent pour leur divertissement, ils les séparoient par bandes, & avoient des rues particulières qui leur étoient destinées, de sorte que chaque bande ne quittoit jamais son quartier; & s'il arrivoit que quelqu'un de ces animaux avancât dans le quartier des autres, il étoit très-mal reçu. Ils couchoient dans les rues, où les Turcs leur donnoient à boire & à manger; & quand une chienne étoit près de faire des petits, quelqu'un lui accommodoit une place avec du foin & de la paille auprès de sa maison.

Les Chrétiens de Misitra ont un Prélat, qui porte le titre de Métropolitain. Les Patriarches de Constantinople, qui ont réglé les rangs & les préséances des Prélats de l'église Grecque, dans les Synodes & assemblées générales, ont fixé le siège Métropolitain de Misitra à la soixante-dix-huitième place, au-dessous du trône Patriarchal. Nous remarquerons ici par occasion, que le rang du Métropolitain de Corinthe est à la vingt-septième place, celui d'Athènes à la vingt-huitième, celui de Larisse à la trente-quatrième, & celui de Thèbes à la cinquante-septième. Quant aux églises Latines, il n'y en a aujourd'hui aucune dans Misitra. Les Juifs y sont en grand

nombre, & ont trois synagogues dans l'Exochorion. Ils les appellent Kahal. Les Sadducéens qu'ils nomment Karaïm, ont leurs synagogues & leurs cimetières séparés, & ne se marient jamais avec les autres Juifs.

Tel est l'état présent de la ville de Lacédémone, qui a été l'admiration de l'Antiquité, & qui portera sa gloire aussi loin & aussi long-tems que pourra s'étendre le progrès de belles Lettres.

LACÉDÉMONIA, *Lacedæmonia*, (a) un des surnoms donnés à Junon.

LACÉDÉMONIENS, *Lacedæmonii*, Λακεδαιμόνιοι, nom de peuple. Voyez Lacédémone.

LACÉRIUS [C.], (b) C. *Lacerius*, fut nommé Tribun du peuple, l'an de Rome 354, & 398 avant J. C.

LACERNE, *Lacerna*, (c) *Lacernum*, sorte d'habit ou de capote des Romains. Nous en avons déjà parlé dans l'article d'Habits des Romains. Nous ajouterons ici quelques particularités moins connues.

La Lacerne étoit une espèce de manteau qu'on mettoit par-dessus la toge, & quand on quittoit cette robe, par-dessus la tunique; on l'attachoit avec une agraffe sur l'épaule, ou par devant. Elle étoit d'abord courte, ensuite on l'allongea. Les pauvres en portoient constam-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 59.

(b) Tit. Liv. L. V. c. 10.

(c) Ovid. Fast. L. II. v. 745, 746. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 24, 25.

ment pour cacher leurs haillons, & les riches en prirent l'usage pour se garantir de la pluie, du mauvais tems, ou du froid aux spectacles, comme nous l'apprenons de Martial.

L'usage des Lacernes étoit fort ancien dans les armées de Rome; tous les soldats en avoient. Ovide nous apprend que Lucrece pressoit ses esclaves d'achever la Lacerne de son mari Collatinus, qui assiégeoit Ardée.

Mais, sur la fin de la République, la mode s'en établit à la ville comme à l'armée; & cette mode dura pour les Grands jusqu'au regne de Gratien, de Valentinien & de Théodose, qui défendirent aux Sénateurs d'en porter en ville. Les femmes s'en servoient même le soir, & dans certains rendez-vous de galanterie.

La *clara Lacerna* d'Horace, c'est-à-dire, le manteau transparent, vaut tout autant pour la leçon du texte, que la *clara Lucerna*, la lampe allumée de Lambin.

Il y avoit des Lacernes à tout prix. Martial parle de quelques-unes qu'on achetoit jusqu'à dix mille sesterces.

LACÉTAIENS, *Lacetani*, (a) les habitans de la Lacétanie. Plutarque les appelle Lacentains, Λακεντάριοι. Voyez Lacétanie.

LACÉTANIE, *Lacetania*, (b)

province d'Espagne, étoit située, selon Tite-Live, au pied des monts Pyrénées.

M. d'Anville, dans sa Carte de l'Espagne, met les Lacétains en deçà de l'Ibérus qu'ils ont au midi, & les étend au nord jusqu'aux Pyrénées. Il leur donne pour voisins à l'occident les Ilérgetes & les Cérétains, & à l'orient les Cosétains, les Lalétains, & les Ausétains.

On trouve de suite dans Pline *Itani*, & *Lacetani*. Le premier de ces deux peuples est si peu connu, que le P. Hardouin l'efface comme une faute provenue de la répétition vicieuse de quelques syllabes en dictant.

Pendant que les Romains, sous la conduite de Cn. Corn. Scipion Calvus, assiégeoient les Ausétains dans leur capitale, l'an 218 avant Jésus-Christ, les Lacétains voulurent leur porter du secours. Mais, le Général Romain, ayant sçu qu'ils étoient en marche, leur dressa une embuscade, où ils tombèrent comme ils étoient près d'arriver pendant la nuit. Il leur tua douze mille hommes, & les désarma presque tous. Ceux, qui lui échappèrent, se dispersèrent ça & là dans la campagne, & se retirèrent dans leurs maisons.

Les Lacétains sont les Jaccétains de Ptolémée, différens des Jaccétains de Strabon, qui étoient

(a) Plut. T. I. p. 342.

(b) Tit Liv. L. XXI. c. 23, 60, 61. L. XXVIII. c. 24, 26, 37, 34. Plin.

Tom. I. p. 141, 143. Tom. II. p. 361. Ptolem. L. II. c. 6. Strab. p. 161. Plut. T. I. p. 342.

dans la Vasconie ou Gascogne en Espagne.

Selon le P. Briet, les *Lacetani* & les *Jaccetani* répondent à une partie du diocèse de Lerida, & à une partie de la nouvelle Catalogne ? Voici les villes qu'il y met. *Jespus* ; *Belpuci* ; *Udura*, peut-être Andore ; *Pompeii Trophæa*, lieu près d'Andore, où l'on voit encore les restes de ce trophée ; *Acerris*, *Gerri*, *Setelsis*, Urgel, ou, selon d'autres, Astarlid ; *Ceressus*, peut-être Solfone ; *Anabis*, peut-être, Ingualada ; *Lissa* ou *Lessa*, peut-être *Oliana*.

Cellarius dispose ces lieux autrement. Voici l'idée qu'il donne de la Lacétanie ou Jacétanie de Ptolémée. *Lissa*, ville détruite, auprès de Manresa ; *Udura*, il semble que ce soit Cordone ; *Setelsis*, peut-être Solfona ; *Telobis*, aujourd'hui Martorel, sur la rive occidentale du Lobregat ; *Fissum* de Tite-Live, ou *Kissa* de Polybe, on croit que c'est Guissona.

On trouve ceci expliqué & prouvé par M. de Marca.

LACHANOPTERES, (a) *Lachanopteri*, *Λαχανοπτεροι*, animaux imaginaires, que Lucien place dans le globe de la lune ; c'étoient de grands oiseaux tout couverts d'herbes, au lieu de plumes, sur lesquels étoient montés les Scorodomaques & les Cenchroboles.

LACHARÈS, *Lachares*,

Λαχάρης, roi de Diospolis en Égypte, vers l'an 1377 avant Jesus-Christ, successeur de Sésostris, regna huit ans. On croit que c'est lui qui fit le labyrinthe superbe qui étoit dans le Nome Arsinoïte.

LACHARÈS, *Lachares*, (b) *Λαχάρης*, se saisit de la ville d'Athènes, & s'en rendit le tyran à la faveur d'une sédition, qui s'étoit élevée parmi les habitans. Mais, il ne jouit pas long-tems de son usurpation. comme il étoit pressé par Démétrius, il se déroba & abandonna la ville.

LACHARÈS, *Lachares*, (c) *Λαχάρης* Lacédémonien, ayant été accusé de quelque vol, fut décapité par les ordres de M. Antoine. Il laissa un fils, nommé Euryclès, qui essaya mais inutilement, de venger son pere.

LACHARTUS, *Lachartus*, *Λάχαρτος*, (d) Officier qui commandoit dans Corinthe. Il fit de vives plaintes à Cimon, de ce qu'il avoit fait entrer ses troupes dans sa place, avant que d'en avoir demandé la permission aux habitans ; car, lui dit-il, quand on frappe à la porte de quelqu'un, encore n'entre-t-on point que le maître ne l'ait ordonné. Mais, vous autres, Lachartus, lui repartit promptement Cimon, vous n'avez pas frappé aux portes des Cléonéens & des Mégaréens ; vous les avez

(a) Lucian. T. I. p. 717.

(b) Plut. T. I. p. 904.

(c) Plut. T. I. p. 947.

(d) Plut. T. I. p. 489.

brisées , & vous y êtes entrés à main armée , prétendant que tout devoit être ouvert au plus fort.

LACHÈS, *Laches* , Λάχης, (a) capitaine Athénien , fut envoyé en Sicile avec Cariade , à la tête d'une flotte nombreuse, sous prétexte de donner du secours aux Catanéens , & dans le fond pour s'emparer de l'isle. Mais, les Catanéens , soit qu'ils se défiaient des Athéniens , soit qu'ils fussent las de la guerre qu'ils faisoient aux Syracusains, firent leur paix avec eux , & renvoyerent le secours nouvellement arrivé.

Peu de tems après , les Athéniens envoyèrent par mer, à ceux d'Argos qui étoient en guerre avec les Lacédémoniens , mille hommes choisis & deux cens chevaux , sous le commandement de Lachès & de Nicostrate. Alcibiade , quoiqu'il n'eût alors aucun grade militaire , se joignit à eux , par le seul motif de l'amitié qu'il portoit à ceux d'Élis & de Mantinée, alliés des Argiens en cette guerre. Quand ils furent tous assemblés , ils résolurent de passer par-dessus une treve de quatre mois, qui s'étoit faite sans autorité légitime , & de recommencer la guerre. Ainsi , chacun des chefs exhorta ses troupes , qui se portoit d'elles-mêmes à combattre , & l'on alla camper hors de la ville. Là on jugea à propos de commencer

par le siege d'Orchomène d'Arcadie. Ainsi , l'on marcha de ce côté là ; & ayant investi cette ville , ils en pressèrent vivement l'attaque, de sorte que s'en étant rendu bien-tôt maîtres , ils allerent se poster auprès de Tégée, dans le dessein de la prendre aussi. Mais , les Tégéates ayant demandé un prompt secours aux Lacédémoniens, ceux-ci rassemblèrent tout ce qu'ils avoient de soldats , ou naturels du pais ou alliés , & les conduisirent sur le champ à Mantinée , pensant bien qu'en attaquant cette ville , ils feroient lever le siege de Tégée. Les habitans de Mantinée, se mettant aussi tôt sous les armes , & s'aidant aussi de leurs alliés , se préparèrent à la défense. Il se donna à cette occasion un violent combat , dans lequel mille jeunes gens Argiens , dressés à tous les exercices militaires , renversèrent les premiers qui se trouverent devant eux , & faisoient un grand carnage des fuyards qu'ils poursuivoient. Mais , les Lacédémoniens qui avoient l'avantage de l'autre côté de la bataille, après avoir mis par terre un grand nombre des ennemis qu'ils avoient en face , revinrent sur ceux qui poursuivoient l'aîle rompue ; & les ayant enveloppés à la faveur de leur grand nombre , ils espéroient de n'en pas laisser échapper un seul. Cependant, comme ces jeunes gens étoient d'un courage infurmon-

(a) Diod. Sicul. p. 326. Just. L. IV, c. 3.

table, quelque petit que fût leur nombre, le roi de Sparte eut besoin d'employer contr'eux toute sa valeur; il s'exposoit aux plus grands périls, dans le dessein de réparer une faute qu'on lui avoit reprochée, & suivant la promesse qu'il en avoit faite alors à ses citoyens; peut-être même seroit-il venu à bout de son entreprise, si on lui avoit permis de l'achever. Mais, le Spartiate Pharax, un des dix conseillers qu'on lui avoit donnés, homme d'un grand poids à Lacédémone, lui prescrivit de laisser échapper les jeunes Argiens, de peur d'éprouver ce que peut la valeur poussée à la dernière extrémité, & qui a renoncé à toute espérance de la vie. Le Roi fut donc obligé de se soumettre à l'avis de Pharax, & de laisser un passage à ces jeunes gens, qui se retirèrent dans leurs murailles au même nombre qu'ils en étoient sortis. Les Lacédémoniens, qui venoient de remporter une victoire complète & mémorable, dressèrent un trophée sur le champ de bataille, & s'en retournerent dans leur patrie. On comptoit alors l'an 417 avant Jesus-Christ.

LACHÈS, *Laches*, Λάχης, (a) un des personnages que Térence introduit dans son Eunuque. Il le fait pere de Phédria & de Chéréas. Il introduit encore, dans son Hécyre, un vieil-

lard du même nom, & il lui donne pour femme Sostrata, & pour fils Pamphile.

LACHÈS, *Laches*, Λάχης, (b) dont Lucien parle dans son Timon ou Misanthrope.

LACHÈS, *Laches*, Λάχης, (c) Athénien, dont parle Lucien, dans un de ses Dialogues.

LACHÉSIS, *Lachesis*, (d) Λάχεσις, l'une des trois Parques. C'est, selon Hésiode, Lachésis qui tient la quenouille; c'est Clotho qui file les commencemens de la vie; & c'est Atropos qui tient en main les fatals ciseaux pour couper le fil de nos jours. Cependant, les Poètes confondent sans difficulté ces fonctions, & font quelquefois filer Lachésis, comme a fait Juvénal, en disant:

*Dum superest Lachesis quod tor-
queat,*

c'est-à-dire, pendant que Lachésis a encore de quoi filer, pour dire pendant que nous vivons encore.

Lachésis est un mot Grec, qui signifie fort, de λάττω, *fortior*, je tire au fort.

Le système des Poètes sur les Parques est un des plus ingénieux & des plus féconds en belles images; il leur fournit mille pensées brillantes ou Philosophiques, qu'on ne peut se lasser de lire dans leurs écrits.

(a) Terent. Tom. I. pag. 254. T. III. p. 234.

(b) Lucian. T. I. p. 96.

(c) Lucian. T. II. p. 722.

(d) Juvén. Satyr. 3. v. 27. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 295. 201. T. V. p. 147. & suiv.

LACHIS, *Lachis*, Λαχίς, (a) ville de la tribu de Juda, dans la partie méridionale de cette tribu.

Josué marcha contre Lachis avec tout Israël ; & ayant posté son armée autour de la ville, il commença à l'assiéger ; & le Seigneur livra Lachis entre les mains d'Israël. Josué la prit le deuxième jour, & fit passer au fil de l'épée tout ce qui se trouva dedans. En ce même tems, Horam, roi de Gaser, marcha pour secourir Lachis, mais, Josué le défit avec tout son peuple, sans qu'il en demeurât un seul.

Eusebe & Saint Jérôme disent que de leur tems on voyoit un bourg du nom de Lachis, à sept milles d'Eleuthéropolis, tirant vers le midi. Sennachérib assiégea Lachis ; mais, il ne la prit pas. C'est de-là qu'il envoya Rabfacès contre Jérusalem.

LACHMIENS [l'Isle des], *Lachmiorum Insula*, (b) isle dont Xénophon, auteur d'un Périple, cité par divers Auteurs anciens, dit que le Roi vécut huit cens ans. Quelques Éditeurs de Valere Maxime qui copie ce fait, ne connoissant point cette isle des Lachmiens, ont changé le mot *Lachmiorum* en *Lamorum* ; d'autres, en *Latimorum* ou *Latinorum*. Pighius & autres Sçavans pensent

qu'il ne faut rien changer à *Lachmiorum*, qui se trouve dans les manuscrits.

LACHNÉ, *Lachne*, (c) nom d'un des chiens d'Actéon.

LACIA, **LACIADES**, *Lacia*, *Laciada*, le même lieu que d'autres nomment Lacides. Voyez Lacides.

LACIDES, *Lacida*, Λακίδα, (d) bourgade de l'Attique dans la tribu Œnéide ; elle avoit pris son nom du héros Lacijs, auquel elle étoit consacrée. Miltiade & son fils Cimon, ces deux grands Capitaines, étoient de cette bourgade.

On voyoit en ce lieu le tombeau de Nicoclès Tarentin, le plus célèbre joueur d'instrument qu'il y ait eu. On voyoit aussi dans ce lieu un autel dédié au Zéphir, & un temple de Cérès & de Proserpine, où Minerve & Neptune étoient honorés conjointement. Les habitans du lieu disoient que Cérès les ayant autrefois visités, Phytalus la reçut chez lui, & que la Déesse par reconnaissance lui fit présent de l'arbre qui portoit des figues. Ce fait étoit attesté par une épitaphe en vers qui se lisoit sur le tombeau de Phytalus :

*La divine Cérès satisfaite du
zele,*

*Que Phytalus un jour scut té-
moigner pour elle,*

(a) Josu. c. 10. v. 31. & seq. c. 15. v. 39. Reg. L. IV. c. 18. v. 17. c. 19. v. 8.

(b) Valer. Max. L. VIII. c. 14.

(c) Ovid. Metam. L. III. c. 5.

(d) Paus. p. 68, 69. Cicer. de Offic. L. II. c. 18. Plut. Tom. L. p. 202, 480, 484.

*Fit présent au Héros d'un fruit
délicieux,*

*Que l'on ne connoissoit qu'à la
table des Dieux;*

*Ce fruit des autres fruits obscur-
cissant la gloire,*

*Du Héros dont il vient fait bé-
nir la mémoire.*

LACINIA, *Lacinia*, sur-
nom de Junon. Voyez Lacinium.

LACINIA, *Lacinia*, (a)
nom d'une partie du vêtement
des Romains. Quelques-uns ont
pris la Lacinia pour l'extrémité
d'en bas. Dom Bernard de
Montfaucon dit qu'il seroit as-
sez pour cette opinion, & qu'il
trouve aussi beaucoup de vrai-
semblance à ce que dit Rubé-
nius, que *Lacinia togæ* étoit
l'une & l'autre angle de devant.
Ce sentiment suppose que la
toge étoit toute ouverte, ce qui
nous paroît fort vraisemblable.
Ce vers de Plaute :

*At tu ædepol sume Laciniam, atque
absterge sudorem tibi.*

peut s'entendre du bord du vê-
tement aussi-bien que de l'angle;
de même que cet endroit de
Suétone dans la vie de l'Empe-
reur Claude : » J'ai oui dire à
» nos anciens que les plaideurs
» abusoient tellement de la
» patience de cet Empereur,

» que lorsqu'il se retiroit du
» tribunal, non contents de le
» rappeler à haute voix, ils le
» retenoient même quelquefois
» par le bord de sa robe, *sed*
» & *Lacinia togæ retenta*, &
» quelquefois par le pied. Dom
Bern. de Montfaucon, dit qu'il
n'oseroit décider si la Lacinia se
prenoit pour le bord en général
ou pour l'angle de l'habit; peut-
être, ajoute-t-il, se prenoit-il
pour l'un & pour l'autre.

LACINIENS, *Lacinienses*,
(b) peuple de la Liburnie, au
rapport de Pline.

LACINIUM, *Lacinium*, (c)
Λακίνιον, promontoire d'Italie,
dans la grande Grece, au pays
des Bruttians, au midi de la ville
de Croton. C'est où commence
le golfe de Tarente, terminé
de l'autre côté par le promon-
toire Salentin, selon Pomponius
Mela.

Le promontoire de Lacinium
étoit à six milles de Croton,
suivant Tite-Live. Il y avoit-là
un temple très-célèbre de Ju-
non Lacinia, pour lequel tous
les peuples d'alentour avoient
une extrême vénération. On
voyoit en cet endroit un bois
sacré, fort touffu & entouré de
sapins d'une prodigieuse hau-
teur. Au milieu de ce bois étoit
un pâturage très-abondant, qui
nourrissoit des troupeaux de

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de
Montf. Tom. III. p. 26.

(b) Plin. T. I. p. 178.

(c) Pomp. Mel. p. 129. Strab. pag.
261, 281. Plin. T. I. p. 149, 165, 166.
Ptolem. L. III. c. 1, Tit. Liv. L. XXIII.

c. 33. L. XXIV. c. 3. L. XXX. c. 20.
L. XLII. c. 3, 28. Ovid. Metam. L.
XV. c. 1. Mém. de l'Acad. des Inscript.
& Bell. Lett. T. I. p. 237. T. IV. pag.
528.

toute espèce, consacrés à la Déesse, qui, sans avoir de conducteur, se séparoient le soir les uns des autres, & s'en retournoient d'eux-mêmes chacun dans leurs étables, & n'avoient jamais éprouvé aucune violence de la part des hommes ni des bêtes. Les Prêtres du temple tirèrent de la vente de ces animaux, des sommes si considérables, qu'ils en firent faire une colonne d'or massif, qui fut dédiée à Junon; en sorte que le temple étoit recommandable, autant par son opulence que par sa sainteté. Et comme on ne manquoit jamais de publier des miracles, qu'on prétendoit être arrivés dans des lieux si célèbres, on disoit qu'à l'entrée du temple étoit un autel, sur lequel la cendre restoit immobile, malgré la violence des vents les plus impétueux.

Tite-Live dit ailleurs qu'Annibal y déposa en caractères Grecs & Puniques l'Histoire de ses conquêtes; & dans un autre endroit, il fait un récit pathétique de la mort funeste du Censeur Fulvius Flaccus & de ses deux fils, pour avoir ôsé enlever une partie de la couverture de ce temple, que les plus grands ennemis du peuple Romain avoient toujours respecté.

Le culte des Crotoniates envers Junon Lacinia, est parfaitement marqué sur leurs monnoies.

La tête de cette Déesse y est presque toujours gravée; on n'y en voit pas même d'autre. On y trouve aussi des trépieds & des branches de laurier, prix ordinaire des jeux de la Grece, où les Crotoniates s'étoient signalés par un grand nombre de victoires. Hercule enfin occupa la plupart des revers.

On appelle aujourd'hui le promontoire Lacinium Capo Delle Colonne, ou le Cap des Colonnes, à cause de quelques colonnes fort belles qui y sont restées d'un ancien temple. J'aurois cru, dit la Martinière, que c'étoit du temple de Junon Lacinia; mais, M. Hardion, dans une note sur la quatrième églogue de Théocrite, nous apprend que c'est d'un temple dédié à la Fortune Équestre. Il ajoute: » Théocrite donne au Cap Lacinien l'épithète de *Ποταῶν*, » qui est au levant, parce que ce » promontoire étoit effectivement à l'orient de Crotone. « La remarque n'est pas conforme à l'exacte Géographie, à moins que M. Hardion ne donne le nom d'orient ou de levant au midi tant soit peu oriental. Mais, ce promontoire est réellement à l'orient, non de la ville, mais de la partie méridionale du territoire Crotoniate, le long de la côte, au fond du golfe de Squilace.

LACINIUS, *Lacinius*, (a) *Λακίνιος*, fameux brigand, rava-

(a) Diod. Sicul. pag. 161. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. p. 236, 237.

geoit les côtes de la grande Grece, du tems d'Hercule. Il entreprit d'enlever à ce Héros ses vaches ; mais , dans le moment qu'il les déroboit , Hercule lui porta un coup mortel. Après avoir fait ainsi une punition exemplaire de ce voleur , il bâtit aux environs un temple , qu'il consacra à Junon Lacinia.

LACIPPO, *Lacippo*, (a) ou **LACIPPUS**, *Lacippus*, Λακίππος, ville d'Espagne, dans la Béltique. Pline & Pomponius-Méla disent Lacippo ; & Ptolémée, Lacippus.

LACIUS, *Lacius*, Λακλος, (b) Héros, qui avoit donné son nom à une bourgade de l'Attique. Voyez Lacides.

LACMON, *Lacmon*, Λάκμων, (c) nom d'une montagne, dont il est fait mention dans Hérodote. » Il y a, dit-il, dans cette » Apollonie des brebis consacrées au soleil, qui vont paître tous les jours le long du » fleuve, qui sortant du mont » Lacmon, va se rendre au travers du territoire des Apolloniates, dans la mer, auprès du port Oricum. « Cette Apollonie, dont parle Hérodote, est placée par cet Auteur sur le golfe Ionien.

LACO [**ATTIUS**, ou plutôt **ATIUS**], *Attius*, *Atius Laco*, (d) Proconsul d'Asie. Le nom de ce Magistrat nous a été con-

servé par une médaille que les Nicéens firent frapper sous son gouvernement en l'honneur de Néron. Cette médaille ne nous instruit point du prénom d'Atius Laco, qui pouvoit être petit-fils ou arrière-petit-fils de M. Atius Balbus, grand-pere maternel d'Auguste, ou du moins descendant de quelqu'autre branche de la même famille, à laquelle le surnom de Laco étoit particulier. Il ne sera pas néanmoins hors de propos d'observer ici en passant, que ce surnom n'a pas été tellement attaché à la famille Atia, qu'il n'ait été aussi porté par quelques autres. En effet, Tacite & Plutarque font mention d'un Cornélius Laco, Préfet du Prétoire sous Galba. Voilà donc un personnage de la famille Cornélia, qui prend le même surnom.

LACOBRICENSES. Voyez Lacobriga.

LACOBRIGA, *Lacobriga*, (e) ville d'Espagne, dans la Lusitanie, selon Pomponius Méla. Ce Géographe dit qu'elle étoit sur le promontoire sacré. Vasaëus, cité par Ortélius, prétend qu'on en voit encore les ruines, & des vestiges d'anciens édifices, auprès de Labos, ville de l'Algarve, dans un village nommé en Portugais Lagoa. C'est de celle-là que les habitans sont nommés *Lanobritæ* par Plutarque, si nous en

(a) Plin. T. I. p. 140. Pom. Mel. p. 140. Ptolem. L. II. c. 4.

(b) Paus. p. 68.

(c) Herod. L. IX. c. 92.

(d) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. III. p. 199, 200.

(e) Pomp. Mel. p. 162.

croyons Ortelius. Cellarius croit que cet Auteur Grec a parlé des habitans d'un autre *Lacobriga*, ou plutôt *Lancobrica*, dont nous ferons mention en son lieu.

LACON, *Laco*, (a) certain homme, qui, au rapport de Cicéron, buvoit beaucoup.

LACON [GRACILUS]. Voyez Gracilus.

LACON, *Laco*, (b) un des premiers de l'Achaïe, fut mis à mort sous l'empire de Tibère, vers l'an de J.C. 33.

LACON [CORNÉLIUS], (c) *Cornelius Laco*, Préfet du Prétoire, sous l'empire de Galba, étoit, au rapport de Tacite, le plus méchant de tous les hommes. Il avoit un grand crédit sur l'esprit de ce Prince, à qui il fit adopter Pison Licinianus. Il y en a du moins qui prétendent que Pison Licinianus fut principalement redevable de cette faveur signalée à Cornélius Lacon, qui avoit eu autrefois avec lui des liaisons particulières.

On remarque que Cornélius Lacon étoit en même-tems malhabile & opiniâtre. Il ne connoissoit point du tout le caractère du soldat; & tout conseil qui ne venoit pas de sa part, quelque excellent qu'il pût être, trouvoit en lui un contradicteur zélé, qui s'irritoit même

contre les remontrances des gens sages.

Un jour, à l'occasion de quelques troubles qui s'étoient élevés, il fut, à l'insçu de Galba, sur le point de tuer T. Vinius, soit pour appaiser le courroux des soldats par sa mort, soit qu'il le crût d'intelligence avec Othon, soit enfin qu'il eût seulement dessein d'affouvir la haine qu'il avoit pour lui. Ce qui le fit hésiter, ce fut le tems & le lieu où il auroit été difficile de calmer la fureur des combattans, si on avoit une fois commencé à répandre du sang. A la fin, ce qui l'obligea de renoncer entièrement à ce dessein, c'est qu'il arrivoit coup sur coup de mauvaises nouvelles, que les partisans de Galba commençoient à s'évader, & que ceux qui d'abord avoient fait paroître tant de zèle & d'ardeur pour le défendre, se refroidissoient à vue d'œil.

Après la mort de ce Prince, Cornélius Lacon porta la peine due à ses vices & à sa méchanceté. Othon feignit de le reléguer dans une île, & il le fit tuer sur le chemin.

LACON, *Lacon*, (d) un des chiens d'Actéon. C'étoit le meilleur de tous.

LACONICUM, *Laconicum*, (e) lieu dont parle Cicéron dans

(a) Cicer. ad Tit. Pomp. Attic. L. 16. Epi st. 11.

(b) Tacit. Annal. L. VI. c. 18.

(c) Tacit. Hist. L. I. c. 6, 13. & seq. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag.

12, 24. & suiv.

(d) Ovid. Metam. L. III. c. 5.

(e) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. XVI. Epi st. 11.

une de ses lettres à T. Pomponius Atticus.

LACONICUM, *Laconicum*, (a) nom d'une partie des bains ou thermes des Anciens.

Le *Laconicum* étoit l'étuve sèche dans les palestres Grecques ; & l'étuve voûtée pour faire suer, ou le bain de vapeur, portoit chez les Latins le nom de *tepidarium*. Ces deux étuves étoient jointes ensemble, leur plancher étoit creux & suspendu pour recevoir la chaleur de l'hypocauste, c'est-à-dire, d'un grand fourneau maçonné au-dessous. On avoit soin de remplir ce fourneau de bois, ou d'autres matières combustibles, dont l'ardeur se communiquoit aux deux étuves, à la faveur du vuide qu'on laissoit sous leurs planchers.

L'idée d'entretenir la santé par la sueur de ces sortes d'étuves, étoit de l'invention de Lacédémone, comme le mot *Laconicum* le témoigne ; & Martial le confirme dans les vers suivans :

*Ritus si placeant tibi Laconum ,
Contentus potes arido vapore ,
Cruda virgine Martiaque mergi.*

Les Romains empruntèrent cet usage des Lacédémoniens ; Dion Cassius rapporte qu'Agrippa fit bâtir un magnifique *Laconicum* à Rome, l'an 729 de sa fondation, ce qui revient

à l'année 25 avant Jésus-Christ. L'effet de ces sortes d'étuves, dit Columelle, est de réveiller la soif & de dessécher le corps. On bâtissoit les *Laconicum*s avec des pierres brûlées, ou desséchées par le feu.

LACONIE, *Laconia*, (b) *Λακωνική*, province du Péloponnèse en Grece, étoit située entre l'Argolide au nord, la mer Égée à l'orient, le golfe Laconique au midi, la Messénie au couchant, & l'Arcadie au nord-ouest. Elle étoit partagée par l'Eurotas en deux parties inégales, dont la plus grande étoit à l'orient.

Toute la côte de la Laconie s'étendoit depuis le promontoire de Ténare, entre le golfe Messéniaque & le golfe Laconique, jusqu'à Prasies. Mais, avec le tems, les conquêtes des Lacédémoniens s'étendirent dans la Messénie ; delà vient que Ptolémée commence la Laconie à Leuctres qui est dans le golfe Messéniaque. Il merde ce côté-là, appartenant alors au Lacédémoniens, Leuctres & le promontoire de Ténare. Puis, le long du golfe Laconique, il range ainsi les lieux suivans : Tænarium, Cæne, Theuthrona, Las, Gythium, Trinasus, l'embouchure de l'Eurotas, Acria, Biandina, Aïopnis, ville, Onugnatos, promontoire, Boæ, & Malée, promontoire. Delà continuant vers le golfe Argolique, il

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 203, 204.

(b) Ptolem. L. III. c. 16. Pauf. p. 158.

& seq. Strab. pag. 335, 363. & seq. Pomp. Mel. p. 110.

met : Minoa, port & promontoire, le port Dios Soterios, ou de Jupiter Sauveur, Epidaure, Zarex, Cyphanta port, & Prasfa. Dans les terres il marque : Cardamyle, Lacédémone capitale, Cyphanta, Lerna, Thurium, Blemmina, Thalame, Gerenia, Cēnoë, & Bithyla.

Pausanias, dans son voyage de la Laconie, nous a donné une histoire abrégée des habitans du païs, sur quoi nous renvoyons le Lecteur à l'article de Lacédémone. Quant à la description Topographique que fournit le même Auteur, nous en rendrons compte en peu de mots.

La principale des villes que Pausanias met dans la Laconie, c'est sans contredit Lacédémone. Vient ensuite Amycles avec Thérapné, Alésies village, les ruines de Pharis & celles de Bryfées. Tout le Péloponnèse étoit baigné de la mer, à l'exception du seul côté où se trouvoit l'isthme de Corinthe; mais, les côtes maritimes de la Laconie avoient le privilege de porter des coquillages, qui étoient excellens pour teindre les étoffes en pourpre, & qui ne le cédoient qu'aux coquillages de la mer rouge. Les villes, que les Eleuthérolacons occupoient, étoient au nombre de dix-huit, sçavoir, Gythium, Teuthrone, Las, Pyrrhique, Cénépolis, Cetylos, Leuctres,

Thalame, Alagonie, Gérénie, Alope, Acriées, Boées, Zarax, Epidaure, Brasies, Géronthres, & Marios. Les huit dernières étoient sur le bord de la mer. Pausanias fait mention de quelques autres lieux, tels que Hélos, Hypsos, Araine, Cardamyle, &c.

La Laconie étoit coupée par plusieurs montagnes, dont le Taygete étoit une des plus considérables. Cette Province fait partie aujourd'hui de la Morée dans la Turquie d'Europe, & contient le païs des Mainotes, avec les villes de Mistra, Malvasia, Moëna, Cacciava, Chielisa & Zarnata.

LACONIQUE, *Laconica*, (a) sorte de coupe en usage chez les Anciens.

LACONS, *Lacones*, les habitans de la Laconie. Voyez Laconie.

LACRATÈS, *Lacrates*, (b) Λακράτης, Thébain, fut envoyé au secours d'Artaxerxe Ochus, à la tête de mille hommes pesamment armés, l'an 351 avant Jesus-Christ. Ce Prince, dans son expédition contre l'Égypte, donna à Lacratès le commandement d'un corps considérable de troupes, que cet Officier employa à faire le siege de Péluse. Il détourna le bras du fleuve qui lavoit les murs de cette ville, & en ayant mis le lit à sec, il y fit poser & élever ses machines. Une grande

(a) Anriq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. pag. 148.

(b) Diod. Sicul. p. 533. & seq. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 438, 439.

partie des murailles fut abattue. Les assiégés travaillèrent à les relever, & construisirent en même-tems des tours de bois d'une hauteur considérable. Les batteries jouèrent continuellement pendant plusieurs jours, & les Grecs qui étoient dans la place se défendoient avec une constance toujours égale. Mais, dès qu'ils sçurent que le Roi alloit s'enfermer dans Memphis, ils perdirent courage, & ne songerent plus qu'à entrer en composition avec l'ennemi. Lacratès leur ayant donné sa parole & fait serment qu'après qu'ils lui auroient livré Péluse, il les renverroit tous en Grece avec ce qu'ils pourroient emporter, ils lui rendirent la citadelle. Mais, Artaxerxe envoya Bagoas avec un corps de soldats Barbares pour prendre possession de la place; & ceux-ci arracherent aux soldats qui sortoient une grande partie de leurs effets. Ces derniers éleverent leurs voix en attestant le nom des Dieux, & la foi des sermens que l'on violoit à leur égard; de sorte que Lacratès lui-même indigné de la brutalité des Perses se jeta sur eux, en tua quelques-uns, en prit d'autres, & fit enfin rendre justice à la garnison. Bagoas eut recours au Roi, & lui porta sa plainte contre Lacratès. Le Roi jugea que Bagoas avoit tort, & qu'il

(a) Plut. T. I. p. 171.

(b) Plut. T. I. p. 451.

(c) Demosth. Orat. in Lacrit. pag.

méritoit ce qui lui étoit arrivé; il fit même punir de mort les premiers Auteurs de ce tumulte.

M. Rollin a mal lu, en appelant Lacratès Lacharès.

LACRATIDAS, *Lacratidas*, Λακρατίδας, (a) se rendit accusateur de Périclès, selon Héraclide de Pont, cité par Plutarque.

LACRATIDAS, *Lacratidas*, Λακρατίδας, (b) Lacédémonien, homme sage & prudent, fut nommé chef des Ephores.

LACRITUS, *Lacritus*, (c) Λακρίτιος, Rhéteur, contre lequel Démosthène prononça une de ses harangues. Il étoit de Phasélis, & avoit pris les leçons d'Isocrate. Artémon son frere, qui avoit emprunté une somme, étant venu à mourir sans l'avoir remboursée, notre Rhéteur, quoiqu'héritier des biens d'Artémon, refusa de rendre cette somme. Ce fut à ce sujet que Démosthène plaida contre lui.

LACS, ou **LACET**, *Laqueus*. (d) Une espèce de supplice chez les Anciens, étoit d'étrangler avec un Lacs ou Lacet. Ce genre de mort étoit estimé fort ignominieux; une vierge ne pouvoit être étranglée qu'elle n'eût été violée par le Bourreau. Il étoit défendu dans les livres Pontificaux, dit Servius, d'ensevelir ceux qui avoient été étranglés de la sorte.

LACTANCE [**LUCIUS CÆLIUS FIRMIEN**], *Lucius Cælius*

948. & seq.

(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom V. p. 242.

Firminus Lactantius, (a) écrivain célèbre dans le III.^e siècle & au commencement du IV.^e Il étoit Africain, & selon d'autres, natif de Fermo, ville de la marche d'Ancone, d'où l'on croit qu'il prit le surnom de Firmien. Il eut Arnobe pour précepteur en Rhétorique, & fit de si grands progrès sous cet excellent maître, qu'il enseigna depuis lui-même à Nicomédie, & fut choisi par l'empereur Constantin, pour être le Précepteur de son fils Crispus César.

Il a écrit plusieurs livres en Latin, qui sont si éloquens, qu'ils lui ont fait donner le nom de Cicéron Chrétien. Les sept livres des Institutions sont son principal ouvrage. Il les composa l'an de Jésus-Christ 320, pour défendre notre religion, & pour répondre à tous ceux qui avoient écrit contre. Il en fit un abrégé dont on n'a qu'une partie, & y ajouta un livre de la colère de Dieu. Il avoit fait auparavant un livre de l'ouvrage de Dieu, dans lequel il établit la Providence, en faisant voir l'excellence de son premier ouvrage, qui est l'homme. Saint Jérôme parle encore d'autres ouvrages de Lactance; sçavoir, de deux livres à Asclépiade; de huit livres de lettres; d'un livre intitulé *le Festin*, qu'il avoit fait avant que d'aller à Nicomédie; d'un poëme en vers Hexamètres, contenant la description de son

voyage; d'un traité qu'il avoit intitulé *le Grammairien*; & d'un livre de la persécution.

De tous ces ouvrages, il nous reste le dernier, donné au public par M. Baluze, sous le titre de *la mort des Persécuteurs*. Quelques critiques l'ont voulu ôter à Lactance, pour le donner à un certain Lucius Cæcilius qui n'est pas connu; mais, leurs preuves sont trop foibles, pour faire changer de sentimens ceux qui appuyés sur des raisons bien plus solides donnent cet ouvrage à Lactance. Le livre du festin est vraisemblablement le prétendu Symposius donné par M. Pithou, & réimprimé plusieurs fois depuis. Le but de Lactance dans le traité de la mort des Persécuteurs, est de montrer que les Empereurs qui ont persécuté les Chrétiens, sont tous périés malheureusement. Le poëme du Phoenix, que l'on attribue à Lactance, n'est pas d'un Chrétien, mais d'un Païen. Le Poëme sur la Pâque est d'un Auteur Chrétien, mais plus nouveau que Lactance; celui de la Passion de Jésus-Christ, n'est pas de son style. Les argumens sur les Métamorphoses d'Ovide, & les notes sur la Thébàide de Stace, sont de Lactance Placide Grammairien.

Il est remarqué dans la chronique d'Eusebe, que Lactance vécut si pauvre au milieu de la Cour, que souvent il manquoit des choses nécessaires, bien

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 195, 196, 308, 334, 368, 369.

loin de rechercher les richesses & les plaisirs. Il est le plus éloquent de tous les auteurs Ecclésiastiques Latins. Son style est pur, régulier, naturel, & entièrement semblable à celui de Cicéron. Il réfute avec beaucoup de force la religion des Gentils, & établit peu solidement celle des Chrétiens, ayant eu, suivant saint Jérôme, plus de facilité à détruire les erreurs, que de science pour établir les Dogmes des Chrétiens. Il traite la Théologie d'une manière trop philosophique; il n'a pas assez approfondi nos Mystères; & il a même donné dans plusieurs erreurs.

Les ouvrages de cet Auteur ont été imprimés plusieurs fois. La première édition a été faite à Rome l'an 1468, *in-fol.* par Conrad Leweynhein. Une des meilleures éditions est celle qui a été imprimée à Amsterdam, avec les commentaires de plusieurs Auteurs; elle n'est pas cependant des plus exactes. On en a une meilleure à Leipzig par Waschius *in-8.* en 1915. La dernière édition qu'on a des œuvres de Lactance, est celle qu'a donnée Lenglet en 1748, deux Vol. *in-4.* elle passe pour la plus complète, & est imprimée très-correctement. Erasme, Thomasius, Isæus, Berthius, Thissius, Galæus, ont fait des notes sur cer

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 346. T. IV. p. 463. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 408, 409.

Auteur, qui sont rapportées dans l'édition d'Amsterdam.

Le Pere Dom le Nourri, religieux Bénédictin, a donné en 1710 une nouvelle édition du livre des Persécuteurs, qu'il attribue à Lucius Cæcilius, lequel vivoit, selon lui, au commencement du IV^e. siècle.

LACTENS, *Lactens*, dieu des Romains. Voyez Lactucine.

LACTUCINE, ou LACTURTIE, *Lactucina, Lacturtia*, (a) déesse des Romains qui présidoit aux bleds en lait, après que Flore en avoit pris soin lorsqu'ils étoient en fleurs. Varron donnoit cette charge au dieu Lactens, & selon quelques-uns au dieu Lacturnus. Tous ces mots, qui renferment la même idée, faisoient grand plaisir aux Poëtes Géorgiques, & ne pouvoient qu'ennoblir leurs écrits; nous n'avons plus les mêmes avantages.

LACTUM, *Lactum*, (b) nom que les Sarmates donnoient à Pluton.

LACTURNUS, *Lacturnus*, dieu des Romains. Voyez Lactucine.

LACUMACE, *Lacumaces*, (c) prince Numide de la race Royale, fut déclaré Roi par Mézétulus, après la mort de Capusa. Ce Mézétulus étoit aussi du sang Royal, mais d'une branche ennemie de celle qui regnoit actuellement. Malgré

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 241.

(c) Tit. Liv. L. XXIX. c. 29. & seq.

Le grand crédit dont il jouissoit, il se contenta du titre modeste de tuteur de Lacumace. Ce jeune Prince ne tarda pas à être attaqué par Masinissa son cousin; & ayant été vaincu, il se retira avec son tuteur, sur les terres des Carthaginois. Mais, Masinissa, croyant qu'il lui seroit avantageux de se réconcilier avec Lacumace, lui envoya des Ambassadeurs, pour l'engager à venir lui & Mézétulus à sa Cour, où il leur promettoit qu'ils jouiroient de tous les avantages possibles. L'un & l'autre, préférant à l'exil une fortune moins éclatante, acceptèrent les offres de Masinissa, & vinrent se mettre entre ses mains, malgré tous les efforts que firent les Carthaginois pour l'empêcher.

LACUS FELIX. Voyez *Locus Felix*.

LACYDAS, *Lacydas*, (a) fut père du tyran Mégapenthe, selon Lucien.

LACYDES, *Lacydes*, (b) *Λακύνδης*, philosophe Grec, fils d'Alexandre, natif de Cyrène, fut disciple d'Arcésilaüs & son successeur dans l'Académie. Diogène Laërce écrit qu'il fonda une nouvelle Académie; mais, Cicéron assure qu'il suivit les sentimens d'Arcésilaüs, & les autres conviennent que c'est Carnéade qui est le fondateur de la troisième Académie. Il s'adonna de bonne heure à

l'étude; & malgré les incommodités de la misère & de la pauvreté, il ne laissa pas de devenir habile Philosophe, & d'être fort agréable dans ses discours.

Il enseignoit dans un jardin qu'Attale roi de Pergame lui donna, & qui fut appelé de son nom Lacydien. Il répondit à ce Prince, qui le mandoit en sa Cour, qu'il falloit regarder de loin le portrait des Rois. Plutarque rapporte que Lacyde assistant à un jugement pour son ami Céphiscrate, accusé de crime de lèse-Majesté, le sauva en mettant le pied sur un anneau, que Céphiscrate avoit laissé tomber dans le tems que son accusateur demandoit cet anneau pour le convaincre. L'accusé, étant absous, alla remercier ses Juges, entre lesquels il y en eut un qui, s'étant aperçu de ce qui s'étoit passé, lui dit : *Remerciez-en Lacyde, à qui vous en avez l'obligation.*

Lacyde avoit une oie qui le suivoit par-tout; quand elle fut morte, il lui fit faire des funérailles aussi magnifiques que si elle eût été son fils ou son frère; c'étoit une grande petitesse pour un Philosophe.

La manière dont il mourut est encore fort indigne d'un homme sage. Athénée rapporte que Lacyde & un autre Philosophe, nommé Timon, ayant été invités pour deux jours à un fê-

(a) Lucian. Tom. II. pag. 433.

(b) Diog. Laërt. p. 293, 294. Athen. p. 438, 606.

tin, s'accommodant à l'humeur de la compagnie, burent tellement qu'ils s'en trouverent mal. Lacyde quitta le premier, mais il en eut une maladie qui le fit mourir.

Numénus raconte que Lacyde avoit soin de renfermer lui-même ses provisions dans sa dépense, & qu'il en mettoit la clef dans un coffre qu'il cachetoit. Ses valets, s'en étant apperçus, prirent la clef, burent & mangèrent ses provisions, & remirent la clef dans le coffre, qu'ils trouverent le moyen de recacheter avec son cachet, qu'ils avoient surpris. Lacyde regarda la diminution de ses provisions, comme une chose incompréhensible, & s'en servoit d'exemple pour prouver qu'il avoit raison de suspendre en toutes choses son jugement. Ses valets se servirent du même principe pour lui persuader qu'il se trompoit, quand il croyoit avoir cacheté son coffre. Il avoit beau se plaindre de ce qu'on le voloit, ils lui soutenoient qu'il se trompoit, & il n'avoit rien à leur repliquer, suivant ses principes; mais enfin, las de se voir pillé, & ne voulant plus qu'ils se servissent de la même raison pour soutenir leur vol, il leur dit : *Mes enfans, nous disputons d'une manière dans l'école, & nous vivons autrement à la maison.* Cette histoire, quoique rapportée

par Numénus & par Diogène Laërce, a bien l'air d'un conte.

Lacyde commença à enseigner la quatrième année de la CXXXIV.^e Olympiade, l'an 241 avant Jésus-Christ, & il enseigna pendant 26 ans, selon Diogène Laërce. Il mourut donc la deuxième année de la CXLI.^e Olympiade, l'an 215 avant J. C.

LADAS, *Ladas*, Λάδας. (a) Sicyonien, l'homme le plus agile de son tems, mérita d'être couronné aux jeux Olympiques, pour avoir doublé le stade. On voyoit son tombeau dans la Laconie près de l'Eurotas. Pausanias croit qu'il tomba malade incontinent après sa victoire, & qu'il se fit porter en ce lieu, où étant mort, il fut inhumé sur le grand chemin.

L'histoire des Éléens, dans le Catalogue de ceux qui ont été couronnés à Olympie, fait mention d'un autre Ladas, natif d'Égium en Achaïe, qui remporta aussi le prix aux jeux Olympiques, non de la longue course, mais simplement du stade.

Solin n'a pas cru trop exagérer la légèreté de Ladas le Sicyonien, en disant que ses pieds ne laissoient nuls vestiges sur le sable. On lui érigea une statue, qui étoit l'ouvrage du fameux sculpteur Myron, & sur laquelle on trouve dans l'Anthologie une jolie Épigramme. » Tel que tu étois dans la

(c) Paus. pag. 119, 202, 203, 655. | de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett.
Cicer. ad Herenn. L. IV. c. 141. Mém. | Tom. I. p. 286, 287. T. III. p. 316.

» course, ô Ladas, lorsqu'à
 » peine touchant la carrière du
 » bout des ongles, tu laissois
 » bien loin derrière toi un
 » coureur vite comme le vent;
 » tel t'a représenté dans ce
 » bronze l'illustre Myron, ex-
 » primant sur tous tes traits, le
 » caractère d'un Athlète qui
 » aspire à la couronne Olym-
 » pique. En effet, cet Athlète
 » ne paroît-il pas tout plein
 » d'espérance? Ne voit-on pas
 » ses flancs agités pousser le
 » souffle, qui semble s'échap-
 » per de l'extrémité de ses le-
 » vres? Tout de bronze qu'il
 » est, il va s'élancer vers la
 » couronne qui l'attend; &
 » son pied-d'estal n'est pas ca-
 » pable de le retenir. Merveil-
 » leux effet d'un art, qui don-
 » ne plus de légèreté, que la
 » vie même! «

LADAS. [le Stade de], (a)
Lade Stadium, Λάδα Στάδιον.
 Ce Stade, ainsi nommé parce
 que Ladas avoit coutume de
 s'y exercer à la course, étoit
 situé sur une route qui al-
 loit à Orchomène ville d'Ar-
 cadie.

LADE, *Lade*, Λάδη, (b)
 île de la mer Égée, située sur
 les côtes de l'Asie mineure,
 devant Milet. Selon Strabon,
 elle étoit environnée de quel-
 ques autres petites îles nom-
 mées Tragées, qui n'étoient

(a) Paus. p. 475.

(b) Strab. p. 635. Paus. p. 66. Herod.
 L. VI. c. 7. Thucyd. p. 569, 571. Plin.
 Tom. I. p. 286.

(c) Virg. *Æneid.* L. XII. v. 343.

que des retraites de voleurs.
 » Vis-à-vis de Milet, lit-on
 » dans Pausanias, il y a l'île
 » de Lade qui se sépare en
 » deux autres petites îles, dont
 » l'une porte le nom d'Asté-
 » rius, parce qu'Astérius y a
 » son tombeau. »

Hérodote dit que l'île de
 Lade étoit petite, & Thucydi-
 de, que les Athéniens étant
 mal reçus par les Milésiens,
 se jetterent sur l'île de Lade,
 qui est devant la ville. Cette
 île au rapport de Pline, s'ap-
 pelloit auparavant Late.

LADÈS, *Lades*, (c) fils
 d'Imbrafus, & frère de Glaucus.
Voyez Glaucus.

LADOCÉE, *Ladocea*, (d)
 Λάδοκία, village du Pélopon-
 nèse, dans l'Arcadie. Il avoit
 pris son nom de Ladocus fils
 d'Echémus.

LADOCUS, *Ladocus*, (e)
 Λάδοκος, fils d'Echémus, don-
 na son nom au village de La-
 docée, au rapport de Pausa-
 nias

LADON, *Ladon*, Λάδων,
 (f) fleuve du Péloponnèse,
 dans l'Arcadie, avoit sa source
 à environ soixante stades de
 Clitorea. Pline met cette source
 dans les marais de Phénée.

» J'ai oui dire, lit-on dans
 » Pausanias, que les mêmes
 » eaux qui font une espèce de
 » marais dans la plaine de Phé-

(d) Paus. p. 527.

(e) Paus. p. 527.

(f) Plin. Tom. I. p. 196. Paus. pag.
 298, 486, 487. & seq. Strab. pag. 60,
 389. Ovid. *Metam.* L. I. c. 18.

» née , après s'être engouffrées
 » sous les montagnes dont le
 » pays est environné, remon-
 » tent & forment cette source;
 » ce qui en est, je ne le sçais
 » pas. Mais, je sçais que dans
 » toute la Grece il n'y a pas
 » un autre fleuve qui soit com-
 » parable au Ladon pour la beau-
 » té de ses eaux; les aventures
 » de Daphné ont aussi contribué
 » à rendre ce fleuve célèbre.

» Après avoir pris son cours
 » du côté de Leucase & de
 » Mésoboa, il passe à Nases,
 » à Oryge, & à Haluns; delà
 » il descend aux Thaliades &
 » vient baigner un temple de
 » Cérès Élusiennne, qui est sur
 » la lisière du territoire de
 » Thelpuse. Dans ce temple,
 » on voit des statues de Cérès,
 » de Proserpine & de Bacchus,
 » qui toutes sont de marbre, &
 » ont pour le moins sept pieds
 » de haut. Le Ladon, après
 » avoir passé au pied du tem-
 » ple de Cérès, continue son
 » cours vers Thelpuse qu'il
 » laisse sur la gauche. De Thel-
 » puse le Ladon vient gagner
 » le temple de Cérès à Oncée;
 » ce temple est nommé par les
 » Thelpusiens le temple de
 » Cérès Érinnyes, & Antima-
 » que dans ses vers sur l'ex-
 » pédition des Argiens contre
 » Thebes, confirme cette dé-
 » nomination. Du temple de
 » Cérès Érinnyes, le Ladon va
 » passer entre le temple d'A-
 » pollon Oncéate qui est sur
 » la gauche, & le temple d'Es-

(a) Paul. p. 387.

» culape enfant, qui est sur la
 » droite. Il reçoit la rivière de
 » Tuthoa auprès d'Hérée, sur
 » les confins des Thelpusiens; &
 » la campagne, voisine du con-
 » fluent des deux rivières, s'ap-
 » pelle par excellence la plai-
 » ne. Ensuite, le Ladon va
 » tomber lui-même dans l'Al-
 » phée, près d'un endroit que
 » l'on nomme l'isle aux Cor-
 » beaux. Quelques-uns ont cru
 » que Stratie, Enispé & Rhipé
 » dont Homère fait mention,
 » étoient habitées; mais, c'est
 » une chimère, car le Ladon n'a
 » point d'isle qui soit plus gran-
 » de qu'un bâtiment de trans-
 » port; c'est à la vérité la plus
 » belle rivière qu'il y ait en
 » Grece, elle n'a pas même fa-
 » pareille dans les pays Barba-
 » res, mais elle n'est pas assez
 » large pour avoir des isles,
 » comme on en voit sur le
 » Danube & sur le Pô. »

Ovide dans ses Fastes parle
 du Ladon, mais en homme qui
 consulte plus le besoin de sa
 poésie, que la nature de ce
 fleuve, car il lui donne beau-
 coup de rapidité. Selon lui,
 le Ladon entraîne tout; & dans
 » ses Métamorphoses, il dit
 au contraire qu'il roule tranquil-
 lement ses eaux sur le sable.
 Denys le Périégète lui donne
 le surnom d'Ogygius, Ὀγύγιος
 que l'interprete Latin rend par
priscus, ancien. Priscien, dans
 sa Périégese traduite de celle de
 Denys, le qualifie aussi *vetus*.

LADON, *Ladon*, Λάδων, (a)

autre fleuve du Péloponnèse, dans l'Élide. Il passoit au milieu de la ville de Pylos, & alloit se jeter dans le Pénée, selon Pausanias. Mais, suivant la carte de la Grece, par M. d'Anville, le fleuve qui arrosoit la ville de Pylos, alloit se jeter dans la mer Ionienne.

LADON, *Ladon*, Λάδων, (a) fleuve de Grece dans la Béotie, prit ensuite le nom d'Isménus.

LADON, *Lado*, (b) un des capitaines Arcadiens, qui suivirent Énée en Italie, où il fut tué par Halésus.

LADON, *Ladon*, (c) nom d'un des chiens d'Actéon. Il n'épargna pas plus que les autres son maître, quand il eut été changé en cerf.

LÆNA, (d) sorte d'habit des Romains. Il ressembloit presque à celui qu'on appelloit Chlamys. Les Grecs l'appelloient Chlaine. Il étoit d'une grosse étoffe, pour garantir du froid. C'étoit peut-être la synthèse, ou l'habit de festin, dont il est quelquefois fait mention chez les Anciens.

LAERCE. Voyez Diogène.

LAERCÉE *Laerceus*, (e) Λαέρκευς, doreur, dont parle Homère dans son Odyssée.

LAERTE, *Laërtes*, Λαέρτης, (f) fils d'Arcésius & roi d'I-

thaque, eut d'Anticlée Ulysse, dont Homère a rendu le nom immortel. Ce Prince, après vingt années d'absence, étant revenu dans sa patrie, alla sans se faire connoître trouver Laërte, qui étoit à sa maison de campagne. Il le trouva tout seul dans le jardin, où il s'occupoit à arracher les méchantes herbes d'autour d'une jeune plante. Il étoit vêtu d'une tunique fort sale & fort usée, il avoit à ses jambes des bottines de cuir de bœuf toutes rapiécées, pour se défendre des épines. Il avoit aussi des gands fort épais, pour garantir ses mains, & sa tête étoit couverte d'une espèce de casque de peau de chevre. Il nourrissoit ainsi dans cet équipage sa triste douleur.

Quand Ulysse vit son pere accablé de vieillesse, & dans un abattement qui marquoit son deuil, ils s'appuya contre un grand arbre & fondit en pleurs. Enfin, faisant effort sur lui-même, il délibéra en son cœur s'il iroit d'abord embrasser ce bon homme, lui apprendre son arrivée, & lui raconter comment il étoit revenu, ou s'il l'approcheroit pour s'entretenir avec lui avant que de se faire connoître. Ce dernier parti lui parut le meilleur, & il voulut avoir pour un moment le plaisir de réveiller

(a) Paus. p. 557, 558.

(b) Virg. Æneid. L. X. v. 413.

(c) Ovid. Metam. L. III. c. 5.

(d) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 308, 309.

(e) Homer. Odyss. L. III. v. 425.

(f) Homer. Odyss. L. XXIV. v. 205. & seq. Plut. T. I. p. 881. Virg. Æneid. L. III. v. 272. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 99, 390. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 88.

un peu sa douleur, afin de lui rendre ensuite sa joie plus sensible. *Voyez Ulysse.*

Laërte est mis par Apollodore au nombre des Argonautes, & on est surpris qu'il ne soit nommé que par cet Auteur. Ce qu'on peut dire pour le justifier, c'est que Laërte étoit contemporain de Jason & son parent, & c'est peut-être pour cette raison qu'il l'a inséré dans sa liste.

LÆTA [**CLAUDIA**], (a) *Claudia Læta*, vestale sous l'empire de Caracalla. Ce Prince, après avoir voulu lui-même déshonorer cette Vestale, la fit condamner. Elle fut enterrée vive avec deux de ses compagnes.

LÆTITIA, la Joie. *Voyez Joie.*

LÆTORIA [la Loi], *Lætorialex*, (b) loi qui ordonnoit de donner des Curateurs à ceux qui étoient prodigues, ou sujets à des accès de fureurs.

LÆTUS, *Lætus*, *Λαῖτος*, (c) préfet du Prétoire sous l'empire de Commode, empêcha que ce Prince barbare ne fît brûler la ville de Rome, comme il l'avoit résolu. Depuis, ayant sçu que le même Commode vouloit le faire mourir avec quelques autres, il le prévint, & de concert avec eux il lui fit donner du poison l'an

de Jesus-Christ 193. *Lætus* éleva à l'empire Pertinax ; & trois mois après, il le fit massacrer, parce qu'il rétablissoit trop sévèrement la discipline militaire, & que par l'innocence & la droiture de ses mœurs, il lui reprochoit tacitement sa dissolution. Julien le fit tuer peu après.

LÆTUS, *Lætus*, *Λαῖτος*, (d) officier sous l'empire de Sévère, commandoit la cavalerie de ce Prince à la bataille de Lyon, où il tint une conduite équivoque & suspecte. Il étoit d'abord demeuré dans l'inaction, ayant, dit-on, le dessein perfide de laisser les deux rivaux, Sévère & Albin, se détruire l'un par l'autre, pour envahir ensuite la place que leur ruine laisseroit vacante. Lorsqu'il vit que la fortune commençoit à se déclarer pour Sévère, il conçut à quel danger son jeu criminel l'exposoit. Il se mit en mouvement, & vint prendre en flanc les gens d'Albin, que pressoit vivement en front la troupe conduite par Sévère. Ils ne purent résister à cette nouvelle attaque, & ne songeant plus qu'à fuir, ils allèrent chercher un asyle dans la ville de Lyon, aussi bien qu'Albin leur malheureux chef.

Lætus avoit trop de mérite pour ne pas exciter la jalousie

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 157.

(b) Rosin. de Antiq. Rom. pag. 851, 913.

(c) Dio. Cass. pag. 827. & seq.

Herodian. pag. 54. & seq. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 508. & suiv. T. V. p. 3. & suiv.

(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 84, 93, 99.

d'un Prince défiant. Il étoit guerrier & homme d'État, aimé des soldats, qui dans certaines occasions déclarerent qu'ils ne vouloient point marcher, s'ils ne l'avoient à leur tête. Ce dernier trait peut faire douter de la droiture de ses intentions & de sa fidélité déjà devenue suspecte, comme nous l'avons dit, à la bataille de Lyon. Mais, il n'y avoit rien de prouvé, & il étoit bien odieux de faire mourir un ancien ami, dont les services avoient été très-utiles à Sévère, & pour l'élever à l'Empire, & pour l'y maintenir, & qui s'étoit signalé également dans les guerres civiles & étrangères. L'Empereur prit un parti conforme à son génie rusé & artificieux. Il fit tuer Lætus dans une émeute de soldats, auxquels seuls il attribua cette mort, comme s'il n'y eût eu aucune part.

LÆTUS, *Lætus*, Λαῖτος, (a) officier sous l'empire de Caracalla. Comme il avoit enhardi ce Prince à tuer Géta son frere, il fut aussi le premier puni, & eut ordre de prendre du poison.

LÆVI LIGURES. (b) On lit dans Tite-Live, au sujet des différentes peuplades de Gaulois, qui allerent s'établir en Italie : *Post hos Salluvii, prope antiquam gentem Lævos Ligures, incolentes circa Ticinum amnem.*

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 150.

(b) Tit. Liv. L. V. c. 35.

Ce passage est un peu obscur. M. Crévier l'explique ainsi : *Salluvii, qui post hos transiere, confidunt prope antiquam gentem Lævos Ligures, sive à Ligurum genere, incolentes circa Ticinum amnem. Voyez Leves.*

LAGANUM, *Laganum*, (c) sorte de gâteau en usage chez les Anciens. Le *Laganum* n'étoit pas précisément un morceau de pâte cuite dans la graisse, une gauffre, une crêpe, un bignet, comme traduisent nos Dictionnaires. Le *Laganum* étoit une espèce de petit gâteau, fait avec de la farine, de l'huile & du miel ; c'étoit-là un des trois plats du souper d'Horace, à ce qu'il dit ; les deux autres consistoient, l'un en poireaux, & l'autre en fèves. Mais, Horace sçavoit bien quelquefois faire meilleure chère, & il paroît assez par ses écrits qu'il s'y connoissoit.

Galien a fait mention de ce gâteau grossier.

LAGENA, nom que les Romains donnoient à toutes sortes de vases d'une étroite embouchure. Ce n'étoit pas une mesure.

LAGÉNOPHORIES, *Lagenophoria*, Λαγνοφορία, (d) fêtes célébrées du tems des Ptolémées à Alexandrie. Ces fêtes sont ainsi décrites par Ératosthène dans Athénée : « Lorsque Ptolémée, » dit-il, préparoit toutes les

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 118.

(d) Athen. p. 276. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 218.

» victimes qu'on avoit accou-
 » tumé d'immoler à Bacchus ,
 » Arsinoé demanda à celui qui
 » portoit des branches, quel-
 » les fêtes on célébroit. Il lui
 » répondit qu'on les appelloit
 » les Lagénophories , parce
 » que ceux qui les célébroient,
 » s'oupoient sur des lits étendus,
 » & buvoient chacun de la
 » bouteille, qu'il avoit appor-
 » tée de chez lui. Après qu'il
 » se fut retiré, Arsinoé dit
 » qu'il falloit que le festin fût
 » mal proprement servi, puis-
 » que les Convives n'étoient
 » qu'un mélange du bas peu-
 » ple »

Le mot *Lagénophories* est pris
 de *λάγνος* , *lagena* , bouteille ,
 & *φέρω* , *fero* , je porte.

LAGIA , *Lagia* , (a) un des
 noms qu'a portés l'île de Dé-
 los.

LAGIDES , *Lagidæ* , nom
 qu'on donna aux rois Grecs ,
 qui posséderent l'Égypte , après
 la mort d'Alexandre. Les deux
 plus puissantes Monarchies qui
 s'élevèrent alors, furent celle
 d'Égypte, fondée par Ptolé-
 mée , fils de Lagus , d'où vien-
 nent les Lagides , & celle d'A-
 sie ou de Syrie , fondée par
 Séleucus , d'où viennent les
 Séleucides.

LAGOCOLASSAR , ou plu-
 tôt LABOCOLASSAR. Voyez La-
 bocolassar.

(a) Plin. T. I. p. 212.

(b) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15.

(c) Virg. *Æneid.* L. X. v. 380. &
 seq.

LAGON , ou LAGOS. Voyez
 Lagos.

LAGOS , *Lagos* , (b) ville de
 l'Asie mineure. Tite-Live dit ,
 sous l'an de Rome 563 , & 189
 avant l'ère Chrétienne , » que
 » l'armée Romaine , partie de
 » Cibyre , traversa la campa-
 » gne des Sindéens , passa la
 » rivière de Caulare , & campa
 » le jour suivant , ou côtoya
 » le marais Caralitide , & on
 » s'arrêta à Mândropolis. En-
 » suite , on s'avança vers La-
 » gos où l'on ne trouva per-
 » sonne ; la peur en avoit chas-
 » sé tous les habitans. On pil-
 » la cette ville. Delà on mar-
 » cha , depuis la source de la
 » rivière de Lyfis , jusqu'à une
 » autre rivière nommée Co-
 » bulatus ; & on alla faire le-
 » ver le siège d'Isionda , que
 » les Termesséens tenoient
 » bloquée. »

LAGUS , *Lagus* , (c) capi-
 taine Latin , fut le premier
 qui s'offrit aux coups de Pal-
 las , chef des Arcadiens. Dans
 le tems qu'il s'efforce d'arra-
 cher une grosse pierre , pour
 la lancer contre Pallas , celui-
 ci l'atteint d'un dard , dans
 l'endroit où l'épine du dos par-
 tage les côtes , & il l'en retire
 aussi-tôt.

LAHÉLA , *Lahela* , *Λαῆλα* ,
 (d) ville , ou païs , au-delà du
 Jourdain , où Théglathphalasar ,
 roi d'Assyrie , transporta les

(d) Genes. c. 2. v. 8 , 17. Règ. L. IV.
 c. 15. v. 29. c. 17. v. 6. Paral. L. I. c. 5.
 v. 26.

tribus de Ruben , de Gad , & la demi-tribu de Manassé. Il y a beaucoup d'apparence que Lahéla est la même que Hala , ou peut-être le même país que Hévila ou Cholas , vers la Colchide & l'Arménie. Il faut voir la dissertation de D. Calmet sur le país, où les dix Tribus furent transportées.

LAIADES , *Liades* , (a) nom qu'Ovide donne à Œdipe , parce qu'il étoit fils de Laius.

LAIRE , *Laira* , la même qu'Hilaire. Voyez Hilaire.

LAIS , *Lais* , *Λαϊσα* , (b) ville de Palestine, que quelques-uns mettent dans la tribu de Nephthali.

Les enfans de la tribu de Dan , n'ayant pu se mettre en possession de ce qui leur étoit échu , & cherchant des terres pour y habiter, envoyèrent cinq hommes pour aller reconnoître le país de Laïs. Étant arrivés dans cette ville , ils trouverent le peuple comme avoient accoutumé d'être les Sidoniens , sans aucune crainte , en paix , & en assurance , n'y ayant personne qui le troublât , extrêmement riche , fort éloigné de Sidon , & séparé de tous les autres hommes. Ils revinrent ensuite trouver leurs freres à Saraa & à Esthaol ; & lorsqu'ils leur demanderent ce qu'ils avoient fait , ils leur répondirent ; » Marchons vers ces » gens-là ; le país que nous » avons vu est très-riche &

» très-fertile ; ne négligez rien , » ne perdez point de tems. Al- » lons nous mettre en posses- » sion de cette terre , nous le » ferons sans peine. Nous trou- » verons des gens en une pleine » assurance , une contrée fort » étendue , & le Seigneur nous » donnera ce lieu , où il ne » manque rien de tout ce qui » croit sur la terre. «

Il partit donc alors de la tribu de Dan , c'est-à-dire , de Saraa & d'Esthaol , un corps de six cens hommes bien armés ; & étant venus à Laïs , ils trouverent un peuple qui se tenoit en assurance & dans un plein repos. Ils firent passer au fil de l'épée tout ce qui se trouva d'habitans dans la ville ; ils y mirent ensuite le feu & la brûlerent , sans qu'il se trouvât personne pour les secourir , parce qu'ils demeuroient loin de Sidon , & qu'ils n'avoient aucune société , ni aucun commerce avec qui que ce fût. La ville étoit située dans la vallée qui étoit près de Beth-Rohob , & l'ayant rebâtie ils y demeurèrent. Ils l'appellerent Dan , du nom de leur pere , qui étoit fils d'Israël , au lieu qu'auparavant elle s'appelloit Laïs.

On croit que Laïs est la même que Césarée de Philippe , connue aussi sous le nom de Panéade. Nous remarquerons que D. Calmet assure que Dan est différent de Laïs & de Panéade. Dan , dit-il , étoit à qua-

(a) Ovid. Metam. L. VII. c. 18.

(b) Judic. c. 18. v. 1. & seq.

tre milles de Panéade, en tirant du côté de Tyr.

LAIS, *Lais*, Αἰς, (a) de la ville de Gallim, fut pere de Phalti.

LAIS, *Lais*, Αἰς, (b) célèbre courtisane, née à Hycara, petite ville maritime de Sicile, vivoit sous la CVI.^e Olympiade, vers l'an de Rome 400, & 354 avant Jesus-Christ. On la croyoit fille de Timandra, concubine d'Alciade, & on la surnomma la Corinthienne, parce qu'elle demeura long-tems à Corinthe, où elle enchantoit tous ceux qui la voyoient. Cette Courtisane vendoit chèrement ses faveurs, & demanda pour une nuit dix mille drachmes à Démofthène, qui répondit qu'il n'acheroit pas si cher un repentir. Depuis étant amoureuse d'un jeune homme de Thessalie, elle abandonna Corinthe pour le suivre. Quelques femmes, jalouses de sa beauté, l'assassinerent dans un temple de Vénus, qui fut depuis nommé l'Homicide.

Athénée nous a conservé une Epigramme d'Épicrate, dans laquelle ce Poète fait mention de Lais. » Lorsque Lais étoit » encore jeune poulette, ses » écus la rendoient si fière & » de si difficile accès, qu'on » avoit moins de peine à voir » le Satrape Pharnabaze. Mais,

» depuis que le nombre des » années, l'a conduite à l'extré- » mité de sa longue carrière, » & que ses appas tombent en » ruine, chacun peut la voir » aisément, & cracher dessus. »

LAISA, *Laïsa*, Εἰλασα, (c) lieu près de Béroth, dans la tribu de Benjamin. Ce lieu n'est connu dans l'Écriture, que par la bataille qui s'y donna entre Judas Maccabée d'une part, & Bacchide & Alcime grand-Prêtre des Juifs d'autre part. Démétrius Soter, ayant appris la mort de Nicanor & la défaite de son armée, envoya de nouveau en Judée Bacchide & Alcime, avec l'aîle droite de son armée, c'est-à-dire, l'élite de ses troupes, au nombre de vingt-deux mille hommes d'infanterie & deux mille de cavalerie. Ils vinrent d'abord à Jérusalem, croyant y rencontrer Judas Maccabée; mais, ayant appris qu'il étoit campé à Laïsa, avec trois mille hommes choisis, ils y allèrent & se camperent à Bérée, qui n'en étoit pas éloignée. Les troupes de Judas Maccabée, voyant une si grande multitude d'ennemis, furent tellement saisies de crainte, que la plupart désertèrent, en sorte qu'il ne lui resta que huit cens soldats.

Judas Maccabée se voyant ainsi abandonné dans la nécessité où il se trouvoit de combat-

(a) Reg. L. l. c. 25. v. 44.

(b) Plut. Tom. l. p. 213, 553. Athen. p. 137, 570, 587. Cicer. ad Amic. l. IX. Epist. 26. Roll. Hist. Anc. Tom. II.

p. 442. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. l. pag. 223, 224. Tom. III. p. 312.

(c) Maccab. L. l. c. 9. v. 1. & seq.

tre, son cœur en fut tout abattu, & d'autant plus qu'il n'avoit pas le tems de rassembler d'autres soldats. Cependant, il ne laissa pas d'encourager ceux qui étoient restés avec lui, & de les animer au combat; mais, ils lui représenterent qu'ils étoient en si petit nombre, qu'il falloit plutôt différer la bataille, & attendre quelque nouveau renfort. Judas Maccabée leur répondit: » Dieu nous garde d'en » user ainsi, & de fuir devant » nos ennemis. Si notre heure » est venue, mourons courageusement pour nos freres, » & ne souillons point notre » gloire par une action si lâche. » Les ennemis, étant sortis de leur camp, vinrent au-devant d'eux, ayant mis la cavalerie sur les deux aîles; les frondeurs & les archers marchaient devant l'armée, & le premier rang étoit composé des plus vaillans soldats. Bacchide étoit à l'aîle droite. Les trompettes des deux partis commencerent à sonner, les montagnes d'alentour retentirent de leur bruit, & Judas Maccabée, ayant remarqué que l'aîle droite où commandoit Bacchide étoit la plus forte, l'affaillit, la rompit, & la poursuivit jusqu'à la montagne d'Azot; mais, l'aîle gauche ayant enveloppé Judas Maccabée & ses gens par derriere, le combat fut longtemps opiniâtre; & Judas Mac-

cabée, enfin accablé par la multitude des ennemis, tomba mort, & ses gens prirent la fuite.

LAIUS, *Laius*, Λαῖος, (a) fils de Labdacus, roi de Thebes, & de Nyctis, fille de Nycteus, n'étoit encore qu'au berceau, lorsque son pere mourut; ce qui engagea Lycus, frere de Nycteus, à s'emparer de la Couronne de son neveu. Les Thébains dans la suite rétablirent Laius sur le Trône; & ce rétablissement fut suivi de tant de malheurs, que l'histoire ancienne fournit peu d'exemples qu'on puisse comparer aux calamités, qui affligerent la ville de Thebes.

Diodore de Sicile, Apollodore, Stace, Eusebe & plusieurs autres, racontent que Laius, ayant épousé Jocaste, fille de Créon, roi de Thebes, apprit de l'Oracle, qu'il seroit mis à mort par l'enfant qui naîtroit de ce mariage; ce qui l'obligea de vivre avec la Reine dans une grande réserve; mais, un jour de débauche, il en approcha, & elle devint grosse. Lorsqu'elle fut accouchée, Laius, l'esprit rempli & troublé de la prediçtion, ordonna à un Domestique affidé, d'aller exposer l'enfant dans un lieu désert. Celui-ci, au lieu de l'abandonner à la merci des bêtes féroces, l'attacha par les pieds à un arbre, ce qui

(a) Lucian. Tom. II. pag. 182. Paus. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 132. & suiv. p. 549, 550, 580, 616. Myth. par M. Tom. VII. p. 181. & suiv.

lui fit donner le nom d'Œdipe. Phorbas, intendant des troupeaux de Polybe, roi de Corinthe, l'ayant trouvé dans ce triste état, le porta à son maître, qui le fit élever avec beaucoup de soin, & l'adopta. Ce jeune Prince, devenu grand, & étant informé de cette aventure, résolut d'aller consulter l'oracle d'Apollon, pour découvrir ses parens; & il eut pour réponse qu'il se donnât bien de garde de retourner dans son pays, parce qu'il devoit y tuer son pere, & épouser sa mere; ce qui l'obligea de se bannir volontairement de Corinthe, qu'il croyoit être le lieu dont l'Oracle avoit voulu parler; & comme il passoit par la Phocide, il trouva dans un détroit du mont Cithéron, Laius qui lui ordonna avec hauteur, de lui laisser le passage libre. On en vient aux mains, Œdipe tue son pere, & accomplit ainsi une partie de la prédiction de l'Oracle.

L'endroit où Laius fut tué, s'appelloit *le chemin qui fourche*. On voyoit encore du tems de Pausanias, au milieu de ce chemin, la sépulture de Laius & du Domestique qui le suivoit; de belles pierres de taille, entassées les unes sur les autres, en faisoient tout l'ornement. On dit que ce fut Damasistrate qui, pendant qu'il regnoit à Platées, trouva par hazard leur

(a) Horat. L. I. Ode. 19. v. 10. &

(b) Plin. Tom. I. p. 271.

corps & les fit enterrer.

LALAGÉ, *Lalage*, (a) dont parle Horace dans une de ses Odes. Ce Poëte dit qu'il aimera toujours le doux sourire de Lalagé, ainsi que sa douce voix.

LALALIS, *Lalalis*, (b) ville de l'Asie Mineure, dans l'Isaurie, selon Plin. D'anciennes éditions en faisoient un fleuve.

LALLUS, *Lallus*, nom d'une Divinité, qui étoit invoquée par les nourrices pour empêcher les enfans de crier, & les faire dormir, comme on le voit dans Ausone; peut-être aussi n'étoit-ce que des contes & des chansons qu'on faisoit aux petits enfans pour les faire dormir.

LAMACHUS, *Lamachus*, Λάμαχος. (c) Général Athénien, fut nommé commandant d'une flotte de treize vaisseaux, que Périclès laissa aux habitans de Sinope, pour les défendre contre le tyran Timésiléon. Ce Tyran ayant été chassé avec tous ceux de son parti, Périclès fit publier un décret, par lequel il étoit permis à six cens Athéniens qui s'offriroient d'eux-mêmes, d'aller s'établir à Sinope, & d'y partager & posséder les maisons & les terres qui avoient appartenu au Tyran.

LAMACHUS, *Lamachus*, Λάμαχος, (d) autre Général Athénien, entra, l'an 423 avant

(c) Plut. Tom. I. pag. 163.

(d) Diod. Sicul. pag. 322. Thucyd. pag. 303.

Jesus-Christ,

Jésus-Christ, dans la mer de Pont, avec dix vaisseaux, & ayant jetté l'ancre devant Héraclée, à l'embouchure du fleuve Cachès, il vit périr sa flotte entière par une abondance extraordinaire de pluies; elles firent enfler le fleuve à un tel point, qu'il poussa tous les vaisseaux entre des passages étroits, & les brisa enfin contre terre.

LAMACHUS, *Lamachus*, Λάμαχος, (a) un des Généraux que les Athéniens nommerent l'an 415 avant Jésus-Christ pour aller faire le siège de Syracuse, & auxquels ils donnerent plein pouvoir d'ordonner tout ce qu'il jugeroit à propos, dans le cours de cette entreprise.

Un jour, Lamachus commandant seul l'armée, profita de cette occasion pour combattre les Syracusains, qui travailloient à tirer une muraille, depuis la ville jusqu'à l'enceinte des Athéniens. Comme, dans tous les combats, les Athéniens avoient toujours l'avantage, il arriva un jour qu'emportés par la victoire, ils poursuivirent les Syracusains trop loin, & avec assez de désordre. Lamachus, resté seul avec une poignée de gens, s'arrêta pour soutenir tout l'effort de la cavalerie ennemie, qui venoit fondre sur lui. Cette cavalerie étoit commandée par Callicrate, distingué par sa valeur; cet officier, avançant sa troupe,

défie Lamachus au combat. Lamachus poussa à lui & reçoit le premier une blessure mortelle; mais, il le joint & le perce de son épée, de sorte que dans le même moment, ils tombent tous deux sans vie, aux pieds de leurs chevaux. Les Syracusains, demeurés maîtres du corps & des armes de Lamachus, l'enlevèrent aussitôt.

Quelques-uns font périr Lamachus d'une autre façon. Les Athéniens étant descendus de l'Épipole dans la plaine, avant la pointe du jour, les ennemis lâcherent le pied, & se retirèrent, ceux de la droite vers la ville, & les autres du côté de la rivière. Trois cens Athéniens d'élite voulant couper à ceux-ci le passage, coururent vers le pont; mais, la cavalerie ennemie qui y étoit en bataille pour la plus grande partie les repoussa, & étant venue fondre ensuite sur l'aîle droite des Athéniens, elle mit les premiers bataillons en désordre. Lamachus s'en étant aperçu de l'aîle gauche où il commandoit, y accourut avec les Argiens & quelques archers. Mais, ayant franchi un fossé, & se trouvant abandonné de ses troupes, il fut tué avec ceux qui l'avoient suivi. Les ennemis transporterent aussitôt leurs corps au de-là de la rivière, & voyant venir le reste de l'armée se retirèrent.

(a) Corn. Nep. in Alcibiad. c. 3. | 331, 334, 335. Thucyd. p. 485. & seq.
Just. L. IV. c. 4. Plut. Tom. I. p. 200, | Roll. Hist. Anc. T. II. p. 428, 453. T.
201, 202, 531. & seq. Diod. Sicul. p. | V. p. 750.

Lamachus étoit bien, dit Plutarque, un homme de grand courage, plein de justice, & qui ne s'épargnoit nullement dans les combats, mais si pauvre & si simple que toutes les fois qu'il avoit commandé l'armée, dans les comptes qu'il rendoit à son retour, il n'oublioit jamais de marquer, tant pour son habit, tant pour ses pantoufles. Le même Plutarque remarque ailleurs que cette extrême pauvreté de Lamachus diminuoit son autorité & avilissoit son caractère. Cela étoit vrai sans doute dans une armée toute composée de gens pleins de vanité, qui n'avoient pensé qu'à se surpasser les uns les autres par la magnificence de leurs équipages. Mais, combien connoît-on de capitaines Romains, dont la pauvreté a relevé le caractère? Horace a dit d'eux admirablement :

Hunc & incomptis Curium capillis,

Utilem bello tulit, & Camillum

Sæva paupertas.

Il ne faut donc pas prendre ce texte de Plutarque, comme un principe général, car il seroit faux. La pauvreté fait toujours honneur aux grands Hommes.

Au reste, ce Lamachus & les deux précédens pourroient bien n'être qu'un même général; d'autant plus que suivant la remar-

que de Plutarque, Lamachus étoit déjà fort avancé en âge, quand il fut choisi pour partager le commandement dans l'expédition où il perdit la vie.

LAMACHUS, *Lamachus*, Λάμαχος, (a) célèbre Sophiste, du bourg de Myrrhène, avoit composé un panégyrique d'Alexandre & de Philippe, dans lequel il maltraitoit extrêmement les Thébains & les Olynthiens. Lorsqu'il le lut dans l'assemblée des jeux Olympiques, Démosthène s'éleva contre lui, & en prouvant sur le champ, par des faits historiques & par les démonstrations les plus fortes, les grands biens que les Thébains & les Chalcidiens avoient faits à la Grece, & au contraire les grands maux que les flatteurs des Macédoniens lui avoient causés, il ramena tellement tous les assistans, déjà séduits par l'éloquence de Lamachus, que ce Sophiste, craignant l'émeute du peuple, fut obligé de se dérober secrètement de l'assemblée.

LAMACHUS, *Lamachus*, Λάμαχος, (b) général des Athéniens, dont parle Justin, vivoit environ 300 ans avant Jesus-Christ.

Lorsque les Athéniens, devenus tout puissans, & redoutés par les victoires qu'ils avoient remportées sur les Perses, eurent imposé une espèce de tribut à la Grece & à l'Asie pour l'entretien de leur flotte,

(a) Plut. T. I. p. 849, 850.

(b) Just. L. XVI. c. 3.

& que chaque ville contribuoit avec plaisir, à une dépense qui faisoit la sûreté de toutes; celle d'Héraclée fidelle à l'alliance qu'elle avoit faite avec les Rois de Perse, fut la seule qui refusa de payer sa part de cette contribution. Les Athéniens irrités font partir une armée sous la conduite de Lamachus, avec ordre d'exiger par la force ce qu'on ne vouloit pas accorder à la douceur. Mais, tandis que ce Général ravageoit le territoire d'Héraclée, ses vaisseaux qu'il avoit laissés à la rade, & la meilleure partie de l'équipage, périrent par une soudaine tempête. Comme il ne sçavoit quel parti prendre, car la perte de sa flotte fermoit la mer à son retour, & il n'osoit le tenter par terre, à cause qu'il n'avoit pas assez de troupes, pour forcer tant de nations Barbares, qu'il trouveroit dans sa retraite; les Héracléens jugeant qu'il leur seroit plus glorieux de saisir cette occasion, pour faire plutôt éclater leur générosité que leur vengeance, renvoyèrent les Athéniens, après leur avoir fourni des vivres & des vaisseaux, & crurent qu'ils seroient assez dédommagés du ravage de leurs terres, s'ils pouvoient se faire des amis de ceux, qui étoient auparavant leurs ennemis.

LAMBDA, terme de Grammaire Grecque. C'est le nom

de la onzième lettre de l'alphabet des Grecs. Le Lambda est une liquide immuable. Dans les nombres, le Lambda vaut 30. Sa figure est Λ & λ sur les médailles. Quand il signifie *aux* $\lambda\upsilon\chi\epsilon\varsigma$, il a celle de l'L Latine. Les Attiques le mettent pour *ν*. On le change aussi en Δ .

Lambda vient de l'Hébreu *Lamed*, ou du vieux Syrien *Lambda*.

LAMECH, *Lamech*, (a) $\Lambda\mu\epsilon\chi$, de la race de Caïn, fut fils de Mathusaël & père de Jabel, de Jubal, de Tubalcaïm & de Noëma. Lamech est célèbre dans l'Écriture par sa polygamie, dont on le croit le premier Auteur dans le monde. Il épousa Ada & Sella. Ada fut mere de Jabel & de Jubal; & Sella, de Tubalcaïm & de Noëma sa sœur. Un jour, Lamech dit à ses femmes: » Écoutez-moi, » femmes de Lamech. J'ai tué » un homme de la blessure que » je lui ai faite. J'ai assassiné » un jeune homme du coup » que je lui ai donné. Mais, si » on n'a pu tuer Caïn sans être » puni sept fois, en tuant » Lamech on le seroit septante » fois sept fois. »

Ces paroles sont une énigme à laquelle on n'entend rien. On peut consulter les Commentateurs. La tradition des Hébreux est que Lamech, étant devenu aveugle, avoit tué Caïn à la

(a) Genes. c. 4. v. 18. & seq. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 7.

chasse , fans le connoître , croyant tuer une bête ; & qu'ensuite il avoit encore tué Tubalcaïm son propre fils , qui avoit été cause de ce meurtre , parce qu'il lui avoit dit de rir en un endroit dans des brofsailles , où il avoit vu remuer quelque chose. On fait diverses autres suppositions pour expliquer le passage de Lamech , toutes presque également absurdes & incertaines.

Josephe dit que Lamech eut soixante-dix-sept fils de ses deux femmes ; mais , l'Écriture ne lui donne que trois fils & une fille. L'Auteur du livre intitulé *Polygamia triumphatrix* , fait de Lamech son héros , & veut que l'Écriture ait fait mention de sa Polygamie pour la louer.

LAMECH , *Lamech* , (a) Λάμεχ , fils de Mathusala , ayant vécu cent quatre-vingt-deux ans , engendra un fils ; & il le nomma Noë , en disant : » Celui-ci nous consolera de » nos travaux , & des œuvres » pénibles auxquelles nos mains » sont appliquées , à cause de » la malédiction , dont le Seigneur a frappé la terre. » Après que Lamech eut engendré Noë , il vécut cinq cens quatre-vingt-quinze ans , & il engendra des fils & des filles. Il mourut l'an du monde 1651 , quelques années avant le déluge.

LAMENTATION ; *Lamentatio* , plainte forte & continuée. La plainte s'exprime par le discours ; les gémissemens accompagnent la Lamentation ; on se Lamente dans la douleur , on se plaint du malheur. L'homme qui se plaint demande justice ; celui qui se Lamente , implore la pitié.

LAMENTATIONS , *Lamentationes* , (b) nom que l'on donne à un poëme lugubre , que Jérémie composa à l'occasion de la mort du pieux roi Josias , & qui fut long-tems dans la bouche de tous les chantres & chanteuses d'Israël.

On croit que ce fameux Poëme est perdu ; mais , il nous en reste un autre du même Prophete composé sur la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor. On en voit les preuves dans tous les chapitres des Lamentations. La Préface qui est très-ancienne , le marque expressément. Jérémie parle partout de Jérusalem & du Temple , comme de choses détruites , désolées , profanées. L'Auteur de l'Ecclésiastique dit qu'après la prise de Jérusalem , les ennemis rendirent désertes les voies qui menent à Jérusalem , faisant allusion à ce passage des Lamentations : *Via Sion lugent , eò quòd non sint qui veniant ad solemnitatem.*

Dans les deux premiers chapitres des Lamentations , Jéré-

(a) Genes. c. 5. v. 25. & seq.

(b) Paral. L. II. c. 35. v. 25. Eccle-

siastic. c. 49. v. 8. Thren. c. 1. v. 4. c. 4. v. 20.

mie est principalement occupé à faire la description des incommodités du siège de Jérusalem. Dans le troisième, il déplore les persécutions que lui-même a souffertes. Le quatrième roule sur la ruine & sur la désolation de la ville & du Temple, & sur la disgrâce du roi Sédécias. Voici comme il parle de ce Prince infortuné.

» L'oïnt du Seigneur que nous
 » aimions comme notre vie,
 » qui nous étoit aussi cher que
 » nous-mêmes, a été pris pour
 » nos iniquités ; ce Prince si
 » bon, à qui nous avons dit :
 » Nous vivons sous votre om-
 » bre au milieu des nations. »

Le cinquième chapitre est une espèce de formule de prières pour les Juifs, dans leur dispersion & dans leur captivité. Tout à la fin, il parle de la cruauté des Iduméens, qui avoient insulté au malheur de Jérusalem, & qui avoient contribué à sa désolation, & il les menace de la colère du Seigneur. Ce dernier chapitre fut écrit apparemment après les autres, puisqu'il suppose que le Temple étoit tellement ruiné, qu'il servoit de retraite aux renards, & que le peuple étoit déjà en captivité.

Les quatre premiers chapitres des Lamentations sont en vers Acrostiches & Abécédaires, chaque verset, ou chaque couplet commençant par une des lettres de l'alphabet Hébreu, rangées selon l'ordre Alphabétique. Le premier &

le second chapitre contiennent vingt-deux versets suivant le nombre des lettres de l'alphabet. Le troisième chapitre a trois versets de suite qui commencent par la même lettre ; le quatrième chapitre est semblable aux deux premiers, & n'a que vingt-deux versets ; le cinquième n'est pas Acrostiche.

Il y a une chose particulière dans les chapitres second, troisième, & quatrième ; c'est que la lettre *pe* y est mise avant l'*ain*, au lieu que dans le chapitre premier, & dans tous les psaumes Acrostiches & Abécédaires, l'*ain* précède toujours le *pe*. On ignore la raison de ce dérangement. Les Copistes ont voulu quelquefois réparer ce prétendu défaut, mais la suite du discours demande qu'on laisse les choses comme elles sont.

Les Hébreux donnent au livre des Lamentations le nom d'*Echa*, du premier mot du texte ; ou celui de *Kinnoth*, c'est-à-dire, Lamentations. Les Grecs les appellent *Threnes*, terme qui signifie la même chose en leur langue. Le style des Lamentations de Jérémie est vif, tendre, pathétique, touchant. C'étoit le talent particulier de ce Prophète, que d'écrire des choses tristes & touchantes. Il n'y eut jamais de sujet plus digne de larmes, ni écrit dans des sentimens plus affectueux & plus tendres.

Les Hébreux avoient accoutumé de faire des Lamentations,

ou des cantiques lugubres à la mort des grands Hommes, des Princes, des Héros qui s'étoient distingués dans les armes, & & même à l'occasion des calamités publiques. Ils avoient même des recueils de ces sortes de Lamentations, comme il paroît par les Paralipomènes. Nous avons encore celles que David composa à la mort d'Abner & de Jonathas. Les prophètes, Isaïe, Jérémie, & Ezéchiel, après avoir prédit la désolation de l'Égypte, de Tyr, de Sidon & de Babylone, ont fait des Lamentations sur la chute de ces villes, ou de ces États. Il semble par Jérémie qu'il y avoit des pleureuses à gages.

LAMIA, *Lamia*, Λαμία, (a ville de Grece, dans la Theffalie, devenue fameuse par la guerre que les Grecs firent contre les Macédoniens, après la mort d'Alexandre le Grand. Cette guerre est appelée la guerre Lamiaque, parce qu'Antipater, après avoir été vaincu, se réfugia à Lamia, où les Athéniens l'assiégèrent.

Strabon dit que Lamia étoit à cent stades; c'est-à-dire, à environ cinq quarts de lieues du fleuve Sperchius. Il la compte un peu après entre les villes de la Phthiotide. Plin met aussi Lamia dans cette même contrée. Cette ville dominoit sur une plaine qui s'avançoit jus-

qu'au golfe Maliaque; & sa situation sur une éminence, dont la vue s'étendoit principalement du côté d'Héraclée, faisoit que l'espace qui étoit entre les deux villes, quoique de sept milles, paroissoit assez court.

Man. Acilius Glabrio alla attaquer la ville de Lamia, l'an 190 avant Jesus-Christ. Il n'ignoroit pas que quelque tems auparavant, Philippe l'avoit déjà réduite aux dernières extrémités, & il étoit persuadé qu'il étoit alors aisé d'emporter cette place qui paroissoit ne rien craindre. Il partit donc d'Élatie, & vint d'abord camper dans le pais ennemi, aux environs du fleuve Sperchius. La nuit suivante, il partit, & vint investir la ville, dès que le jour parut. Quoiqu'une attaque si imprévue eût jeté la terreur & la consternation dans l'esprit des habitans, cependant ils défendirent ce jour-là leur ville, avec plus de constance qu'un péril si subit ne sembloit en devoir faire attendre d'eux, les hommes combattant dedessus les murailles, pendant que les femmes leur y apportoit des traits de toutes les espèces, & des pierres qu'ils jettoient contre les Romains, qui montoient à l'escalade en plusieurs endroits en même-tems. Man. Acilius Glabrio, ayant fait sonner la retraite, ramena ses gens

(a) Strab. pag. 433, 434. Plin. T. I. pag. 199. Tit. Liv. L. XXVII. c. 30. L. XXXII. c. 4. L. XXXV. c. 43. L. XXXVI. c. 25. L. XXXVII. c. 4, 5. L. XXXIX.

c. 23. Diod. Sicul. pag. 631. & seq. Paus. p. 2, 351. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 30. & suiv.

dans le camp vers le midi ; & après leur avoir fait prendre de la nourriture & du repos , il les avertit de se tenir prêts le lendemain avant le jour , pour attaquer la ville , leur déclarant en même-tems qu'ils ne rentreroient point dans leur camp , qu'ils ne l'eussent mise en son pouvoir. Elle fut donc escaladée à la même heure que la veille par plusieurs côtés ; & comme les assiégés manquoient d'armes , & qu'ils ne la défendoient pas avec les mêmes forces , ni avec le même courage que la première fois , elle fut prise au bout de quelques heures. Le général Romain , ayant fait vendre une partie du butin , distribua le reste à ses soldats.

Cette ville subsiste encore de nos jours , & s'appelle Reïton.

Quelques éditions de Plin mettoient une Lamia dans la Béotie ; mais , le P. Hardouin lit Earymna.

LAMIA, *Lamia* , Λάμια , Λαμία , c'est-à-dire , dévoratrice , du Phénicien *Lahama* , qui signifie dévorer.

LAMIA, *Lamia* , Λαμία , (a) nymphe , fille de Neptune , fut aimée de Jupiter , duquel elle eut une fille , nommée Hérophile.

LAMIA, *Lamia* , Λαμία , (b) Reine d'une extrême beauté , que la fable faisoit habiter dans un antre vaste , & garni dans toute son étendue d'ifs & de

(a) Pauf. p. 630.

lierre ; mais , la fable ajoute qu'en punition de la férocité de son caractère & de ses mœurs , elle fut transformée en bête sauvage. On raconte qu'ayant perdu tous ses enfans , elle tomba dans un tel désespoir , que jalouse de toutes les femmes qui avoient conservé les leurs , elle les faisoit enlever d'entre leurs bras , pour les massacrer elle-même. C'est pour cela dit Diodore de Sicile , que cette femme est devenue odieuse à tous les enfans , qui craignent même d'entendre prononcer son nom. On ajoute que quand elle s'étoit enivrée , elle permettoit de faire tout ce qu'on vouloit , sans craindre de sa part aucune perquisition de ce qui s'étoit passé , avant qu'elle fût revenue de l'assoupissement où son ivresse l'avoit plongée. C'est pour cela aussi que quelquefois avant que de boire , elle mettoit ses yeux dans un sac , la fable transportant ainsi à une précaution volontaire & délibérée , l'effet que le vin fait sur ceux qui en boivent une trop grande quantité , quoique le sommeil qu'amène l'ivresse ne soit pas de leur intention.

Au reste , que Lamia fût née dans une province de l'Afrique , ces deux vers d'Euripide en font foi :

Par son nom de tout tems l'Africaine Lamie

De tout vice de mœurs désigna l'infamie.

(b) Diod. Sicul. p. 754.

LAMIA, *Lamia*, Λαμία.
Voyez Auxésie.

LAMIA, *Lamia*, Λάμια,
(a) fille de Cléonor d'Athènes,
jeune joueuse de flûte &
fameuse courtisane, fut aimée
de Ptolémée I. roi d'Égypte.
Elle fut prise dans la bataille
navale que Démétrius Polyor-
cète gagna sur ce Prince, au-
près de l'île de Chypre. Ayant
été amenée à Démétrius, elle
lui parut si aimable, quoiqu'elle
eût déjà atteint un âge fort
avancé, qu'il la préféra à toutes
ses autres maîtresses. Elle
excellait en bons mots & en
reparties agréables.

Un jour, Lamia voulant donner
à Athènes, un festin à Démétrius,
mit à contribution
plusieurs particuliers de son au-
torité privée; & le festin fut
si magnifique & d'une si grande
réputation, que Lyncée de Sa-
mos nous en a laissé la descrip-
tion & tout le détail. Sur quoi
un Poète comique de ce tems-
là, appella non moins plaisam-
ment que véritablement,
cette Lamia *Elépole*, terme qui
veut dire preneuse de villes;
& Démocharès de Soles ap-
pella aussi très-plaisamment
Démétrius *Mythos*, c'est-à-di-
re, fable, parce qu'il avoit
toujours avec lui cette Lamia,
comme les fables ont d'ordi-
naire une forcière appelée La-
mia, pour faire peur aux enfans.

La grande autorité de cette

Courtisane, & la violente
passion avec laquelle Démétrius
l'aimoit, n'excitoient pas seu-
lement contre elle la jalousie
& l'envie de ses femmes, mais
encore la haine de tous les
amis de ce Prince. Démétrius
ayant envoyé des Ambassadeurs
à Lysimachus, un jour ce Prin-
ce s'amusoit à parler familière-
ment avec ces Ambassadeurs,
leur montrait sur ses bras &
sur ses cuisses, de grandes &
profondes cicatrices des ongles
d'un lion, & leur racontoit
comment il avoit été obligé de
combattre contre un lion,
ayant été enfermé par Alexan-
dre dans la cage avec ce fu-
rieux animal. A ce récit, les
Ambassadeurs se prirent à rire,
& lui dirent que le Roi leur
maître portoit au coup les
marques d'une bête plus furieu-
se encore, qui étoit Lamia. Et
en effet, c'est une chose dont
on ne sçauroit assez s'étonner,
que Démétrius, qui avoit té-
moigné tant de répugnance à
épouser Phylla, parce qu'elle
étoit d'un âge disproportionné
au sien, ait aimé si éperdu-
ment & pendant un si long-tems,
Lamia qui étoit surannée &
passée.

On assure que les Thébains &
les Athéniens lui éleverent un
temple sous le nom de Vénus La-
mia.

LAMIA, *Lamia*, Λάμια,
(b) dame Athénienne, qui fut

(a) Plut. T. I. p. 895. & seq. Roll.
Hist. Anc. T. IV. p. 144, 145.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. &
& Bell. Lett. T. VIII. p. 159, 160, 168.

aimée de Démétrius de Phalère. On doute si ce ne seroit pas la même que la précédente.

LAMIA, *Lamia*, (a) nom d'une famille Romaine. C'étoit une branche de la maison des Éliens, & apparemment elle n'y étoit entrée que par adoption ; car, on la fait descendre du Lamus fils de Neptune, & roi des Lestrigons, qui demouroit dans une ville qu'on nomma depuis Formies. C'est le sentiment d'Horace. Une aussi ancienne généalogie que celle dont ce Poète flatte Élius Lamia son ami, est sans doute cause que Juvénal, voulant désigner un Dame de la première qualité, l'a désignée par ces paroles, *quædam de numero Lamiarum*.

Il y a beaucoup d'apparence, que celui à qui Horace adresse une Ode du troisième livre, & dont il parle en divers autres endroits avec des marques d'estime, étoit pere de Lucius Élius Lamia, qui mourut vers la fin de l'empire de Tibère, l'an de Rome 786, après avoir été gouverneur de la Syrie, d'où on l'avoit tiré pour lui donner le gouvernement de Rome. Il fut honoré des funérailles de Censeur. De lui descendoit peut-être Élius Lamia, mari de Domitia Longina, que Domitien lui ôta.

LAMIA [L. HELVIUS], (b) *L. Helvius Lamia*, étoit un homme fort laid de figure. Il

y a apparence qu'on doit lire Élius, au lieu d'Helvius.

LAMIA [L. ÉLIUS], (c) *L. Ælius Lamia*, illustre chevalier Romain, qui, pour s'être distingué par son zèle pour la cause de Cicéron, fut relégué par le consul A. Gabinius, à deux cens milles de Rome, l'an 58 avant Jesus-Christ.

Nous avons deux lettres de Cicéron à D. Brutus, en faveur de L. Élius Lamia. » Si vous » n'avez rien qui vous embarrassé, » se, dit Cicéron dans la première lettre, ni qui vous » occupe trop l'esprit comme » je l'espère, & que le porteur de ma lettre sçache assez » bien prendre son tems, pour » vous la donner à propos, » je m'assure d'obtenir aisément ce que je désire de vous. » Lamia demande la Préture ; » c'est celui de tous mes amis, » avec qui j'ai plus de familiarité. Il y a entre lui & moi une très-ancienne & très-grande union ; & ce qui est encore plus à considérer, rien » ne me charme tant que cette familiarité dans laquelle nous » vivons lui & moi. Il m'a ouvert cela fait un grand plaisir » & rendu un service considérable, dont je lui suis redevable. Car, étant le premier » de l'ordre des Chevaliers, » dans le tems de la persécution de Clodius, comme il » me défendoit vigoureusement

(a) Juven. Satyr. 6. v. 383.

(b) Cicer. de Oator. L. II. c. 145.

(c) Cicer. Orat. post Redit. in Senat. c. 10. pro Seft. c. 22. ad Amic. L. XI. Epist. 16, 17. L. XIII. Epist. 62.

» contre lui, il fut relégué par
 » le consul Gabinus ; ce qui
 » n'étoit point encore arrivé
 » jusqu'alors à aucun citoyen
 » Romain.

» Il me feroit bien honteux
 » de ne me pas souvenir d'une
 » chose, dont tout le peuple
 » Romain se souvient. Ainsi,
 » mon cher Brutus, persuadez-vous que c'est moi-même qui demande la Préture.
 » Car, quoique L. Lamia soit
 » un homme de grande considération, & qui s'est acquis
 » beaucoup d'éclat & de crédit, par la magnificence du
 » présent qu'il fit au peuple
 » étant Édile, je me suis néanmoins chargé de toute l'affaire, comme s'il n'étoit rien
 » de tout cela. Maintenant donc
 » si vous avez autant d'estime
 » pour moi, que vous en faites paroître, puisque vous
 » avez à votre disposition les
 » centuries des Chevaliers, &
 » que vous avez tout pouvoir
 » sur eux, écrivez à Lupus, qu'il
 » ait soin de nous faire donner
 » leurs suffrages. Je ne vous
 » tiendrai pas davantage ; je
 » vais finir en vous déclarant
 » ma pensée. C'est, mon cher
 » Brutus, que quoique j'attende
 » de tout de vous, vous ne pouvez pas néanmoins me faire
 » un plus grand plaisir que celui-là. »

» L. Lamia est celui de tous
 » mes amis, dit Cicéron dans
 » l'autre lettre, avec lequel
 » j'ai le plus de familiarité. Il
 » m'a rendu non-seulement de

» grands devoirs d'amitié, mais
 » encore des services très-considérables, & très-connus de
 » tout le peuple Romain. Après
 » s'être signalé dans la charge
 » d'Édile, par ses magnificences en faveur du peuple, il
 » demande celle de Préteur &
 » tout le monde sçait qu'il ne
 » manque pour cela, ni de mérite, ni de crédit. Mais, il
 » me semble voir de si fortes
 » brigues, que je dois tout
 » craindre, & me charger même de tout le soin de poursuivre l'effet de cette demande de de Lamia. Je vois assez
 » combien vous me pouvez aider en cela ; & je ne doute
 » nullement que vous ne soyez
 » très-porté à me faire ce plaisir. Je vous prie donc, mon
 » cher Brutus, de vouloir bien
 » vous persuader qu'il n'y a
 » rien que je puisse vous demander avec plus d'empressement, rien que vous puissiez faire pour moi de plus
 » obligeant, que d'appuyer
 » par tout ce que vous avez
 » de crédit & d'autorité, & par
 » tous vos soins la demande
 » de L. Lamia. Je vous prie
 » encore une fois & très-instamment de le faire. »

Ces deux morceaux fervent à faire connoître celui, en faveur duquel les lettres ont été écrites. On croit que c'est lui, qui, ayant passé pour mort, de telle sorte qu'on avoit déjà mis le feu au bûcher, recouvra le sentiment par l'action du feu.

LAMIA [Q. ÉLIUS], (a)
Q. Ælius Lamia, ami d'Horace. Ce Poète parle de la noblesse & de l'antiquité de sa famille, dans l'Ode suivante qu'il lui adresse. » Noble Élius, car
 » on dit que vous & les anciens
 » Lamias, dont les descendans
 » sont écrits dans nos Fastes,
 » vous tirez votre nom & votre
 » origine, de cet antique *Lamus*
 » qui fonda le royaume de *Formies*, & étendit au loin son Empire sur ces rivages, où le *Lyris*
 » promène lentement ses eaux.
 » Demain, si la vieille *Corneille*,
 » le, qui annonce la pluie,
 » ne m'a point trompé, une
 » tempête causée par l'*Eurus*,
 » couvrira d'herbage les bords
 » de la mer, & jonchera de
 » feuilles la terre dans les bois.
 » Tandis que vous le pouvez
 » encore, prenez de justes précautions. Demain vous aurez
 » le loisir de faire, avec tous
 » vos domestiques, des libations de vin pur au génie,
 » & de vous régaler d'un cochon de lait.»

LAMIA [L. ÉLIUS], *L. Ælius Lamia*. Voyez Élius.

LAMIA SYLLANUS, (b)
Lamia Syllanus, avoit épousé l'aînée des filles de *Tite Antonin*.

LAMIA [CORNÉLIUS], (c)
Cornelius Lamia, jeune homme qui ne nous est connu que par

un monument, qu'il avoit consacré aux grands Dieux, *Jupiter* & *Hercule*.

LAMIA, *Lamia*, (d) femme très-riche & très-qualifiée de *Ségeste*. Sa maison fut pendant trois ans remplie de toiles appartenantes à *Verrès*; & elle lui fit une couverture de lit toute entière en cramoisi.

LAMIAINS [les Jardins], *Horti Lamiani*, (e) Jardins au voisinage de Rome, & hors de de la ville. *Suétone* dit qu'on y brûla le corps de *Caligula*.

LAMIES, *Lamiæ*, (f) spectres, qu'on représentoit avec un visage de femme, & qu'on disoit se cacher dans les buissons, près des grands chemins, pour dévorer les passans. On leur donna ce nom du mot Grec *λαμῶν* ou *λαίμων*, qui signifie voracité; à moins qu'on n'aime mieux adopter le sentiment de *Bochart*, qui tire de *Libye* la fable des *Lamies*, & qui donne à ce mot une étymologie Phénicienne, dont le sens est le même que celui de l'étymologie Grecque.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que de tout tems & en tous pays, on a inventé de pareilles chimères; dont les nourrices, les gouvernantes, & les bonnes femmes, se servent, comme d'un épouvantail pour faire peur à leurs enfans, les empê-

(a) Horat. L. I. Ode 21. L. III. Ode 32. L. I. Epist. 14. v. 6.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 327.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. I. pag. 47.

(d) Cicet. in Verr. L. VI. c. 51.

(e) Sueton. in Caligul. c. 59.

(f) Horat. Ars Poët. v. 340.

cher de pleurer, ou les appaiser. C'est une coutume d'autant plus mauvaise, que rien n'est plus capable d'ébranler ces petits cervaux, si tendres & si flexibles, & d'y produire des impressions de frayeur, dont ils se ressentent malheureusement toute leur vie.

Lucilius se moque en très-beaux vers de la frayeur de l'homme, qui parvenu à l'âge de raison, ajoute encore foi à ces sortes d'êtres imaginaires.

*Terrificas Lamias Fauni quas,
Pompiliique*

*Instituere Numæ, tremis has; hæc
omnia ponit,*

*Ut pueri infantes credunt signa
omnia athena*

Vivere

» Et toutes les effroyables
» Lamies, que les Fauns & les
» Numa Pompilius ont inven-
» tées, il les craint. Il croit,
» que tous ses maux & ses biens
» dépendent d'elles, comme les
» petits enfans croient que tou-
» tes leurs poupées & toutes les
» statues sont vivantes. »

La Fontaine a renchéri sur cette pensée de Lucilius, dans cette strophe de son ingénieuse fable, le statuaire & la statue de Jupiter :

L'artisan exprima si bien

Le caractère de l'Idole,

Qu'on jugea qu'il ne manquoit rien

A Jupiter que la parole.

*Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'ouvrage,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage, &c.*

Le commencement de cette fable est d'une toute autre beauté, & peut-être la Fontaine n'a rien fait de si fort.

Les Arabes content mille choses des Lamies, des Fées ou Méduses, qu'ils croient être des démons ou mauvais génies du nombre de ceux à qui Dieu avoit donné le gouvernement du monde, avant qu'il l'eût confié à Éblis, qui dans la suite se révolta, & fut précipité dans l'enfer. Ils croient que les anciens génies, ou Dives, ou Ginns étoient mâles & femelles; les Dives étoient les mâles, & les Péris les femelles. Les Péris sont d'une beauté extraordinaire, & ne font point de mal; au contraire, les Dives sont laids & mauvais, & font ordinairement la guerre aux Péris. La nourriture de celles-ci sont des odeurs les plus excellentes; leur pays est le Ginnistan, comme qui diroit la Féerie, le pays des Génies, des Fées ou des Lamies. Ils disent que Salomon, ayant eu l'avantage de vaincre une de ces Lamies, l'employa à une infinité de choses merveilleuses & extraordinaires.

LAMMA, Lamma, (a) Λαμ-

(a) Matth. c. 27. v. 46. Marc. c. 15. v. 34.

μα, terme Hébreu qui veut dire pourquoi & à quel sujet. Ce terme se lit dans saint Matthieu & dans saint Marc.

LAMON, autrement Lamus. Voyez Lamus.

LAMOTIDE, Lamotis. Voyez Lamus.

LAMPADATION, espèce de question qu'on faisoit souffrir aux premiers martyrs Chrétiens, quand ils étoient étendus sur le chevalet. On leur appliquoit aux jarrets des lampes ou bougies ardentes.

LAMPADOMANTIE, Lampadomantia, divination dans laquelle on observoit la forme, la couleur, & les divers mouvemens de la lumière d'une lampe, afin d'en tirer des présages pour l'avenir.

Ce mot est tiré du Grec λαμπάς, lampas, lampe, & μαρτεία, divinatio, divination.

C'est de cette divination que parle Properce, lorsqu'il dit :

Sed neque suppletis constabat flamma lucernis.

Et ailleurs :

Seu voluit tangi Parca lucernamero.

Pétronne en fait aussi mention dans sa Satyre. Cependant, on pense que la Lampadoman- tie étoit une espèce d'augure.

Delrio rapporte à la Lampadomantie, la pratique supersti-

tieuse de ceux qui allument un cierge, en l'honneur de saint Antoine de Pade, pour retrouver les choses perdues.

LAMPADOPHORE, Lampadophorus, Λαμπαδοφόρος, (a) nom que l'on donnoit à celui qui portoit le flambeau dans les Lampadophories. Ce nom fut encore appliqué à ceux qui donnoient le signal du combat en élevant en haut des torches & des flambeaux. Ce mot est dérivé de λαμπάς, lampas, une lampe, un flambeau. Εφέρω, fero, je porte.

LAMPADOPHORIES, Lampadophoria, Λαμπαδηφορία, (b) nom d'une fête des Grecs, dans laquelle ils allumoient une infinité de lampes en l'honneur de Minerve, de Vulcain & de Prométhée, toutes en actions de grâces de ce que la première leur avoit donné l'huile; que Vulcain étoit l'inventeur des lampes, & que Prométhée les avoit rendu inutiles, en dérobant le feu du Ciel. Le même jour de cette fête, ils faisoient des sacrifices & des jeux, dont le grand spectacle consistoit à voir courir des hommes un flambeau à la main pour remporter des prix.

On célébroit dans Athènes trois fois l'année, cette course de flambeau; la première, pendant la fête des Panathénées, en

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 530. T. IV. p. 14. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 264.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 218. T. V. p. 204.

l'honneur de Minerve ; la seconde , pendant la fête de Vulcain , à l'honneur de ce même Dieu ; la troisième à l'honneur de Prométhée , & pendant sa fête. Celle des Panathénées se faisoit au port du Pirée , & les deux autres , dans le Céramique , c'est-à-dire , dans le parc de l'Académie.

De jeunes gens couroient successivement un certain espace de toutes leurs forces , en portant à la main un flambeau allumé. Celui entre les mains de qui le flambeau venoit à s'éteindre , le donnoit à celui qui devoit courir après lui , & ainsi des autres ; mais , celui-là seul étoit victorieux , qui achevoit sa carrière avec le flambeau toujours allumé. A la course des Panathénées , on jettoit le flambeau tout allumé du haut d'une tour , & aux deux autres celui qui devoit courir , l'alloit allumer sur l'autel de Prométhée , près de la statue de l'Amour consacrée par Pisistrate.

- Le jour de la fête de Cérès se nommoit par excellence *dies Lampadum* , le jour des flambeaux , en mémoire de ceux que la Déesse alluma aux flammes du mont Étna , pour aller chercher Proserpine. Tous les initiés aux mystères de la Déesse , célébroient dans l'Attique le jour des flambeaux. Phedre , découvrant à sa nourrice l'amour

dont elle brûle pour Hippolyte , lui dit dans Sénèque , que sa passion lui fait oublier les Dieux ; qu'on ne la voit plus avec les dames Athéniennes , agiter les flambeaux sacrés autour des autels de Cérès.

LAMPE, *Lucerna*, *Lychnus*, (a) vaisseau propre à faire brûler de l'huile , en y joignant une meche de coton pour éclairer.

Les Lampes servoient chez les Anciens , à trois principaux usages , indépendamment de l'usage domestique.

Elles servoient , 1.^o Aux fêtes , aux temples , & aux actes de Religion ; car , quoique l'usage de la cire ne fût pas inconnu aux Anciens , quoiqu'ils usassent de gros flambeaux , ils n'avoient point de bougies comme nous , mais des Lampes de différentes grandeurs , formes & matières ; d'où vient le proverbe Latin : *Tempus & oleum perdidit* , pour dire *j'ai perdu ma peine*. Dans les premiers tems de Rome , ces Lampes étoient la plupart très-simples , de terre cuite ou de bronze ; mais , par l'introduction du luxe , on en fit d'airain de Corinthe , d'or , d'argent , & à plusieurs meches ; enfin , on en disposa par étages , qu'on plaçoit sur des lustres , des candélabres à plusieurs branches , qui formoient une véritable illumination.

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 108, 109. T. V. p. 302. & suiv.

2.^o L'usage de ces Lampes , se prodigua dans les maisons aux jours de réjouissances, de nocés & de festins qui se faisoient seulement la nuit. On ne voit, dit Virgile, dans sa description d'une brillante fête, on ne voit que Lampes pendues aux lambris dorés, qui étouffent la nuit par leur lumière.

3.^o L'usage des Lampes s'introduisit pour les sépulcres ; l'on en mit dans les tombeaux, mais rarement enfermées dans le cercueil, & ces Lampes prirent le nom de lampes Sépulcrales, que quelques Modernes ont prétendu brûler perpétuellement. Lorsqu'on enterroit vive une Vestale, qui avoit enfreint son vœu de chasteté, on mettoit dans son tombeau une grande Lampe qui brûloit jusqu'à ce que l'huile fût consumée.

Enfin, les Romains, ainsi que les Grecs, avoient des Lampes de veille, c'est-à-dire, des Lampes particulières qu'ils n'éteignoient jamais pendant la nuit, & qui étoient à l'usage de tous ceux de la maison. Cet établissement regnoit par un principe d'humanité ; car, dit Plutarque dans ses questions Romaines sur la coutume, il n'est pas honnête d'éteindre une Lampe par avarice, mais il faut la laisser brûler, pour que quiconque le désire puisse jouir à toute heure de sa clarté. En effet, ajoute-t-il, s'il étoit possible, quand on va se coucher, que quelqu'un se servît alors de notre propre vue pour

ses besoins, il ne faudroit pas lui en refuser l'usage.

Il n'est guère de monumens anciens, dont il nous reste une si grande quantité que des Lampes ; tous les cabinets de l'Europe en sont pleins, & l'on en découvre tous les jours de nouvelles. L'usage en est des plus anciens, on en convient, la difficulté est sur cela comme sur toutes les autres choses, de remonter jusqu'à l'origine. Quelques-uns en attribuent l'invention aux Égyptiens. Mais, on doit faire peu de fond sur ces passages d'Auteurs quoiqu'anciens, lorsqu'ils parlent des premiers âges du monde, qui ne leur étoient guère plus connus qu'à nous. La nécessité des Lampes, jointe à la facilité de l'invention, donne lieu de croire qu'elles ne sont guère moins anciennes que le monde.

Il y a apparence que la coutume d'allumer des Lampes, aux temples les jours de fête, avoit passé des Hébreux aux Gentils. Les Athéniens allumoient principalement des Lampes, aux fêtes de Minerve, parce qu'elle étoit l'inventrice des arts, à celles de Vulcain, parce qu'il étoit, selon eux, l'auteur du feu & des Lampes, & à celles de Prométhée, parce qu'il avoit apporté le feu du Ciel. Ces fêtes s'appelloient chez eux Lampadophories. Les Romains se servoient aussi de Lampes dans leurs temples & à leurs jours solennels. En cer-

taines fêtes, ils en mettoient quantité à leurs portes & à leurs fenêtres, & même sur les arbres; ils en allumoient aussi aux calendes.

On assure qu'avant qu'on eût trouvé le moyen de se servir des Lampes, on n'en avoit point d'autres pour s'éclairer pendant la nuit, que de faire brûler un bois très-sec dans des brazier posés sur des trépieds, tels à peu près que les nôtres. Dans les pays orientaux, on se servoit ordinairement pour cela de bois odoriférant qui y est très-commun. A ce premier moyen, qui ne pouvoit avoir lieu que dans l'intérieur des maisons, on en joignit un autre, qui consistoit à faire brûler en forme de flambeaux, des branches de bois résineux; on s'en servoit pour se transporter d'un lieu en un autre dans l'obscurité. Ces deux manières de s'éclairer pendant la nuit, furent long-tems les seules dont se servirent les Grecs, qui prirent enfin des Orientaux, l'usage des Lampes proprement dites, & les portèrent bien-tôt à un grand degré de perfection.

Distinguer ces Lampes qui nous restent, les unes des autres, & reconnoître à la figure, celles qui servoient aux temples, & celles qui servoient aux maisons ou aux tombeaux, cela n'est pas toujours aisé. Il y a cependant lieu de croire que celles, qui ont un pied pour se soutenir, ou une chaî-

nette pour être suspendues, servoient dans les maisons & peut-être aussi dans les temples. Il s'en trouve pourtant quelquefois de cette forme, dans les sépulcres. Pour ce qui est des autres, la variété surprenante que l'on remarque entre celles qui nous restent, se pouvoit trouver dans chacune de ces espèces.

D. Bern. de Montfaucon, dans son Antiquité, donne un grand nombre d'images de Lampes. Les deux premières sont des plus simples, l'une paroît avoir été une Lampe de maison, qu'on suspendoit avec une chaîne représentée dans l'image. Une autre Lampe à trois lumignons est tout à fait triangulaire, & étoit suspendue comme la précédente. Celle d'après est plus façonnée & a presque la forme d'une barque. Les deux Lampes suivantes ont aussi servi selon toutes les apparences à des maisons, comme l'indiquent les chaînes où elles sont attachées; l'une est à deux branches & à deux lumignons; la machine pour la suspendre est d'une forme assez particulière. La Lampe qui suit est ornée de la tête d'un grifon.

Il y a plusieurs de ces Lampes qui sont tout à fait grotesques, par exemple, celle qui représente la tête de quelque animal qui tire la langue, & cette langue est percée pour y mettre un lumignon. Dans celle du duc de Médinaceli, un homme qui porte la tiare Phrygienne,

gienne, se tient accroupi sur une tête qui paroît être celle d'un cheval. Deux autres Lampes sont ornées au bout, l'une de la tête d'un cheval, l'autre de celle d'un cygne. La Lampe, fichée sur un grand pied d'oiseau, qui soutient le buite d'un homme, paroît faite pour servir dans la maison, & se tenir sur une table. Celle qui a la tête d'un taureau, est attachée à une chaîne qui servoit pour la pendre.

LAMPES [fêtes des]. Cette fête est aussi connue sous le nom de Lampadophories. Voyez Lampadophories.

LAMPES, *Lampæ*. Voyez Lappa.

LAMPÉTIE, *Lampetie*, (a)
Λαμπητιη, fille d'Apollon & de Clymène, & sœur de Phaëton & de Phaëtuse, s'affligea tellement de la mort de son frère, que les Dieux la changèrent, avec sa sœur, en peuplier, & leurs larmes en ambre.

LAMPÉTIE, *Lampetie*, (b)
Λαμπητιη, fille d'Apollon & de Nééra, & sœur de Phaëtuse, selon Homère. Ce Poète dit que leur mere, après les avoir nourries & élevées, les envoya habiter bien loin dans l'île de Trinacrie, & leur donna le soin des troupeaux de leur pere.

M. de Dacier, au sujet de Phaëtuse & de Lampétie, prétend que l'une est pour signifier la lumière du Soleil, & l'autre la lumière de la Lune; &

(a) Ovid. Metam. L. II. v. 349.

(b) Homer. Odyss. L. XII. v. 119.

qu'elles sont les deux bergères de ces troupeaux, parce qu'ils païssoient & le jour & la nuit. Elles sont filles du Soleil & de la déesse Nééra, qui signifie la jeunesse, parce qu'elles ne vieillissent jamais, & que la lumière est toujours la même, & a toujours le même éclat.

LAMPÉTO, *Lampeto*, (c)
reine des Amazones. Elle régnoit, selon Justin, conjointement avec Marthésie. Ces deux Princesses porterent leur puissance à un si haut point, qu'ayant divisé leurs armées, elles se céderent le commandement tour à tour, & tandis que l'une alloit chercher l'ennemi dans ses propres États, l'autre résidoit dans les leurs pour en défendre la frontière. Ingénieuses à s'attirer les respects des peuples, déjà prévenus en leur faveur, elles se vantoient d'être filles de Mars. Après avoir conquis la meilleure partie de l'Europe, elles se rendirent maîtresses de quelques villes de l'Asie. Elles y en fonderent de nouvelles, dont la plus remarquable étoit Ephèse. Contentes de ces grands succès, elles renvoyerent une partie de leur armée enrichie des dépouilles des ennemis. L'autre, qui demeura dans l'Asie pour la garder, y périt avec la reine Marthésie, dans un choc où les Barbares furent victorieux. Sa fille Orithye lui succéda. Ce fut une Princesse admirée de toute la terre, non-

seq.

(c) Just. L. II. c. 4.

seulement pour sa science dans l'art militaire, mais encore pour sa virginité qu'elle conserva inviolablement toute sa vie.

LAMPÉTO, *Lampeto*, (a) fameuse courtisane de Samos, donna son nom à Démétrius de Phalère. Ce mot signifie la brillante.

LAMPÉTUSE, ou **LAMPÉTIE**. Voyez Lampétie.

LAMPICHUS, *Lampichus*, tyran dont il est fait mention dans Lucien.

LAMPIS, *Lampis*, *Λάμπις*, (b) le plus riche pilote de toute la Grece, au rapport de Démosthène. Mais, son vaisseau eut le malheur de périr, en revenant du Bosphore à Athènes.

LAMPIS, *Lampis*, *Λάμπις*, (c) Acarnanien, qui, après avoir toujours paru invincible à ses ennemis, se laissa vaincre par une femme.

LAMPITO, *Lampito*, (d) sœur d'Archidame II, roi de Sparte, fut mariée à ce Prince même, & en eut un fils nommé Agis. Elle n'étoit sœur d'Archidame que de père, mais c'étoit une Dame d'une grande vertu.

Il y a dans le texte de Plutarque Lamprido, mais il faut lire Lampido ou Lampito, car c'est ainsi qu'elle est appelée

dans le premier Alcibiade de Platon.

LAMPON, *Lampon*, (e) *Λάμπων*, fameux devin. On dit qu'on apporta un jour à Périclès, de sa maison de campagne, un béliet qui n'avoit qu'une corne; & que Lampon, voyant cette corne très-forte & très-solide au milieu du front, dit: » Que » toute la puissance, qui étoit » alors partagée en deux factions, l'une de Thucydide, & » l'autre de Périclès, se réuniroit dans la personne de celui » chez qui ce prodige étoit » arrivé. » Mais, Anaxagore, ayant fait la dissection de la tête du béliet, fit voir que le cerveau ne rempliroit par toute la capacité du crâne, & qu'étant pointu comme un œuf, & également détaché des deux cotés des parois du crâne, il aboutissoit par la pointe justement au lieu où commençoit la racine de cette corne. Tous les assistans admirerent sur l'heure la grande capacité d'Anaxagore; mais bien-tôt après, on exalta merveilleusement celle de Lampon, lorsque par la chute & par la ruine de Thucydide, toutes les affaires de la République passerent entre les mains de Périclès seul.

Il y a une chanson de Lampon dont le Scholiaste d'Aristophane remarque simplement

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII, p. 159.

(b) Demosth. in Aristocr. p. 759. in Phormion. p. 939. & seq.

(c) Lucian. T. I. p. 288.

(d) Plut. T. I. p. 596.

(e) Plut. T. I. p. 154, 155. Suid. T. II p. 9. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 340.

le nom, sans rien dire des paroles, ni même du sujet. On est cependant en droit de la mettre au rang des scolies historiques, parce que le Scholiaste joint cette chanson à celles d'Admete & d'Harmodius, comme si elle étoit dans le même genre. D'ailleurs, elle porte le nom d'un personnage connu dans l'histoire ancienne. Outre Plutarque, Aristophane, son Scholiaste, & Suidas, parlent de Lampon. C'étoit un devin, rigide observateur de la loi établie par Rhadamanthe, de ne jurer que par le nom des plantes ou des animaux. Il fut envoyé avec une colonie Athénienne pour rebâtir la ville de Sybaris, après qu'elle eut été prise.

LAMPON, *Lampon*, Λάμπων, autre devin d'Athènes. On dit que celui-ci gagnoit sa vie à apprendre à chanter aux oiseaux.

Un des chevaux de Diomède portoit aussi le nom de Lampon.

LAMPONÉA, *Lamponaea*. Voyez Lamponium.

LAMPONIE, *Lamponia*, (a) Λαμπωνία, ville de l'Asie mineure, dans l'Éolide, au rapport d'Hellanicus, cité par Strabon.

LAMPONIE, *Lamponia*, (b) île vers la Chersonèse de

Thrace. Il en est fait mention dans Pline.

LAMPONIUM, *Lamponium*, Λαμπώνιον, (c) ville de l'Asie mineure, dans la Troade, fut prise par Otanes, selon Hérodote. C'est la même qu'Érienne de Byzance nomme Lamponéa.

LAMPONIUS, *Lamponius*, (d) Λαμπωνίος, capitaine Athénien, fut envoyé en Sicile à la tête d'une flotte considérable, sous prétexte de porter du secours aux habitans de Catane, qui étoient en guerre avec les Syracusains, & dans le fond pour tenter de s'emparer de l'île. Mais, cette entreprise devint inutile, parce que des Catanéens, ayant fait la paix avec leurs ennemis, renvoyèrent le secours qui leur étoit arrivé.

LAMPONIUS, *Lamponius*, Λαμπόνιος, (e) lieutenant de Télésinus, étoit de l'Apulie.

LAMPOS, *Lampos*, (f) c'est-à-dire, replendissant, nom d'un des chevaux du Soleil.

LAMPRIAS, *Lamprias*, (g) Λαμπρίας, ayeul de Plutarque, comme il nous l'apprend lui-même. Plutarque lui rend ce témoignage, qu'il étoit très-éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il se surpassoit lui-même, lorsqu'il étoit à table avec ses amis. Car, alors son esprit s'allumoit d'un nouveau feu, & son imagination

(a) Strab. p. 610.

(b) Plin. T. I. p. 214.

(c) Herod. L. V. c. 26.

(d) Just. L. IV. c. 3.

(e) Plut. T. I. p. 470.

(f) Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. Tom. I. p. 119.

(g) Plut. Tom. I. p. 928. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 253.

toujours heureuse , devenoit plus vive & plus féconde ; & Plutarque nous a conservé ce bon mot , que Lamprias disoit de lui-même : *Que la chaleur du vin faisoit sur son esprit , le même effet que le feu produit sur l'encens , dont il fait évaporer ce qu'il y a de plus fin & de plus exquis.*

LAMPRIAS, *Lamprias*, (a) *Λαμπρίας*, dont parle Lucien , dans un de ses Dialogues. C'étoit l'amant de la courtisane Thaïs.

LAMPRIDE [*Élius*], (b) *Ælius Lampridius*, historien Latin, vivoit sous le regne de Dioclétien & de Constantin le Grand, dans le quatrième siècle. Nous avons de lui quatre vies d'Empereurs, sçavoir, de Commode Antonin, d'Antonin Didumède, d'Antonin Héliogabale, & d'Alexandre Sévère, dont il a dédié les deux dernières à Constantin. La première édition de Lampride, qui fut faite à Milan, lui attribue la vie d'Alexandre Sévère, que le Manuscrit de la Bibliothèque Palatine & Robert à Porta de Boulogne attribuent à Spartien. Quelques Auteurs, s'appuyant sur ce que Lampride & Spartien portoient tous deux le surnom d'Élius ; se sont persuadés que ce n'étoit qu'un seul Écrivain. Vopiscus

témoigne que Lampride est un de ceux qu'il a imités dans la vie de Probus.

LAMPRIDO, *Lamprido*. Voyez Lampito.

LAMPROCLE, *Lamprocles*, *Λαμπρόκλης*, (c) l'aîné des fils de Socrate. Xénophon met dans la bouche de ce Philosophe, un long discours qu'il adresse à Lamprocle.

LAMPROCLE, *Lamprocles*, *Λαμπρόκλης*, (d) étoit au rapport d'un Scholiaste d'Aristophane, fils de Midon, ou seulement son Disciple. Athénée en parle comme d'un Poète Dithyrambique. Le Scholiaste le fait Auteur d'un Poème à l'honneur de Pallas ; Poème que d'autres attribuoient à Stésichore. Tzetzes nous en a conservé le commencement : » J'invoque » Pallas, cette chaste Guerrière, » re, qui saccage les villes, » cette fille du grand Jupiter, » cette Vierge fameuse, qui » sçait dompter par la force » des armes. » Le Scholiaste d'Aristophane cite ce passage un peu différemment. Il ajoute que Phrynique fait mention de ce cantique ; comme d'un ouvrage de Lamprocle.

Athénée cite un vers du même Lamprocle, au sujet des Pleiades, confondues avec les colombes. En voici le sens : » Pleiades, qui habitez la ré-

(a) Lucian; T. II. p. 706. *et seq.*

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 239. T. VI. p. 526. T. VII. p. 129.

(c) Xenoph. pag. 741. Diog. Laër. pag. 107.

(d) Athen. p. 491. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 238, 239.

» gion éthérée , sous un nom
 » qui vous est commun avec
 » les oiseaux , appelés co-
 » lombes. «

LAMPRUS , *Lamprus* , (a)
 Λάμπρος , poète Musicien , dont
 Plutarque fait mention dans son
 dialogue sur la Musique. Cet
 Auteur & Cornélius Népos le
 mettent en si bonne compagnie ,
 qu'on a lieu de présumer qu'il
 excelloit dans son art. Cepen-
 dant , on rabattroit quelque
 chose de cette bonne opinion , à
 s'en tenir au jugement de Pla-
 ton dans son Ménexène , où il
 met Lamprus , en fait de musi-
 que , au-dessous de Konnos ,
 qui avoit été maître de Socrate
 en ce genre. Lamprus le fut du
 poète Sophocle , & pour la mu-
 sique , & pour la danse , au rap-
 port d'Athénée & de l'anony-
 me Grec , auteur d'une vie du
 Poète tragique , où , comme le
 remarque fort bien M. Fabri-
 cius , il faut lire Λάμπρος , au
 lieu de Λάμπιος , que porte le
 texte.

C'est apparemment de ce Mu-
 sicien que parle encore Athé-
 née dans l'article des buveurs
 d'eau , où il lui donne cette
 qualité d'après Phrynique , dont
 il allegue des vers dont voici le
 sens : » Lamprus est mort ,
 » ce grand buveur d'eau , cet
 » excellent artiste de chants
 » plaintifs , ce squelette des
 » Muses , qui donnoit le frisson
 » aux rossignols , ce digne chan-

» tre de Pluton. « A quoi Phry-
 nique ajoute que les mauves
 [oiseaux aquatiques] en ont
 gémi de douleur.

A ces divers témoignages con-
 cernant Lamprus , Muret ajoute
 celui d'Aristote. Il en fait la
 découverte dans le septième li-
 vre des Politiques de ce Philoso-
 phe , où personne avant ce Cri-
 tique ne s'étoit apperçu qu'il
 fût question de ce Musicien.
 Aristote , pour mieux faire sen-
 tir l'erreur de ceux qui font
 consister la félicité , non dans
 la vertu , mais dans les biens &
 les richesses , dit qu'ils raison-
 nent aussi ridiculement que ce-
 lui qui entendant bien jouer de
 la cithare , attribuerait cet ef-
 fet , non à l'artiste , mais à l'in-
 strument ; ce que l'Auteur ex-
 prime ainsi en Grec : Ωςπερ εἰ
 τοῦ κιθαρίζειν λάμπρον καὶ καλῶς
 αἰτιῶτο τὴν λύραν μάλλον τῆς τέχνης.
 Muret lit ce passage comme il
 suit : Ωςπερ εἰ τοῦ κιθαρίζειν
 Λάμπρον καλῶς , αἰτιῶτο τὴν λύραν
 &c. c'est-à-dire , ils raisonnent
 aussi ridiculement , que celui qui
 entendant Lamprus bien jouer
 de la cithare , attribuerait cet ef-
 fet , &c. Ainsi voilà un nouveau
 témoignage en faveur de notre
 Poète musicien.

Suidas parle d'un Lamprus
 d'Erythrée , qu'il assure avoir été
 maître de musique d'Aristoxène ,
 mais que M. Fabricius juge fort
 postérieur à celui qui fait le su-
 jet de cet article , & dont il

(a) Corn. Nep. in Epamin. c. 2. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr.
 T. XV. p. 70 , 71.

croit aussi qu'il faut distinguer un Grammairien de ce nom, qu'allegue Aristote dans ses grandes Morales.

LAMPSACE, *Lampsace*, (a) *Λαμψάκη*, fille de Mandron, roi des Bébryces. Ce Prince, qui faisoit sa résidence à Pityœssa, ayant remporté quelques avantages sur ses voisins, à l'aide de Phobus & de Blepsus, deux freres natifs de Phocée, voulut se les attacher, & leur offrit pour cet effet de s'établir dans ses États. Phobus fit aussi-tôt embarquer son frere, qui aborda heureusement à Phocée. La fertilité de la Bithynie, les discours de Blepsus, & l'espoir d'une meilleure fortune, rassemblèrent sous ses étendards une nombreuse jeunesse. Mandron la vit arriver avec joie, & remplit de bonne foi les engagements. Les Bébryces, à l'exemple du Roi, donnerent aux Grecs, dans ces commencemens, des marques de la plus sincère amitié; & ceux-ci, en revanche, porterent la désolation dans le pays ennemi. La gloire & les richesses qu'ils acquirent à la faveur de ces diverses expéditions, exciterent peu de tems après, la jalousie des anciens habitans. On représenta plusieurs fois à Mandron, combien il importoit au bien de l'État, de se défaire des Phocéens. Ce Prince aimoit la jus-

tice, & il refusa constamment de se prêter à des conseils si pernicioeux.

Telle étoit la situation des esprits, lorsque Mandron fit un voyage sur les frontières de son Royaume. Les Bébryces résolurent de profiter de l'absence du Roi. Ce noir complot vint aux oreilles de Lampsacé; elle en eut horreur, & dans la vue de détourner un coup qui déshonoreroit à jamais la nation, elle rappella à ses amis & à ses domestiques, le souvenir des services de Phobus, & de tant de belles actions qui les avoient délivrés d'un nombre prodigieux d'ennemis toujours prêts à les envahir. » Les Phocéens, » leur dit-elle, ne doivent plus » être réputés étrangers. La » générosité avec laquelle ils » ont couru à notre défense, » en a fait autant de citoyens; » & quoi de plus honteux que » de sacrifier à d'injustes soup- » çons, des gens qui, aux dé- » pens de leur propre vie, ont » porté si loin la gloire du nom » Bébrycien? » Prières, remontrances, tout fut inutile. Lampsacé, déterminée à sauver les Grecs, les fit avertir secrètement de se tenir sur leurs gardes. Phobus & ses compagnons prirent le parti de prévenir les traîtres. Ils prétexterent un sacrifice solennel, & les Bébryces furent invités au festin qui devoit l'accompagner. Ils

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 322, 323. T. XIV. p. 64, & suiv.

se rendirent au jour marqué, dans un des fauxbourgs de Pityœssa, où se faisoient les préparatifs de la fête. Les Phocéens alors se partagerent en deux corps, l'un s'empara de la ville, & l'autre fit main basse sur les perfides Bébryces.

Quelques jours après, la mort surprit Lampfacé. Phobus & ses compagnons lui érigèrent un superbe Mausolée, & il fut arrêté que désormais la ville de Pityœssa s'appelleroit Lampsaque.

LAMPSACÉNIENS, *Lampsaceni*, Λαμψακηνοί, les habitans de Lampsaque. Voyez Lampsaque.

LAMPSAQUE, *Lampsacus*, Λάμψακος, (a) ville de la Mysie dans l'Asie mineure, étoit située entre Abyde & Parium, vers l'embouchure de la Propontide, vis-à-vis Callipolis, ville de la Chersonnèse de Thrace.

Les habitans de Lampsaque portèrent d'abord le nom de Pityœsséniens, & leur ville s'appelloit alors Pityœssa, ou selon d'autres Pityusa. Dans ces tems reculés, elle appartenoit aux Bébryces qui avoient pour Roi Mandron. Sous le regne de ce Prince, Phobus & Blepsus, nés à Phocée, vinrent s'établir à Pityœssa, suivis d'une nombreu-

se jeunesse. Quelque tems après, leur perte fut résolue par les anciens habitans; mais, instruits de la trahison par Lampfacé, fille de Mandron, ils la prévirent en faisant main-basse sur leurs ennemis. La mort ayant surpris Lampfacé quelques jours après, les Phocéens lui érigèrent un superbe Mausolée & voulurent que désormais la ville de Pityœssa, portât le nom de cette Princesse.

Ce récit est tiré d'un fragment de Charon de Lampsaque; & l'on ne sçauroit guère se dispenser d'adopter le sentiment de cet Auteur. Un homme curieux, attentif & éclairé, tel que Charon, a dû être instruit mieux qu'aucun autre, des Antiquités de la ville, dans le sein de laquelle il avoit été élevé; & il n'étoit pas obligé d'aller chercher ces Antiquités dans l'obscurité des tems fabuleux. Lorsque cet Auteur écrivoit, il n'y avoit guère plus de deux cens ans que les Phocéens s'étoient établis à Lampsaque. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Eusèbe rapporte la date de cet événement à la trentième Olympiade, & , à parler vrai, il est mal-aisé de faire remonter plus haut la fondation de cette ville. Les colonies Ioniennes, suivant le ré-

(a) Herod. L. V. c. 117. Xenoph. p. 455. Strab. pag. 587, 589, 636. Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. p. 83. Plin. T. I. p. 288. T. II. p. 159, 795. Paus. pag. 377, 588. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 3. Corn. Nep. in Themist. c. 10.

Diod. Sicul. pag. 271, 788, 791. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 38. L. XXXV. c. 42. L. XLIII. c. 6. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 73. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 12, 13. T. XII. p. 322, 323. T. XIV. p. 64. & suiv.

moignage de Pausanias , sont antérieures à l'arrivée des Phocéens en Asie. Peu nombreuses d'abord , elles n'ont été en état , que quelques générations après , de fournir à de nouvelles peuplades , & on seroit tenté de penser que celle de Lampsaque avoit été précédée de plusieurs autres. En voici la preuve.

Les Phocéens déjà florissans se présentèrent à l'assemblée générale des villes Ioniques , qui refuserent de les y admettre , si avant toutes choses ils ne choisissent un Roi qui fût de la postérité de Codrus. Pausanias assure qu'alors ceux de Phocée appellerent Œtes , Périolus & Abartus , issus tous les trois de cette illustre maison ; il n'est pas vraisemblable que ces Princes descendissent immédiatement de Néléus , & que Phobus & Blepsus Néléïdes aussi fussent enfans des premiers Souverains de Phocée. On ne sçauroit donc se dispenser de reconnoître dans cet intervalle plusieurs générations intermédiaires ; autrement , il faudroit abandonner Eusebe , & cela sans produire des raisons qui puissent le moins du monde affoiblir son autorité. Il est le seul des Anciens qui nous ait conservé la date précise du débarquement des Phocéens à Lampsaque , date qu'il avoit puisée sans doute dans les monumens historiques qui subsistoient encore de son tems.

Nous ne pouvons que beaucoup regretter un ouvrage de Charon , dans lequel il s'étoit

proposé de donner une description de Lampsaque , ainsi que du territoire & des limites de cette ville. Ce territoire étoit excellent pour le vignoble ; c'est pourquoi , Lampsaque avoit été assignée à Thémistocle par Artaxerxe pour son vin , comme Cornélius Népos & Diodore de Sicile le rapportent. On y adoroit plus particulièrement qu'ailleurs Priape , le dieu des jardins.

Un jour , Alexandre marchoit contre Lampsaque , résolu de ruiner cette ville , parce qu'elle favorisoit le parti des Perses. Elle ne dut sa conservation qu'à la protection d'Anaximène , qui en étoit natif , & avoit eu part à l'éducation de ce Prince. En effet , voyant qu'Anaximène en fortoit , & se doutant bien qu'il venoit demander la grace & le salut de son païs , il jura par les dieux des Grecs qu'il ne lui accorderoit point ce qu'il venoit demander. Mais , comme Anaximène étoit adroit , aussitôt qu'il eut oui cette parole , il le pria de ruiner & de détruire Lampsaque , & alors Alexandre engagé par son serment , ou adouci plutôt par l'adresse de son Maître , accorda aux Lampsaquéniens la grace & le pardon de leur faute.

Verrès , ce monstre composé de l'assemblage de tous les vices , étant venu un jour à Lampsaque , donna ordre à ses officiers & à son monde , d'enlever la fille de l'un des plus illustres citoyens de la ville , qui se

nommoit Philodamus. Le pere ,
 homme vénérable par son âge ,
 & le frere de la jeune personne ,
 se mettent en défense. Il se li-
 vre un combat , où les gens de
 Verrès furent extrêmement mal-
 traités , & même un de ses Lic-
 teurs fut tué. Ce n'est pas tout.
 L'horreur d'un tel attentat met
 en mouvement toute la ville ; le
 peuple s'ameute , & amasse du
 bois autour de la maison qu'oc-
 cupoit Verrès. Il couroit risque
 d'être brûlé vif , si les citoyens
 Romains qui étoient établis dans
 la ville , n'eussent employé leurs
 prieres & leurs représentations
 auprès des Lampfacéniens , qui
 se laisserent fléchir , & permi-
 rent à Verrès de se retirer.

Wheler , dans ses voyages ,
 parle ainsi de cette ville. » Lamp-
 » facus , à présent Lampfaco ,
 » a perdu l'avantage qu'elle
 » avoit , du tems de Strabon ,
 » sur Callipoli , n'étant à pré-
 » sent qu'une petite ville peu
 » habitée par des Turcs &
 » des Grecs. Strabon la met en-
 » viron à cinq milles du dé-
 » troit , & je crois qu'il n'y a
 » pas beaucoup plus , ni beau-
 » coup moins. Lampfaco étoit
 » une des villes que Xerxès
 » donna à Thémistocle pour
 » son entretien. Magnésie étoit
 » pour son pain , Myuns pour
 » sa viande , & celle-ci pour
 » son vin. Aussi y ai-je remar-
 » qué de très-belles vignes à
 » l'entour , principalement du
 » côté du Sud ; elle est ceinte
 » de grenadiers. Elle s'appel-
 » loit anciennement Pitysa. Il

» y a un bon port , à cent foi-
 » xante-dix stades , ou à sept
 » lieues d'Abydos. On n'y
 » compte pas plus de deux
 » cens maisons ; la mosquée est
 » assez belle ; le portail en est
 » soutenu , par des colonnes
 » de marbre rouge. C'étoit d'a-
 » bord un temple Chrétien ,
 » comme on le prouve par des
 » croix qui sont gravées sur les
 » chapiteaux des colonnes. J'ai
 » vu dans le jardin d'un Turc
 » de belles Inscriptions. La
 » première est une dédicace
 » d'une statue à Julia Augusta ,
 » remplie des titres de Vesta &
 » de nouvelle Cérès , par la
 » Communauté ; mais , les deux
 » côtés de la base & l'érection
 » furent faits aux dépens de
 » Dionysius , fils d'Apollono-
 » timus , intendant de la juste
 » distribution des couronnes ,
 » sacrificateur de l'Empereur ,
 » & maître de la couronne de
 » toute la famille , trésorier du
 » Sénat pour la seconde fois.
 » La seconde est la base d'une
 » statue dressée en l'honneur
 » d'un certain Cyrus , fils d'A-
 » pollonius , médecin très-ha-
 » bile de la ville , érigée par
 » la Communauté , à cause
 » de plusieurs bienfaits qu'elle
 » en avoit reçus , l'ayant éle-
 » vée avec beaucoup d'éclat &
 » de somptuosité , & y ayant
 » dépensé plus de mille talens.
 » A un quart de lieue de la
 » ville , on voit environ une
 » douzaine de colonnes de
 » marbre de front , couchées
 » les unes sur les autres , dont

» les païsans assurent que quel-
 » ques-unes ayant été emportées
 » par les Turcs dans la ville,
 » pour en bâtir une mosquée,
 » elles furent rapportées la
 » nuit en leur première place,
 » sans que personne sçût com-
 » ment, & cela, par deux fois.
 » Les Turcs ne sont pas si scru-
 » puleux en ce lieu qu'ailleurs,
 » où ils n'osent planter des vi-
 » gnes, le vin leur étant dé-
 » fendu par la loi. Ici, sous
 » prétexte d'avoir des raisins,
 » ils se donnent la liberté de
 » faire des vins cuits, au lieu
 » de forbet, & de l'eau-de-vie,
 » dont les moins scrupuleux se
 » servent comme nous. «

Grelot, dans son voyage de Constantinople, dit que Lampsaque n'est plus qu'un misérable bourg qui n'a rien conservé de son ancienneté que les collines qui l'entourent, sur lesquelles il croit encore quelques vignes, dont les raisins & les vins sont excellents, mais en très-petite quantité.

LAMPSUS, *Lampsus*, (a) petite place de Grece, dans la Thessalie. Tite-Live l'appelle *castellum*, forteresse, & la nomme avec quelques autres qui n'avoient guere de réputation. Toutes ces places se rendirent à Amyndre, roi des Athamanes, sans faire la moindre résistance, l'an 198 avant Jesus-Christ.

(a) Tit. Liv. L. XXXII. c. 14.

(b) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 31.

(c) Paus. p. 453.

(d) Paus. p. 453. Antiqu. expl. par

LAMPTER, *Lampter*, (b) lieu dont Tite-Live donne la description suivante. Cet Auteur, parlant de Phocée, ville maritime de l'Asie mineure, dit :
 » Cette ville de figure oblon-
 » gue est située sur un golphe.
 » Elle est enfermée d'un mur qui
 » a du côté de la terre deux
 » mille cinq cents pas, & douze
 » cents du côté de la mer, où
 » ses deux extrémités se rappro-
 » chent & se rétrécissent. De-
 » là s'avance mille pas dans la
 » mer une pointe que les ha-
 » bitans appellent Lampter, du
 » mot Grec *Λαμπτῆρ*, qui signi-
 » fie phare. Cette pointe coupe
 » le golphe en deux, & for-
 » me deux ports à l'endroit où
 » elle tient au continent. Celui
 » qui est à l'orient, est ap-
 » pelé Naustathme à cause de
 » sa grandeur capable de con-
 » tenir un grand nombre de
 » vaisseaux. L'autre est auprès
 » de Lampter même. «

LAMPTER, *Lampter*, (c) *Λαμπτῆρ*, surnom de Bacchus, pris du grand nombre des lampes qu'on allumoit à une de ses fêtes, à laquelle on avoit donné pour cela le nom de Lamptéries. Voyez Lamptéries.

LAMPTÉRIES, *Lampteria*, *Λαμπτῆρια*, (d) fête qui se célébroit à Pellène pendant la nuit, en l'honneur de Bacchus, & à la clarté des lampes.

Pausanias nous apprend que

D. Bern. de Montf. T. II. pag. 218.
 Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag.
 530. Mém. de l'Acad. des Inscript. &
 Bell. Lett. T. III. p. 264.

cette fête étoit placée immédiatement après la vendange, & qu'elle consistoit en une grande illumination nocturne, & en profusion de vin qu'on versoit aux passans.

Dès les premiers siècles du Christianisme, on usa d'illuminations, non-seulement pour les réjouissances prophanes, mais pour celles qui tenoient à la religion; c'est ainsi qu'on les employoit aux cérémonies du baptême des Princes.

L'illumination de la chandeleur, dont le nom a tant de conformité avec les Lamptéries des Grecs, peut être attribuée dans son institution, à une condescendance des Papes, pour s'accommoder à la portée des Néophytes qui étoient mêlés avec les Gentils, & leur rendre la privation des spectacles moins sensible. Il vaudroit donc mieux dire que le Christianisme a tout sanctifié, qu'il a heureusement changé les lustrations des payens en purifications Chrétiennes, que de soutenir que nos fêtes n'ont point d'analogie avec celles du Paganisme, ou bien il faudra dire que leur ressemblance est un effet du hazard.

LAMPUS, *Lampus*, (a) Λάμπος, un des fils de Laomédon, fut père de Dolops.

LAMPUS, *Lampus*, (b) Λάμπος, nom d'un des chevaux

d'Hector, selon Homère. Ce Poëte, dans un autre endroit, donne un cheval de ce même nom à l'Aurore.

LAMPYRÉENS, *Lampyræneses*, Λαμυρῆες. (c) peuple de Grece dans l'Attique. Strabon en fait mention.

LAMUS, *Lamus*, Λάμος. Prince Lestrygon. Voyez Lestrygons.

LAMUS, *Lamius*, Λάμος, (d) ville & fleuve de l'Asie mineure dans la Cilicie, selon Ptolémée. Ce Géographe met l'embouchure du fleuve de ce nom, entre Sébaste & Pompeiopolis, & la ville dans un canton qui en prenoit le nom de Lamotide. Ce canton est nommé Lamusia par Érienne de Byzance.

La ville de Lamus a été épiscopale, & elle est nommée dans la Notice de Hiérocles & dans celle de Léon le Sage, comme ville de l'Isaurie, sous Séleucie, métropole. On la nomme encore aujourd'hui Lamo.

LAMUS, *Lamus*, Λάμος, (e) fleuve de Grece, dans la Béotie, selon Pausanias; il étoit peu considérable, & avoit sa source, au haut du mont Hélicon.

LAMUS, *Lamus*, Λάμος, (f) le plus connu des fils d'Hercule & d'Omphale; car, sans parler de Diodore de Sicile, Ovide introduit Déjanire, qui

(a) Homer. Iliad. L. V. v. 525. & seq.

(b) Homer. Iliad. L. VIII. v. 185. Odyss. L. XXIII. v. 246.

(c) Strab. p. 398.

(d) Ptolem. L. V. c. 8.

(e) Paus. p. 589.

(f) Mém. de l'Acad. des Inscriptions & Bell. Lett. Tom. V. p. 247, 248, 296. T. IX. p. 119.

se plaint en ces termes des infidélités de son mari :

*Una , recens crimen , præfertur
adultera nobis ,*

*Unde ego sum Lydo facta no-
verca Lamo.*

Ce Lamus dont il s'agit ici , n'est point différent du Laomédon d'Hygin , ni du Laomedede de Paléphate.

L'ambition de Lamus , fils d'Hercule & d'Omphale , ne lui permit pas de jouir tranquillement de ses petits États ; moins puissant , ou moins heureux que son ennemi , il fut obligé de se sauver en Carie , où Cuardus un de ses enfans , bâtit la ville de Cuarda.

LAMUS , *Lamus* , Λάμος , (a) Capitaine Latin , qui fut tué par Nisus.

LAMUS , *Lamus* , Λάμος , Spartiate , commandoit les Péloponnésiens qui étoient à la solde de Nectanébus , roi d'Égypte.

LAMYRUS , *Lamyrus* , (b) Λάμυρος , Capitaine Latin , qui fut tué par Nisus.

LAMYRUS , *Lamyrus* , (c) Λάμυρος , surnom d'un des Ptolémées. Ce mot veut dire bouffon.

LANASSA , *Lanassa* , (d) Λανάσσα , fille de Cléode , fils d'Hyllus , & petit-fils d'Hercule , fut enlevée par Pyrrhus , fils

d'Achille , qui la prit pour sa femme. Il en eut huit enfans , parmi lesquels il y avoit quelques filles qu'il donna en mariage à des Rois voisins , dont l'alliance l'éleva bien-tôt à un haut degré de puissance & de gloire.

LANASSA , *Lanassa* , (e) Λανάσσα , fille d'Agathocle de Syracuse , fut mariée à Pyrrhus , roi d'Épire , auquel elle apporta en dot l'isle de Corcyre , dont son pere s'étoit emparé. Elle en eut un fils nommé Alexandre. Dans la suite , cette Princesse , mécontente de ce que Pyrrhus lui préféroit ses autres femmes , quoique barbares , s'étoit retirée à Corcyre ; & voulant se remarier à quelque autre Roi , elle avoit appelé Démétrius , bien informée que de tous les Rois , c'étoit celui qui se portoit le plus facilement à faire des noces. Et en effet , Démétrius étant passé à Corcyre , épousa Lanassa & laissa dans l'isle une bonne garnison.

LANCE , *Lance* , lieu d'Espagne , selon Antonin. Voyez Lancia.

LANCE , *Lancea* , (f) arme offensive , que portoient les cavaliers en forme d'une demi-pique.

La Lance est composée de trois parties , qui sont la fleche ou le manche , les aîles , & le

(a) Virg. *Æneid.* L. IX. v. 334.

(b) Virg. *Æneid.* L. IX. v. 334.

(c) Plut. T. I. p. 218.

(d) Plut. T. I. p. 383. Just. L. XVII.

(e) Plut. T. I. p. 387 , 388.

(f) Plin. T. I. p. 415. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 27. & suiv.

dard ou la pointe. Pline attribue l'invention des Lances aux Étoiliens. Varron & Aulu-Gelle disent que le mot *Lance* est Espagnol, d'où quelques Auteurs concluent que les Italiens s'étoient servis de cette arme à l'imitation des Espagnols.

Diodore de Sicile fait dériver ce mot du Gaulois, & Festus du Grec λόγχη, qui a la même signification.

La Lance fut long-tems l'arme propre des chevaliers & des gendarmes. Il n'étoit permis qu'aux personnes de condition libre, de la porter dans les armées; elle est appelée en Latin *Lancea*; mais, elle est aussi très-souvent signifiée par le mot *hasta*. C'est dans cette signification que Guillaume le Breton la prend en parlant des armes propres des gentils-hommes,

Ut famuli quorum est gladio pugnare & hastis.

On faisoit d'ordinaire les Lances de bois de frêne, parce qu'il est roide & moins cassant.

Tavernier dit, que dans un monastère près d'Erivan, on montre le fer d'une lance, qui, selon la tradition des Arméniens, est celle dont Jesus-Christ fut percé au côté, étant à la croix; ils ont cette Lance en grande vénération, & disent qu'elle fut apportée en leur pays par Saint Matthieu.

LANCIA, *Lancia*, Λαγκία, île sur la côte d'Espagne, selon Mariana. Cet Auteur lui en joint une autre, & dit que ce sont présentement les îles de Bajona, sur la côte de la Galice.

LANCIA, *Lancia*, Λαγκία, (a) ville d'Espagne dans l'Asturie. Elle est qualifiée ville très-forte par Florus; &, comme l'observe Cellarius, il ne s'agit point dans cet Auteur d'une ville des Vertons dans la Lusitanie, mais de Lancia, qui étoit dans l'Asturie; car, il est question dans Florus de la guerre contre les Asturiens. Dion Cassius, parlant de cette même guerre, dit de Carisius, lieutenant d'Auguste, qu'il s'empara de Lancia, la plus grande ville de l'Asturie, qu'il trouva déserte. Ajoutez à cela que Ptolémée met dans l'Asturie *Lanciati*, qui ne diffère point de la Lancia de Florus & de Dion Cassius. C'est aussi la Lance ou Lancia d'Antonin.

C'est présentement la Penna di Francia, lieu fameux par une dévotion à la Sainte Vierge, si nous en croyons Baudrand, qui confond la Lancia Oppidana de Ptolémée, avec la Lance d'Antonin, quoique cette dernière ne fût qu'à neuf mille pas ou trois lieues de Léon, & que l'autre en soit à près de cinquante lieues. Nous ignorons la place précise de la ville de Lancia, Lancia, ou Lanciati, qui

(a) Flor. L. IV. c. 12. Ptolém. L. II. c. 6. Plin. T. I. p. 144. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 44.

doit avoir été quelque part dans le voisinage de Mansilla, comme le remarque très-bien le P. Brier.

Pline en nomme les habitans *Lancienses*, & les met dans l'Asurie.

LANCIA, *Lancia*, *Λανκία*, (a) surnommée Oppidana, ville d'Espagne, dans la Lusitanie, au pays des Vettons, selon Ptolémée. On en trouve un monument du siècle d'Auguste, dans une inscription du recueil de Gruter :

TERMO. AUG. INTER.

LANC. OPP. ET IGÆDIT.

C'est de cette Lancia qu'il faut entendre ce que Baudrand dit de Penna di Francia, au levant d'éte de Ciudad-Rodrigo. Pline nomme aussi les habitans de cette ville *Lancienses*.

LANCIENS, *Lancienses*, peuples d'Espagne. Voyez Lancia.

LANCOSARGES, *Lancosargi*, *Λανκόσαργοι*, (b) peuple Germain selon Strabon. Ce doit être le même peuple que les Langobardes de Tacite. Le traducteur Latin de Strabon lit *Langobardi*.

LANDIENS, *Landi*, (c) *Λανδοί*, peuple de Germanie. Strabon dit que les Landiens furent défaits par Germanicus César. Cluvier, toujours très-

hardi à changer dans les Anciens tout ce qui ne lui plaisoit pas, vouloit qu'on lût *Marsi* pour *Landi*.

LANGARUS, *Langarus*, (d) roi des Agrianiens, étoit ami d'Alexandre le Grand. Ayant appris que les Autariates avoient résolu d'attaquer les Macédoniens en chemin, il demanda à Alexandre la permission de réprimer ces peuples, & lui promit qu'il feroit naître de si grandes affaires chez eux, qu'ils perdroient bien-tôt la pensée d'inquiéter les Macédoniens, pour songer à se conserver eux-mêmes. Le Roi, ayant loué l'affection de ce jeune Prince, le renvoya avec des présens, & lui promit de le marier à Cynasa sœur, que son père avoit eue d'une femme d'Illyrie, & qu'il avoit donnée en mariage à Amyntas. *Langarus* tint sa parole à Alexandre, & exécuta ce qu'il lui avoit promis; mais, en même-tems, il tomba malade, & mourut bien-tôt après, comme si on n'eût pas voulu lui donner le prix qu'on lui avoit fait espérer.

LANGOBARDES, *Langobardi*, (e) peuple de Germanie. Les Langobardes tiroient leur gloire de leur foiblesse apparente. Quoiqu'en petit nombre, quoiqu'environnés de redoutables voisins, ils ne rampoient

(a) Ptolém. L. II. c. 3. Plin. Tom. I. pag. 229.

(b) Strab. p. 290.

(c) Strab. p. 292.

(d) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 12.

(e) Tacit., Annal. L. II. c. 45, 46. L. XI. c. 17. de Morib. Germ. c. 40. Vell. Paterc. L. II. c. 106.

devant personne & se soutenoient en combattant, en risquant tout pour leur liberté. Tel est le portrait que Tacite nous trace des Langobardes. Selon Velleius Patércole, ils passaient pour les plus féroces des Germains.

On croit que ce peuple habitoit ce qu'on appelle aujourd'hui le Mittelmarck avec la partie du duché de Magdebourg qui est au-delà de l'Elbe.

LANGOBRITES, *Langobritæ*, Λαγγοβρίται, (a) peuple d'Espagne, selon Plutarque, dans la vie de Sertorius.

Un jour, Q. Cécilius Métellus Pius, s'étant aperçu que les Langobrites donnoient beaucoup de secours à Sertorius, & qu'on pouvoit facilement les prendre par la soif. car ils n'avoient dans la ville qu'un puits, & les ruisseaux & les fontaines qui se trouvoient dans les faubourgs, ou aux environs de la ville, devoient être au pouvoir de celui qui l'assiégeroit, résolut d'attaquer la place, dans l'espérance qu'il en seroit maître en deux jours, parce qu'on y manqueroit d'eau. Il ordonna donc à ses troupes de prendre des vivres pour cinq jours, & se mit en marche. Mais, Sertorius imagina promptement les moyens de la secourir; il ordonna qu'on remplît d'eau deux mille outres, & promit pour chaque outre une certaine somme d'argent. Quantité

d'Espagnols & de Maurusiens se présenterent pour exécuter l'entreprise. Sertorius choisit les plus robustes & les plus légers, & les envoya par la montagne, avec ordre, quand ils auroient livré leurs outres aux habitants, de faire sortir de la place toutes les bouches inutiles, afin que cette eau pût fournir plus long-tems à ceux qui la défendroient.

Q. Cécilius Métellus Pius, averti du succès de ce stratagème, en fut très-fâché, car les vivres qu'il avoit fait prendre à ses troupes étoient déjà consumés. Il envoya sur le champ Aquinus, avec six mille hommes pour lui amener un convoi. Sertorius en fut bien-tôt averti; dès qu'Aquinus fut passé, il lui dressa une embuscade sur le chemin; & quand il revint avec son convoi, il fit sortir trois mille hommes du ravin couvert, où il les avoit cachés, pour le charger en queue; & lui-même en personne l'attaquant de front, il le mit en fuite, lui tua une grande partie de ses gens & fit prisonniers les autres. Aquinus perdit ses armes & son cheval dans ce combat, & se sauva de vitesse dans le camp de Q. Cécilius Métellus Pius, qui par cet échec fut obligé de lever honteusement le siège, & eut la douleur de se voir moqué & sifflé par les Espagnols.

LANGON, *Langon*, Λάγγων, (b) ville du Péloponnèse, selon

(a) Plut. T. I. p. 514, 515.

(b) Plut. T. I. p. 811.

Plutarque. Cléomène , ayant marché contre cette place , en chassa la garnison d'Achaïe , & rendit la ville aux Éléens.

Nous remarquerons que n'y ayant point de ville de ce nom , qui soit connue d'ailleurs , il pourroit se faire qu'il y eût faute dans le texte de Plutarque.

LANGUE , *Lingua* , terme qui se prend en divers sens ; mais , nous le considérerons ici comme terme de Grammaire.

Frain du Tremblay , après avoir censuré la définition du mot *Langue* , donnée par Furetière , dit que *ce qu'on appelle Langue , est une suite ou un amas de certains sons articulés , propres à s'unir ensemble , dont se sert un peuple pour signifier les choses , & pour se communiquer ses pensées , mais qui sont indifférens par eux-mêmes à signifier une chose , ou une pensée plutôt qu'une autre*. Malgré la longue explication qu'il donne ensuite des diverses parties qui entrent dans cette définition , plutôt que de la définition même & de l'ensemble , on peut dire que cet Écrivain n'a pas mieux réussi que Furetière , à nous donner une notion précise & complète de ce que c'est qu'une Langue. Sa définition n'a ni brièveté , ni clarté , ni vérité.

Elle peche contre la brièveté , en ce qu'elle s'attache à développer , dans un trop grand détail , l'essence des sons articulés , qui ne doit pas être envisagée si

explicitement dans une définition , dont les sons ne doivent pas être l'objet immédiat.

Elle peche contre la clarté , en ce qu'elle laisse dans l'esprit , sur la nature de ce qu'on appelle Langue , une incertitude que l'Auteur même a sentie , & qu'il a voulu dissiper par un chapitre entier d'explication.

Elle peche enfin contre la vérité , en ce qu'elle présente l'idée d'un vocabulaire plutôt que d'une Langue. Un vocabulaire est véritablement la suite , ou l'amas des mots dont se sert un peuple , pour signifier les choses & se communiquer ses pensées. Mais , ne faut-il que des mots pour constituer une Langue ; & pour la sçavoir , suffit-il d'en avoir appris le vocabulaire ? Ne faut-il pas connoître le sens principal , & les sens accessoires , qui constituent le sens propre que l'usage a attaché à chaque mot ; les divers sens figurés dont il les a rendu susceptibles ; la manière dont il veut qu'ils soient modifiés , combinés & assortis pour concourir à l'expression des pensées ; jusqu'à quel point il en assujettit la construction à l'ordre analytique ; comment , en quelles occurrences , & à quelle fin il les a affranchis de la servitude de cette construction ? Tout est usage dans les Langues ; le matériel & la signification des mots , l'analogie & l'anomalie des terminaisons , la servitude ou la liberté des constructions , le purisme ou le barbarisme des ensembles.

semples. C'est une vérité sentie par tous ceux qui ont parlé de l'usage, mais une vérité mal présentée, quand on a dit que l'usage étoit le tyran des Langues. L'idée de tyrannie emporte chez nous celle d'une usurpation injuste, & d'un gouvernement déraisonnable; & cependant, rien de plus juste que l'empire de l'usage sur quelque idiome que ce soit, puisque lui seul peut donner à la communication des pensées, qui est l'objet de la parole, l'universalité nécessaire; rien de plus raisonnable que d'obéir à ses décisions, puisque sans cela on ne seroit pas entendu, ce qui est le plus contraire à la destination de la parole.

L'usage n'est donc pas le tyran des Langues, il en est le législateur naturel, nécessaire, & exclusif; ses décisions en font l'essence; & on pourroit dire d'après cela, qu'une *Langue est la totalité des usages propres à une nation, pour exprimer les pensées par la voix.*

Si une Langue est parlée par une nation, composée de plusieurs peuples égaux & indépendans les uns des autres, tels qu'étoient anciennement les Grecs, & tels que sont aujourd'hui les Italiens & les Allemands; avec l'usage général des mêmes mots & de la même syntaxe, chaque peuple peut avoir des usages propres, sur la prononciation ou sur les terminaisons des mêmes mots; ces usages subalternes, également lé-

Tom. XXIV.

gitimes, constituent les dialectes de la Langue nationale. Si, comme les Romains autrefois, & comme les François aujourd'hui, la nation est une par rapport au gouvernement, il ne peut y avoir dans sa manière de parler qu'un usage légitime. Tout autre, qui s'en écarte dans la prononciation, dans les terminaisons, dans la syntaxe, ou en quelque façon que ce puisse être, ne fait ni une Langue à part, ni une dialecte de la Langue nationale; c'est un patois, abandonné à la populace des provinces, & chaque province a le sien.

Si dans la totalité des usages de la voix, propres à une nation, on ne considère que l'expression & la communication des pensées, d'après les vues de l'esprit, les plus universelles & les plus communes à tous les hommes, le nom de Langue exprime parfaitement cette idée générale. Mais, si l'on prétend encore envisager les vues particulières à cette nation, & les tours singuliers qu'elles occasionnent nécessairement dans son élocution, le terme d'idiome est alors celui qui convient le mieux à l'expression de cette idée, moins générale & plus restreinte.

La différence, que l'on vient d'assigner entre Langue & idiome, est encore bien plus considérable entre Langue & langage, quoique ces deux mots paroissent beaucoup plus rapprochés par l'unité de leur origine. Ce

B b

font le matériel des mots & leur ensemble , qui déterminent une Langue ; elle n'a rapport qu'aux idées , aux conceptions , à l'intelligence de ceux qui la parlent. Le langage paroît avoir plus de rapport au caractère de celui qui parle , à ses vues , à ses intérêts ; c'est l'objet du discours qui détermine le langage ; chacun a le sien , selon ses passions , dit M. l'abbé de Condillac. Ainsi , la même nation , avec la même Langue , peut , dans des termes différens , tenir des langages différens , si elle a changé de mœurs , de vues , d'intérêts ; deux nations au contraire , avec différentes Langues , peuvent tenir le même langage , si elles ont les mêmes vues , les mêmes intérêts , les mêmes mœurs ; c'est que les mœurs nationales tiennent aux passions nationales , & que les unes demeurent stables ou changent comme les autres. C'est la même chose des hommes que des nations ; on dit le langage des yeux , du geste , parce que les yeux & le geste sont destinés par la nature , à suivre les mouvemens que les passions leur impriment , & conséquemment à les exprimer avec d'autant plus d'énergie , que la correspondance est plus grande entre le signe & la chose signifiée qui le produit.

Après avoir ainsi déterminé le véritable sens du mot *Langue* , par la définition la plus exacte qu'il a été possible d'en donner , & par l'exposition précise des

différences , qui le distinguent des mots qui lui sont , ou synonymes ou subordonnés , il reste à jeter un coup d'œil sur ce qui concerne les Langues en général ; ce que nous réduirons à quelques chefs particuliers.

I.

Origine de la Langue primitive.

Quelques-uns ont pensé que les premiers hommes , nés muets par le fait , vécurent quelque tems comme les brutes , dans les cavernes & dans les forêts , isolés , sans liaison entr'eux , ne prononçant que des sons vagues & confus , jusqu'à ce que , réunis par la crainte des bêtes féroces , par la voix puissante du besoin , & par la nécessité de se prêter des secours mutuels , ils arriverent par degrés , à articuler plus distinctement leurs sons , à les prendre en vertu d'une convention unanime , pour signes de leurs idées , ou des choses mêmes qui en étoient les objets , & enfin à se former une langue. C'est l'opinion de Diodore de Sicile & de Vitruve , & elle a paru probable à M. Simon , qui l'a adoptée avec d'autant plus de hardiesse , qu'il a cité en sa faveur Saint Grégoire de Nyse. Le P. Thomassin prétend néanmoins que , loin de défendre ce sentiment , le saint Docteur le combat au contraire , dans l'endroit même que l'on allègue ; & plusieurs autres passages de ce saint Pere prouvent évidemment qu'il avoit sur cet objet des

pensées bien différentes, & que M. Simon l'entendoit mal.

A juger seulement par la nature des choses, dit M. Warburton, & indépendamment de la révélation, qui est un guide plus sûr l'on seroit porté à admettre, l'opinion de Diodore de Sicile & de Vitruve. Cette manière de penser sur la question présente, est moins hardie & plus circonspecte que la première. Mais, Diodore de Sicile & Vitruve étoient peut-être encore moins repréhensibles que l'auteur Anglois. Guidés par les seules lumières de la raison, s'il leur échappoit quelque fait important, il étoit très-naturel, qu'ils n'en apperçussent pas les conséquences. Mais, il est difficile de concevoir comment on peut admettre la révélation avec le degré de soumission qu'elle a droit d'exiger, & prétendre pourtant que la nature des choses insinue des principes opposés. La raison & la révélation sont pour ainsi dire deux canaux différens, qui nous transmettent les eaux d'une même source, & qui ne diffèrent que par la manière de nous les présenter. Le canal de la révélation nous met plus près de la source, & nous en offre une émanation plus pure; celui de la raison nous tient plus éloignés, nous expose davantage aux mélanges hétérogènes; mais, ces mélanges sont toujours discernables, & la décomposition en est toujours possible. D'où il suit que les lumières véritables de la

raison ne peuvent jamais être opposées à celles de la révélation, & que l'une par conséquent ne doit pas prononcer autrement que l'autre, sur l'origine des Langues.

C'est donc s'exposer à contre dire, sans pudeur & sans succès, le témoignage le plus authentique qui ait été rendu à la vérité par l'Auteur même de toute vérité, que d'imaginer ou d'admettre des hypothèses contraires à quelques faits connus par la révélation, pour parvenir à rendre raison des faits naturels; & nonobstant les lumières & l'autorité de quantité d'Écrivains, qui ont cru bien faire, en admettant la supposition de l'homme sauvage, pour expliquer l'origine & le développement successif du langage, nous osons avancer que c'est de toutes les hypothèses la moins soutenable.

M. J. J. Rousseau, dans son discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité des conditions parmi les hommes, a pris pour base de ses recherches, cette supposition humiliante de l'homme né sauvage, sans autre liaison avec les individus même de son espèce, que celle qu'il avoit avec les brutes, une simple cohabitation dans les mêmes forêts. Quel parti a-t-il tiré de cette chimérique hypothèse, pour expliquer le fait de l'origine des Langues? Il a trouvé les difficultés les plus grandes, & il est contraint à la fin de les avouer insolubles.

» La première qui se présente , dit-il , est d'imaginer comment les Langues purent devenir nécessaires ; car , les hommes n'ayant nulle correspondance entr'eux , ni aucun besoin d'en avoir , on ne conçoit ni la nécessité de cette invention , ni la possibilité , si elle ne fut pas indispensable. Je dirois bien comme beaucoup d'autres , que les Langues sont nées dans le commerce domestique des peres , des meres , & des enfans ; mais , outre que cela ne résoudroit point les objections , ce seroit commettre la faute de ceux qui raisonnant sur l'état de nature , y transportent des idées prises dans la société , voyent toujours la famille rassemblée dans une même habitation , & ses membres gardant entr'eux une union aussi intime & aussi permanente que parmi nous , où tant d'intérêts communs les réunissent , au lieu que dans cet état primitif , n'ayant ni maisons , ni cabanes , ni propriété d'aucune espèce , chacun se logeoit au hasard , & souvent pour une seule nuit ; les mâles & les femelles s'unissoient fortuitement , selon la rencontre , l'occasion , & le désir , sans que la parole fût un interprète fort nécessaire des choses qu'ils avoient à se dire. Ils se quittoient avec la même facilité. La mere alaitoit d'abord ses enfans pour son propre besoin ; puis

» l'habitude les lui ayant rendu chers , elle les nourrissoit ensuite pour le leur ; si-tôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture , ils ne tardoient pas à quitter la mere elle-même ; & comme il n'y avoit presque point d'autre moyen de se retrouver , que de ne pas se perdre de vue , ils en étoient bien-tôt au point de ne se pas même reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'enfant ayant tous ses besoins à expliquer , & par conséquent plus de choses à dire à la mere , que la mere à l'enfant , c'est lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention , & que la Langue qu'il emploie , doit être en grande partie son propre ouvrage ; ce qui multiplie autant les Langues , qu'il y a d'individus pour les parler , à quoi contribue encore la vie errante & vagabonde , qui ne laisse à aucun idiome le tems de prendre de la consistance ; car , de dire que la mere dicte à l'enfant les mots dont il devra se servir , pour lui demander telle ou telle chose , cela montre bien comment on enseigne des Langues déjà formées , mais cela n'apprend point comment elles se forment.

» Supposons cette première difficulté vaincue , franchissons pour un moment , l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de na-

» ture & le besoin des Lan-
 » gues; & cherchons, en les
 » supposant nécessaires, com-
 » ment elles purent commencer
 » à s'établir. Nouvelle difficul-
 » té pire encore que la précé-
 » dente; car, si les hommes
 » ont eu besoin de la parole
 » pour apprendre à penser, ils
 » ont eu besoin encore de sça-
 » voir penser, pour trouver l'art
 » de la parole. Et quand on
 » comprendroit comment les
 » sons de la voix ont été pris
 » pour interprètes conventio-
 » nels de nos idées, il resteroit
 » toujours à sçavoir quels ont
 » pu être les interprètes mê-
 » mes de cette convention, pour
 » les idées qui n'ayant point un
 » objet sensible, ne pouvoient
 » s'indiquer, ni par le geste, ni
 » par la voix; de sorte qu'à peine
 » peut-on former des conjectu-
 » res supportables sur la naissan-
 » ce de cet art de communiquer
 » ses pensées & d'établir un
 » commerce entre les esprits.
 » Le premier langage de
 » l'homme, le langage le plus
 » universel, le plus énergique,
 » & le seul dont il eût besoin,
 » avant qu'il fallût persuader
 » des hommes assemblés, est le
 » cri de la nature. Comme ce
 » cri n'étoit arraché que par
 » une sorte d'instinct dans les
 » occasions pressantes, pour
 » implorer du secours dans les
 » grands dangers, ou du soula-
 » gement dans les maux vio-
 » lents, il n'étoit pas d'un grand
 » usage dans le cours ordi-
 » naire de la vie, où regnent

» des sentimens plus modérés.
 » Quand les idées des hommes
 » commencèrent à s'étendre &
 » à se multiplier, & qu'il s'éta-
 » blit entr'eux une communica-
 » tion plus étroite, ils cher-
 » cherent des signes plus nom-
 » breux & un langage plus
 » étendu; ils multiplièrent les
 » inflexions de la voix, & y
 » joignirent les gestes, qui,
 » par leur nature, sont plus
 » expressifs, & dont le sens dé-
 » pend moins d'une détermi-
 » nation antérieure. Ils expri-
 » moient donc les objets visi-
 » bles & mobiles par des gestes,
 » & ceux qui frappent l'ouïe
 » par des sons imitatifs; mais,
 » comme le geste n'indique
 » guere que les objets présens
 » ou faciles à décrire, & les
 » actions visibles; qu'il n'est pas
 » d'un usage universel, puisque
 » l'obscurité ou l'interposition
 » d'un corps le rendent inutile,
 » & qu'il exige l'attention plu-
 » tôt qu'il ne l'excite; on s'a-
 » visa enfin de lui substituer les
 » articulations de la voix, qui,
 » sans avoir le même rapport
 » avec certaines idées, sont
 » plus propres à les représen-
 » ter toutes comme signes inf-
 » titués; substitution qui ne
 » put se faire que d'un com-
 » mun consentement, & d'une
 » manière assez difficile à pra-
 » tiquer, pour des hommes dont
 » les organes grossiers n'avoient
 » encore aucun exercice, &
 » plus difficile encore à conce-
 » voir en elle-même, puisque cet
 » accord unanime dut être mo-

» tivé , & que la parole paroît
» avoir été fort nécessaire pour
» établir l'usage de la parole.
» le.

» On doit juger que les premiers mots dont les hommes firent usage, eurent dans leurs esprits une signification beaucoup plus étendue , que n'ont ceux qu'on emploie dans les Langues déjà formées ; & qu'ignorant la division du discours en ses parties, ils donnerent d'abord à chaque mot, le sens d'une proposition entière. Quand ils commencerent à distinguer le sujet d'avec l'attribut, & le verbe d'avec le nom, ce qui ne fut pas un médiocre effort de génie, les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, l'infinitif fut le seul tems des verbes, & à l'égard des adjectifs, la notion ne s'en dut développer que fort difficilement, parce que tout adjectif est un mot abstrait, & que les abstractions sont des opérations pénibles & peu naturelles.

» Chaque objet reçut d'abord un nom particulier, sans égard aux genres & aux especes, que ces premiers instituteurs n'étoient pas en état de distinguer ; & tous les individus se présenterent isolés à leur esprit, comme ils le sont dans le tableau de la nature. Si un chêne s'appelloit A, un autre chêne s'appelloit B ; de sorte que plus les connoissances étoient bornées, &

» plus le Dictionnaire devint étendu. L'embaras de toute cette nomenclature ne put être levé facilement ; car, pour ranger les êtres sous des dénominations communes & génériques, il en falloit connaître les propriétés & les différences ; il falloit des observations & des définitions, c'est-à-dire, de l'histoire naturelle & de la métaphysique, beaucoup plus que les hommes de ce tems-là n'en pouvoient avoir.

» D'ailleurs, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit, qu'à l'aide des mots, & l'entendement ne les saisit que par des propositions. C'étoit une des raisons pour quoi les animaux ne sauroient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un singe va sans hésiter d'une noix à l'autre, pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit, & qu'il compare son archétype à ces deux individus ? Non sans doute ; mais, la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre ; & ses yeux modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle ; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussi-tôt particulière. Essayez de vous

» tracer l'image d'un arbre en
 » général, vous n'en viendrez
 » jamais à bout; malgré vous il
 » faudra le voir petit ou grand,
 » rare ou touffu, clair ou fon-
 » cé; & s'il dépendoit de vous
 » de n'y voir que ce qui se
 » trouve en tout arbre, cette
 » image ne ressembleroit plus à
 » un arbre. Les êtres purement
 » abstraits se voyent de même,
 » ou ne se conçoivent que par
 » le discours. La définition seu-
 » le du triangle vous en donne
 » la véritable idée, si tôt que
 » que vous en figurez un dans
 » votre esprit, c'est un tel
 » triangle, & non pas un au-
 » tre, & vous ne pouvez évi-
 » ter d'en rendre les lignes sen-
 » sibles, ou le plan coloré. Il
 » faut donc énoncer des propo-
 » sitions; il faut donc parler
 » pour avoir des idées généra-
 » les; car, si-tôt que l'imagi-
 » nation s'arrête, l'esprit ne
 » marche plus qu'à l'aide du
 » discours. Si donc les pre-
 » miers inventeurs n'ont pu
 » donner des noms qu'aux idées
 » qu'ils avoient déjà, il s'en-
 » suit que les premiers subs-
 » tantifs n'ont pu jamais être
 » que des noms propres.

» Mais, lorsque, par des
 » moyens que je ne conçois pas,
 » nos nouveaux Grammairiens
 » commencerent à étendre leurs
 » idées & à généraliser leurs
 » mots, l'ignorance des inven-
 » teurs dut assujettir cette mé-
 » thode à des bornes fort étroi-
 » tes; & comme ils avoient
 » d'abord trop multiplié les

» noms des individus, faute de
 » connoître les genres & les
 » especes, ils firent ensuite
 » trop d'especes & de genres,
 » faute d'avoir considéré les
 » êtres par toutes leurs diffé-
 » rences. Pour pousser les di-
 » visions assez loin, il eût fallu
 » plus d'expérience & de lu-
 » miere qu'ils n'en pouvoient
 » avoir, & plus de recherches
 » & de travail qu'ils n'y en
 » vouloient employer. Or, si
 » même aujourd'hui l'on dé-
 » couvre de nouvelles especes
 » qui avoient échappé jusqu'ici
 » à toutes nos observations,
 » qu'on pense combien il dut
 » s'en dérober à des hommes qui
 » ne jugeoient des choses que
 » sur le premier aspect? Quant
 » aux classes primitives & aux
 » notions les plus générales, il
 » est superflu d'ajouter qu'elles
 » durent leur échapper encore.
 » Comment, par exemple, au-
 » roient-ils imaginé ou entendu
 » les mots de matiere, d'esprit,
 » de substance, de mode, de
 » figure, de mouvement, puis-
 » que nos Philosophes, qui s'en
 » servent depuis si long-tems,
 » ont bien de la peine à les en-
 » tendre eux-mêmes, & que
 » les idées qu'on attache à ces
 » mots étant purement méta-
 » physiques, ils n'en trouvoient
 » aucun modele dans la na-
 » ture? «

Après s'être étendu, comme
 on vient de le voir, sur les
 premiers obstacles qui s'oppo-
 sent à l'institution conventio-
 nelle des Langues, M. Rouf-

seau se fait un terme de comparaison de l'invention des seuls substantifs physiques, qui font la partie de la Langue la plus facile à trouver pour juger du chemin qui lui reste à faire jusqu'au terme où elle pourra exprimer toutes les pensées des hommes, prendre une forme constante, être parlée en public, & influer sur la société. Il invite le Lecteur à réfléchir sur ce qu'il a fallu de tems & de connoissances pour trouver les nombres qui supposent les méditations philosophiques les plus profondes & l'abstraction la plus métaphysique, la plus pénible, & la moins naturelle; les autres mots abstraits, les aoristes & tous les tems des verbes, les particules, la syntaxe; pour lier les propositions, les raisonnemens, & former toute la logique du discours. Après quoi voici comme il conclut :

» Quant à moi, effrayé des
 » difficultés qui se multiplient,
 » & convaincu de l'impossibi-
 » lité presque démontrée, que
 » les Langues aient pu naître
 » & s'établir par des moyens
 » purement humains; je laisse
 » à qui voudra l'entreprendre,
 » la discussion de ce difficile
 » problème, *lequel a été le plus*
 » *nécessaire, de la société déjà liée,*
 » *à l'institution des Langues, ou*
 » *des Langues déjà inventées, à*
 » *l'établissement de la société.* »

Il étoit difficile d'exposer plus nettement l'impossibilité qu'il y a à déduire l'origine des Langues, de l'hypothèse ré-

voltante de l'homme supposé sauvage dans les premiers jours du monde. M. Rousseau a bien senti que l'inégalité des conditions étoit une suite nécessaire de l'établissement de la société; que l'établissement de la société & l'institution du langage se supposoient respectivement, puisqu'il regarde comme un problème difficile, de discuter lequel des deux a été pour l'autre d'une nécessité antécédente plus considérable. Que ne faisoit-il encore quelques pas? Ayant vu d'une manière démonstrative que les Langues ne peuvent tenir à l'hypothèse de l'homme né sauvage, ni s'être établies par des moyens purement humains, que ne concluoit-il la même chose de la société? Que n'abandonnoit-il entièrement son hypothèse, comme aussi incapable d'expliquer l'un que l'autre? D'ailleurs, la supposition d'un fait que nous sçavons par le témoignage le plus sûr, n'avoir point été, loin d'être admissible comme principe explicatif de faits réels, ne doit être regardée que comme une fiction chimérique & propre à égarer.

Mais, suivons le simple raisonnement. Une langue est, sans contredit, la totalité des usages propres à une nation pour exprimer les pensées par la voix; & cette expression est le véhicule de la communication des pensées. Ainsi, toute Langue suppose une société préexistente, qui, comme société, aura

eu besoin de cette communication, & qui, par des actes déjà réitérés, aura fondé les usages qui constituent le corps de la Langue. D'autre part, une société formée par les moyens humains que nous pouvons connoître, présuppose un moyen de communication pour fixer d'abord les devoirs respectifs des associés, & ensuite pour les mettre en état de les exiger les uns des autres. Que suit-il delà? Que si l'on s'obstine à vouloir fonder la première Langue & la première société par des voies humaines, il faut admettre l'éternité du monde & des générations humaines, & renoncer par conséquent à une première société & à une première Langue proprement dite; sentiment absurde en soi, puisqu'il implique contradiction, & démenti d'ailleurs par la droite raison, & par la foule accablante des témoignages de toute espèce qui certifient la nouveauté du monde. (a) *Nulla igitur in principio facta est ejusmodi congregatio, nec unquam fuisse homines in terra qui propter infantiam non loquerentur, intelliget, cui ratio non deest.* C'est que si les hommes commencent par exister sans parler, jamais ils ne parleront. Quand on sçait quelques Langues, on pourroit aisément en inventer une autre. Mais, si l'on n'en sçait aucune, on n'en sçaura jamais, à moins qu'on n'entende parler quel-

qu'un. L'organe de la parole est un instrument qui demeure oisif & inutile, s'il n'est mis en jeu par les impressions de l'ouïe; personne n'ignore que c'est la surdité originelle qui tient dans l'inaction la bouche des muets de naissance, & l'on sçait, par plus d'une expérience bien constatée, que des hommes, élevés par accident loin du commerce de leurs semblables & dans le silence des forêts, n'y avoient appris à prononcer aucun son articulé; qu'ils imitoient seulement les cris naturels des animaux, avec lesquels ils s'étoient trouvés en liaison, & que transplantés dans notre société, ils avoient eu bien de la peine à imiter le langage qu'ils entendoient, & ne l'avoient jamais fait que très-imparfaitement.

Hérodote raconte qu'un Roi d'Égypte fit élever deux enfans ensemble, mais dans le silence; qu'une chevre fut leur nourrice; qu'au bout de deux ans ils tendirent la main à celui qui étoit chargé de cette éducation expérimentale, & lui dirent *beccos*, & que le Roi ayant sçu que *bek* en Langue Phrygienne signifie pain, il en conclut que le langage Phrygien étoit naturel, & que les Phrygiens étoient les plus anciens peuples du monde. Les Égyptiens ne renoncèrent pas à leurs prétentions d'ancienneté, malgré cette décision de leur Prince, & ils

(a) Lactant. de Ver. Cult. c. 10.

furent bien. Il est évident que ces enfans parloient comme la chevre leur nourrice, que les Grecs nomment *βη* par onomatopée ou imitation du cri de cet animal, & ce cri ne ressemble que par hazard au *bek*, ou pain des Phrygiens.

Si la conséquence que le Roi d'Égypte tira de cette observation, en étoit mal déduite, elle étoit encore vicieuse par la supposition d'un principe erronné, qui consistoit à croire qu'il y eût un Langue naturelle à l'homme. C'est la pensée de ceux qui effrayés des difficultés du système que l'on vient d'examiner sur l'origine des Langues, ont cru ne devoir pas prononcer que la première vînt miraculeusement de l'inspiration de Dieu même.

Mais, s'il y avoit une Langue qui tînt à la nature de l'homme, ne seroit-elle pas commune à tout le genre humain, sans distinction de tems, de climats, de gouvernemens, de religions, de mœurs, de lumieres acquises, de préjugés, ni d'aucune des autres causes qui occasionnent les différences des langues? Les muets de naissance, que nous sçavons ne l'être que faute d'entendre, ne s'aviseroient-ils pas du moins de parler la Langue naturelle, vû sur-tout qu'elle ne seroit étouffée chez eux par aucun usage ni aucun préjugé contraire?

Ce qui est vraiment naturel à l'homme, est immuable comme son essence. Aujourd'hui,

comme dès l'aurore du monde, une pente secrète mais invincible met dans son ame un désir constant du bonheur, suggere aux sexes cette concupiscence mutuelle qui perpétue l'espece, fait passer de génération en génération cette aversion pour une entière solitude, qui ne s'éteint jamais dans le cœur même de ceux que la sagesse ou la religion a jettés dans la retraite. Mais, rapprochons-nous de notre objet. Ne voyons-nous pas que le langage naturel de chaque espece de brute est inaltérable? Depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, on a par tout entendu les lions rugir, les taureaux mugir, les chevaux hennir, les ânes braire, les chiens aboyer, les loups hurler, les chats miauler, &c. Ces mots mêmes, formés dans toutes les Langues par onomatopée, sont des témoignages rendus à la distinction du langage de chaque espece, & à l'incorruptibilité, si on peut le dire, de chaque idio-me spécifique.

Nous ne prétendons pas insinuer, au reste, que le langage des animaux soit propre à peindre le précis analytique de leurs pensées, ni qu'il faille leur accorder une raison comparable à la nôtre, comme le pensoient Plutarque, Sextus Empiricus, Porphyre, & comme l'ont avancé quelques Modernes, & entr'autres Isaac Vossius qui a poussé l'indécence de son assertion jusqu'à trouver plus de

raison dans le langage des animaux, *quæ vulgò bruta creduntur*, dit-il. La parole nous est donnée pour exprimer les sentimens intérieurs de notre ame, & les idées que nous avons des objets extérieurs ; en sorte que chacune des Langues que l'homme parle, fournit des expressions au langage du cœur & à celui de l'esprit. Le langage des animaux paroît n'avoir pour objet que les sensations intérieures, & c'est pour cela qu'il est invariable comme leur manière de sentir, si même l'invariabilité de leur langage n'en est la preuve. C'est la même chose parmi nous. Nous ferons entendre par-tout l'état actuel de notre ame par nos interjections, parce que les sons que la nature nous dicte dans les grands & premiers mouvemens de notre ame, sont les mêmes pour toutes les Langues ; nos usages à cet égard ne sont point arbitraires, parce qu'ils sont naturels. Il en seroit de même du langage analytique de l'esprit ; s'il étoit naturel, il seroit immuable & unique.

Que reste-t-il donc à conclure, pour indiquer une origine raisonnable au langage. L'hypothèse de l'homme sauvage, démentie par l'histoire authentique de la Génèse, ne peut d'ailleurs fournir aucun moyen plausible de former une première Langue. La supposer naturelle, est une autre pensée inalliable avec les procédés constans & informes de la na-

ture ; c'est donc Dieu lui-même qui, non content de donner aux premiers individus du genre humain la précieuse faculté de parler, la mit encore aussitôt en plein exercice, en leur inspirant immédiatement l'envie & l'art d'imaginer les mots & les tours nécessaires aux besoins de la société naissante. C'est à peu près ce que paroît en dire l'auteur de l'Ecclésiastique. *Concilium, & linguam, & oculos, & aures, & cor dedit illis excogitandi, & disciplinâ intellectûs explevit illos*. Voilà bien exactement tout ce qu'il faut pour justifier notre opinion ; l'envie de communiquer sa pensée, *consilium* ; la faculté de le faire, *linguam* ; des yeux pour reconnoître au loin les objets environnans & soumis au domaine de l'homme, afin de les distinguer par leurs noms, *oculos* ; des oreilles, afin de s'entendre mutuellement, sans quoi la communication des pensées & la tradition des usages qui servent à les exprimer, auroient été impossibles, *aures* ; l'art d'assujettir les mots aux loix d'une certaine analogie, pour éviter la trop grande multiplication des mots primitifs, & cependant donner à chaque être son signe propre, *cor excogitandi* ; enfin l'intelligence nécessaire pour distinguer & nommer les points de vue abstraits les plus essentiels, pour donner à l'ensemble de l'élocution une forme aussi expressive que chacune des parties de l'oraison peut l'être

en particulier, & pour retenir le tout, *disciplinâ intellectus*. Cette doctrine se confirme par le texte de la Génèse qui nous apprend que ce fut Adam lui-même qui fut le nomenclateur primitif des animaux, & qui nous le présente comme occupé de ce soin fondamental, par l'avis exprès & sous la direction du Créateur.

Avec un témoignage si respectable & si bien établi de la véritable origine & de la société & du langage, comment se trouve-t-il encore parmi nous des hommes qui osent interpréter l'œuvre de Dieu par les délires de leur imagination, & substituer leurs pensées aux documents que l'Esprit Saint lui-même nous a fait passer? Cependant, à moins introduire le Pyrrhonisme historique le plus ridicule & le plus scandaleux tout à la fois, le récit de Moïse a droit de subjuguier la croyance de tout homme raisonnable, plus qu'aucun autre Historien; il est si sûr de ses dates, qu'il parle continuellement en homme qui ne craint pas d'être démenti par aucun monument antérieur, quelque court que puisse être l'espace qu'il assigne; & telle est la condition gênante qu'il s'impose, lorsqu'il parle de la première multiplication des Langues; événement miraculeux qui mérite attention. Aussi allons-nous en faire un article particulier, en

empruntant sur cette importante matière les termes mêmes de M. Pluche.

I I.

Multiplication miraculeuse des Langues.

» Moïse tient, dit M. Pluche,
 » tout le genre humain rassem-
 » blé sur l'Euphrate à la ville
 » de Babel, & ne parlant qu'une
 » même Langue, environ huit
 » cens ans avant lui. Toute son
 » histoire tomboit en poussière
 » devant deux inscriptions an-
 » térieures en deux Langues
 » différentes. Un homme qui
 » agit avec cette confiance,
 » trouvoit sans doute la preuve
 » & non la réfutation de ses
 » dates dans les monumens
 » Égyptiens qu'il connoissoit
 » parfaitement. C'est plutôt
 » l'exactitude de son récit qui
 » réfute par avance les fables
 » postérieurement introduites
 » dans les annales Égyptien-
 » nes.

» Ce point d'histoire est im-
 » portant; considérons le par
 » parties, & regardons tou-
 » jours à côté de Moïse, si la
 » nature & la société nous of-
 » frent les vestiges & les preu-
 » ves de ce qu'il avance.

» Les enfans de Noé multi-
 » pliés & mal à l'aise dans les
 » rochers de la Gordyenne où
 » l'Arche s'étoit arrêtée, passe-
 » rent le Tigre, & choisirent
 » les fertiles campagnes de Sin-
 » har ou Sennahar, dans la

» basse Mésopotamie , vers le
 » confluent du Tigre & de l'Euphrate , pour y établir leur
 » séjour commē dans le païs le
 » plus uni & le plus gras qu'ils
 » connussent. La nécessité de
 » pourvoir aux besoins d'une
 » énorme multitude d'habitans
 » & de troupeaux , les obli-
 » geant à s'étendre , & n'ayant
 » point d'objet dans cette plai-
 » ne immense qui pût être ap-
 » perçu de loin : *Bâtissons ,*
 » dirent-ils , *une ville & une*
 » *tour qui s'élève dans le Ciel.*
 » *Faisons-nous une marque re-*
 » *connoissable pour ne nous pas*
 » *désunir, en nous dispersant de*
 » *côté & d'autre.* Manquant de
 » pierres , ils cuisirent des bri-
 » ques ; & l'asphalte ou le bi-
 » tume que le païs leur four-
 » nissoit en abondance , leur
 » tint lieu de ciment. Dieu ju-
 » gea à propos d'arrêter l'en-
 » treprise en diversifiant leur
 » langage ; la confusion se mit
 » parmi eux , & ce lieu en prit le
 » nom de Babel , qui signifie
 » confusion. Y a-t-il eu une ville
 » du nom de Babel , une tour
 » connue qui ait accompagné
 » cette ville , une plaine de
 » Sinhar en Mésopotamie , un
 » fleuve Euphrate , des campa-
 » gnes infiniment fertiles &
 » parfaitement unies , de façon
 » à rendre la précaution d'une
 » très-haute tour , intelligible
 » & raisonnable ? Enfin , l'as-
 » phalte est-il une production
 » naturelle de ce païs ? Toute
 » l'Antiquité profane a connu
 » dès les premiers tems où l'on

» a commencé à écrire , & l'Euphrate , & l'égalité de la
 » plaine. Ptolémée , dans ses
 » cartes d'Asie , termine la
 » plaine de Mésopotamie au
 » mont Sinhar du côté du Tigre.
 » Tous les Historiens nous par-
 » lent de la parfaite égalité des
 » terres , du côté de Babylone ,
 » jusques-là qu'on y élevoit de
 » beaux jardins sur quelques
 » masses de bâtimens en brique
 » pour les détacher de la plai-
 » ne , & varier les aspects
 » auparavant trop uniformes.
 » Ammien Marcellin , qui a
 » suivi l'Empereur Julien dans
 » cette contrée , Plinē & tous
 » les Géographes tant anciens
 » que modernes , attestent pa-
 » reillement l'étendue & l'é-
 » galité des plaines de la Mé-
 » sotamie , où la vue se perd
 » sans aucun objet qui la fixe.
 » Ils nous font remarquer l'a-
 » bondance du bitume qui y
 » coule naturellement , & la
 » fertilité incroyable de l'an-
 » cienne Babylonie. Tout con-
 » court donc à nous faire re-
 » connoître les restes du païs
 » d'Éden , & l'exactitude de
 » toutes les circonstances où
 » Moïse s'engage. Toute la lit-
 » térature profane rend hom-
 » mage à l'Écriture , au lieu
 » que les histoires Chinoises
 » & Égyptiennes sont comme
 » si elles étoient tombées de
 » la Lune.
 » Le crime , que Moïse attri-
 » bue aux enfans de Noé , n'est
 » pas comme les Septante l'ont
 » traduit , de se vouloir faire un

» nom avant la dispersion ;
 » mais , comme porte littérale-
 » ment le texte original , c'étoit
 » de se construire une habita-
 » tion qui pût contenir un peu-
 » ple nombreux , & d'y joindre
 » une tour qui étant vue de
 » loin , devînt un signe de ral-
 » liement , pour prévenir les
 » égaremens & la séparation.
 » C'est ce qu'ils expriment
 » fort simplement en ces ter-
 » mes : *Faisons-nous une marque*
 » *pour ne nous point désunir , en*
 » *nous avançant en différentes*
 » *contrées.*

» L'inconvénient qu'ils vou-
 » loient éviter avec soin , étoit
 » précisément ce que Dieu vou-
 » loit & exigeoit d'eux. Ils sça-
 » voient très-bien que Dieu les
 » appelloit depuis un siècle &
 » plus à se distribuer par colo-
 » nies d'une contrée dans une
 » autre , & ils prenoient des
 » mesures pour empêcher ou
 » pour suspendre long-tems
 » l'exécution de ses volontés.
 » Dieu confondit leur langage ;
 » il peupla peu à peu chaque
 » pays en y attachant les habi-
 » tans que l'usage d'une même
 » Langue y avoit réunis , &
 » que le désagrément de n'en-
 » tendre plus les autres famil-
 » les , avoit obligés d'aller vi-
 » vre loin d'elles.

» L'état actuel de la terre &
 » toutes les histoires connues
 » rendent témoignage à l'in-
 » tention qui a de bonne heure
 » partagé les Langues après le
 » Déluge. Rien n'est plus di-
 » gne de la sagesse divine que

» d'avoir d'abord employé pour
 » peupler promptement les dif-
 » férentes contrées , le même
 » moyen qui lui sert encore
 » aujourd'hui pour y fixer les
 » habitans & en empêcher la
 » désertion. Il y a des pays si
 » bons , & il y en a de si dis-
 » graciés , qu'on quitteroit les
 » uns pour les autres , si l'usa-
 » ge d'une même Langue n'é-
 » toit pour les habitans des
 » plus mauvais une attache pro-
 » pre à les y retenir , & l'i-
 » gnorance des autres Langues
 » un puissant moyen d'aversion
 » pour tout autre pays , malgré
 » les défavantages de la com-
 » paraison. Le miracle , rap-
 » porté par Moïse , peuple donc
 » encore aujourd'hui toute la
 » terre aussi réellement qu'au
 » tems de la dispersion des en-
 » fans de Noé ; l'effet en em-
 » brasse tous les siècles.

» Un autre moyen de sentir
 » la justesse de ce récit consiste
 » en ce que la diversité des
 » Langues s'accorde avec les
 » dates de Moïse ; cette diver-
 » sité devance toutes nos histo-
 » res connues ; & d'une autre
 » part ni les pyramides d'É-
 » gypte , ni les marbres d'A-
 » rondel , ni aucun monument
 » qui porte un caractère de
 » vérité , ne remontent au-
 » dessus. Ajoutons ici que la
 » réunion du genre humain dans
 » la Chaldée avant la dispersion
 » des colonies , est un fait très-
 » conforme à la marche qu'elles
 » ont tenue. Tout part de l'O-
 » rient , les hommes & les arts ;

» tout s'avance peu à peu vers
 » l'occident, vers le midi &
 » vers le nord. L'histoire mon-
 » tre des Rois & de grands
 » établissemens au cœur & sur
 » les côtes de l'Asie, lorsqu'on
 » n'avoit encore aucune con-
 » noissance d'autres colonies
 » plus reculées. Celles-ci n'é-
 » toient pas encore, ou elles
 » travailloient à se former. Si
 » les peuplades Chinoises &
 » Égyptiennes ont eu de très-
 » bonne heure plus de confor-
 » mité que les autres avec les
 » anciens habitans de Chaldée,
 » par leur inclination sédentai-
 » re, par leurs figures symbo-
 » liques, par leurs connoissan-
 » ces en astronomie, & par la
 » pratique de quelques beaux
 » arts; c'est parce qu'elles se
 » sont tout d'abord établies dans
 » des pais excellemment bons,
 » où n'étant traversées ni par les
 » bois qui ailleurs couvroient
 » tout, ni par les bêtes qui
 » troubloient tous les établisse-
 » mens à l'aide des bois, elles
 » se sont promptement multi-
 » pliées, & n'ont point perdu
 » l'usage des premières inven-
 » tions. La haute Antiquité de
 » ces trois peuples & leur res-
 » semblance en tant de points,
 » montrent l'unité de leur ori-
 » gine & la singulière exacti-
 » tude de l'Histoire sainte. L'é-
 » tat des autres peuplades fut
 » fort différent de celles qui
 » s'arrêtèrent de bonne heure
 » dans les riches campagnes de
 » l'Euphrate, du Kian & du Nil.
 » Concevons ailleurs des fa-

» milles vagabondes, qui ne
 » connoissent ni les lieux ni les
 » routes, & qui tombant à
 » l'aventure dans un pais mi-
 » sérable, où tout leur man-
 » que, point d'instrument pour
 » exercer ce qu'elles pouvoient
 » avoir retenu de bon, point
 » de consistance ni de repos
 » pour perfectionner ce que
 » le besoin actuel pouvoit leur
 » faire inventer; la modicité
 » des moyens de subsister les
 » mettoit souvent aux prises;
 » la jalousie les entre-détrui-
 » soit. N'étant qu'une poignée
 » de monde, un autre peloton
 » les mettoit en fuite. Cette
 » vie errante & long-tems in-
 » certaine fit tout oublier; ce
 » n'est qu'en renouant le com-
 » merce avec l'orient que les
 » choses ont changé. Les Goths
 » & tout le nord n'ont cessé
 » d'être barbares qu'en s'éta-
 » blissant dans la Gaule & en
 » Italie; les Gaulois & les
 » Francs doivent leur poli-
 » tesse aux Romains; ceux-ci
 » avoient été prendre leurs
 » loix & leur littérature à
 » Athènes. La Grece demeura
 » brute jusqu'à l'arrivée de
 » Cadmus, qui y porta les let-
 » tres Phéniciennes. Les Grecs,
 » enchantés de ce secours, se
 » livrerent à la culture de leur
 » Langue, à la poésie & au
 » chant; ils ne prirent goût à
 » la politique, à l'architectu-
 » re, à la navigation, à l'as-
 » tronomie & à la peinture,
 » qu'après avoir voyagé à
 » Memphis, à Tyr, & à la

» cour de Perse ; ils perfec-
 » tionnent tout, mais n'inventent
 » rien. Il est donc aussi mani-
 » feste, tant par l'histoire profa-
 » ne que par le récit de l'Écritu-
 » re, que l'Orient est la source
 » commune des nations & des
 » belles connoissances. Nous ne
 » voyons un progrès contraire
 » que dans des tems posté-
 » rieurs, où la manie des con-
 » quêtes a commencé à recon-
 » duire des bandes d'occiden-
 » taux en Asie. «

Il seroit peut-être satisfai-
 sant pour notre curiosité de
 pouvoir déterminer en quoi
 consisterent les changemens in-
 troducts à Babel dans le lan-
 gage primitif, & de quelle ma-
 niere ils y furent opérés. Il est
 certain qu'on ne peut établir là-
 dessus rien de solide, parce que
 cette grande révolution dans le
 langage ne pouvant être re-
 gardée que comme un miracle,
 auquel les hommes étoient bien
 éloignés de s'attendre, il n'y
 avoit aucun observateur qui eût
 les yeux ouverts sur ce phéno-
 mene, & que peut-être même
 ayant été subit, il n'auroit laissé
 aucune prise aux observations
 quand on s'en seroit avisé ; or,
 rien n'instruit bien sur la nature
 & les progrès des faits, que les
 mémoires formés dans le tems
 d'après les observations. Ce-
 pendant, quelques Écrivains
 ont donné là-dessus leurs pen-
 sées avec autant d'assurance
 que s'ils avoient parlé d'après
 le fait même, ou qu'ils eussent
 assisté au conseil du Très-haut.

Les uns disent que la multi-
 plication des Langues ne s'est
 point faite subitement, mais
 qu'elle s'est opérée insensible-
 ment, selon les principes cons-
 tans de la mutabilité naturelle
 du langage ; qu'elle commença
 à devenir sensible, pendant la
 construction de la ville & de la
 tour de Babel, qui, au rapport
 d'Eusebe, dura quarante ans ;
 que les progrès de cette per-
 mutation se trouverent alors si
 considérables, qu'il n'y eut plus
 moyen de conserver l'intelli-
 gence nécessaire à la consom-
 mation d'une entreprise, qui
 alloit directement contre la
 volonté de Dieu, & que les
 hommes furent obligés de se sé-
 parer. Mais, c'est contredire
 trop formellement le texte de
 l'Écriture, & supposer d'ail-
 leurs comme naturelle une cho-
 se démentie par les effets na-
 turels ordinaires.

Le chapitre onzième de la
 Génèse commence par observer
 que par toute la terre on ne
 parloit qu'une Langue, & qu'on
 la parloit de la même manière ;
 ce qui semble marquer la même
 prononciation, la même syn-
 taxe, la même analogie, les
 mêmes tours. Après cette re-
 marque fondamentale & envi-
 sagée comme telle par l'His-
 torien sacré, il raconte l'arri-
 vée des descendans de Noë
 dans la plaine de Sennahar, le
 projet qu'ils formerent d'y cons-
 truire une ville & une tour
 pour leur servir de signal, les
 matériaux qu'ils employèrent
 à

à cette construction; il insinue même que l'ouvrage fut poussé jusqu'à un certain point; puis, après avoir remarqué que le Seigneur descendit pour visiter l'ouvrage, il ajoute, y. 6, 7 : *Et dixit [Dominus] : Ecce unus est populus, & unum labium omnibus; coeperuntque hoc facere, nec desistunt à cogitationibus suis, donec eas opere compleant. Venite igitur, descendamus & confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat unusquisque vocem proximi sui.* N'est-il pas bien clair qu'il n'y avoit qu'une Langue, jusqu'au moment où Dieu voulut faire échouer l'entreprise des hommes; que dès qu'il l'eut résolu, sa volonté toute puissante eut son effet; que le moyen qu'il employa pour cela, fut la division de la Langue commune, & que cette confusion fut subite?

Si cette confusion du langage primitif n'eût pas été subite, comment auroit-elle frappé les hommes, au point de la constater par un monument durable, tel que le nom qui fut donné à cette ville même, *Babel*, confusion? Comment après avoir travaillé pendant plusieurs années en bonne intelligence, malgré les changemens insensibles qui s'introduisoient dans le langage, les hommes furent-ils tout-à-coup obligés de se séparer faute de s'entendre? Si les progrès de la division étoient encore insensibles la veille, ils durent l'être également le lendemain; ou s'il y eut le len-

Tom. XXIV.

demain une révolution extraordinaire, qui ne tint plus à la progression des altérations précédentes, cette progression doit être comptée pour rien dans les causes de la révolution; on doit la regarder comme subite & comme miraculeuse dans sa cause, autant que dans son effet.

Mais, il faut bien s'y résoudre, puisqu'il est certain, que la progression naturelle des changemens qui arrivent aux Langues, n'opere & ne peut jamais opérer la confusion entre les hommes, qui parlent originellement la même Langue. Si un particulier altère l'usage commun, son expression est d'abord regardée comme une faute, mais on l'entend ou on le fait expliquer; dans l'un ou l'autre cas, on lui indique la loi fixée par l'usage, ou du moins on se la rappelle. Si cette faute particulière, par quelque une des causes accidentelles qui font varier les Langues, vient à passer de bouche en bouche & à se répéter, elle cesse enfin d'être faute; elle acquiert l'autorité de l'usage, elle devient propre à la même Langue qui la condamnoit autrefois; mais alors même, on s'entend encore, puisqu'on se répète. Ainsi, entendons-nous les Écrivains du siècle dernier, sans appercevoir entr'eux & nous, que des différences légères qui n'y causent aucune confusion; ils entendoient pareillement ceux du siècle précédent, qui étoient dans le même

Cc

cas à l'égard des Auteurs du siècle antérieur, & ainsi de suite jusqu'au tems de Charlemagne, de Clovis, si vous voulez, ou même jusqu'aux plus anciens Druides, que nous n'entendons plus. Mais, si la vie des hommes étoit assez longue, pour que quelques Druides véussent encore aujourd'hui, que la Langue fut changée comme elle l'est, ou qu'elle ne le fût pas, il y auroit encore intelligence entr'eux & nous, parce qu'ils auroient été assujettis à céder au torrent des décisions des usages des différens siècles. Ainsi, c'est une véritable illusion que de vouloir expliquer par des causes naturelles, un événement qui ne peut être que miraculeux.

D'autres Auteurs, convaincus qu'il n'y avoit point de cause assignable dans l'ordre naturel, ont voulu expliquer en quoi a pu consister la révolution étonnante, qui fit abandonner l'entreprise de Babel.

» Ma pensée, dit du Tremblai,
 » dans son traité des Langues,
 » est que Dieu disposa alors les
 » organes de ces hommes de
 » telle manière, que lorsqu'ils
 » voulurent prononcer les mots
 » dont ils avoient coutume de
 » se servir, ils en prononcèrent
 » de tous différens pour signifier
 » les choses dont ils voulurent
 » parler, en sorte que ceux
 » dont Dieu voulut changer la
 » Langue, se formerent des
 » mots tout nouveaux, en ar-
 » ticulant leurs voix, d'une au-
 » tre manière qu'ils n'avoient

» accoutumé de le faire. Et en
 » continuant ainsi d'articuler
 » leurs voix d'une manière nou-
 » velle, toutes les fois qu'ils
 » parlerent, ils se firent une
 » Langue nouvelle; car, tou-
 » tes leurs idées se trouverent
 » jointes aux termes de cette
 » nouvelle Langue, au lieu
 » qu'elles étoient jointes aux
 » termes de la Langue qu'ils
 » parloient auparavant. Il y a
 » même lieu de croire qu'ils ou-
 » blièrent tellement leur Lan-
 » gue ancienne, qu'ils ne se
 » souvenoient pas même de l'a-
 » voir parlée, & qu'ils ne s'ap-
 » perçurent du changement, que
 » parce qu'ils ne s'entre-enten-
 » doient pas comme aupara-
 » vant. C'est ainsi que je con-
 » çois que s'est fait ce change-
 » ment. Et supposé la puissance
 » de Dieu sur la créature, je
 » ne vois pas en cela un grand
 » mystère, ni pourquoi les Rab-
 » bins se tourmentent tant pour
 » trouver la manière de ce
 » changement. »

C'est encore donner ses propres imaginations pour des raisons; la multiplication des Langues a pu se faire en tant de manières, qu'il n'est pas possible d'en déterminer une avec certitude, comme préférée exclusivement à toutes les autres. Dieu a pu laisser subsister les mêmes mots radicaux avec les mêmes significations, mais en inspirer des déclinaisons & des constructions différentes; il a pu substituer dans les esprits d'autres idées, à celles qui auparavant étoient désignées

par les mêmes mots , altérer seulement la prononciation par le changement des voyelles , ou par celui des consonnes homogènes substituées les unes aux autres , &c. Qui est-ce qui osera assigner la voie qu'il a plu à la Providence de choisir , ou prononcer qu'elle n'en a pas choisi plusieurs à la fois.

Tenons-nous-en aux faits qui nous sont racontés par l'Esprit Saint ; nous ne pouvons point douter que ce ne soit lui-même qui a inspiré Moïse. Tout concourt d'ailleurs à confirmer son récit , le spectacle de la nature , celui de la société , & des révolutions qui ont changé successivement la scène du monde ; les raisonnemens fondés sur les observations les mieux constatées ; tout dépose les mêmes vérités , & ce sont les seules que nous puissions affirmer avec certitude , ainsi que les conséquences qui en sortent évidemment.

Dieu avoit fait les hommes sociables , il leur inspira la première Langue , pour être l'instrument de la communication de leurs idées , de leurs besoins , de leurs devoirs réciproques , le lien de leur société , & surtout du commerce de charité & de bienveillance , qu'il pose comme le fondement indispensable de cette société.

Lorsqu'il voulut ensuite que leur fécondité servît à couvrir & à cultiver les différentes parties de la terre , qu'il avoit soumi-

qu'il leur vit prendre des mesures , pour résister à leur vocation & aux vues impénétrables de sa Providence , il confondit la Langue primitive , les força ainsi à se séparer en autant de peuplades , qu'il en résulta d'idiomes , & à se disperser en autant de régions différentes.

Tel est le fait de la première multiplication des Langues ; & la seule chose qu'il nous paroisse permis d'y ajouter raisonnablement , c'est que Dieu opéra subitement dans la Langue primitive , des changemens analogues à ceux que les causes naturelles y auroient amenés par la suite , si les hommes de leur propre mouvement s'étoient dispersés en diverses colonies , dans les différentes régions de la terre ; car , dans les événemens même qui sont hors de l'ordre naturel , Dieu n'agit point contre la nature , parce qu'il ne peut agir contre ses idées éternelles & immuables , qui sont les archétypes de toutes les natures. Cependant , ceci même donne lieu à une objection qui mérite d'être examinée. La voici.

Que le Créateur ait inspiré d'abord au premier homme & à sa compagne , la première de toutes les Langues , pour servir de lien & d'instrument à la société , qu'il lui avoit plu d'établir entr'eux ; que l'éducation , secondée par la curiosité naturelle & par la pente que les hommes ont à l'imi-

tation, ait fait passer cette Langue primitive de génération en génération, & qu'ainsi elle ait entretenu, tant qu'elle à subsisté seule, la liaison originelle entre tous les descendans d'Adam & d'Eve, c'est un premier point qu'il est aisé de concevoir, & qu'il est nécessaire d'avouer.

Que les hommes ensuite, trop épris des douceurs de cette société, aient voulu éluder l'intention & les ordres du Créateur, qui les destinoit à peupler toutes les parties de la terre; & que pour les y contraindre, Dieu ait jugé à propos de confondre leur langage, & d'en multiplier les idiomes, afin d'étendre le lien qui les tenoit trop attachés les uns aux autres; c'est un second point également attesté, & dont l'intelligence n'a pas plus de difficulté, quand on la considère à part.

Mais, la réunion de ces deux faits semble donner lieu à une difficulté réelle. Si la confusion des Langues jette la division parmi les hommes, n'est-elle pas contraire à la première intention du Créateur, & au bonheur de l'humanité? Pour dissiper ce qu'il y a de précieux dans cette objection, il ne suffit pas d'envisager seulement d'une manière vague & indéfinie, l'affection que tout homme doit à son semblable, & dont il a le germe en soi-même. Cette affection a naturellement, c'est à-dire, par une

suite nécessaire des loix, que le Créateur même a établies, différens degrés d'identité, selon la différence des degrés de liaison, qu'il y a entre un homme & un autre. Comme les ondes circulaires, qui se forment autour d'une pierre jetée dans l'eau, sont d'autant moins sensibles qu'elles s'éloignent plus du centre de l'ondulation, ainsi plus les rapports de liaison entre les hommes sont affoiblis par l'éloignement des rems, des lieux, des générations, des intérêts quelconques, moins il y a de vivacité dans les sentimens respectifs de la bienveillance naturelle, qui subsistoit pourtant toujours, même dans le plus grand éloignement. Mais, loin d'être contraire à cette propagation proportionnelle de bienveillance, la multiplication des Langues est en quelque manière dans la même proportion, & adaptée pour ainsi dire aux vues de la charité universelle.

I I I.

On demande quelle étoit la première Langue, que Dieu enseigna à Adam?

On forme sur cette question plusieurs difficultés. La plupart croient que cette Langue primitive est la langue Hébraïque; d'autres la Syriaque, la Chaldéenne, ou l'Éthiopienne, ou l'Arménienne. Il n'y a presque aucune Langue d'Orient qui n'ait prétendu à cet honneur. Goropé Bécán a soutenu sérieu-

fement que c'étoit la langue Flamande, & il en a tiré des étymologies assez plausibles des noms d'Adam, d'Eve, d'Abel, de Caïn, de Mathusalem. Il dérive Adam, d'*Haas-Dam*, c'est-à-dire, qui hait les monceaux; Eve, d'*Eu-Vat*, vaisseau du siecle; Abel, de *Haas-Belg*, qui hait la guerre; Caïn, de *Quaat-Ende*, mauvaise fin; Mathusalem, de *Machtu-Salig*, sauvez-vous [suppléez du déluge.] D'autres Sçavans soutiennent que la premiere Langue est entièrement éteinte, & qu'on ne la peut plus retrouver dans aucune des Langues qui nous sont connues. D'autres croient qu'elle subsiste encore dans la langue Hébraïque, & dans les autres Langues qui en sont dérivées, mais qu'elle y est si affoiblie & si altérée, qu'on n'y en rencontre plus que des débris.

Si l'on s'en rapportoit aux Sabiens, la dispute seroit bientôt décidée, puisqu'ils montrent un livre qu'ils attribuent à Adam, dont le caractère est tout à fait singulier, mais dont la Langue est presque entièrement Chaldaïque. Sur ce pied-là, il faudroit donner le prix à la Langue de ce livre; & reconnoître que le Chaldéen est ce qui approche le plus de la Langue d'Adam; mais, on sçait quel fond on peut faire sur les prétentions des Sabiens.

Origène, saint Grégoire de Nyse, & Théodoret, croient que Dieu, entre les autres fa-

veurs qu'il fit aux Israélites à leur sortie d'Égypte, leur accorda sur le champ la connoissance de la langue Hébraïque. Ils citent pour prouver ce sentiment les paroles du Pseaume LXXX, 5 : *Lorsqu'il sortit de l'Égypte, il entendit une Langue qu'il ne connoissoit pas auparavant.* Mais, il y a beaucoup plus d'apparence que ce passage ne signifie rien autre chose, sinon que les Israélites, après leur sortie de l'Égypte, entendirent au mont Sinaï la voix du Seigneur, qu'ils n'avoient jamais entendue jusqu'alors.

Si la langue Hébraïque est celle que Dieu apprit à Adam, il faut conclure de ce passage, que les deux Peres que nous venons de citer, & ceux dont ils tenoient cette tradition, croyoient qu'au tems de la sortie d'Égypte, elle étoit entièrement oubliée, puisqu'il fallut que Dieu par un nouveau miracle la rendît à son peuple. Mais, il est inutile de relever ce sentiment, qui ne mérite aucune attention. On ne peut tirer delà aucune bonne preuve, ni de l'antiquité, ni de la conservation, ni de la perte de la Langue primitive.

La plupart des Critiques se sont déclarés en faveur de la langue Hébraïque, & lui ont donné la préférence sur toutes les autres Langues. Sa brièveté, sa simplicité, son énergie, sa fécondité, le rapport qu'elle a avec les plus anciennes langues Orientales, qui paroissent tirer

d'elle leur origine, l'étymologie des noms des premiers hommes, qui se trouvent naturellement dans cette Langue, les noms des animaux qui sont tous significatifs dans la langue Hébraïque, & qui marquent la nature & les propriétés de ces mêmes animaux, chose qu'on ne remarque dans aucune autre Langue, tous ces caractères réunis forment un préjugé très-favorable pour sa primauté & son excellence; elle a encore un autre privilège, c'est que les plus anciens & les plus respectables livres qui soient au monde, sont écrits en Hébreu.

Cependant, plusieurs habiles critiques croient que la langue Hébraïque, telle que nous la voyons aujourd'hui dans la Bible, & telle qu'elle étoit du tems de Moïse, n'est pas la Langue primitive dans sa pureté & son intégrité; ils remarquent plusieurs mots dans la Bible, dont on ne trouve pas les origines dans l'Hébreu. Ils veulent bien accorder que l'Hébreu conserve plus de vestiges de la Langue d'Adam, qu'aucune autre; mais, ils veulent qu'elle ait souffert diverses altérations & divers changemens, & que dans la suite de tant de siècles qui se sont écoulés depuis Adam jusqu'à Moïse, cette Langue ait perdu plusieurs de ses racines, & en ait adopté beaucoup d'étrangères. Il faut avouer que si la langue Hébraïque étoit plus connue, & qu'on sçût quelle

étoit son étendue & sa fécondité du tems de Moïse, on seroit plus en état de prononcer sur cette matière.

Théodoret & les Maronites soutiennent que la langue Syriacque ou Chaldaïque est la véritable langue d'Adam. Ils se fondent sur ce qu'on trouve dans les langues Chaldéenne & Syriacque, les étymologies & les racines des noms d'Adam, d'Eve, d'Abel, &c. & sur ce qu'Abraham a parlé Chaldéen, qui étoit sa Langue naturelle, avant que de parler Hébreu, qui étoit la Langue du pays de Chanaan. Mais, on répond à cela, que la langue Hébraïque a les mêmes avantages, du côté des étymologies, que la Chaldéenne; elle l'emporte du côté de la simplicité & de l'énergie; elle paroît plutôt la mère que la fille de la langue Chaldaïque; & enfin ces deux Langues ont tant d'affinité, qu'il est très-croyable qu'Abraham parloit l'une & l'autre Langue, & que l'Hébraïque comme la plus ancienne & la plus simple, fut préférée par ce Patriarche & par ses descendans.

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter les autres opinions, que l'on propose sur cette matière. La plupart des langues Orientales sont dérivées de la langue Hébraïque. Noë parloit apparemment la même langue qu'Adam; & la langue de Noë se conserva parmi ses descendans, jusqu'à la confusion des Langues arrivée à Babel. Alors,

dit l'Écriture, toute la terre n'avoit qu'une même Langue & une même manière de parler. *Erat terra labii unius & sermo-num eorumdem.*

I V:

Quel fut le nombre des Langues qui se formerent à la confusion de Babel ?

La plûpart des Anciens ont cru que le nombre des Langues qui se formerent alors, fut égal au nombre de ceux qui entreprirent l'édifice de la tour ; & comme il y avoit alors soixante-dix chefs de familles, il y eut aussi soixante-dix Langues. Mais, dit D. Calmer, d'où sçait-on ce nombre de soixante-dix chefs de familles ? C'est, répond-il, du Deutéronome, où il est dit que, quand le Seigneur divisa les peuples, & qu'il sépara les enfans d'Adam, il marqua les limites des peuples, selon le nombre des enfans d'Israël. Or, continue D. Calmer, les enfans d'Israël qui descendirent en Égypte avec Jacob, étoient au nombre de soixante-dix. Ce raisonnement ne paroît pas concluant à tout le monde.

D'autres prennent ce nombre de soixante-dix Langues, du dénombrement que fait Moïse des descendans de Noë. Japhet eut quatorze fils ; Cham en eut trente ; & Sem, vingt-six, ce qui fait soixante-dix. Quelques-uns en comptent soixante-douze, parce que les Septante ont ajouté deux personnes au dé-

nombrement de Moïse ; sçavoir, Élisa à la généalogie de Japhet, & Caïnan à celle de Cham. Euphorus, cité dans saint Clément d'Alexandrie, compte soixante-quinze Langues. Saint Pacien, évêque de Barcelone, en compte cent vingr.

Les Septante, au lieu de ces mots : *Selon le nombre des enfans d'Israël*, ont lu, *selon le nombre des enfans de Dieu*. D'où l'on a conclu qu'ils vouloient marquer soixante-dix nations, gouvernées par autant d'anges tutélaires. Les noms de Caïnan & d'Élisa, ajoutés par les Septante au texte de Moïse, ne touchent pas ceux qui s'en tiennent à l'Hébreu ; ces derniers rejettent le nombre de soixante-douze Langues, & se contentent de soixante-dix. Ceux, qui croient qu'Arphaxad, Salé & Héber, n'eurent point de part à la tour de Babel, ni à la peine de la division, qui en fut une suite, diminuent de trois le nombre de soixante-dix. Jectan fils d'Héber, & ses enfans au nombre de treize, n'étoient pas apparemment nés au tems de cette tour de Babel, & par conséquent voilà encore une nouvelle diminution.

Quelques-uns ne comptent dans l'Écriture, que vingt sortes de Langues. C'en est peut-être encore plus qu'il ne s'en forma à la confusion de Babel. D'autres veulent que d'abord il n'y eût que trois Langues, une pour chaque grande famille de Sem, Cham & Ja-

phet. Le nombre de soixante-dix Langues paroît trop grand, & n'étoit nullement nécessaire au dessein de Dieu. Le nombre de trois n'auroit pas suffi pour mettre les hommes dans la nécessité de se séparer ; mais , dix ou douze Langues étoient plus que suffisantes pour cela.

On connoît de plus la langue Chinoise, qui n'a aucune analogie avec les autres Langues. La langue Tentonne ou Allemande, qui est la mere de toutes celles qu'on parle dans le Septentrion , le Basque & bas-Breton, sont aussi des langues matrices, que l'on parloit autrefois dans les Gaules & dans la grande Bretagne ; ainsi que la langue Sclavonne, qu'on parle dans l'Illyrie, & dans d'autres pays. Mais, ces dernières Langues ne sont point connues dans l'Ecriture.

Saint Luc, dans les actes des Apôtres, raconte que le Saint-Esprit, étant descendu en forme de Langues de feu sur les Apôtres, le jour de la Pentecôte, ils commencerent à parler toutes sortes de Langues, en sorte que les peuples étrangers, qui s'étoient rendus à Jérusalem, de toutes les parties du monde, furent saisis d'étonnement, en les entendant ainsi parler chacun leur langage. Ils se disoient entr'eux : » Tous ces » gens qui parlent, ne sont-ils » pas Galiléens ? Et comment » les entendons-nous parler

» chacun notre Langue ? Les Parthes, le Medes, les Élamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont & l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Égypte, la partie de la Libye qui est aux environs de Cyrene, les étrangers Romains, les Juifs, les Prosélites, les Crétois & les Arabes. » Saint Luc parle encore ailleurs de la Langue des Lycaoniens ; mais, la plupart de ces Langues, ou sont modernes, ou ne sont que des dialectes des langues matrices & originales.

Dans Daniel, les peuples soumis à l'empire de Nabuchodonosor, sont distingués par Langues, par Tribus, & par Nations. Dans l'Apocalypse de même, le regne du Messie est distribué par Peuples, Nations, Tribus, & Langues. Moïse, racontant la distribution des pays du monde aux fils de Cham, Sem, & Japhet, dit qu'ils se partagerent selon leurs Langues, leurs familles, & leurs nations.

LANISE, *Lanise*, (a) île de la mer Égée, dont il est fait mention dans Pline.

LANISTE, *Lanista*, nom que l'on donnoit à Rome, aux maîtres qui formoient les Gladiateurs, & qui les fournissoient par paires au public. C'étoient eux qui les exerçoient, qui les nourrissoient, qui les encourageoient, & qui les faisoient jurer de combattre jusqu'à la mort ;

(a) Plin. T. I. p. 213.

delà vient que Pétrone nomme plaisamment les Gladiateurs, *Lanistita Familia* ; mais, nous avons parlé suffisamment des Lanistes au mot *Gladiateur*.

LANOMÈNE, *Lanomene*, nom d'une fille d'Hercule.

LANUTIA CRESCENTIA, *Lanutia Crescentia*, (a) Vestale sous l'empire de Caracalla, ayant été condamnée par ce Prince, prévint l'affreux supplice auquel elle étoit destinée, en se précipitant elle-même du haut d'un toit sur le pavé.

LANUVINIENS, *Lanuvini*, étoient les habitans de Lanuvium. *Voyez* Lanuvium.

LANUVIUM, *Lanuvium*, (b) ville d'Italie dans le Latium. Elle étoit située sur la voie Appia, selon quelques-uns ; mais, selon M. d'Anville, dans sa carte des environs de Rome, elle étoit à quelque distance de cette voie.

Cicéron fait mention de cette ville dans son oraison pour T. An. Milon, qui en étoit Dictateur. Il y avoit un temple dédié à Junon Conservatrice. Tite-Live fait mention des sacrifices qui y furent décernés ; & Silius Italicus, parlant de Milon, dit :

*Lanuvio generate, inquit, quem
Sospita Juno*

Dat nobis, Milo.

Il y avoit dans le territoire de Lanuvium un champ, nommé *Selonius Campus* ; Cicéron en parle au premier livre de la Divination. Il ne faut pas confondre cette ville de Lanuvium avec celle de Lavinium.

Les Lanuviniens, après être demeurés toujours fideles aux Romains, se déclarèrent contre eux, l'an de Rome 372, & 380 avant Jesus-Christ. Mais, il y a apparence qu'ils ne tarderent pas à rentrer sous l'obéissance. On leur accorda dans la suite le droit de Bourgeoisie, & on leur rendit en même-tems leurs Dieux & leurs sacrifices, à condition que le Temple & le Bocage de Junon Conservatrice seroient communs à eux & au peuple Romain.

Tite-Live nous apprend qu'un jour parce qu'on avoit reconnu que pendant le sacrifice d'une des victimes, le Magistrat de Lanuvium n'avoit point prié Jupiter pour le peuple Romain, on en fut si scandalisé à Rome, que la chose ayant été mise en délibération dans le Sénat, & par le Sénat renvoyée au jugement des Pontifes, ceux-ci ordonnerent que les Fêtes seroient recommencées, & que les Lanuviniens seuls en feroient les frais.

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 157.

(b) Tacit. Annal. L. III. c. 48. Plin. T. I. p. 483. Cicer. Orat. pro T. An. Mil. c. 27. Tit. Liv. L. III. c. 29. L. VI. c. 2, 21. L. VIII. c. 14. L. XXVI.

c. 8. L. XXIX. c. 14. Sili. Ital. L. XIII. v. 363, 364. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 192. Tom. IV. pag. 438. Tom. VI. p. 203, 204.

On croit que Q. Roscius naquit dans le territoire de Lanuvium, païs décrit par Catulle dans ce vers :

Aut Lanuvium ater atque dentatus.

Mais, tout païs produit des hommes d'esprit. On est assuré que Q. Roscius fut du moins nourri dans cette partie du territoire de Lanuvium, qui se nommoit *Selonium*. C'est environ à seize milles de Rome, sur la voie Appia, lieu connu par la vengeance éclatante, que T. An. Milon prit de P. Clodius le grand ennemi de Cicéron.

On prétend que le nom moderne de Lanuvium est Civita Indovina, à quinze milles de Rome.

LACCOON, *Laocoon*, (a) mérite d'être connu par sa naissance, par sa dignité, autant que par la triste aventure qui termina ses jours, aventure que Virgile décrit si bien dans le second livre de l'*Eneïde*, & qui est représentée sur un des plus beaux monumens de l'Antiquité. Les Anciens, qui ne s'accordent pas au sujet de la famille dont il tiroit son origine, conviennent tous qu'elle étoit illustre. Hygin dit qu'il étoit fils d'Acere & frère d'Anchise. Les Commentateurs de ce Mythologue ont cru, avec raison, qu'il y avoit faute en cet endroit, & que si Laocoon étoit

frère d'Anchise, il falloit substituer au lieu d'Acere, Capys qui, de l'aveu de tout le monde, étoit pere de ce Prince Troyen. Prêtre d'Apollon, le sort lui avoit déferé ce même honneur pour Neptune, comme nous l'apprenons de Virgile, & c'étoit en cette qualité de Prêtre de ce Dieu, qu'il immoloit un taureau sur le bord de la mer, le jour qui précéda la prise de Troie. Pendant que les Troyens étoient attentifs à considérer le cheval de bois, que les Grecs avoient laissé dans leur camp, Laocoon sortit de Troie; & après avoir vainement tenté de leur persuader de se défier d'un pareil présent, qu'ils ne devoient regarder que comme une machine dont le vaste flanc cachoit leurs ennemis, ou qui serviroit à battre leurs murailles, il lui lança son javelot, qui la fit retentir d'un bruit confus.

Cette action fut regardée de tout le monde comme une impiété, & on en fut encore bien plus persuadé, lorsque dans le tems même que ce Prêtre offroit le sacrifice dont nous venons de parler, deux affreux serpens sortirent de l'isle de Ténédos, selon Virgile, ou de celle de Calydne, si nous nous en rapportons à Bacchylide, cité par Servius, après avoir traversé le bras de mer qui sépare ces isles de la Troade, allèrent

(a) Virg. *Eneïd.* L. II. v. 40. & seq. v. 201. & seq. Hygin. *Fabul.* 135. Plin. *Tom.* II. p. 730. Myth. par M. l'Abb. Ban, *Tom.* VII. p. 447. & suiv.

droit à l'autel où sacrifioit Laocoon, se jetterent sur les deux fils, qu'Hygin nomme Antiphate & Tymbræus ; & après les avoir déchirés impitoyablement, faifirent Laocoon lui-même, qui venoit à leur secours, & le firent périr misérablement. Hygin attribue cette triste catastrophe à la colère d'Apollon, qui se vengea par-là de ce que Laocoon s'étoit marié contre la défense expresse qu'il lui en avoit faite ; & Servius, dans son Commentaire sur le second livre de l'Enéide, rapporte que Laocoon fut la victime du courroux d'Apollon, pour avoir connu sa femme Antiope, devant le simulacre de ce Dieu.

Quoi qu'il en soit, cette aventure a donné lieu à un des plus beaux morceaux de sculpture Grecque que nous possédions ; il est de la main de Polydore, d'Athénodore & d'Agésandre, trois excellens maîtres de Rhodes, qui le taillèrent de concert d'un seul bloc de marbre.

Cet ouvrage célèbre fut trouvé à Rome, dans les ruines du palais de Titus, au commencement du 16.^e siècle, sous le pontificat de Jules II, & passa depuis dans le palais Farnese. De tous ceux qui l'ont pu voir, il n'est personne qui doute de l'art supérieur des Anciens, à donner une ame vraiment noble, & à prêter la parole au marbre & au bronze.

Laocoon, dont tout le monde sçait l'histoire, est ici représenté avec ses deux fils, dans

le tems que les deux affreux serpens, sortis de l'île de Ténédos, l'embrassent, se replient autour de son corps, le rongent & l'infectent de leur venin. Lisez ce qu'en dit Virgile :

Serpens amplexus uterque

Implicat & miseros morfu depascitur artus ;

Corripiunt, spirisque ligant ingentibus, & jam

Bis medium amplexi, bis collo squamea circum

Terga dati, superant capite & cervicibus altis.

Mais, que l'expression des figures du Laocoon de la Grèce, est supérieure au tableau du Poëte de Rome ! On n'en doutera point après avoir vu le jugement brillant qu'en porte un Moderne, connoisseur en ces matières. Nous allons le laisser parler lui-même.

Une noble simplicité, nous dit-il, est sur-tout le caractère distinctif des chefs-d'œuvre des Grecs ; ainsi que le fond de la mer reste toujours en repos, quelqu'agitée que soit la surface, de même l'expression que les Grecs ont mise dans leurs figures, fait voir dans toutes les passions une ame grande & tranquille. Cette grandeur, cette tranquillité regnent au milieu des tourmens les plus affreux.

Le Laocoon en offre un bel exemple, lorsque la douleur se laisse appercevoir dans tous les muscles & dans tous les nerfs

de son corps , au point qu'un spectateur attentif ne peut presque pas s'empêcher de la sentir , en ne considérant même que la contraction douloureuse du bas-ventre. Cette grande douleur ne se montre avec furie , ni dans le visage , ni dans l'attitude. Laocoon, prêtre d'Apollon & de Neptune , ne jette point de cris effroyables , comme nous l'a représenté Virgile ; l'ouverture de sa bouche ne l'indique pas , & son caractère aussi ferme qu'héroïque, ne souffre point qu'on l'imagine ; il pousse plutôt des soupirs profonds , auxquels le comble du mal ne semble pas permettre un libre cours ; & c'est ainsi que le frere du Fondateur de Troie, a été dépeint par Sadolet. La douleur de son corps & la grandeur de son ame, sont pour ainsi dire combinées la balance à la main , & répandues avec une force égale dans toute la configuration de la statue. Laocoon souffre beaucoup , mais il souffre comme le Philoctete de Sophocle ; son malheur nous pénètre jusqu'au fond de l'ame , mais nous souhaitons en même-tems de pouvoir supporter le malheur , comme ce grand homme le supporte ; l'expression d'une ame si sublime surpasse de beaucoup la représentation de la nature. Il falloit que l'artiste de cette expression sentît en lui-même, la force de courage qu'il vouloit imprimer à son marbre. C'est encore un des avantages de l'ancienne Grece,

que d'avoir possédé des Artistes & des Philosophes dans les mêmes personnes. La sagesse, prêtant la main à l'art, mettoit dans les figures des ames élevées au-dessus des ames communes.

Si l'Artiste eût donné une ~~ch~~aperie à Laocoon, parce qu'il étoit revêtu de la qualité de Prêtre, il nous auroit à peine rendu sensible, la moitié de la douleur que souffre le malheureux frere d'Anchise. De la façon au contraire dont il l'a représenté, l'expression est telle, que le Bernin prétendoit découvrir dans le roidissement de l'une des cuisses de Laocoon, le commencement de l'effet du venin du serpent. La douleur, exprimée toute seule dans cette statue de Laocoon, auroit été un défaut. Pour réunir ce qui caractérise l'ame , & ce qui la rend noble, l'Artiste a donné à ce chef-d'œuvre une action, qui dans l'excès de douleur, approche le plus de l'état du repos, sans que ce repos dégénère en indifférence, ou en une espèce de léthargie.

Il est des Censeurs qui, n'applaudissant qu'à des ouvrages où dominant des attitudes extraordinaires, & des actions rendues avec un feu outré, n'applaudissent point à ce chef-d'œuvre de la Grece. De tels Juges ne veulent sans doute que des Ajax & des Capanées. Il faudroit pour mériter leurs suffrages, que les figures eussent une ame semblable à celle qui sort de son orbite ; mais, on con-

montra le prix solide de la statue de Laocoon, en se familiarisant avec les ouvrages des Grecs, & en contractant pour ainsi dire l'habitude de vivre avec eux. *Prends mes yeux*, disoit Nicomaque à un homme qui osoit critiquer l'Hélène de Zeuxis, *prends mes yeux, & tu la trouveras divine.*

Pline prit les yeux de Nicomaque, pour juger du Laocoon. Selon lui, la peinture ni la fonte n'ont jamais rien produit de si parfait. *Opus omnibus*, dit-il, *& picturæ & statuariæ artis præponendum.* C'est aussi le premier des morceaux, qui ait été représenté en taille douce, dans le livre des anciennes statues de la ville de Rome, mis au jour par Laurent Vaccarius en 1584. On a en France quelques copies de celle du palais Farnèse, & en particulier celle qui est en bronze à Trianon. Ce fameux groupe se trouve encore sur une gravure antique du cabinet du Roi; on remarque sur le devant un brasier, & dans le fond le commencement du frontispice du temple pour le sacrifice, que ce Grand-Prêtre & ses enfans faisoient à Neptune, lorsque les deux horribles serpens vinrent les envelopper & leur donner la mort: Enfin, le Laocoon a été gravé merveilleusement sur une améthyste, par le célèbre Sirlet, & cet ouvrage passe pour son chef-d'œuvre.

(a) Hygin. Fabul. 14.

Nous remarquerons en passant que les traducteurs de Virgile n'ont pas rendu toute la pensée de ce Poète, s'étant contentés de dire que les deux serpens, par leurs replis tortueux, avoient embrassé deux fois le corps de Laocoon, & deux fois son col, & ont laissé ce qu'il ajoute, & ce qui en même-tems met le dernier trait à ce beau tableau : *Superant capite & cervicibus altis.* Il falloit donc dire que malgré ces différens replis, ils s'élevoient encore au-dessus de Laocoon de toute la tête, & de toute la partie supérieure de leurs corps.

LAOCOON, *Laocoon*, (a) Calydonien, fils de Porthaon, & frere d'Œnéus, est compté par Hygin, au nombre des Argonautes.

LAODAMAS, *Laodamas*, *Λαοδάμας*, (b) fils d'Étéocle roi de Thebes. Comme il étoit encore fort jeune, lorsqu'il succéda à son pere, il fut mis sous la tutelle de Créon, fils de Ménœcée. Lorsqu'il fut en âge de gouverner, les Argiens tentèrent une expédition contre Thebes. Les deux armées en vinrent aux mains sur le bord du Gliffante; Laodamas tua Égialée fils d'Adrasle dans le combat, mais il n'en perdit pas moins la bataille. C'est pourquoi, la nuit suivante, il se sauva en Illyrie, avec ceux qui voulurent le suivre. Les Argiens, maîtres de Thebes, mi-

(b) Paus. pag. 72, 551, 555. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 203.

rent sur le trône Thersandre
fils de Polynice.

LAODAMAS, *Laodamas*,
Λαοδάμας, (a) fils d'Anténor,
fut tué par Ajax, pendant le
siège de Troie.

LAODAMAS, *Laodamas*,
Λαοδάμας (b) fils du roi Alci-
noüs, étoit plus aimé de ce
Prince que tous ses autres frè-
res. Ulysse étant venu à la cour
d'Alcinoüs, Laodamas dit un
jour à quelques-uns des Sei-
gneurs : » Mes amis, demandons
» à cet étranger, s'il n'a point
» appris à s'exercer à quelque
» combat, car il est très-bien-
» fait & d'une taille propre à
» fournir à toutes sortes d'exer-
» cices. Quelles jambes ! Quel-
» les épaules ! Quels bras ! Il
» est même encore jeune. Mais,
» peut-être est-il affoibli par
« les grandes fatigues qu'il a
» souffertes ; car, je ne crois
» pas qu'il y ait rien de plus
» terrible que la mer, & de plus
» propre à épuiser & à anéan-
» tir l'homme le plus robuste.
» Vous avez raison, Laodamas,
» répond Euryale, & vous nous
» montrez fort-bien notre de-
» voir. Allez donc, provoquez
» vous-même votre hôte. »

A ces mots, le fils d'Alcinoüs
s'avancant au milieu de l'assem-
blée, dit à Ulysse : » Généreux
» étranger, venez faire preuve
» de votre force & de votre
» adresse ; car, il y a apparence
» que vous avez appris tous les

» exercices, & que vous êtes
» très-adroit à toutes sortes de
» combats, & il n'y a point de
» plus grande gloire pour un
» homme, que de paroître avec
» éclat aux combats de la cour-
» se & de la lutte. Venez donc,
» entrez-en lice avec nous, &
» bannissez de votre esprit, tous
» ces noirs chagrins qui vous
» dévorent ; votre départ ne
» fera pas long-tems différé ;
» le vaisseau qui doit vous por-
» ter n'attend qu'un vent favo-
» rable, & vos rameurs sont
» tout prêts. «

Alors, Ulysse prenant la pa-
role, répond : » Laodamas,
» pourquoi me provoquez-vous,
» en me piquant & en aiguillon-
» nant mon courage ? Mes cha-
» grins me tiennent plus au
» cœur que les combats. Jus-
» qu'ici j'ai essuyé des peines
» extrêmes, & soutenu des tra-
» vaux infinis ; présentement je
» ne paroïs dans cette assem-
» blée, que pour obtenir du
» Roi & de tout le peuple,
» les moyens de m'en retour-
» ner au plutôt dans ma patrie. »

Ulysse accepta cependant la
proposition de Laodamas, mais
il ne crut pas devoir entrer en
lice avec lui, parce qu'il l'avoit
reçu dans son Palais. » Qui est-ce
» qui voudroit, dit-il, combattre
» contre un Prince dont il au-
» roit reçu des faveurs si gran-
» des ? Il n'y a qu'un homme
» de néant & un insensé, qui

(a) Homer. Iliad. L. XV. v. 516, 517.

(b) Homer. Odyss. L. VII. v. 170, 171.
L. VII, v. 117. & seq.

» puisse défier au combat son
» hôte, dans un pais étranger ;
» ce seroit bien mal connoître
» ses intérêts. »

LAODAMIE, *Laodamia*, (a)
Λαοδάμεια, fille de Bellérophon
& d'Achénone, fut aimée de
Jupiter, qui en eut Sarpédon
roi de Lycie. Diane, ne pou-
vant souffrir son orgueil, la tua
à coups de fleches, & son fils
aussi vain qu'elle, mourut mal-
heureusement à la guerre de
Troie.

Cette fable bien entendue veut
dire que Laodamie eut une
galanterie, qu'elle mit sur le
compte de Jupiter, & devint
mere de Sarpédon. Homère
dit que Diane ôta la vie à cette
Princesse ; ce qui signifie qu'elle
mourut subitement, ou d'une
maladie contagieuse ; car, les
Poètes mettoient ces deux sor-
tes de morts sur le compte d'A-
pollon à l'égard des hommes,
& sur celui de Diane pour les
femmes, comme il paroît clai-
rement dans l'histoire des en-
fans de Niobé, que la peste
enleva.

LAODAMIE, *Laodamia*, (b)
Λαοδάμεια, fille d'Acaste, fut
mariée à Protésilaüs. Ce dernier
ayant été tué par Hector, Lao-
damie, pour se consoler de cet-
te perte, fit faire une statue qui
ressembloit à son mari, & la te-

noit toujours auprès d'elle. Un
valet, l'ayant vue dans le lit
de Laodamie, alla dire à Aca-
ste, que sa fille étoit couchée
avec un homme ; il y accourut,
& n'ayant trouvé qu'une statue,
il la fit brûler pour ôter ce triste
spectacle à sa fille. Mais, Lao-
damie s'étant approchée du feu,
se jeta dedans, & y perdit la
vie ; & c'est ce qui a donné oc-
casion aux Poètes de dire que
les Dieux avoient rendu la vie
à Protésilaüs pour trois heures,
& que se voyant obligé après
ce tems-là de rentrer dans le
royaume de Pluton, il avoit
persuadé à sa femme de le sui-
vre.

LAODAMIE, *Laodamia*, (c)
Λαοδάμεια, fille d'Amyclas, roi
de Lacédémone, fut mere de
Triphylus,

**LAODAMIE, *Laodamia*,
Λαοδάμεια. Voyez Laudamie.**

LAODICE, *Laodice*, (d)
Λαοδίκη, fille de Priam & d'Hé-
cube. Jamais aucun Poète n'a
mis, dit Pausanias, cette Prin-
cesse au nombre des captives
Troyennes ; & il n'est pas vrai-
semblable que les Grecs l'euf-
sent tenue prisonnière. Car,
d'un côté, Homère dit dans l'I-
liade, qu'Anténor reçut chez
lui Ménélaüs & Ulysse, &
qu'Hélicaon fils d'Anténor épou-
sa Laodice ; & de l'autre, Lef-

(a) Homer. Iliad. L. VI. v. 197. &
seq. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.
VI. p. 232. Mém. de l'Acad. des Inscript.
& Bell. Lett. T. VII. p. 80. & suiv.

(b) Virg. Æneid. L. VI. v. 447.
Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. VII.

p. 465.

(c) Paus. p. 625.

(d) Homer. Iliad. L. VI. v. 252.
Paus. p. 660 ; 661. Plut. Tom. I. p. 16.
481. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII.
p. 269, 284. & suiv.

chée nous apprend qu'Hélicaon, ayant été blessé en combattant de nuit, fut reconnu & sauvé par Ulysse; d'où l'on peut juger que les Atrides ne pouvoient manquer d'égards pour la femme d'Hélicaon, quoi qu'en dise Euphorion de Chalcis, qui a imaginé beaucoup de choses contre la vraisemblance.

Il y en a qui prétendent que Laodice avoit épousé Téléphe, fils d'Hercule & d'Augé. Elle ne fut point non plus insensible aux charmes de Démophoon, & en eut, dit-on, un fils qui fut nommé Munichus. On assure que cette généreuse Princesse, pour éviter la captivité où elle se voyoit près de tomber, se précipita du haut d'un rocher.

On voyoit dans la Phrygie le tombeau de cette infortunée fille de Priam. Maximus, Préteur d'Asie, le fit réparer, & y fit mettre une épitaphe qu'on a ainsi traduite du Grec:

Laodicen quondam hîc suscepit terra dehiscens,

Hostilem fugeret cùm tremebunda manum.

Sed quod tempus edax consumpserat usque sepulcrum,

Splendorem huic Prætor maximus attribuit.

Quæque alibi sine honore Puellæ Stabat imago,

Ærea sic titulo desuper imposuit.

(a) Homer. Iliad. L. IX. v. 145.
(b) Paul. p. 461, 540.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη;
(a) fille d'Agamemnon & de Clytemnestre, fut offerte en mariage par son père à Achille.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη,
(b) fille d'Agapénor, roi d'Arcadie. Après la prise de Troie, ce Prince, ayant été jetté sur les côtes de Chypre, fut contraint de s'établir à Paphos. Ce fut delà que Laodice envoya un voile à Tégée pour Minerve Aléa. L'inscription portoit que Laodice, par considération pour la célèbre ville de Tégée sa patrie, envoyoit de Chypre cette offrande à Minerve.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη,
(c) une des filles que les Hyperboréens envoyèrent à Délos pour y porter leurs offrandes.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη,
(d) femme d'Antiochus, un des plus fameux lieutenans de Philippe, fut mere de Séleucus Nicator, qui, après la mort d'Alexandre le Grand, fut proclamé roi de Syrie. La naissance de Séleucus Nicator auroit eu quelque chose de bien extraordinaire, si l'on ajoutoit foi au récit de quelques Historiens. On dit que neuf mois avant sa naissance, Laodice songea qu'Apollon étoit couché dans son lit, & lui avoit donné une pierre précieuse, où étoit gravée la figure d'une ancre, avec ordre exprès de la donner au fils qu'elle mettroit au monde; que

(c) Herod. L. IV. c. 33, 35.
(d) Just. L. XV. c. 4.

le lendemain elle trouva dans son lit un anneau, dont le chat-ton étoit enrichi de cette pierre précieuse, avec la marque qu'elle avoit vue dans le songe; que l'enfant étant né portoit cette même marque sur la cuisse; & que ses descendants la conserverent sur la même partie du corps; qu'enfin Laodice donna cet anneau à Séleucus, lorsqu'il se mit au service d'Alexandre. Séleucus, étant devenu roi de Syrie, fit bâtir la ville de Laodicée en l'honneur de sa mere.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (a) femme d'Antiochus Théos, roi de Syrie. Son mari la répudia pour épouser Bérénice; mais, vaincu par les charmes de Laodice, il la fit revenir à la Cour avec Séleucus Callinicus & Antiochus Hiérax, qu'elle avoit eus de ce Prince, avant que de quitter la Cour. Cette femme, craignant que son époux qui étoit d'une humeur fort changeante, ne se raccommodât avec Bérénice, le fit mourir par le poison; & afin d'avoir le tems d'assurer le Royaume à son fils Séleucus, elle fit coucher dans le lit du Roi, un certain Artémon, qui ressembloit à ce Prince; & comme si c'eût été le Roi, elle fit entrer le peuple dans la chambre, le trompa par cet artifice, & cacha la mort de son mari, jusqu'à ce qu'elle eût pris des

mesures pour mettre son fils sur le trône. Ce jeune Prince commença à regner en Syrie, l'an 246 avant Jesus-Christ. Laodice, pour éviter les guerres civiles que Séleucus eût pu essuyer, fit condamner à mort Bérénice & son fils Antiochus. Bérénice, ayant sçu que l'on envoyoit des gens pour la massacrer, se renferma dans le temple de Daphné. Elle appella à son secours les villes d'Asie & son frere Ptolémée Evergete. Avant que ces secours fussent arrivés, Laodice trouva le moyen de faire enlever & mourir le fils de Bérénice, & supposa ensuite un autre enfant en sa place, voulant par là persuader à Bérénice que son fils vivoit encore, & l'engager à traiter de paix. Bérénice entra en pour-parler. Pendant ce tems, Laodice la fit percer de coups, dont elle mourut. Ptolémée Evergete, étant venu pour venger la mort de sa sœur, fit mourir Laodice, & soumit entièrement la Syrie & presque toute l'Asie à sa domination.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (b) fille de Mithridate, roi de Pont, fut mariée à Antiochus le Grand. Le mariage se célébra à Séleucie, près du Zeugma, vers l'an 221 avant Jesus-Christ.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (c) sœur de Démétrius Soter, épousa Persée, roi de Macé-

(a) Valer. Max. L. IX. c. 14. Just. L. XXVII. c. 1. Plin. T. I. pag. 379. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 254, 263.

et suiv.

(b) Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 344.

(c) Roll. Hist. Anc. T. V. p. 178.

doine. Après la mort de ce Prince, elle périt par l'ordre d'Ammonius, favori d'Alexandre Bala.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (a) femme d'Ariarathe VI, roi de Cappadoce, duquel elle eut six enfans. Après la mort de ce Prince, les Romains, pour récompenser dans les fils les services du pere, ajouterent à leurs États la Lycaonie & la Cilicie. Laodice, qui exerçoit la régence pendant la minorité de ces six Princes, craignant de perdre son autorité, quand ils seroient en âge de regner, en fit périr cinq par le poison, la même année de la mort de leur pere. Elle eût traité de la même sorte le sixième, si la vigilance des parens ne l'eût dérobé à la fureur de cette mere dénaturée. Le peuple le mit sur le trône après avoir égorgé la cruelle meurtrière de ses enfans.

LAODICE, *Laodice*, Λαοδίκη, (b) sœur & femme de Mithridate Eupator. Ce Prince, après une longue absence de ses États, y revint dans le tems qu'on ne s'attendoit plus à le revoir, & trouva un petit Prince dont Laodice étoit accouchée. Mais, parmi les félicitations qu'il recevoit, & sur son retour, & sur la naissance de son fils, il courut risque d'être empoisonné par cette même Laodice, qui, sur la fausse croyance de la mort

du Roi son époux, s'étant prostituée à tous ses amis, lui prépara du poison, lorsqu'elle apprit qu'il arrivoit, comme si elle eût pu cacher son premier crime par un plus grand. Mithridate Eupator, instruit de ce complot par une des filles de la Reine, s'en vengea par la mort de ceux qui l'avoient tramé.

LAODICE, *Laodice*, (c) Λαοδίκη, sœur de la précédente, avoit épousé Ariarathe VII, roi de Cappadoce. Mithridate son frere, qui vouloit s'emparer de ce Royaume qui étoit tout-à-fait à sa bienséance, fit assassiner Ariarathe. Il tua de sa propre main l'aîné des fils du même Ariarathe, dans une entrevue qu'il avoit ménagée frauduleusement. Il détrôna le second de ses neveux, qui en mourut de chagrin. Enfin, n'osant pas se mettre en possession de la Cappadoce en son propre nom, il en établit Roi un de ses fils, âgé seulement de huit ans, à qui il fit prendre le nom d'Ariarathe, & qu'il vouloit faire passer pour fils ou plutôt petit-fils de celui qui étoit mort dans la guerre d'Aristonic.

Nicomède voyoit d'un œil jaloux cet agrandissement de Mithridate. Il fit de grands efforts pour l'empêcher, ou du moins pour avoir sa part de la proie. Enfin, n'ayant pu y réussir par la force, il eut recours à la four-

(a) Just. L. XXXVII. c. 1. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 199, 311, 312.

(b) Just. L. XXXVII. c. 3.

(c) Just. L. XXXVIII. c. 1, 2. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 312, 313, 335. Hist. Rom. T. V. p. 589, 560.

berie. Laodice , outrée de se voir persécutée par son frere, s'étoit jettée entre les bras de Nicomède , & l'avoit épousé. L'ambition & la vengeance leur suggérèrent le dessein de supplanter un troisième Ariarathe, frere des deux précédens , à qui ils prétendirent que le royaume de Cappadoce appartenoit ; & Laodice fit exprès un voyage à Rome pour appuyer la fraude auprès du Sénat. Mithridate ne céda point en impudence à ses ennemis ; & envoya à Rome des Ambassadeurs pour assurer que le Roi établi par lui étoit véritablement du sang royal de Cappadoce , & issu de l'ancien Ariarathe.

Le Sénat ne fut point la dupe de ces fraudes grossieres , qui se détruisoient & se démasquoient mutuellement ; & conformément aux anciennes maximes de la politique Romaine , toujours attentive à affoiblir les Rois , & à se gagner les peuples par le don d'une liberté qui avoit moins de réalité que d'apparence , les deux parties furent condamnées , & les Capadociens déclarés libres.

Une fille de Cinyras , qui fut mariée à Elatus , s'appelloit aussi Laodice. Il y en eut encore une autre dans ces tems reculés , qui fut femme de Phoronée.

LAODICÉE , *Laodicea* , (a)

Λαοδικεία , ville de l'Asie mineure dans la Carie , selon Ptolémée. Ce Géographe & d'autres la nomment *Laodicee sur le Lycus* pour la distinguer des autres villes de ce nom. Pline dit que c'étoit une ville très-célèbre ; qu'elle étoit sur le Lycus , & que ses murailles étoient baignées de chaque côté par l'Afopos & le Caper ou Caprus. Elle fut d'abord appelée Diospolis , puis Rhoas , enfin Laodicee. Elle prit ce dernier nom de Laodice , femme d'Antiochus , fils de Stratonice. Ce Prince avoit fait rétablir cette ville.

Étienne de Byzance la met dans la Lydie , & Strabon la compte au nombre des plus grandes villes de la Phrygie. Elle étoit sur les frontières de la Carie, de la Lydie & de la Phrygie , & en conséquence elle peut avoir appartenu à chacune de ces trois provinces , mais en des tems différens. On ne sauroit douter que cette ville n'ait joui d'une grande célébrité. Cicéron en parle comme d'une ville fameuse & de grand commerce , où l'on changeoit son argent. Tacite nous la donne pour une des villes illustres de l'Asie , qui ayant été abîmée par un tremblement de terre , se releva par ses propres forces , & sans le secours de la République.

(a) Ptolem. L. V. c. 2. Plin. Tom. 1. c. 79. L. IV. c. 55. L. XIV. c. 27, ad p. 274. Strab. p. 576. & seq. Cicer. pro Coloss. Epist. c. 2. v. 1. c. 4. v. 16. L. Flacc. c. 68. ad Amic. L. II. Epist. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 27. L. III. Epist. 5. Tacit. Annal. L. II. p. 332, 333.

» Laodicée, qui étoit auparavant petite, dit Strabon, » s'est accrue de notre tems & » de celui de nos peres, quoiqu'elle eût beaucoup souffert lorsqu'elle fut prise par Mithridate Eupator. La bonté du terroir & la bonne fortune de quelques citoyens l'ont agrandie. Hiéron d'abord lui a légué deux mille talens, & a contribué par-là à son embellissement. Ensuite, Zénon le Rhéteur y a aussi contribué, ainsi que son fils Polémon, qui, à cause de ses beaux exploits, a été jugé digne de la Royauté par Antoine d'abord, & puis par Auguste. On nourrit aux environs de Laodicée, d'excellentes brebis, non-seulement pour la douceur de leur laine, qui l'emporte même sur celles de Milet, mais encore pour le noir, qui égale la couleur noire des corbeaux. C'est ce qui produit des revenus considérables.»

Il y a une médaille de l'empereur Commode, où cette ville & les deux fleuves, le Lycus & le Caprus, sont nommés, *Λαοδικεία, Λύκος, Κάπρος*. Les habitans ont été appelés par Tacite *Laodicensi*. Le Lycus, qui la baignoit, se perd dans le Méandre.

Saint Paul n'avoit jamais été à Laodicée, & les Fideles de cette ville ne le connoissoient point de visage, & ne l'avoient jamais vu. Cependant, ayant appris par Epaphras leur Apôtre,

que les faux Docteurs répandoient dans Colosses & dans Laodicée une pernicieuse doctrine, il écrivit à ceux de Colosses, pour les prémunir contre ces mauvais Docteurs; & il prie les Colossiens, lorsqu'ils auront lu sa lettre, de l'envoyer à ceux de Laodicée; & de même il souhaite que ceux de Laodicée envoient leur lettre à ceux de Colosses.

L'expression de Saint Paul, qui dit aux Colossiens : *Et lisez aussi celle des Laodiciens*, est équivoque. Elle peut signifier, ou la lettre que Saint Paul a écrite à ceux de Laodicée, ou celle que les Laodiciens ont écrite à Saint Paul. C'est ce qui partage les Interpretes, les uns l'entendant dans le premier sens, & d'autres dans le second.

On voit encore à présent une lettre sous le nom de Saint Paul aux Laodiciens. Théodoret & Saint Jérôme en ont connu une sous ce titre. Les Peres du septième Concile disent que leurs Anciens en ont aussi eu connoissance. Mais, les uns & les autres l'ont rejetée comme fautive & supposéé; & tous les Sçavans sont aujourd'hui convaincus de la supposition de celle que l'on cite sous le nom de Saint Paul, & que l'on a mise dans quelques anciennes Bibles, imprimées en Allemagne & à Anvers. On la trouve aussi dans d'anciens manuscrits. Il y a même sujet de douter que celle-ci soit la même que celle dont parlent les An-

ciens, puisque nous ne la voyons pas en Grec ; celle que Huttérus a donnée en cette langue, a été traduite par lui-même sur l'exemplaire Latin. De plus, Saint Philastre dit que les Hérétiques ont ajouté quelque chose à l'Épître aux Laodicéens ; & Timothée, prêtre de Constantinople, assure qu'elle a été forgée par les Manichéens. Or, nous ne voyons aucune trace de Manichéisme, ni d'autre hérésie dans celle que nous allons citer d'après Dom Calmet.

Paulus Apostolus non ab hominibus, neque per hominem, sed per Jesum Christum, fratribus qui sunt Laodiceæ, gratia vobis & pax à Deo patre nostro, & Domino Jesu Christo. Gratias ago Christo per omnem orationem meam, quod permanentes estis & perseverantes in operibus bonis, promissionem expectantes in die judicii. Neque disturbent vos quorundam vaniloquia insimulantium veritatem, ut vos avertant à veritate Evangelii quod à me prædicatur. Et nunc faciet Deus ut qui sunt ex me, ad perfectum veritatis Evangelii sint deservientes, & benignitatem operum facientes, quæ sunt salutis vitæ æternæ. Et nunc palam sunt vincula mea, quæ patior in Christo, in quibus lætor & gaudeo. Et quod mihi est ad salutem perpetuam, quod factum est orationibus vestris, & administrante Spiritu Sancto, sive per vitam, sive per mortem. Est enim mihi vivere vita in Christo, & mori gaudium. Et ipse in vobis faciet misericordiam suam,

ut eandem dilectionem habeatis, & sitis unanimes.

Ergo, dilectissimi, ut audistis præsentiam Domini, ita sentite & facite in timore, & erit vobis vita in æternum. Est enim Deus qui operatur in vobis ; & facite sine peccato quæcumque facitis, & quod est optimum. Dilectissimi, gaudete in Domino Jesu Christo, & cavete omnes sordes in omni lucro. Omnes petitiones vestræ sint palam apud Deum. Estote firmi in sensu Christi, & quæ integra, vera, & pudica, & casta, & justa, & amabilia sunt, facite ; & quæ audistis & accepistis, in corde retinete, & erit vobis pax. Salutant vos omnes Sancti. Gratia Domini nostri Jesu Christi, cum Spiritu vestro. Amen. Et hanc facite legi Colossensibus, & eam quæ est Colossensium, vobis.

Mais, si cette Épître est supposée, comme on en convient, quelle est donc celle des Laodicéens que Saint Paul veut que les Colossiens lisent dans leurs assemblées ? Marcion prétendoit que c'étoit celle aux Ephésiens ; & Grotius le croit de même, aussi bien que M. le Clerc & Hammond. Ils disent que Saint Paul ayant écrit aux Ephésiens & aux Laodicéens une lettre conçue dans les mêmes termes, il vouloit que ces deux lettres fussent comme circulaires dans toute l'Asie mineure, & qu'on les envoyât d'une église à une autre. Comme Laodicée étoit plus voisine de Colosses que d'Ephèse, Saint Paul aime mieux que les Colossiens s'adressent

aux Laodicéens , qu'aux Ephésiens pour avoir communication de cette Épître.

D'autres en grand nombre , tant parmi les Anciens que parmi les Modernes , enseignent que c'est une Épître que ceux de Laodicée avoient écrite à Saint-Paul , & dont cet Apôtre souhaitoit que les Colossiens fissent lecture pour leur édification & leur instruction. Cette hypothèse est assez probable ; mais , on ne peut la donner comme véritable. Il semble que Saint Paul devoit plutôt envoyer de Rome la lettre qu'il avoit reçue des Laodicéens , s'il vouloit qu'on la lût à Colosses , que d'engager les Colossiens à la demander à ceux de Laodicée , dans l'incertitude si ceux-ci en avoient gardé une copie.

Il y en a qui veulent que St. Paul ait écrit aux Laodicéens en même-tems qu'aux Colossiens une lettre qui n'est pas venue jusqu'à nous. Mais , une preuve indubitable que Saint Paul n'écrivit pas alors à ceux de Laodicée , c'est que dans l'Épître aux Colossiens , il prie qu'on salue de sa part les frères de Laodicée. Il vaut donc mieux supposer que Saint Paul veut parler de la lettre qui lui avoit été écrite par ceux de Laodicée , & qui s'est perdue. Ce fait n'est pas certain , il est vrai ; mais , c'est la plus plausible des hypothèses que l'on pro-

pose , pour éclaircir l'endroit dont il est question.

Laodicée sur le Lycus étoit une fort grande ville , comme on le voit par ses ruines ; elle étoit bâtie sur six ou sept montagnes , qui renfermoient un grand espace. Il y avoit trois théâtres de marbre blanc , qui sont encore aussi entiers que si on venoit de les bâtir. Près de l'un de ces théâtres , on lit une inscription Grecque à l'honneur de Tite Vespasien. M. Spon ne s'accorde pas avec Wheler , qui met quatre théâtres ; peut-être a-t-il pris un cirque pour un quatrième théâtre.

Les Turcs appellent les ruines de cette ville Eskihişsar ou vieux château. Ferrari s'est trompé , en disant qu'ils l'appellent Laudichia ; il s'est aussi trompé en prenant Laotik près d'Angoura pour Laodicée.

Cette ville étoit archiépiscopale ; il s'y est tenu divers Conciles , dont le plus considérable fut celui de l'an de Jésus-Christ 352 , suivant quelques Auteurs , ou 314 , selon Baronius.

LAODICÉE , *Laodicea* , (a) *Λαοδικεία* , autre ville de l'Asie mineure , surnommée la Brûlée. Les Auteurs varient extrêmement sur le nom de la province à laquelle ils doivent l'attribuer. Les uns la mettent dans la Pisidie ; d'autres , dans la Phrygie ; d'autres enfin , dans la Lycaonie , parce qu'en effet elle étoit aux confins de ces diffé-

(a) Ptolem. L. V. c. 4. Strab. p. 663.

rens païs. Ptolémée l'attribue au peuple *Bezeni*, qu'il range sous la Galatie. Étienne de Byzance la donne à la Lycaonie. Strabon l'y met aussi, lorsqu'en décrivant une route qui alloit d'Éphèse vers l'orient, il dit :
 » Là commence la Lycaonie qui
 » finit à Coropassus, en passant
 » par Laodicée la Brûlée, huit
 » cens quarante stades. « Selon ce calcul, cette Laodicée tomberoit vers le milieu de la Lycaonie.

La Notice de Hiérocles la range entre les villes épiscopales de la Pisidie, ainsi que celle de Léon le Sage. Socrate parle d'Ammonius, évêque de Laodicée de Pisidie. Les Notices citées font voir qu'il entend Laodicée la Brûlée. Elle prenoit ce surnom de la nature de son terrain qui paroïssoit brûlé, & qui étoit fort sujet aux tremblemens de terre.

LAODICÉE, *Laodicea*, Λαοδικεία, (a) ville d'Asie dans la Syrie. Elle étoit dans un païs qui en prenoit le nom de *Laodicea*, selon Ptolémée, & ce Géographe la distingue par le nom de *Scabiosa Laodicea*. Elle étoit sur l'Oronte, entre Emèse & Paradyfus, peu loin du Liban. Cette ville est la même que Laodicée près du Liban, que Pline désigne par ces mots : *Ad orientem Laodicensi qui ad Libanum cognominantur*. Elle est nommée sur des médailles d'Anto-

nin, de Caracalla, & de Sévère
 ΛΑΟΔΙΚ. | ΡΟC ΛΙΒΑΝ.

Il ne faut pas confondre cette Laodicée avec celle de l'article suivant. Strabon, parlant du canton de Marsya, dit qu'il commence à Laodicée, située au pied du Liban. Elle est qualifiée colonie dans le Digeste, où il est dit qu'elle étoit dans la Céléstyrie, & que l'empereur Sévère lui avoit accordé les droits attachés aux villes d'Italie, à cause des services qu'elle avoit rendus pendant la guerre civile. C'est de cette ville qu'il s'agit dans l'itinéraire d'Antonin, où elle est marquée sur la route de Sériane à Scythopolis, entre Emèse & Lybon, à dix-huit mille pas de la première, & à trente-deux mille pas de la seconde. Elle est simplement appelée Laodicée, dans la Notice de Léon le Sage, qui la range avec Emèse & autres villes dans la Phénicie du Liban.

LAODICÉE, *Laodicea*, (b) Λαοδικεία, autre ville d'Asie aussi dans la Syrie. Celle-ci étoit nommée *Laodicée sur la mer*. Strabon dit : « Laodicée est si-
 » tuée au bord de la mer ; c'est
 » une ville bien bâtie ; elle a
 » un bon port & un territoire
 » fertile en grains, & des vi-
 » gnes qui lui produisent
 » beaucoup de vin. « Lentulus le fils, dans une lettre à Cicéron, dit que Dolabella exclus

(a) Ptolem. L. V. c. 15. Strab. pag. 755. Plin. T. I. p. 267.

(b) Strab. p. 751, 752. Plin. T. I. p. 265. Joseph. de Antiq. Judaic. p. 748.

d'Antioche, n'avoir point trouvé de ville plus sûre pour lui que Laodicée en Syrie, sur la mer, & qu'il s'y étoit retiré. Il y a des médailles, où il est fait mention de cette Laodicée, bien expressément, & sur lesquelles on lit: ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ ΠΡΟC ΘΑΛΑΣΣΑΝ. *Laodicensium qui ad mare sunt*. Josephé les qualifie de même, & ajoute qu'Hérode fit bâtir un aqueduc aux habitans de Laodicée maritime. Denys le Périégète fait aussi mention de cette ville. Plinè nous en désigne la situation, en disant qu'elle étoit sur une pointe de terre, & la nomme Laodicée Libre. Ammien Marcellin la met entre les quatre villes qui faisoient l'ornement de la Syrie, sçavoir Antioche, Laodicée, Apamée & Séleucie.

Elle avoit reçu son nom de Séleucus, qui nomma les quatre villes dont on vient de parler. Il donna à la première le nom de son pere, à la seconde celui de sa mere, à la troisième celui de sa femme, & le sien à la quatrième.

Cette Laodicée est marquée dans l'Itinéraire d'Antonin, sur la route d'Antioche à Alexandrie, entre Cathela & Gabala, à seize mille pas de la première, & à dix-huit mille pas de la seconde. La Notice de Hiérocles la met dans la première Syrie avec Antioche, Séleucie, Ga-

bala, &c. Le P. Hardouin dit que c'est présentement Latakié.

LAODICÉE, *Laodicea*, (a) Λαοδίκεια, autre ville d'Asie, située aux confins de la Médie & de la Perse propre. Plinè, parlant de la Perse, dit qu'à son extrémité elle a une Laodicée bâtie par Antiochus, ce qui doit s'entendre de l'extrémité qui confine à la Médie; delà vient que ces limites n'étant pas bien fixes, Strabon & Étienne de Byzance placent cette ville dans la Médie.

LAODICÉE, *Laodicea*, (b) Λαοδίκεια, autre ville d'Asie, dans la Mésopotamie, selon Plinè. C'est une des six villes que Séleucus avoit bâties, & auxquelles il avoit donné le nom de sa mere, dit le P. Hardouin.

Il y avoit une septième Laodicée, au Péloponnèse dans la Mégapolitide, selon Polybe. Thucydide la met dans l'Orestide.

LAODICÉENS, *Laodiceni*, *Laodicenses*, (c) les habitans des villes du nom de Laodicée. Voyez Laodicée.

LAODICENE, *Laodicene*, (d) païs d'Asie, qui avoit pris le nom de la ville de Laodicée. C'est cette Laodicée que Ptolémée appelle *Scabiosa Laodicea*.

LAODOCUS, *Laodocus*, (e) Λαόδοκος, fils d'Anténor. Home-

(a) Strab. p. 524. Plin. T. I. p. 330.

(b) Plin. T. I. p. 330.

(c) Thucyd. p. 342.

(d) Ptolem. L. V. c. 15.

(e) Homer. Iliad. L. IV. v. 86. & seq. L. XVII. v. 699.

re feñt que Minerve , ayant pris un jour la figure de Laodocus , s'avança au milieu des Troyens , cherchant par-tout Pandarus. Elle le trouva debout au milieu des belliqueuses troupes qui l'avoient suivi des rives du fleuve Eſepus , & qui étoient armées de grandes rondaches. La Déesse s'approche , & lui adresse un discours , par lequel elle lui persuade de tirer une fleche à Ménélaüs.

LAOGONUS , *Laogonus* , *Λαῖγονος* , (a) fils de Bias & frere de Dardanus. *Voyez* Dardanus.

LAOGONUS , *Laogonus* , (b) *Λαῖγονος* , fils d'Onétor , étoit grand sacrificateur de Jupiter Idéen , & les Troyens l'honoroient comme Jupiter lui-même. Il fut blessé par Mérion au dessus de l'oreille , tomba de ce horrible coup , & combattit quelque tems contre une mort très-douloureuse.

LAOGORAS , *Laogoras* , (c) roi des Dryopes. Ces peuples , s'étant érigés en voleurs , pillèrent le temple de Delphes. Apollodore raconte qu'Hercule défit ces brigands , & tua de sa propre main Laogoras & ses fils. Diodore de Sicile donne un autre nom à ce Roi des Dryopes ; il l'appelle Phylus , & il dit qu'en punition du sacrilege qu'il avoit commis à Delphes , il

fut tué par Hercule , qui en même-tems chassa la nation entière des Dryopes de leur païs. Cette expédition d'Hercule est de l'an 1295 avant J. C.

LAO-KIOUNE , (d) philosophe Chinois , vécut peu de tems après le regne de Vou-Vang , plusieurs siècles avant l'ere Chrétienne. Ses Ouvrages subsistent encore. Il y a d'assez belles maximes de morale particulière , mais on y enseigne la matérialité de l'ame en termes formels , & par conséquent la mortalité.

Comme ce Philosophe s'étoit fort appliqué à la médecine , à la Chymie , & aux autres parties de la Physique , ses disciples que l'on nomme Tienne-Tzé , ou Docteurs célestes , cultivent fort ces connoissances , & se sont rendu très-célebres. Ils sont même venus à bout de persuader la possibilité de la médecine universelle , & d'un remede qui rend les hommes immortels. C'est-là ce fameux breuvage d'immortalité , dont il est si souvent parlé dans les Annales de la Chine , & que les Empereurs recherchoient avec tant d'ardeur & de dépense.

Lao-Kioune enseignoit aussi que l'univers étoit gouverné de même que l'empire de la Chine , par un Dieu corporel qui habitoit dans le ciel , & qu'il nom-

(a) Homer. Iliad. L. XX. v. 460. & seq.

(b) Homer. Iliad. L. XVI. v. 603. & seq.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscrip. &

Bell. Lett. Tom. III. p. 75.

(d) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 232 , 626. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 625 , 626.

moit Chan-Ti, Roi d'en haut ; que sous le Chan-Ti étoit un grand nombre d'Êtres intelligens , avec un pouvoir moins étendu , mais cependant indépendant du sien.

Ce Philosophe cachoit les fondemens de sa Métaphysique & de sa Physique sous des expressions figurées, qui sembloient ne contenir que des allégories sur les nombres & leurs propriétés. Il ne paroît pas qu'il se soit jamais expliqué bien clairement sur la Providence, ni sur la distinction du bien & du mal moral , c'est-à-dire , du juste & de l'injuste. Aussi peu de tems après lui , les Philosophes se partagerent en deux sectes ; la première , nommée *Janh* , soutenoit que l'amour propre & l'intérêt personnel devoit être la regle unique de nos actions ; & que les loix, l'autorité, la reconnoissance, & tous les autres devoirs qui forment des engagemens entre les hommes , n'avoient de force qu'autant qu'ils contribuoient à nous rendre heureux. La seconde secte étoit appelée *Mé* ; elle s'étoit jettée dans l'excès opposé, puisqu'elle prêchoit la charité universelle ; ou l'amour égal pour tous les hommes, sans distinction de liaison , ni d'engagemens d'amitié , de parenté ou de dignité ; elle enseignoit aussi la destruc-

tion totale de l'amour propre & de l'intérêt personnel.

La naissance de Lao-Kioune , à en croire ses disciples , fut des plus extraordinaires. Porté quatre-vingts ans dans les flancs de sa mere , il s'ouvrit un passage par le côté gauche , & causa la mort à celle qui l'avoit conçu.

LAOMÉDÉE , *Laomedeia* , (a) nom d'une des filles de Nérée & de Doris.

LAOMÉDÈS , *Laomedes*. Voyez *Lamus*.

LAOMÉDON , *Laomedon* , *Λαομέδων* , (b) fils d'Ilus , succéda à son pere au royaume de Troie , qu'il gouverna pendant vingt-neuf ans. Il fit environner la ville de si fortes murailles , qu'on attribua cet ouvrage à Apollon , Dieu des beaux arts ; ou plutôt , si nous en croyons Homère , à Neptune , qui les éleva pendant qu'Apollon gardoit les troupeaux de Laomédon , sur l'espérance d'une récompense que lui avoit promise ce Prince , qui ne lui tint pas parole ; ce qui fait dire à Horace :

Mercede pacta destituit Deos.

Voici les paroles qu'Homère met à ce sujet dans la bouche de Neptune , que M. l'abbé Gédoyen a rendues ainsi :

(a) *Antiq. expl.* par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 71.

(b) *Homer. Iliad.* L. VI. v. 23. *Ovid. Metam.* L. XI. c. 8. *Paus.* p. 436, 662. *Virg. Georg.* L. I. v. 502. *Æneid.* L.

IV. v. 542. L. VII. v. 105. L. VIII. v. 18. *Myth.* par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 50. & *suiv.* *Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett.* Tom. V. p. 297, 312, 313.

*De la superbe Troie , architecte
nouveau ,*

*Prenant moi-même en main l'é-
querre & le cordeau ,*

*Je bâtissois les murs , j'élevois les
défenses.*

*Apollon cependant de plaisir & de
danfes*

*Follement occupé , conduisoit des
troupeaux.*

Les fortes digues , qu'il falloit faire aussi contre les vagues de la mer , passerent pour l'ouvrage du Dieu même ; & comme dans la suite les vents & les inondations ruinerent une partie de ces ouvrages , on publia , à la manière de cesteins-là , que Neptune s'étoit vengé du perfide Laomédon , par le moyen d'un monstre. L'oracle consulté apprit que pour appaiser le Dieu de la mer , il falloit exposer à ce monstre une fille du sang Royal ; & le sort étant tombé sur Hésione , fille de ce Prince , Hercule s'offrit de la délivrer moyennant un attelage de chevaux que Laomédon lui promit , & il fut assez heureux pour y réussir ; mais , le Roi n'ayant pas tenu sa parole , il saccagea la ville , enleva Hésione , qu'il fit épouser à Télamon , tua Laomédon , & donna la Couronne à Podarce son fils , à la priere de la Princesse qui le racheta , & c'est pour cela qu'il fut appelé Priam.

Ce monstre , au reste , qui

ravageoit Troie , étoit la mer , qui faute de digues , inondoit la campagne , & avoit apporté la contagion jusques dans la ville. On obligea le Roi de promettre sa fille à celui qui arrêteroit ces débordemens. Hercule l'entreprit & en vint à bout ; & c'est ce qui donna lieu à la fable. Mais , pour le dire ici en passant , cette convention doit s'entendre de quelques-unes des meilleures galeres du Prince Phrygien , que ce Héros demandoit pour récompense de ses services. Cette conjecture se prouve non-seulement parce qu'il n'y a nulle apparence qu'il se fût contenté de six chevaux , pour avoir sauvé la ville de Troie , mais aussi parce que les poètes disent que ces chevaux de Laomédon étoient si légers , qu'ils marchaient sur les eaux ; ce qui ne peut s'entendre que d'un vaisseau à voile , ou d'une galere. Tout le monde convient de cette expédition d'Hercule sur la ville de Troie ; mais , Diodore de Sicile croit que ce Héros la fit avec les autres Argonautes ; il ajoute qu'ils laisserent Hésione entre les mains de Laomédon , jusqu'à leur retour ; qu'Hercule & Télamon l'étant allés redemander , ce Prince leur avoit fait fermer les portes , & qu'ils le punirent de la manière que nous l'avons dit.

LAOMÉDON , *Laomedon* ,
Λαομέδων , (a) de la ville de

Messine en Sicile , étoit un des Orateurs du peuple. Les habitans de Rhege , l'an 399 avant Jesus-Christ , ayant jugé à propos de marcher contre Denys , tyran de Syracuse , inviterent en passant par Messine , les Officiers de guerre à se joindre à eux , en leur représentant qu'il étoit honteux de voir une ville Grecque comme Syracuse , soumise à un tyran tel que Denys. Ces Officiers , entrant dans les sentimens de ceux de Rhege , rassemblèrent leurs soldats sans attendre l'avis du peuple , & ils formerent un secours de quatre mille hommes d'infanterie , de quatre cens cavaliers , & de trente galeres. A peine cette armée fut-elle arrivée aux confins du territoire de Messine , qu'il s'éleva entre les soldats une sédition excitée par Laomédon. Il représenta qu'on avoit tort d'aller faire la guerre à Denys de la part duquel on n'avoit reçu aucune offense. Là dessus les soldats Messinois , faisant réflexion d'ailleurs que le peuple n'avoit point autorisé leur entreprise , abandonnerent leurs Capitaines , & revinrent dans leur ville ; mais de plus , les Rhéginos qui par eux-mêmes n'étoient pas de grands guerriers , ne se voyant plus soutenus de ceux de Messine , suivirent leur exemple , & s'en revinrent à Rhege.

LAOMÉDON , *Laomedon* ,

(a) Just. L. XIII. c. 4. Diod. Sicul. pag. 628 , 650. Q. Curt. L. X. c. 10. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 24 , 54.

Λαομέδων , (a) Mitylénéen , un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce Prince , on confia à Laomédon le gouvernement de Syrie , selon Justin & Diodore de Sicile. Quinte-Curce dit qu'on lui donna la Syrie & la Phénicie. Dans la suite , Ptolémée voulant réunir les pais dont Laomédon avoit été fait gouverneur , à ceux qu'il possédoit déjà par droit de conquête , envoya contre lui Nicanor , un de ses amis. Ce Général , dès la première bataille , prit vivant Laomédon , & soumit par ce premier exploit toute la province.

LAOMÉDON , *Laomedon* , *Λαομέδων* . (b) Athénien , chez qui logea un jour le Poète Ion.

LAOMÉDON , *Laomedon* , *Λαομέδων* , (c) Orchoménién. On dit de ce Laomédon , que par les conseils de ses Médecins , il s'exerça à de longues courses , pour remédier à de grands maux de rate dont il étoit tourmenté ; & après s'être rétabli & fortifié par cet exercice , il entreprit de paroître dans les combats , où l'on gaignoit des couronnes , & se rendit un des plus forts Athlètes dans la course du double stade.

LAOMÉDONTIADE , (d) *Laomedontides* , c'est-à-dire , Priam , fils de Laomédon.

LAOMIM , *Laomim* , le

(b) Plut. T. I. p. 484.

(c) Plut. T. I. p. 848.

(d) Juvén. Satyr. 6. v. 324.

même que Loomim. *Voyez* Loomim.

LAOS , *Laos* , autrement LAÛS. *Voyez* Laüs.

LAOSTHÉNIDE , *Laosthenidas* , Λαοσθενιδας , (a) Auteur cité par Diodore de Sicile.

LAOTHOÉ , *Laothoe* , (b) Λαοθόη , fille d'Altès , roi des Léleges , fut une des femmes de Priam , à qui elle donna plusieurs enfans.

Il y eut une autre Princesse de ce nom. Elle étoit fille d'Hercule & femme de Polypheme l'Argonaute.

LAPATHUS , *Lapathus* , (c) lieu de Grece. C'étoit une forteresse au-dessus du lac Asciride sur un passage pour aller de Theffalie en Macédoine , selon Tite-Live.

LAPÉTHUS , ou LAPITHUS , *Lapethus* , *Lapithus* , Λαπίθος , Λαπίθος , (d) ville de l'isle de Cypre. Elle avoit des arsenaux & un port. Cette ville fut prise par Séleucus , l'an 313 avant Jesus-Christ.

LAPHRIA , *Laphria* , Λαφρία , un des surnoms de Diane. *Voyez* Diane Laphria.

LAPHRIES , *Laphria* , fête en l'honneur de Diane Laphria. *Voyez* Diane Laphria.

LAPHRIUS , *Laphrius* , Λάφριος , fils de Delphus. *Voyez* Diane Laphria.

LAPHYRE , *Laphyra* , surnom de Minerve , tiré du mot

(a) Diod. Sicul. p. 239.

(b) Homer. Iliad. L. XXI. v. 85. & seq.

(c) Tit. Liv. L. XLIV. c. 2.

Grec λάφυρα , *spolia* , dépouilles , butin , parce que comme Déesse de la guerre , elle faisoit faire du butin , elle faisoit remporter des dépouilles sur les ennemis aux troupes qu'elles favorisoit.

LAPHYSTIENNES , *Laphystiae* , étoit un surnom des Bacchantes.

LAPHYSTIUS [le Mont] , *Mons Laphystius* , ὄρος Λαφυστίου , montagne de Grece , dans la Béotie , selon Pausanias. Cette montagne n'étoit qu'à vingt stades de Coronée. On y voyoit une enceinte qui étoit consacrée à Jupiter Laphystius.

LAPHYSTIUS , *Laphystius* , Λαφύστιος , surnom de Jupiter. *Voyez* l'article précédent.

Le mot *Laphystius* est pris de ἀπὸ τοῦ λαφύσσειν , *festinare* , avoir hâte ; c'étoit apparemment la même divinité que Jupiter Phyxius , ainsi appelé de ἀπὸ τοῦ φεύγειν , *fugere* , fuir. Sous cette dénomination , Jupiter étoit regardé comme le Dieu tutélaire des fugitifs.

LAPHYSTIUS , *Laphystius* , Λαφύστιος , (e) surnom de Bacchus , selon quelques uns.

LAPHYSTIUS , *Laphystius* , Λαφύστιος , (f) homme hardi & insolent , qui , quoiqu'il eût de grandes obligations à Timoléon , eut un jour l'ingratitude de lui donner une assignation ,

(d) Diod. Sicul. p. 705.

(e) Paus. p. 594.

(f) Plat. T. I. p. 253. Corn. Nep. in Timol. c. 4.

Λαπίται, titre d'un Dialogue de Lucien. Voyez Banquet.

LAPITHÈS, *Lapithes*, (a)

Λαπίτης, fils d'Apollon & de Stilbé, alla s'établir près du fleuve Pénée, devint Roi d'une partie de ce país, & fit passer son nom à ses sujets. Il épousa Orsinome, fille d'Eurynomé, & fut pere de Phorbas & de Périphass, qui monterent après lui sur le trône.

LAPITHÈS, *Lapithes*, (b)

Λαπίτης, fils d'Éole, & petit-fils d'Hippotès, fut pere de Lesbus.

LAPITHÉUM, *Lapithæum*,

Λαπίθεον, (c) lieu du Péloponnèse dans la Laconie, fut ainsi appelé du nom d'un certain Lapithas, qui étoit originaire du país. Ce lieu faisoit partie du mont Taigete, & n'étoit pas loin de Derrhium. A quinze stades de Lapithéum; il y avoit un temple célèbre de Cérès Eleusienne.

LAPITHUS, *Lapithus*. Voyez Lapéthus.

LAPPA, *Lappa*, *Λάππα*,

(d) ville de Crete, selon Dion Cassius. Cet Auteur dit que Métellus la prit d'assaut. Ptolémée la met dans les terres, entre Artacine & Subrita. Polybe semble l'appeller *Lampæorum Urbs*, τῶν Λαμπαίων πόλις; & quelques lignes plus bas, il en nomme simplement les habitans

Λαμπαῖοι. Cela s'accorde avec la Notice d'Hiérocles, qui nomme cette ville *Lampæ*, & la met entre les sieges épiscopaux de cette île. Démétrius, son Évêque, souscrivit, l'an 451, au second Concile de Chalcedoine; & Paulus, l'an 431, au premier d'Éphèse.

LAPSIAS, *Lapsias*, (e) fleuve de l'Asie mineure dans la Bithynie, selon Pline, le seul qui en ait parlé.

LAQUEARIUS, (f) espèce d'Athlète chez les Anciens. Il tenoit d'une main, un filet ou un piège dans lequel il tâchoit d'embarasser ou d'entortiller son antagoniste, & de l'autre main, un poignard pour le tuer. Ce mot est dérivé du Latin *laqueus*, filet, corde nouée.

LARA, (g) *Lara*, l'une des Naiades, étoit fille du fleuve Almon; elle fut aimée de Mercure, qui en eut les dieux Larres. Jupiter, étant devenu amoureux de Juturne, sœur de Turnus, & n'en ayant pu jouir, à cause qu'elle s'étoit jettée dans le Tibre, lorsqu'il voulut s'en approcher, appella toutes les Naiades du país, qu'il pria d'empêcher que sa maîtresse ne se cachât dans leurs rivières. Toutes lui ayant promis leurs services, il n'y eut que Lara, qui loin d'imiter les autres, alla déclarer à Juturne & à Junon la

(a) Diod. Sicul. p. 189.

(b) Diod. Sicul. p. 239.

(c) Paul. p. 201.

(d) Dio. Cass. pag. 8. Ptolem. L. III. c. 17.

(e) Plin. T. I. p. 291.

(f) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 254.

(g) Ovid. Trist. L. II. v. 599. & seq.

volonté de Jupiter. Ce Dieu en fut tellement irrité contre elle, qu'il lui fit perdre l'usage de la parole, & donna ordre à Mercure de la conduire aux enfers; mais, en chemin, Mercure épris de la beauté de cette Nymphé, s'en fit aimer, & en eut deux enfans qui furent appelés Lares du nom de leur mere. Il y en a qui l'appellent Larunda.

LARAIRE, *Lararium*, espece d'oratoire; ou de chapelle domestique destinée chez les Romains au culte des dieux Lares de la famille ou de la maison; car, chaque famille, chaque maison, chaque individu avoit ses dieux Lares particuliers, suivant sa dévotion, ou son inclination. Ceux de Marc-Aurele étoient les grands hommes qui avoient été ses maîtres. Il leur portoit tant de respect & de vénération, dit Lampride, qu'il n'avoit que leurs statues d'or dans son Laraire, & qu'il se rendoit même souvent à leurs tombeaux, pour les honorer encore, en leur offrant des fleurs & des sacrifices. Ces sentimens sans doute devoient se trouver dans le Prince, sous le regne duquel on vit l'accomplissement de la maxime de Platon, *que le monde seroit heureux, si les Philosophes étoient Rois, ou si les Rois étoient Philosophes.*

Spartien écrit dans la vie d'Alexandre Sévère, que ce

Prince adressoit tous les matins dans son premier Laraire, ses vœux aux statues des Dieux, au nombre desquels il mettoit Apollonius, Orphée, Abraham & Jesus-Christ; & que dans son second Laraire il mettoit Virgile, Cicéron, Achille, & plusieurs autres grands hommes.

LARANDA, *Laranda*, (α) *Λάρανδα*, ville de l'Asie mineure. Ptolémée la met dans l'Antiochiene en Cappadoce, & joint ce país à la Lycaonie. En effet, cette ville étoit aux confins de la Lycaonie, de la Pisidie, & de l'Isaurie; delà vient que les Anciens la donnent à diverses provinces. Étienne de Byzance dit qu'elle étoit dans la Lycaonie. Les Notices de Léon le Sage & de Hiérocles, l'y mettent aussi. Strabon ayant dit qu'Antipater le Tyran avoit sa résidence à Derbe, ajoute que Laranda lui étoit aussi soumise. On lit dans Diodore de Sicile: » Perdiccas » & le roi Philippe sortirent de » Cappadoce, marcherent vers » la Pisidie, & résolurent de » détruire deux villes, dont » l'une étoit Laranda, & » l'autre Isaura, capitale de » l'Isaurie, parce que du vivant même d'Alexandre; » elles avoient fait égorger Bacer, fils de Nicanor, que » le Roi leur avoit envoyé pour » Capitaine & pour Gouverneur. Laranda ayant été prise

» d'emblée, on y égorgea toute la jeunesse, & après avoir vendu le reste des habitans, on rasa la ville. »

Elle fut rétablie depuis, & Antonin la met à dix-huit mille pas de Cocusum, en venant de Césarée en Cappadoce, & allant vers Anazarbe. Elle conserve encore son nom, selon Baudrand; car, il dit que Laranda est une petite ville de la Turquie d'Asie, dans la Natolie, dans la province de Cogni, assez avant dans le pays, sur les frontières de la Caramanie, à la source de la rivière du Cydnus ou du Carasou, avec un évêché du rit Grec.

LARANDÉENS, *Larandæi*, *Λαρανδαῖοι*, les habitans de Laranda. Voyez Laranda.

LARARIES, *Lararia*, fêtes des Romains en l'honneur des dieux Lares. Elles se célébroient le onze avant les Calendes de Janvier, c'est-à-dire, le vingt-un de Décembre.

LARDANE, *Lardane*, (a) Nymphe qui fut aimée de Jupiter, duquel elle eut Sarpédon & Argus, selon quelques-uns.

LARENTALES, *Larentalia*, (b) fête des Romains, qui se célébroit en l'honneur de Jupiter. Elle tomboit le dix des Calendes de Janvier, qui est le vingt-trois de Décembre. Cette fête avoit pris son nom d'Acca Larentia, nourrice de

Rémus & de Romulus; ou selon d'autres, [les avis se trouvant ici fort partagés], d'Acca Larentia, célèbre courtisane de Rome, qui avoit institué le peuple Romain son héritier, sous le regne d'Ancus Martius. Quoi qu'il en soit de l'origine de cette fête, on la célébroit hors de Rome, sur les bords du Tibre, & le Prêtre qui y présidoit, s'appelloit *Larentialis flamen*, le flamme Larentiale.

Il y en a qui croient que les Larentales étoient une fête des dieux Lares; mais, il n'y a pas d'apparence que le vingt-deuxième jour de Décembre leur étant consacré sous le nom de Compitales, le vingt-troisième leur fut aussi consacré sous un autre nom; il eût été plus naturel, & plus conforme à l'usage, de leur consacrer deux jours sous un même nom. Le sentiment de Paul Manuce, de Goltzius, de Thasconius, de Rosinus, & de plusieurs autres, est que les Larentinales sont la même chose que les Larentales.

LARENTIA, *Larentia*, (c) que d'autres nomment Laurentia. Voyez Laurentia.

LARENTINALES, *Larentinalia*, fêtes appelées aussi Larentales. Voyez Larentales.

LARES, *Lares*, *Λαῖρες*. (d) ville de l'Afrique propre, selon Ptolémée. Ce Géographe la met

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 280.

(b) Plut. T. I. p. 19. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 540, 541.

Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 230.

(c) Tit. Liv. L. I. c. 4.

(d) Ptolem. L. IV. c. 3.

dans le territoire de Cirte. *Voyez* Laris.

LARES, *Lares*. (a) C'étoient, chez les Romains, les Dieux domestiques, les Dieux du foyer, les génies, protecteurs de chaque maison, & les gardiens de chaque famille. On appelloit indifféremment ces Dieux tutélaires, les Dieux Lares ou Pénates; car, pour leur destination, ces deux noms sont synonymes.

Comme les Dieux du paganisme, de quelque ordre qu'ils fussent, ne manquoient jamais de généalogies, les Lares, selon Ovide, étoient fils de Mercure & de Lara, fille d'Almon. L'indiscrete Lara ayant fait confidence à Junon des galanteries de Jupiter, ce Dieu lui coupa la langue, & ordonna à Mercure de la conduire en enfer. Le triste état où elle étoit, n'avoit pas éteint tous ses charmes; son conducteur en devint amoureux, & en eut deux jumeaux qui furent appelés Lares, & qu'on regarda dans la suite comme les gardiens des rues & des chemins. Les Inscriptions favorisent le sentiment d'Ovide, puisqu'on en trouve sur lesquelles sont écrits ces mots, *Lar vialis*, le Lare des chemins.

Cependant, comme rien n'est moins soutenu que les généalogies des Dieux du paganisme,

(a) Tit. Liv. L. VIII. c. 9. Just. L. XII. c. 4. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 320 & suiv. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. pag. 491. & suiv. Tom. V. p. 163, 164. Recueil

il se trouve des Auteurs qui donnent Laronda pour mere aux Lares; mais, ne seroit-ce pas la même personne sous des noms si approchans? Nous ne dirons pas la même chose d'une autre mere de ces Dieux, qu'on nomme Mania; aussi confond-on alors les Lares avec les Manes. Les Lares, selon Varron, sont les mêmes que les Manes; c'est pourquoi, on dit qu'ils étoient fils de Mania. Festus est en cela d'accord avec ce sçavant Romain. » Aux fêtes, dit-il, appellées *Compitalia*, on pla- » çoit dans les carrefours sur » des poteaux des figures » d'hommes & de femmes, » parce qu'on croyoit que cette » fête étoit célébrée en l'hon- » neur des Dieux, qu'on ap- » pelloit Lares. « Mais, une nouvelle preuve que ces Dieux étoient les mêmes que les Manes, c'est que ceux-ci étoient aussi nommés *Larvæ*, d'où les masques des Anciens avoient pris leur nom.

Ce qui vient encore à l'appui de cette opinion, c'est que l'idée de l'existence des Lares & de leur culte, paroît devoir sa premiere origine à l'ancienne coutume des Égyptiens, d'enterrer dans leurs maisons, les morts qui leur étoient chers. Cette coutume subsista chez eux fort long-tems, par la facilité

d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. III. pag. 171. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I p. 26. & suiv. Tom. III. p. 15. Tom. IX. p. 172, 173.

qu'ils avoient de les embaumer & de les conserver. Cependant, l'incommodité qui en résultoit à la longue, ayant obligé ces peuples & ceux qui les imitèrent, de transporter ailleurs les cadavres, le souvenir de leurs ancêtres & des bienfaits qu'ils en avoient reçus, se perpétua chez leurs descendans; ils s'adressèrent à eux comme à des Dieux propices, toujours prêts à exaucer leurs prières.

Ils supposoient que ces Dieux domestiques daignoient rentrer dans leurs maisons, pour procurer à la famille tous les biens qu'ils pouvoient, & détourner les maux dont elle étoit menacée; semblables, dit Plutarque, à des Athlètes, qui ayant obtenu la liberté de se retirer à cause de leur grand âge, se plaisoient à voir leurs élèves s'exercer dans la même carrière, & à les soutenir par leurs conseils. C'est de cette espèce qu'est le dieu Lare, à qui Plaute fait faire le prologue d'une de ses comédies de l'Aulularia; il y témoigne l'affection qu'il a pour la fille de la maison, assurant qu'en considération de sa piété, il songe à lui procurer un mariage avantageux, par la découverte d'un trésor confié à ses soins, dont il n'a jamais voulu donner connoissance, ni au père de la fille, ni à son ayeul, parce qu'ils en avoient mal usé à son égard.

Mais, les particuliers qui ne crurent pas trouver dans leurs

ancêtres des ames; des génies assez puissans pour les favoriser & les défendre, se choisirent, chacun selon leur goût, des patrons & des protecteurs parmi les grandes & les petites Divinités, auxquelles ils s'adressèrent dans leurs besoins; ainsi s'étendit le nombre des dieux Lares domestiques.

D'abord, Rome effrayée de cette multitude d'adorations particulières, défendit d'honorer chez soi des Dieux, dont la religion dominante n'admettoit pas le culte. Dans la suite, sa politique plus éclairée, non-seulement souffrit dans son sein l'introduction des Dieux particuliers, mais elle crut devoir l'autoriser expressément.

Une loi des douze Tables enjoignit à tous les habitans de célébrer les sacrifices de leurs Dieux Pénates, & de les conserver sans interruption dans chaque famille, suivant que les chefs de ces mêmes familles l'avoient prescrit.

On sçait que lorsque par adoption, quelqu'un passoit d'une famille dans une autre, le Magistrat avoit droit de pourvoir au culte des Dieux qu'abandonnoit la personne adoptée. Ainsi, Rome devint l'asyle de tous les Dieux de l'univers, chaque particulier étant maître d'en prendre pour ses Pénates tout autant qu'il lui plaisoit.

Non-seulement les particuliers & les familles, mais les peuples, les provinces, les villes, eurent chacun leurs

dieux Lares ou Pénates. C'est pour cette raison que les Romains, avant que d'assiéger une ville, en évoquoient les Dieux tutélaires, & les prioient de passer de leur côté, en leur promettant des temples & des sacrifices, afin qu'ils ne s'opposassent pas à leur entreprise; c'étoit-là ce qu'on nommoit évocation.

Après ces remarques, on ne sera pas surpris de trouver dans les Auteurs & dans les monumens, outre les Lares publics & particuliers, les Lares qu'on invoquoit contre les ennemis, *Lares hostilii*; les Lares des villes, *Lares urbani*; les Lares de la campagne, *Lares rurales*; les Lares des chemins, *Lares viales*; les Lares des carrefours, *Lares compitales*, &c. En un mot, on trouve dans les inscriptions de Gruter & autres livres d'Antiquités, des exemples de toutes sortes de Lares; il seroit trop long de les rapporter ici.

Nous nous contenterons de dire que comme le Paganisme avoit pourvu à tout, on avoit établi des Lares même pour les vaisseaux, qui certainement en avoient autant de besoin que les maisons, & ceux-ci s'appelloient Lares de la mer. Étoient-ils différens de ces Dieux Pataïques, qu'on mettoit sur la proue des bâtimens de mer, pour en être les patrons & les gardiens? C'est ce que nous ne croyons pas, puisqu'il y a des Auteurs qui pensent que les Lares ma-

rins étoient Neptune, Téthys & Glaucus. Pouvoit-on donner aux vaisseaux de plus puissans & de plus fideles gardiens?

Le temple des Lares de Rome étoit situé dans la huitième région de cette ville. Ce fut Titus Tatius, roi des Sabins, qui le premier leur bâtit ce temple. Leur fête, nommée Lalaries, arrivoit le onze avant les calendes de Janvier. Macrobe l'appelle assez plaisamment la solemnité des petites statues. Cependant, Asconius Pédianus prétend que ces petites statues étoient celles des douze grands Dieux; mais, la plaisanterie de Macrobe n'en est pas moins juste.

Les Lares domestiques étoient à plus forte raison représentés sous la figure de petits marmousets d'argent, d'ivoire, de bois, de terre, & autres matières; car, chacun en usoit, envers eux suivant ses facultés. Dans les maisons bourgeoises, on mettoit ces petits marmousets derrière la porte, ou au coin du foyer, qui est encore appelé *la Lar* dans quelques endroits du Languedoc; les gens qui vivoient plus à leur aise, les plaçoient dans leurs vestibules; les grands-Seigneurs les tenoient dans une chapelle nommée Lalaire, & avoient un domestique chargé du service de ces Dieux; c'étoit, chez les Empereurs, l'emploi d'un affranchi.

Les dévots aux dieux Lares
E e iij

leur offroient souvent du vin , de la farine , & de la desserte de leur tables. Ils les couronnoient dans des jours heureux , ou dans certains jours de fêtes , d'herbes & de fleurs , sur-tout de violettes , de rhin. & de romarin ; ils leur brûloient de l'encens & des parfums ; enfin , ils mettoient devant leurs statues , des lampes allumées. Nous tirons la preuve de ce dernier fait peu connu , d'une lampe de cuivre à deux branches , qu'on trouva sous terre , à Lyon , en 1505. Les mains de cette lampe entouroient un petit piédestal de marbre , sur lequel étoit cette inscription : *Laribus Sacrum , P. F. Rom.* , qui veut dire , *Pubblica Felicitati Romanorum*. Il eût été agréable de trouver aussi le dieu Lare , mais apparemment que les ouvriers le mirent en pieces en fouillant.

Quand les jeunes enfans de qualité étoient parvenus à l'âge de quitter leurs bulles , petites pieces d'or en forme de cœur , qu'ils portoient sur la poitrine , ils venoient les pendre au cou des dieux Lares , & leur en faisoient hommage. » Trois de » ces enfans , revêtus de robes » blanches , dit Pétrone , entrèrent alors dans la chambre ; deux d'entr'eux posèrent sur la table les Lares ornés de bulles ; le troisième , tournant tout au tour avec une coupe pleine de vin , s'écrioit : Que ces Dieux nous soient favorables ! «

Les bonnes gens , qui leur at-

tribuoient tous les biens & les maux qui arrivoient dans les familles , leur faisoient des sacrifices pour les remercier ou pour les adoucir ; mais , d'autres d'un caractère difficile à contenter , se plaignoient toujours , comme la Philis d'Horace , de l'injustice de leurs Dieux domestiques.

Caligula , que nous devons au moins regarder comme un brutal , fit jeter les siens par la fenêtre , parce qu'il étoit , disoit-il , très-mécontent de leurs services.

Les voyageurs religieux portoient toujours avec eux dans leurs hardes , quelques petites statues de dieux Lares ; mais , Cicéron craignant de fatiguer sa Minerve dans le voyage qu'il fit avant que de se rendre en exil , la déposa par respect au Capitole.

La victime ordinaire , qu'on leur sacrifioit en public , étoit un porc. Plaute appelle ces animaux , en badinant , porcs sacrés. Dans une comédie de ce Poète , Ménecme demande combien on les vend , parce qu'il en veut acheter un , afin que Cylindrus l'offre aux dieux Lares , pour être délivré de sa démence.

La flatterie des Romains mit Auguste au rang des dieux Lares , voulant déclarer par cette adulation , que chacun devoit le reconnoître pour le défenseur & le conservateur de sa famille. Mais , cette déification parut dans un tems peu favorable ; per-

sonne ne croyoit plus aux dieux Lares, & l'on n'étoit pas plus croyant aux vertus d'Auguste; on ne le regardoit que comme un heureux usurpateur de la tyrannie.

Nous avons oublié d'observer que les Lares s'appelloient aussi *Præstites*, comme qui diroit gardiens des portes, *quod præstant oculis omnia tuta suis*, dit Ovide dans ses Fastes. Nous ajouterons que les Auteurs Latins ont quelquefois employé le mot *Lar*, pour exprimer une famille entière, l'état & la fortune d'une personne. *Parvo sub Lare, paterni Laris inops*, dit Horace.

Quoique l'on exprime ordinairement les Lares au pluriel, on trouve assez souvent le *Lar* au singulier, qui se prend pour le Dieu domestique, & quelquefois aussi pour la maison même. Le Lare familial, dont certains Auteurs parlent, étoit Saturne, selon l'opinion de quelques-uns. Il est peu de choses dans cette matière, où plusieurs Anciens s'accordent ensemble. Denys d'Halicarnasse appelle ce Dieu domestique au singulier, le Héros de la maison.

Les Lares se trouvent représentés en peu de monumens. D. Bernard de Montfaucon en donne seulement quelques figures. La première est tirée d'un beau marbre de Rome, dont l'inscription, selon lui, doit se lire ainsi: *Aux dieux Manes, au génie des Augustes Lare salutaire, Fortunat affranchi d'Auguste. L'i-*

mage représente un palmier, d'où pendent deux couronnes de laurier. Au bas du palmier est une table à trois pieds, sur laquelle est un grand serpent qui leve la tête, & dont le corps fait plusieurs contours. A côté de la table est une corne d'abondance & chargée de fruits de différente espèce. Auprès du serpent sont deux hommes, dont l'un qui a un manteau sur l'épaule, sans couvrir sa nudité, tient un grand bâton; l'autre qui est barbu & couronné de laurier, tient une lyre. Celui-ci est apparemment le génie Lare, ou, comme il y a dans l'inscription, un génie & un Lare; l'un d'eux est peut-être le génie, & l'autre le Lare.

D. Bernard de Montfaucon donne ensuite un autre marbre Romain, dont l'inscription, *Caius Simpronius Pison a posé ce marbre consacré aux Lares des Augustes*, marque que les deux hommes nus assis sous un arbre, dont l'un est barbu & l'autre sans barbe, sont les dieux Lares. On y voit aussi plusieurs autres figures, deux femmes, dont l'une qui a le voile sur la tête, est peut-être la Prêtresse, qui vient d'offrir un sacrifice, ou une libation aux Lares. L'autel flamboyant derrière la Prêtresse, marque que le sacrifice est déjà fait. Le simpule ou cuiller qui servoit pour les libations, est encore sur l'autel. Au pied de l'autel est le préféricule ou vase dont on se servoit aux sacrifices, renversé à terre, & la patere

tout auprès. Entre les deux femmes & les Lares est un petit enfant nu, qui tient une bourse, à moins qu'on ne veuille dire que c'est une bulle que les enfans pendoient aux Lares à l'âge de quatorze ans, lorsqu'ils étoient assez grands pour prendre la robe prétexte; mais, cet enfant paroît trop jeune pour cela; & d'ailleurs, ce qu'il tient à la main a plus l'air d'une bourse que d'une bulle. Mais, que fait cette espèce de génie ou de jeune homme en l'air qui étend les bras, & ne paroît qu'à demi corps, avec son manteau flottant au gré des vents? C'est ce que nous ne pouvons dire sans crainte de nous égarer. On ne peut donner raison de tout dans ces histoires muettes.

Nous terminerons cet article, en remarquant que le mot *Lare* vient d'un mot Toscan *Lars* ou *Larte*, qui veut dire chef ou conducteur.

LARGA, *Larga*, (a) femme dont Juvénal dit beaucoup de mal. « Vous attendez-vous que » la fille de *Larga* ne soit point » coquette, elle qui ne sauroit compter si vite tous les » galans de sa mere, qu'elle ne » soit obligée de respirer trente fois? Étant fille elle étoit » déjà confidente de sa mere, » & maintenant elle écrit sous » elle les billets doux qu'elle » envoie à son amant par des » eunuques. »

LARGIUS LICINIUS, (b) *Largius Licinius*, Orateur qui introduisit l'abus de se ménager une troupe d'applaudisseurs.

LARGIUS MACÉDO, (c) *Largius Macedo*, ancien Préteur, sur lequel ses propres esclaves exercèrent les dernières cruautés. Il étoit maître dur, inhumain, & qui se souvenoit peu, ou plutôt ne se souvenoit point que son pere avoit été lui-même dans l'esclavage. Il prenoit le bain dans sa maison de Formies, lorsque tout-à-coup ses esclaves l'environnent. L'un le prend à la gorge, l'autre le frappe au visage; celui-ci lui donne mille coups dans le ventre, & dans l'estomac; celui-là, dans des endroits que la pudeur ne permet pas de nommer; & lorsqu'ils crurent l'avoir tué, ils le jetterent sur un plancher fort chaud, pour voir s'il ne vivroit point encore. Lui, soit qu'en effet il eût perdu le sentiment, soit qu'il feignît de ne rien sentir, demeure étendu & immobile, & les confirme dans la pensée qu'il étoit mort. Aussitôt ils l'emportèrent, comme si la chaleur du bain l'avait fait évanouir. Ceux de ses esclaves qui n'étoient point complices, & ses concubines, accourent avec de grands cris & avec de grands gémissemens. *Largius Macédo*, réveillé par le bruit & par la fraîcheur du lieu, en-

(a) Juven. Satyr. 14. v. 25. & seq.
(b) Plin. L. II. Epist. 14.

(c) Plin. L. III. Epist. 14. Crév.
Hist. des Emp. T. IV. p. 200.

tre-ouvre les yeux , & par un petit mouvement donne quelques signes de vie ; il le pouvoit alors sans danger. Les esclaves prennent la fuite. On arrête les uns , on court après les autres. Le maître , avec beaucoup de peine , ne survécut que peu de jours. Avant que de mourir , il eut la consolation de se voir vengé.

Il ne paroît point que l'on ait pensé en aucune façon dans la circonstance présente , à exécuter cette loi terrible qui condamnoit à la mort tous les esclaves enfermés sous le même toit , où leur maître avoit été tué ; & l'on conçoit ici combien elle auroit été injuste.

LARGIUS LÉPIDUS , (a)

Largius Lepidus , commandoit la dixième légion , au siège de Jérusalem par Tite.

LARGUS , *Largus* , surnom d'une famille Romaine. Elle avoit produit plusieurs grands Hommes.

LARGUS , *Largus* , (b) ami particulier d'Aulus Cécina , au rapport de Cicéron.

LARGUS [P.] CÉCINA , *P. Largus Cécina* , (c) intime ami de Messaline , évita de s'expliquer ouvertement dans l'affaire de cette Princesse , l'an de J. C. 48.

LARGUS , *Largus* , poète Latin , dont nous avons connoissance par un passage d'Ovide. Pétrarque , allégué par Lilio

Giraldi , a remarqué que ce Poëte avoit chanté l'arrivée d'Anténor à Padoue ,

LARIDE , *Laride* , (d) fils de Daucus , étoit frere jumeau de Tymber. Leur ressemblance étoit si parfaite , qu'elle trompoit leurs parens mêmes , & leur causoit une agréable erreur. Mais , Pallas chef des Arcadiens , mit un jour entr'eux deux une funeste différence. Le cimeterre d'Evandre dont il étoit armé , trancha la tête à Tymber ; & Laride perdit en même tems sa main droite. Tombée par terre , dit Virgile , elle cherche le bras dont elle est séparée , les doigts mourans remuent & semblent manier encore des armes.

Quoique cette imagination soit purement poétique , elle ne laisse pas d'être fondée sur la Physique. Quand un membre est séparé d'un corps animal , il reste dans ce membre des esprits en mouvement , qui le font mouvoir. Il y a de l'exagération dans l'image de cette main , qui cherche le bras dont elle est séparée , & dont les doigts remuent encore , de façon qu'ils semblent manier une épée. Ce que M. de Réaumur a publié dans la préface de son sixième volume sur l'histoire des insectes , est bien plus merveilleux , & cependant on n'y trouve rien que de certain & que de conforme aux observations.

(a) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 956.

(b) Cicer. ad Amic. L. VI. Epist. 8.

(c) Tacit. Annal. L. XI. c. 33 , 34.

(d) Virg. Æneid. L. X. v. 390. & seq.

aujourd'hui. Edouard Brown, voyageur Anglois, qui la vit le siècle passé, en parle ainsi: » Les » Turcs lui donnent le nom de » Lenisabar. Elle est située sur » le bord de la rivière de Sé- » lampria, & a, du côté du » midi, une grande plaine, & » de celui du septentrion le » mont Olympe. Sa situation est » fort agréable, étant sur une » terre un peu élevée. Il y a » de fort belles places pu- » bliques, plusieurs mosquées » pour les Turcs, à qui elle » est, & quelques églises pour » les Chrétiens. Cette ville est » Archiépiscope, & a plu- » sieurs évêchés qui en dépen- » dent. La Cathédrale est dé- » diée à Saint Achilléus. Le » grand-Seigneur passa quel- » ques années en cette ville, » dans le tems de la guerre de » Candie. Le palais qu'il habi- » toit est au plus haut de la » place. Le roi Philippe, pere » d'Alexandre, ayant résolu » de tourner ses armes con- » tre les Grecs, après avoir » fait sa paix avec les Illyriens » & les Pannoniens, choisit sa » demeure dans la ville de La- » risse, & par ce moyen il s'é- » tablit si bien dans la Thessa- » lie, que les habitans de ce » pays ne lui servirent pas peu » dans les guerres qu'il eut en- » suite contre les Grecs. César » rapporte qu'avant la bataille » de Pharsale, Scipion étoit » dans Larisse avec une légion; » & c'est la première place où » Pompée se retira, lorsqu'il

» eut été défait. Il ne voulut » point s'y arrêter; mais, il » vint sur le bord de la rivière, » & prit un petit bateau pour » aller du côté de la mer, où il » trouva un navire prêt à lever » l'ancre. Il y a un assez beau » pont de pierre sur cette ri- » vière. Ce pont a neuf arches, » entre chacune desquelles on » a eu soin de faire des trous & » des passages, afin que l'eau » puisse s'écouler quand elle est » trop haute, & pour empê- » cher que le pont ne tombe, » lorsque la rivière se déborde. » Les rues où se fait le plus » grand trafic dans Larisse, » sont couvertes, aussi-bien que » dans les autres villes de Tur- » quie. Les boutiques sont pe- » tites, mais fort pleines, & l'on » y voit toutes sortes de mar- » chandises. Le maître de la » maison, qui est assis les jam- » bes croisées, les vend ainsi à » tous ceux qui en demandent, » & qui s'arrêtent ordinaire- » ment dans la rue, sans entrer » dans la boutique. Quant à » celles qu'on ne trouve point » dans ces boutiques, il y a » toujours un homme à che- » val qui va tout autour de la » ville, pour crier tout haut » dans quel endroit & à quel » prix on les peut avoir. Les » Juifs, qui demeurent dans » Larisse, y parlent ordinai- » rement Espagnol, comme ils » font en Macédoine, en Ser- » vie & en Bulgarie. »

Paul Lucas qui y étoit en 1706, nomme cette ville Larze;

c'est le nom qu'elle a dans beaucoup de cartes géographiques. Voici ce qu'il en dit : » Larze » est située assez avantageusement dans une plaine fertile, » & fort arrosée d'une belle » rivière qui passe au pied de » ses maisons. Il y a entre la » ville & le reste de la plaine » une communication par un » pont de pierre des mieux » construits. Sa rivière porte » deux noms, un que lui ont » donné les Grecs, qui est Sélampria ; l'autre Licoustum, » quelle tient des Turcs. Malgré la diminution de Larze, » il ne laisse pas de s'y faire un » petit commerce de diverses » sortes de choses ; mais, le négoce le plus ordinaire est de » peaux de roussi ; il y est véritablement considérable. Pour » ses habitans, c'est comme » presque dans toute la Turquie ; il y en a de trois sortes. » Les Turcs y sont la plupart » méchans & effrontés. Il n'y a » qu'une église pour les Chrétiens Grecs, quoique ce soit » un évêché. Les Juifs y sont » au nombre de plus de deux » cens familles, dont la plupart » possèdent de grandes richesses, & font la banque. Depuis quelques années, on y » a établi un Consul Anglois ; » il y fait, pour sa nation, un » fort gros commerce de bleds, » dont il charge ordinairement » plusieurs bâtimens, qu'il en-

(a) Strab. p. 435, 440. Tit. Liv. L. XXXI. c. 46. L. XLII. c. 56.

(b) Strab. pag. 440.

» voie dans les différentes parties du monde, & qui lui » rapportent un grand profit. »

LARISSE, *Larissa*, Λάρισα, (a) autre ville de Grece, située aussi dans la Thessalie, étoit surnommée Crémaſte, c'est-à-dire, suspendue. Strabon lui donne ce surnom ; il nous apprend encore qu'elle étoit aussi nommée Pélasgie, apparemment parce qu'elle avoit été bâtie par les Pélasges, quoique située hors de la Pélasgiotide. Tite-Live la distingue de la précédente. « Le » Général, dit-il, attaqua à » l'improviste la ville de Larisse, non pas la fameuse ville » de ce nom qui est dans la Thessalie, mais une autre nommée » Crémaſte, & s'en rendit maître, excepté de la citadelle. » Celle-ci étoit presque au bord de la mer, entre Echinus & Antron. Eustathe & Porphyrogénète, cités par Ortelius, disent qu'elle avoit été anciennement appelée Argos.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισα, (b) autre ville de Grece, située encore dans la Thessalie, étoit près du mont Ossa. Ce n'étoit pas quelque chose de bien considérable, au rapport de Strabon.

Étienne de Byzance met un quatrième lieu du même nom dans la Thessalie, aux confins de la Macédoine.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισα, (c) citadelle du Péloponnèse,

(c) Strab. pag. 370, 440. L. XXXII. c. 25. Paus. p. 128. 193.

dans l'Argolide. Pausanias nous en marque la situation, quand il dit : » Les Thébains ont Cadmée ; les Argiens Larisse ; » mais, les Lacédémoniens n'ont rien de pareil. « C'est-à-dire, que Thebes avoit une citadelle nommée Cadmée ; qu'Argos en avoit aussi une appelée Larisse, mais que Sparte n'en avoit point du tout. Ainsi, Larisse étoit la citadelle d'Argos.

Pausanias s'exprime ailleurs de cette manière : » Auprès du » temple de Bacchus vous verrez celui de Vénus la Céleste, » & delà vous irez à la citadelle qu'ils appellent Larisse » du nom de Larissa, fille de Pélasgus ; cette fille donna pareillement son nom à deux » villes de Thessalie, dont l'une est sur le bord de la mer, » & l'autre sur le bord du fleuve Pénée. « Ce second passage nous apprend l'origine du nom de deux villes, dont il est parlé dans les articles précédens.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισα, (a) place du Péloponnèse, aux confins de l'Achaïe propre & de l'Élide, selon Xénophon. Quelques Sçavans veulent qu'au lieu de κατὰ Λάρισα, on lise κατὰ Λάριον c'est-à-dire, qu'au lieu d'une place on entende une rivière qui couloit dans ces quartiers, comme on sçait d'ailleurs qu'il y en avoit une, mais cela n'est point

nécessaire. Sur cette rivière nommée Larissus, rien n'empêche qu'il n'y ait eu un bourg, ou une place appelée Larisse : & même Strabon dit, en parlant de cette rivière de Larissus, qui séparoit l'Élide & le territoire de Dyme, que Théopompe met sur cette frontière une ville nommée Larisse. Cela est clair, & s'accorde avec Xénophon.

Antonius Liberalis, selon Ortelius, place une Larisse entre Corinthe & Tégée. Ortelius soupçonne que ce pourroit bien être la même que la Larisse des Argiens ; mais, cette dernière étoit auprès de la ville d'Argos.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισα, (b) ville de Crete, selon Strabon. Ce Géographe dit qu'elle a été resserrée dans l'apygie, & que le territoire en porte encore le nom de Larissium. On croit que le nom d'apygie est corrompu, parce qu'on ne connoît point de lieu, ni de país de ce nom là, dans l'isle de Crete.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισα, (c) ville d'Italie, dans la Campanie, selon Denys d'Halicarnasse. Cet Auteur dit : » Les » Pélasges tenoient une partie » considérable de la Campanie, » dont ils avoient chassé les Aurons, nation Barbare. Les » campagnes en sont excellentes pour les pâturages & » très-agréables à la vue. Ils y

(a) Xenoph. p. 491. Strab. p. 440.

(b) Strab. p. 440.

(c) Dionys. Halicarn. L. I. c. 3.

» bâtirent entr'autres villes Larisse, à laquelle ils donnerent le nom de leur capitale du Péloponnèse. De mon tems, quelques-unes de ces villes étoient encore sur pied, après avoir souvent changé d'habitans. Mais, pour celle de Larisse, il y a déjà plusieurs siècles qu'elle est déserte; on ne voit à présent aucune marque certaine qu'elle ait été autrefois habitée; il n'en reste que le nom; encore n'est-il connu que de peu de personnes. Elle n'étoit pas loin de l'endroit qu'on appelle le marché de Popilius.»

LARISSE, *Larissa*, Λάρισα.
(a) Homère place dans le catalogue des troupes Auxiliaires des Troyens, les Pélasges de Larisse, qui vinrent au secours de Priam, sous la conduite d'Hippothoüs & de Pyléus, tous deux fils de Léthus, fils de Teutame, descendant de Pélasgus. Surquoi Strabon observe qu'y ayant dans l'Asie plusieurs villes de ce nom, il est à propos de déterminer de laquelle le Poète a voulu parler. Il y a trois Larisses dans l'Asie, dit ce Géographe; l'une est située près d'Hamaxitos. On peut la voir d'Ilion; elle n'en est éloignée que de deux cens stades. L'autre est près de Cumes, dans l'Ionie, à mille stades de Troie. La troisième est située dans le territoire d'Ephèse.

Il n'est pas vraisemblable qu'Homère ait voulu parler de celle qui est si proche de Troie, puisque ce Poète dit ailleurs, qu'Hippothoüs tâchant d'enlever le corps de Patrocle, fut tué par Ajax, & tomba mort bien loin de la ville de Larisse. Il faut donc que le Poète ait eu en vue la ville de Larisse, située près de Cumes, à qui cette dernière circonstance peut convenir, puisqu'elle est à 1000 stades du lieu du combat, où Hippothoüs perdit la vie. Strabon ajoute que l'histoire de ce qui s'est passé dans l'Ionie & dans l'Éolie, peu de tems après la guerre de Troie, ne laisse aucun lieu de douter que les Pélasges, dont parle Homère, ne fussent ceux de Larisse près de Cumes.» On raconte, dit-il, que les habitans du mont Phricius, au-dessus des Locriens, près des Thermopyles, ayant quitté leur pays, descendirent sur les côtes de l'Asie, dans le lieu où est présentement bâtie la ville de Cumes; qu'ayant trouvé les Pélasges de Larisse fort affoiblis par les pertes qu'ils avoient faites à la guerre de Troie, ils avoient bâti pour se mettre à couvert de quelque invasion subite, la ville appelée *νέος τείχος*, c'est-à-dire, mur neuf, à 30 stades de Larisse; qu'ensuite ces Locriens avoient fondé la ville

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 347. & seq. | 480. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Strab. p. 440, 620, 621. Xenoph. p. 179, | Bell. Lett. Tom. XVI. p. 111. & suiv.

» de Cumes , & y avoient con-
 » duit le reste des Pélasges ;
 & qu'ils avoient donné à Cumes
 » & à la ville le nom de Phri-
 » conis , nom pris de celui du
 » mont Phricius , qu'ils avoient
 » habité dans l'autre continent. »
 Mais , Strabon dit que cette
 ville étoit abandonnée de son
 tems. **O** raconte en parlant de
 cette Larisse , que l'on y hono-
 roit anciennement un héros
 nommé Piasus , qu'on dit
 avoir été chef des Pélasges ;
 que ce Piasus , étant devenu
 amoureux de sa fille Larisse ,
 lui fit violence ; que celle-ci ,
 pour se venger , ayant un jour
 surpris son pere comme il étoit
 baissé sur une cuve de vin , le
 prit par les jambes , & le jeta
 dans la cuve , où il fut étouffé.

Xénophon nous apprend que
 Timbron assiégeant la ville de
 Larisse , surnommée l'Égyptien-
 ne , & cette ville faisant une
 bonne résistance , les Éphores
 lui firent lever le siege. Elle
 étoit nommée Égyptienne , par-
 ce que ce fut une des villes que
 Cyrus l'ancien donna à des
 Égyptiens , qui étant venus
 pour les intérêts du Roi d'As-
 syrie , passerent au service de
 son vainqueur , après la batail-
 le. » Cyrus leur donna des
 » villes dans le haut país , dit
 » Xénophon , lesquelles pour
 » cette raison ont été appel-
 » lées les villes des Égyptiens.
 » Il leur donna entr'autres La-

» risse & Cyllène , dans le voi-
 » sinage de Cumes , près de
 » la mer ; & toutes ces villes
 » sont encore maintenant pos-
 » sédées par leur postérité. »

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα ,
 (a) ville de l'Asie mineure ,
 surnommée Phriconis ; étoit si-
 tuée sur le fleuve Hermus , aux
 confins de l'Éolide & de l'io-
 nie , au couchant & au-dessus
 de Magnésie du mont Sipyle , &
 dans le voisinage de Cumes.
Voyez l'article précédent.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα ,
 (b) ville de l'Asie mineure , si-
 tuée dans le territoire d'Éphèse ,
 sur le bord & dans la plaine du
 Caystre. Strabon dit qu'il y avoit
 eu un temple d'Apollon Laris-
 séen ; que la ville étoit plus
 voisine du Tmolus que d'Éphèse ,
 dont elle étoit éloignée de cent
 quatre-vingts stades , & qu'on
 pouvoit à cause de cela l'attri-
 buer aux Méoniens , appelés
 depuis Lydiens.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα ,
 (c) autre ville de l'Asie mi-
 neure , située dans la Troade ,
 sur le bord de la mer , entre
 Colones & le promontoire de
 Lectum. Elle n'étoit pas éloi-
 gnée d'Hamaxitos , selon Stra-
 bon , & on pouvoit la voir de
 Troie , dont elle n'étoit distan-
 te que de deux cens stades.

LARISSE, *Larissa*, Λάρισσα ,
 (d) autre ville de l'Asie mi-
 neur , dans la Carie ; car , c'est
 ainsi que nous lisons avec Paul-

(a) Strab. p. 440. Plin. T. I. p. 280.
 Vell. Pat. L. I. c. 4.

(b) Strab. p. 440 , 620.

(c) Strab. p. 440 , 604 , 620. Plin. T.
 I. p. 281.

(d) Strab. p. 440.

mier dans Strabon , ἐν τῇ Κορυθαίᾳ de pour ἐν τῇ Ἀττικῇ , dans l'Attique. On a très-bien remarqué que l'Attique étant si parfaitement connue , que l'on sçait jusqu'aux noms de ses moindres villages , il seroit étonnant qu'il y eût eu une Larisse , qui auroit échappé à tous les Grecs , & dont il n'y auroit eu que le seul Strabon , auteur Asiatique , qui écrivoit à Rome , qui eût fait mention. Strabon lui-même n'en dit pas un mot dans sa description de l'Attique. Cependant , cette faute a été copiée par Étienne de Byzance , & c'est une preuve qu'elle est ancienne.

LARISSE , *Larissa* , Λάρισα , (a) ville de Syrie , à distance à peu près égale entre Apamée & Épiphanie. Ptolémée la met dans la Cassiotide ; & Strabon faisant mention des villes placées aux environs d'Apamée , nomme Larisse la première. Plin la désigne par le nom de ses habitans , qu'il appelle *Larissæi*. Elle étoit épiscopale ; & Léontius son évêque , qui assista au concile de Nicée , est nommé entre les Prélats de la Célésyrie. Antonin , qui la place sur la route d'Antioche à Emèse , entre Apamée & Épiphanie , la met à seize mille pas de ces deux villes.

LARISSE , *Larissa* , Λάρισα ,

(a) Strab. pag. 752. Ptolem. L. V. c. 25. Plin. T. I. p. 267.

(b) Xenoph. p. 308.

(c) Plin. T. I. p. 340.

(b) ville d'Assyrie , sur le Tigre. Xénophon , dans sa retraite des dix milles , dit : » Ils » arriverent au bord du Tigre , » près d'une grande ville déserte , nommée Larisse , qui » avoit été habitée autrefois par les Medes. Elle avoit deux » lieues de tour , avec un mur » de cent pieds de haut , & » vingt-cinq de large , tout » bâti de briques ; mais , le bas » étoit de pierres , jusqu'à vingt » pieds de hauteur. »

LARISSE , *Larissa* , Λάρισα , (c) ville de l'Arabie heureuse. Plin nomme trois villes bâties par les Grecs en ce pays , sçavoir , Aréthuse , Larisse & Chalcis , qui ne subsistoient déjà plus de son tems , ayant été détruites en diverses guerres.

LARISSÉENS , *Larissenses* , *Larissæi* , Λαρισαῖοι , les habitans des villes du nom de Larisse. Voyez Larisse.

LARISSÉNUS , **LARISSÉUS** , **LARISSIUS** , *Larissenus* , *Larissæus* , *Larissius* , Λαρισηνός , Λαρισαῖος , Λαρισιος (d) surnom de Jupiter & d'Apollon , pris du culte qu'on leur rendoit dans quelque une des villes du nom de Larisse.

LARISSUS , *Larissus* , (e) Ἀρικός , fleuve du Péloponnèse , qui séparoit l'Achaïe d'avec l'Élide , comme l'assurent Pausanias & Tite-Live. On lit dans celui-ci : » Étant partis

(d) Strab. p. 440 , 620.

(e) Strab. p. 387. Paus. p. 395 , 429 , 534. Tit. Liv. L. XXVII. c. 31. Plut. T. I. p. 360.

» de Dyme, & ayant uni leurs
 » troupes, ils passerent le fleu-
 » ve de Larissus, qui sépare le
 » territoire des Éléens de celui
 » de Dyme. « Pausanias dit,
 » parlant des Achéens : » Ces
 » peuples sont séparés des
 » Éléens par le fleuve Laris-
 » sus, sur le bord duquel on
 » voit un temple de Minerve
 » dite Larissée. A quatre cens
 » stades plus loin est Dyme. «
 Sur quoi l'on remarquera qu'il
 y a ici une faute de Copiste qui
 a mis un nombre de stades pour
 un autre. Dyme n'étoit pas si
 loin du fleuve Larissus, comme
 on le peut voir dans les nou-
 velles cartes. D'ailleurs, Pau-
 sanias n'auroit pas manqué de
 trouver dans un si long espace
 quelque chose qui eût mérité
 d'entrer dans sa narration.

Nous observerons que les
 auteurs Latins lisent Larissus,
 mais que les auteurs Grecs ne
 mettent qu'une s, Λάρισς, *Lar-
 isus*.

LARIUS LACUS, (a) lac
 d'Italie, aujourd'hui Lado di
 Côme, dans la partie septen-
 trionale du Milanez. Depuis la
 ville de Côme, dont il prend
 son nom moderne, & qui est à
 son extrémité méridionale, il
 s'étend vers le nord l'espace de
 trente milles jusqu'à Sommo
 Lago; mais, d'occident en
 orient, il n'a pas plus de qua-
 tre à cinq milles de large, à
 cause des montagnes qui le res-

(a) Virg. Georg. L. II. v. 159.

(b) Strab. p. 227.

(c) Juven. Satyr. 2. v. 36. & seq.

serrent. Il reçoit les eaux de
 l'Adda sur les frontières de la
 Valteline, & la quitte près de
 Lecco. Les lieux les plus re-
 marquables qui sont sur ses
 bords, sont Côme, Lecco, Gra-
 vedona & Fuentes.

LAROLUM, *Larolum*, (b)
 Λάρολον, ville d'Italie sur la voie
 Flaminia, assez près de Narni.
 Strabon fait mention de cette
 ville.

LARONIA, *Laronia*, (c)
 fameuse courtisane, dont parle
 Juvénal.

LARONIUS, *Laronius*, (d)
 officier d'Agrippa. Celui-ci,
 s'étant emparé de Tyndarium,
 fit partir delà Laronius, à la
 tête de trois légions, avec ordre
 de faire toute la diligence pos-
 sible, pour tirer L. Cornificius
 d'un péril qui étoit très-pres-
 sant.

LARRONS, *Latrones*;
 c'étoient originairement des
 braves, qu'on engageoit par
 argent; ceux qui les avoient
 engagés, les tenoient à leurs
 côtés; delà ils furent appelés
Laterones & par ellipse *Latrones*.
 Mais, la corruption se mit bien-
 tôt dans ces troupes; ils pille-
 rent, ils volèrent, & *Latro* se
 dit pour voleur de grand che-
 min. Il y en avoit beaucoup du
 tems de Jesus-Christ; ils avoient
 leur retraite dans les rochers
 de la Trachonitide, d'où Héro-
 de eut beaucoup de peine à les
 déloger. Les environs de Rome

(d) Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. p.
 371, 372.

en étoient aussi infectés. On appelloit *Latrones* ceux qui attaquoient les passans avec des armes, *grassatores* ceux qui ne se servoient que de leurs poings. Voyez *Latro*.

LARTIDIUS, *Lartidius*, (a) dont Cicéron fait mention dans une de ses lettres à T. Pomponius Atticus.

LARTIUS [Sp.], *Sp. Lartius*, (b) n'étoit pas moins illustre par sa naissance, que par ses beaux exploits. L'an de Rome 246, & 506 avant Jesus-Christ, les Étrusques étant venus attaquer les Romains, les obligèrent de se renfermer dans leurs murs. Les soldats, à qui on avoit confié la garde du pont bâti sur pilotis, voyant les ennemis fondre en foule sur la ville, prirent ouvertement la fuite. Il n'y eut que Sp. Lartius & T. Herminius qui eurent le courage de tenir ferme avec Horatius Coclès.

Sp. Lartius fut élevé au consulat deux ans après, & on lui donna pour collègue T. Herminius.

LARTIUS [T.], *T. Lartius*, (c) fut créé Consul avec Postumius Cominius, l'an de Rome 253, & 499 avant Jesus-Christ. Pendant leur Consulat, comme de jeunes Sabins, que la célébration des jeux avoient attirés à Rome, tâchoient d'enlever

quelques courtisannes, des Romains s'opposèrent à cette violence. Les deux partis en vinrent sur le champ aux menaces, & des menaces, aux coups; en sorte qu'une cause si légère fut sur le point de soulever toute la nation des Sabins. Trois ans après, T. Lartius fut créé de nouveau Consul, & il eut pour collègue Q. Cloélius.

Il se mit bientôt en campagne pour terminer la guerre qu'on avoit contre les Fidénates depuis quelques années, avec une armée bien équipée de tout ce qui étoit nécessaire pour un siège. Ils étoient déjà accablés par la longueur de cette guerre, & manquoient de tout. Cependant, le Consul ne cessoit de les harceler par de fréquentes attaques. Il creusoit sous les fondemens de leurs murailles; il faisoit des levées de terre, il approchoit ses machines, & pressoit le siège jour & nuit sans aucun relâche, dans l'espérance de prendre bientôt la ville d'assaut. Les assiégés ne soutenoient la guerre que dans l'attente de quelque secours de la part des Latins. Mais, ces peuples ne pouvoient alors les secourir; les troupes de toute la nation n'étoient pas encore rassemblées; & d'ailleurs, il n'y avoit aucune ville qui fût assez puissante par elle-même

(a) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. VII. Epist. 1.

(b) Tit. Liv. L. II. c. 10, 11, 18. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 220.

(c) Tit. Liv. L. II. c. 18, 21. Dionys.

Halicarnas. L. V. c. 10, 13, 14. Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 224. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 363. & suiv.

pour faire lever le siege.

Les Fidénates avoient beau députer vers les Magistrats des villes Latines ; ceux-ci promettoient toujours d'envoyer promptement des renforts, mais l'effet ne répondoit pas aux promesses , & ces secours ne se terminoient qu'à des paroles. Malgré ce délai , les Fidénates ne perdirent pas toute espérance de recevoir du secours des Latins ; & quoique pressés par la famine qui faisoit périr beaucoup de monde , ils tinrent bon contre tous les maux dont ils étoient accablés , dans l'espérance que les villes Latines exécuteroient leurs promesses. Enfin , se voyant réduits à la dernière misère , ils envoyèrent demander au Consul une treve de quelques jours , comme pour délibérer pendant ce tems-là à quelles conditions ils pourroient faire la paix avec les Romains ; mais , dans le fond , c'étoit bien moins pour délibérer là-dessus qu'ils demandoient une suspension d'armes , que pour avoir le tems de faire venir des secours , comme on l'apprit par quelques-uns des déserteurs qui venoient d'arriver au camp des assiégeans. La nuit précédente , ils avoient envoyé en ambassade les principaux de leurs citoyens qui avoient le plus de crédit dans les villes Latines , pour implorer leur assistance. T. Largius répondit aux envoyés qui étoient venus demander une treve , qu'il falloit mettre bas les armes & ouvrir leurs portes avant qu'il

leur donnât audience , que sans cela il ne leur accorderoit ni paix ni suspension d'armes , & qu'ils devoient s'attendre qu'on les traiteroit avec toute la rigueur possible & sans miséricorde. D'un autre côté , il observa avec soin les ambassadeurs qu'ils avoient envoyés aux Latins , il détacha des troupes pour se saisir de toutes les avenues , afin de les empêcher de rentrer dans la ville. Par ce moyen , les assiégés perdirent toute espérance de recevoir du secours de leurs alliés. Ils se virent contraints d'avoir recours à la clémence du vainqueur , & résolurent , dans une assemblée , de recevoir la paix aux conditions qu'il voudroit leur imposer.

Les Généraux de ce tems-là , dit Denys d'Halicarnasse , avoient des mœurs si douces & si éloignées de la fierté tyrannique si commune dans ceux de notre siècle , dont la plupart se laissent enfler d'orgueil par la grandeur de leur puissance , que le Consul ayant pris la ville par capitulation , ne voulut rien régler par lui-même. Il se contenta d'ordonner aux Fidénates de mettre bas les armes ; & après avoir mis une garnison dans la citadelle , il s'en retourna à Rome. Dès qu'il y fut arrivé , il assembla le Sénat , & lui laissa à décider sur les traitemens qu'on devoit faire aux vaincus. Les Sénateurs , charmés de l'honneur qu'il leur faisoit , ordonnerent que les principaux des Fidénates qui étoient

auteurs de la révolte , & que le Consul auroit dénoncés comme tels , seroient battus de verges & qu'on leur couperoit la tête. A l'égard des autres , ils lui laissèrent plein pouvoir d'en user comme bon lui sembleroit. T. Largius , maître absolu d'en disposer , fit mourir devant tout le monde un très-petit nombre de Fidémates accusés par ceux du parti contraire , & confisqua leurs biens au profit du public. Pour les autres , il se contenta de prendre la moitié de leurs terres , qui furent distribuées à la garnison Romaine qu'il avoit mise dans Fidenes pour garder la citadelle. A cela près , il leur laissa à tous la liberté de demeurer dans leur ville comme auparavant & de jouir de leurs biens. Ensuite, il s'en retourna à Rome avec son armée.

Aussi-tôt que les Latins eurent reçu la nouvelle de la réduction de Fidenes , ils convoquèrent une assemblée générale de la nation , où la guerre contre les Romains fut résolue. Ceux-ci de leur côté se préparèrent à se défendre. Mais , tandis qu'on commençoit à lever des soldats , il survint des difficultés qui causèrent beaucoup d'embarras. Tout le peuple ne se portoit pas à cette guerre avec la même ardeur. Les pauvres , sur-tout ceux qui n'étoient pas en état de payer leurs dettes , & ils faisoient le plus grand nombre , refusoient de prendre les armes , & ne vouloient se prêter à rien de ce que vou-

loient les Patriciens , à moins que le Sénat ne fît une ordonnance pour l'abolition de leurs dettes. Il s'en trouvoit même quelques-uns qui menaçoient de quitter Rome , & qui s'exhortoient les uns les autres à ne pas demeurer plus long-tems dans une ville où ils n'étoient payés de leurs services que par les plus mauvais traitemens.

D'abord, les Patriciens tâchèrent d'apaiser les esprits , & de les ramener à la raison. Mais , comme ils ne gagnoient rien par leurs exhortations , il fallut assembler le Sénat pour délibérer sur les moyens d'empêcher le tumulte dont la ville étoit menacée. Jamais délibération ne fut plus importante , ni plus difficile à conduire. Les sentimens furent partagés parmi les Sénateurs , quelques-uns portés naturellement à la douceur , & moins riches que beaucoup d'autres , étoient d'avis qu'on se relâchât en faveur des pauvres. Ils croyoient qu'en leur remettant leurs dettes , c'étoit acheter à peu de frais la bienveillance des citoyens ; & que les grands biens qui en reviendroient au public & aux particuliers , dédommageroient avantageusement d'une perte si légère. On proposa encore plusieurs avis ; celui qui l'emporta fut , que le Sénat ne prononceroit sur le fond des contestations présentes que quand la guerre seroit heureusement terminée ; qu'alors les Consuls rapporteroient de nou-

veau cette affaire au Sénat, & qu'en attendant on accorderoit une surseance pour toutes sortes de dettes. Cette ordonnance ne satisfit point le peuple, & n'appaisa point le tumulte. Les pauvres, amis de la franchise & de la simplicité, se défioient de ces détours, où ils croyoient reconnoître un dessein de les abuser; & comme ils ne comptoient point du tout sur la bonne foi du Sénat, ils étoient persuadés qu'il ne cherchoit qu'à les tromper par ces artificieux délais.

Le Sénat se trouva dans un grand embarras. Les Latins, nation puissante & aguerrie, se préparoient à entrer en campagne. Le peuple paroissoit déterminé à ne point prendre les armes. Les Sénateurs n'avoient pas assez d'autorité pour se faire obéir, & n'osoient pas employer les châtimens contre les réfractaires, parce que la loi portée par Valérius Publicola leur donnoit le pouvoir d'appeller au peuple de toutes les ordonnances des Consuls. Le plus sûr moyen de rendre au Sénat son ancienne autorité, eût été d'abroger cette loi; mais, c'est ce qui n'étoit pas possible. Pour prévenir l'opposition que le peuple n'auroit pas manqué de faire, si l'on en fût venu à attaquer ouvertement ses privilèges, le Sénat résolut d'introduire dans la République un Magistrat dont la puissance fût Monarchique, & supérieure à toutes les loix, mais d'une

courte durée. Pour cela, il fit un décret artificieux dans lequel il trompa les gens du peuple, & abolit, sans qu'ils s'en aperçussent, la loi qui favorisoit leur liberté. Il étoit conçu en ces termes : *Que Lartius & Clælius, qui étoient alors Consuls, se démettoient de leurs pouvoirs, & à leur exemple tous ceux qui avoient quelque administration publique; qu'il n'y auroit qu'un seul Magistrat; qu'il seroit choisi par le Sénat, & confirmé par la voix du peuple, & que son pouvoir ne s'étendrait pas au-delà de six mois.* Le peuple, qui ne comprit pas toutes les conséquences de ce nouveau décret, y souscrivit sans peine; & quoiqu'une charge de cette nature passât les bornes & les regles ordinaires, il laissa au Sénat le soin de choisir un sujet propre à la remplir.

Ce nouvel établissement fut d'une grande utilité pour le bien des affaires, & offroit toujours une ressource présente & efficace, soit contre les entreprises séditieuses du peuple, soit dans les grands dangers de l'État, de la part des ennemis. Il eut de funestes suites dans les derniers tems de la République; mais, de quoi n'abuse-t-on pas?

Il s'agissoit ici de choisir un chef capable de soutenir lui seul tout le poids du Gouvernement. Dans les conjonctures où se trouvoit la République, il falloit de rares qualités en celui qui en devenoit le maître absolu. On avoit besoin d'un

homme de tête & de résolution, qui eût une grande expérience dans le métier de la guerre, & une modération à l'épreuve des égaremens où jette souvent la plénitude de l'autorité. On demandoit sur-tout un Général qui sçût maintenir la discipline dans sa vigueur, & qui eût la fermeté de se faire obéir des séditieux. On croyoit voir toutes ces qualités dans T. Lartius, & son Collegue ne manquoit pas non plus de mérite. Le Sénat ordonna que l'un des deux Consuls nommeroit le nouveau Magistrat, ce qui fut toujours observé dans la suite; &, en conséquence d'une seconde délibération, que dans la conjoncture présente il nommeroit son Collegue. Les Consuls, revêtus du pouvoir de décider entr'eux qui d'eux étoit le plus digne de la souveraine Magistrature, tinrent une conduite bien supérieure à la façon ordinaire de penser & d'agir des hommes, & qui devint l'objet de l'admiration publique. Ni l'un ni l'autre ne voulut consentir à croire qu'il méritât la préférence sur son Collegue. Tout le jour se passa à se donner mutuellement l'un à l'autre leur voix pour la charge, sans qu'aucun voulût l'accepter. L'assemblée étant congédiée, les pères & les amis des deux Consuls, & les Sénateurs les plus respectables, se rendirent chez T. Lartius, & y restèrent jusqu'à la nuit, le conjurant de ne point mettre d'obstacle aux vœux du public. Vaincu par

leurs vives remontrances, il consentit enfin que son Collegue le nommât Dictateur. Car, ce fut le nom que l'on donna à ce souverain Magistrat, ou du moins c'est le nom le plus célèbre & le plus usité. Le vrai nom étoit, à ce qu'il paroît, *Magister populi*.

T. Lartius fut le premier Romain depuis les Consuls, qui fut chargé seul du gouvernement de la République avec une puissance sans bornes pour décider de la guerre ou de la paix, & pour prononcer sans appel sur toutes les autres affaires. Dès qu'il eut été nommé Dictateur, il choisit pour Général de la cavalerie Sp. Cassius, qui avoit été Consul l'an de Rome 252. Ce Magistrat étoit appelé *Magister equitum*; nom relatif à celui de *Magister populi*. Il étoit le Lieutenant du Dictateur, mais soumis à ses ordres comme le reste des citoyens, & redoutant comme les autres les haches & les faisceaux du souverain Magistrat.

T. Lartius jugea à propos de donner une haute idée de la charge dont on l'avoit revêtu, & de l'autorité absolue qui y étoit attachée. Il fit reprendre aux Licteurs les haches qui étoient jointes aux faisceaux du tems des Rois, & que Valérius Publicola avoit fait ôter pendant son Consulat pour rendre plus populaire la nouvelle forme de gouvernement. Il en doubla le nombre, & voulut que vingt-quatre Licteurs marchassent devant

lui avec ces marques d'autorité , plutôt pour jeter la terreur parmi les séditieux , que dans le dessein d'en faire usage. Cet appareil formidable produisit l'effet qu'il en avoit attendu. Le peuple , saisi de frayeur à la vue de ces faisceaux & de ces haches portés devant le Dictateur , devint tout autrement docile & soumis qu'il ne l'avoit été jusques-là. Il n'étoit plus dans le même cas que sous le gouvernement des Consuls , où il étoit permis à tout citoyen de s'appuyer de l'un de ces Magistrats contre son Collegue , & d'appeller de leurs décrets communs au jugement du peuple. Ici il ne restoit de ressource que dans une prompte obéissance.

Après avoir imprimé le respect & la crainte aux plus turbulens par la majesté de ce cortège tout semblable à celui des Rois , il fit faire le dénombrement des citoyens , conformément à l'ordre établi par Serv. Tullius , & renouvelé par les premiers Consuls. Le nombre des citoyens au-dessus de l'âge de seize ans se trouva de cent cinquante mille sept cens hommes.

Le dénombrement fait , il sépara les vieillards de ceux qui étoient en état de porter les armes ; & il forma de ceux-ci quatre corps d'armée , infanterie & cavalerie. Il se réserva le premier l'élite & la fleur des troupes. Il permit à Q. Cloélius , qui avoit été son collègue , de choisir celui d'entre les trois

autres qu'il voudroit commander. Il donna le troisiéme à Sp. Cassius général de la cavalerie. Il mit à la tête du dernier Sp. Lartius son frere , pour demeurer avec les vieillards à la défense de la ville.

Quand tout fut disposé pour la guerre , il entra en campagne , & plaça ses trois corps d'armée aux passages par où il croyoit que les Latins pourroient entrer sur le territoire des Romains.

Persuadé que c'étoit le devoir d'un habile Général , non-seulement de se fortifier lui-même , mais encore d'affoiblir les ennemis , & de tendre à terminer les guerres sans combat quand il le peut faire , ou en répandant le moins de sang qu'il est possible , T. Lartius crut qu'il valoit mieux terminer celle-ci par la voie de la négociation que par celle des armes. Il députa secrètement des hommes de confiance aux plus considérables d'entre les Latins , pour les faire entrer dans des vues pacifiques. En même-tems , il envoya des ambassadeurs dans toutes les villes pour traiter ouvertement de la paix. Par cette conduite , il commença à calmer les esprits ; & la douceur dont il usa bientôt après , lui gagna entièrement l'amitié des peuples , & leur fit naître de l'éloignement pour les chefs qui les portoient à prendre les armes.

Mamilius & Sextus , que les Latins avoient établis Généra-

liffimes de leurs troupes, avoient marqué le rendez-vous général à Tusculum, pour marcher de-là vers Rome. Mais, comme ils différoient long-tems à se mettre en mouvement, soit qu'ils attendissent des secours de quelques peuples lents à fournir leur contingent, soit que les présages & les auspices ne fussent pas favorables, une partie de l'armée se détacha & vint faire le dégât sur les terres des Romains. T. Lartius, qui en fut averti, commanda Q. Cloélius avec l'élite de la cavalerie & de l'infanterie légère. Celui-ci étant tombé sur les ennemis, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, les fit prisonniers, excepté un très-petit nombre des plus braves qui furent tués en faisant quelque résistance. Q. Cloélius les conduisit au Dictateur, qui les reçut avec beaucoup de marques de bienveillance. Il fit panser les blessés, & sans exiger de rançon il les renvoya tous à Tusculum, avec une ambassade composée des plus illustres Romains, qui firent si bien par leurs sollicitations, que l'armée des Latins se retira, & que la nation conclut une treve d'un an.

La campagne ainsi terminée, le Dictateur ramena son armée à Rome, & avant que le tems de sa Magistrature fût expiré, il nomma des Consuls, & se

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 493. T. V. p. 163, 164.

(b) Levit. c. 11. v. 16.

(c) Paus. p. 576.

démit de ses pouvoirs, sans avoir exercé aucune violence, aucune rigueur sur quelque citoyen Romain que ce pût être.

LARTIUS [Sp.], *Sp. Lartius*, frere du précédent, sous les ordres duquel il servit.

LARVES, *Larvæ*; (a) c'étoient dans le sentiment des Romains, les ames des méchans, qui erroient çà & là, pour effrayer & épouvanter les vivans. *Larva* signifie proprement un masque; & comme autrefois on les faisoit si grotesques, qu'ils épouvantoient les enfans, on s'est servi de ce nom pour désigner les mauvais génies, que l'on croyoit capables de nuire aux hommes. On les appelloit autrement Lémures. Voyez Lémures.

LARUNDA, *Larunda*, la même que Lara. Voyez Lara.

LARUS, *Larus*, (b) oiseau impur, selon le Lévitique. Il est semblable à peu près à un pigeon.

LARYMNA, *Larymna*, (c) *Λαρυμνα*, fille de Cynus, donna son nom à la ville de Larymne.

LARYMNE, *Larymna*, (d) *Λαρυμνα*, ville de Grece, dans la Béotie, étoit située sur le bord de la mer. On croit que cette ville avoit pris son nom de Larymna, fille de Cynus. Elle étoit anciennement de la dépendance d'Opunte; mais, les Thébains étant parvenus à

(d) Paus. p. 576. Strab. p. 405, 406. Pomp. Mel. pag. 113. Plin. T. I. p. 198. Plut. T. I. p. 468.

un haut degré de gloire & de puissance, elle se soumit d'elle-même aux Béotiens. On y voyoit un temple de Bacchus, où le Dieu étoit représenté de bout. Près de la ville étoit un lac qui avoit cela de particulier, que ses rives même étoient d'une profondeur extraordinaire; & au-dessus c'étoient des montagnes couvertes de bois, où l'on trouvoit quantité de sangliers.

La ville de Larymne étoit sur les confins de la Locride & de la Béotie; c'est ce qui a trompé Strabon, qui, ne réfléchissant pas assez sur le changement de domination, que cette situation favorisoit, a cru qu'il y avoit deux villes du même nom au bord de la mer, l'une dans la Locride & l'autre dans la Béotie. Cependant, il y en avoit deux; mais, l'une étoit dans les terres auprès du lac Copais, & l'autre au bord de la mer. M. de l'Isle les a très-bien marquées dans sa carte de la Grece.

LARYMNE, *Larymna*, (a) *Λαρυμνα*, ville de l'Asie mineure, dans la Carie, selon Plin & Pomponius Méla.

LARYSIUS [le Mont], (b) *Mons Larysius*, *Ὀρος Λαρυσιου*, montagne du Péloponnèse, dans la Laconie. » La plaine » de Migonium, dit Pausanias, » est dominée par une hauteur » que l'on nomme le mont La- » rysius, & qui est consacrée

» à Bacchus, en l'honneur de
» qui chaque année on célèbre
» une fête au commencement
» du printems. On raconte plu-
» sieurs merveilles de cette
» fête, entr'autres celle-ci,
» que l'on y voyoit toujours une
» grappe de raisin mûr. «

LAS, *Las*, *Λᾶς*, (c) ville du Péloponnèse, dans la Laconie, située à dix stades de la mer & à quarante de Gythium. Elle étoit placée entre trois montagnes, le mont Ilion, le mont Asia & le mont Cnacadius. Anciennement, elle étoit bâtie sur le sommet du mont Asia. On voyoit encore, du tems de Pausanias, les ruines de l'ancienne ville, & devant les murs une statue d'Hercule avec un trophée érigé à l'occasion de la défaite des Macédoniens; c'étoit une partie des troupes de Philippe, lorsqu'il fit une irruption dans la Laconie. Ces Macédoniens s'étant détachés du gros de l'armée ravagèrent toute la côte maritime, mais ils furent enveloppés & taillés en pièces. Au milieu des ruines de l'ancienne ville, on voyoit un temple de Minerve surnommée Asia. Les Lacédémoniens disoient que ce furent Castor & Pollux qui le bâtirent en action de grâces de ce qu'ils étoient heureusement revenus de leur expédition de la Colchide, & ils ajoutaient qu'il y avoit à Colchos même un temple de

(a) Plin. T. I. p. 274. Pomp. Mel. p. 76.

(b) Paus. p. 205.

(c) Paus. pag. 204, 210. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 30. Ptolem. L. III. c. 16. Strab. p. 364.

Minerve Asia. Pour moi, dit **Paufanias**, je sçais fort bien que les fils de **Tyndare** s'embarquerent avec **Jason** pour **Colchos**; mais que **Minerve Asia** fut honorée dans la **Colchide**, j'ai peine à le croire, & je ne le rapporte que sur la foi des **Lacédémoniens**. Auprès de la ville neuve, il y avoit une fontaine qu'on appelloit la fontaine **Kanaco** à cause de la couleur de son eau; à deux pas delà étoit un lieu d'exercice où l'on voyoit une statue de **Mercury** fort ancienne.

Cette ville étoit une des dix-huit qu'occupoient les **Éleuthérolacons**. **Strabon** dit que les **Dioscures** ayant pris la ville de **Las** en furent appelés *Laperses*, comme qui diroit ceux qui ont pris ou ruiné la ville de **Las**.

LASIE, *Lasia*, *Λασία*, (a) île de l'**Asie mineure**, sur les côtes de la **Lycie**.

LASIE, *Lasie*, *Λασία*, (b) île de la mer **Égée**, sur les côtes du **Péloponnèse**, vis-à-vis **Troëzene**.

Callimaque dit que **Lasie** étoit aussi l'un des noms de l'île d'**Andros**, au rapport de **Pline**. C'est moins un nom, à proprement parler, qu'une épithète qui signifie hérissée. Ce surnom avoit aussi été donné à l'île de **Lesbos**.

LASION, *Lasion*, *Λάσιον*, ville du **Péloponnèse**, que d'au-

(a) **Plin.** T. I. p. 285.

(b) **Plin.** T. I. p. 208, 211, 287.

(c) **Pauf.** p. 386.

tres nomment **Lassion**. Voyez **Lassion**.

Saint Épiphané met dans l'île de **Crete** une montagne du nom de **Lasion**, où l'on montrait le tombeau de **Jupiter**.

LASIONÉENS, *Lasionenses*, *Λάσιωνες*; les habitans de **Lasion**. Voyez **Lasion**.

LASIUS, *Lasius*, *Λάσιος*, (c) un de ceux dont **Ænomaüs** triompha, pour avoir **Hippodamie**.

LASONIENS, *Lasonii*, *Λάσωνιοι*, peuple. Voyez **Cabélées**.

LASOS, *Lasos*, (d) ville de l'île de **Crete** dans les terres, selon **Pline**; il est le seul qui en ait parlé.

LASSION, *Lassion*, *Λάσιον*, (e) forteresse du **Péloponnèse**, selon **Diodore de Sicile**. **Xénophon**, qui en fait aussi mention la nomme **Lasion**, & les habitans **Lasionéens**. Voici ce que **Diodore de Sicile** nous apprend de cette forteresse.

» Les bannis d'**Arcadie**, par-
 » tant de l'**Élide** où ils s'étoient
 » réfugiés, se saisirent d'un fort
 » de la **Triphylie** qu'on appelle
 » **Lassion**. Les habitans de l'**Arca-**
 » die & de l'**Élide** se disputoient
 » depuis long-tems cette place,
 » & la possédoient tour à tour
 » suivant le degré de puissance
 » où ils se trouvoient successive-
 » ment. Elle étoit alors entre
 » les mains des **Arcadiens**; & les

(d) **Plin.** T. I. p. 209.

(e) **Diod. Sicul.** pag. 497. **Xenoph.**

pag. 492, 515, 635.

» Éléens la leur enleverent sous
 » prétexte de la justice qu'ils
 » vouloient faire rendre aux
 » bannis de l'Arcadie. Les Ar-
 » cadiens en colere envoyerent
 » d'abord des députés qui re-
 » demanderent Laffion. Sur le
 » refus qui leur fut fait de la
 » leur rendre, ils eurent re-
 » cours aux Athéniens, & avec
 » les troupes que ceux-ci leur
 » prêterent, ils se mirent en
 » marche du côté de la cita-
 » delle. Comme les Arcadiens
 » ainsi soutenus se trouverent
 » les plus forts, les Éléens fu-
 » rent battus & perdirent, en
 » cette rencontre, plus de deux
 » cens hommes. Ce fut-là le
 » commencement d'une animo-
 » sité & d'une guerre plus con-
 » sidérables entre les deux peu-
 » ples. «

LASTHENE, *Lasthenes*, (a)
 Λασθένης, un des premiers d'O-
 lynthe, étoit actuellement en
 charge, lorsque Philippe vint
 assiéger cette place, l'an 348
 avant Jesus-Christ. Lasthene,
 au lieu de défendre sa patrie,
 comme toutes sortes de raisons
 devoient l'y engager, la trahit
 de concert avec Euthycrate.
 Philippe, étant donc entré par
 la breche que ses largesses
 avoient faite, saccage cette
 malheureuse ville, enchaîne une
 partie des habitans, vend l'au-
 tre, & ne distingue les traîtres
 que par le souverain mépris

qu'il leur témoigne. Philippe
 aimoit la trahison, & n'aimoit
 pas les traîtres. Et quelle foi
 peut-on avoir à des gens qui
 en manquent pour leur patrie ?
 Tout, jusqu'au simple soldat de
 l'armée Macédonienne, fit hon-
 te à Euthycrate & à Lasthene
 de leur perfidie. Ils en deman-
 derent justice à Philippe, qui
 les paya de cette ironie plus
 sanglante que l'injure même :
*Ne prenez pas garde à ce que
 disent des hommes grossiers, qui
 nomment chaque chose par son
 nom.*

LASTHENE, *Lasthenes*, (b)
 Λασθένης, de l'isle de Crete,
 étoit un homme fort puissant
 dans sa patrie. Il reçut chez lui
 Démétrius Nicanor, fils de Dé-
 métrios Soter, & lui fournit
 quelques compagnies de Cré-
 tois, par le secours desquelles il
 remonta sur le trône de Syrie.
 Démétrius Nicanor, pour té-
 moigner à Lasthene sa reconnois-
 sance, lui donna le gouverne-
 ment de la Syrie, & la princi-
 pale autorité dans son Royau-
 me. Il l'appella son pere & son
 parent. Mais, Lasthene étoit un
 homme corrompu & téméraire,
 qui se conduisit si mal, qu'il fit
 bientôt perdre à son maître le
 cœur de ceux qui lui étoient les
 plus nécessaires pour le soutenir
 & le jetta dans des embarras,
 d'où il ne sortit jamais parfaite-
 ment.

(a) Diod. Sicul. p. 538. Plut. T. II. p. 178. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 486, 487.

(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 435. Maccab. L. I. c. 11. v. 31. & seq. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 178, 180. & suiv.

Nous avons une lettre de Démétrius Nicanor à Lasthene. Elle est en faveur des Juifs, & conçue en ces termes : » Le roi » Démétrius à Lasthene son » pere, salut. Nous avons résolu de faire du bien à la nation des Juifs, qui sont nos amis, & qui nous conservent la fidélité qu'ils nous doivent, à cause de la bonne volonté qu'ils ont pour nous. Nous avons donc ordonné que les trois villes, Ramatha, Lidda & Aphéréma qui sont annexées à la Judée du territoire de Samarie, avec toutes leurs dépendances, soient destinées pour les prêtres de Jérusalem ; leur remettant les impositions que le Roi en retiroit chaque année, & ce qui lui en revenoit des fruits de la terre & des arbres. Nous leur remettons aussi dès à présent les autres choses qui nous appartenoient, comme les dixmes & les tributs ; de même les impôts des salines, & les couronnes qu'on nous apportoit. Nous leur donnons toutes ces choses ; & cette concession demeurera ferme dès maintenant & pour toujours. Ayez donc soin de faire faire une copie de cette ordonnance, qu'elle soit donnée à Jonathas, & qu'on l'expose sur la montagne sainte, en un lieu où elle soit vue de tout le monde. «

(a) Vell. Paterc. L. II. c. 34. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 291, 323.

(b) Plin. T. I. p. 140.

LASTHÈNE, *Lasthenes*, (a)

Λαστήνης, un des chefs des Crétois, dans la guerre que ces insulaires soutinrent contre les Romains, l'an 69 avant Jésus-Christ, & les années suivantes. Mais, il fut vaincu en bataille rangée par Q. Métellus, & contraint de se rendre prisonnier. Cet événement est placé sous l'an 67 avant J. C.

LASTIGI, *Lastigi*, (b) ville d'Espagne, dans la Bétique.

LASUS, *Lafus*, Λάσος. (c) ou LASSUS, & non pas Tassus, comme on voit ce nom estropié dans Stobée, naquit à Hermione, ville de l'Achaïe, comme le dit Suidas, ou, pour parler plus précisément, ville du Péloponnèse, au royaume d'Argos. Son pere s'appelloit Charmanide, Symbrinus, Sifymbrinus, ou Chabrinus, selon Diogène Laërce, qui, pour garant de ce dernier nom, cite Aristoxène. Suidas & le Scholiaste d'Aristophane le nomment Charbinus. Erasme dans sa version Latine d'un traité de Plutarque, & Laurent Valle, dans celle d'Hérodote, ont fait Laffus fils d'Hermion, prenant par distraction le nom de son pays pour le nom de son pere. Isaac Tzetzès, dans ses Scholies sur Lycophron, a fait bien pis. Il a trouvé dans ces trois mots Grecs, Λάσος Χαβρίων Ερμιονεύς, qui signifient Laffus, fils de Chabrinus, natif d'Hermione, il y a,

(c) Suid. T. II. p. 12. Athen. p. 455, 624. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 324. & suiv.

dis-je , trouvé trois Poètes différens, qu'il nomme Laffus, Labrinès, & Hermionéus, en défigurant la seconde dénomination. André Schott, dans ses notes sur la Chrestomathie de Proclus, a fait la même bévue en deux endroits, où il allègue les trois poètes, Laffus, Labrinès, & Hermionéus, dont les deux derniers comme on voit sont purement imaginaires.

Lafus florissoit dans la 58.^e Olympiade, selon l'anonyme à qui nous devons le Catalogue des Olympioniques, & qui place ce musicien Poète sous l'Archontat d'Erxiclide. Suidas est d'accord avec l'anonyme & avec le Scholiaste d'Aristophane, sur l'Olympiade; car, il est visible qu'il y a faute dans le texte de ce Lexicographe, où, comme l'ont remarqué divers Critiques, il faut lire 58, & non pas 8 [νί, & non pas υ',] sans qu'il soit besoin d'y substituer un 6 [70], comme l'a cru Bouillaud. Suidas ajoute, avec le Scholiaste, que Lafus étoit contemporain de Darius, fils d'Hystaspe, roi de Perse, que la Chronique d'Eusebe range dans la 64.^e Olympiade; & ce synchronisme se justifie par Hérodote. On ne sçait sur l'autorité de qui le Gyraldi place Lafus dans la LXXX.^e Olympiade.

L'Anonyme, & les deux Grammairiens déjà cités, conviennent encore que Lafus mérita d'être mis au nombre des sept Sages, parmi lesquels on lui faisoit oc-

cuper la place de Périandre; ce qui est confirmé par Diogène Laërce. De plus, ils témoignent unanimement qu'il fut le premier qui écrivit sur la Musique, c'est-à-dire, qui en traita dogmatiquement. Il ne s'en tint pas à la seule théorie, & il se rendit excellent dans la pratique de cet art, qui embrassoit alors la poésie & toutes ses dépendances. Il fut donc grand poète Dithyrambique, s'il ne fut pas l'inventeur du Dithyrambe, comme le dit Saint Clément d'Alexandrie; & il introduisit des premiers cette sorte de poème dans les jeux publics, où l'on décerna des prix pour ceux qui primeroient en ce genre. Il établit aussi des conférences ou des disputes qui se faisoient publiquement sans doute, sur des sujets scientifiques, tels que la Philosophie, la Poésie, les Mathématiques, & sur-tout la Musique, tant spéculative que pratique. S'il ne fut pas le premier auteur des chœurs ou danses en rond, dont on fait Arion l'inventeur, du moins les perfectionna-t-il beaucoup, au rapport du Scholiaste d'Aristophane, qui produit ses garans. On appelloit ceux qui composoient la Poésie & la Musique pour ces sortes de danses, *Κυκλωδιδασκάλους*, que le même Scholiaste explique par le mot *Διθυραμβοποιούς*, poètes Dithyrambiques; car, telles étoient la Poésie & la Musique, qui entroient dans ces sortes de danses.

Quant aux autres événements

qui ont pu intéresser Lasus pendant le cours d'une vie assez longue, on n'en sçait que peu de circonstances. On lit dans Hérodote, qu'il fit chasser d'Athènes, par Hipparque, fils de Pisistrate, le poète Onomacrite, qui se mêloit de trouver dans les vers de Musée, des prédictions ou des oracles, pour ceux qui étoient curieux de l'avenir. Lasus ayant découvert la fourberie de ce prétendu devin, qui avoit inséré dans le texte de Musée un oracle, suivant lequel toutes les isles voisines de Lemnos devoient être submergées, en avertit Hipparque, qui exila l'imposteur, auquel il avoit ci-devant donné sa confiance. Lasus, interrogé sur ce qu'il y avoit de plus capable de rendre sage dans la vie, répondit que c'étoit l'expérience. Plutarque nous apprend d'un autre côté, que Lasus invitait un jour le philosophe Xénophane à jouer aux dez, celui-ci s'en défendit; sur quoi le premier le taxant de poltronnerie: *Vous avez raison*, dit Xénophane; *je suis extrêmement poltron, surtout ce qui peut blesser l'honneur & la bienséance*. Cette circonstance ne fait pas à Lasus le même honneur que les deux précédentes; & Bouillaud la trouve peu digne d'un des sept Sages de la Grece.

La bonne opinion, que Lasus avoit de son propre mérite, en fait de musique & de poésie, lui faisoit peu craindre celui des antagonistes les plus redoutables, en

l'un & l'autre genre. C'est ce que l'on peut inférer d'un passage, dans lequel Aristophane, allegue un mot de ce Poète, comme ayant passé en proverbe; & ce mot étoit *ὀλίγον μὲν μέλει*; *peu m'importe, je m'en soucie peu*; expression qu'il avoit employée, lorsqu'il s'étoit trouvé en concurrence avec Simonide, pour quelque prix proposé dans les jeux publics. Voici le passage d'Aristophane: *Λάσος ποτ' ἄντε-δίδασκε καὶ Σιμωνίδης. Εἶπε θ' ὁ Λάσος εἶπεν, ὀλίγον μὲν μέλει*. Ce mot revient à celui d'Hippoclides, qui, après avoir manqué par sa faute le mariage d'Agariste, fille de Clithène, tâcha de s'en consoler, en disant: *Ὁὐ φροντὶς Ἰπποκλείδης. Hippoclides ne s'en soucie pas*; mot qui, dans la suite, devint proverbial.

Athénée a recueilli quelques faits singuliers concernant Lasus; & tel est le tour que joua ce Poète à des pêcheurs. Leur ayant dérobé subtilement un poisson, il le donna en garde à quelqu'un de la compagnie; puis il affirma par serment aux pêcheurs qui lui redemandoient leur poisson, qu'il ne l'avoit point, & qu'il ne connoissoit personne autre qui l'eût pris. Les pêcheurs s'étant adressés ensuite au receleur du larcin, celui-ci instruit d'avance par Lasus, jura qu'il n'avoit point dérobé le poisson, & qu'il ne connoissoit personne autre qui l'eût entre ses mains. Le même Auteur lui attribue encore, par

rapport au poisson, un jeu de mots, qui ne peut se rendre en François, & qui n'est qu'une équivoque assez plate. Il soutenoit que le poisson crud, ἰμὸν, étoit rôti, ὀπτὸν, & voici comme il le prouvoit. Ce que l'on peut ouïr est intelligible, ἀκουστὸν; ce que l'on peut concevoir est concevable, νοητὸν; donc ce que l'on peut voir est visible, ὀπτὸν; & tel est un poisson crud, ce qui roule, comme on voit, sur l'équivoque du mot ὀπτὸν, qui signifie rôti & visible.

Nous n'avons plus maintenant qu'à rendre compte de ce qu'à produit Lasus, tant en Poësie, qu'en Musique. Ses Ouvrages du premier genre, sont presque entièrement perdus, à la réserve d'un très-petit nombre de fragmens.

Athénée parle d'un hymne de ce Poëte, dont la lettre αἶγμα, ou l's, étoit absolument exclue. Cet hymne étoit consacré à Cérès, honorée d'un culte particulier dans la ville d'Hermione; & voici le sens des premiers vers conservés par Athénée, & corrigés par Casaubon: » Je » chante Cérès & sa fille Mé- » libée, [c'est Proserpine], » épouse de Pluton; accom- » modant mes vers au mode » Éolien, rempli de gravi- » té. «

Le même Athénée fait encore mention d'une ode de Lasus, intitulée, *les Centaures*, & remarquable par la même omission de la consonne s,

Quant à ses Dithyrambes, qui étoient l'espèce de poësie où il excelloit, il ne nous en reste qu'un seul vers qui se trouve dans Élien, & dont voici le sens: *Le petit du Lynx s'appelle en Grec Εχύμης*. Lasus, selon le même Auteur, est le premier qui ait donné à Niobé quatorze enfans, sept fils & sept filles. Suivant Homère, cette Princesse n'en eut que douze, & même deux de moins, selon Alcman. Mais, Hésiode lui en donne dix-neuf; Mimnerme & Pindare jusqu'à une vingtaine.

A l'égard de ce que l'ancienne Musique devoit à Lasus, tant pour la théorie que pour la pratique, ce que nous en savons se réduit à ces trois différens chefs.

1.^o Aristoxène lui attribue au sujet de la nature du son, un sentiment qui lui étoit commun avec quelques-uns des disciples d'Erigone, qui faisoient une secte particulière de Musiciens. Ce sentiment consistoit à croire que le son avoit naturellement quelque latitude, πλάτος; c'est-à-dire, qu'un son quelconque étant continué, s'écartoit, quoique presque imperceptiblement, de la rectitude ou de l'uniformité qu'on y supposoit comme essentielle; au lieu que les autres Musiciens comparoient le son à la ligne droite, invariable dans son progrès, & ne lui donnoient non plus qu'à celle-ci, aucune latitude; ayant grand soin dans les définitions qu'ils en produisoient, d'y spécifier toujours
cette

cette condition par le terme ἀπλατῆς.

2.^o Théon de Smyrne témoigne que Lasus & le Pythagoricien Hippase de Métaponte, pour calculer au juste les proportions des consonnances entr'elles, & pour découvrir les différens degrés de vitesse ou de lenteur dans les vibrations des corps sonores, s'étoient servis de deux vases de même figure, de même capacité, en un mot totalement semblables, résonnans, & qui frappés en même tems faisoient l'unisson; que laissant vuide l'un des deux, & remplissant l'autre de liqueur jusqu'à la moitié, la percussion de l'un & de l'autre avoit fait entendre la consonnance de l'octave; que remplissant ensuite le second jusqu'au quart, puis jusqu'au tiers, la percussion des deux avoit produit la consonnance de la quarte, puis celle de la quinte; d'où résul-toient les proportions de ces trois consonnances contenues dans les nombres 1. 2. 3. 4.

3.^o Lasus, comme le dit Plutarque, introduisit les rythmes dans la poésie & dans la musique Dithyrambiques; c'est-à-dire, qu'il fut le premier, qui, dans l'exécution de cette poésie musicale, fit battre la mesure. Car, il ne faut pas s'imaginer qu'avant lui, lorsqu'on chantoit des Dithyrambes, quelque irrégulière qu'en fût la poésie, pour la nature & l'arrange-

ment des pieds, on ne fît entendre assez exactement la quantité des syllabes longues ou breves. Mais, c'étoit sans s'assujettir trop scrupuleusement à la cadence d'une mesure battue par le maître de musique ou par le poète; négligence dont notre musique moderne fournit des exemples, dans le chant de certains airs passionnés & de certains récits, que l'on exécute assez indépendamment d'une mesure déterminée. Lasus outre cela, continue Plutarque, multiplia les sons de la flûte, ce qui rendit plus susceptible de variétés le jeu de cet instrument. Telles furent donc les innovations que ce poète Musicien fit dans l'ancienne Musique.

Nous observerons en finissant, qu'il y a eu un autre Lasus, qui étoit Magnésien, & qui avoit écrit sur les phénomènes Astronomiques, comme l'assure l'Auteur de la vie du poète Aratus, publiée par *Petr. Victorius*.

LATAGE, *Latage*, ville de l'Inde, dans le territoire des Prasiens. Il est fait mention de cette ville dans Élien.

LATAGUS, *Latagus*, (a) capitaine Troyen, fut tué par Mézence. Virgile dit que Latagus succomba sous le coup d'une pierre énorme, dont il fut atteint au visage.

LATEMNASTUS, *Latemnastus*, (b) Crétois, commandoit

(a) Virg. *Æneid.* L. X. v. 697. & seq. 1 (b) Tit. Liv. L. XXXV. c. 39.

un corps de troupes légères de sa nation dans l'armée de Philopœmen. L'an de Rome 560 , & 192 avant J. C. , il eut beaucoup de part à un combat que Philopœmen livra au tyran Nabis.

LATÉRA, *Latera*. (a) Pline dit que sur la côte de mer du pays qu'on appelle aujourd'hui Languedoc dans la province de Narbonne , près de Nîmes , il y a un étang qu'on appelle Latéra , où les dauphins font des parties de pêche avec les hommes , & qu'en certains tems de l'année les mulets poissons passaient de la mer dans l'étang Latéra , en si grande quantité , que les pêcheurs ne pouvoient tendre leurs filets , parce qu'ils n'eussent pu soutenir leur pesanteur , & que quand le gros de ces poissons étoit entré , ils les tendoient , & appelloient avec de grands cris , les dauphins qu'ils nommoient Simons. Les dauphins accoutumés à ce signal , ne manquoient pas de venir en grand nombre , sur-tout quand le vent du septentrion , qui leur portoit la voix , souffloit. Les dauphins rangés en bataille gardoient l'entrée de l'étang , tuoient les mulets qui s'échappoient , mais ne les mangeoient qu'après la victoire. Les Gaulois prenoient une quantité prodigieuse de ces mulets renfermés dans l'étang. Un grand nombre de gens accouroient au spectacle. Il arrivoit souvent

(a) Plin. T. I. p. 503.

que quand les pêcheurs avoient retiré leurs filets , le combat recommençoit dans la mer avec plus de force qu'auparavant. Tout ceci est rapporté plus au long dans Pline ; le passage est si obscur en certains endroits du Latin , qu'on a bien de la peine à en tirer un bon sens.

LATÉRANUS [**PLAUTIUS**] , *Plautius Lateranus*. Voyez *Plautius*.

LATÉRANUS, *Lateranus*, (b) fut Consul avec Asprénas , sous l'empire de Domitien , l'an de Jesus-Christ 94. Ce Latéranus est tourné en ridicule par Juvénal. » Le gros Latéranus , fai-
» sant , dit-il , le cocher , me-
» ne le chariot près des cendres
» & des ossemens de ses ayeux ,
» & cet illustre Consul enraye
» lui-même les roues. A la vé-
» rité , il le fait la nuit , mais
» la lune & les étoiles en sont
» témoins. Quand son Confu-
» lat sera fini , il prendra le
» fouet en plein jour , sans
» craindre de rencontrer ses
» amis les plus sévères ; au con-
» traire , il les saluera le pre-
» mier de son fouet , & quand
» ses chevaux seront las , il
» leur déliera lui-même des
» bottes de foin , & leur don-
» nera l'avoine. Cependant ,
» lorsqu'il immole des brebis
» ou quelque taureau , selon la
» coutume de Numa , dans les
» temples de Jupiter , il ne ju-
» re que par Epone , & par les
» images de cette Déesse pein-

(b) Juven. Satyr. 8. v. 146. & seq.

» res dans les écuries. Mais, lorsqu'il lui prend envie de passer toute la nuit au cabaret, un parfumeur Phénicien qui demeure à la porte d'Idumée, court tout parfumé audevant de lui, & l'abordant affectueusement, l'appelle son patron & son maître, tandis qu'une diligente cabaretière, avec sa robe retroussée, lui va présenter du vin. Vous me direz pour l'excuser que nous en avons fait autant, quand nous étions jeunes. Cela est vrai, mais vous ne le faites plus, & ces vicieuses inclinations sont passées avec la jeunesse. Défaites-vous promptement des méchantes habitudes. Il y a des vices qu'il faut quitter dès que l'on a de la barbe, parce qu'on ne peut les pardonner qu'à des enfans. Cependant, Latéranus va boire aux bains publics & aux enseignes des cabarets, quoiqu'il soit déjà en âge de commander nos armées en Arménie, de défendre les rivières de Syrie, les passages du Rhin & du Danube, & de garder la personne de l'Empereur. «

LATÉRANUS, *Lateranus*, (a) un des amis de l'empereur Sévère. Il est cité au nombre de ceux que ce Prince aima constamment.

LATÉRANUS, ou LATER-

CULUS, *Lateranus*, *Laterculus*, (b) étoit le Dieu du foyer. Son nom vient de *Later*, qui signifie brique, dont le foyer est composé; & delà vient peut-être que le foyer est appelé l'âtre.

LATERCULUM, *Laterculum*, terme qui signifioit, sous les empereurs de Rome, le rôle de tous les Magistrats & Officiers militaires, contenant l'état des fonctions de leurs charges, & des appointemens qui y étoient annexés; l'origine de ce mot bizarre nous est inconnu.

LATÉRENSIS [L.], (c) *L. Laterensis*, étoit un des Lieutenans de Q. Cassius Longinus, établi par Jule César Gouverneur de la Lusitanie & de la Bétique. La mauvaise conduite de Q. Cassius Longinus donna lieu à une conjuration contre lui; & le bruit se répandit même qu'il avoit été tué par les conjurés. Mais, ce bruit étoit faux. L. Latérensis y ajouta foi pourtant; & étant accouru au camp, il annonce cette nouvelle aux soldats, qui l'élèvent aussitôt sur le tribunal, & le déclarent Préteur en la place de Q. Cassius Longinus. Cependant, arrive la nouvelle, que ce Gouverneur est encore vivant. L. Latérensis en fut plus affligé qu'étonné. Il sort sur le champ du camp; mais, ayant été bientôt arrêté, il fut mis à mort par ordre de Q. Cassius Longinus.

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 128.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.

1. p. 347. T. V. p. 336.

(c) Hirt. Panf. de Bell. Alexand. p.

730, 731

LATÉRENSIS [M.], (a) *M. Laterensis*, fut l'accusateur de Cn. Plancius, dont Cicéron se chargea de plaider la cause. Cet Orateur témoigne beaucoup de surprise de ce que M. Latérensis s'étoit chargé de cette accusation. M. Latérensis avoit montré un grand zèle dans l'affaire de Cicéron, qui l'appelle quelque part un homme occupé jour & nuit de la gloire & des intérêts de la République.

LATÉRIUM, *Laterium*, maison de campagne en Italie. Elle appartenoit au frere de Cicéron. Il en est parlé au dixième livre des lettres à T. Pomp. Atticus. Ortelius soupçonne que ce lieu étoit dans la Campanie.

LATHON, *Lathon*, Λάθων. Voyez Lethès & Léthon.

LATHRIA, *Lathria*, Λαθρία, sœur jumelle d'Anaxandra. Voyez Anaxandra.

LATHYRE, *Lathyrus*, Λάθυρος, surnom d'un des Ptolémées. Voyez Ptolémée. Lathyre.

LATIALIS, ou **LATIARIS**, *Latialis, Latiaris*, (b) surnom de Jupiter ainsi nommé du Latium, contrée d'Italie, où ce maître des Dieux étoit singulièrement honoré par des fêtes, des offrandes, & des sacrifices.

LATIAR, *Latiar*, (c) nom de la fête instituée par Tarquin le Superbe, en l'honneur de

Jupiter Latiar. Ce Prince, ayant fait un traité d'alliance avec les peuples du Latium, proposa dans le dessein d'en assurer la perpétuité, d'ériger un temple commun, où tous les alliés, les Romains, les Latins, les Herniques & les Vosques s'assemblassent tous les ans pour y faire une foire, se régaler les uns les autres, & y célébrer ensemble des fêtes & des sacrifices; telle fut l'origine du Latiar. Tarquin n'avoit destiné qu'un jour à cette fête; les premiers Consuls en établirent un second après qu'ils eurent confirmé l'alliance avec les Latins; on ajouta un troisième jour, lorsque le peuple de Rome, qui s'étoit retiré sur le mont sacré, fut rentré dans la ville, & enfin un quatrième, après qu'on eut apaisé la sédition qui s'étoit élevée entre les Plébeiens & les Patriciens à l'occasion du Consulat. Ces quatre jours étoient ceux qu'on nommoit Fêtes Latines; & tout ce qui se faisoit pendant ces fêtes, offrandes, sacrifices, tout cela s'appelloit Latiar, dit Gronovius dans ses observations.

Les peuples, qui avoient part à la fête, y apportent les uns des agneaux, les autres du fromage, quelques-uns du lait, ou quelque autre liqueur, propre pour les libations. Voyez Fêtes Latines.

LATIARIS [LATINIUS],

(a) Cicer. Orat. pro Cn. Planc. c. 1. & seq. in Varin. c. 20.

(b) Tit. Liv. L. XXI, c. 63.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 230, 231. Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. I. p. 541.

Latinus Latiaris, (a) Sénateur Romain, se liguâ, vers l'an de Jésus-Christ 27, avec trois autres Sénateurs pour perdre Titius Sabinus, illustre chevalier Romain, qui, autrefois attaché à Germanicus, avoit toujours continué de faire sa cour à la veuve & aux enfans de ce Prince. Ils convinrent entr'eux que *Latinus Latiaris*, qui avoit quelque Liaison avec Titius Sabinus, trameroit la perfidie; que les autres feroient en sorte d'être témoins, & que lorsqu'ils auroient acquis des preuves, ils entameroient de concert l'accusation.

Latinus Latiaris, ayant donc joint Titius Sabinus, s'entre-tint d'abord avec lui de choses indifférentes; ensuite, il le loua de ce qu'il n'imitoit pas l'infidélité de tant d'autres, qui, amis d'une maison florissante, l'avoient abandonnée depuis qu'elle étoit dans la disgrâce. En même tems, il parla honorablement de Germanicus, il témoigna s'intéresser au triste sort d'Agrippine. A ces discours, Titius Sabinus ne put retenir ses larmes; car, l'effet naturel de l'infortune est d'attendrir les courages. Le traître mêle ses plaintes à celles de Titius Sabinus, & devenu plus hardi, il tombe sur Séjan, il attaque sa cruauté, son orgueil, ses espérances audacieuses & criminelles. Il n'épargne pas

même Tibere. Ces entretiens, répétés plusieurs fois, lièrent entr'eux l'apparence d'une amitié étroite, fondée sur des confidences qui paroissoient délicates & hazardeuses. Et déjà Titius Sabinus étoit le premier à venir chercher *Latinus Latiaris*, il lui rendoit de fréquentes visites, il alloit décharger ses douleurs dans le sein de celui qu'il regardoit comme son plus fidele ami.

Alors, les quatre fourbes délibérèrent entr'eux sur les moyens de pouvoir entendre tous une pareille conversation, car il falloit conserver au lieu où elle se passeroit un air de solitude; & s'ils se fussent placés derrière la porte, ils appréhendoient d'être aperçus, d'être décelés par quelque bruit qu'ils feroient, ou par un soupçon qui pourroit naître dans l'esprit de Titius Sabinus. Ils s'avisent de s'embusquer entre le toit de la maison de *Latinus Latiaris* & le lambris; & là trois Sénateurs se tiennent tapis dans un réduit aussi honteux, que la fraude étoit détestable, & ils approchent leur oreille des trous & des fentes du plancher.

Cependant, *Latinus Latiaris* ayant trouvé Titius Sabinus dans la rue, l'emmène chez lui dans sa chambre, comme ayant à lui dire des nouvelles; & après avoir rappelé les maux passés, il accumule ceux que l'on crai-

(d) Tacit. Annal. L. IV. c. 68. & seq. L. VI. c. 4. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 543. & suiv.

gnoit actuellement , les terreurs & les alarmes , trop réelles & trop multipliées , dont on étoit environné. Titius Sabinus poursuit la matière , & la traite avec encore plus d'étendue ; car , les réflexions tristes , lorsqu'une fois elles ont commencé à se produire au dehors , ne tarissent point. Aussi tôt l'accusation est intentée , & les auteurs de la trahison écrivent à l'Empereur , pour lui exposer tout le détail de la fraude qu'ils avoient tramée , & leur propre infamie.

Tibere , en tyran endurci , ne fut frappé d'aucune des considérations qui pouvoient retenir , ou au moins différer sa vengeance. Titius Sabinus , ayant été arrêté , fut étranglé en prison. Ses accusateurs furent sans doute récompensés , suivant l'usage & la loi. Mais , dans la suite , ils porteront la peine de leur insigne trahison. Caligula fit justice de trois d'entr'eux. Latinius Latiaris fut puni , l'an de Jesus-Christ 32 , par l'autorité de Tibere lui-même. Car , ce Prince protégeoit contre le Sénat & contre tout autre ceux qui lui avoient prêté leur ministère pour le crime. Mais souvent , il se lassait d'eux au bout d'un tems , & lorsqu'il s'en présentait de nouveaux , il sacrifioit les anciens qui lui devenoient à charge.

LATICLAVE, *Latus clavus*, *Tunica Laticlava* , (a) tunique à

large bordure de pourpre par devant , & qui faisoit un habillement particulier de distinction & de dignité chez les Romains.

Tout le monde reconnoît que le Laticlave étoit l'habit de marque de certaine Magistrature ; mais , il n'y a rien , en fait d'habits , sur quoi les Sçavans soient si peu d'accord que sur la forme du Laticlave & de l'Angusticlave.

Les uns ont imaginé que le Laticlave étoit une bande de pourpre entièrement détachée des habits ; qu'on la passoit sur le col , & qu'on la laissoit pendre tout du long par-devant & par derrière , comme le scapulaire d'un religieux. D'autres ont pensé que c'étoit un manteau de pourpre qui couvrait seulement les épaules , comme les manteaux d'hermine de nos Rois ; mais , ces deux opinions sont également insoutenables. Indiquons - en une troisième , qui ait plus de vraisemblance ; & cela ne sera pas difficile.

On distinguoit chez les Romains plusieurs sortes de robes ou de tuniques , & entre autres la tunique nommée *tunica clavata*. C'étoit une manière de veste avec des bandes de pourpre , appliquées en forme de galon sur le devant , au milieu de la veste & dans toute sa longueur , de sorte que quand la veste étoit fermée , ces deux bandes se joignoient & sem-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 348 , 349.

bloient n'en faire qu'une. Si la bande étoit large, la tunique s'appelloit Laticlave, si elle étoit étroite, la tunique prenoit le nom d'Angusticlave.

Ces deux sortes de tuniques, qui servoient à distinguer les emplois parmi les gens de qualité, étoient opposées à celle qui étoit toute unie sans bandes, qu'on nommoit *tunica recta*, & dont l'usage n'étoit que pour les personnes qui n'avoient point de part à l'administration des affaires.

Il résulte delà, que le Laticlave étoit une large bordure de pourpre, cousue tout du long sur la partie de devant d'une tunique; ce qui la distinguoit de celle des chevaliers qui étoit à la vérité une bordure de la même couleur & de la même manière, mais beaucoup plus étroite, d'où vient qu'on l'appelloit Angusticlave.

Plusieurs Sçavans se sont persuadés que les bandes ou galons de ces tuniques étoient brochées de têtes de clous, *quasi clavis intertextæ*; cela peut être. Cependant, M. Dacier, qui n'est pas de cet avis, remarque pour le réfuter, que les Anciens appelloient *clavus*, clou, tout ce qui étoit fait pour être appliqué sur quelque chose.

Ce qui est plus sûr, c'est qu'on a confondu à tort le Laticlave avec la prétexte, peut-être parce que la prétexte avoit un petit bord de pourpre; mais, outre que ce bord de pourpre régnoit tout autour, il est cer-

tain que ces deux robes étoient différentes à d'autres égards, & même que la prétexte se mettoit sur le Laticlave. Varron l'a dit quelque part; d'ailleurs, on sçait que quand le Préteur prononçoit un arrêt de mort, il quittoit la prétexte & prenoit la robe Laticlave.

Elle se portoit sans ceinture, & étoit un peu plus longue que la tunique ordinaire; c'est pourquoi, Suétone observe comme une chose étrange que Jule César ceignoit son Laticlave. » Il étoit, » dit cet Historien, fort singulier dans ses habits; son Laticlave avoit de longues manches avec des franges au bout; il se ceignoit toujours, & toujours sa ceinture étoit lâche, ce qui donna lieu à ce mot de L. Sylla, *qu'il avertiffoit les Grands de se donner de garde du jeune homme mal ceint.* »

Comme les Sénateurs avoient droit de porter le Laticlave, le même Suétone remarque qu'on les appelloit d'un seul nom *Laticlavii*. Les Consuls, les Préteurs, & ceux qui triomphoient, jouissoient aussi de cette décoration. Isidore nous apprend que sous la République, les fils de Sénateurs n'en étoient honorés qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Jule César fut le premier qui ayant conçu de grandes espérances d'Octavien son neveu, & voulant l'élever le plutôt possible au timon de l'État, lui donna le privilège de porter le Laticlave, avant le tems marqué par les loix.

Octavien , étant parvenu à la suprême puissance , crut à son tour devoir admettre de bonne heure les enfans des Sénateurs dans l'administration des affaires ; pour cet effet , il leur accorda libéralement la même faveur qu'il avoit reçue de son oncle. Par ce moyen , le Laticlave devint sous lui l'ordre de l'Empereur ; il en revêtoit à sa volonté les personnes qu'il lui plaisoit , Magistrats , Gouverneurs de province , & les Pontifes mêmes.

Il paroît que , sous ses successeurs , les premiers Magistrats des Colonies & des Villes municipales obtinrent la même grace. Ensuite , les Césars la prodiguerent à toutes leurs créatures & à quantité de Chevaliers.

Enfin , les Dames à leur tour ne furent point privées de cette décoration , qui passa même jusqu'aux étrangères. Flavius Vopiscus nous rapporte qu'Aurélien fit épouser à Bonosus , l'un de ses capitaines , Humila , belle & aimable Princesse. Elle étoit prisonnière , & d'une des plus illustres familles des Goths ; les frais de la noce furent pris sur l'épargne publique. Le Prince voulut avoir le soin d'en régler les habits , & parmi des tuniques de toute espece , il ordonna pour cette Dame celle du Laticlave.

Albert Rubens , en Latin *Rubenius* , fils du célèbre Rubens , a écrit un traité plein d'érudition sur le Laticlave & l'Angusticlave. On soupçonne que

M. Grævius , qui a mis ce petit ouvrage au net & au jour , n'en partage pas le moindre honneur.

LATICLAVII. Voyez Laticlave.

LATIN [Droit], *Jus Latii*. Les habitans du Latium avoient des loix particulières qu'ils nommoient droit Latin ; & ce droit ne fut accordé d'abord qu'aux Latins proprement dits. Il fut ensuite communiqué à d'autres.

Ce droit consistoit en ce que ceux qui le possédoient , étoient reçus dans les légions Romaines , & pouvoient avoir part aux emplois & aux charges militaires. Ils pouvoient même demander & exercer les Magistratures à Rome , quoiqu'ils n'eussent pas le droit de suffrage , ni le pouvoir de décerner des honneurs. Mais , ce droit fut accru avec le tems , & devint enfin égal à celui des naturels citoyens Romains , lorsqu'on y joignit le droit de suffrage , & celui de créer les Magistrats. Alors , on appella ce droit ainsi amplifié , le droit des citoyens Romains , & le droit Italique , lorsqu'il fut donné à toute l'Italie sans exception , & on nomma le premier droit , l'ancien droit Latin , pour le distinguer du nouveau , qui étoit plus ample & plus étendu.

LATIN , *Lingua Latina* , langue morte qu'on parloit autrefois dans le Latium , & puis à Rome , & qui est aujourd'hui la langue de l'église , & celle de tous les Sçavans. Le Latin , que

quelques-uns mettent au nombre des langues originales, n'en est point une; il s'est formé du Grec, & sur-tout du dialecte Éolien de cette langue, & de divers mots des langues des Osques, des Étruriens, & des autres anciens peuples d'Italie. Le commerce & les guerres étrangères y portèrent dans la suite beaucoup d'autres mots.

Le Latin est un langage ferme, qui nous représente bien le caractère noble de ceux qui l'ont parlé. On a des ouvrages en tout genre, bien écrits en Latin, quoiqu'il s'en soit perdu une infinité. Le Latin est plus figuré que le François, moins abondant que le Grec, moins fastueux que l'Espagnol, moins délicat que l'Italien. Du Latin se sont formées les langues Française, Italienne, Espagnole & Portugaise, avec leurs dialectes.

Au commencement, la langue Latine étoit renfermée dans la ville de Rome, & les Romains n'en permettoient pas communément l'usage à leurs voisins, ou aux peuples qu'ils avoient subjugués. Cicéron disoit encore de son tems, que le Grec se lisoit par-tout, & que le Latin n'étoit entendu que dans un petit pays. C'est dans sa harangue pour le poëte Archias. Mais, on l'accordoit comme une faveur. Depuis, ils comprirent de quelle nécessité il étoit pour la facilité du commerce, que la langue Latine s'étendît par-tout, & que toutes les nations sujettes à l'Empire fussent unies par un

même langage. Ainsi, ils imposèrent comme une loi ce qui étoit une grace, & ils obligèrent les nations subjuguées à parler Latin.

Après la translation du siège de l'Empire à Constantinople, les Empereurs d'Orient, voulant toujours conserver la qualité d'empereurs Romains, ordonnerent que la langue Latine demeurât toujours en usage, & dans leurs récits, & dans leurs édits, comme on le peut voir dans les constitutions des Empereurs d'Orient recueillies dans le code Théodosien. Enfin, les Empereurs négligeant l'Empire d'occident, abandonnerent la langue Latine, & permirent aux Juges de prononcer leurs jugemens en Grec. Justinien a composé ses Nouvelles en Grec. Charlemagne, étant devenu empereur d'Occident, ordonna que dans tous les Tribunaux Souverains l'on rendît les arrêts en Latin, & que les Notaires dressassent tous leurs actes en la même langue. Cet usage a duré très-long-tems dans une grande partie de l'Europe. C'est François I. qui l'a aboli en France.

LATINA [la Voie], *Via Latina*, Grand chemin d'Italie. *Voyez Voie.*

LATINA, *Latina*, nom d'une Tribu Romaine. *Voyez Tribu.*

LATINI JUNIANI. *Voyez Affranchissement.*

LATINIENSIS AGER, le pays du Latium. *Voyez Latium.*

LATINIUS PANDUS,

Latinus Pandus, (a) Propréteur de la Mœsie, sous l'empire de Tibère, mourut vers l'an de J. C. 19. Il fut remplacé dans son gouvernement par Pomponius Flaccus.

LATINS, *Latini*, Λατῖνοι, les habitans du Latium. Voyez Latium.

LATINUS, *Latinus*, Λατῖνος, (b) fils de Marica, nymphe du pays des Laurentins, eut pour pere Faune, fils de Picus. Selon d'autres, il n'étoit que petit-fils de Faune, étant né d'une fille de ce Dieu, qui n'avoit pu résister aux charmes d'Hercule, lorsqu'il passa par l'Italie, emmenant les bœufs qui étoient le prix de sa victoire sur Géryon. Quoi qu'il en soit, Latinus commença à regner sur les Latins, vers l'an du monde 2819, & il regna 46 ans selon la supputation de Denys d'Halicarnasse, de Tite-Live, de George Syncelle, & de quelques autres.

Latinus eut un fils, que les destins lui enleverent dans la fleur de ses jours. Privé d'enfans mâles, il ne lui restoit qu'une fille nommée Lavinie, seule héritière de ses vastes États, & l'unique appui de sa maison. Dans un âge nubile la jeune Princesse se voyoit l'objet des vœux de plusieurs Princes du Latium & de toute l'Aufonie.

Le plus distingué de ses amans étoit Turnus, Prince d'un sang illustre & d'une figure avantageuse, que la reine Amate, épouse du roi Latinus, souhaitoit avec ardeur d'unir avec sa fille; mais, les Dieux par d'effrayans prodiges s'opposoient à cette alliance.

Dans l'enceinte & dans l'endroit le plus reculé du palais de Latinus, il y avoit un laurier, qu'un respect religieux conservoit depuis long-tems. Le Roi, l'ayant trouvé planté dans le lieu qu'il avoit choisi pour bâtir son palais, l'avoit consacré à Apollon, & c'est de ce laurier célèbre que les Laurentins ses sujets avoient emprunté leur nom. Un jour, il arriva qu'un essaim d'abeilles traversant les airs, qu'il faisoit retentir de ses bourdonnemens, vint se reposer sur le sommet de ce laurier. Les abeilles demeurèrent suspendues par leurs pattes, entrelacées à une branche de l'arbre sacré. Le devin consulté répondit: » Je vois un » Prince étranger qui arrive sur » ces bords. Je le vois suivi » d'un peuple nombreux, venant du même côté que cet » essaim; je le vois s'établir » dans ce Palais. « Une autrefois, la Princesse Lavinie, à côté de son pere, faisant un sa-

(a) Tacit. Annal. L. II. c. 66.

(b) Ovid. Metam. L. XIV. c. 15. Virg. Æneid. L. VI. v. 891. L. VII. v. 45. & seq. L. IX. v. 388. L. XI. v. 230. & seq. L. XII. v. 18. & seq. Tit. Liv. L. I. c. 1, 2. Just. L. XLIII. c. 1. Dionys.

Halicarn. L. I. c. 13. & seq. Roll. Hist. Rom. Tom. I. p. 6. & suiv. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 400. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 406. & suiv. T. IV. p. 184, 185.

crifice & brûlant des parfums sur l'autel, le feu prit à sa belle chevelure. Toute sa coëffure ornée de perles fut en proie à la flamme, qui bientôt s'attachant à ses habits, répandit autour d'elle une pâle lumière, & l'enveloppa de tourbillons de feu & de fumée, dont tout le palais fut rempli.

Le Roi, inquiet sur ces deux événemens, alla consulter le dieu Faune son pere, qui rendoit ses oracles dans une vaste forêt, près de la fontaine d'Albunée. Il sacrifia d'abord cent brebis, & se coucha ensuite sur leurs toisons étendues. A peine eut-il commencé à se livrer au sommeil, qu'une voix sortant du fond de la forêt lui fit entendre ces mots : » Garde-toi, » mon fils, de marier ta fille à » aucun prince du Latium, & » de consentir à l'hymen projeté. Bien-tôt il arrivera des » étrangers, dont le sang mêlé » avec le nôtre élèvera jusqu'aux astres la gloire de notre nom, & dont l'illustre postérité soumettra un jour à ses loix tous les peuples que le soleil éclaire. » Le Roi, ayant reçu cette réponse de l'oracle dans le silence de la nuit, la rendit publique. Déjà la renommée en avoit instruit toutes les villes d'Aufonie, lorsque les Troyens entrèrent dans l'embouchure du Tibre, où ils rangerent & amarrèrent leurs vaisseaux le long du rivage.

Ensuite, Énée nomma cent

Ambassadeurs qu'il choisit dans tous les rangs de son armée, pour aller de sa part trouver le roi Latinus. Ils devoient paroître devant lui couronnés de branches d'olivier, & étoient chargés de lui offrir des présens & de lui proposer une alliance. Les Ambassadeurs obéissent sans différer. Ils partent, ils volent. Déjà ils étoient arrivés près de Laurente, déjà ils distinguoient les tours & les hauts édifices de cette capitale des Latins. Ce jour-là, toute la jeunesse de la ville s'exerçoit hors des murs, les uns à manier des chevaux, les autres à faire voler des chars dans la plaine; ceux-ci à bander leurs arcs & à lancer des traits; d'autres à la course, ou à la lutte. L'un des jeunes cavaliers, ayant aperçu les ambassadeurs Troyens, courut annoncer au vieux roi Latinus l'arrivée d'une troupe d'hommes de haute taille, qui à leur habillement sembloient étrangers. Le Roi donne ordre aussitôt de les faire paroître devant lui. En même-temps, pour les recevoir, il s'assied sur le trône de ses ancêtres, environné de toute sa Cour.

Lorsqu'ils eurent été admis à son audience, le Roi leur parla le premier & s'exprima avec bonté en ces termes : » Enfans » de Dardanus, nous connoissons votre ville & votre origine, & avant que vous fussiez arrivés en ce pays, nous avions oui parler de vous. » Que demandez-vous? Quel

» motif, quelle nécessité, vous
 » a fait traverser tant de mers,
 » pour aborder au rivage d'Au-
 » sonie? Vos vaisseaux se sont-
 » ils égarés dans leur route?
 » Est-ce la tempête, comme il
 » arrive souvent, qui vous a
 » contraints de relâcher à cette
 » côte, d'entrer dans l'embou-
 » chure du Tibre, & d'y cher-
 » cher un asyle? Acceptez
 » l'hospitalité que je vous offre,
 » & sçachez que les Latins sont
 » le peuple de Saturne. Ce
 » n'est point la crainte des loix,
 » qui nous fait pratiquer la
 » vertu. Justes par inclination,
 » nous conservons les mœurs de
 » cet ancien Dieu. Je me sou-
 » viens que des vieillards de la
 » nation des Aurunces m'ont au-
 » trefois raconté [c'est une très-
 » ancienne tradition] que Dar-
 » dans, fondateur de Troie,
 » partit de Corinthe, ville de
 » Tyrhénie, où il étoit né;
 » qu'il passa dans la Samothra-
 » ce, & delà dans la Phrygie,
 » Héros, qui est aujourd'hui
 » au nombre des immortels,
 » & reçoit l'encens des hu-
 » mains. «

Le Roi ayant cessé de parler,
 Ilionée prit la parole : » Illus-
 » tre fils du dieu Faune, dit-
 » il, la tempête ne nous a point
 » jettés sur ces côtes, & no-
 » tre flotte, fidèlement gui-
 » dée par les étoiles, ne s'est
 » point méprise en arrivant à
 » ce rivage. Chassés du plus
 » florissant royaume que le so-
 » leil levant ait jamais éclair-
 » ré, c'est à dessein & de no-

» tre propre mouvement que
 » nous sommes venus en ces
 » lieux. Les Troyens se glori-
 » fient d'être issus de Jupiter,
 » & notre Roi Énée, qui nous
 » envoie vers vous, est le pe-
 » tit-fils de ce Dieu suprême.
 » Est-il quelqu'un dans l'uni-
 » vers, fût-ce aux extrémités
 » de l'Océan, fût-ce sous les
 » feux de la Zone torride, qui
 » n'ait entendu parler de la
 » formidable armée des Grecs,
 » de cet impétueux torrent,
 » qui inonda les champs de la
 » Phrygie? Est-il quelqu'un
 » qui ne sçache l'issue de cette
 » guerre funeste entre l'Euro-
 » pe & l'Asie? Échappés de ce
 » déluge affreux, après avoir
 » long-tems erré sur les flots,
 » nous demandons un asyle en
 » ces climats. Nous vous prions
 » de nous accorder un peu de
 » terre le long du rivage, pour
 » y établir nos dieux Pénates.
 » Nous demandons l'usage de
 » l'air & de l'eau, qui appar-
 » tiennent à tous les hommes.
 » Nous ne ferons point de dé-
 » honneur à votre royaume;
 » vous aurez la gloire du bien-
 » fait, & notre reconnoissance
 » sera éternelle. Enfin, vous ne
 » vous repentirez point d'avoir
 » reçu Troie dans votre Empi-
 » re. J'en jure par les destins
 » d'Énée, par sa main aussi fi-
 » dèle dans les traités, que
 » redoutable dans les combats.
 » Si vous nous voyez humbles
 » & supplians devant vous, ce
 » n'est pas que plusieurs na-
 » tions n'aient recherché notre

» alliance , & ne nous aient
 » offert une retraite. Mais , les
 » Dieux nous ont expressement
 » ordonné de venir dans l'Au-
 » sonie. Dardanus , né dans ces
 » climats , y revient aujour-
 » d'hui pour y fixer son séjour.
 » Les ordres d'Apollon le ra-
 » menent sur les bords du
 » Tibre , & à la source de l'é-
 » tang sacré du Numique. C'est
 » ce même Dardanus , qui vous
 » offre aujourd'hui par nos
 » mains ces médiocres présens ,
 » sauvés des flammes de Troie ,
 » tristes restes de son ancienne
 » opulence. Voici la coupe d'or ,
 » dont Anchise , pere d'Énée ,
 » se servoit dans ses libations ;
 » voilà le sceptre & la tiare
 » que Priam portoit , selon la
 » coutume , lorsqu'il dictoit ses
 » loix à ses peuples assemblés ;
 » ces étoffes brodées sont l'ou-
 » vrage de nos Dames Troyen-
 » nes. «

Ce discours d'Ilionée frappa le Roi des Latins. Il demeure immobile ; il fixe ses yeux à terre , & les roule d'un air pensif. La magnificence des présens & le sceptre de Priam le touchent moins , que l'idée de l'hymen de sa fille. Il se rappelle l'oracle du dieu Faune , il se persuade que le Prince étranger , nouvellement arrivé dans ses États , est le gendre que les Dieux lui destinent ; qu'ils l'appellent à sa succession sous d'heureux auspices , & que de son union avec la Princesse , doit naître une glorieuse postérité , dont l'invincible courage

affervira l'univers. « Que les
 » Dieux , dit-il , d'un air fa-
 » tisfait , secondent nos pro-
 » jets , & accomplissent leurs
 » oracles. Troyens , je vous
 » accorde ce que vous me de-
 » mandez , & j'accepte vos pré-
 » sens. Tant que Latinus re-
 » gnera , vous trouverez dans
 » ses États les avantages dont
 » vous jouissiez dans la Phry-
 » gie , & toute l'opulence du
 » pais de Troie. Mais , si vo-
 » tre Prince désire avec tant
 » d'ardeur de s'allier avec moi ,
 » je l'exhorte à venir à ma
 » Cour. Qu'il ne craigne point
 » de se fier à un Roi qui l'affure
 » de son amitié. Je le veux
 » voir , je veux toucher dans sa
 » main , pour cimenter notre
 » alliance. Cependant , voici
 » ce que vous lui direz de ma
 » part. J'ai une fille unique ,
 » que plusieurs prodiges cé-
 » lestes , & que les oracles de
 » ce pais me défendent d'unir
 » à aucun Prince d'Italie. Ils
 » m'ont prédit l'arrivée d'un
 » Prince étranger , destiné à
 » être l'époux de la Princesse ,
 » & à porter jusqu'au ciel la
 » gloire de notre nom. Votre
 » Roi , selon les apparences ,
 » est celui que ces oracles m'ont
 » annoncé. Je le crois , & si je
 » ne me trompe point dans
 » l'interprétation de la volon-
 » té des Dieux , je le désire. «

Trois cens chevaux magnifiques étoient nourris dans les superbes écuries de ce Monarque. Il donne ordre d'en choisir cent , dont il fait présent aux

Ambassadeurs. Ces rapides courriers étoient couverts de riches housses de pourpre brodées ; tout leur harnois étoit doré, & leurs mors étoient d'or massif. Le Roi envoya en même tems à Énée un char attelé de deux chevaux pareils ; le feu leur sortoit des naseaux, étant de la céleste race des chevaux du soleil. dont l'artificieuse Circé, sa fille, avoit furtivement fait couvrir les cavales. Les Ambassadeurs, après avoir reçu cette réponse & ces présens de Latinus, s'en retournent montés sur de superbes chevaux, & rapportent au camp la nouvelle de l'alliance conclue avec le Roi des Latins.

Mais, cette alliance ne fut ratifiée par le mariage d'Énée avec Lavinie, qu'après une longue guerre que le prince Troyen eut à soutenir contre Turnus. Telle est la tradition que Virgile a suivie.

Les Historiens ne conviennent pas tout-à-fait avec ce Poète. Tite-Live, par exemple, dit : » Que les Troyens ayant » débarqué en Italie à l'endroit » où est le pays des Laurentins, » commencerent à faire delà » des courses sur les terres » voisines ; ce qui obligea le » roi Latinus & les Aborige- » nes, habitans du pays, de » prendre les armes, & de » sortir de la ville capitale & » des campagnes, pour aller » repousser ces étrangers. Ce » qui suit, ajoute Tite-Live, » est raconté en deux façons

» différentes. Les uns disent » que le roi Latinus, ayant été » vaincu dans le combat, fit » premierement la paix, puis » un traité d'alliance avec » Énée. Les autres rapportent » que les deux armées étant » rangées en bataille, Latinus » avant qu'on donnât le signal » du combat, s'avança avec » les premiers des siens, & de- » manda à parler à celui qui » étoit à la tête de ces incon- » nus ; que lui ayant demandé » qui il étoit, de quel pays il » venoit, & ce qui l'avoit obli- » gé d'abandonner sa patrie, & » ce qu'il désiroit des Lauren- » tins, il n'eût pas plutôt ap- » pris que c'étoit Énée, fils de » Vénus & d'Anchise, qui, » après la ruine & l'incendie » de Troie, cherchoit avec les » Troyens, ses concitoyens, » un lieu où il pût bâtir une » ville, & fixer sa demeure, » que, plein d'estime & de vé- » nération pour un Prince & » pour un peuple dont le nom » s'étoit rendu si célèbre, éga- » lement disposé à la paix & à » la guerre, il présenta la main » à Énée, pour gage de l'a- » mitié qu'il vouloit faire avec » lui. On ajoute qu'aussi-tôt les » deux chefs & les deux nations, » après s'être donné récipro- » quement des marques d'es- » time & d'amitié, firent une » alliance publique, à laquelle » le roi Latinus, après avoir » conduit Énée dans son palais, » en ajouta une particulière, » en lui donnant sa fille en ma-

» riage. Cette double union fit
 » espérer aux Troyens qu'ils
 » trouveroient enfin une de-
 » meure stable & assurée, après
 » avoir couru tant de terres &
 » de mers. En effet, ils commen-
 » cerent par bâtir une ville, à
 » qui Énée donna le nom de
 » Lavinie son épouse. De ce
 » nouveau mariage, il sortit
 » bientôt un Prince, à qui ses
 » parens donnerent le nom d'As-
 » cagne. La paix dont jouis-
 » soient les deux peuples ne fut
 » pas de longue durée. Turnus,
 » roi des Rutules, à qui l'on
 » avoit promis Lavinie avant
 » l'arrivée d'Énée en Italie,
 » indigné de voir qu'on lui eût
 » préféré cet étranger, déclara
 » la guerre au beau-pere & au
 » gendre tout à la fois. La ba-
 » taille se donna, & fut éga-
 » lement funeste aux deux par-
 » tis; car, les Rutules furent
 » vaincus, & Latinus fut tué dans
 » le combat. «

Selon Photius, Latinus fut
 tué par Hercule. Ce Prince,
 ayant vu les bœufs de Géryon
 qu'emmenoit Hercule, les
 trouva d'une rare beauté. Aussitôt
 il les voulut avoir; & déjà
 il les emmenoit, lorsqu'Hercule
 apprenant cela, vint le com-
 battre, & le tua d'un coup de
 javelot, & reprit ses bœufs.
 Voilà des traditions bien dif-
 férentes, qu'il n'est pas possible
 d'accorder.

(a) Dionys. Halicarn. L. I. c. 15.
 Tit. Liv. L. I. c. 3.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. &
 Bell. Lett. T. II. p. 406, 407.

LATINUS, *Latinus*, (a)
 Λατίνος, surnommé Sylvius,
 fils d'Énée Sylvius, regna 51
 ans sur les Latins. Son regne
 commença l'an du monde 2968.
 De son tems, Préneste, Tibur,
 Gabies, Tusculum, Pométie,
 Locres, Crustumérium, & tou-
 tes les autres villes près d'Albe
 la Longue, furent réduites en
 colonies. Latinus Sylvius fut
 pere d'Alba, qui lui succéda,
 & regna trente-neuf ans.

LATINUS, *Latinus*, (b)
 Λατίνος, un des Troyens qui
 s'enfuirent après la prise de
 Troie, avoit épousé Roma,
 avec laquelle il passa en Italie,
 & fonda une ville qu'il appella
 Rome, selon Callias, Auteur
 de la vie d'Agathocle, dans
 Festus.

Le même Callias, dans De-
 nys, rapporte une autre tradi-
 tion; car, il dit que ce Latinus,
 qui épousa Rome Troyenne,
 étoit le roi des Aborigenes, &
 qu'il eut d'elle Romus & Ro-
 mulus, fondateurs de la ville, à
 laquelle ils donnerent le nom
 de leur mere.

LATINUS, *Latinus*, (c)
 Λατίνος, fils d'Ulysse & de Circé,
 fille du Soleil. D'autres le font
 fils de Télémaque, fils d'U-
 lyffe. Selon Galatas dans Festus,
 après la mort d'Énée, roi d'Ita-
 lie, Latinus, fils de Téléma-
 que & de Circé, lui succéda,
 ayant épousé Romé dont il eut

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.
 I. p. 203. Mém. de l'Acad. des Inscript.
 & Bell. Lett. T. II. p. 406, 408.

Romus & Romulus, qui donnerent le nom de leur mere à la ville de Rome.

LATINUS, *Latinus*, un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

LATITUDE, *Latitudo*, terme de Géographie, qui signifie la largeur de la terre, depuis l'équateur jusqu'à l'un des poles.

L'origine de ce mot vient de ce que les Anciens ne connoissoient pas la terre comme nous la connoissons aujourd'hui. La carte dressée par Agathodémon fait voir que leurs connoissances alloient bien plus loin de l'occident en orient, que du septentrion au midi, & quoiqu'un globe n'ait, à proprement parler, ni longueur, ni largeur, ces deux dimensions étant égales, les Géographes n'ayant égard qu'aux pays habités & connus, la longueur de la terre étoit pour eux d'occident en orient; & sa largeur du midi au septentrion. Ils connoissoient si peu de choses au delà de l'équateur, que cela peut bien être compté presque pour rien. Depuis leur premier Méridien, nous entendons celui de Ptolémée, qui est aujourd'hui le nôtre, ils avoient poussé leurs connoissances jusqu'à 183 deg. de longitude; du moins ils étendoient jusques-là les côtes orientales de l'ancien continent, quoiqu'il s'en faille beaucoup qu'elles soient si loin de nous. Soixante degrés au nord de l'équateur, & tout au plus vingt

degrés au delà, voilà à quoi se bornoient leurs découvertes. Ils appellerent longitude de la terre, ou sa longueur, sa plus grandé étendue qu'ils connoissent, & Latitude de la terre, ou sa largeur, sa plus petite étendue bornée entre l'équateur & les deux poles. On a conservé ces noms, & ils ont été consacrés par les Géographes qui s'en servent tous pour marquer la distance d'un lieu à l'équateur.

Si l'on comprend que l'équateur coupe le globe en deux parties égales, & que l'axe de ce même globe, terminé par les deux poles, est perpendiculaire à l'équateur, chacun de ces deux poles sera éloigné également de ce grand cercle; & la distance de ce même cercle à l'un ou à l'autre de ces poles, est un quart de cercle de 90 degrés. Aussi la plus grande Latitude ne passe jamais ce nombre; au lieu que la longitude qui se compte sur l'équateur, parcourt le cercle entier de 360 degrés.

La Latitude particulière d'un lieu est la distance de l'équateur au zénith de ce lieu-là; & comme plus nous avançons vers un pole, plus l'équateur s'abaisse à notre égard, & plus le pole s'élève par rapport à nous, delà vient que les Astronomes ont pris le parti de calculer la hauteur du pole à l'égard des principaux lieux, où ils ont pu l'observer. De même, plus nous avançons vers un pole, plus nous

nous

nous nous éloignons de l'équateur, ainsi plus la Latitude s'accroît. Cela posé, il est aisé de comprendre que la hauteur du pôle & la Latitude reviennent au même calcul.

Tous les peuples comptent les Latitudes de même, & commencent à l'équateur; ainsi, lorsqu'il y a de la différence, cela vient du plus ou du moins d'exactitude que l'on a apporté dans les observations. Il n'en est pas de même des longitudes.

Lorsqu'une carte est bien orientée, c'est-à-dire, que le nord est au haut, le midi au bas, l'orient & l'occident à la gauche, & à la droite, les Latitudes se trouvent comptées sur les deux côtés de bas en haut pour tous les pays qui sont en deçà de l'équateur, & de haut en bas pour tous ceux qui sont au-delà. Dans les cartes très-générales, les degrés de Latitude sont marqués de dix en dix, ou de cinq en cinq. Dans les moins générales, chaque degré est distingué; & dans celles qui n'ont qu'un pays médiocre à représenter, on y trace les minutes. Les secondes se marquent rarement; ce n'est que pour une plus grande précision que les modernes les mettent dans leurs

calculs. Les anciens Géographes se bornoient aux degrés & aux minutes.

LATIUM, (a) terme purement Latin; mais, il y a longtemps que nous avons accoutumé nos yeux & nos oreilles à ce terme, dont on se sert pour désigner un pays de l'Italie, situé au levant du Tibre. Ce pays représente aujourd'hui en partie la campagne de Rome. Nous disons en partie, parce que pour faire la campagne de Rome, il faut joindre au Latium les Rutules, les Volques, les Herniques & les Eques ou Equicules. Ainsi, le Latium n'avoit pas les mêmes bornes qu'a aujourd'hui la campagne de Rome; il en occupoit à peine la moitié.

Les habitans du Latium étoient les Latins. Il y eut un tems, dit Denys d'Halicarnasse, que les Latins, les Ombres, les Ausons, & plusieurs autres peuples, ne furent connus chez les Grecs, que sous le nom de Tyrrhéniens, parce que l'éloignement des lieux déroboit à leurs connoissances l'état de ces peuples. Rien n'est plus obscur & moins certain, que l'ancienne histoire de ce pays. Denys d'Halicarnasse, que nous venons de ci-

(a) Just. L. XX. c. 1. Strab. p. 218. & seq. Ptolem. L. III. c. 1. Plin. T. 1. p. 140. & seq. Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c. 4. Tit. Liv. L. 1. c. 2, 3, 32. & seq. L. II. c. 19. & seq. L. III. c. 7. L. VI. c. 21. L. VII. c. 11. & seq. L. VIII. c. 2. & seq. Dionys. Halicarn. L. III. c. 10. & seq. L. IV. c. 7, 11. L. V. c. 10. & seq. L. VI. c. 1, 2. Plut. T. 1. pag. 36, 145. & seq. Roll. Hist. Rom. T. 1. p. 103. & suiv. Tom. II. p. 201. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. 1. p. 70, 80. Tom. IV. pag. 67. & suiv. Tom. VI. pag. 26, 277. & suiv. Tom. VII. pag. 259, 260. Tom. VIII. pag. 369. Tom. IX. p. 157. & suiv.

ter, a tâché de la débrouiller dans son premier livre, & n'a rien épargné pour concilier ce qu'il trouvoit, tant dans les fables réduites au fond historique, que dans des traditions populaires, ou dans des mémoires qui subsistoient encore de son tems. Voici à quoi nous réduirons sommairement ce qui nous paroît plus vraisemblable dans ce récit.

Les Aborigenes, ou Aborigines, sont les plus anciens habitans. Leur nom même le déclare. Leur país n'étoit pas borné au Lærium; ils possédoient le país en deçà du Tibre; car, une colonie de Pélasges ou Pélasgues, s'étant jointe à eux, y fonda Céré, Pise, Saturnie, Alsiun, &c. que les Tusciens leur enleverent avec le tems. Les Pélasges, accablés de maux dans la suite, tomberent dans une extrême décadence, de laquelle les Tyrrhéniens profiterent. On ne sçait pas trop quelle étoit l'origine de ceux-ci, & il y a bien de l'apparence que c'étoit un ancien peuple d'Italie; d'autres les font Lydiens d'origine. Quoi qu'il en soit, environ soixante ans avant la guerre de Troie, une nouvelle flotte de Grecs aborda en Italie, & débarqua dans le canton, où un reste des Pélasges s'étoient unis aux Aborigenes, & ne faisoient plus qu'un même peuple avec eux.

Ces Grecs nouvellement arrivés, venoient de Palantium, ville d'Arcadie. Leur chef étoit

Évandre, fils d'une Arcadienne, qui passoit pour être inspirée des Dieux, & que les historiens Romains ont appelée en leur langue Carmenta. Cette colonie n'étoit point envoyée du consentement de la nation; ce fut un parti de Grecs, qui, dans une sédition, s'étoient trouvés les plus foibles, & avoient pris la fuite. Faunus, qui regnoit alors sur les Aborigenes, reçut avec humanité ces Arcadiens, qui étoient en trop petit nombre pour lui causer de l'inquiétude, & il leur donna autant de terrein qu'ils en voulurent. Ceux-ci, suivant le conseil de la mere de leur Capitaine, choisirent une colline, & y bâtirent un village qui n'avoit d'étendue que ce qu'il en falloit pour une troupe venue sur deux vaisseaux. Ils nommerent leur bourgade Palantium, en mémoire de leur ancienne patrie; & cette même bourgade devint, avec le tems, une partie de la ville de Rome. La colline, où elle étoit, est la même que le mont Palatin.

Quelques années après, une autre flotte, conduite par Hercule, qui avoit subjugué l'Espagne, aborda dans ce país. Quelques-uns de ceux qui avoient suivi ce Héros, dans ses conquêtes, demanderent leur congé, ils l'obtinrent. Ils resterent dans cette contrée, où ils s'établirent, & se bâtirent une petite ville sur une colline, dont la situation leur parut commode. Cette colline, qui n'est éloignée que

de trois stades. ou trois cens soixante-quinze pas de Palantrium , est la même que la montagne du Capitole. La plupart de ces Grecs étoient Péloponnésiens , Phénéates , ou Épéens , nés dans l'Élide , tous déterminés à ne plus retourner chez eux , parce que leur-païs avoit été ravagé , dans les guerres que ces peuples avoient soutenues contre Hercule. Ils avoient aussi parmi eux quelques Troyens , qui , sous le règne de Laomédon , avoient été faits captifs par Hercule , lorsqu'il prit Ilium d'assaut. Je suis persuadé , dit Denys d'Halicarnasse , que d'autres encore fatigués des travaux passés , & effrayés des courses qui leur restoient à faire , se joignirent à eux du consentement d'Hercule. Ainsi se peupla le Capitole , nommé autrefois mont Saturnien. Peut-être même ne firent-ils que relever les anciennes chaumières , qui y avoient été élevées du tems de Saturne ; car , les Romains ont prétendu que ce Dieu , fuyant la colère de Jupiter son fils , s'étoit tenu quelque tems caché en cet endroit , & que du mot *latere* , se cacher , étoit venu au païs le nom de Latium , duquel les habitans s'étoient fait celui de Latins , *Latini*. Ovide dit en ce sens-là :

*Hac ego Saturnum memini tellure
receptum ,*

*Caelitibus regnis ab jove pulsus
erat.*

Inde diu genti mansit Saturnia nomen ;

*Dicta quoque est Latium terra ,
latente Deo.*

Ovide met ces vers dans la bouche de Janus , qui lui raconte les Antiquités des lieux , où Rome a été ensuite bâtie.

Varron veut que le nom de Latium , pris de *latere* , se cacher , vienne de ce que ce païs est en quelque façon caché entre les précipices des Alpes & de l'Apennin. Denys d'Halicarnasse ne croit pas que les Latins aient pris leur nom du Latium , puisqu'il dit qu'ils furent ainsi nommés à cause de Latinus , qui reugnoit du tems de la guerre de Troie. Virgile , dans les six derniers livres de son Énéide , s'est avantageusement servi de ce personnage qu'il suppose avoir été beau-père d'Énée.

Quoi qu'il en soit , les Latins étoient bornés à bien peu de chose du tems d'Énée & des rois d'Albe , ses successeurs , supposé que l'arrivée & le règne de ce Troyen en Italie aient quelque fondement réel dans l'histoire.

La ville de Rome s'étant formée , & ayant subjugué la ville d'Albe , qui depuis long-tems étoit le séjour des Rois Latins , asservit insensiblement le Latium , qui fut poussé jusqu'au promontoire Circeium , ou monte Circello ; car , il ne faut pas entendre trop à la rigueur ce que dit Pline , que l'ancien Latium fut conservé

depuis le Tibre jusqu'à ce promontoire. Strabon dit beaucoup mieux que l'ancien Latium fut accru par des païs qu'on y joignit, & qu'on l'étendit depuis le Tibre jusqu'à monte Circello. Ainsi, l'ancien Latium de Plin n'est pas le plus ancien de tous, mais l'ancien déjà accru d'une partie du païs des Volsques.

Après que l'on eut chassé les Rois de Rome, les Consuls eurent la guerre contre les Equés, les Volsques, les Herniques & les Auronces. Cette guerre fut sanglante & opiniâtre ; mais, ces peuples furent vaincus ; & leur païs, à mesure qu'on en faisoit la conquête, étoit réuni au Latium. C'est ce que Strabon a voulu faire entendre, quand il dit : » Le Latium comprend » bien des choses qui n'appar- » tenoient point aux Latins, » comme les Eques, les Volsques, les Herniques, les » Aborigenes autour de Rome, » & les Rutules, qui possédoient » l'ancienne Ardée, outre plu- » sieurs autres peuples, tant » grands que petits, qui étoient » aux environs de Rome, dans » le tems qu'on la bâtissoit, » dont quelques-uns étoient libres & indépendans, & habitoient des bourgades sans » faire corps avec aucune nation. « Du tems de ce Géographe, on y comprenoit non-seulement les Volsques entièrement, mais encore les Auronces ou Ausones jusqu'à Sinuesse, c'est-à-dire, une partie de la

terre de labour jusqu'au couchant du golfe de Gaëte. En ce sens, le Latium, beaucoup plus petit que la campagne de Rome, fut beaucoup plus grand qu'elle n'est ; & le Liris, aujourd'hui le Gariglian, y naissoit, & n'en sortoit point depuis ses sources jusqu'à son embouchure.

Il faut distinguer le Latium ancien, du Latium augmenté. Les Rutules, les Volsques, les Ausones, les Eques & les Herniques, exclus du premier, sont compris dans le second ; & ni l'un ni l'autre ne répond exactement à la campagne de Rome ; le premier est trop petit, & le second est trop grand. Dans l'Énéide, il n'est question que du Latium très-petit ; après cela, il faut y comprendre les Rutules, devenus Latins après la mort de leur roi Turnus. Laurentum, qui avoit été bâtie par Latinus, en fut la capitale. Énée fit bâtir une ville, qu'il appella Lavinium, du nom de sa femme Lavinie ; Jule, fils d'Énée, fonda la ville d'Albe, qui devint capitale du Latium à son tour. Rome, fondée par Romulus, fut attaquée de bonne heure par les établissemens voisins. Tullus Hostilius, troisième roi de Rome, soumit la ville d'Albe. Ancus Marcius fit bâtir Ostie à l'entrée du Tibre. Tarquin le superbe prit, dans le Latium, Ardée, ancienne capitale des Rutules, Oriculum & Gabies, & il entra dans le païs des Volsques, en se saisissant de Sueffa-Poméria, leur capitale.

Tel fut le second état du Latium. Cependant, dix ou douze ans après l'expulsion des Rois, il s'en falloit beaucoup que tout ce païs fût accoutumé au joug. Sora, Algidum, Satricum, Corniculum, Verulanum & Bovilles firent beaucoup de peine à la République naissante. Tibur, qui, dans la suite, fut presque regardé comme un faubourg de Rome, & Préneſte, coûtèrent des ſieges, dont le succès fut demandé par de longues prieres & par mille vœux, dans le Capitole. Les Éques & les Volſques firent une guerre opiniâtre, & ne furent absolument subjugués que par T. Quinctius, qu'on tira de la charrue pour le faire Dictateur. Tel fut le troiſième état du Latium.

Dans ce que nous venons d'expoſer touchant la description historique-topographique de ce païs, nous n'avons fait qu'indiquer les guerres que les habitans eurent à ſoutenir contre les Romains. En les faiſant connoître dans un plus grand détail, nous acheverons de donner une idée de la nation Latine.

Guerres des Latins contre les Romains.

Ce fut ſous le regne de Tullus Hoſtilius que les villes Latines commencerent à ſe brouiller pour la première fois avec les Romains, parce que la ville d'Albe étant détruite, elles ne

pouvoient ſe réſoudre de céder l'Empire à ceux qui l'avoient fait démolir. Quinze ans après qu'elle fut rafée, le Roi des Romains envoya des ambassadeurs aux trente villes qui étoient des colonies d'Albe, & qui avoient toujours été ſoumiſes à ſa domination, pour les ſommer de ſe ranger ſous ſon obéiſſance; prétendant que dans le moment qu'il avoit vaincu les Albains, & qu'il étoit devenu maître de tout ce qu'ils poſſédoient, l'Empire de toute la nation Latine lui appartenoit par le même droit. Ses raiſons étoient qu'il n'y avoit que deux moyens d'entrer en poſſeſſion de ce qui appartenoit aux autres peuples; que de ces deux moyens l'un étoit néceſſaire & l'autre volontaire; qu'en routes ces deux manieres les Romains pouvoient prétendre à l'empire des villes qui appartennoient ci-devant aux Albains, parce que ceux-ci étant devenus leurs ennemis, ils les avoient vaincus par les armes, & qu'après la deſtruction de leur ville ils les avoient reçus à Rome, où ils leur avoient accordé le droit de bourgeoiſie; qu'ainſi les Albains étoient obligés bon gré malgré de céder aux Romains l'Empire & la ſouveraine poiſſance qu'ils avoient eue autrefois ſur leurs propres ſujets. Les villes Latines ne rendirent en particulier aucune répoſe aux ambassadeurs de Tullus Hoſtilius; mais, elles convoquerent à Fé-

rente une assemblée générale de la nation, où il fut arrêté qu'on ne céderoit point l'Empire aux Romains. En même-temps, elles élurent deux généraux d'armée pour être les arbitres souverains de la paix & de la guerre, sçavoir, Ancus Publicius de la ville de Core, & Spusius Vécilius de Lavinium.

Tel fut le sujet de la guerre des Romains avec les Latins qui étoient de la même nation qu'eux. Elle dura cinq ans. Elle se fit avec politique & avec beaucoup de modération, selon la maniere des Anciens ; car, les deux nations ne combattirent point avec toutes leurs forces en bataille rangée. Ainsi, il n'y eut point d'échec ni de perte considérable, pas une seule ville ne fut rasée, réduite en servitude, ou traitée avec la dernière rigueur. On se contentoit de part & d'autre de désoler le plat-païs par de fréquentes courses, lorsque les grains étoient en maturité ; après cela, les troupes se retiroient chargées de butin, & on échangeoit les prisonniers. De toutes les villes des Latins, Tullus Hostilius ne prit que Médullie, où l'on avoit autrefois envoyé une peuplade sous le regne de Romulus. S'étant rangée du parti de sa nation dans la présente guerre, le Roi des Romains l'assiégea, & lui apprit à ne se plus révolter dans la suite. Pour les autres villes tant des Latins que des Romains, il ne leur

arriva pendant tout ce tems-là aucun des malheurs si ordinaires dans la guerre. La paix en fut d'autant plus facile à conclure ; car, les Romains s'y portèrent d'eux-mêmes, & les esprits n'étoient point trop irrités.

A peine Ancus Marcius, successeur de Tullus Hostilius, fut-il monté sur le trône, que les Latins, le méprisant comme un homme qui n'auroit pas le courage de soutenir une guerre, firent des torts considérables à plusieurs Romains, en ravageant les terres voisines par leurs brigandages.

Le Roi leur envoya une ambassade pour les sommer de rendre aux Romains, suivant le traité de paix, tout ce qu'ils avoient enlevé. Mais, feignant de n'avoir aucune connoissance des brigandages dont on se plaignoit, ils répondirent que si on avoit pillé les terres Romaines, cela s'étoit fait sans le consentement de la République ; qu'au reste ils n'avoient aucun compte à rendre aux Romains ; que ce n'étoit point avec eux, mais seulement avec Tullus Hostilius qu'ils avoient fait alliance ; & que ce Roi étant mort, le traité de paix ne subsistoit plus.

Piqué de cette insolente réponse des Latins, Ancus Marcius mit une armée en campagne, & assiégea la ville de Politorie ; il la prit par capitulation, avant que les autres villes des Latins pussent envoyer du

secours aux assiégés. Il ne fit cependant aucun mal aux habitans ; il leur accorda la vie , & leur laissant tous leurs biens & tous leurs effets , il se contenta de les transférer à Rome où il les incorpora dans les Tribus.

L'année suivante, les Latins, ayant envoyé une peuplade à la ville de Politorie qui étoit déserte , commençoient déjà à en cultiver les terres. Ancus Marcius se remit en campagne. Les Latins eurent l'audace de faire une sortie pour lui présenter le combat ; mais , ils furent vaincus & les Romains reprirent la ville. Le Roi fit brûler les maisons & raser les murailles , afin que les ennemis , n'ayant plus de retraite, ne pussent point cultiver les terres des environs. Après cette expédition , il s'en retourna à Rome.

L'année suivante , les Latins ouvrirent une nouvelle campagne pour aller assiéger la ville de Médullie , où il y avoit une colonie Romaine qui faisoit des préparatifs de guerre. Ils presserent si vivement cette place qu'ayant attaqué les murailles de tous côtés , ils la prirent d'assaut. Dans le même-tems , Ancus Marcius mit le siege devant Tellene , célèbre ville des Latins , & après avoir remporté la victoire dans un combat en bataille rangée , il prit cette place de vive force. Il ne dépouilla point les bourgeois de leurs biens. Il se contenta de les transférer à Rome , où il leur donna une grande place pour

bâtir des maisons. Médullie ayant été pendant trois ans sous la domination des Latins , Ancus Martius leur livra plusieurs combats sanglans & la reprit enfin la quatrième année. Peu de tems après cette expédition , il emporta d'assaut la ville des Fidénates. Trois ans auparavant , il l'avoit déjà prise par capitulation , & s'étoit contenté d'en transférer tous les bourgeois à Rome , sans lui faire d'autre mal. Mais , il parut bien par la suite qu'en cela il avoit agi avec moins de prudence que de douceur ; car , les Latins , y ayant envoyé une colonie , s'emparèrent des terres des Fidénates & en perçurent les fruits ; ce qui obligea Ancus Marcius d'assiéger cette place une seconde fois , de brûler les maisons , & de raser les fortifications , après l'avoir reprise avec beaucoup de peine.

Dans la suite, les Romains & les Latins se battirent avec de nombreuses troupes , en deux différentes occasions. Dans la première , l'action dura fort long-tems , sans que la victoire se déclarât ; les deux armées se retirèrent dans leurs retranchemens avec un égal avantage. Mais , dans la seconde , les Romains gagnèrent la bataille & poursuivirent les ennemis jusques dans leur camp. Après ces deux combats , il ne se donna plus entre les deux nations aucune bataille dans les formes. On se contenta de faire de part & d'autre de fréquentes courses

sur les terres voisines. L'infanterie légère & la cavalerie qui couroient les campagnes , en vinrent souvent à des escarmouches. Les Romains y remporterent presque toujours l'avantage , parce qu'ils avoient posté des troupes dans des lieux avantageux.

La mort d'Ancus Marcius , arrivée l'an de Rome 138, parut aux Latins une occasion favorable de reprendre les armes , & de faire de nouveaux efforts pour rentrer en possession des places , qu'ils avoient été obligés de céder aux Romains. Le nouveau Roi [c'étoit Tarquin l'ancien] , pressentant leur dessein, n'attendit pas qu'ils vinssent l'attaquer , & marcha le premier contre eux. Il leur enleva diverses places , entr'autres Corniculum. Cette ville fut fort maltraitée ; & les Latins , irrités du traitement rigoureux qu'on lui avoit fait , résolurent de joindre leurs forces ensemble , pour faire la guerre aux Romains. Dans ce dessein , ils leverent une nombreuse armée , & s'étant mis à ravager les meilleures terres de leurs ennemis , ils enleverent un grand butin & firent un grand nombre de prisonniers.

Le roi Tarquin alla à leur rencontre avec un camp-volant ; mais , n'ayant pu les joindre , il se mit aussi à faire des courses sur leurs terres , pour leur rendre la pareille. Les deux armées ravageoient réciproquement les terres de l'ennemi , tantôt elles avoient l'avantage , tantôt elles

recevoient quelques échecs. Il n'y eut qu'une seule action dans les formes ; elles se donna près de la ville de Fidènes. Toutes les troupes , tant des Romains que des Latins , se trouverent à cette journée. Il y périt beaucoup de monde de part & d'autre ; mais , les Romains gagnèrent enfin la bataille , & maîtres du terrain , ils obligèrent les Latins d'abandonner leur camp pendant la nuit , pour se retirer dans leurs villes.

Après cette victoire , Tarquin avec ses troupes en bon ordre parcourut le país des Latins , pour solliciter leurs villes à faire la paix. Ces peuples écoutèrent volontiers les propositions qu'il leur fit ; car , ils n'avoient plus d'armée commune rassemblée en un corps , & ils ne pouvoient pas se fier sur leurs propres forces. Quelques-uns même prirent le parti de se rendre , parce qu'ils avoient remarqué que les villes qu'il prenoit de vive force , il les rasoit & en réduisoit les habitans en servitude , au lieu que celles qui se rendoient à lui par capitulation , il les obligeoit seulement à subir le joug de son obéissance , sans leur faire aucun mauvais traitement. Fidènes , ville des plus considérables , fut la première qui se rangea sous sa domination à certaines conditions. Ensuite , ceux de Camérie firent la même chose , & quelques autres petites villes avec plusieurs châteaux suivirent bientôt leur exemple.

Les autres Latins en furent tellement épouvantés que, dans la crainte qu'il ne subjuguât toute la nation, ils convoquèrent promptement les États à Férrente. Là, il fut résolu de lever des troupes dans toutes les villes, & de demander du secours aux nations voisines les plus fortes. En même-tems, on envoya une ambassade aux Tyrrhéniens & aux Sabins. Ceux-ci promirent de prendre les armes pour ravager le pays voisin à la première nouvelle qu'on leur donneroit, que les troupes des Latins commenceroient à faire le dégât sur les terres des Romains. Les Tyrrhéniens s'engagerent aussi à fournir les troupes Auxiliaires dont on auroit besoin. Mais, tous ne furent pas de ce sentiment; il n'y eut que cinq villes qui engagèrent leur parole, sçavoir, les Clusiniens, les Arrétiens, les Volterrans, les Ruffellans, & les Vétuloniens. Ranimés par cette espérance, les Latins leverent force soldats dans leur propre pays, & s'étant joints aux troupes Auxiliaires des Tyrrhéniens ils fondirent sur les terres des Romains. Dans le même-tems, les Sabins qui leur avoient promis leur alliance, entrèrent aussi dans le pays voisin pour y faire le dégât.

Le Roi des Romains, qui pendant leurs préparatifs avoit aussi mis sur pied une puissante & nombreuse armée, marcha contre eux en diligence. Mais, ayant fait réflexion que c'étoit

trop se hasarder que de partager ses troupes en deux corps, pour attaquer en même-tems l'armée des Latins & celle des Sabins, il résolut de réunir toutes ses forces contre les Latins. Il alla donc se camper à la vue de leurs retranchemens. Dans les premiers jours, ni les uns ni les autres ne furent pas assez hardis pour exposer toutes leurs troupes au hazard d'une action générale; car, chacun redoutoit les forces de son ennemi. Ils se contentoient de part & d'autre de s'effayer par quelques escarmouches. Les soldats armés à la légère sortoient de tems en tems de leurs lignes; l'avantage étoit presque toujours égal. Enfin, après plusieurs tentatives, les escarmoucheurs s'animant mutuellement, ceux qui étoient restés dans les retranchemens furent contraints d'en sortir, d'abord en petit nombre, ensuite tous en corps pour secourir leurs camarades. Les deux armées, presque égales en nombre, tant pour la cavalerie que pour l'infanterie, combattirent en cette occasion avec un courage extraordinaire. Les Soldats, également exercés dans le métier de la guerre, & également animés les uns contre les autres, se persuadoient tous que cette journée devoit décider de leur salut. Mais, la nuit, étant survenue, ils se séparèrent sans sçavoir de quel côté étoit l'avantage. La différente contenance des deux armées, après cette action, fit bien

voir néanmoins de quel côté étoit la victoire; car, le lendemain, les Latins n'osèrent point sortir de leurs lignes. Le Roi des Romains au contraire, pour faire voir qu'il étoit prêt à livrer un second combat, fit avancer ses troupes dans la plaine, où il les retint quelque tems rangées en bataille. Mais, voyant que les ennemis ne sortoient point de leurs retranchemens & qu'ils n'osoient se présenter, il dépouilla leurs morts, enleva les siens, & s'en retourna fièrement dans son camp, tout triomphant de sa victoire.

Les jours suivans, les Latins étant renforcés d'un nouveau corps de troupes Auxiliaires, qui leur fut envoyé par les Tyrrhéniens, il y eut une seconde bataille beaucoup plus sanglante que la première. Les Romains y remportèrent une victoire signalée, & tout le monde convint que le Roi Tarquin en étoit le principal auteur: En effet, l'armée Romaine avoit déjà plié, & l'aîle gauche étoit en désordre. Mais, dès qu'il s'aperçut que les siens avoient du pire, il quitta l'aîle droite où il combattoit alors, & prenant avec lui les meilleurs escadrons de la cavalerie & la fleur de l'infanterie, il les conduisit par derrière son armée; ensuite, passant à côté de l'aîle gauche, il s'avança encore plus loin au-delà du corps de bataille; puis faisant à droite un quart de conversion, il poussa son cheval à toute bride, & char-

gea les Tyrrhéniens en flanc; car, ils combattoient à l'aîle droite de l'armée ennemie & avoient déjà-enfoncé l'aîle gauche des Romains. En se montrant ainsi tout à coup, il répand la terreur & le trouble par tous les rangs. Dans le même moment, l'infanterie Romaine revient de sa première frayeur; elle donne avec fureur sur l'ennemi; on fait une cruelle boucherie, on taille les Tyrrhéniens en pièces sans leur donner de quartier; leur aîle droite toute entière se rompt & ne cherche plus son salut que dans la fuite. Alors, Tarquin ordonne aux Officiers d'infanterie de le suivre à petit pas en ordre de bataille; il court lui-même à toute bride au camp des ennemis, & y étant arrivé avant les fuyards, il le prend du premier assaut. Car, ceux qui y étoient restés pour le garder, ne sçavoient encore rien de la défaite de leur armée; en sorte que ne pouvant reconnoître ces escadrons de cavalerie, qui accouroient avec tant de rapidité, ils laisserent entrer les Romains sans faire de résistance. Les bagages des Latins étant pris de cette manière, la cavalerie qui s'en étoit emparée, tailla en pièces les fuyards qui y accouroient comme à un asyle assuré. D'un autre côté, la garnison qui tâche de s'enfuir dans la plaine, est défaite par les légions Romaines, entre les mains desquelles elle tombe. La plupart

de ces malheureux soldats , se pouffant les uns sur les autres & se foulant aux pieds , périssent misérablement comme des lâches auprès des fossés & des palissades ; & les autres ne trouvant aucun moyen de se sauver , sont contraints de se rendre à la discrétion des vainqueurs. Tarquin s'étant ainsi rendu maître de leur camp , vendit beaucoup d'esclaves , enleva une grande quantité d'argent & d'effets ; ensuite , il abandonna au pillage de ses troupes , ce qui se trouva dans les retranchemens.

Après cette expédition glorieuse , il tourna ses armes contre les villes des Latins , bien résolu d'emporter de vive force celles qui refuseroient de se rendre. Mais , il ne fut pas besoin d'en assiéger aucune. N'employant pour armes que les prières , elles prirent toutes le parti de lui envoyer des Ambassadeurs au nom de leur République , pour se rendre & pour demander la paix aux conditions qu'il jugeroit à propos de leur imposer. Étant devenu maître des villes des Latins à ces conditions , Tarquin les traita toutes avec beaucoup de clémence & de modération. Il ne fit mourir personne , il n'exila aucun citoyen ; & sans faire payer de contribution il leur laissa la jouissance de leurs terres , & la liberté de vivre selon leurs loix. Il les obligea seulement de rendre aux Ro-

maines les transfuges & les prisonniers sans rançon , de remettre entre les mains de leurs maîtres , tous les esclaves qu'ils avoient pris dans leurs courses , de payer aux laboureurs tout ce qu'ils leur avoient enlevé , & de réparer le tort qu'ils avoient fait sur les terres de la République ; leur promettant que s'ils remplissoient exactement ces conditions , ils seroient toujours amis & alliés du peuple Romain , pourvu que dans la suite ils continuaient de faire tout ce qu'on leur ordonneroit. Ainsi finit la guerre des Romains avec les Latins. Le roi Tarquin reçut les honneurs du triomphe , pour les victoires qu'il avoit remportées dans cette guerre.

Servius Tullius , sixième Roi de Rome , forma la résolution de réunir toutes les villes des Latins en un même corps de République , tant pour prévenir les guerres civiles , que pour empêcher que les Barbares voisins profitant des dissensions ne les dépouillassent de leur liberté. Dans ce dessein , il assembla les principaux de chaque ville , & leur annonça qu'il vouloit délibérer avec eux sur une affaire de la dernière importance qui regardoit l'intérêt commun de toute la nation.

Aussi-tôt que ceux-ci furent arrivés , il convoqua le Sénat Romain , & fit un discours aux députés des Latins pour les exhorter à la concorde. Il tâcha de leur faire comprendre que

rien n'est plus beau qu'une communauté de plusieurs villes, qui n'ont toutes que les mêmes sentimens & les mêmes vues; qu'au contraire il n'y a rien de si honteux que de voir regner la dissension parmi des peuples que les liens de la parenté devroient unir étroitement; que la concorde est l'appui inébranlable des États les plus foibles, au lieu que la discorde affoiblit les Républiques les plus puissantes. Après ce discours, il leur prouva que les Latins avoient droit de commander aux peuples voisins; qu'étant originellement Grecs c'étoit à eux de donner la loi aux Barbares; mais qu'il appartenoit aux Romains de commander à toute la nation des Latins, comme étant au-dessus des autres non-seulement par la grandeur de leur ville & par l'éclat de leurs belles actions, mais encore par les marques de la faveur des Dieux qui ne les avoient élevés au comble de la gloire, que parce qu'ils les en jugeoient plus dignes que les autres.

Ayant apporté toutes ces raisons, Servius Tullius leur conseilla de faire bâtir à Rome à frais communs, un asyle sacré où les Latins s'assembleroient tous les ans dans le tems dont on conviendrait, pour y tenir une foire, exercer le commerce & offrir des sacrifices tant publics que particuliers, afin que si une ville avoit quelque contestation avec les autres, on pût la terminer à l'amiable.

au tribunal de toute la nation. Enfin, par toutes ces remontrances & autres semblables, il leur fit si bien comprendre l'avantage qu'ils trouveroient à établir à Rome un tribunal commun, que tous les députés se rangerent de son avis. Ensuite, on ramassa de l'argent dans toutes les villes, & Servius Tullius fit bâtir un temple à Diane sur le mont Aventin, dans l'endroit de Rome le plus élevé. Il dressa lui-même les articles de l'alliance que tous les Latins venoient de conclure. Il fit des loix pour régler le commerce de la foire & les cérémonies de la solennité. Et afin que le tems ne les effaçât jamais, il érigea une colonne, sur laquelle il fit graver les conventions faites dans l'assemblée & les noms des villes qui y avoient eu part.

La suite de l'histoire fait voir combien cette alliance avec les Latins contribua à la grandeur de Rome, dont elle doubla en quelque sorte les forces, & quel trésor c'est pour un État qu'un Prince habile, véritablement capable de regner, qui a de grandes vues, & qui est attentif à tous les devoirs de la royauté.

Tarquin le superbe, pour se maintenir dans la puissance souveraine qu'il avoit usurpée, voulut s'attacher les plus puissans de chaque ville des Latins, & il en vint à bout par le moyen d'Octavius Mamilius qu'il avoit sçu gagner. Il dépêcha ensuite vers ceux qui

avoient coutume de s'assembler à Férènte pour traiter des intérêts des Latins. Il leur manda de s'y rendre incessamment à un certain jour qu'il leur marqua, & leur fit entendre qu'il vouloit délibérer avec eux sur des affaires de la dernière importance qui regardoient l'intérêt commun des deux nations. Ceux-ci ne manquèrent pas de s'y trouver exactement au jour marqué. Tarquin qui les avoit convoqués, ne s'y rendit pas à tems. Après l'avoir attendu le reste du jour, quand on vit qu'il n'arrivoit point, la plupart des députés prenant ce retardement pour une insulte, commencèrent à murmurer hautement, entr'autres Turnus Herdonius. Le lendemain Tarquin arriva; & informé de ce qui s'étoit passé, il résolut de se venger. Pour cet effet, il accuse Turnus Herdonius d'avoir conspiré contre les députés des Latins, semble en fournir les preuves les plus convaincantes, & fait en conséquence condamner l'accusé à mort. Toute l'assemblée crut avoir les plus grandes obligations à Tarquin, comme au conservateur d'un nombre infini de personnes du premier ordre. Pour récompense du service important que les Latins croyoient avoir reçu de lui, ils le firent Général de toute la nation aux mêmes conditions qu'on avoit autrefois accordé ce glorieux titre à son ayeul & à Servius Tullius après lui. Ensuite, on grava les articles de cette nou-

velle alliance sur des colonnes; on fit serment sur les victimes qu'on en observeroit religieusement toutes les conditions; puis l'assemblée se sépara & les députés s'en retournèrent.

Après avoir obtenu le titre de Général des Latins, Tarquin députa chez les Herniques & chez les Volsques pour les inviter à faire amitié avec lui & à entrer dans la nouvelle alliance qu'il venoit de conclure. Toute la nation des Herniques accepta ses offres. Mais, il n'y eut que deux villes du pays des Volsques, sçavoir, Échétra & Antium, qui entrèrent dans son alliance. Cela étant fait, afin que le traité conclu avec tant de villes ne se rompît jamais, Tarquin crut qu'il étoit à propos d'avoir un temple qui fût commun aux Romains, aux Latins, aux Herniques, & à ceux des Volsques qui avoient accédé à la nouvelle alliance, dans lequel ils s'assembleroient tous les ans pour tenir une foire, célébrer des festins & participer ensemble aux mêmes sacrifices. Le projet fut accepté d'une commune voix par toutes ces nations. Tarquin choisit le lieu du rendez-vous général sur une haute montagne située presque au milieu de tous les peuples alliés, & qui dominoit sur la ville d'Albe. Il ordonna qu'on s'y assembleroit chaque année; que toutes les nations de l'alliance ne feroient pendant ce tems-là aucun acte d'hostilité

l'une envers l'autre ; qu'on y offriroit en commun des sacrifices à Jupiter appelé Latiaris, & qu'on y célébreroit des festins en signe d'union. Il régla aussi ce que chaque ville devoit fournir pour les sacrifices, & la part qu'elle y devoit avoir. Quarante-sept peuples se trouvoient à cette solemnité & participoient aux oblations & aux sacrifices. Les Romains en firent long-tems la fête sous le nom de Feries Latines. Les villes qui y avoient part, fournissoient toutes quelque chose ; les unes, des agneaux ; les autres, des fromages ; celles-ci, une certaine quantité de lait ; celles-là, quelques autres denrées de cette espece ; & comme on y immoloit un taureau au nom de toutes les villes, chacun en avoit un morceau. Au reste, c'étoient les Romains qui présidoient à la solemnité, & qui y offroient les sacrifices pour tous les autres peuples de l'alliance.

Plusieurs années après que Tarquin le Superbe eut été chassé de Rome, avec tous ceux de son parti, les villes Latines abandonnerent l'alliance des Romains, à la sollicitation d'Octavius Mamilius, lequel ayant gagné les premiers de chaque ville, les uns par de belles promesses, les autres par prières, les engagea à faire une ligue pour le rétablissement des exilés. Des députés de toutes les villes, excepté de Rome, qui étoit la seule qu'on n'avoit point

invitée comme de coutume, s'assemblerent à Férrente pour tenir conseil sur les affaires de la guerre, pour délibérer sur les préparatifs nécessaires, & pour élire des Généraux d'armée. M. Valérius, homme consulaire, qui avoit été envoyé vers les peuples voisins pour prévenir les mouvemens contre la République, se rendit à l'assemblée, & se plaignit fortement de ce que les Romains seuls en avoient été exclus. Malgré les remontrances, on y déclara les Romains infracteurs des traités, & l'on convint de délibérer une autrefois plus à loisir sur les moyens de s'en faire justice.

Peu de tems après, les Fidénates assiégés par les Romains, envoyèrent demander aux Latins un prompt secours. Les principaux de la nation assemblerent les députés de chaque ville. On donna audience aux Tarquins & à l'ambassade des assiégés. Ensuite, on demanda aux députés des villes en commençant par les plus âgés & par les plus illustres, de quelle manière ils croyoient qu'il falloit faire la guerre aux Romains. On délibéra long-tems dans le Conseil, si on devoit la déclarer absolument. Les plus turbulens de l'assemblée furent d'avis qu'il falloit remettre le Roi sur le trône & secourir les Fidénates, ce qu'ils ne faisoient que pour avoir eux-mêmes le principal commandement dans l'armée, & pour parvenir aux premières

charges , afin d'exécuter de grands desseins. Ce furent sur tout ceux qui aspiroient à la tyrannie , & à s'emparer de la souveraine puissance dans leur país , qui opinerent à faire la guerre, dans l'espérance que leur entreprise réussiroit par le secours des Tarquins, s'ils étoient une fois rétablis sur le trône de Rome. Les plus riches & les plus modérés conseilloient au contraire de garder le traité d'alliance ; ils ne vouloient pas qu'on prît témérairement les armes, & c'étoit-là l'avis que le peuple approuvoit le plus.

Malgré leur opposition & leurs remontrances, ceux qui vouloient la guerre , engagèrent enfin l'assemblée à envoyer une ambassade à Rome , pour exhorter cette ville & pour lui conseiller de recevoir les Tarquins & les autres exilés, de leur promettre avec serment l'impunité & une amnistie générale, de rétablir en même-tems le gouvernement sur l'ancien pied , & de rappeler l'armée de Fidenes. Les ambassadeurs avoient ordre d'ajouter que les Latins ne souffriroient pas que leurs parens & leurs amis fussent plus long-tems privés de leur patrie , & que si Rome refusoit d'accepter ces propositions , on tiendrait conseil pour lui déclarer la guerre. Ce n'est pas qu'ils ne sçussent bien que les Romains ne feroient rien de tout cela ; mais, ils cherchoient un honnête prétexte pour rompre avec eux,

dans l'espérance de gagner pendant ce tems-là , par des graces & de bons offices, ceux qui leur étoient opposés. Ces résolutions prises, ils convinrent de donner un an aux Romains pour délibérer là-dessus , & de faire eux-mêmes pendant ce tems-là les préparatifs de la guerre. Ensuite , on nomma pour l'ambassade ceux que Tarquin voulut , & on renvoya l'assemblée.

L'un des Consuls, ayant introduit dans le Sénat les ambassadeurs des Latins, leur parla en ces termes de l'avis des Sénateurs : » Chers amis & chers » parens, allez dire à la république des Latins, que le peuple Romain n'a jamais voulu jusqu'ici accorder le rappel des tyrans, ni aux prieres de la ville de Tarquinies, ni à tous les Tyrrhéniens qui sont venus le demander avec leur roi Porfena; que loin de se laisser ébranler par une guerre des plus cruelles dont ce Roi le menaçoit, il a mieux aimé voir ses terres ravagées & les maisons des laboureurs réduites en cendre, & qu'il a soutenu un siege pour la défense de sa liberté, plutôt que de se voir obligé par les ordres de qui que ce fût à faire ce qu'il ne vouloit pas. N'avons-nous pas sujet d'être surpris que vous autres Latins, qui avez été témoins de notre constance, veniez ici nous ordonner de recevoir les tyrans & de lever le siege de Fidenes? Comment osez-

« vous nous menacer de la
 » guerre, si nous refusons de
 » le faire? Cessez enfin de nous
 » apporter des raisons frivoles
 » pour rompre avec nous. Cef-
 » fez de vous servir d'un pré-
 » texte qui n'est pas même spé-
 » cieux; & si vous avez dessein
 » de rompre absolument les
 » liens de la parenté pour nous
 » déclarer la guerre, ne diffé-
 » rez pas davantage. » Le Con-
 sul renvoya les ambassadeurs
 avec cette réponse, & les con-
 duisit hors de la ville.

Cependant, on apprit la ré-
 duction de Fidenes, & aussi-tôt
 toutes les villes Latines furent
 saisies de crainte, & accusèrent
 les Magistrats d'avoir abandon-
 né leurs alliés. On tint une
 nouvelle assemblée à Férrente.
 Ceux qui étoient d'avis qu'on
 prît les armes, particuliere-
 ment Tarquin, Octavius Ma-
 milius son gendre, & les ma-
 gistrats d'Aricie, déclamerent
 si vivement contre les autres
 qui ne vouloient point de guer-
 re, qu'ayant gagné toute la na-
 tion des Latins, ils l'engage-
 rent à lever l'étendard contre
 le peuple Romain. Mais, afin
 qu'aucune des villes de cette na-
 tion ne trahît la République en
 faisant sa paix sans la participa-
 tion des autres, on s'engagea
 par un serment solennel à gar-
 der l'alliance. En même-tems,
 on déclara que ceux qui man-
 queroient à leur parole, se-
 roient regardés comme infrac-
 teurs du traité, comme l'objet
 de la haine publique, & comme

les plus dangereux ennemis de
 l'État.

Les peuples qui signèrent le
 traité, & qui s'engagerent dans
 la ligue, furent ceux d'Ardée,
 d'Aricie, de Bovilles, les Bu-
 bétains, les Corains, les Cor-
 nétains, ceux de Gabies, de
 Laurente, de Lavinium, de
 Nomente, de Préneſte, de Ti-
 bur, de Tusculum, &c.

Octavius Mamilius & Sextus
 Tarquin qu'on avoit élu Géné-
 raux d'armée pour la présente
 guerre, leverent dans les villes
 liguées autant de troupes qu'ils
 jugerent à propos. Mais, afin
 d'avoir un honnête prétexte de
 prendre les armes, ils envoye-
 rent à Rome une nombreuse
 ambassade composée des prin-
 cipaux citoyens de chaque ville.
 Ces députés, admis à l'audien-
 ce du Sénat, se plaignirent au
 nom des Ariciens de ce que
 dans la guerre qu'ils avoient
 eu à soutenir contre les Tyr-
 rhéniens, la République Ro-
 maine non contente d'avoir don-
 né aux ennemis un libre passage
 sur ses terres, leur avoit encore
 fourni tous les secours nécessai-
 res pour cette guerre; qu'elle
 leur avoit donné un asyle après
 leur déroute; qu'elle avoit mê-
 me pris un soin particulier de
 leurs blessés; que cependant les
 Romains n'ignoroient pas que
 les Tyrrhéniens en vouloient à
 toute la nation Latine, & que
 s'ils avoient une fois emporté
 d'assaut la ville d'Aricie, rien
 n'auroit pu les empêcher de
 réduire toutes les autres sous le
 joug

joug de leur domination ; que si le peuple Romain vouloit terminer le différent avec les Ariciens au tribunal de toute la nation , & s'en tenir à ce qui seroit décidé par les villes Latines , il n'étoit pas nécessaire d'en venir à une guerre ouverte ; mais que si n'écoulant que sa fierté ordinaire , il refusoit les choses les plus justes & les plus raisonnables à une ville qui lui étoit unie par les liens de la parenté , il pouvoit s'attendre que les Latins réuniroient toutes leurs forces pour tomber sur lui & pour tirer vengeance de ce refus.

Sur ces propositions des ambassadeurs Latins , le Sénat comprit que pour terminer le différent qu'il avoit avec les Ariciens , il seroit dangereux de s'en rapporter au jugement des ennemis du peuple Romain , & qu'étant juges & accusateurs dans la même cause , ils pourroient passer les bornes de la justice pour lui imposer des conditions trop onéreuses. Ce fut ce qui le détermina à accepter la guerre.

On nomma alors pour la première fois un Dictateur. Le choix tomba sur T. Largius. Dès que ce Général eut fait tous les préparatifs nécessaires pour cette guerre , il se mit en campagne à la tête d'une nombreuse armée qu'il posta en trois différens endroits par où il croyoit que les Latins pouvoient passer.

Persuadé que c'étoit le de-
Tom. XXIV.

voir d'un habile Général , non-seulement de se fortifier lui-même , mais encore d'affoiblir les ennemis , & de tendre à terminer les guerres sans combat , quand il le peut faire , ou au moins avec très-peu de perte s'il est possible , & que les plus dangereuses de toutes les guerres sont celles qu'on est contraint de faire à ses propres parens & à ses amis , T. Largius crut qu'il valoit mieux terminer celle-ci à l'amiable qu'à la rigueur. Il députa secrètement vers les principaux des Latins quelques personnes non suspectes , pour les engager à faire la paix. En même-tems , il envoya des Ambassadeurs tant aux villes en particulier qu'à toute la nation. Il n'eut pas grand'peine à les diviser de sentiment ; en sorte que tous les Latins ne se portoient plus avec la même ardeur à faire la guerre. Voici les caresses qu'il employa pour les gagner , & les bons offices qui contribuèrent le plus à les faire soulever contre leurs chefs. Octavius Mamilius & Sextus Tatin , qui commandoient l'armée des Latins en qualité de Généralissimes , étoient alors à Tusculum avec leurs troupes , & se dispoisoient à venir assiéger Rome ; mais , comme ils tardoient fort long-tems à se mettre en marche , soit qu'ils attendissent des troupes auxiliaires qui n'étoient pas encore arrivées au camp , soit que les entrailles des victimes ne leur

fussent pas favorables, quelques compagnies de soldats se détachèrent du corps de l'armée pour faire le dégât sur les terres des Romains. T. Largius qui en fut averti, envoya contr'eux l'élite de la cavalerie & de l'infanterie légère sous le commandement de Clœlius. Celui-ci les attaqua à l'improviste, en tua quelques-uns qui osèrent lui tenir tête, & fit prisonniers de guerre tous ceux qui rendirent les armes. Le Dictateur les fit guérir de leurs blessures; il les traita avec toute la douceur possible afin de gagner leur cœur; & sans exiger de rançon il les renvoya tous à la ville de Tusculum, avec une ambassade composée des plus illustres Romains, qui firent si bien par leurs sollicitations, que l'armée des Latins se retira, & que leurs villes conclurent une trêve d'un an.

Lorsque ce terme fut expiré, on fit de part & d'autre de grands préparatifs pour la guerre. Tous les Romains s'y portoient d'eux-mêmes avec beaucoup d'ardeur; mais, il n'en étoit pas de même des Latins, dont la plupart y étoient contraints malgré eux. Car, Sextus Tarquin & Octavius Mamilius avoient gagné presque tous les Magistrats des villes par des présens & par de belles promesses. Ils avoient même exclu de l'administration des affaires de l'État tous les Plébeïens qui ne vouloient point de guerre, en sorte qu'on n'avoit plus la liberté de parler.

Ainsi, il y en eut un grand nombre qui furent obligés d'abandonner leurs villes pour se réfugier chez les Romains, parce qu'ils ne pouvoient souffrir qu'on les traitât d'une façon si indigne. Les plus puissans des villes Latines, bien loin de les retenir, favorisoient leur retraite, & étoient fort aises que ceux qui leur étoient opposés, prissent parti chez leurs ennemis mêmes. Les Romains les reçurent à bras ouverts. Ils incorporerent dans les centuries de Rome & dans les troupes destinées pour garder la ville, tous ceux qui se réfugièrent chez eux avec leurs femmes & leurs enfans. Pour les autres, ils les mirent dans les châteaux qui étoient aux environs de Rome, & les distribuerent dans différentes colonies; précaution nécessaire pour les empêcher d'exciter des révoltes.

Dans ces conjonctures, on fut d'avis de remettre l'autorité souveraine entre les mains d'un seul homme qui ne fût point comptable de sa conduite. A. Postumius, le plus jeune des Consuls, fut élu Dictateur par T. Virginus son collègue. Ce Général avoit à peine fait tous les préparatifs, que ses espions vinrent lui dire que les Latins s'étoient mis en campagne avec toutes leurs troupes. Peu de tems après, il en vint d'autres lui annoncer qu'ils avoient pris d'assaut une certaine place forte appelée Corbion. Il n'y avoit

qu'une médiocre garnison Romaine , qu'ils avoient toute taillée en pieces. Ils se servoient de cette place comme d'un lieu de refuge d'où ils sortoient pour faire des courses. Cependant , ils ne prirent pas beaucoup de bétail ni d'esclaves dans les campagnes, excepté ce qu'ils en trouverent dans Corbion. Les laboureurs avoient eu la précaution de se retirer long-tems auparavant dans les forts voisins avec tout ce qu'ils avoient pu emporter ou mener avec eux. Mais , en revanche , les ennemis brûlerent leurs maisons qu'ils trouverent désertes , & firent un dégât si affreux , qu'ils désolèrent tout le plat-païs. Étant déjà en campagne, il leur étoit venu d'Antium , la plus célèbre ville des Volsques , un renfort de nouvelles troupes , des armes , du bled & d'autres provisions pour la guerre. Ce puissant secours ranima leur courage , & leur fit espérer qu'à l'exemple d'Antium le reste des Volsques se joindroit bientôt à eux contre les Romains.

Sur cette nouvelle , A. Postumius se mit promptement en marche , avant que toute l'armée ennemie fût rassemblée. Il fit si grande diligence en une nuit , qu'il arriva auprès du camp des Latins situé dans un poste avantageux , près du lac appelé Régille. Il se campa sur une haute colline de difficile accès , qui commandoit le camp des Latins , & qui devoit lui

donner un grand avantage sur eux s'il y fût resté. Leurs Généraux , Octavius Mamilius & Sextus Tarquin , qui étoient alors campés séparément , réunirent leurs troupes en un même endroit. Ils tinrent conseil avec les Colonels & les Capitaines pour voir de quelle maniere ils devoient faire la guerre , les sentimens furent fort partagés. Les uns pensoient que les troupes du Dictateur s'étant emparées du poste avantageux de la montagne , c'étoit moins une marque d'intrépidité que de crainte , & qu'il falloit promptement les attaquer pendant qu'elles étoient épouvantées. Les autres opinoient à les tenir assiégées avec une partie de l'armée Latine , tandis que le reste iroit assiéger la ville de Rome , qu'il auroit été facile de surprendre , parce que les meilleures troupes des Romains en étoient sorties. D'autres enfin vouloient qu'on attendît le secours des Volsques & des autres alliés , & qu'on préférât le parti le plus sûr au plus hardi. Ils disoient que pendant ce délai leurs affaires deviendroient meilleures , & qu'au contraire les Romains n'en retireroient aucune utilité. Tandis qu'ils tenoient le conseil de guerre , T. Virginus l'autre Consul , qui avoit fait une prompte marche la nuit précédente , parut tout à coup avec un corps de troupes , & vint se camper séparément du Dictateur , sur une autre croupe de montagne fort

escarpée. De cette manière , les Latins qui avoient le Dictateur à leur droite , & le Consul à leur gauche , se voyoient assiégés de toutes parts , sans pouvoir sortir sur les terres de l'ennemi. Là-dessus , leurs Généraux qui n'avoient cherché que leurs sûretés , furent saisis de crainte , & commencerent à appréhender que la guerre tirant trop en longueur , ils ne fussent contraints de consumer toutes leurs provisions qui ne pouvoient pas aller bien loin.

A. Postumius , qui fut informé de l'embarras où ils étoient , & qui connoissoit d'ailleurs leur peu d'expérience dans la guerre , détacha son Lieutenant général T. Æbutius avec l'élite de la cavalerie & de l'infanterie légère. Il lui ordonna de s'emparer d'une montagne qui commandoit le chemin par où devoient passer les provisions qu'on apportoit aux Latins. Celui-ci se mit en marche pendant la nuit. Il passa avec ses troupes à travers une forêt où il n'y avoit aucun chemin frayé , & avant que les ennemis s'en apperçussent , il s'empara de la montagne. Quand les Généraux des Latins apprirent que l'ennemi s'étoit aussi rendu maître des postes qu'ils avoient laissés derrière eux , & qu'à la faveur de cette hauteur dont il s'étoit emparé , il leur ôtoit toute espérance de recevoir des vivres , parce qu'il fermoit tous les passages , ils résolurent de

chasser les Romains de cette montagne , avant qu'ils eussent eu le tems de s'y fortifier. Sextus Tarquin , à la tête de la cavalerie , y courut à toute bride , très-persuadé que la cavalerie Romaine ne pourroit pas tenir contre lui. Cependant , les Romains l'attendirent de pied ferme. Il fut repoussé plusieurs fois , & retourna plusieurs fois à la charge. Enfin , voyant que l'avantage de ce poste rendoit les ennemis infiniment supérieurs , parce qu'ils combattoient du haut de la montagne , au lieu qu'il n'y avoit que des blessures à gagner pour ses troupes qui étoient obligées de livrer l'attaque de bas en haut , & que d'ailleurs les Romains venoient de recevoir un renfort de l'élite de l'infanterie , qu'A. Postumius leur avoit envoyé en diligence , il fut obligé de se retirer dans son camp , sans avoir rien fait. Les Romains entièrement maîtres de la montagne , s'y fortifièrent sans que personne les inquiétât , & y restèrent comme en garnison. Mais , Sextus Tarquin & Octavius Mamilius résolurent de ne pas tarder davantage à décider l'affaire par un combat sanglant. En même-tems , le Dictateur des Romains qui d'abord avoit eu dessein de terminer la guerre sans combat , & qui s'étoit flatté de venir à bout des ennemis dont il connoissoit le peu d'expérience & qu'il avoit réduits dans une affreuse disette , changea entie-

rement d'avis & prit le parti de livrer bataille pour la raison que nous allons dire.

La cavalerie qui gardoit les avenues , arrêta quelques couriers qui apportoit des lettres de la part des Volsques aux Généraux des Latins. Elles leur donnoient avis que dans trois jours au plus tard il leur viendrait un gros corps de troupes auxiliaires des Volsques & des Herniques. Cette nouvelle obligea les généraux Romains à se disposer promptement au combat & à changer leurs premières résolutions.

On donna de part & d'autre le signal de la bataille, & les armées s'avancant entre les deux camps se rangerent en cet ordre. Sextus Tarquin commandoit l'aîle gauche des Latins ; Octavius Mamilius , la droite ; & Titus , un des fils de Tarquin , étoit à la tête du corps de bataille , où étoient les transfuges & les exilés Romains. La cavalerie étoit divisée en trois escadrons , dont deux étoient distribués dans les deux aîles , & l'autre dans le corps de bataille. Du côté des Romains , T. Æbutius général de la cavalerie commandoit l'aîle gauche ; il avoit en tête Octavius Mamilius , l'aîle droite avoit pour chef le consul T. Virginus , qui étoit opposé à Sextus Tarquin. Le dictateur A. Postumius commandoit en personne le corps de l'armée contre Titus Tarquin & les exilés qui étoient avec lui. Le nombre des

soldats qui combattirent alors , étoit du côté des Romains de vingt-quatre mille hommes d'infanterie & de trois mille cavaliers ; du côté des Latins , de quarante mille hommes de pied & de trois mille chevaux. Quand on fut sur le point d'en venir aux mains , les chefs de l'armée Latine employèrent les discours & les prières pour exhorter leurs soldats à combattre avec valeur. Le Dictateur , au contraire , voyant les siens épouvantés par la multitude des ennemis qui leur étoient de beaucoup supérieurs en nombre , s'efforça de les rassurer.

L'infanterie légère & la cavalerie , tant des Romains que des Latins , donna le premier assaut. Ensuite , marcha le corps de bataille , composé de l'infanterie pesamment armée. Tous étoient équipés & rangés de la même manière. Le premier choc fut sanglant , les deux armées se mêlèrent & combattoient vigoureusement de main à main & corps à corps. Ni les uns ni les autres ne s'étoient attendus à un combat si acharné. Chacun s'étoit flatté d'épouvanter l'ennemi dès le premier choc. Les Latins , se fiant sur la multitude de leur cavalerie , espéroient que dès qu'elle donneroit , elle enfonceroit celle des Romains. Les Romains , de leur côté , croyoient que leur intrépidité à affronter les dangers jetteroit la terreur parmi les troupes Latines. Mais , les uns & les autres se voyant trompés dans

leur attente, & ne mettant plus l'espérance de leur salut & de la victoire dans l'épouvante des ennemis, mais dans leur propre valeur, se battirent avec une ardeur incroyable.

La fortune du combat fut long-tems douteuse; elle se rangea tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. D'abord, le corps de l'armée Romaine, où combattoit le dictateur A. Postumius, escorté de l'élite de la cavalerie, repoussa vigoureusement les ennemis, après que Titus Tarquin eut été blessé si dangereusement d'un coup de dard à l'épaule droite, qu'il ne pouvoit plus se servir de sa main. Je sçais, dit Denys d'Halicarnasse, que Licinius, Gellius & les autres qui les ont copiés, prétendent que c'étoit le roi Tarquin qui fut blessé dans cette occasion, comme il combattoit à cheval. Mais, ajoute Denys d'Halicarnasse, ces Historiens n'ont pas fait réflexion que ce fait n'est ni probable, ni même possible, puisqu'au tems de cette bataille Tarquin n'avoit guere moins de quatre-vingt-dix ans. Titus Tarquin étant donc tombé de cheval par la violence du coup qu'il avoit reçu, ses troupes combattirent un peu de tems; ensuite, on l'emporta hors de la mêlée encore vivant. Cet accident fit perdre courage à ceux qui combattoient sous ses enseignes. L'épouvante les saisit, & ne pouvant plus résister aux Romains qui les enfonçoient, ils furent obligés de lâcher

pied. Sextus, l'autre fils de Tarquin, s'en apperçut. Il accourt à leur secours avec l'élite de la cavalerie, soutenue des exilés de Rome. Les fuyards se rallient, leur courage s'anime, ils retournent à la charge, soutiennent l'effort des ennemis, & se battent avec une nouvelle vigueur.

Pendant que cela se passoit, les Généraux T. Æbutius & Octavius Mamilius combattoient avec une ardeur incroyable, animant & soutenant leurs troupes, & renversant tout ce qui se présentoit devant eux. Après avoir long-tems disputé l'avantage, ils se provoquerent l'un l'autre à un combat singulier, où ils reçurent tous deux des coups violens, quoique leurs blessures ne fussent pas mortelles. Le Général de la cavalerie Romaine porta à Octavius Mamilius un coup de lance dans la poitrine à travers sa cuirasse, & Octavius Mamilius lui perça le bras droit par le milieu; de sorte qu'étant tombé tous deux de cheval, on les emporta hors de la mêlée.

Le vieillard M. Valérius, qui étoit alors pour la seconde fois lieutenant-colonel, prit la place de T. Æbutius son commandant, & remena la cavalerie à la charge. Mais, la cavalerie des exilés de Rome & l'infanterie légère étant accourues au secours, il fut bientôt repoussé après avoir tenu ferme un peu de tems. Octavius Mamilius, déjà revenu de ses blessures,

retourna aussi à la charge avec un gros de cavalerie & d'infanterie légère. Dans ce combat, le lieutenant-colonel M. Valérius, qui avoit le premier triomphé des Sabins, & ranimé les troupes Romaines abattues par l'échec qu'elles avoient reçu dans la bataille qui leur fut livrée par les Tyrrhéniens, fut percé d'un coup de pique, & tomba sur le champ de bataille, avec un grand nombre de braves Romains. Le combat se renouvela plus que jamais autour de son corps. Ses neveux, Publius & Marcus, fils de Poplicola, le défendirent de toutes leurs forces pour empêcher qu'on ne le dépouillât. Ils ordonnerent à ses écuyers de l'emporter dans le camp pendant qu'il avoit encore quelque souffle de vie. Pour eux, ils se jetterent avec ardeur au plus fort de la mêlée, où ayant été investis par les exilés & atteints de plusieurs coups, ils moururent tous deux sur la place.

Après cette défaite, l'armée Romaine fut enfoncée depuis l'aîle gauche jusqu'au corps de bataille, avec tant de violence que les soldats gardoient à peine leurs rangs. Mais, le Dictateur qui s'apperçut de la fuite des siens, alla promptement à leur secours avec sa cavalerie. En même-tems, il ordonna à T. Herminius, un des lieutenans, de se poster derriere les fuyards pour les arrêter & pour passer au fil de l'épée tous ceux qui n'obéi-

roient pas. Il poussa lui-même son cheval à toutes jambes, & se jetta avec ses plus braves cavaliers à travers les ennemis. Le choc fut si violent que les Latins ne pouvant soutenir sa fureur, il en tua un grand nombre & mit le reste en fuite.

Dans le même tems, T. Herminius, qui avoit rassemblé les fuyards, tomba sur le bataillon d'Octavius Mamilius, & étant aux prises avec ce Général, un des plus grands & des plus forts hommes de son siècle, il le tua de sa propre main; mais, tandis qu'il s'arrête à le dépouiller, il reçoit lui-même de quelque soldat un coup d'épée dans le côté, dont il tombe mort sur la place. Cependant, Sextus Tarquin, qui commandoit l'aîle gauche des Latins, tenoit toujours bon & enfonçoit l'aîle droite de l'armée Romaine; mais, lorsqu'il vit paroître tout d'un coup A. Postumius avec ses escadrons victorieux, perdant toute espérance, il se jette tête baissée au milieu des ennemis, où étant enveloppé par la cavalerie Romaine & par l'infanterie légère, attaqué de toutes parts comme une bête féroce au milieu des traits, il tomba mort sur le champ de bataille après avoir sacrifié beaucoup de monde à son désespoir, & vendu sa vie bien chèrement.

Les Généraux des Latins ayant été tués dans ce combat, le reste de l'armée prit la fuite,

& les Romains devenus maîtres de leur camp que la garnison avoit abandonné, y trouverent un gros burin. C'est ici un des plus terribles échecs que les Latins aient reçu. Aussi s'en ressentirent-ils fort long-tems. Ils n'avoient jamais perdu tant de monde dans aucun combat, puisque de quarante mille hommes d'infanterie & de trois mille chevaux qu'ils avoient, il ne s'en sauva que dix mille.

Peu de jours après, on vit arriver à Rome des Ambassadeurs de toutes les villes Latines, qui s'étoient opposées à la guerre. Ils portoient des couronnes & des branches d'olivier en qualité de supplians. Dès qu'on les eut introduits dans le Sénat, ils protestèrent que les chefs de la nation étoient cause de la guerre; que le peuple n'y avoit point d'autre part que d'avoir obéi à de mauvais Magistrats, qui ne cherchoient que leur propre intérêt; que cette faute étant involontaire, elle ne méritoit point de reproche; mais que d'ailleurs chaque ville en avoit été assez punie par la défaite de ses meilleures troupes; perte si générale, qu'il n'y avoit pas une famille qui ne s'en ressentît.

Après cela, ils demandèrent en grace qu'on eût égard à leurs soumissions, puisqu'ils se rendoient d'eux-mêmes. Ils protestèrent en même-tems que loin de disputer l'empire aux Romains ou de prétendre à

l'égalité, ils vouloient toujours être, & leurs alliés, & leurs sujets, n'attribuant qu'à la seule valeur des troupes Romaines tout l'avantage que la fortune leur avoit donné sur les Latins. Vers la fin de leur harangue, ils conjurèrent les Romains d'avoir égard aux liens de la parenté & au zèle ardent avec lequel ils étoient autrefois entrés dans leur alliance. Ils déplorèrent la triste destinée de ceux qui n'avoient commis aucune faute, & qui étoient en bien plus grand nombre que les coupables. A chaque point de leur discours, ils répandoient des torrens de larmes, embrassoient les genoux de tous les Sénateurs & mettoient aux pieds d'A. Postumius les marques de supplians dont ils étoient revêtus; en sorte que toute l'assemblée ne put s'empêcher d'être sensible à leurs prières & à leurs sanglots.

Lorsqu'ils furent sortis du Sénat, & que ceux qui avoient coutume de dire leur avis, eurent obtenu permission de parler, T. Largius qui le premier avoit été nommé Dictateur l'année précédente, prit la parole, & fit voir entre autres choses, que l'Empire le mieux établi & le plus durable consiste à retenir les peuples dans les bornes du devoir plutôt par des bienfaits qui gagnent leur cœur que par des châtimens qui n'impriment que la crainte, parce que la nature nous force, pour ainsi dire, à haïr tout ce

que nous craignons. Enfin , il proposa aux Sénateurs les glorieux exemples de leurs ancêtres , qui s'étoient acquis tant de louanges. Il fit le détail de toutes les villes qu'ils avoient prises sans les raser , sans passer les jeunes gens au fil de l'épée , & sans les réduire en servitude ; observant qu'ils avoient mieux aimé en faire des colonies Romaines , & que c'étoit en accordant le droit de bourgeoisie à tous les vaincus qui vouloient s'établir à Rome , qu'ils avoient si considérablement agrandi cette ville. Il conclut en disant qu'il falloit renouveler avec la république des Latins le traité fait les années précédentes , & oublier entièrement toutes les fautes que leurs villes avoient commises.

Le Dictateur approuva le sentiment de T. Largius , & personne n'y ayant formé d'opposition , on rappella les Ambassadeurs pour leur donner réponse. Quand ils furent entrés , A. Postumius leur parla ; & après leur avoir fait de vifs reproches sur leur méchanceté incorrigible , & sur la mauvaise foi dont il avoient donné tant de marques : » Vous mériteriez , » leur dit-il , qu'on vous traitât » avec la dernière dureté , & » qu'on vous fît ressentir tous » les maux que vous voulez nous faire , si vous eussiez réussi dans les pernicioeux » projets que vous avez formés » tant de fois contre nous. » Mais , les Romains ne sont

» pas hommes à user rigoureusement de leurs droits , sans » avoir égard aux liens de la » parenté. Sensibles d'ailleurs » au repentir des Latins qui ont » eu recours à leur clémence , » ils sont portés à vous pardonner encore cette dernière » faute. Ils le font par respect » pour les Dieux , protecteurs » des droits de la parenté , & » pour ne se pas montrer ingrats » envers la fortune , qui , quoique toujours changeante & » incertaine , leur a accordé la » victoire. Retournez-vous-en » donc en toute liberté. Quand » vous aurez rendu les prisonniers , livré les déserteurs , & » chassé de vos terres les exilés , vous pourrez nous envoyer des Ambassadeurs pour » traiter de la paix & conclure » une alliance. Nous leur accorderons tout ce qui sera » juste & raisonnable. « Les Ambassadeurs s'en allerent avec cette réponse.

Quelques jours après , ils renvoyerent les prisonniers , & chasserent de toutes leurs villes Tarquin & les autres exilés ; puis ils revinrent promptement à Rome , où ils amenèrent les déserteurs chargés de chaînes. En récompense , ils obtinrent du Sénat de rentrer dans l'ancienne amitié & dans l'alliance des Romains ; on renouvela les sermens qui avoient été faits autrefois par les hérauts d'armes. Le nouveau traité étoit conçu en des termes qui paroissent remarquables. » Que la paix entre

» les Romains & tous les peu-
 » ples Latins dure autant de
 » tems que le ciel & la terre
 » seront dans leur situation ;
 » que les uns ni les autres ne se
 » fassent jamais la guerre ; qu'ils
 » n'appellent point d'ennemis
 » étrangers ; que jamais l'un des
 » deux peuples ne donne pas-
 » sage sur ses terres à quicon-
 » que viendrait pour insulter
 » l'autre ; qu'ils se prêtent mu-
 » tuellement secours , & qu'ils
 » unissent toutes leurs forces
 » dans les guerres , que de part
 » ou d'autre ils auront à sou-
 » tenir ; que les dépouilles qu'ils
 » prendront sur l'ennemi , en
 » combattant sous les mêmes
 » enseignes , soient partagées
 » également entr'eux ; que les
 » différens qui naîtront entre
 » les particuliers au sujet des
 » contrats qu'ils auront passés
 » ensemble , se terminent en
 » dix jours au tribunal de la
 » nation chez laquelle aura été
 » passé le contrat. Il ne sera
 » permis de rien ajouter aux
 » conditions de ce traité , ni
 » d'en rien retrancher , sans le
 » consentement unanime de
 » tous les Romains & de tous
 » les Latins. Les deux peuples
 » jureront par ce qu'il y a de
 » plus saint de garder religieu-
 » sement les conventions de ce
 » traité. »

Les Latins demeurèrent con-
 stamment attachés au peuple Ro-
 main pendant près de cent ans.
 Ils ne se souleverent que vers
 l'an de Rome 366 , & 386 avant
 Jesus-Christ. On leur accorda

la paix plusieurs années après.
 Mais, ils se souleverent de
 nouveau dans la suite , & voici
 à quelle occasion. L'an de Ro-
 me 414 , & 338 avant Jesus-
 Christ , les Samnites ayant fait
 un traité d'alliance avec les
 Romains , allèrent attaquer les
 Sidiciniens. Ceux-ci , pour se
 mettre en sûreté , eurent re-
 cours aux Romains , & leur of-
 frirent de se soumettre à eux.
 Leur proposition ne fut point
 acceptée , sous prétexte qu'elle
 n'étoit l'effet que de l'extrême
 nécessité où ils étoient réduits.
 Sur ce refus , les Sidiciniens se
 tournerent du côté des Latins ,
 qui avoient déjà pris les armes
 de leur propre chef. Les Cam-
 paniens se joignirent aussi aux
 Latins. Une armée considérable,
 formée de ces trois peuples ,
 entra sur les terres des Sam-
 nites , & après les avoir ravagées
 par le fer & par le feu , en sor-
 tit.

Leur retraite laissa aux Sam-
 nites le tems d'envoyer à Rome
 des députés vers le Sénat , pour
 le prier de vouloir bien défen-
 dre aux Latins & aux Campa-
 niens , puisqu'ils étoient sous
 leur domaine , d'attaquer les
 Samnites , & en cas de désobéissance , de les réduire à leur
 devoir par la force des armes.
 La réponse qui leur fut rendue
 étoit obscure & ambiguë , par-
 ce que les Romains ne vouloient
 pas avouer clairement qu'ils ne
 disposoient plus des Latins com-
 me autrefois , & qu'ils crai-
 gnoient de les aliéner entière-

ment en prenant un ton de hauteur. Ils déclarerent donc qu'ils pouvoient bien défendre aux Campaniens, qui étoient leurs sujets, toutes hostilités contre les Samnites; mais que pour les Latins, il n'y avoit dans le traité fait avec eux aucune clause qui les empêchât de faire la guerre à qui il leur plairoit.

Cette réponse, qui effraya les Campaniens, leur fit lever le masque, & rendit les Latins, qui sentirent qu'on les craignoit, plus fiers que jamais. Ainsi, convoquant de fréquentes assemblées sous prétexte de la guerre contre les Samnites, les principaux de la nation prenoient entr'eux des mesures pour la faire aux Romains; & les Campaniens entrèrent dans leurs vues. Quelque soin qu'on eût pris de rendre ces délibérations secrètes, afin de pouvoir surprendre les Romains, ceux-ci en furent avertis; & pour se mettre en état de soutenir une guerre aussi considérable que celle dont ils étoient menacés, ils nommerent sur le champ de nouveaux Consuls, ayant pour cela avancé le tems de l'élection.

Quoique la défection des alliés & de tout le peuple Latin ne fût point douteuse, les Romains cependant, comme s'il ne se fût point agi de leurs propres intérêts, mais uniquement de ceux des Samnites, mandèrent dix des principaux d'entre les Latins, dont étoient les deux

Préteurs en charge, L. Annius de Séria & L. Numicius de Circeies, [ces deux villes étoient l'une & l'autre colonies Romaines] pour recevoir les ordres qu'on jugeroit à propos de leur donner. Les deux Préteurs, avant que de partir pour Rome, convoquerent l'assemblée pour sçavoir ce qu'ils auroient à répondre aux ordres qu'ils se doutoient bien qu'on leur signifieroit. Les avis étant fort partagés, L. Annius prit la parole, & dit: » Quoique moi-
» même j'aie proposé de déli-
» bérer sur la réponse qu'il
» convient de faire aux Ro-
» mains, je crois qu'il ne s'a-
» git pas tant ici d'examiner ce
» qu'il faut dire, que ce qu'il
» faut faire. Quand nous au-
» rons pris déterminément no-
» tre parti, il sera aisé d'ajus-
» ter les paroles aux actions.
» Si nous sommes assez lâches
» pour souffrir encore aujour-
» d'hui, sous l'ombre & le nom
» d'alliance, un honteux esclava-
» ge, il n'y a point à déli-
» bérer, il faut répondre aux
» Romains qu'au premier signal
» de leur part nous mettrons
» bas les armes. Mais, s'il nous
» reste quelque sentiment d'hon-
» neur & d'amour de la liber-
» té, si nous nous souvenons
» que le traité conclu avec eux
» est un traité d'égal à égal,
» si nous faisons réflexion que
» nos troupes composent la
» moitié de leurs armées, pour-
» quoi, où il y a égalité de
» forces, n'y auroit-il pas

» égalité d'autorité ? En un mot,
 » & c'est où je réduis tout mon
 » avis, pourquoi des deux
 » Consuls, l'un ne sera-t-il pas
 » pris des Latins, comme l'autre
 » des Romains ? Si jamais il
 » y a eu une occasion favorable
 » de nous mettre en possession
 » d'une parfaite égalité,
 » c'est la conjoncture où nous
 » nous trouvons. Vous avez
 » fait essai de leur patience
 » en plusieurs occasions, mais
 » sur-tout en leur refusant les
 » troupes que vous aviez coutume
 » de leur fournir depuis
 » près de deux cens ans. Ils
 » l'ont souffert tranquillement.
 » D'où pensez-vous que leur
 » vienne une telle modération,
 » sinon de la connoissance
 » qu'ils ont de leurs forces
 » & des nôtres ? Ils vous craignent,
 » & la réponse que je
 » sçais qu'ils ont faite aux Samnites,
 » marque bien clairement qu'ils
 » ne comptent plus que le Latium
 » soit sous leur dépendance. Si
 » quelqu'un craint ici d'être le
 » porteur de ce que je propose,
 » je m'offre moi-même pour aller
 » leur signifier, non-seulement
 » en présence du peuple Romain
 » & du Sénat, mais en présence
 » & sous les yeux de leur
 » Jupiter Capitolin. Là, je
 » leur déclarerai en votre nom,
 » que, s'ils veulent nous avoir
 » pour amis & pour alliés, ils
 » nous cedent une des places de
 » Consuls, & composent un Sénat
 » mi-parti de Romains & de
 » Latins. » Ce discours fut gé-

néralement applaudi, & L. Anniius
 chargé de faire & de dire tout
 ce qu'il trouveroit convenable
 à l'honneur & à l'intérêt du
 peuple Latin.

Quand les députés furent arrivés
 à Rome, le Sénat leur donna
 audience dans le Capitole. Le
 Consul T. Manlius leur déclara
 au nom de toute la compagnie,
 que les Samnites étoient alliés
 de Rome, & qu'ainsi ils eussent
 à ne leur point faire la guerre.
 Alors, L. Anniius, parlant, non
 avec la gravité & la modération
 d'un député, mais du ton d'un
 vainqueur qui auroit pris de
 vive force le Capitole : » Vous
 devriez bien, Romains, dit-il
 en s'adressant à T. Manlius
 & aux Sénateurs, au moins à
 présent que vous voyez à quel
 point de grandeur & de puissance
 est parvenu le peuple Latin,
 & par ses propres forces,
 & par celles de ses alliés,
 ne plus prendre avec nous
 un ton de maître. Puis-
 que vous ne pouvez vous résoudre
 à mettre fin à votre impérieuse
 domination, nous serions
 pleinement en droit d'user
 de nos armes pour nous
 mettre nous-mêmes en liberté.
 Néanmoins, comme sortis
 d'un même sang, nous voulons
 bien, en considération d'un
 lien toujours respectable,
 prendre des voies d'accord
 commodement, & , puisqu'il
 a plu aux Dieux d'égaliser les
 forces des deux peuples, vous
 proposer des conditions de

» paix qui égalent aussi leur
 » pouvoir & leur autorité. Il faut
 » donc que de vos deux Con-
 » suls, l'un soit tiré de Rome,
 » & l'autre du pays Latin; &
 » que le nombre de vos Sénateurs
 » soit également partagé
 » entre vous & nous, en sorte
 » que les Romains & les Latins
 » ne fassent plus désormais
 » qu'un seul peuple & une seule
 » République. Et afin qu'il
 » y ait un siège commun & uni-
 » que de l'Empire, & que les
 » deux peuples portent le même
 » nom, comme il est absolument
 » nécessaire que l'un
 » cede cet honneur à l'autre,
 » nous consentons, pour le
 » bien de la paix, que Rome
 » devienne notre patrie commune,
 » & que nous soyons tous
 » appelés Romains. »

Le Consul T. Manlius, qui
 n'étoit pas d'un caractère moins
 fier ni moins haut que le député
 Latin, entra en fureur à un tel
 discours, & déclara que si les
 Sénateurs étoient assez dépourvus
 de raison & de sens commun
 pour accepter de pareilles
 conditions, il viendrait au Sénat
 avec un poignard, & tuerait
 de sa propre main quiconque
 des Latins auroit osé y prendre
 place. Puis se tournant vers
 la statue de Jupiter : » Grand
 » Dieu, s'écria-t-il, écoutez
 » la proposition criminelle &
 » impie qu'on nous fait. Quoi!
 » Vous verrez dans votre saint
 » temple des Consuls étrangers!
 » Est-ce donc là, Latins, le
 » traité que Tullus, roi de Ro-

» me, a fait avec les Albains vos
 » pères, ou celui que Tarquin
 » a renouvelé avec vous? Apparemment
 » que le souvenir
 » de la bataille du lac de Régille
 » s'est effacé de votre esprit.
 » Avez-vous pu oublier
 » ainsi, & vos anciennes défaites,
 » & nos signalés bienfaits? »

Après que T. Manlius eut
 achevé de parler, le Sénat ne
 fit pas moins paroître d'indignation
 que son chef; & comme, tantôt
 les Consuls, tantôt les Sénateurs
 imploroient les Dieux témoins
 des traités & des alliances, on
 prétend qu'on entendit sortir
 de la bouche de L. Annius une
 parole de mépris & d'insulte
 contre Jupiter. Ce qui est certain,
 c'est que sortant du vestibule
 du temple brusquement & avec
 précipitation, il tomba du haut
 des degrés en bas & se heurta
 si violemment la tête contre
 les pierres, qu'il perdit connoissance,
 & même, selon quelques Auteurs,
 expira sur le champ. D'autres
 ajoutent que pendant que les
 Sénateurs imploroient la vengeance
 des Dieux, on entendit un coup
 de tonnerre, qui fut suivi d'un
 grand orage. Tout cela peut être
 vrai, dit Tite-Live, mais peut
 aussi avoir été accommodé au
 théâtre pour embellir le récit,
 & pour rendre manifeste & comme
 présente sous les yeux la vengeance
 divine. En effet, c'est la coutume
 des Anciens de jetter du merveilleux
 dans les événemens singuliers &
 remarquables.

T. Manlius chargé par le Sénat de reconduire les députés , voyant par terre L. Annius , s'écria de maniere qu'il fut entendu & du peuple & du Sénat : » Nous sommes exaucés. » Le ciel se déclare pour nous. » Oui , il y a une Providence ; » il y a un Jupiter sensible aux » prieres qu'on lui adresse. Ne » craignez point , Romains , » de prendre des armes , que » les Dieux mêmes vous mettent » en main. Je coucherai par » terre & traiterai les légions » des Latins , comme vous » voyez que les Dieux ont traité » leur chef. « Ce discours remplit le peuple d'une telle animosité contre les Latins que sans la présence des Magistrats qui avoient ordre d'accompagner les députés , le droit des gens ne les auroit pas mis en sûreté. La guerre contre les Latins fut ordonnée. Les Consuls ayant levé deux armées , auxquelles se joignit celle des Samnites , partirent sur le champ , & allèrent camper près de Capoue , où étoit le rendez-vous des Latins & de leurs alliés.

La bataille se donna près du mont Vesuve. Dans le fort de l'action , le Consul P. Décius se dévoua pour le salut de l'armée ; & dès qu'il fut tombé mort par terre , les Romains remplis de confiance , comme ayant mis les Dieux de leur côté , recommencerent le combat avec un nouveau courage & une nouvelle ardeur. Jusques-là il n'y voit encore eu que les deux

premières lignes , c'est-à-dire , les Hastaires & les Princes , qui eussent eu part à l'action. Les Triaires , qui formoient la troisième ligne , appuyés sur leur genou droit , attendoient l'ordre du Consul pour agir. T. Manlius , ayant appris la mort de son Collegue , & voyant que les Latins avoient de l'avantage en quelques endroits par la supériorité du nombre , douta quelques momens s'il n'étoit pas tems de faire agir les Triaires ; mais , bientôt après , jugeant qu'il valoit mieux les réserver pour la fin de l'action , il se contenta de faire avancer de la troisième ligne à la première , quelques troupes légèrement armées. Les Latins , qui crurent que c'étoit le corps entier des Triaires , firent aussi marcher les leurs. Ceux-ci combattirent long-tems avec beaucoup d'ardeur , & quoique leurs lances fussent brisées , ou émoussées par la pointe , & eux-mêmes extrêmement fatigués , cependant , par des efforts redoublés , ils commençoient à enfoncer les Romains , & ils se crurent maîtres de la victoire , s'imaginant être parvenus jusqu'à la troisième ligne. Alors , le Consul fit avancer les Triaires , lesquels étant tout frais , & ayant affaire à des troupes déjà lassées & épuisées , les mirent bientôt en déroute , & en eurent bon marché. Le carnage fut horrible du côté des Latins , & à peine en resta-t-il la quatrième partie. Les Samnites , qui

étoient au pied de la montagne , contribuerent à jeter la terreur parmi les Latins.

C'est à juste titre que tout l'honneur de cette bataille fut attribué aux Consuls ; dont l'un, dit Tite-Live, détourna par sa mort la colere des Dieux de dessus les Romains , & la fit tomber sur les ennemis ; & l'autre montra dans cette action un courage & une prudence, qui ont fait dire à tous les écrivains qui ont transmis à la postérité le récit de ce combat, soit Romains, soit Latins, que de quelque côté que se fût trouvé T. Manlius, il auroit entraîné infailliblement avec lui la victoire. Les Latins, qui avoient pris la fuite, se retirèrent à Minturnes un peu au-dessus de l'embouchure du Liris, & d'autres à Vescia. Les Romains se rendirent maîtres de leur camp après le combat, & y firent beaucoup de prisonniers.

Les Latins, ayant levé à la hâte de nouvelles troupes dans l'espérance de surprendre T. Manlius, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à se voir attaqué par des ennemis vaincus, furent défaits une seconde fois à Trifane, entre Sinuesse & Minturnes. La perte fut si considérable, que tous les Latins, & à leur exemple ceux de Capoue, se rendirent aux Romains. On leur ôta une partie de leurs terres, où l'on envoya des Romains en colonie.

Malgré toutes les pertes qu'ils avoient faites, les La-

tins en étoient venus au point de ne pouvoir souffrir, ni la guerre, ni la paix. Leur foiblesse les mettoit hors d'état de renouveler la guerre ; & le dépit qu'ils avoient de s'être vu enlever une partie de leurs terres, ne leur permettoit pas d'être contents de la paix. Ils crurent prendre un milieu, en se tenant renfermés dans leurs villes pour ne point attirer sur eux les armes Romaines, & se tenant prêts aussi, supposé que les Romains formassent le siege de quelque ville, à marcher tous ensemble à son secours. Ce plan ne leur réussit point, & ils l'exécuterent mal. La ville de Pédum ayant été assiégée, il n'y eut que ceux de Préneste & de Tibur qui purent y pénétrer, comme en étant les plus voisins. Le Consul C. Ménius attaqua à propos & défit près de la rivière d'Asture, les Ariciens, les Lavinien, & les Véliterniens, qui s'étoient joints aux Volques d'Antium, pour marcher au secours de la ville. L. Furius Camille, l'autre Consul, s'en rendit maître par escalade après une assez longue résistance. Lorsque Pédum fut pris, les deux Consuls s'étant réunis, conduisirent leurs troupes victorieuses par toutes les autres villes, & soumirent tout le pais Latin.

Lorsqu'ils furent de retour à Rome, L. Furius Camille fit dans le Sénat son rapport de l'état où étoient actuellement les Latins, afin qu'on pût déli-

bérer en connoissance de cause de ce qu'il conviendrait de statuer à leur égard. Quoique le Sénat prît sans hésiter le parti de la clémence, comme la conduite des peuples du Latium avoit été différente, il crut devoir mettre aussi quelque différence dans le traitement qu'on leur feroit. On accorda aux habitans de Lanuvium, le droit de bourgeoisie Romaine, on leur rendit l'usage de leurs cérémonies de religion, & l'on ordonna que le temple & le bois sacré de Junon Sospita leur seroient communs avec le peuple Romain. Ceux d'Aricie, de Nomente, & de Pédum, furent faits aussi citoyens Romains. On conserva aux Tusculans ce droit qu'ils avoient déjà, & l'on fit tomber la punition de leur révolte sur quelques particuliers seulement, qui en avoient été les principaux chefs. On sévit rudement contre ceux de Vélitre, qui étoient d'anciens citoyens Romains, parce qu'ils étoient retombés plusieurs fois dans la rebellion. Leurs murs furent abattus; les Sénateurs eurent ordre d'en sortir, & d'aller s'établir au-delà du Tibre, avec défense, sous de graves peines, de jamais paroître en deçà. Leurs terres furent accordées à ceux qu'on y envoya en colonie; & comme le nombre en fut considérable, la ville se trouva à peu près aussi peuplée qu'elle l'étoit auparavant. On envoya aussi une nouvelle colonie à Antium, & l'on

permit aux anciens habitans de s'y joindre s'ils le vouloient. On leur ôta tous leurs vaisseaux de guerre avec lesquels ils exerçoient la piraterie, & on leur interdit la mer. On leur accorda à tous le droit de bourgeoisie Romaine. Une partie de ces vaisseaux fut conduite à Rome, & retirée dans les arsenaux; l'autre partie fut brûlée, & les éperons de ces derniers servirent à orner la tribune aux harangues élevée dans la place publique; de là vient que cette tribune fut appelée Rostra. On confisqua sur ceux de Tibur & de Préneste une partie de leurs terres, non-seulement en punition de leur dernière révolte, qui leur étoit commune avec les autres Latins, mais parce qu'autrefois, pour secouer la domination Romaine, ils avoient joint leurs armées à celles des Gaulois. On ôta aux autres peuples du Latium le droit & l'usage où ils étoient de s'unir mutuellement par des mariages, de faire le commerce d'un canton à l'autre, & de se trouver dans des assemblées communes. On accorda la qualité de citoyens Romains, mais sans droit de suffrage, aux Campaniens en considération de leurs cavaliers, qui avoient refusé d'entrer dans la révolte des Latins, aussi-bien qu'à ceux de Fundi & de Formies, parce qu'ils avoient toujours laissé un passage libre sur leurs terres aux armées Romaines. Ceux de Cumes & de Sueffula

Sueffula eurent le même privilege.

Rois du Latium.

Ce païs a eu des Rois par-

ticuliers pendant plus de cinq cens ans , depuis Pic ou Picus , fils de Saturne , jusqu'à Numitor , ayeul de Romulus.

Succession chronologique des Rois des Latins.

Ans du monde	Avant J. C.		Durée de leur regne.
2738	1297	Picus , fils de Saturne ,	37.
2775	1260	Faune ,	44.
2819	1216	Latinus , premier de ce nom , . .	46.
2855	1180	Énée ,	4.
2869	1166	Ascanius ,	38.
2907	1128	Sylvius ,	30.
2937	1098	Énée Sylvius ,	31.
2968	1067	Latinus II ,	51.
3019	1016	Alba Sylvius ,	39.
3058	977	Capétus I ,	26.
3084	951	Capys ,	28.
3112	923	Capétus II ,	13.
3125	910	Tibérinus ,	8.
3133	902	Agrippa Sylvius ,	41.
3174	861	Allade ou Arémulus Sylvius , furnom- mé le Sacrilege ,	19.
3193	842	Aventinus Sylvius ,	37.
3230	805	Procas ,	23.
3253	782	Amulius chasse Numitor ,	28.
3287	754	Numitor fut rétabli sur le trône par	

son petit-fils Romulus , qui bâtit l'année suivante la ville de Rome , la quatrième année de la VI.^e Olympiade , l'an du monde 3282 & 753 avant Jesus-Christ.

LATIUS , *Latius* , (a) un de ceux qui recevoient les honneurs héroïques parmi les Grecs.

LATIUS , *Latius* , autrement LATIALIS. Voyez Latialis.

LATMIQUE [le Golfe] , *Latmicus Sinus* , (b) *Λατμικός*

Κόλπος , golfe de la mer Égée , sur les côtes de l'Asie mineure , aux confins de l'Ionie & de la Carie. Strabon place sur ce golfe Héraclée , furnommée *Héraclée sous le Latmus*. On le nomme à présent le golfe de Palatychia.

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 164.

(b) Strab. p. 635.

LATMIUS, *Latmius*. Voyez Latmus.

LATMUS, *Latmus*, Λάτμος, (a) montagne de l'Asie mineure, partie dans l'Ionie, partie dans la Carie. Pomponius Mela dit qu'elle étoit fameuse par l'aventure fabuleuse d'Endymion, pour qui la Lune eut de l'amour. Il la met dans l'Ionie. Cicéron, au contraire, met la scène en Carie. Endymion, dit-il, si nous voulons écouter les fables, s'endormit, je ne sçais quand, dans le Latmus, qui est une montagne de la Carie, &c; delà vient qu'Endymion est nommé *Latmius Heros*, par Ovide, & *Latmius Venator* par Valérius Flaccus. Le Scholiaste d'Apollonius dit que le Latmus est une montagne de Carie, où Endymion logeoit dans une grotte.

Le nom moderne de cette montagne est Palatchia, selon Baudrand. Elle a à son extrémité un promontoire qui s'appelloit Posidium, à cause d'un temple consacré à Neptune; & ce promontoire séparoit le golfe Latmique au nord, & le golfe d'Iassus au midi.

LATMUS, *Latmus*, Λάτμος, (b) fleuve, & village de l'Asie mineure dans la Cilicie, selon Strabon. C'est le Lamus de Ptolémée, lieu auquel appartenait

le Lamotide de cet Auteur, & la Lamusie d'Étienne de Byzance. Ce lieu, que Strabon ne traite que de village, fut, avec le tems, une ville épiscopale; & les Notices donnent cette ville à l'Isaurie, en la nommant Lamus; mais, elle est appelée Latmus dans les actes du Concile de Chalcédoine.

LATMUS, *Latmus*, Λάτμος, (c) île dont il est fait mention dans Thucydide. C'étoit apparemment quelque île située près de la montagne, ou du fleuve du même nom.

LATOBIUS, *Latobius*, (d) nom d'un Dieu des Noriques, qu'on suppose être le Dieu de la santé. Quoi qu'il en soit, il n'en est parlé que dans deux inscriptions de Gruter, trouvées en Carinthie; l'une de ces inscriptions est un vœu qu'une mere fait pour la santé de son fils & de sa fille en ces mots: *Latobio sac. pro salute nam. Sabiniani & Julitæ Babillæ vindona mater*, V. S. L. L. M. Nous n'avons aucun autre monument qui nous instruisse du dieu Latobius, & nous ignorons si ce mot est Grec, Latin ou Esclavon.

LATOIS, *Latois*, surnom de Diane, ainsi appelée parce qu'elle étoit fille de Latone.

LATOMIES, *Latomiae*, (e)

(a) Pomp. Mel. p. 77, 78. Strab. p. 635. Plin. Tom. I. pag. 278, 485. Paus. p. 288.

(b) Strab. pag. 671. Ptolem. L. V. c. 8.

(c) Thucyd. p. 191.

(d) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 577. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. pag. 409.

(e) Cicer. in Verr. L. II. c. 14. L. V. c. 67, 68, 142.

terme que les Latins avoient emprunté des Grecs pour signifier un lieu où l'on coupoit les pierres. Ce nom ensuite est devenu commun à toutes les grandes carrières d'où l'on en tiroit. Ainsi, il n'est pas étonnant que les Anciens aient donné le nom de Latomies à divers endroits de l'Italie, de la Sicile, de l'Afrique, &c. Les Latomies de Sicile étoient très-fameuses.

Ce lieu, appelé aujourd'hui le Tagliate, est une caverne ou carrière, que Denys, tyran de Syracuse, fit creuser dans un rocher près de cette ville, pour servir de prison aux criminels. Elle a environ un stade de longueur, & deux cens pieds de largeur. Ce tyran y retenoit fort long-tems les prisonniers; de sorte qu'ils s'y marioient, & y avoient des enfans. Il y avoit un endroit qui étoit appelé du nom de Philoxene, à cause que ce Poète n'ayant pas voulu approuver quelques ouvrages que ce Roi avoit composé, y fut renfermé par son ordre. On croit que ce fut-là qu'il composa son poëme du Cyclope, où il raille ce Prince. Cicéron reproche aussi à Verrès d'avoir fait enfermer dans ces prisons plusieurs citoyens Romains.

Dans le tems de persécution,

les Latomies furent souvent remplies de Chrétiens que l'on y envoyoit, pour leur y faire souffrir de longs travaux, quand on eut éprouvé que la mort, loin de les épouvanter, étoit l'objet de leur espérance.

LATONE, *Latona*, Λητώ, (a) fille de Cœus & de Phœbé. Jupiter, dit-on, étant amoureux de Latone, Junon en conçut tant de jalousie, qu'elle persécuta sa rivale avec une fureur qui n'a point d'exemple. Elle fit sortir de terre un monstre nommé Python, à qui elle confia sa vengeance; & comme si l'univers entier avoit épousé le ressentiment de Junon, Latone ne trouva aucun lieu où elle pût accoucher. Neptune, touché du triste sort de cette amante infortunée, fit sortir d'un coup de trident, l'isle de Délos du fond de la mer; & Latone, que Jupiter métamorphosa en caille, s'y étant retirée, mit au monde Apollon & Diane. On publia à ce sujet que cette isle, flottante auparavant, s'étoit fixée à cette occasion; mais, Virgile a suivi une autre tradition, en disant que c'étoit Apollon qui l'avoit fixée dans la suite, l'attachant à Mycone & à Gyare, deux isles voisines, & du nombre des Cyclades, comme Délos.

La fiere Niobé, dit Ovide,

(a) Plut. T. I. p. 286. Juven. Satyr. 6. v. 175. Satyr. 10. v. 292, Tit. Liv. L. V. c. 13. Paus. p. 124, 539. Ovid. Metam. L. VI. c. 5. & seq. Diod. Sicul. pag. 91, 221. Herod. L. II. c. 59, 155. Virg. Æneid. L. I. v. 506. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom I. pag. 198, 201. Tom. II. p. 297. Tom. III. p. 281. Tom. IV. pag. 163 & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. III. pag. 162. Tom. VII. p. 125. & suiv. T. X. p. 202.

piquée de ce qu'on rendoit à Latone un culte religieux, & qu'on ne lui avoit érigé à elle aucun autel, quoique par la naissance & le grand nombre de ses enfans, elle méritât à juste titre les honneurs divins, couroit à travers les rues de Thebes pour faire cesser les sacrifices qu'on offroit à cette Déesse. Latone, pour se venger, implora le secours d'Apollon & de Diane, qui ayant découvert dans les plaines voisines de cette ville, les enfans de Niobé qui y faisoient leurs exercices, les tuerent à coups de fleche.

Latone étoit Hyperboréenne selon Diodore de Sicile, & Égyptienne selon Hérodote. Ce dernier ajoute qu'elle avoit à Bute un oracle très-ancien, qu'il appelle le plus véritable de toute l'Égypte; & c'est de l'Égypte même qu'il raconte la fable de la prétendue isle flottante, fable que les Grecs ont attribuée par la suite à leur isle de Délos, où ils publioient que Latone étoit accouchée. Rapportons les paroles même d'Hérodote. » Après le temple de
» Latone, ce qui m'a semblé
» de plus admirable est l'isle
» de Chemmis, qui est dans ce
» grand lac, auprès du temple
» de Bute; les Égyptiens disent
» que c'est une isle flottante,
» mais pour moi je ne l'ai vue
» ni flotter, ni se mouvoir, & je
» m'étonnai d'ouïr dire qu'elle
» le flotloit. Il y a dans cette
» isle un grand temple d'Apol-
» lon, où l'on voit trois rangs

» d'autels. La raison pourquoi
» les Égyptiens disent que cette
» isle est flottante, c'est que
» comme Latone, qui est au-
» jourd'hui au nombre des huit
» Dieux que l'on a connus les
» premiers, demeurait dans la
» ville de Bute au même lieu
» où est son oracle, elle cacha
» dans cette isle, qui ne flotloit
» pas alors, Apollon, par les
» ordres d'Isis, & fit si bien
» qu'elle l'y sauva, lorsque
» Typhon, qui faisoit tous ses
» efforts pour trouver le fils
» d'Osiris, arriva dans la ville
» de Bute. « Latone, selon ce
passage, ne fut que la mere
nourrice d'Apollon; & ce
même passage nous apprend en-
core ce qui a donné lieu aux
Grecs qui vouloient que l'on
crût que les Dieux tiroient leur
origine de leur país, de pu-
blier la fable des couches de
Latone dans l'isle flottante de
Délos, fondés sur ce que le
culte d'Apollon s'étoit d'abord
établi dans cette isle.

Cléarque de Soles raconte que Latone, étant partie de l'isle d'Eubée avec ses deux enfans, Apollon & Diane, passa auprès de l'autre, où se retiroit Python; que le monstre sortit pour les assaillir, & que Latone ayant pris Diane entre ses bras, monta sur une pierre, d'où elle cria à Apollon, *viens; frappe, mon fils.* Cette pierre se voyoit encore à Delphes, du tems de Cléarque, & y servoit de base à la statue de Latone. Les Poètes, par le pri-

village qu'ils ont de jeter du merveilleux dans leurs narrations, ont ajouté à ce conte, que toutes les nymphes de l'autre Corycien, filles du fleuve Plistus, accoururent en foule pour assister à ce combat d'Apollon contre Python; qu'elles encouragerent ce Dieu par mille acclamations, & qu'elles crièrent à l'imitation de Latone ἡ παῖ; & c'est de là que ces mots ἡ παῖ, ἡ παιών, & d'autres semblables, ont servi de refrain à toutes les chansons qu'on a faites en l'honneur d'Apollon.

LATONE, *Latona*, Λατώ, (a) nom que porta une Reine de Chypre. C'étoit la femme d'Evagoras. Lucien remarque que la déesse Latone ne se fâcha point de ce que cette Reine portoit ce nom, & qu'elle ne la changea point en rocher comme elle avoit fait Niobé.

LATONE, *Latona*, Λατώ, (b) dans un Dialogue de Lucien, s'entretient avec Junon.

LATONIUS, *Latonius*, surnom donné à Apollon, parce qu'il étoit fils de Latone.

LATOPOLIS, **LATOPO-LITE**, *Latopolis*, *Latopolites*. Voyez Létopolis & Létopolite.

LATOPOLITAINS, *Latopolitani*, Λατοπολίται, (c) les habitans de la ville de *Latorum*. Voyez *Latorum*.

LATORUM CIVITAS,

Λάτων πόλις, (d) ville d'Égypte, dans la Thébaidé, & plus particulièrement dans le nome Hermonthis.

Ptolémée fait mention de cette ville; ses interpretes disent *Latorum*, qui est un génitif pluriel. Le Grec Λάτων en est aussi un. La Notice de l'Empire en fait un substantif neutre, *Latum*, & dit: *Equites sagittarii indigenæ Lato*.

L'itinéraire d'Antonin met cette ville à vingt-quatre mille pas d'Hermonthis, & à trente-deux mille de la ville d'Apollon. Elle avoit pris le nom du poisson *Latos*, pour lequel ses habitans avoient beaucoup de dévotion.

LATOS, *Latos*, (e) nom d'un poisson, qui étoit honoré en Égypte dans la ville de *Latopolis*. Le *Latos* étoit, selon la description qu'en fait Arthénée, un très-gros poisson du Nil. Il s'en trouvoit qui pesoient plus de deux cens livres.

LATRÉE, *Latreus*, (f) fameux Centaure. Il étoit aussi monstrueux par sa grandeur que par sa forme. Il n'étoit ni jeune ni vieux; mais, il étoit entre deux âges, & avoit toute la vigueur d'un plus jeune, & outre cela il avoit pour arme un bouclier, une épée & une longue pique à la Macédonienne. Voyez Cénée.

(a) Lucian. T. II. p. 44.

(b) Lucian. T. I. p. 152. & seq.

(c) Strab. p. 812.

(d) Ptolem. L. IV. c. 5. Strab. p. 812.

(e) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. V. pag. 35, 36.

(f) Ovid. Metam. L. XII. c. 11.

LATRO, terme qui s'emploie ordinairement pour s'ignifier un voleur. Mais, dans les bons Auteurs, il s'emploie aussi pour désigner un soldat, & même ce que nous appelons un garde du Roi. *Latrones*, dit Festus, *eos antiqui dicebant qui conducti militabant, ἀπὸ τῆς λατ. ας* *At nunc viarum obsessores dicuntur, quòd à latere adoriuntur, vel quòd latenter insidiantur.* Et Varron : *Latrones dicti ab latere, qui circum latera erant Regi, atque ad latera habebant ferrum, quos postea à stipatione stipatores appellarunt, & qui conducebantur mercede.* Voyez Larrons.

LATRUNCULI. (a) On nommoit *Latrunculi* un jeu des soldats, fort en vogue à Rome du tems des Empereurs, & qui ne dépendoit point du hazard, mais de la science des joueurs.

Le jeu des *Latrunculi* ou des larrons étoit à peu près, ce qu'on appelle aujourd'hui les échecs; c'étoient des marques & comme des dez de différente couleur pour marquer les deux partis. Il y avoit de chaque côté un Roi ou un Empereur, qui ne marchoit que dans les nécessités urgentes; ceux de chaque parti étoient appelés indifféremment soldats ou larrons. C'étoit une image de la guerre; il y avoit des combats & des attaques; celui-là étoit vainqueur, qui pouvoit prendre

tous les soldats de son adversaire. Le Roi ne pouvoit jamais être pris, mais quand tous ses soldats étoient tombés entre les mains des ennemis, il étoit regardé comme vaincu. Selon Saumaïse, la table sur laquelle on jouoit, étoit toute marquée par des lignes, en sorte que chaque échec avoit sa place marquée. Ces places étoient appelées par les Grecs *polis*, qui veut dire ville, ou *chora*, qui signifie une région ou un lieu. Celui-là étoit vaincu à qui il ne restoit plus qu'un lieu pour se mettre. Celui qui attaquoit le lieu d'un autre, étoit censé donner l'affaut à la ville ou à la place. Le Roi qui avoit tout perdu, étoit réduit *ad incitas*, c'est-à-dire, à un lieu où il ne pouvoit plus se remuer.

LATTAMYAS, *Lattamyas*, *Λατταμύας*, (b) chef des Thessaliens. » Un jour heureux pour » les Béotiens, dit Plutarque » dans la vie de Camille, c'étoit le cinquième du mois » d'Août, qu'ils appellent Hippodromion, & que les Athéniens nomment Hécatomæon. Car, ce jour-là, ils » remportèrent deux célèbres » victoires qui toutes deux mirent la Grece en liberté; » l'une, à la bataille de Leuctres, & l'autre, plus de » deux cens ans auparavant, à » celle de Géraсте, lorsqu'ils

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 336. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom.

V. pag. 251.

(b) Plut. T. I. p. 138.

» défirent Lattamyas & les
 » Theſſaliens. «
 M. Dacier fait ſur ce paſſage
 la remarque ſuivante : » On a
 » fort bien vu qu'il y avoit ici
 » deux fautes conſidérables ; la
 » première pour le tems , car
 » cette défaite des Theſſaliens
 » & de leur chef Lattamyas par
 » les Béotiens , n'arriva que
 » peu de tems avant le combat
 » des Thermopyles , quelque
 » cent ou cent dix ans avant la
 » bataille de Leuctres , comme
 » Plutarque même l'écrit dans
 » l'un de ſes traités de morale ;
 » & l'autre faute eſt pour le
 » lieu , car ce combat fut don-
 » né dans la Béotie , & Gé-
 » ræſte eſt au fond de l'Eubée.
 » J'ai ſouvent remarqué que
 » lorsqu'un lieu peu célèbre a
 » un nom qui approche de
 » celui d'un lieu plus connu &
 » plus renommé , ce dernier
 » prend ordinairement la place
 » de l'autre , comme cela eſt
 » arrivé ici , où les copiſtes
 » ont mis Géræſte , qui eſt
 » le promontoire le plus méri-
 » dional de l'Eubée , & un
 » promontoire fort célèbre ,
 » pour Céreſſe , qui eſt un fort
 » de la Béotie , au-deſſus de
 » Theſpies. C'eſt à Céreſſe &
 » non à Géræſte , que Latta-
 » myas & les Theſſaliens furent
 » battus par les Béotiens , com-
 » me le ſçavant Palmérius l'a
 » remarqué avant moi. Pauſa-
 » nias en parle en ces termes

a) Pomp. Mel. p. 28. .
 (b) Gineſ. c. 25. v. 3.

» dans les Béotiques : ἐστὶ
 » ἐχίρρον χωρίον ὃ Κέρησσος ἐς τῶν
 » Θεσπίων , ἐς ὃ καὶ παλαι ποτὲ
 » ἀνέσχευάσαντο [Βοιωτοὶ] κατὰ
 » τὴν ἐποστράτειαν τῶν θεσφαίων.
 » Céreſſe eſt un fort ſur le che-
 » min de Theſpies , où les Béo-
 » tiens ſe retirèrent quand les
 » Theſſaliens entrèrent en ar-
 » mes dans leur païs. «

LATURUS [le Golfe], (a)
Laturus Sinus , golfe de la mer
 Méditerranée , ſur la côte de
 Numidie.

LATUS CLAVUS. Voyez
 Laticlave.

LATUSIM, *Latufim* , (b)
 Λατοουσιμ , fils de Dadan , petit-
 fils d'Abraham.

LAVARA , *Lavara* , (c)
 Λαυαρα , ville de la Luſitanie ,
 dans les terres , dit Ptolé-
 mée. On croit que c'eſt préſen-
 tement la ville d'Aveiro.

LAVATION , ou LAVEMENT
 DE LA GRAND'MERE DES DIEUX.
Lavatio Matris Deûm , fête qui
 ſe célébroit le vingt-fix de
 Mars. Elle fut inſtituée en mé-
 moire du jour où cette Déeſſe
 fut apportée d'Asie , & lavée
 dans le fleuve Almon , à l'en-
 droit où il ſe décharge dans
 le Tibre. Ses Prêtres , appelés
Galli Cybeles , conduiſoient la
 ſtatue de la Déeſſe dans un
 chariot , accompagnés d'une
 grande foule de peuple , à
 l'endroit où elle avoit été la-
 vée la première fois. Là ils la

(c) Ptolem. L. II. c. 5.

lavoient & frottoient soigneusement, comme le dit Ovide :

*Est locus in Tiberim quâ lubricus
influit Almo,*

*Et magno nomen perdit in amne
minor.*

*Illic purpurea canus cum veste
sacerdos*

*Almonis Dominam sacraque la-
vit aqua.*

Saint Augustin rapporte ainsi cette fête dans le livre XI de la cité de Dieu. » Le jour où
» on lavoit solennellement
» Cybele, cette vierge & mere
» de tous les Dieux, de mal-
» heureux bouffons chantoient
» devant son char des choses si
» sales, qu'il n'eût pas été
» bien séant, je ne dirai pas
» que la mere des Dieux, mais
» que la mere d'aucune per-
» sonne de moindre qualité,
» ni de ces bouffons même, les
» eût entendues. Car, il y a une
» certaine pudeur que la na-
» ture nous a donnée pour nos
» parens, que la malice mê-
» me ne nous peut ôter; ainsi,
» ces baladins auroient eux-mê-
» mes eu honte de répéter chez
» eux & devant leurs meres pour
» s'exercer, toutes les paro-
» les & les postures lascives
» qu'ils faisoient en public de-
» vant la Mere des Dieux, à
» la vue d'une multitude de
» personnes de l'un & l'autre
» sexe, qui ayant été attirées à

» ce spectacle par leur curiosi-
» té, devoient au moins s'en
» aller avec beaucoup de con-
» fusion, d'avoir vu des choses
» qui bleffoient si fort la pu-
» deur. «

LAUD, *Laud*, (a) fleuve de la Mauritanie Tingitane, selon Pline. Cet Auteur dit qu'il est navigable. Le P. Hardouin croit que le nom moderne est Gomer.

LAUDAMIE, *Laudamia*, (b) sœur de Néréis. Ces deux Princesses étoient tout ce qui restoit du sang royal en Epire. Néréis fut mariée à Gélon fils du roi de Sicile, & Laudamie tuée par le peuple auprès de l'autel de Diane où elle avoit cru trouver un asyle. Les dieux immortels, dit Justin, vengerent ce sacrilege par les disgraces continuelles dont ils affligèrent ceux qui l'avoient commis, & par la ruine presque totale de la nation, laquelle, après avoir effuyé tous les malheurs de la famine causée par la stérilité de la terre, & toutes les horreurs des discordes intestines, ne fut pas bien loin de se voir entièrement exterminée par les armes des étrangers. Milon, l'assassin de Laudamie, étant devenu furieux, tourna sa fureur contre lui-même; & après s'être meurtri tantôt à coups d'épée, & tantôt à coups de pierre, il se déchira enfin les entrailles, & le douzième jour

(a) Plin. T. III. p. 243.

(b) Just. L. XXVIII. c. 3. Myth. par

M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 426, 427.

de sa rage fut le dernier de sa vie.

LAUDICE, *Laudice*, autrement *Laodice*. Voyez *Laodice*.

LAVERNALE, *Lavernalis*, (a) nom d'une porte de Rome, pris de celui de *Laverna*.

LAVERNE, *Laverna*, (b) lieu d'Italie, selon *Plutarque*. Il dit, parlant de *L. Cornélius Sylla* : » Il raconte lui-même » que, lorsqu'il fut envoyé » avec l'armée contre les alliés, » il se fit tout d'un coup dans » la terre, près du lieu appelé » *Laverne*, une grande ouver- » ture d'où il sortit un grand » feu & des tourbillons de flam- » mes qui s'éleverent jusqu'aux » cieus; & que les devins, » consultés sur ce prodige, ré- » pondirent qu'un vaillant hom- » me d'une beauté singulière, » prenant en main l'auto- » rité souveraine, appaiseroit » dans Rome les troubles & » les séditions qui l'agitoient. » Il ajoute que ce vaillant hom- » me d'une excellente beauté, » c'étoit lui-même. »

Nous remarquerons que le texte Grec de *Plutarque* porte *Λαβέρνις*. *Labernis*.

LAVERNE, *Laverna*, (c) déesse des voleurs. On ne peut étudier la religion des Grecs & des Romains, sans s'étonner que l'homme formé avec des idées du vrai & quelques principes de vertu, que la raison

seule paroïsoit devoir développer, ait entrepris de justifier ses plus honteuses foiblesses, en reconnoissant pour l'objet de son culte des Divinités aussi foibles que lui, & capables des mêmes passions. Ce ne fut pas encore assez pour l'homme corrompu, d'avoir essayé d'autoriser ses penchans criminels par l'exemple de ses Dieux; il osa bien-tôt ériger les crimes en actes de religion. Chaque espèce de désordre fut mise sous la protection d'une Divinité particulière; & c'étoit honorer la Divinité, que de faire le mal auquel elle présidoit. Le vol même, de tous les crimes celui qui attaque le plus directement la société civile, le vol fut consacré dans la personne de *Mercur*; & l'on choisit le fils de *Jupiter* pour en faire le patron des voleurs.

Mais, il manquoit encore aux fastes sacrilèges du Paganisme, une Divinité qui protégéât le vol public, le vol accompagné de violence; le choix en étoit réservé aux Romains qui lui devoient en effet une place dans leur calendrier. Le Héros qu'ils comptoient pour leur premier Roi, nous est peint par leurs Historiens même avec les traits d'un brigand; la ressemblance d'inclinations & de mœurs attirera auprès de ce nouveau chef, les premiers sujets qui lui

(a) *Antiq. expl.* par *D. Bern.* de *Montf.* T. I. pag. 344.

(b) *Plut.* T. I. p. 454.

(c) *Horar.* L. I. *Epist.* 16. v. 60. &

seq. Myth. par *M. l'Abb. Ban.* T. I. p. 344. *Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett.* Tom. V. p. 50. & *suiv.*

obéïrent. La ville, qu'il nomma de son nom, fut la retraite des voleurs d'alentour, qui cherchèrent l'impunité dans l'enceinte de ses murailles. Les femmes, qui donnerent à cette ville ses premiers habitans, avoient été enlevées par Artifice à leur patrie & à leur famille. Les premières conquêtes de ce peuple naissant, furent le fruit d'une injuste violence. Une nation, qui devoit son établissement, ses alliances & ses accroissemens aux brigandages de ceux dont elle étoit descendue, ne pouvoit guère se dispenser de consacrer un crime qui lui avoit été si utile, & de reconnoître une Divinité tutélaire qui en eût favorisé le succès.

Les Romains s'acquiterent de cette obligation, en créant la déesse Laverne. Nous ne prétendons pas pour cela, qu'un peuple entier, le modele de tous les autres peuples par la sagesse de ses loix & par l'austérité de sa vertu, comme il s'en rendit le maître par la force de ses armes, se soit jamais mis sous la protection d'une Divinité si odieuse. Les Romains devenus vertueux pouvoient détester les crimes de leurs peres, & cependant par religion rapporter à une Divinité tout l'avantage qu'ils avoient retiré de ces mêmes crimes; d'ailleurs, ils avoient appris des Grecs à reconnoître des Dieux nuisibles, que l'on invoquoit pour être garanti du mal qu'ils pouvoient faire; ainsi, la mau-

vaïse fortune & la fièvre étoient au rang de leurs Dieux. Ils ont pu pour la même raison, faire le même honneur à Laverne. Mais, outre ce culte général qu'elle pouvoit recevoir de la nation, comme Déesse fâcheuse, elle avoit des adorateurs particuliers, qui la reconnoissoient pour Déesse bienfaisante, & qui en attendoient des graces. Laverne considérée dans cette seconde qualité, c'est-à-dire, comme protectrice des voleurs de toute espèce, fait le sujet de de cet article.

Il est assez vraisemblable que le nom de Laverne est tiré du mot *Laberna*, auquel les anciennes Gloses attachent des significations différentes, mais toutes également relatives au caractère & aux fonctions de la Déesse; l'une explique le mot *Laberna* par celui de *Latro*; une autre l'entend d'une espèce d'arme à l'usage des voleurs. Une troisième l'applique à ces hommes barbares, dont le métier étoit d'abuser de la simplicité des enfans, pour les enlever à leurs parens.

Quelques Sçavans ont pensé que *Laverna* pouvoit avoir été formé du Grec *λάδυνα*, dépouilles, ou de *λατρεῖν* & *ἐλεγεῖν*, *quasi scrutari ad capiendum*; d'autres, du Latin *latere*, conjecturant que *Laverna* étoit dit pour *laterna*; ou de *lavere* pris dans le sens de ce passage de Plaute, *elavi bonis*, pour *bonis nudatus sum*. On pourroit peut-être encore faire descendre *La-*

verna de *Larva*; & cette nouvelle étymologie a pour elle la justesse de l'allusion, le masque convenant parfaitement à une Divinité, que l'on prioit de dérober aux yeux des autres hommes, les actions qui se commettoient sous ses auspices, Entre ces diverses opinions, nous croyons devoir choisir celle qui tire *Laverna* de *laberna*, & *laberna* de λαοειν.

Du nom de la Déesse qui présidoit au vol, les voleurs furent appelés *Laverniores*, *quod sub tutela Deæ Lavernæ essent*, dit Festus Pompeius. *Laverniores* est le nom général de tous les dévots de Laverne; mais, il renferme un grand nombre d'espèces particulières. Tâchons de développer ses différentes applications, en recherchant les différentes classes de voleurs qui avoient droit à la protection de la Déesse.

L'étymologie de son nom, tirée du mot *laberna*, qui, selon les Gloses, répondoit à ceux-ci, *latro*, *ferramentum latronum*, *tutamentum gressatorum*, prouve assez qu'elle étoit regardée comme la divinité des voleurs publics, qui attaquent à force ouverte. Car, il doit s'ensuivre de la ressemblance de la dénomination, que tout ce qui étoit désigné par *laberna*, appartenoit à Laverne, & lui étoit consacré. Nonius Marcellus ne l'envisage que comme Patrone des filoux; & dans le même sens, Arnobe l'associe à Mercure, comme partageant avec lui

l'honneur de présider aux larcins subtils. Selon un fragment de Lucilius, elle recevoit les vœux des marchands.

Aufone applique aux plagiaires le nom même de Laverne, pour nous apprendre qu'ils sont renfermés, comme espèce, sous le nom général de voleurs. Il n'est pas le seul qui ait rendu témoignage à la protection dont Laverne honoroit autrefois les plagiaires. Un Poète du siècle passé a fait revivre cette Divinité, dans des vers Satyriques contre Ménage.

*Nil mirum si sit culta Laverna
tibi.*

C'est la fin d'une Épigramme, dont tout le sel consiste dans une allusion assez froide, au nom de M.^{lle} de la Vergne, depuis comtesse de la Fayette, que Ménage appelloit Laverna dans des vers qu'il lui avoit adressés.

Quelque nombreuses qu'on ait lieu de supposer les quatre classes que nous venons de parcourir, elles ne formoient cependant que la portion la moins étendue de l'empire de la Déesse. Ses droits de souveraineté n'étoient par bornés aux voleurs, aux filoux, aux marchands & aux plagiaires. Elle les exerçoit encore sur ces hommes artificieux, qui osent se parer des dehors de la vertu, pour surprendre les respects qui ne sont dûs qu'à la vertu elle-même; sur ces faux sages, dont les maximes feroient honneur à

l'école la plus sévère, & dont les mœurs déshonorent l'humanité; sur ces faux Philosophes, qui n'écrivent du mépris de la gloire, que pour en acquérir, & du mépris des richesses, que pour persuader au public qu'ils étoient seuls dignes de les posséder. Enfin, [car cette liste deviendrait trop longue, si nous entreprenions de nommer tous ceux qui méritent d'y avoir place] tous les imposteurs, de quelque ordre qu'ils fussent, étoient soumis à Laverne, puisque, selon la pensée d'Horace, on s'adressoit à elle pour apprendre l'art de tromper le public, & de conserver, en faisant le mal, la réputation d'homme de bien.

Pulchra Laverna,

Da mihi fallere; da justo sanctoque videri.

Noctem peccatis, & fraudibus obijce nubem.

Il est aisé de conclure de ce détail, que jamais Divinité ne fut plus célébrée que Laverne, & ne vit à ses pieds un plus grand nombre d'adorateurs. Plaute semble avoir fait cette réflexion avant nous. Dans une de ses pièces, dont il ne reste que très-peu de fragmens, un Acteur voulant apparemment convoquer les États du ressort de la Déesse, s'exprime ainsi. *Sequimini hâc, sultis, legiones omnes Lavernæ.* » Suivez-moi, légions de toute espèce, qui êtes » consacrées à Laverne. » Tout

autre mot que celui de légion eût été trop foible pour donner une idée juste de la prodigieuse multitude de sujets qui lui obéissoient.

Mais, quelle sorte de culte rendoient-ils à leur Divinité? Les prières qu'on lui adressoit, semblent avoir été la partie principale de son culte; on osoit à peine les articuler du bout des lèvres, & jamais on ne les prononçoit à haute voix. Horace le dit expressément en peignant un imposteur. *Labra movet, metuens audiri.* Elle ne recevoit donc que des hommages secrets; le mystère est la ressource de ceux qui craignent d'être vus à découvert. Pythagore, sachant bien que l'on pouvoit abuser d'une chose aussi sainte de sa nature, que l'étoit la prière faite aux Dieux, exigeoit de ses disciples qu'ils priaissent toujours à haute voix; non qu'il crût que le son des paroles fût nécessaire pour réveiller les Dieux sur les besoins des hommes; il vouloit seulement ôter à l'impie l'occasion de former impunément des vœux criminels, ce qui est conforme à cette leçon de Sénèque: *Vivez avec les hommes; comme si les Dieux vous voyoient; parlez aux Dieux comme si les hommes vous entendoient.* Les enfans de Laverne avoient de bonnes raisons pour suivre d'autres maximes. Ainsi, la prière, que lui fait un voleur dans le seul vers qui nous soit resté de la comédie de Plaute intitulée *Cornicularia*, étoit sans

doute prononcée en secret & faisoit peut-être partie d'un Monologue : *Puissante Laverne , rendez mes mains agiles & adroites dans le vol.*

Quoique le voleur de Plaute semble implorer la protection de Laverne pour ses deux mains, il est cependant certain que la main gauche étoit spécialement regardée par les Anciens, comme la main du vol, & qu'elle devoit être en cette qualité plus particulièrement consacrée à la Déesse. Ainsi, le même Comique la caractérise par l'épithète *furtifica*. *Ubi illa altera est furtifica læva ?* Ainsi, Catulle, parlant d'un homme qui, pendant le repas, faisoit de petits vols à ceux qui étoient à table à ses côtés, lui dit : *Marrucine asini , manu sinistra non bellè uteris*. Ainsi, Ajax disputant à Ulysse les armes d'Achille, dit au troisième livre des Métamorphoses :

Nec Clypeus vasti cælatus imagine mundi

Conveniet timidæ natæque ad furta sinistra.

Aux prières directes, qui étoient adressées à Laverne, nous pouvons joindre les sermens que l'on faisoit en son nom. Un cuisinier, dans Plaute, jure par Laverne, & menace par elle celui qui lui a volé les instrumens de son métier. Ce cuisinier jugeoit sans doute, que par sa profession même il appartenoit à la Déesse, & qu'il pouvoit à ce titre réclamer

son secours. C'est le sens que Lambin donne au passage de Plaute.

Nous ne devons pas nous étonner de trouver dans l'Antiquité, si peu de monumens du culte que l'on rendoit à Laverne. Quand on voudroit supposer que ses adorateurs observoient quelques cérémonies réglées, ils avoient trop d'intérêt de cacher leurs odieux mystères, pour que le public pût être instruit de ce qui se pratiquoit entr'eux.

Il a plu à l'Auteur du Dictionnaire Historique, de lui donner un temple qui, selon lui, étoit bâti auprès d'une porte de Rome, laquelle fut delà appelée Lavernale. Ce temple [ce sont les termes de Moréri que nous citons, pour corriger en passant, dans le même article, quelques négligences qu'il étoit aisé d'éviter, & que l'Auteur a copiées d'après Charles Étienne], ce temple, dis-je, servoit d'une retraite commode aux voleurs, dans un lieu obscur & peu fréquenté, où ils pouvoient en assurance aller partager le butin de leur brigandage. Mais, est-il bien probable que les voleurs eussent un lieu marqué pour leurs assemblées, & qu'ils y eussent été en sûreté ? Ce qui auroit dû être leur asyle, rendoit leur perte plus facile & plus certaine ; ou bien, la police qui auroit souffert cet édifice scandaleux, auroit paru autoriser le crime qu'elle devoit punir. Il est vrai que Laverne avoit

un autel qui donnoit à une des des portes de Rome le nom de Lavernale. *Porta Lavernalis*, dit Varron, *ab ara Lavernæ*, *quòd ibi ara ejus Deæ*. Cet honneur lui étoit commun avec plusieurs autres Divinités mal-faisantes, dont on croyoit détourner la colère par un culte public. Mais, il ne falloit pas convertir cet autel qui subsistoit réellement, en un temple qui, suivant les apparences, n'exista jamais, & qui certainement n'auroit pu être employé à l'usage auquel on le fait servir. Les voleurs, selon Festus, s'assembloient pour partager leur butin, non pas dans ce temple imaginaire, mais dans un bois, dont la situation & l'obscurité pouvoient, en cas de surprise, favoriser leur évafion.

Le commentateur Acron place le bois de Laverne sur la voie Salaria. Il ajoute que les voleurs venoient y rendre leurs hommages à une statue de la Déesse. Mais, il ne nous dit rien de la figure sous laquelle elle étoit représentée. L'épithète *pulcra*, dont Horace se sert pour la caractériser, nous invite à croire qu'on la représentoit avec un beau visage. Une Divinité, qui dispofoit souverainement des masques, & qui fçavoit en prêter à ses enfans pour leurs différens besoins, auroit-elle négligé de s'en réserver un qui pût lui faire honneur.

Une ancienne infcription ,

recueillie par Dodwel, & qui, en suivant les fastes consulaires, doit être rapportée à l'an de Rome 585, nous donne la connoissance d'un autre monument public érigé alors en l'honneur de Laverne, & de l'occasion pour laquelle on le lui érigea :

*IV. K. APRILEIS. FAS-
CEIS PENES LICINIUM....
C. TITINIVS. ÆD. FL. MVL-
CAVIT. LANIOS. QVOD.
CARNEM. VENDIDIS.
SENT. POPVLO. NON.
INSPECTAM. DE. PECV-
NIA. MVLCAITITIA. CEL-
LA. EXSTRVCTA. AD. TEL-
LVRIIS. LAVERNÆ.*

C'est-à-dire, *cella exstructa Lavernæ ad ædem Telluris*. Cette explication nous paroît plus simple que celle de Dodwel, qui joint ces deux mots *Telluris Lavernæ*, en supposant sans preuve, que *Tellus Laverna* étoit une divinité des Romains, comme *Juno Lucina*. La construction, que nous adoptons, ne doit paroître ni dure, ni forcée, quoiqu'en la suivant, le mot *Lavernæ* se trouve un peu éloigné du verbe qui le gouverne. Cette inversion même est peut-être un arrangement nécessaire. *Lavernæ* étant le mot principal de l'infcription, on a dû le renvoyer à la fin & l'écrire au bas du monument, comme le centre auquel tout se rapporte.

Cicéron, écrivant à T. Pomponius Atticus, parle d'un Lavernium, qui ne pouvoit être qu'un lieu consacré à Laverne.

On juge par la suite de la lettre, qu'il étoit sur la route de Rome à Formies; mais, on ne sçauroit déterminer si c'étoit un champ, un bois, un temple ou un autel. Bosius a voulu même le supprimer, tout à fait, en lisant au lieu de *Lavernium*, *L. Avernum*. Mais, il n'a que sa propre autorité pour appuyer cette correction; & Gruter qui l'a adoptée, avoue que l'autre leçon se trouve dans les Manuscrits. Peut-être ce *Lavernium* n'est-il pas différent du *Λαβέρνις* ou *Λαβέρνις* de Plutarque, dans la vie de L. Sylla, quoique Xylander paroisse confondre le *Λαβέρνις* avec la porte Lavernale, dont parle Varron.

LAVERNIONES. (a)

Les larrons ou voleurs étoient ainsi appelés de Laverna leur déesse.

LAVERNIIUM, *Lavernium*, lieu consacré à la déesse Laverne. *Voyez* Laverne.

LAVICAIS, *Lavicani*, les habitans de Labicum. *Voyez* Labicum.

LAVICANE [la voie], *via Lavicana*. *Voyez* Labicum.

LAVICANUS AGER. *Voyez* Labicum.

LAVICI. *Voyez* Labicum.

LAVINALIS, *Lavinalis*, (b) non d'un flamine. Il n'en est fait mention dans aucun Écri-

vain, mais seulement dans quelques Épigrammes.

LAVINE, *Lavina*, la même que Lavinie. *Voyez* Lavinie.

LAVINE, *Lavina*, (c) fille d'Anius, roi de Délos. Ce fut, selon quelques Mythologues, du nom de cette Princesse que la ville de Lavinium fut ainsi appelée, parce qu'étant morte de maladie dans le tems de la fondation de cette ville, elle fut enterrée, disent-ils, dans le même endroit où elle avoit été malade; en sorte que la ville lui servit de tombeau & de monument. Ils ajoutent qu'Énée l'avoit obtenue de son pere par ses instantes prières; qu'elle s'étoit embarquée avec les Troyens, & que c'étoit une habile Prophétesse.

LAVINIE, *Lavinia*, ville la même que celle de Lavinium. *Voyez* Lavinium.

LAVINIE, *Lavinia*, (d) fille unique de Latinus, roi des Latins, & d'Amata sa femme, n'eut pas plutôt atteint l'âge nubile, qu'elle devint l'objet des vœux de plusieurs Princes du pais. Le plus distingué de tous étoit Turnus son cousin-germain, jeune Prince d'une figure avantageuse. Lavinie lui fut promise en mariage. Mais, suivant l'oracle & la volonté du dieu Faune, elle devoit être mariée à un étranger.

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 344.

(b) Rosin. de Antiq. Rom. pag. 296.

(c) Dionys. d'Halicarn. L. I. c. 13.

(d) Tit. Liv. L. I. c. 1. & seq.

Dionys. d'Halicarn. L. I. c. 13. & seq. Just. L. XLIII. c. 1. Virg. Æneid. L. VI. v. 764. & seq. L. VII. v. 52. & seq. L. XII. v. 17. & seq. Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 401. & suiv.

Énée étant arrivé en Italie , & ayant reconnu à une parole échappée à son fils Ascagne, que cette contrée étoit celle où les Dieux vouloient qu'il se fixât , commence par envoyer des Ambassadeurs au Roi des Latins , qui les reçoit favorablement , & accepte leurs présens. Il accepte aussi l'alliance de leur Prince, & ne doutant point qu'il ne fût l'étranger que le dieu Faune lui avoit annoncé , il lui offre sa fille en mariage. Cependant, Junon , désespérée de ce succès des Troyens , évoque Alecto des enfers. Par son ordre, cette Furie jette un serpent dans le sein d'Amate, qui s'efforce vainement de faire changer de résolution au Roi son époux. Bien-tôt, le serpent jette son venin dans le cœur de la Reine; la fureur s'empare de ses sens; elle sort du Palais, accompagnée de Lavinie, & contrefaisant la Bacchante, elle emmène sa fille dans les bois, en criant qu'elle la voue à Bacchus & qu'elle s'y voue elle-même. La Furie, après avoir troublé la maison de Latinus, passe à la Cour du roi Turnus, & inspire à ce jeune Prince la folle ardeur de la guerre. Elle est donc déclarée aux Troyens. Mais, les Latins étant découragés par la perte de plusieurs batailles, Turnus consent à un combat singulier contre Énée, qui en avoit proposé le défi. Il va donc trouver le roi Latinus, pour lui déclarer qu'il l'accepte, & le prier de dresser lui-même

le traité, en vertu duquel le vainqueur sera son gendre & son successeur. Latinus lui donne de sages conseils & lui parle en pere & en ami. Turnus est intraitable. C'est avec aussi peu de succès qu'Amate tâche de le détourner de ce combat, en l'assurant que de son sort dépendra le sien. & qu'elle mourra plutôt que de consentir que le Prince Troyen épouse sa fille. Turnus s'apprête aussi-tôt au combat & essaie ses armes. Enfin, le combat commence entre Énée & Turnus. Celui-ci est blessé & demande la vie. Énée est sur le point de la lui accorder généreusement, lorsqu'il reconnoît le baudrier de Pallas, que Turnus avoit enlevé à ce jeune Prince après l'avoir tué. Il se rappelle en ce moment ce qu'il doit à Évandre & aux mânes de son fils. Il donne donc à Turnus le coup mortel, qui termine la guerre, & qui, selon les conditions du traité, le rend conséquemment possesseur de Lavinie, & héritier du trône de Latinus.

Énée, en mourant, laissa la Reine enceinte. Dans les premiers troubles que sa mort causa dans tout le Royaume, elle s'enfuit dans les bois, & confia sa destinée à la fidélité d'un certain Tyrrhénus, qui avoit été intendant des bergers de son pere, & qui prenoit toujours soin des troupeaux du Roi. Elle continua à y vivre après qu'Ascagne fut monté sur le trône, craignant la haine que
les

Les beaux fils ont ordinairement pour leurs belles-mères. L'intendent des bergers la reçut, & en prit un soin particulier. Il lui bâtit une cabane connue de peu de personnes, & lui garda un secret inviolable. Dans sa retraite, elle se délivra d'un fils, qu'elle appella Sylvius, parce qu'il étoit né dans les bois, & Énée du nom de son père. Tout cela n'étoit connu que de peu de personnes, qui gardèrent inviolablement le secret. Cependant, les Latins firent de grandes recherches de Lavinie; ils furent même assez injustes envers leur Roi pour l'accuser d'avoir fait mourir secrètement cette Princesse. Ses protestations les plus solennelles furent une foible défense contre leurs soupçons. Ils le menaçoient de se soulever ouvertement, & sa vie même eût été en grand danger, si Tyrrhéus n'eût fait sortir la Reine de sa retraite pour la présenter au peuple. Ascagne traita honorablement Lavinie. Mais, voyant qu'elle étoit fort aimée du peuple, pour prévenir à coup sûr toute dispute, il lui abandonna la ville de Lavinium, & en bâtit une nouvelle beaucoup plus grande, qu'il appella Albe-la-longue. Après la mort d'Ascagne, le fils de Lavinie, Énée Sylvius, monta sur le trône de ses ancêtres.

LAVINIENS, *Lavinii*; c'étoient les habitans de Lavinium. Voyez Lavinium.

LAVINIUM, *Lavinium*, (a) ville d'Italie, dans le Latium, à dix milles de Rome, selon Appien, & à huit milles de la mer, selon Servius. Elle ne devoit pas être loin de *Laurens Castrum* ou *Laurentum*; car, Tibulle, qui devoit bien connoître ces lieux-là, les met sous un seul coup d'œil. Quelques-uns confondent ces deux places; la table de Peutinger les met à six mille pas l'une de l'autre. Énée trouva *Laurentum* bâti. C'étoit la résidence du Roi, dont il épousa la fille Lavinie. Il fonda une nouvelle ville pour ses Troyens, & la nomma Lavinium, du nom de sa femme. Sous son fils, les Lavinien bâtirent la ville d'Albe, qui fut la résidence de ses descendants jusqu'à la fondation de Rome.

Plusieurs ont confondu Lavinium & Lanuvium. Lorsque l'on ne distingue point les *v* des *u*, ces deux noms se ressemblent assez pour que l'on s'y trompe, sur-tout si les lettres sont mal formées.

On dit que pendant qu'on bâtissoit Lavinium, les Troyens virent le prodige suivant, rapporté par Denys d'Halicarnasse. » Le feu s'étant allumé de lui-même dans la forêt, un

(a) Strab. pag. 229, 230. & seq. Plin. T. I. p. 155. Tit. Liv. L. I. c. 1, 3, 14, 23. L. II. c. 39. Just. L. XLIII. c. 2. Plut. T. I. p. 227. Appian. pag.

439. Virg. *Æneid.* L. I. v. 6, 262, 274. Diod. Sicul. pag. 333. Dionys. Halicarn. L. I. c. 13. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. p. 65.

» loup y jetta , dit-il , du bois
 » sec qu'il avoit ramassé avec
 » sa gueule ; il y vint en mê-
 » tems un aigle & un renard ,
 » dont le premier aidait à l'al-
 » lumer par l'agitation de ses
 » ailes , l'autre au contraire
 » tâchoit de l'éteindre en y
 » jettant de l'eau avec sa queue
 » qu'il avoit mouillée dans le
 » fleuve. Tantôt ceux qui l'al-
 » lumoient étoient les plus forts ,
 » tantôt celui qui vouloit l'é-
 » teindre sembloit l'emporter
 » sur eux , jusqu'à ce qu'enfin
 » l'aigle & le loup étant de-
 » meurés vainqueurs , le renard
 » s'en alla sans avoir pu rien
 » faire. On rapporte qu'Énée
 » ayant vu ce prodige , dit
 » que la colonie des Troyens
 » deviendrait un jour très-fa-
 » meuse ; qu'elle seroit connue
 » & admirée presque par toute
 » la terre ; mais qu'à mesure
 » qu'elle augmenteroit en puis-
 » sance , elle deviendrait à
 » charge & odieuse aux peu-
 » ples voisins ; que cependant
 » elle vaincroit ses ennemis , &
 » que la faveur & la protection
 » des Dieux l'emporteroient sur
 » l'envie des hommes. Tels fu-
 » rent les présages évidens de
 » ce qui devoit arriver à cette
 » ville. On en voit des monu-
 » mens dans la place publique
 » de Lavinium ; ce sont des fi-
 » gures de bronze de ces ani-
 » maux , qu'on y conserve de-
 » puis long-tems. «

Les auteurs Grecs lisent dif-

féremment le nom de cette ville.
 On trouve *Λαβινία* , *Λαβουρία* ,
Λαβούριον. Strabon , après avoir
 décrit les villes du Latium ,
 ajoute qu'au milieu de ces vil-
 les est Lavinium , qui a un
 temple de Vénus , commun à
 tous les Latins. Il dit ailleurs
 qu'au dessus d'Aricie est situé
 Lavinium , ville des Romains ,
 sur la droite de la voie Appia ;
 d'où l'on peut voir & la mer &
 Antium.

T. Tatius , roi des Sabins ,
 fut tué à Lavinium. C'étoit
 dans cette ville qu'étoient les
 Dieux Pénates des Romains.
 Elle fut la patrie de Milon. S'il
 en faut croire Solin , les habi-
 tans de Lavinium avoient treize
 mois à leur année.

On croit que c'est la place
 nommée à présent Citta Lavinia ,
 dans la campagne de Rome , à
 dix-huit milles vers l'Orient.
 Holsténius croit qu'elle étoit où
 est à présent une colline appel-
 lée monte di Lavano , à quin-
 ze cens pas au-dessus de Patrica
 dans le même pais.

LAUMÉDON , *Laumedon* ,
 selon Justin , & *Laomédon* ,
 selon d'autres. Voyez *Laomé-*
don.

LAURÉA , *Laurea* , (a)
 Poète Grec , dont il n'y a rien
 dans l'anthologie imprimée.

LAURÉA , nom d'une divi-
 nité payenne. Une inscription
 trouvée en Catalogne , & rap-
 portée par Gruter , est conçue
 en ces termes :

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 265.

LAUREÆ AVGVSTÆ.

SACRVM

IN. HONOREM. ET. MEMORIAM.

Æ M I L I Æ

L. ÆMILIUS. MATERNUS.

ET.

FABIA. FVSCA. PARENTES

S. P. F. C.

C'est-à-dire , *sepulcrum posuerunt filia charissimæ.*

LAUREA, nom d'une couronne de laurier , que les Grecs donnoient aux lutteurs qui avoient remporté la victoire , & les Romains à ceux qui avoient ménagé ou confirmé la paix avec les ennemis.

LAUREATÆ. (a) Les chefs d'armée , qui , pour quelques victoires ou quelques avantages signalés , avoient été nommés *imperatores* par l'armée , écrivoient au Sénat des lettres , qu'on appelloit *Laureatæ*, parce qu'elles étoient liées avec des branches de laurier , pour demander au Sénat , & la confirmation du nom d'*Imperator* , & la supplication.

LAURENS CASTRUM.

Voyez Laurente.

LAURENS AGER. Le territoire de Laurente. Voyez Laurente.

LAURENS , *Laurens*. Voyez Laurentinum.

LAURENTALES , *Laurentalia* , fête des Romains , instituée à l'occasion d'Acca Laurentia ou Larentia ; d'où vient qu'on appelle aussi cette fête Larentales. Voyez Larentales.

LAURENTANUS PORTUS. On appelloit ainsi le port de Laurente. Voyez Laurente.

LAURENTE , *Laurentum* ; Λάυρεττον , (b) ville d'Italie , dans le Latium , située à peu de distance de la mer. Elle fut quelque tems la capitale du pais , & la résidence du roi Latinus. Pomponius-Méla la nomme entre Ardée & Ostie. Virgile dit :

Tectum Augustum , ingens , centum sublime columnis

Urbe fuit summa , Laurentis regia Pici.

Voilà un palais bien magnifique pour un petit Roi de ce tems-là.

On lit dans Tibulle :

Ante oculos Laurens castrum , murusque Lavini est.

Lavinium & Laurens Castrum , ou Laurente , ne devoient pas être fort loin l'un de l'autre. Il falloit que Laurente fût peu de chose sous Trajan , puisque Pline , parlant d'une métairie

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 237.

(b) Strab. p. 229 , 232. Pomp. Mel. pag. 131. Virg. Æneid. L. VII. v. 170 , 171. Tit. Liv. L. I. c. 1. L. VIII. c. 11, L. XXX. c. 39. Tibull. L. II. Eleg. 5. Plin. Tom. I. p. 152. Mém. de l'Acad. des Inscrit. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 325.

de ce quartier-là, dit qu'elle tiroit ce dont elle avoit besoin, non de Laurente, qui étoit fort proche, mais de la colonie d'Ostie. Commode, dans un tems de contagion, se retira à Laurente.

Ce lieu prenoit son nom des forêts de lauriers dont ce pais étoit couvert, selon Hérodiem. Les habitans étoient nommés *Laurentes*, & le rivage *Laurentinum littus*. C'est dans ce petit canton qu'étoit la belle maison de campagne de Pline, qui en fait une description si belle & si détaillée, qu'un railleur a dit qu'il sembloit qu'il voulût la vendre.

» De tous les Latins, les
» seuls Laurentins. . . n'eurent point de part à la punition, dit Tite-Live sous l'an de Rome 415, parce qu'ils n'en avoient point eu à la révolte. On ordonna au Consul de renouveler l'ancien traité avec les Laurentins; & depuis ce tems, on fait la même cérémonie tous les ans le dixième jour des fêtes Latines. »

Virgile, qui, pour donner plus d'autorité à ce qui se pratiquoit de son tems, en fait toujours remonter l'origine jusqu'à l'antiquité la plus reculée, ne manque pas d'attribuer l'usage de la Gymnastique aux habitans de Laurente, dès l'arrivée des Troyens en Italie.

Cette ville a été épiscopale.

Pterus Laurentis souscrivit au Concile tenu à Rome, l'an 487. On appelle aujourd'hui Laurente San-Lorenzo.

LAURENTIA [A C C A], *Acca Laurentia*, Ἀκκα Λαυρεντία, femme de Fauſtulus. Voyez Acca.

LAURENTINA [la Voie], *Via Laurentina*; on appelloit ainsi une route qui prenoit à la voie Ostiensis, & qui conduisoit à Laurente & à Lavinium.

LAURENTINS, *Laurentes*, les habitans de Laurente. Voyez Laurente.

LAURÉOLUM, *Laureolum*, (a) titre d'une pièce dont parle Juvénal. Cette pièce est attribuée par quelques-uns à Labérius, & par d'autres à Névius. On y représentoit un esclave, nommé Lauréole, qui, par ses grandes méchancetés, s'étoit pendu.

LAURIA, *Lauria*, Λαυρία, (b) contrée, dont Plutarque fait mention dans la vie de Marc-Antoine. M. Dacier, dans sa traduction Françoisse de cette vie, change le nom de *Lauria*, qui est au pluriel, en celui d'Illyrie, & ajoute cette remarque: » Au lieu d'Illyrie, » il y a dans le texte *Laurium*, » [il falloit dire *Lauria*] qui » étoit une montagne de l'Attique, célèbre par ses mines d'argent; mais, il n'y a pas d'apparence que Plutarque ait joint *Laurium* avec l'Ar-

(a) Juven. Satyr. 8. v. 187.

(b) Plut. T. 1. p. 942.

» ménie, la Syrie, les Palus-
 » Méotides. Il a voulu sans
 » doute parler de l'Illyrie. Ces
 » deux mots se ressembloient assez
 » pour avoir donné lieu à la
 » faute. »

LAURIER, *Laurus*, Δάφνη.
 (a) celui de tous les arbres qui
 fut le plus en honneur chez les
 Anciens. Ils tenoient pour pro-
 dige un Laurier frappé de la
 foudre. Admis dans leurs céré-
 monies religieuses, il entroit
 dans leurs mystères, & ses
 feuilles étoient regardées com-
 me un instrument de divination.
 Si jettées au feu elles rendoient
 beaucoup de bruit, c'étoit un
 bon présage; si au contraire
 elles ne pétilloient point du
 tout, c'étoit un signe funeste.
 Vouloit-on avoir des songes
 sur la vérité desquels on pût
 compter? Il falloit mettre des
 feuilles de cet arbre sous le
 chevet de son lit. Vouloit-on
 donner des protecteurs à sa
 maison? Il falloit planter des
 Lauriers devant son logis. Les
 laboureurs, intéressés à détruire
 ces sortes de mouches si redou-
 tées des bœufs, pendant l'été,
 qu'elles les jettent quelquefois
 dans une espèce de fureur, ne
 connoissent point de meilleurs
 remèdes que les feuilles de
 Laurier. Dans combien de
 graves maladies son suc prépa-
 ré ou l'huile tirée de ses baies,

passoient-ils pour des contre-
 poisons salutaires? On mettoit
 des branches de cet arbre à la
 porte des malades; on en cou-
 ronnoit les statues d'Esculape.
 Tant de vertus, attribuées au
 Laurier, le firent envisager
 comme un arbre divin, &
 comme l'arbre du bon génie.
 Personne n'ignore qu'il étoit
 particulièrement consacré à
 Apollon, & que c'est pour cela
 qu'on en ornoit ses temples, ses
 autels, & le trépied de la Py-
 thie. L'amour de ce dieu pour
 la nymphe Daphné, est la rai-
 son qu'en donnent les Mytholo-
 gues; cependant, la véritable
 est la croyance où l'on étoit
 qu'il communiquoit l'esprit de
 prophétie, & l'enthousiasme
 poétique. Délà vint qu'on cou-
 ronnoit les Poètes de Laurier,
 ainsi que ceux qui remportoient
 le prix aux jeux Pythiques. On
 prétend que sur la coupole du
 tombeau de Virgile, qui est près
 de Pouzzoles, il est né des
 Lauriers qui semblent couron-
 ner l'édifice, & que ceux qu'on
 a coupés sont revenus, comme
 si la nature même eût voulu cé-
 lébrer la gloire de ce grand
 Poète.

Les faisceaux des premiers
 magistrats de Rome, des Dicta-
 teurs & des Consuls, étoient
 entourés de Lauriers, lorsqu'ils
 s'en étoient rendu dignes par

(a) Plin. Tom. I. p. 754, 755. Ovid. Metam. L. I. c. 15. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 459. Tom. IV. pag. 201. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 56, 57. T. V. p. 4, 132. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 262, 263. T. III. pag. 147, 179. T. IV. p. 661. T. VII. p. 230, 231. Tom. X. p. 508. T. XXI. p. 388, 389.

leurs exploits. Plutarque , parlant de l'entrevue de Lucullus & de Pompée , nous apprend qu'on portoit devant tous les deux des faisceaux surmontés de Lauriers , en considération de leurs victoires.

Virgile fait remonter jusqu'au siècle de son Héros, la coutume d'en ceindre le front des vainqueurs ; il est du moins certain que les Romains l'adoptèrent de bonne heure , mais c'étoit dans les triomphes qu'ils en faisoient le plus noble usage. Là les Généraux le portoit non-seulement au tour de la tête , mais encore dans la main , comme le prouvent les médailles. On décoroit même de Lauriers ceux qui étoient morts en triomphant.

Parmi les Grecs , ceux qui venoient de consulter l'oracle d'Apollon , se couronnoient de Lauriers , s'ils avoient reçu du Dieu une réponse favorable ; c'est pourquoi , dans Sophocle Œdipe voyant Oreste revenir de Delphes la tête ceinte de Laurier , conjecture qu'il rapporte une bonne nouvelle. Ainsi , chez les Romains, tous les messagers qui en étoient porteurs , ornoient de Laurier la pointe de leurs javelines. La mort de de Mithridate fut annoncée de cette manière à Pompée. On entouroit aussi de Laurier les lettres & les tablettes qui renfermoient le récit des bons succès. On faisoit la même chose pour les vaisseaux victorieux ; ces ornemens se mettoient à la

poupe , parce que c'étoit-là que résidoient les dieux Pénates , tutélaires du vaisseau , & que c'étoit à ces Dieux que les matelots menacés du naufrage adressoient leurs vœux & leurs prières. On peut ajouter encore que le Laurier étoit un signe de paix & d'amitié , car au milieu de la mêlée l'ennemi le tendoit à son ennemi , pour marquer qu'il se rendoit à lui.

Enfin , l'adulation pour les Empereurs introduisit l'usage de planter des branches de Laurier , aux portes de leurs demeures ; voilà d'où vient que Pline appelle cet arbre , le portier des Césars , le seul ornement & le fidele gardien de leurs palais ; *gratissima domibus Janitrix , quæ sola & domos exornat , & ante limina Cæsarum excubat.*

Que l'on parcoure tant que l'on voudra tout ce qu'on a pris soin de recueillir en littérature en l'honneur du Laurier , on ne trouvera rien au-dessus de l'éloge charmant qu'Ovide en a fait. On ne connoît point de morceau dans ses Ouvrages , qui soit plus joli , plus agréable & plus ingénieux. C'est dans l'endroit de ses Métamorphoses , où Apollon , ayant atteint Daphné déjà changée en Laurier , la sent encore palpiter sous la nouvelle écorce qui l'enveloppe. Voici cette peinture.

*Complexusque suis Ramos , ut
membra , lacertis ,*

*Oscula dat ligno ; refugit tamen
oscula lignum.*

*Cui Deus : At quoniam conjux
mea non potes esse ,*

*Arbor eris certè , dixit , mea ;
semper habebunt.*

*Te coma , te citharæ , te nostræ,
Laure , pharetræ.*

*Tu ducibus Latiis aderis , cum
læta triumphum*

*Vox canet , & longas visent Ca-
pitolia pompas.*

*Postibus Augustis eadem fidissima
custos ,*

*Ante fores stabis , mediamque tue-
bere quercum.*

*Utque meum insonsis caput est ju-
venile capillis ,*

*Tu quoque perpetuos semper gere
frondis honores.*

*Finierat Pæan. Factis modò laurea
ramis*

*Annuit , utque caput , visa est agi-
tasse cacumen.*

C'est-à-dire, » Apollon serre en-
» tre ses bras les rameaux du
» Laurier comme si c'étoit en-
» core la belle nymphe qu'il
» vient de poursuivre. Il appli-
» que au bois des baisers que le
» bois semble dédaigner. Ce
» Dieu lui adresse alors ces pa-
» roles: Puisque tu ne peux être
» mon épouse, tu seras du moins
» mon arbre chéri; Laurier,
» tu seras à jamais l'ornement
» de ma tête, de ma lyre & de

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. &
Bell. Lett. Tom. XIV. p. 184.

» mon carquois. Tu seras l'or-
» nement des Généraux qui
» monteront triomphans au
» Capitole, au milieu d'une
» pompe magnifique, & des
» chants de victoire & d'allé-
» gresse. Tu décoreras l'entrée
» de ces demeures Augustes où
» sont renfermées les couronnes
» civiques que tu prendras
» sous ta protection. Enfin,
» comme la chevelure de ton
» amant ne vieillit jamais, &
» qu'elle n'est jamais coupée,
» je veux que tes rameaux
» soient toujours verts & tou-
» jours les mêmes. Ainsi parla
» le Dieu. Le Laurier applaudit
» à ce discours, & parut agiter
» son sommet, comme si la
» nymphe encore vivante eût
» fait un signe de tête. «

Sur les médailles, une branche
de Laurier à la main d'un Empe-
reur, marque ses victoires, ses
conquêtes & son triomphe.

LAURINA, *Laurina*, (a)
fille de Latinus, fut mariée à
Locrus, au rapport de Pho-
tius.

Selon Virgile & la tradition
qu'il a suivie, Latinus avoit
une fille unique nommée Lavi-
nie, qu'Énée épousa. Voici une
autre tradition toute différen-
te; la fille de Latinus étoit
Laurina, & Locrus fut son gen-
dre.

LAURIOTIQUE, *Laurioti-
ca*, *A. v. l. c. r. i. u. m.* Voyez *Laurium*.

LAURIUM, *Laurium*, (b)

(b) Paus. p. 1. Plut. Tom. 1. p. 113,
525. Thucyd. pag. 134, 478. Herod. L.
VII. c. 144.

Λαυρεῖον, *Λαύριον*, montagne de Grece, dans l'Attique, entre le promontoire de Sunium & le port du Pirée. Il y avoit là des mines d'argent qui appartenoient aux Athéniens. Comme ils avoient coutume de distribuer entr'eux tous les revenus qu'ils en tiroient, Thémistocle eut seul le courage de proposer au peuple d'abolir ces distributions, & d'employer cet argent à bâtir des vaisseaux à trois rangs de rames pour faire la guerre aux Eginetes alors redoutables à toute la Grece, & les maîtres de la mer par le grand nombre de leurs vaisseaux.

Nicias avoit en ce lieu des mines particulières, dont il tiroit un grand profit, mais non pas sans un extrême danger de la part de ceux qu'il employoit à y travailler; car, il nourrissoit là pour cet effet un grand nombre d'esclaves qui l'enrichissoient.

Plutarque appelle ce lieu, ou le país situé aux environs du mont Laurium, du nom de Lauriotique.

Apollonius nomme Laurium un lieu de Scythie, vers les bouches du Danube.

LAURON, *Lauron*, *Λαύρων*, (a) ville de l'Espagne Tarragonoise.

Un jour que Sertorius assiégeoit cette place, Cn. Pompée s'en approcha dans le dessein de la secourir, & d'en faire lever le siege; & ayant remarqué une

colline, propre à donner un grand avantage aux assiégeans, il voulut s'en emparer, mais Sertorius le prévint & s'y logea. Cn. Pompée resta derrière, & ne fut pas fâché de l'aventure, croyant tenir son ennemi enfermé entre la ville & son armée. Il s'en vanta même, & invita les Lauronites à jouir de dessus leurs murailles de la satisfaction de voir assiégés ceux qui les assiégeoient. Sertorius l'ayant sçu, ne fit qu'en rire, & dit qu'il apprendroit à l'écolier de L. Sylla, c'étoit ainsi qu'il appelloit Cn. Pompée, qu'un Général doit plus regarder derrière que devant lui. En effet, il avoit laissé dans le camp, d'où il étoit parti pour s'emparer de la colline, six mille hommes de bonnes troupes, qui tenoient Cn. Pompée en échec, & ne lui permettoient pas d'attaquer Sertorius, s'il ne vouloit s'exposer à avoir les ennemis en même-tems en tête & en queue. Le jeune Général s'aperçut trop tard qu'il s'étoit vanté mal-à-propos, & se trouva fort embarrassé, n'osant livrer combat à l'ennemi, & ayant honte d'abandonner ceux qu'il étoit venu secourir. Le mauvais succès d'un fourrage qu'il avoit entrepris, acheva de le déconcerter; car, ses fourrageurs étant tombés dans une embuscade que Sertorius leur avoit habilement préparée, la perte fut très-grande, parce qu'une légion qui vint au

(a) Plut. T. I. p. 577. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 117.

secours de ces fourrageurs, fut elle-même enveloppée, & périt presque toute entière avec son Commandant.

Les assiégés, voyant donc qu'il ne leur restoit aucune espérance, se rendirent à discrétion; & Sertorius, laissant la vie aux habitans, fit néanmoins brûler leur ville, non par cruauté, [jamais Général n'en fut plus éloigné], mais pour couvrir de honte Cn. Pompée, & ceux qui l'avoient si fort admiré; & afin qu'il fût dit par toute l'Espagne, qu'une ville qu'il avoit prétendu secourir, avoit été brûlée sous ses yeux, & si près de lui, qu'il avoit presque pu se chauffer au feu qui en consumoit les murailles. Dans la prise de Lauron, Sertorius fit une action de justice qui montre son zèle pour la bonne discipline & pour les loix de la vertu. Car, ayant appris qu'un soldat avoit abusé brutalement d'une femme sa prisonnière, qui même pour se venger lui avoit crevé les yeux avec ses doigts, non-seulement il envoya le coupable au supplice; mais sachant que toute la compagnie étoit sujette à de pareils excès, il la fit passer par les armes toute entière, quoiqu'elle fût Romaine.

Cette ville est présentement ou le bourg de Eliria, au royaume de Valence, à cinq lieues de la capitale, selon quelques-

uns, ou Laurique qui n'en est pas loin, selon Morals.

LAUS, *Laüs*, *Λαός*, (a) ville d'Italie, dans la Lucanie, étoit la dernière de cette province, selon Strabon. Ce Géographe ajoute qu'elle étoit un peu au-dessus de la mer, & à quatre cens stades de Vélie; qu'enfin c'étoit une colonie de Sibarites. Le fleuve qui baignoit ses murs, se nommoit aussi *Laüs*, ainsi que le golfe dans lequel il se déchargeoit.

Léandre se trompe, quand il assure que Strabon dit *Talaüs*. Ortelius a cru que son erreur venoit d'avoir confondu *ta*, article, avec *Laos*. Mais, Strabon ne met point d'article en cet endroit. Léandre prétend que cette rivière est présentement le Cocco; Cornélius dit le Sapri; & Niger, le Laino. C'est-à-dire, qu'on ne sçait aujourd'hui quelle est cette rivière. Barri veut que la ville soit Scalea.

D. Mattheo Egitio, dans sa lettre à l'abbé Lenglet du Fresnoy, prétend que le fleuve *Laüs* est aujourd'hui le Sapri, qui borde la Lucanie du côté de la mer Tyrrhénienne, & que le *Laüs Sinus* est le golfe de Poliscastro qui prenoit ce nom du fleuve *Laüs*.

LAUS, *Laüs*, *Λαός*, fleuve & golfe d'Italie. Voyez l'article précédent.

LAUS, *Laüs*, *Λαός*, (b)

(a) Strab. p. 253. Plin. T. I. p. 158. Herod., L. VI, c. 21. Ptolem. L. III, c. 1.

(b) Plin. T. I. p. 137. Ptolem. L. II, c. 4.

nom que portâ la ville d'Illipula en Espagne, selon Pline. Le P. Hardouin croit que c'est la grande Illipula de Ptolémée.

LAUSTOLES, *Laustolæ*, *Λαυστολῆς*. Voyez Lautules.

LAUSUS, *Lausus*, (a) le plus beau des Princes d'Ausonie après Turnus, étoit fils de Mézence, roi des Tyrrhéniens. Sçavant dans l'art de manier un cheval, & de faire la guerre aux farouches habitans des forêts, il avoit à ses ordres dans la guerre contre Énée, mille soldats de la ville d'Agylle. Virgile dit que ce jeune Prince étoit digne d'un autre Pere, & digne d'être le fils d'un Roi moins détesté de ses sujets.

Un jour, Lausus, voyant Halésus étendu par terre, ne voulut point permettre que la mort d'un si grand Capitaine décourageât les troupes Latines. Il s'avance contre Abas, dont la valeur mettoit obstacle à sa victoire, & l'étend à ses pieds. Il renverse ensuite & taille en pieces une foule d'Arcadiens & d'Étrusques. Les Troyens eux-mêmes succombent sous le bras de ce Prince. Quelque tems après, Mézence ayant été atteint d'un dard lancé par Énée, Lausus épris d'un tendre amour pour son pere, gémit de son sort, & ne peut s'empêcher de verser des larmes. Cependant, Mézence blessé, hors d'état de combattre & perdant son sang, se retiroit

du champ de bataille, traînant avec son bouclier le dard ennemi qui l'avoit percé. Énée qui le suit, leve son bras pour lui porter un coup d'épée. Mais, dans le même tems, Lausus se jette entre les deux rivaux, pare le coup, & donne à Mézence qu'il avoit couvert de son bouclier, le tems de se mettre en sûreté. Les Latins poussent de grands cris, & commencent alors à lancer de loin mille traits contre Énée. Tout furieux qu'il est, il se couvre de ses armes, & demeure immobile. Mais, quand ces traits ont cessé de pleuvoir sur lui, alors il se tourne vers Lausus, & lui représente d'un air menaçant le péril où il s'expose. » Pourquoi cherches-tu la mort, lui dit-il ? Pourquoi ton audace est-elle au-dessus de tes forces ? Jeune homme, ton imprudent amour pour ton pere t'aveugle. « Lausus ne rabat rien de sa présomptueuse confiance. Mais, déjà le feu du Prince Troyen se rallume, & les Parques commencent à filer les derniers momens du malheureux Lausus. Énée d'un bras vigoureux perce son bouclier, & sa tunique, que sa mere avoit tissue de fils d'or, & il lui plonge dans le corps son épée jusqu'à la garde. Tout son sein est inondé de sang, & son ame fugitive s'envole tristement dans le séjour des ombres.

(a) Virg. *Æneid.* L. VII, v. 649. & seq. L. X, v. 426. & seq.

A la vue de Lausus expirant, & de la pâleur de son visage défiguré tout à coup par les traits de la mort, Énée se sent vivement touché. Il se représente l'amour de ce Prince pour son pere, & lui tend la main. » Jeune guerrier, lui dit-il, dont le sort est déplorable, que peut faire maintenant Énée pour honorer tant de vertu ? Je te laisse tes armes, que tu aimois ; & si cela est capable de te toucher, je te renvoie au tombeau de tes peres, afin que tes cendres soient réunies à celles de ta famille. Console-toi cependant, Prince malheureux, de ta funeste mort. Tu n'as succombé que sous la main d'Énée. « En même-tems, il appelle les soldats de Lausus, dont les beaux cheveux dégouttoient de sang, & lui-même il aide à lever son corps.

LAUSUS, *Lausus*, fils de Numitor, & frere d'Ilia Sylvia. Son oncle Amulius le fit mourir, après avoir dépouillé son pere. C'est de ce Lausus qu'Ovide dit :

Ense cadit patruo Lausus.

LAUTIA, (a) terme, qui, dans Tite-Live, désigne la dépense de l'entretien que les Romains faisoient aux Ambassadeurs des nations étrangères pendant leur résidence à Rome. Dès le premier jour de leur

arrivée, on leur fournissoit un domicile, des vivres, & quelquefois des présens ; c'est ainsi qu'on en usa vis-à-vis d'Attale, & c'est du mot *Lautia* que vint celui de *lautitia*, magnificence, somptuosité en habits, en tables & en meubles. Philostrate nomme *Lautitia* une des quatre especes de chausure qu'il attribue aux Grecs.

LAUTULES, *Lautula*, (b) lieu d'Italie auprès d'Anxur, selon Tite-Live. Cet Auteur dit que les Romains y combattirent souvent contre les Samnites.

Tite-Live dans un autre endroit, nomme de même un lieu qu'il place chez les Samnites, & que Diodore de Sicile appelle *Lautules*. Q. Catulus, Consul & Q. Ælius maître de la cavalerie, y perdirent la bataille contre les Samnites.

Festus appelle aussi *Lautules* un lieu hors de Rome, où il couloit une eau qui servoit à laver.

LAUTUMIES, *Lautumia*, autrement *Latomies*. Voyez *Latomies*.

LAZARE, *Lazarus*, (c) *Αζαρος*, frere de Marie & de Marthe, demouroit avec ses sœurs à Béthanie, près de Jérusalem ; & Jesus lui faisoit l'honneur d'aller quelquefois loger chez lui, lorsqu'il venoit dans cette ville.

Un jour que Jesus étoit au

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 54.

(b) Tit. Liv. L. VII. c. 39. L. IX. c.

23. Diod. Sicul. p. 711.

(c) Joann. c. 11. v. 1. & seq. c. 12. v. 1. & seq.

delà du Jourdain avec ses Apôtres, Lazare tomba malade ; & ses sœurs en donnerent avis au Sauveur, en lui faisant dire que celui qu'il aimoit étoit malade. Jesus répondit : » Cette maladie ne va point à la mort ; mais, elle n'est que pour la gloire de Dieu & de son Fils. « Il demeura encore deux jours au même endroit ; & puis il dit à ses disciples que Lazare étoit endormi, & qu'il alloit l'éveiller. Il vouloit dire qu'il étoit mort, & qu'il ressusciteroit. Jesus étant arrivé, trouva qu'il y avoit déjà quatre jours que Lazare étoit dans le tombeau. Marthe, ayant appris son arrivée, vint au-devant de lui, & lui dit : » Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort. Jesus lui répondit : Votre frere ressuscitera. Marthe lui repliqua : Je sçais qu'il ressuscitera au dernier jour. Jesus lui dit : Je suis la résurrection & la vie ; celui qui croit en moi, quand il seroit mort, vivra. «

Peu de tems après, Marie vint aussi trouver Jesus, qui n'étoit pas encore entré dans le village ; & Jesus, l'ayant vu pleurer, frémit en son esprit, & se troubla lui-même. Puis il demanda où on l'avoit mis. On le mena au tombeau ; & lorsqu'il y fut arrivé, il dit : » Otez la pierre qui ferme l'ouverture du tombeau. Marthe lui répondit : Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y

» a quatre jours qu'il est là ; » Jesus repartit : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu. « On ôta donc la pierre ; & Jesus, ayant rendu grâces à son pere de ce qu'il l'exauçoit toujours, cria à haute voix : *Lazare, sortez hors de ce sépulcre.* A l'heure même, le mort sortit, ayant les pieds & les mains liés de bandes, & le visage enveloppé d'un linge. Alors, Jesus leur dit : *Déliéz-le, & laissez-le aller.* Ce miracle, qui s'étoit fait, pour ainsi dire, aux portes de Jérusalem, fit grand bruit ; & les Prêtres résolurent de faire périr Jesus. Mais Jesus, sçachant leurs mauvaises dispositions, se retira à Ephrem, sur le Jourdain, en attendant les momens marqués dans les décrets du Pere céleste.

Six jours avant Pâque, Jesus vint de nouveau à Béthanie, où il avoit ressuscité Lazare ; on lui prépara à souper. Marthe servoit. Lazare étoit un de ceux qui étoient à table avec Jesus. Marie oignoit les pieds du Sauveur avec un parfum précieux. Les Juifs, voyant que la résurrection de Lazare avoit fait une grande impression sur le peuple, prirent la folle résolution de le faire mourir, aussi-bien que Jesus ; comme si le Sauveur, qui l'avoit ressuscité mort, ne pouvoit pas aussi le ressusciter tué. Ils exécuterent leur mauvais dessein contre le Sauveur ; mais, à l'égard de Lazare,

L'Histoire Sainte ne nous apprend pas ce qu'il devint. Saint Épiphané dit que la tradition étoit que Lazare avoit trente ans, lorsque Jesus - Christ le ressuscita, & qu'il vécut encore trente ans ; de sorte qu'il seroit mort l'an 63 de l'ere vulgaire. Les Grecs disent qu'il mourut à Citium, ville de Cypre, où l'on voyoit son tombeau près des murs de la ville ; & qu'il y avoit dans la même île quelques Eglises dédiées en son honneur. L'Empereur Léon le Sage, ayant fait bâtir à Constantinople une Église en l'honneur de Saint Lazare, vers l'an 890, envoya en Cypre, où l'on trouva son corps près de la ville de Citium, dans un tombeau de marbre, dont l'inscription portoit que c'étoit Lazare aimé de Jesus - Christ, & ressuscité par lui le quatrième jour.

D'autres veulent qu'après la mort de notre Seigneur, les Juifs aient pris Lazare, Marie & Marthe ses sœurs, Joseph d'Arimathie, & quelques autres ; qu'ils les aient mis sur un vaisseau tout démâté, tout pourri, & près de faire naufrage ; & qu'ils les aient exposés à la merci des flots, sur la Méditerranée ; mais que par une conduite particulière de la Providence, leur vaisseau vint aborder à Marseille ; que Lazare & ses sœurs débarquerent dans cette ville, & commencerent à y répandre la lumière de l'Évangile ; que Lazare, ayant été

fait évêque de Marseille, y finit sa vie par le martyre, après avoir gouverné cinquante ans cette Église. Mais, les Sçavans rejettent cette Histoire, comme ayant été inconnue à tous les Anciens, & n'ayant aucun des caractères de vérité capables de la faire recevoir.

On a donné à Saint Lazare le nom de Saint Ladre, & on a invoqué ce Saint contre la lepre ; d'où vient aussi qu'on a donné aux lépreux le nom de Ladres, & celui de Ladreries aux léproseries, ou hôpitaux où l'on recevoit & nourrissoit les lépreux. Il y avoit en France une infinité de ces léproseries dédiées à Saint Lazare, à Sainte Marthe & à Sainte Madeleine. Parmi nous, de même que parmi les Hébreux, on séparoit autrefois du reste des hommes ceux qui étoient atteints de la lepre. Les causes des lépreux étoient commises au Tribunal ecclésiastique. Le Concile de Nougaret en Armagnac, tenu en 1290, défend par son cinquième canon de poursuivre les lépreux devant les Juges laïcs pour les actions personnelles ; apparemment parce qu'il n'étoit pas permis aux lépreux de se mêler parmi les autres hommes, de peur qu'ils ne leur communiquassent leur mal ; ou parce qu'ils étoient sous la protection de l'Église, qui les séparoit du reste du peuple, par une cérémonie que nous lisons encore dans les Rituels.

LAZARE, *Lazarus*, (a) *Λάζαρος*, nom que l'Évangile donne à un certain pauvre, tout couvert d'ulceres, qui demouroit couché à la porte d'un riche, & qui désiroit de pouvoir se rassasier des miettes qui tomboient de sa table, sans qu'il se trouvât personne qui les lui donnât. Le riche étoit dans l'abondance, vêtu de pourpre & de lin, & se traitoit tous les jours magnifiquement. Lazare, étant mort, fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, & eut l'enfer pour sépulcre. Lorsqu'il étoit dans les tourmens, il vit de loin Lazare, qui étoit dans le sein d'Abraham, & il se mit à crier: » Pere Abraham, » ayez pitié de moi, & en- » voyez Lazare, afin qu'il » trempe le bout de son doigt » dans l'eau, pour me rafraî- » chir la langue. Mais, Abra- » ham lui répondit: Mon fils » souvenez-vous que vous avez » reçu vos biens en votre vie, » & que Lazare n'y a eu que » des maux. C'est pourquoi, » il est maintenant dans la con- » solation, & vous dans les » tourmens. «

Les anciens & les nouveaux Interpretes sont partagés sur la nature de ce que nous venons de raconter; sçavoir, si c'est une histoire, ou une parabole. Saint Irénée, Saint Ambroise, Saint Grégoire le Grand, Tertullien, Euthyme, Luc de

Bruges & quelques autres, croient que c'est une histoire. Le nom de Lazare, & les diverses particularités que Jésus-Christ a eu soin de marquer, influent quelque chose de plus qu'une parabole. Enfin, d'autres tiennent un milieu, & croient que ce n'est ni une simple parabole, ni une histoire parfaite; mais que le fond est historique, & que le Sauveur l'a embelli par quelques circonstances, qui ne sont que paraboliques.

J'ai suivi la Vulgate, en disant que le riche mourut, & qu'il eut l'enfer pour sépulture. Mais, les Septante ne disent point du tout cela. Ils disent simplement que le riche mourut, & qu'il fut enterré. *Α'πέταρε δὲ καὶ ὁ πλούσιος, καὶ ἐτάφη.* Cette expression est juste & naturelle, car on n'enterre pas un homme dans l'enfer. L'ame, suivant les principes de notre religion, peut bien être précipitée dans ce lieu de supplice, mais pour le corps il ne doit y être précipité qu'après le jugement général. D'où vient donc que la Vulgate porte: *Mortuus est autem & dives, & sepultus est in inferno?* La raison en est fort simple. Les Septante commencent le verset suivant: *Καὶ ἐν τῷ ᾧ ἔζη ἐπάρας τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ, &c.* *Et in inferno elevans oculos suos.* Quelque ignorant copiste des siècles peu éclairés, en passant la conjonction &

aura mis *in inferno* à la fin du verset précédent, & aura cru peut-être même présenter au lecteur une très-belle image. Quoique cette image ne soit point naturelle, qu'elle soit au contraire très-fausse, & démentie par le sens du texte original, elle n'a pas laissé d'être adoptée, & elle l'est encore tous les jours. Je me rappelle à ce sujet, d'avoir assisté un jour à un sermon, dont les principaux points étoient appuyés sur cette expression, & *sepultus est in inferno*; expression qui fut répétée bien des fois par le prédicateur. Mais, s'il avoit eu quelque teinture de la langue Grecque, & qu'il eût lu le nouveau Testament dans cette langue, il se seroit apperçu que son principe étoit faux. Que penser du reste du sermon?

Qu'il me soit permis de l'observer, & je prie le lecteur de ne pas prendre en mauvaise part ce que je vais dire, nous sommes tous esclaves des préjugés, & il y en a qui se feroient même un scrupule de travailler à les secouer. Combien n'y a-t-il pas de choses que nous prenons pour des loix irréfragables, combien d'autres que nous regardons comme des vérités incontestables, lesquelles si on les approfondissoit, & qu'on les fit remonter jusqu'à l'origine, nous paroîtroient tout autres

que nous ne les jugeons? C'est aujourd'hui un point de foi que les ames qui ont eu le malheur d'encourir la disgrâce de Dieu, & d'être condamnées aux supplices de l'enfer, souffriront éternellement, sans aucune espérance d'entrer jamais dans le séjour des bienheureux. Mais, il ne paroît pas que l'on ait toujours eu cette créance. Il y a eu du moins des lieux où l'on a pensé autrement en certains tems. J'ai vu à l'abbaye de Saint Corneille de Compiègne, un Missel manuscrit, que l'on croit être du neuvième siècle, & dans lequel on lit immédiatement après ces mots du Canon de la Messe, *indulgeas deprecamur*, la prière suivante: *Ac si qui peccatorum meritis inferni tenebis & suppliciis detinentur, misericordiæ tuæ oramus indulgentiam & clementiam, ut eos ad requiem transire præcipias, & portio eorum sit in terra viventium. Per Christum, &c.* Ce Missel est fort usé, ce qui prouve que l'on s'en est long-tems servi; & ceux qui en faisoient usage, croyoient certainement que l'on peut passer de l'enfer dans la terre des vivans.

LAZES, *Lazæ*, *Lazi*, *Λαζοί*, *Λαζοί*, les habitans de la Lazique. Voyez Lazique.

LAZIQUE, *Lazica*, (a) *Λαζικὴ*, province d'Asie dans la Colchide. Elle étoit située sur les bords du Pont-Euxin,

(a) Plin. T. I. p. 304. Ptolem. L. V. c. X. Lucian. T. II. p. 90. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 358.

aux environs de l'embouchure du Phafe.

Procope parle ainsi de la Lazique. » Le fleuve Boas prend » sa source dans le país des » Arméniens, qui habitent Pharangion, proche les frontieres » des Tzaniens. Il est toujours » étroit & guéable jusqu'aux » extrémités de l'Ibérie & au » bout du mont Caucafe. Ce » fleuve reçoit divers ruisseaux ; & quittant le nom de » Boas , il prend celui de » Phafe , & porte de grands » vaisseaux jusqu'au Pont-Euxin où il se décharge. C'est » sur ses deux bords qu'est la » Lazique. Le côté droit est » fort peuplé jusqu'aux frontieres de l'Ibérie, & rempli de » diverses villes. Les principales sont Archæopolis , qui » est très-forte , Sébastopolis , » Rhodopolis & Mororis , » outre les forts de Piton , » de Scands & de Serapane. » Il n'y a , du côté gauche , » que l'espace d'une journée » de chemin ; mais , cet espace » est désert & n'est habité que » par quelques Romains qui » ont été surnommés Pontiques. C'est en cette partie » de la Lazique que Justinien » bâtit la ville de Pétrée. En » allant de cette ville vers le » nord , on rencontre aussi-tôt » les frontieres de l'Empire , » où sont plusieurs villes fort » peuplées , comme Résée , » Athenes & Trébisonde. Les » Laziens , dit le même Procope , habitoient autrefois dans

» la Colchide , & obéissoient » aux Romains. Ce n'est pas » qu'ils leur payassent ni tribut » ni redevance ; mais , quand » leur Roi étoit mort , son successeur recevoit de la main » de l'Empereur les marques » de la dignité Royale , & s'obligeoit de garder à ses dépens , & avec ses troupes , les » forteresses du país , & de » s'opposer à l'inondation des » Huns , qui , descendant du » Caucafe , se répandoient au » travers de la Lazique , sur » les terres de l'Empire. Les » Laziens entretenoient commerce avec les Romains du » Pont , & leur donnoient des » peaux & des esclaves en » échange du bled & du sel » qu'ils recevoient d'eux. Cavade , Roi de Perse , ayant » voulu forcer l'Empereur Justin à lui céder la Lazique , & » ce Prince l'ayant refusé , attaqua les Ibériens dont il crut » la conquête plus aisée. Gircène , roi d'Ibérie , implora » le secours de Justin , qui lui » envoya Probus , neveu de » l'empereur Anastase , qui envoya quelques troupes de » Huns dans la Lazique , & revint sans avoir rien fait. Gircène , vivement attaqué par » les Perses , & si peu secouru » par l'empire , se réfugia dans la » Lazique. Comme les Laziens » refusoient de garder eux-mêmes leurs frontieres , Justin » y envoya des troupes sous » la conduite d'Irénée.

» Quand on a passé les limites

» mites de l'Ibérie, on trouve
 » sur les terres des Laziens
 » deux forts, dont on avoit
 » toujours confié la garde à des
 » habitans du païs, qui vivent
 » dans une extrême misere.
 » L'Empereur y mit une gar-
 » nison, à qui d'abord les La-
 » ziens porterent des vivres;
 » mais, dans la suite, ils s'en
 » laisserent. Ainsi, les deux
 » forts furent abandonnés par
 » les Romains, & occupés par
 » les ennemis. Les soldats Ro-
 » mains s'étant établis dans la
 » Lazique, pour la défendre
 » contre les Perses, se rendi-
 » rent fort à charge aux habi-
 » tans. Pierre, leur Comman-
 » dant, n'y contribua pas peu
 » par son humeur fiere, avare
 » & violente. Les successeurs,
 » que l'Empereur lui donna,
 » ne se comporterent guere
 » mieux. Jean Tzibès, homme
 » de basse naissance, ruina en-
 » tièrement les affaires par sa
 » mauvaise conduite. Il per-
 » suada à l'Empereur de bâtir,
 » dans la Lazique, une place
 » forte, qu'il nomma Pétrée,
 » où il pût demeurer comme
 » dans une citadelle, & y amas-
 » ser comme dans un magasin
 » tout ce qu'il enlevait des
 » biens de ce misérable peu-
 » ple. Il ne permettoit point
 » aux marchands d'acheter ail-
 » leurs du sel & d'autres pro-
 » visions pour les porter en
 » Colchide. Il s'étoit rendu
 » seul arbitre du commerce,
 » achetant tout, & le reven-
 » dant au prix qu'il vouloit.

Temp. XXIV.

» En un mot, le peuple fut
 » tellement réduit au déses-
 » poir, qu'il eut recours à
 » Cosroës, qui regnoit alors
 » en Perse, pour le délivrer
 » du joug des Romains. Ce
 » Prince reçut leur proposi-
 » tion avec plaisir, & deman-
 » da s'il pouvoit traverser la
 » Colchide avec une grande
 » armée, parce qu'il avoit ouï
 » dire que les forêts rendoient
 » les chemins si étroits, qu'un
 » homme vêtu à la légère n'y
 » passoit qu'à peine. Ils ré-
 » pondirent qu'il y avoit moyen
 » de faire un passage, pourvu
 » que l'on eût des hommes pour
 » couper les arbres & combler
 » les précipices. Ils se charge-
 » rent de servir de guides. «
 » Procope observe que lorsqu'ils
 » menerent ce Prince à Pétrée,
 » ils lui firent traverser le fleuve
 » Boas, afin, disoient-ils, d'épar-
 » gner le tems & la peine de
 » passer le Phase; mais, c'étoit
 » en effet pour ne pas faire voir
 » aux Perses leur païs & leurs vil-
 » les. » La Lazique, poursuit-il,
 » est toute pleine de rochers
 » escarpés, & dont les avenues
 » que les Romains appellent
 » des pas, sont impénétrables;
 » mais, à cause qu'il n'y avoit
 » point de troupes qui gardas-
 » sent les passages, & que les
 » Laziens servoient de guides,
 » les Perses surmonterent les
 » difficultés des chemins. « Ce
 » que Procope dit de la perfidie
 » de Cosroës qui voulut assujettir
 » les Laziens & se défaire de
 » Gubaze, leur Roi, & de la

M m

prudence avec laquelle celui-ci échappa au péril, sont des choses qui appartiennent à l'histoire. Ce que nous avons dit, suffit pour faire connoître ce qu'étoit en ce tems-là la Lazique, ainsi que le peuple qui l'habitoit.

La Lazique fut aussi une province ecclésiastique, où étoient cinq Evêchés, dont voici les titres selon la Notice de Léon le Sage : *Phasidis*, *Rhodopolis*, *Abisenorum*, *Petrarum* & *Tzinganeorum*. Phasidis étoit la métropole, & tenoit le vingt-huitième rang entre celles du Patriarchat de Constantinople. Cependant, il se trouve une autre Notice, qui marque Trébizonde pour métropole de la Lazique; & le métropolitain de Trébifonde prenoit la qualité d'Exarque.

L E

LÉANDRE, *Leander*, jeune homme de la ville d'Abyde, aima passionnément Héro, prêtresse de Vénus. Voyez Héro.

LÉANDRE, *Leander*, (a) historien Grec, né à Milet, est cité par divers Auteurs qui ne nous apprennent point en quel tems il a vécu.

LÉANDRE, *Leander*, surnommé Nicanor, natif de Cyrène, & Grammairien d'A-

lexandrie, florissoit sous le regne de l'empereur Adrien, & composa divers ouvrages, comme une histoire d'Alexandrie, un traité des changemens de noms arrivés, tant aux païs & aux villes, qu'aux hommes illustres.

LÉANG, (b) nom d'une dynastie Chinoise. Elle subsista pendant cinquante-cinq ans.

LÉARQUE, *Learchus*, (c) Λέαρχος, fils d'Athamas & d'Ino, fut tué par son pere qui le prit pour un lionceau, & sa mere pour une lionne; ce qui irrita si fort Ino, qu'elle se précipita avec son fils Mélicerte dans la mer, où Neptune la reçut au nombre des nymphes marines. Ovide dit qu'Athamas arracha d'entre les mains d'Ino le petit Léarque qui lui tendoit les bras, & lui sourioit comme un enfant à son pere; & que lui ayant fait faire trois ou quatre tours en l'air, comme si c'eût été une fronde, il brisa contre les murailles le foible corps de cet enfant.

LÉAS, *Leas*, petit-fils d'Égée, selon quelques Auteurs.

LÉBADÉE, ou **LÉBADIE**, *Lebadea*, *Lebadia*, Λεβαστεία, Λεβαστία. (d) ville de Grece dans la Béotie, dans le voisinage de Chéronée, selon Pausanias. Strabon dit plus précisément qu'elle étoit entre l'Hé-

(a) Diog. Laërt. p. 19.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XV. p. 501.

(c) Ovid. Metam. L. IV. c. 6. Paus. pag. 83, 594. Lucian. Tom. II. p. 954. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV.

p. 355.

(d) Strab. p. 413, 414. Paus. p. 64, 601, 602. Plin. T. I. p. 197, 484. Tit. Liv. L. XLV. c. 27. Plut. T. I. p. 449, 462. Herod. L. VIII. c. 134.

licon & Chéronée auprès de Coronée. Aulu-Gelle, décrivant la route d'Athènes à Delphes par Lébadie, dit que c'étoit un ancien bourg, dans la Béotie.

Cette ville étoit autrefois sur une hauteur, & s'appelloit Midée du nom de la mere d'Asplédon. Un Athénien, nommé Lébadus, étant venu en cette ville, persuada aux habitans de descendre dans la plaine, & leur bâtit une ville à laquelle il donna son nom. Du reste, on ne dit point qui étoit son pere, ni pourquoi il étoit venu dans ce païs. On sçait seulement que sa femme s'appelloit Nicé. Lébadée étoit une ville aussi ornée qu'il y en eût dans toute la Grece. Le bois sacré de Trophonius n'en étoit que fort peu éloigné. Il y avoit là un oracle célèbre. Strabon dit que pour le consulter on descendoit dans une ouverture qui s'étoit faite sous terre. Pline, parlant de Lébadie, dit qu'il n'y avoit point de taupes, & que quand on y en portoit elles fuyoient la terre.

Ce lieu n'a presque point changé de nom, & s'appelle encore aujourd'hui Livadia; nom qu'il donne à toute la contrée.

LÉBADÉENS, *Lebadaei*, *Λεβαδαῖοι*, les habitans de Lébadée. Voyez Lébadée.

LEBAHIM, *Lebahim*, nom que l'on prétend que les Hé-

breux donnent à la ville de Cyrène.

LÉBANA, *Lebana*, (a) *Λαβανῶν*, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone avec Zorobabel

LÉBAOTH, *Lebaoth*, (b) ville de Palestine, dans la tribu de Juda, selon Josué.

LEBECII. Voyez Libices.

LÉBÉDIENS, *Lebedii*, *Λεβηδῖοι*, les habitans de Lébédus. Voyez Lébédus.

LÉBÉDUS, *Lebedus*, (c) *Λεβηδος*, ville de l'Asie mineure, dans l'Ionie, étoit située sur le bord de la mer, entre Smyrne & Colophon, selon la table de Peutinger. Elle fut fondée par les Ioniens, au rapport de Velleius Patercule. Strabon parle des jeux que l'on y célébroit tous les ans, en l'honneur de Bacchus; c'est à quoi se rapporte une médaille de Géta avec une figure de Bacchus, & ce mot *ΛΕΒΗΔΙΩΝ*.

Lyfimachus ruina Lébédus, uniquement afin d'en transférer les habitans à Ephèse. » Le » terroir de Lébédus, dit Pausanias, est très fertile. Quoi- » que sur le bord de la mer, » il abonde en sources d'eau » douce, & ces mêmes eaux » sont fort salutaires. Ce can- » ton étoit anciennement occu- » pé par les Cariens; André- » mon, fils de Codrus & chef » d'une colonie Ionienne, les » en chassa. » Pausanias parle

(a) Esdr. L. II. c. 7. v. 48.

(b) Josu. c. 15. v. 32.

(c) Strab. pag. 633, 643. Plin. T. 1.

p. 279. Vell. Paterc. L. I. c. 4. Paus. p. 401, 406. Horat. L. I. Epist. 11. v. 67. Herod. L. I. c. 142.

ailleurs des bains également salutaires & magnifiques, que l'on voyoit à Lébédus.

Cette ville ne put jamais se relever, depuis Lyſimachus, & demeura moins un bourg, qu'un village. Horace, dit à ce ſujet : » Souhaiteriez-vous de » faire votre ſéjour dans quel- » qu'une des villes d'Attale ? » Ou vous arrêteriez-vous à » Lébédus, à cauſe de l'aver- » ſion que vous avez pour la » mer & pour les incommodités » du voyage ? Sçavez-vous que » Lébédus eſt un village plus » défert que Gabies & que Fi- » dènes ? Cependant, j'y vou- » drois paſſer ma vie, &c. » Surquoi M. Dacier fait cette remarque : » On ſçait par » Strabon que Lébédus étoit un » lieu aſſez défert, plus des » trois quarts de l'année, & » qu'il n'étoit fréquenté que » pendant que les Comédiens y » ſéjournoient pour jouer leurs » pièces & célébrer les fêtes » de Bacchus. C'eſt pourquoi, » les Lébédiens les recevoient » avec tant de joie. »

Hérodote, Strabon & Pomponius Méla parlent de Lébédus, comme étant l'une des douze anciennes villes d'Ionie. Orrelius obſerve que quelques interprètes d'Horace ſe ſont trompés, en diſant que Lébédus dont parle ce Poëte, n'étoit pas l'ancienne ville d'Ionie, mais quelque village maritime

d'Italie, où quelques-uns alloient goûter la fraîcheur pendant l'été.

LÉBÉE, *Lebaea*, *Λεβαιν*, (a) ville de la haute Macédoine, ſelon Hérodote. Cet Auteur nous apprend que trois freres, de la race de Téménus, ſçavoir Gauvanès, *Æropus* & Perdiccas, s'étant enfuis d'Argos, ſe retirèrent d'abord en Illyrie; & qu'étant paſſés enfuite dans la haute Macédoine, ils vinrent à Lébée, où ils ſe louèrent au Roi, pour avoir ſoin l'un des chevaux, l'autre des bœufs, & le plus jeune du menu bétail.

LÉBÉNA, *Lebena*, *Λεβίνα*, (b) ville de l'île de Crète, ſur la côte Méridionale, ſelon Ptolémée. Elle étoit voiſine du promontoire de Léon. C'étoit une ville marchande qui ſervoit de port à la ville de Gortyne dont elle étoit à quatre-vingt-dix ſtades, ſelon Strabon. Leucocomas & Euxynthere, ſon amant dont parle Théophraste dans ſon diſcours de l'amour, étoient de Lébéna.

Pauſanias dit qu'il y avoit dans cette ville un temple d'Eſculape, bâti ſur le modele de celui qui étoit à Cyrène; & Philoſtrate, dans la vie d'Apolonius, dit que toute la Crète ſe rendoit à ce temple, de même que toute l'Asie ſe rendoit à Pergame. Ce temple étoit nommé Lébénéum, ſelon Or-

(a) Herod. L. VIII. c. 137.

(b) Ptolem. L. V. c. 17. Strab. p. 478. Pauſ. p. 134.

Élius. Ce mot ne veut dire que le temple des Lébéniens.

LÉBÉNÉUM , *Lebeneum*.

Voyez Lébéna.

LÉBÉNIENS, *Lebenii*. Voyez Lébéna.

LÉBIDON, *Lebidon*, lieu où sacrifioient les Arabes Moabites, selon Héfychius.

LÉBINTHUS , *Lebinthus* , *Λεβινθος*, (a) île de la mer Égée, l'une des Sporades. Elle étoit située entre celles de Léros, de Patmos, de Naxos & d'Amorgus. Pomponius Méla, Pline, Strabon, & Ovide font mention de cette île; mais, ils ne nous fournissent aucun détail sur ce qui la concerne. C'est aujourd'hui Lérita dans l'Archipel.

LEBNA , *Lebna* , *Λεβνα*, (b) un des campemens des Israélites dans le désert, entre Remnon-Pharez & Reffa. On croit que ce campement étoit dans le territoire, &, comme parle l'Écriture, dans le désert de la ville de Lebna ou Lebona, au midi de la terre de Chanaan. Lebna fut dans la suite donnée à la tribu de Juda, & cédée aux Prêtres; & elle devint par-là ville de refuge.

Il y avoit le campement de Lebna & la ville de Lebna. Le campement, nommé Lebna dans notre Vulgate à l'endroit cité, est appelé par saint Jérôme

Lebona. *Lebona*, dit-il, *in deserto, castra filiorum Israël*.

Ce Pere dit que Josué se rendit maître de Lebna, après en avoir tué le Roi. Cette ville est comptée entre les villes Sacerdotales dans Josué, ainsi que dans le premier livre des Paralipomènes. Sennachérib, roi d'Assyrie, l'assiégeoit, lorsqu'en une seule nuit l'ange du Seigneur tua quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée. Il est parlé, dans Isaïe, de la ville de Lebna.

LEBNI, *Lebni*, *Λοβενι*, (c) un des fils de Gerson, selon le livre des Nombres.

LÉBONA, *Lebona*, *Λεβωνά*, (d) ville de Judée, dont il est fait mention au livre des Juges. Il y est dit que Silo est au septentrion de Béthel, & au midi de Lébona. Maundrel, dans son voyage d'Alep à Jérusalem, croit que c'est un lieu nommé Chan-Leban, à quatre lieues de Sichem vers le midi, & à deux lieues de Béthel.

LÉCANIUS [C.] **BASSUS**. Voyez Bassus.

LÉCANOMANTIE, *Lecanomania*, sorte de divination, qui se pratiquoit ainsi. On mettoit dans un poëlon, ou plutôt dans un bassin plein d'eau, des pierres précieuses, & des lames d'or & d'argent gravées

(a) Pomp. Mel. pag. 147. Plin. T. I. p. 213. Strab. p. 487. Ovid. Metam. L. VIII. c. 4.

(b) Numer. c. 33. v. 20, 21. c. 15. v. 42. Josu. c. 21. v. 13. Reg. L. IV. c. 19.

v. 8. Paral. L. I. c. 6. v. 57. Isai. c. 37. v. 8.

(c) Numer. c. 3. v. 18.

(d) Judic. c. 21. v. 19.

(a) peuple de l'Arabie heureuse, selon Pline.

LÉCI, *Leci*, Λαλῆ, (b) étoit le troisième des fils de Sémida.

LEÇON, *Leçtio*, instruction d'un maître à ses écoliers, action qu'on fait pour enseigner & pour instruire. Le P. Louis Gonzalez de Camara, précepteur du Roi de Portugal, D. Sébastien, avoit trouvé le moyen de faire aimer à ce Prince l'étude, dont presque tous les enfans, & ceux principalement qui en ont plus de besoin, à cause du rang qu'ils doivent tenir dans le monde, ont d'ordinaire beaucoup d'aversion. Il mêloit, pour cela, à toutes les Leçons qu'il lui faisoit deux fois le jour, quelque chose qui piquoit sa curiosité, qui aidait sa mémoire, & qui réjouissoit son imagination, en remplissant son esprit des connoissances les plus utiles, & en formant son cœur à toutes les vertus les plus dignes d'un Prince Chrétien & d'un grand Roi. Toutes ces Leçons commençoient par quelque grande maxime de morale & de politique, & finissoient par quelque histoire, où l'on lui faisoit remarquer ce qu'il y avoit de plus louable dans les actions des plus grands Princes, & sur-tout de ceux de sa maison, si féconde en hommes illustres.

Les maîtres de la jeunesse, en s'écartant trop de la manière

dont la nature nous instruit, donnent des leçons qui fatiguent l'entendement & la mémoire sans les enrichir & sans les perfectionner.

La plupart des leçons ne sont qu'un assemblage de mots & de raisonnemens, & les mots sur quelque matière que ce soit, ne nous rendent qu'imparfaitement les idées des choses. L'écriture hiéroglyphique des anciens Égyptiens étoit beaucoup plus propre à enrichir promptement l'esprit de connoissances réelles, que nos signes de convention. Il faudroit traiter l'homme comme un être organisé & sensible, & se souvenir que c'est par ses organes qu'il reçoit ses idées, & que le sentiment seul les fixe dans sa mémoire. En métaphysique, morale, politique, principes des arts, &c., il faut que le fait ou l'exemple suive la leçon, si l'on veut rendre la leçon utile. On formeroit mieux la raison, en faisant observer la liaison naturelle des choses & des idées, qu'en donnant l'habitude de faire des argumens; il faut mêler l'histoire naturelle & civile, la fable, les emblèmes, les allégories, à ce qu'il peut y avoir d'abstrait dans les leçons qu'on donne à la jeunesse; on pourroit imaginer d'exécuter une suite de tableaux, dont l'ensemble instruiroit des devoirs des citoyens.

Quand les abstractions de-

(a) Plin. Tom. 1. pag. 339.

I (b) Paral. L. 1. c. 7. v. 19.

viennent nécessaires, & que le maître n'a pu parler aux sens & à l'imagination pour insinuer & pour graver un précepte important, il devoit le lier dans l'esprit de son élève à un sentiment de peine ou de plaisir, & le fixer ainsi dans sa mémoire; enfin, dans toutes les instructions, il faudroit avoir plus d'égard qu'on n'en a eu jusqu'à présent au mécanisme de l'homme.

LÉCORIS. *Lecoris*, (a) nom d'une des Graces, suivant un ancien monument. Ce nom ne se trouve point ailleurs.

LECTEUR, *Lector*, quelquefois à *studiis*, & en Grec *ἀναγνώστης*, Anagnoste; c'étoit, chez les Latins & les Grecs, un domestique dans les grandes maisons, destiné à lire pendant les repas. Il y avoit même un domestique lecteur dans les maisons bourgeoises, où l'on se piquoit de goût & d'amour pour les lettres. Servius, dans ses Commentaires sur Virgile, parle d'une Lectrice, *Lextrix*.

Quelquefois, le maître de la maison prenoit l'emploi de Lecteur; l'empereur Sévere, par exemple, lisoit souvent lui-même aux repas de sa famille.

Les Grecs établirent des Anagnostes qu'ils consacrerent à leurs théâtres, pour y lire publiquement les ouvrages des Poètes. Les Anagnostes des

Grecs & les Lecteurs des Romains avoient des maîtres exprès qui leur apprenoient à lire, & on les appelloit en Latin *Prælectores*.

Le tems de la lecture étoit principalement à souper, dans les heures des vacations, au milieu même de la nuit, si l'on étoit réveillé & disposé à ne pas dormir davantage; c'étoit du moins la pratique de Caton, dont il ne faut pas s'étonner, car il étoit affamé de cette nourriture. Je l'ai rencontré, dit Cicéron, dans la bibliothèque de Lucullus, assis au milieu d'un tas de livres de Stoïciens qu'il dévorait des yeux.

T. Pompon. Atticus ne mangeoit jamais chez lui en famille, ou avec des étrangers, que son Lecteur n'eût quelque chose de beau, d'agréable, & d'intéressant à lire à la compagnie; de sorte, dit Cornélius Népos, qu'on trouvoit toujours à sa table le plaisir de l'esprit réuni à celui de la bonne chère. Les Historiens, les Orateurs, & sur-tout les Poètes étoient les livres de choix pendant le repas, chez les Romains comme chez les Grecs.

Juvénal promet à l'ami qu'il invite à venir manger le soir chez lui, qu'il entendra lire les vers d'Homère & de Virgile durant le repas, comme on promet aujourd'hui aux convives une reprise de brelan après le souper.

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. 1. p. 177.

Si mon Lecteur, dit-il, n'est pas des plus habiles dans sa profession, les vers qu'il nous lira sont si beaux, qu'ils ne laisseront pas de nous faire plaisir.

LECTICAIRE, *Lecticarius*, porteur de litière. Les Romains avoient deux sortes de Lecticaires, les uns qui étoient de leur train, de leur maison, qu'ils avoient à leurs gages, comme nos grands-Seigneurs ont à Versailles des porteurs de chaise à eux. Les autres Lecticaires étoient au public; on les louoit quand on vouloit se faire porter en litière, comme on prend à Paris des porteurs de chaise qu'on trouve sur la place, & qu'on paye pour se faire porter où l'on veut. Ces Lecticaires publics étoient à Rome dans la douzième région au-delà du Tibre.

Le nom de Lecticaires fut ensuite appliqué dans l'église Grecque à ceux qui portoient les morts en terre pour les enterrer, parce qu'on portoit quelquefois le corps mort au bûcher dans des litieres chez les Romains.

Les Grecs avoient aussi des Lecticaires. Il est parlé de ceux d'Alexandrie dans la vie de Saint Alexandre l'Acémète.

LECTIQUE, *Lectica*, (a)

sorte de petits lits, dont on voit un assez grand nombre sur les monumens. C'étoit sur ces lits qu'on portoit les morts de quelque qualité. Les Lectiques étoient appelés Hexaphores, du nombre des six hommes qui les portoient, ou Octaphores, du nombre de huit.

LECTISTERNE, *Lectisternium*, (b) cérémonie religieuse chez les Romains dans des tems de calamités publiques, afin d'en obtenir la cessation.

Cette cérémonie étoit au commencement préparée pour trois Divinités, Jupiter, Junon, & Minerve. On mettoit la statue de Jupiter couchée sur le lit; celles de Junon & de Minerve y étoient assises. Selon Valere Maxime, Jupiter seul étoit dans le lit, Junon & Minerve étoient assises sur des sièges.

Tite-Live semble rapporter l'institution du Lectisterne à l'an de Rome 354, à l'occasion de la peste qui ravageoit cette ville. Le Lectisterne, que l'on fit alors, dura huit jours, & fut célébré en l'honneur d'Apollon, de Latone, de Diane, d'Hercule, de Mercure & de Neptune. Valere Maxime, à la vérité, fait mention d'un autre plus ancien, puisque, selon lui, il fut célébré sous le consu-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 11.

(b) Tit. Liv. L. V. c. 13. L. VII. c. 2. Valer. Maxim. L. II. c. 1, 4. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 550. & suiv.

Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 238, 239. Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 20, 21. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 364.

Iat de L. Junius Brutus & de P. Valérius Poplicola ; mais , apparemment qu'il fut moins solennel , ou que Tite-Live ne l'a pas connu.

Quoi qu'il en soit , pour dire quelque chose de général sur les Lectisternes , on descendoit pendant cette cérémonie les statues des Dieux de leurs niches ; on les couchoit sur des lits autour des tables dressées dans leurs temples ; on leur servoit alors pendant huit jours , aux dépens de la République , des repas magnifiques , comme s'ils eussent été en état d'en profiter. Les citoyens , chacun selon leurs facultés , tenoient table ouverte ; ils y invitoient indifféremment toutes sortes de gens , connus , ou inconnus , les ennemis mêmes avec lesquels on se réconcilioit. On mettoit en liberté les prisonniers , & on se feroit fait un scrupule de les faire arrêter de nouveau , après que la fête étoit finie.

Ces lits , dressés pour les statues des Dieux , étoient ornés de branches d'arbres , de fleurs & d'herbes de senteur qu'on mettoit aussi devant le temple. On faisoit ces jours-là des festins des viandes immolées. Les Sénateurs avec leurs femmes & leurs enfans , & quelquefois toutes les tribus & les ordres avec le souverain Pontife à la tête , les jeunes garçons , les apprentifs , les jeunes filles , tous y alloient couronnés , portant des branches

de laurier ; ils portoient avec pompe des chars & des brancards appellés *Thensæ* & *Fercula* , & chantoient des chansons sacrées pour supplier les Dieux , & se les rendre propices.

Le soin & l'ordonnance de cette fête furent confiés aux Duumvirs Sibyllins jusqu'à l'an de Rome 558 qu'on créa les Épulsions , à qui l'on attribua l'intendance de tous les festins sacrés. Tite-Live , en nous apprenant ce détail , ne dit point si le célèbre Lectisterne de l'an de Rome 354 produisit l'effet qu'on en espéroit ; mais , le troisième Lectisterne qu'on dressa environ trente-six ans après , l'an 390 , pour obtenir des Dieux la fin d'une peste cruelle , eut si peu d'efficace , que l'on recourut à un autre genre bien singulier de dévotion ; ce fut à l'institution des jeux Scéniques ; on se flatta que ces jeux , n'ayant point encore paru à Rome , en seroient plus agréables aux Dieux.

Jusqu'au tems de Casaubon , on avoit cru que le Lectisterne étoit d'institution Romaine , & qu'il n'étoit pas connu hors de l'Italie ; mais , ce sçavant Critique examinant un endroit du Scholiaste de Pindare , & trouvant qu'il y étoit parlé de ces oreillers qu'on mettoit sous les statues des Dieux , en a conclu avec raison , que le Lectisterne étoit en usage dans la Grece. Les Auteurs sont venus

au secours de cette découverte, & c'est une vérité qui n'est plus aujourd'hui contestée. En effet, Pausanias parle en plusieurs endroits de ces sortes de coussins, & rapporte, dans son voyage d'Arcadie, qu'on en mettoit sous les statues de la Paix; & dans celui de la Phocide, il parle de ceux sur lesquels on plaçoit celle d'Esculape. Valere Maxime en dit autant des statues d'Harmodius, & d'Aristogiton. » Les statues » de ces deux Héros, dit-il, » qui avoient tant travaillé à » délivrer Athènes de la tyrannie qui les opprimoit, » ayant été enlevées par Xerxès, Séleucus les rendit » dans la suite; & lorsque le » vaisseau qui les portoit arriva à Rhodes, les chefs de la ville vinrent les prier d'accepter l'hospitalité, & les » placèrent sur l'oreiller. »

Suétone met ces oreillers, que les Latins nommoient *pulvinaria*, & les Grecs *κλινας*, au nombre des choses qui n'étoient employées que pour les Dieux, lorsque parlant de Jule César, il dit: *Sed & ampliora humano fastigio decerni sibi passus est. Templâ, aras, simulachra juxta Deos, pulvinar, Flamen, Lupercos, &c.* C'est-à-dire, » il » souffrit même qu'on lui décernât des honneurs au-dessus de ceux qu'on rend aux hommes, des temples, des autels, des statues auprès de celles des Dieux, l'oreil-

» ler, un Prêtre, des Lupercos, &c. »

Arnobé s'exprime de même, en parlant aux payens de quelques-uns de leurs Dieux: » Il » faut bien, dit-il, que vous » les ayez reconnus pour tels, » puisque vous leur consacrez » des temples, des oreillers, » &c.

M. Spon a vu à Athènes un bas-relief de marbre, qu'il croit être la figure d'un Lectisterne. Ce bas-relief représente un lit élevé d'un pied, & long de deux, sur lequel est le dieu Sérapis, tenant une corne d'abondance. Il a des fruits devant lui, & son boisseau sur la tête; plus bas est Isis, & autour d'elle quatre ou cinq figures d'hommes.

Lectisterne est un mot purement Latin, qui signifie l'action de dresser, de préparer des lits, à *lectis sternendis*; ces lits étoient ainsi préparés dans les fêtes, ou pour inviter les Dieux à s'y rendre pendant la nuit, ou pour y placer leurs statues & leurs images. Quant à la desserte des mets qu'on leur offroit pendant la durée du Lectisterne, comme ils n'y touchoient pas, les Prêtres de leurs temples en faisoient leur profit.

Il est remarquable que les payens mêmes n'auroient pas cru célébrer dignement leurs fêtes, ni espéré de se rendre la Divinité favorable, s'ils avoient

conservé dans le cœur des haïnes & des inimitiés.

LECTON, *Lection*, ou LECTUM. Voyez Lectum.

LECTUM, *Leſtum*, Λεκτὺν, (a) promontoire de l'Asie mineure dans la Troade. Il étoit situé à l'extrémité du mont Ida, entre l'isle de Ténédos & celle de Lesbos. Il y avoit sur ce promontoire un autel consacré aux douze Dieux. On croyoit que c'étoit Agamemnon qui avoit dressé cet autel.

Le promontoire de Lectum, selon Pline, faisoit la séparation de la Troade & de l'Éolide. Il étoit fort célèbre, à en juger par le nombre des Auteurs qui en parlent. Strabon en fait souvent mention dans sa Géographie. C'est présentement le cap Scorpiata de Sophien.

Ortélius trouve en Afrique une place de ce nom, au bord de la Méditerranée, & cite le premier livre de la guerre contre les Vandales par Procope.

LECTURE, l'action de lire, opération que l'on apprend par le secours de l'art.

Cette opération une fois apprise, on la fait des yeux, ou à haute voix. La première requiert seulement la connoissance des lettres, de leur son, & de leur assemblage; elle devient

prompte par l'exercice, & suffit à l'homme de cabinet. L'autre demande, pour flatter l'oreille des auditeurs, beaucoup plus que de sçavoir lire pour soi-même; elle exige, pour plaire à ceux qui nous écoutent, une parfaite intelligence des choses qu'on leur lit, un son harmonieux, une prononciation distincte, une heureuse flexibilité dans les organes de la voix, tant pour le changement des tons, que pour les pauses nécessaires.

Mais, quel que soit le talent du Lecteur, il ne produit jamais un sentiment de plaisir, aussi vif que celui qui naît de la déclamation. Lorsqu'un Acteur parle, il vous anime, il vous remplit de ses pensées, il vous transmet ses passions; il vous présente, non une image, mais une figure, mais l'objet même. Dans l'action tout est vivant, tout se meut; le son de la voix, la beauté du geste, en un mot, tout conspire à donner de la grace ou de la force au discours. La Lecture est toute dénuée de ce qui frappe les sens; elle n'emprunte rien d'eux qui puisse ébranler l'esprit; elle manque d'ame & de vie.

D'un autre côté, on juge plus sainement par la Lecture; ce qu'on écoute passe rapide-

(a) Homer. Iliad. L. XIV. v. 284. Strab. pag. 581. & seq. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 37. Plin. T. I. p. 281, 289.

Ptolem. L. V. c. 2. Plut. T. I. p. 493. Herod. L. IX. c. 113. Teucyd. p. 626.

ment, ce qu'on lit se digere à loisir. On peut à son aise revenir sur les mêmes endroits, & discuter, pour ainsi dire, chaque phrase.

Nous sçavons si bien que la déclamation, la récitation, en imposent à notre jugement, que nous remettons à prononcer sur le mérite d'un ouvrage jusqu'à la Lecture que nous ferons, comme on dit, l'œil sur le papier. L'expérience que nous avons de nos propres sens, nous enseigne donc que l'œil est un censeur plus sévère & un scrutateur bien plus exact que l'oreille. Or, l'ouvrage qu'on entend réciter, qu'on entend lire agréablement, séduit plus que l'ouvrage qu'on lit soi-même & de sens froid dans son cabinet. C'est aussi de cette dernière manière que la Lecture est la plus utile; car, pour en recueillir le fruit tout entier, il faut du silence, du repos & de la méditation.

Nous n'étalerons point les avantages qui naissent en foule de la Lecture. Il suffit de dire qu'elle est indispensable pour orner l'esprit & former le jugement; sans elle, le plus beau naturel se dessèche & se fane.

Cependant, la Lecture est une peine pour la plupart des

hommes; les militaires, qui l'ont négligée dans leur jeunesse, sont incapables de s'y plaire dans un âge mûr. Les joueurs veulent des coups de cartes & de dez qui occupent leur ame, sans qu'il soit besoin qu'elle contribue à son plaisir par une attention suivie. Les financiers, toujours agités par l'amour de l'intérêt, sont insensibles à la culture de leur esprit. Les Ministres, les gens chargés d'affaires, n'ont pas le tems de lire; ou s'ils lisent quelquefois, ce n'est, pour nous servir d'une image de Platon, que comme des esclaves fugitifs qui craignent leur maître.

LECTUS CUBICULARIS.

Voyez Lit.

LECTUS GENIALIS. Voyez

Lit Nuptial.

LECTUS TRICLINARIS.

Voyez Lit de table.

LECUM, *Lecum*, (a) ville de Palestine, dans la tribu de Nephthali. Elle étoit sur la frontière de cette tribu.

LÉCYTHE, *Lecythus*, nom d'un vase fait en forme d'une grosse bouteille.

LÉCYTHION, *Lecythio*, (b) *Λεκυθίων*, certain personnage que Lucien introduit dans son dialogue des Fugitifs.

LÉCYTHUS, *Lecythus*, (c) *Λεκυθος*, ville de l'isle d'Eubée,

(a) Josu. c. 19. v. 33.

(b) Lucian. T. II. p. 805,

(c) Thucyd. p. 327. & seq.

selon Thucydide , fut prise de force par Brasidas.

LÉDA, *Leda*, Λῆδα, (a) fille de Thestius, fut mariée à Tyndare, roi de Sparte. On dit que cette Princesse fut aimée de Jupiter; que ce Dieu l'ayant trouvée sur les bords de l'Eurotas, fleuve de Laconie, fit changer Vénus en aigle, & prit lui même la figure d'un cygne, qui étant poursuivi par cet aigle, alla se jeter entre les bras de Léda; qu'au bout de neuf mois elle accoucha de deux œufs, de l'un desquels sortirent Pollux & Hélène, & de l'autre, Castor & Clytemnestre. Les deux premiers furent regardés comme les enfans de Jupiter, & les deux autres reconnurent Tyndare pour leur pere. Quoique cette tradition soit la plus générale, cependant Apollodore raconte la chose autrement; il dit que Jupiter étant amoureux de Némésis, se changea en cygne, & métamorphosa sa maîtresse en canard, & il ajoute que ce fut elle qui donna à Léda l'œuf qu'elle avoit conçu, & que par conséquent elle étoit la véritable mere des deux freres jumeaux.

Quelques Auteurs, pour expliquer cette fable, disent qu'elle n'a d'autre fondement que la beauté d'Hélène, & sur

tout la longueur & la blancheur de son col, semblable à celui des cygnes. D'autres prétendent que cette Princesse avoit eu quelque galanterie sur le bord de l'Eurotas, où il y avoit peut-être beaucoup de cygnes, & qu'on publia pour sauver son honneur, que Jupiter lui-même en étoit devenu amoureux, & s'étoit changé en cygne. On peut dire que lorsque la fable donne lieu à de pareils dénouemens, ils en sont la véritable clef.

Cependant, nous ne méprisons pas la conjecture de ceux qui prétendent que Léda avoit introduit son amant dans le lieu le plus élevé de son palais; ces lieux pour l'ordinaire étoient de figure ovale, & étoient appelés chez les Lacédémoniens *ovoi*, ce qui donna lieu à la fiction de l'œuf. Quoi qu'il en soit, Castor & Pollux se signalèrent par tant de belles actions, qu'ils méritèrent à juste titre de passer pour les fils de Jupiter, ce que signifie le nom de Dioscures, qui leur fut donné, & qu'ils portèrent toujours dans la suite.

On trouve assez fréquemment sur les monumens, Léda représentée avec un cygne, ou avec un Jupiter sous la forme de cet oiseau. On en voit plusieurs images de différentes manières.

(a) Virg. *Æneid.* L. l. v. 656. Paus. pag. 63, 185. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 126. & *suiv.*

Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 295. & *suiv.*

LÉDA, *Leda*, (a) nom d'une sorte de danse. Juvénal en fait mention dans sa sixième Satyre. Cette danse s'exécutoit avec des postures lascives.

LÉDAN, ou LÉÉDAN, (b) *Ledan*, *Leedan*, Εἰδάν, Λαδάν, un des fils de Gerson.

LÉDAN, *Ledan*, (c) fils du précédent.

LÉDON, *Ledon*, Λέδων, (d) ville de Grece, dans la Phocide. » De Tithorée il y a » un chemin, dit Pausanias, qui » mene à Lédon. C'étoit au- » trefois une ville ; présente- » ment elle est abandonnée à » cause du petit nombre de ses » habitans qui sont allés de- » meurer plus loin vers le » Céphise au nombre de soi- » xante-dix seulement, & ils » ont donné aussi le nom de » Lédon au village qu'ils habi- » tent. Mais, de même que les » Panopéens, ils ne laissent pas » d'avoir droit de suffrage à » l'assemblée des États généraux » de la Phocide. Leur village » est à quarante stades des rui- » nes de l'ancienne ville de » Lédon, qui avoit été ainsi » appelée, disent-ils, du nom » d'un des fils de la Terre mê- » me. Les mauvais citoyens » ont de tout tems attiré de » grandes calamités à leur pa-

» trie. Mais, deux villes en- » tr'autres, nous en fournis- » sent un exemple mémorable, » Troie dont la ruine entière » fut la suite de l'injure faite » à Ménélaüs par Alexandre, » fils de Priam, & Milet dont » le désastre ne peut être im- » puté qu'à la légèreté d'Hes- » tius, qui par la fantaisie de » vouloir tantôt bâtir une ville » dans le pais des Edons, tantôt » gouverner l'esprit de Darius, » & tantôt revenir en Ionie » pour y exciter de nouveaux » troubles, jeta enfin ses con- » citoyens dans les derniers » malheurs. C'est ainsi que la » ville de Lédon a été la vic- » time de l'avarice & de l'im- » piété de Philomélus. α

LEDRINS, *Ledrini*, (e) *Λεδρίνοι*, peuple du Péloponnèse, selon Xénophon. Il y en a qui, au lieu de *Λεδρίνοι*, lisent *Λεπρίνοι*, *Leprini*. Ortelius doute si ce ne seroient pas les *Letrini* de Pausanias.

LÉE, *Lea*, (f) ville d'Éthiopie, sous l'Égypte; Plin en fait mention.

LÉE, *Lea*, (g) île de la mer Égée. Plin en fait aussi mention. C'est présentement l'île de Piana ou Pianosa, voisine de Namio, dans l'Archipel.

LÉÉENS, *Leai*, Λεαῖοι, (h)

(a) Juven. Satyr. 6. v. 63, 64.

(b) Paral. L. l. c. 23. v. 7, 8. c. 26. v. 21.

(c) Paral. L. l. c. 26, v. 21.

(d) Paus. p. 611, 613, 674, 675.

(e) Xenoph. p. 491, 515.

(f) Plin. T. l. p. 343.

(g) Plin. T. l. p. 213.

(h) Thucyd. p. 166.

peuple de la Péonie, aux confins de la Macédoine & de la Thrace, sur le Strymon. Thucydide dit que ce fleuve couloit au travers du pais des Lécéens.

LÉÉNA, *Leana*, Λέανα, (a) nom d'une courtisane, que Lucien introduit dans un de ses Dialogues. Elle s'entretient avec Cléonarium, ou plutôt Clonarium.

LÉÉNA, *Leana*, Λέανα, autrement Lionne. Voyez Lionne.

LÉES, *Lea*, (b) ville de l'Afrique propre, selon Ptolémée.

LEG. Il ne fera pas hors de propos d'observer que les mots *Leg.* *Lega*, & *Leuga*, désignent dans Antonin, une lieue de quinze cens pas. Cependant quelquefois, & non pas toujours, [comme l'a imaginé Zurita], le mot *Leg.* signifie dans l'Itinéraire de ce Géographe, *legio*, légion, & cela est clair. Quand après le mot *Leg.* est ajouté le mot *ala*, ou des nombres, comme I. IX. XI. XIV. &c., suivis des noms *Italica*, *Ionia*, *Gemina*, & autres semblables, qui sont certainement des noms de légions, le bon sens, aidé d'un peu de sçavoir, fera sans peine ce discernement, & distinguera sans erreur les passages d'Antonin, où il s'agit de légions, de ceux qui désignent les distances par lieues.

(a) Lucian T. II. p. 713. & seq.

LEGATUS, terme qui signifioit parmi les Romains un Officier militaire qui commandoit en qualité de député du Général. Il y en avoit de plusieurs espèces, sçavoir le *Legatus* à l'armée sous l'Empereur ou sous un Général, cette première espèce répondoit à nos Lieutenans-Généraux d'armée; & le *Legatus* dans les provinces, sous le Proconsul ou le Gouverneur, c'étoit comme nos Lieutenans de Roi au gouvernement d'une Province.

Lorsqu'une personne de marque parmi les citoyens Romains avoit occasion de voyager dans quelque province, le Sénat lui donnoit le titre de *Legatus*, c'est-à-dire, d'envoyé du Sénat, pour lui attirer plus de respect, & en même-tems afin qu'il fût défrayé par les villes & places qui se trouvoient sur son passage; c'est ce qu'ils appellerent *libera legatio*, ambassade libre, parce que la personne qu'elle regardoit n'étoit chargée de rien, & pouvoit se dépouiller de ce titre aussi-tôt qu'elle le vouloit.

LEGATUS CONSULARIS, **LEGATUS PRÆTORIUS**. Ces deux titres ne se prêtent point à une traduction élégante. Il suffit de sçavoir que *Legatus Consularis* étoit ou le Commandant d'une armée, ou le Gouverneur d'une ville impériale. Ces deux fonctions se

(b) Ptolem. L. IV. c. 3.